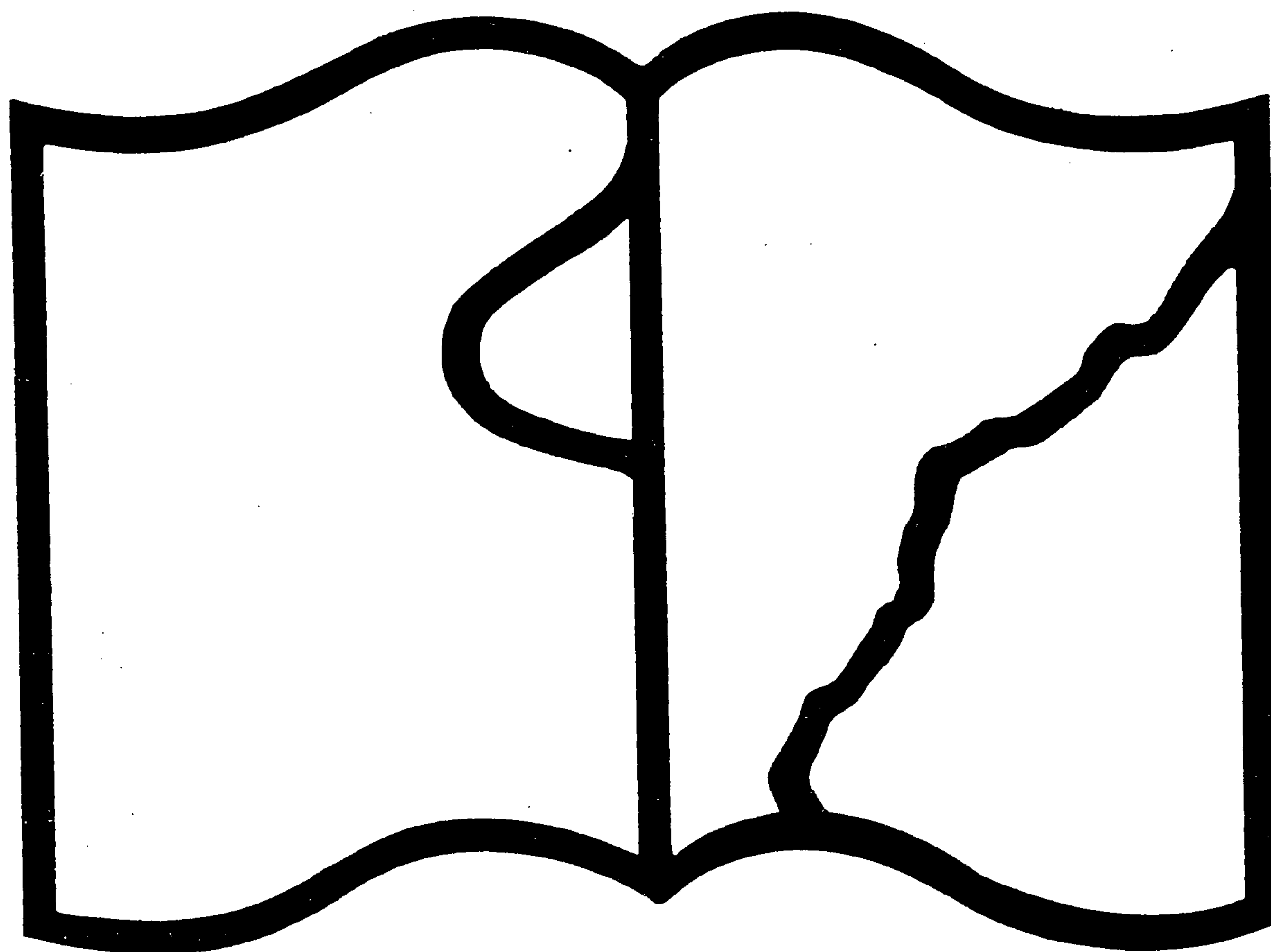
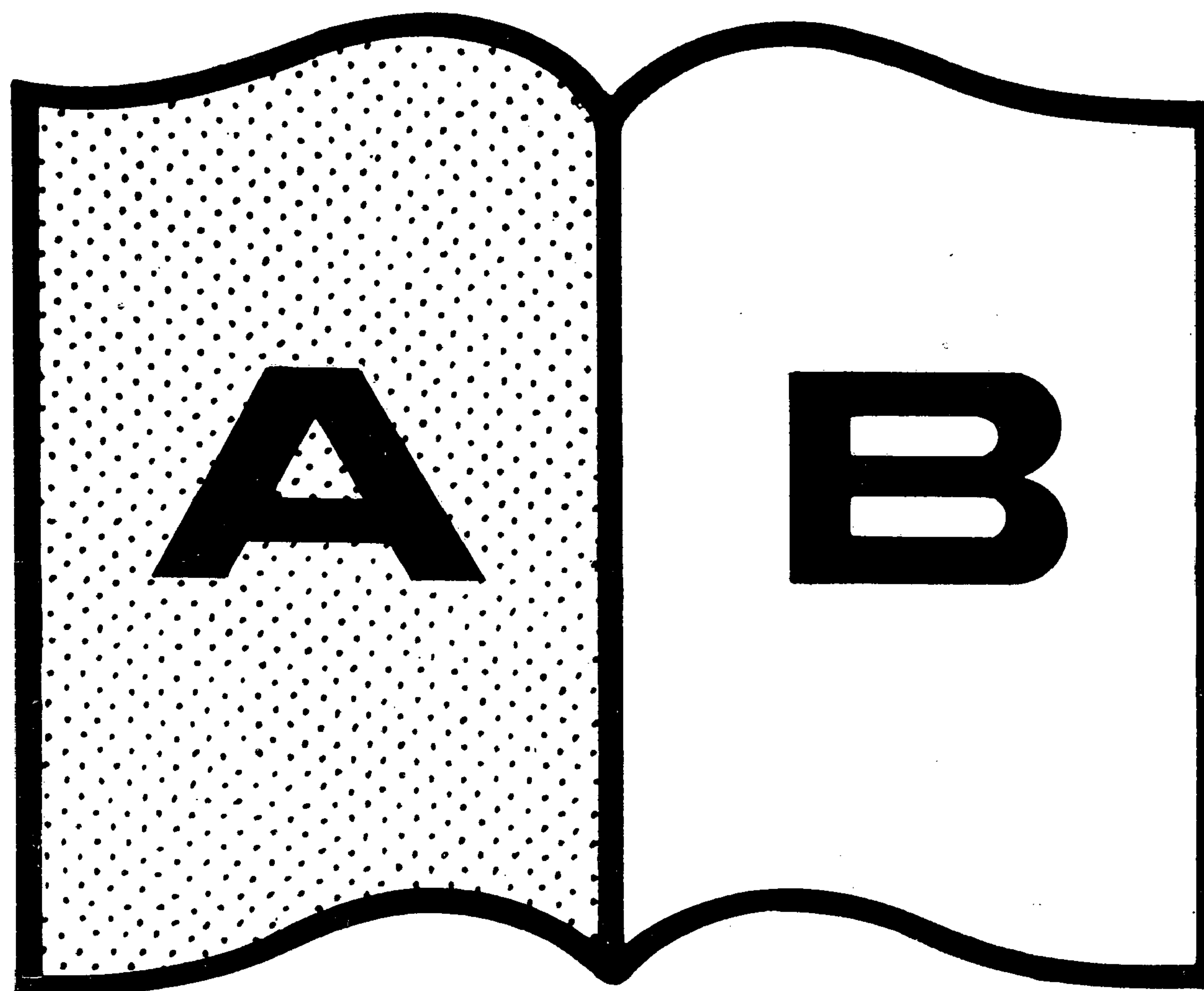
Les français dans le désert : journal historique, militaire et descriptif d'une expédition aux limites du Sahara [...]



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14

BIBLIOTHÈQUE ALGÉRIENNE ET COLONIALE

LES FRANÇAIS DANS LE DÉSERT

JOURNAL HISTORIQUE, MILITAIRE ET DESCRIPTIF D'UNE EXPÉDITION

AUX LIMITES DU SAHARA ALGÉRIEN

PAR

Le Colonel C. TRUMELET,
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

> Ie vouldrois que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait.
> (MONTAIGNE, ch. *Essais*, XXX.)

DEUXIÈME ÉDITION
Revue et augmentée, ornée de cartes et plans.

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE
5, RUE JACOB, ET RUE FURSTENBERG, 2
1885

LES FRANÇAIS

DANS LE DÉSERT

BIBLIOTHÈQUE ALGÉRIENNE ET COLONIALE

LES FRANÇAIS DANS LE DÉSERT

JOURNAL HISTORIQUE, MILITAIRE ET DESCRIPTIF D'UNE EXPÉDITION

AUX LIMITES DU SAHARA ALGÉRIEN

PAR

Le Colonel C. TRUMELET,

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Ie vouldrois que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait.
(MONTAIGNE, ch. *Essais*, XXX.)

QUATRIÈME ÉDITION
Revue et augmentée, ornée de cartes et plans.

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE
5, RUE JACOB, ET RUE FURSTENBERG, 2

1887

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

Ce livre, cher lecteur, est l'œuvre de ma jeunesse militaire, de mes premiers tâtonnements dans les choses de la plume, et de mes débuts dans la voie des aventures de guerre et des merveilleuses équipées dans le désert algérien. C'était mon rêve qui se réalisait : j'allais parcourir les régions désertiques, chevaucher entre les deux immensités du ciel et de la terre, et vivre de la vie des Nomades ; j'allais, au milieu du XIXe siècle, me retrouver en pleins temps bibliques, avec les patriarches et les belles filles d'Israël, si heureusement ressuscités par l'immortel peintre de la *Prise de la Zmala ;* j'allais entendre les surprenants récits des *âïyath,* ces poëtes de poudre et de cheval, et les dires des *gououal,* ces infatigables improvisateurs, qui savent donner tant de couleur et de sang à leurs poëmes incandescents ; j'allais parcourir les espaces sans limites sur des *mehara* qui, sans aucun doute, ont eu pour ancêtres — puisqu'ils sont originaires de l'Arabie — ceux qui confièrent leur bosse aux charmes de la délicieuse Rébecca, laquelle désaltéra si

gracieusement Eliézer, ou de la ravissante Rachel, pour laquelle Jacob, qui en était vivement épris, consentit à faire deux congés de sept ans au service de Laban pour la mériter ; il est vrai que son futur beau-père lui avait fait cadeau de Lia pour le faire patienter. Eh bien ! oui, j'allais traverser, marchant à la rencontre du soleil, les solitudes desséchées et les espaces fauves qu'il chauffe au degré de la lave ; j'allais suivre la trace tourmentée du lit rocailleux des torrents, et le fouillis de sentiers emmêlés et semés d'éclats de silex calcinés des *hammad;* j'allais m'abreuver d'eaux impotables, coucher à la belle étoile, rôtir pendant le jour, geler pendant la nuit ; je n'avais en perspective pour nourriture que des dattes ou du biscuit pétré ; mon ordinaire ne devait plus se composer que de privations, mais, au moins, de privations variées, ce qui corrigerait un peu la monotonie de ce genre d'alimentation.

Je savais tout cela ; car, à l'époque dont je parle, j'avais déjà fait trois campagnes dans le désert : celles d'El-R'açoul et d'El-Ar'ouath en 1852, et celle contre les Hameïan-Chafâ en 1853 ; je n'ignorais donc pas ce qui m'attendait dans ces régions inhospitalières. Mais, que voulez-vous ? comme le vide, le désert m'attirait irrésistiblement ; cette existence du Bédouin de la république des sables m'avait séduit tout d'abord ; comme il en est du véritable amour, j'avais été épris et pris spontanément. Dans cet infini, je me sentais plus libre ; mes poumons se dilataient plus à leur aise ; j'aspirais avec volupté ces brises aromatisées du matin qui avaient enlevé, en passant sur les armoises du désert, leur odeur pénétrante, leurs mâles et vigoureux parfums. Je me sentais, il est vrai, plus petit, plus peu de chose

au milieu de ce vide immense coiffé de la voûte bleue du ciel; mais aussi je me sentais plus libre, plus allégé, moins saturé de terrestréité. Le désert — je l'avais déjà éprouvé — me transformait : chez moi, la vue et l'ouïe finissaient, au bout de quelques jours, par acquérir une rare puissance : je voyais à des distances extraordinaires, ou plutôt, pour moi, il n'y avait plus de distances. A travers cet air pur raréfié du Sahra, il me semblait pouvoir toucher du doigt des montagnes qui étaient à tous les diables; je percevais les sons, les bruits avec une netteté extrême. Avec un peu d'efforts, je suis certain que j'aurais entendu converser les fourmis; aussi, n'aurais-je pas manqué de dire que j'étais *empoigné,* si cette expression pittoresque eût été en usage à l'époque dont je parle. Sous cette influence, que je subissais, d'ailleurs, avec une sorte de volupté, mille fois, pendant nos marches antérieures, j'avais eu l'envie, quand nous passions à proximité d'un douar, de planter là la colonne, et d'aller y demander l'hospitalité en qualité d'hôte de Dieu, hospitalité que j'eusse évidemment cherché à prolonger, même au risque de me faire, comme Jacob, gardien des troupeaux du maître de la tente.

Il va sans dire qu'avec de pareilles dispositions, je m'étais mis à l'étude de la langue arabe, en rentrant de ma première expédition, avec une *furie* toute française, et que j'y avais fait en peu de temps des progrès assez sérieux pour être en état de me débrouiller à la prochaine sortie, et j'en étais bien aise; car je me promettais d'interroger considérablement. Je gagnai beaucoup à la fréquentation des Arabes dans les cafés maures, où j'emmagasinais, chaque soir, dans mon uni-

forme, une quantité notable de ces parasites suceurs, que les savants désignent sous la dénomination de *pediculus vestimenti*, insectes qui m'étaient fournis, avec la science, et par dessus le marché, par mes pédiculeux professeurs. Je ne m'en plaignais pas ; j'en étais même presque fier à cause de la couleur locale, et puis je me rappelais l'exemple du général Marey-Monge, le premier qui ait pénétré dans le Sud algérien, en 1844, avec une colonne française, et qui, chaque fois qu'il recevait les grands d'une tribu, se faisait saupoudrer son bernous noir d'un semis de ces insectes, afin de démontrer à ces ambassadeurs que les généraux français n'étaient pas plus dégoûtés qu'eux, et qu'ils n'hésitaient pas un seul instant à reconnaître que, comme le cresson, ces parasites sont la santé du corps, et cet aphorisme est d'autant moins contestable, que tout le monde sait que l'insecte en question ne fréquente ni les chairs malades, ni les morts. Il est reconnu d'ailleurs que c'est grâce à cette politique pédiculeuse, que le célèbre et savant général a pu pousser jusqu'à El-Ar'ouath d'un seul bond.

Mais je reviens à mon sujet.

Vers la fin de l'année 1853, Sid Hamza-ould-Abou-Bekr, notre khelifa de Géryville, après avoir battu le cherif Sid Mohammed-ben-Abd-Allah, s'était emparé, à l'aide des moyens que nous lui avions fournis, du qsar d'Ouargla, sa capitale. Or, ce résultat fût resté absolument stérile ou inefficace, au point de vue de notre domination dans cette partie reculée du Sahra algérien, si nous n'avions pu démontrer ouvertement que cette conquête avait été faite au nom et au profit de la France, et prouvé son intention d'y établir sa

souveraineté. Pour cela, il fallait qu'elle y montrât son drapeau et les uniformes de ses soldats, bien que l'immense pays qui avait été conquis fût à une distance de quatre-vingts lieues au sud d'El-Ar'ouath, c'est-à-dire de notre poste le plus avancé dans le désert.

Or, le vainqueur du cherif d'Ouargla, le khelifa de Géryville, relevant administrativement et politiquement de la subdivision de Mâskara, il allait sans dire que, s'il y avait colonne, elle serait fournie par cette fraction de la province d'Oran, et que son chef en aurait le commandement. Les choses se passèrent, en effet, de cette façon. Le colonel Durrieu, commandant de la subdivision, et dont j'étais l'officier d'ordonnance, était désigné par le Gouverneur de l'Algérie, général Randon, pour se rendre à Ouargla, avec la mission d'organiser le pays conquis, et d'y faire reconnaître la souveraineté de la France. Il devait rencontrer sur sa route les troupes qui pourraient lui être nécessaires pour assurer l'exécution des instructions qu'il avait reçues du Gouverneur général.

Jugez si je fus heureux de cette bonne aubaine! j'allais revoir mon Sahra bien aimé, et bien au delà des régions que j'avais déjà parcourues : cette fois, c'était le vrai Sahra, la mystérieuse contrée où aucune troupe française n'avait encore paru, un pays vierge dont nous allions fouler le sol pour la première fois. J'allais enfin savoir à quoi m'en tenir sur ces régions hérissées de dunes, panachées d'oasis — une peau de panthère — dont le général Daumas, qui ne les avait explorées que par l'intermédiaire de son Châanbi, nous avait raconté tant de merveilles. J'aurais voulu déjà être bien loin,

tant les récits de l'excellent général m'en avaient fait venir l'eau à la bouche.

Et en attendant l'ordre du départ, qui ne pouvait tarder, j'avais passé une minutieuse inspection de mon équipage de campagne ; j'avais surtout examiné *Colonel* — c'était mon cheval — sur toutes les coutures : délicieuse petite bête, pas plus haute que ça, faite au tour, avec l'encolure rouée en cou de cygne contant fleurette à Léda, avec la crinière rasée de près comme la chenille du casque d'Achille. C'était un admirable et noble animal, descendant authentiquement et en ligne directe de la jument du Prophète. Il fallait le voir dans sa robe alezan-cerise à reflets miroitants, et traînant sa queue soyeuse et longue comme un manteau de roi ! Toutes les juments se retournaient pour l'admirer.

Je n'avais qu'une chose à lui reprocher, à ce gamin-là, c'était d'avoir trop connu l'amour, et cet inconvénient était d'autant plus grave, que nous étions exposés à fréquenter des goums de cinq ou six cents buveuses d'air qui n'avaient pas froid aux yeux. Aussi, cette disposition de *Colonel* me préparait-elle des séances de chorégraphie dont j'avais déjà expérimenté les effets dans mes précédentes sorties. Mais que voulez-vous ? nul n'est parfait, même dans la famille si intéressante des équidés.

Mon *bibelot* de campagne était dans un état irréprochable, et je n'attendais plus que le signal de monter à cheval.

Un matin, à l'heure du rapport, le colonel Durrieu me faisait appeler dans son cabinet, et me tenait à peu près ce langage : « Vous savez que je suis désigné par le Gouverneur général pour aller organiser le pays

que le khelifa Sid Hamza vient de conquérir au nom de la France... »

— « Je le sais, mon colonel; aussi, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous en féliciter,... et moi aussi par dessus le marché, » ajoutai-je en m'inclinant.

— « Oui ; mais, mon cher ami, je le regrette ;... je ne puis vous emmener... Le colonel qui, durant mon absence, va être chargé de l'expédition des affaires de la subdivision, est nouvellement arrivé de France, et, naturellement, il n'entend pas un traître mot aux choses africaines, lesquelles, vous le savez, ne s'inventent pas. Or, je ne puis pas, pendant les deux mois que pourra durer ma mission, laisser les affaires, dont quelques-unes sont très importantes, entre des mains inexpérimentées et insuffisantes ; ce serait même, de ma part, un manque d'égards envers le brave et digne colonel qui devra me suppléer... Vous, au contraire, vous êtes parfaitement au courant de la marche de la subdivision; vous avez ma pensée sur les diverses questions qui sont à l'étude ou en litige, soit qu'elles appartiennent à la catégorie des affaires d'Etat-major ou indigènes, soit qu'il s'agisse de celles de la colonisation. J'ai donc décidé, pour que les divers services de la subdivision n'eussent point à en souffrir, que vous resteriez auprès de mon remplaçant, auquel vous serez un précieux auxiliaire.... »

— « Mon colonel, répartis-je très ému, je n'ai qu'une observation à faire relativement à votre décision, si vous me le permettez : vous m'avez fait l'honneur de me demander au Ministre pour servir auprès de vous en qualité d'officier d'ordonnance, et mon devoir et mon droit sont de vous suivre partout où vous appelle

le service, surtout le service d'expédition. Vous ne voudriez pas, mon colonel, me faire l'injure, me déshonorer à ce point de me laisser ici, sur une chaise de bureau, lorsque vous montez à cheval pour exécuter un service de guerre ! Ce serait donner à supposer à mes camarades que je ne suis bon qu'à garder la maison. Je le répète, mon colonel, et je vous demande pardon d'insister, j'ai été nommé officiellement et, sur votre demande, votre officier d'ordonnance, et je dois, à ce titre, partager votre bonne ou votre mauvaise fortune. S'il y a des dangers à courir, je ne puis permettre à un autre d'avoir l'honneur de les affronter à ma place. Le devoir de l'officier est d'être là où il doit être, et il n'a pas plus le droit de choisir sa situation, qu'on n'a celui de le soustraire à celle qui lui a été régulièrement assignée.... »

— « Mais, mon cher ami, répliqua le colonel, ma mission sera — c'est très probable — tout ce qu'il y a de plus pacifique, et nous n'avons aucune chance de tirer le moindre coup de fusil... Vous voyez donc bien... »

— « Ce détail, mon colonel, ne doit point entrer dans mes préoccupations... Je prendrai ce qui se présentera, que ce soit la paix ou la guerre : c'est l'affaire des Bédouins dont vous aurez à traverser les territoires. Nul ne sait, d'ailleurs, ce que l'avenir peut vous réserver, particulièrement dans des régions où nous n'avons jamais mis les pieds, et qui se trouvent à cent lieues plus loin dans le sud que nos postes les plus avancés. »

— « Mais je vous répète, entêté que vous êtes, que je ne pars que *de ma selle,* le plus léger possible ; car j'ai reçu pour instructions de remplir ma mission le

plus rapidement que je le pourrai... On craint que Sid Hamza... »

— « Mon colonel, permettez-moi de vous faire remarquer que la selle d'un commandant militaire ne se compose pas de sa personne seulement, et que les officiers qui appartiennent régulièrement à son Etat-major particulier en sont une partie intégrante, et n'en peuvent être arbitrairement séparés.... »

— « J'ai décidé que vous resteriez ici, reprit assez sèchement le colonel... Il ne faut pas, je le répète, que les affaires de la subdivision restent en souffrance, et il n'y a personne ici qui soit assez au courant de votre service pour pouvoir vous remplacer sans inconvénient... »

— « C'est bien, mon colonel,... repris-je avec une paire de larmes dans les yeux. Mais comme il ne m'est pas possible, sans manquer à l'honneur, d'accepter une semblable situation, je vous serai reconnaissant, mon colonel, de vouloir bien appuyer ma demande de rentrée à mon corps. »

— « Vous attendrez mes ordres, monsieur, répliqua sévèrement le colonel en se levant, et en déployant sa taille de six pieds de roi. Je vous les ferai connaître dans la journée... Vous pouvez vous retirer, » ajouta-t-il avec une brusquerie à laquelle il ne m'avait pas habitué.

Je saluai, et me retirai dans mon bureau avec le cœur plus gros que le poing ; car c'était un vrai chagrin pour moi de ne pas faire partie de cette expédition.

Vers trois heures de l'après-midi de ce jour, le commandant de la subdivision entrait dans mon bureau et me disait : « Eh bien ! mauvais serviteur, soyez satis-

fait ; je vous emmène... C'est un peu violent tout de même qu'un colonel soit obligé de céder au caprice d'un simple lieutenant !... »

— « Oh ! mon colonel ! un caprice ! pouvez-vous bien dire cela ! repris-je au comble de la joie. Vous avez cédé aux inspirations de votre excellent cœur ; voilà tout, et je n'hésite pas à prendre à ma charge les remords que cette bonne action pourrait vous donner... »

— « Allez vous préparer ; nous partons demain à onze heures du matin. »

— « Je suis prêt, mon colonel, depuis quatre jours, » m'écriai-je enchanté, et n'eût été le respect dû au grade, et l'obligation pour moi de faire de la gymnastique pour atteindre à son visage, je lui eusse, bien sûr, sauté au cou.

Je le répète, j'étais on ne peut plus heureux ; je filai comme un aliéné pour aller donner mes dernières instructions à mon ordonnance, qui était aussi enchanté que moi de *vaire golonne*, et qui, sous le vain prétexte qu'il était Alsacien, crut devoir s'imbiber jusque-là, « *barce gue, foyez-fous, là-pas,* répétait-il à ses compagnons de débauche pour atténuer la cuisson de ses remords, *y a bas te fin tu dout ; rien gue tu maufaise eau.* »

Tu vois, cher lecteur, qu'il s'en est fallu de bien peu de chose que je ne fisse pas ce livre ; car, enfin, si je n'avais pas insisté pour faire partie de la colonne expéditionnaire d'Ouargla, il ne m'eût pas été possible d'écrire le récit de ses opérations, bien que, selon Méry, on ne décrive bien que ce qu'on n'a pas vu, et cette opinion n'est peut-être pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air ; car le poëte est, en effet, gêné par la réalité,

laquelle est souvent bien au-dessous de ce que lui montre son imagination. Du reste, c'était aussi l'avis qu'exprimait si drôlement Henri Heine quand il demandait à Théophile Gautier, sur le point de faire son voyage chez les Ibères : « Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé ? » Moi, j'ai vu, et, comme je ne suis rien moins que poëte, ce n'est point mon imagination qui me tourmentera beaucoup. Je ne demande qu'une faveur aux dieux immortels, c'est de me faire la grâce de maintenir mes peintures au niveau de la réalité ; car celle-ci a, certes, autant de poésie que le plus fougueux des écuyers de Pégase peut en exiger pour sa consommation. Aussi, pour cette fois, je m'engage à ne pas faire les moindres frais d'imagination, et à ne mettre sous les yeux du lecteur que de la photographie.

Avril 1884.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La préface était, autrefois, la politesse de l'auteur ; c'était une sorte de confession, d'amende honorable par laquelle il s'accusait et s'excusait humblement devant le public d'avoir produit un livre, et fait perdre à ses lecteurs un temps qu'ils eussent pu consacrer à une besogne plus utile.

La préface disait toujours l'intention, le but de l'auteur, et la raison ou le prétexte qui l'avait amené à commettre son livre ; puis le coupable terminait en réclamant, avec infiniment de modestie, l'indulgence du cher et aimable lecteur ; car alors — comme aujourd'hui — le plus mince écrivain se berçait volontiers de cette illusion que ses productions sont dévorées avec avidité par un public idolâtre.

Les modernes ont changé tout cela ; de nos jours, on ne se croit plus tenu aux moindres égards envers ce souverain qu'on appelle le public lisant ; on ne fait donc plus de préface, et on entre brutalement en matière les mains dans les poches et le chapeau sur la tête.

Nous sommes bien loin déjà de ces temps où les princes de la plume n'eussent pas osé mettre un livre au jour sans avoir fait précéder leur texte d'une dédicace, d'un avis au lecteur, d'un avant-propos et d'une préface. Au moins, de cette façon, on était prévenu, et l'on ne risquait pas de s'engager étourdiment et à l'aveugle dans les profondeurs de l'œuvre.

Quant à nous, inconnu du public, nous ferons une préface ; nous voulons causer un peu avec le lecteur, nous mettre en rapport avec lui, et lui dire, comme Montaigne en tête de ses immortels *Essais :* « *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur ;* » il est le résultat de nos impressions de chaque heure, de chaque jour, de nos conversations avec les indigènes et avec nos vieux officiers d'Afrique, du long séjour que nous avons fait dans le pays, et des expéditions auxquelles nous avons pris part.

Nous dirons d'abord que les régions sahriennes sont peu et, généralement, mal connues, et cela se comprend ; car, à l'exception des ouvrages du général Daumas et de M. A. de Chancel, et des rapports militaires insérés dans les journaux officiels, il ne nous reste guère que quelques romans jargonnés d'un orientalisme de convention, et les froides descriptions de certains géographes de cabinet, qui répètent, en estropiant scandaleusement les noms, de grossières et regrettables erreurs. Nous ajouterons que cette pauvreté de documents, de travaux sérieux sur nos possessions du Sud est un peu le fruit de notre ridicule et exclusive admiration pour tout ce qui est étranger : ainsi, nous savons bon nombre de Français qui prennent plus d'intérêt aux opérations des Russes dans le

Caucase qu'aux marches de nos colonnes dans les steppes africains. On apprend un jour, par hasard, que nos frontières ont été portées à cent lieues plus loin dans le Sahra, que le drapeau de la France a flotté sur les minarets des *qsour* [1], salué par des populations qui, hier, savaient à peine notre nom, que ces mêmes populations nous payent l'impôt aussi régulièrement qu'un bourgeois du Marais paye ses contributions, et de meilleure grâce, peut-être, et l'on ne s'inquiète pas le moins du monde de ce que ces résultats ont coûté à nos admirables soldats. C'est que ces conquêtes se font modestement et sans bruit, et puis, d'ailleurs, le pays est bien trop ingrat, trop triste, trop difficile, pour que la Renommée s'y hasarde et y traîne ses trompettes. Que voulez-vous qu'elle fasse, en effet, dans le pays de la faim, de la soif et des sables brûlants ?

Ce qui manque à ces expéditions lointaines, ce sont les historiographes. Nos guerres d'Europe en ont, au contraire, d'officieux et d'officiels ; il faut dire aussi que le métier en est on ne peut plus commode : on se porte en chemin de fer sur le théâtre de la guerre avec ses malles et son sac de nuit ; on y trouve des hôtels, de bons lits, et, après avoir bien déjeuné, on part, le cigare à la bouche et le cahier de notes sous le bras, pour aller voir la bataille, de loin, bien entendu ; mais ce dernier détail ne regarde pas le public ; on ne lui parle, à lui, que des boulets qui sifflent, des bombes qui hurlent, des fusées qui gémissent, de la mitraille qui beugle ; on se garde bien d'oublier le

[1] *Qsour* (pluriel de *qsar*), villes ou bourgades fortifiées dans le Sahra.

complaisant projectile qui ne manque pas de venir, comme celui du sergent Junot au siège de Toulon, poudrer la page terminée. Le téméraire historien rentre, après cette laborieuse campagne, la lèvre légèrement noircie de poudre, et une couronne de laurier sur son chapeau.

Dans le Sahra, c'est une autre affaire ; on n'a là en perspective que des privations et des souffrances de toute nature : des coups de soleil, des tourmentes ou le simoum [1] ; la soif, et des eaux infectes, ou les décevantes illusions du mirage ; la faim, et du biscuit ou des dattes ; pour couche, la première touffe venue de *halfa* ou de *drin* [2], qu'on peut courir la chance de partager avec une vipère à cornes dont la blessure est mortelle ; de longues et fatigantes journées de marche ; souvent le même horizon pendant trois ou quatre jours ; la fièvre, la dysenterie et la vermine. On le voit, une expédition dans le Sahra n'offre ni les séductions, ni l'attrait des guerres en Europe, et nous admettons volontiers qu'un écrivain de réputation ne tienne pas à échanger ses aises et son bien-être contre les incommodités et les inconvénients que nous venons d'énumérer.

Il y avait là cependant un livre à faire : nos expéditions dans le Sahra algérien nous avaient permis d'y recueillir de nombreux renseignements ; nous avions beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup interrogé ;

[1] *Simoum* (de *semm*, poison), vent empoisonné du désert.

[2] *Halfa* et *drin*, plantes des régions sahriennes. Nous ferons remarquer, une fois pour toutes, qu'en arabe, les consonnes se prononcent toujours *distinctement*, et qu'aucune ne prend le son nasal, ni ne s'élide ; ainsi, on prononcera le mot *drin* comme s'il était suivi d'un *e* muet, *drine*, et *Reumdhan*, comme s'il était écrit *Reumdhane*.

cédant aux conseils de nos amis, nous avons réuni nos notes, nos observations, nous leur avons donné un corps, et nous les publions aujourd'hui en attendant qu'un autre fasse mieux.

En groupant ces notes, nous n'avons voulu rien y changer de crainte d'en altérer la couleur ; nous les donnons telles qu'elles ont été prises, en marchant, au débotté, sous toutes les influences : par le soleil, par la neige, par les tempêtes, avec la faim, avec la soif, par un soleil de plomb, ou par un ciel d'azur.

Les premiers chapitres de notre livre sont consacrés à l'étude des causes qui nous ont amenés dans le Sahra, et à celle des personnages qui ont joué les premiers rôles dans cette lutte qui a eu pour résultat de nous ouvrir les portes d'Ouargla. Après cet exposé, nous prenons le lecteur en croupe, et nous le transportons du Tell aux limites du Sahra algérien, en passant par tous les bivouacs, par toutes les oasis, par tous les qsour situés sur deux diagonales de près de quatre cents lieues de longueur ; nous le faisons vivre de la vie du soldat, tantôt marchant péniblement dans les touffes de halfa, ou dans les sables mouvants des *âreug* (dunes de sable), tantôt parcourant à cheval de vastes espaces aux monotones horizons. Nous lui montrons, pendant les longues et chaudes journées de marche, tout ce qu'il y a de patience et de courage dans les rangs de notre armée d'Afrique, tout ce qu'il lui faut déployer d'imagination, de ressources d'esprit pour chercher sa vie dans ces régions déshéritées ; nous lui faisons voir nos merveilleux fantassins un lourd sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, le bâton de tente à la main, la nuque couverte d'un lambeau de

toile blanche de crainte des insolations ; nous suivons ces modestes pèlerins de la gloire, toujours gais, pleins d'entrain, riant de leurs misères pour s'en consoler, allant droit devant eux sans souci du but, se demandant bien quelquefois si l'on n'apercevra pas bientôt le clocher du village ; mais, néanmoins, poussant en avant jusqu'à ce que le commandant de la colonne ait jugé convenable d'arrêter sa troupe et de poser son camp. Les sacs seront dès lors bien vite à terre, les armes placées en faisceaux, et les tentes-abris dressées en carré ; les tambours battront au rapport pour la forme ; car sa rédaction est invariablement celle-ci : « On campera ici ; on va mettre les marmites sur le feu ; il n'y a ni eau, ni bois ; *on se débrouillera* comme on pourra. » Et l'on finit toujours par *se débrouiller*. Aussi, quelle excellente école ! Et tout cela sans aucun des énergiques stimulants de la guerre d'Europe, sans ces belles journées de poudre où le canon gaspille plus de chair humaine en une heure, qu'une courtisane ne gaspille d'or et de dentelles pendant sa vie de plaisirs et de fêtes ; et tout cela sans l'espoir, après l'expédition, de se refaire dans de gras et plantureux cantonnements, sans les œillades des vaincues, sans les splendides entrées triomphales dans les capitales ! La Gloire, nous le savons, n'aime pas les déserts : il lui faut, à elle, les applaudissements et les couronnes de la foule, les tambours qui battent, les clairons qui sonnent, tous ces bruits vertigineux, enfin, qui montent au cerveau et qui enivrent. Les expéditions dans le Sahra n'ont aucun de ces entraînements, et les journées de fièvre et de dysenterie y sont plus communes que les journées de poudre. Aussi,

est-ce là qu'il faut aller chercher le véritable soldat du devoir, celui qui n'a que trop rarement, quand il succombe, le glorieux honneur de mourir *dans sa chair*, selon la pittoresque expression de l'Arabe, ou *debout*, comme voudrait toujours mourir un soldat.

Notre but est de jeter un peu de jour sur ces campagnes dans le Sud algérien, qui se font, nous l'avons dit, sans bruit, sans tous ces enivrements qui soutiennent le soldat, et qui, pourtant, peuvent avoir pour résultat, comme dans l'*expédition* que nous racontons, de pousser d'un bond notre domination à cent lieues plus loin. Nous devons dire que les vieux officiers d'Afrique n'élèvent pas au rang d'*expéditions*, quels qu'en soient, d'ailleurs, les résultats, ces longues et pénibles marches sans poudre, et qu'ils les flétrissent volontiers de la méprisante épithète de *corvées* dans dans les sables et la halfa.

Nous sommes ainsi faits, nous autres Français ; nous n'aimons que les bulletins barbouillés de sang, et nous ne mesurons notre gloire qu'au nombre de nos morts.

Nous dirons aussi, comme nous les avons observés, les mœurs, les coutumes, les usages des habitants du pays que nous avons parcouru ; nous en ferons connaître les luttes, les convulsions, les usurpations, les meurtres, les sanglantes représailles. Nous verrons que, du petit au grand, ils n'ont rien à nous envier en ce genre, et que les mêmes passions grouillent dans les cabanes de boue de la barbarie et dans les somptueuses demeures de la civilisation. Nous arriverons fatalement à cette conclusion que l'homme est laid partout, qu'il soit vêtu de l'habit noir, ou drapé dans un bernous.

Nous ferons poser devant nous quelques-uns de ces grands seigneurs sahriens, curieux spécimens de nos grands vassaux du moyen âge ; nous verrons de près ces puissants marabouts dont l'influence religieuse s'étend du Tell au pays des Touareg ; nous pénètrerons dans les qsour, et sous les tentes des Nomades ; nous étudierons les croyances et les superstitions des Sahriens ; nous traverserons ces steppes immenses, tristes comme la solitude, ces mers solides, figées, frappées de stérilité par la main de Dieu, et dont l'effrayant et éternel silence n'est troublé de loin en loin que par le passage des caravanes, et par le vagabondage des troupeaux d'antilopes, de gazelles et d'autruches.

Nous ne nous dissimulons pas qu'il y a une sorte de témérité à écrire sur le *Sahra algérien* après le général Daumas ; on ne trouvera certainement pas dans notre livre tout le charme qu'il a semé dans le sien, et cela d'autant plus que, fait sur renseignements, il a pu y jeter à pleines mains toute la poésie de la langue arabe, tout le pittoresque, tout l'*imagé* de la conversation des Sahriens. Nous, au contraire, nous avons écrit comme nous avons vu, comme nous avons senti, sous l'influence de nos idées d'Européen, de *Roumi* [1] ; nous avons pris le Sahra comme nous l'avons trouvé, avec ses sévères beautés, avec ses effrayantes horreurs ; nous l'avons pris tout nu, et sans lui donner le temps de se couvrir de ce splendide vêtement qu'on appelle l'imagination arabe ; nous l'avons fait poser

[1] Les Arabes désignent l'Européen, le Chrétien, sous le nom de *Roumi*. Par imitation, les anciens officiers d'Afrique donnent cette épithète à ceux qui sont nouveaux dans le pays.

à toute heure du jour et de la nuit, et, impitoyable comme la photographie, nous l'avons reproduit tel qu'il est avant d'avoir mis son rouge et emplâtré ses rides. Il ne faudra donc pas chercher dans notre livre les extases, les pâmoisons, les exclamations des prétendus peintres du désert. Nous l'avouons, d'ailleurs, avant qu'on nous en fasse le reproche, nous sommes un peu *réaliste*.

Nous voulons reconnaître ici que le livre du général Daumas nous a été un charmant compagnon de route pendant notre marche sur Ouargla, et que, très souvent, nous l'avons trouvé exact, en faisant, bien entendu, la part de l'exagération arabe. En résumé, il nous est resté cette opinion que le général sait admirablement prendre ses renseignements et faire parler les Arabes, eux qui, convaincus de la valeur de cette maxime : « *Roubbama el-leçan iouhlik el-insan,* » — *Souvent la langue a perdu l'homme,* — ne se lancent dans les confidences, même les plus insignifiantes, qu'avec la plus grande réserve.

Bien des choses restent encore à dire sur notre extrême Sahra, région à peine explorée, et dont nous ne connaissions pas les limites provisoires — limites de convention, bien entendu, — avant 1854. C'est au commencement de cette année seulement que l'uniforme français s'y est montré pour la première fois ; c'est en 1854 que nous avons prouvé aux populations de ces contrées lointaines que leurs retraites n'étaient point inaccessibles, et que la France peut ce qu'elle veut. Nous nous sommes donc décidé, comme l'un des premiers officiers français qui aient pénétré dans ces régions, à « *escrire,* suivant le conseil de

Montaigne, *ce que nous en sçavons, et autant que nous en sçavons,* » dans l'espoir que notre livre, bien que nous n'ayons pas voulu en faire une *œuvre exclusivement militaire*, pourra, néanmoins, offrir quelque intérêt à nos camarades qui ont guerroyé dans le Sahra, ainsi qu'à ceux qui, ne connaissant que le Tell, *où tout abonde,* n'ont aucune idée des opérations sahriennes ou désertiques.

Nous ajouterons que notre livre, qui touche un peu à tout [1] dans l'intéressante question algérienne, est encore une sorte de journal des marches d'une colonne expéditionnaire dans un pays aujourd'hui nouveau pour nous, et qui, plus tard, aura certainement son importance et son rôle. N'est-ce pas, en effet, le chemin de Tinbouktou, la grande route du Soudan, de cet El-Dorado convoité par les commerçants, auxquels certains enthousiastes ont jeté tant de *poudre d'or* aux yeux ? N'est-ce pas la direction qui, par des efforts convergents, doit nous relier à notre colonie du Sénégal en perçant de part en part le mystérieux pays des Touareg ? Et, après tout, si le commerce du Sud, qu'on a, peut-être, trop vanté, est une illusion, il nous restera toujours cette satisfaction d'avoir arraché l'un après l'autre ses secrets au désert. Mais, par exemple, il faudra nous résigner à renoncer au merveilleux, qui ne vit que de l'inconnu, et, ayant soulevé un coin du rideau qui le dérobait à nos yeux, nous résoudre à échanger les richesses et les splendeurs enfantées

[1] Cet ouvrage a été complété, éclairci par un grand nombre de notes destinées à aider à l'intelligence de certains détails qui, placés dans le texte, eussent ralenti, coupé le récit. Nous avons eu soin également, toutes les fois qu'il nous a fallu employer une expression arabe, d'en donner la signification.

par notre imagination, ou décrites par des voyageurs qui n'ont pas bougé de leur cabinet, contre les bernous rapiécés, et les loques accrochées aux formes anguleuses des chétifs habitants des qsour. Y aurons-nous beaucoup gagné?...

Blida (Algérie), le 1er mai 1862.

LES FRANÇAIS

DANS LE DÉSERT

CHAPITRE PREMIER

Un pèlerin de Mekka. — La vie assise. — Le Qoran et le paradis de Mahomet [1]. — La ville d'Ouargla. — Son origine. — Les Nomades. — Anarchie. — Un sultan qui vaut son pesant d'or. — Sa chute. — Le pouvoir rendu à la *djemâa*. — Discordes civiles. — Ouargla essaye de nouveau du régime des sultans.

Par une soirée de février de l'année 1851, au moment où le *moudden* [2] de la grande mosquée d'Ouargla annonçait aux Croyants, de sa voix lente et nasillarde [3], l'heure de

[1] Bien qu'il nous en coûte de sacrifier à l'usage, — ce que nous considérons comme une faiblesse, — nous estropierons pourtant le nom du Prophète *Mohammed* toutes les fois qu'il s'agira de l'Envoyé de Dieu, et nous l'écrirons *Mahomet*.

[2] Le *moudden* est le fonctionnaire du culte qui, cinq fois par jour, fait du haut du minaret des mosquées l'*adden*, ou appel à la prière. Ces cinq prières sont : la prière du *fedjeur*, ou du point du jour ; la prière du *dhohor*, ou d'une heure après midi ; la prière de l'*âceur*, ou de trois heures ; la prière du *mor'reb*, ou du coucher du soleil ; la prière de l'*eucha*, ou du crépuscule du soir. Nous ne connaissons rien de plus saisissant que ce religieux appel jeté lentement dans les airs, et dont la formule est la base même de l'islam : « *Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! — Je rends témoignage qu'il n'est pas d'être divin si ce n'est Dieu. — Je rends témoignage que Mohammed est l'apôtre de Dieu ! Venez à la prière ! venez au salut ! Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! — Il n'est pas d'être divin si ce n'est Dieu !* » Que nos cloches sont loin d'avoir ce caractère de grandeur !

[3] Nous ne savons si prier ou chanter du nez est agréable à Dieu ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Orientaux se servent presque exclusivement de cet organe pour s'adresser au Très-Haut. C'est à la

la prière du *mor'reb*, un voyageur, venant du *Cheurg* [1], pressait son *mehari* [2] pour arriver au *qseur* [3] avant la nuit, sachant qu'il faut que l'*hôte soit blanc*, c'est-à-dire qu'il se présente avant la fin du jour pour se faire reconnaître. Une femme, portée également par un de ces *vaisseaux du désert*, cherchait à prendre l'allure du voyageur, qui, il faut bien le dire, s'occupait fort peu d'elle. Un troisième personnage, s'aidant d'un long bâton, suivait le couple péniblement, les pieds crevassés de *haffat* [4], en profitant des traces laissées dans le sable par les *mehara*.

Le voyageur pouvait avoir cinquante ans ; sa barbe était rare et grisonnante ; ses joues étaient caves et ravinées ; ses petits yeux rouges et pleurards étaient cachés sous d'épais sourcils ; son nez long et mince surplombait une bouche d'où sortaient menaçantes deux grandes dents faisant saillie sur sa lèvre inférieure ; sa figure était allongée et maigre. Cet ensemble donnait à sa physionomie le caractère ascétique et austère qu'avait celle des anachorètes de la Thébaïde. Une *sebha* [5] à gros grains, passée à son cou, annonçait que

paresse, cette volupté des Musulmans, que nous attribuons cette particularité, qu'on remarque, d'ailleurs, au même degré, chez les Espagnols et chez les capucins. Nous rapportons à la même cause la flaccidité du rhythme dans le chant arabe, et nous croyons que c'est là la raison pour laquelle il est si difficile d'en retenir les airs.

[1] *Cheurg*, le point où le soleil se lève, l'Orient.

[2] *Mehari*, dromadaire de selle ; au pluriel, *mehara*.

[3] *Qseur* (au pluriel, *qsour*), c'est la ville ou le village dans le Sahra.

[4] *Haffat*, brûlures aux pieds de ceux qui marchent sans chaussures dans les sables.

[5] *Sebha* ou *tesbih*, chapelet des Arabes. Ce chapelet, que les marabouts portent au cou, est composé de quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre égal à celui des principaux attributs de Dieu. Il est divisé en trois parties de trente-trois grains chacune. Sur la première partie, on répète trente-trois fois : *soubhan Allah* (Dieu soit glorifié !) ; sur la deuxième partie, trente-trois fois : *el-hamdou lillah* (la louange à Dieu !) ; sur la troisième partie, trente-trois fois : *Allah akbeur* (Dieu est le plus grand !). Le chapelet doit se dire après chacune des cinq prières canoniques.

ce voyageur était *marabout* [1]. Son front soucieux et plissé, sa tête inclinée en avant, ses yeux comprimés dans leurs orbites comme pour localiser au cerveau une pensée inquiète, ses lèvres agitées, et semblant faire effort contre une idée prête à s'en échapper et à se traduire en paroles ; tous ces signes indiquaient, à ne pouvoir s'y tromper, que les choses du Ciel n'absorbaient pas seules l'esprit du saint homme, et que celles de la terre pouvaient bien avoir pour lui quelque intérêt. C'est en vain qu'on eût alors cherché sur le visage de ce personnage la trace de cette placidité, de ce calme contemplatif, de cette vie en dedans, de cette existence assise, couveuse, patiente à faire enrager le Temps ; c'est en vain, dis-je, qu'on y eût cherché ces marques caractéristiques du nonchalant Croyant, qui semble convaincu qu'il n'a été jeté dans ce monde que pour y attendre l'autre, le monde promis par le Prophète.

Le Musulman n'est-il pas, en effet, le démenti le plus formel donné à cette proposition que l'homme a été créé pour travailler soit de ses mains, soit de son esprit ? Ce qu'il chérit par-dessus toutes choses, n'est-ce pas la position horizontale ou le dos de sa monture ? [2] Il ne veut de la locomotion qu'autant qu'elle se fera sans efforts de sa part, c'est-à-dire au moyen des jambes de son cheval ou de son *mehari*. Il paraît se dire qu'il a le temps, qu'il arrivera toujours à son but, *in cha Allah* [3] !

[1] *Marabout*, de l'arabe *mraboth*, qui signifie *lié, attaché*, et spirituellement, *attaché à Dieu, aux choses du Ciel*. La qualité de marabout, qui est héréditaire, n'a aucune analogie avec celle du *prêtre* chez nous.

[2] Les Arabes disent, en effet : « *El-kecel ki 'l-âcel*, » la fainéantise est douce comme le miel.

Comme les Indiens, les Arabes prétendent que le repos est le but de toutes choses, la félicité suprême, et que l'inaction est l'état parfait à atteindre. Il faut dire que l'influence du climat est bien un peu pour quelque chose dans cette disposition.

[3] Les Musulmans ne forment jamais un souhait, une espérance, sans ajouter la formule restrictive « *in cha Allah*, » *si Dieu veut, s'il plaît à Dieu*. Ils attachent une très grande importance à ce conditionnel,

— *si Dieu veut!* — Le Prophète n'a-t-il pas dit d'ailleurs : « La lenteur vient de Dieu, et la précipitation vient de Satan? » Combien ce genre de vie, de végétation plutôt, ne serait-il pas préférable au nôtre, si la civilisation ne nous poussait sans cesse en nous criant aux oreilles, comme l'ange au Juif errant : « Marche! marche! » Mais, mon Dieu! où allons-nous donc si vite? La fin n'est-elle pas la même pour nous et pour le Musulman, et le terme où nous venons tous trébucher n'est-il pas la pierre d'un tombeau? Pourquoi nous presser alors? Pourquoi cette agitation fiévreuse dont nous paraissons possédés?.... C'est là, sans doute, ce que se demande le sectateur de l'*islam* [1], quand, enveloppé dans son bernous, savourant le repos dans lequel il trouve une jouissance toute épicurienne, il nous voit nous trémousser, courir haletants, la sueur au visage, le corps fatigué, brisé! « Ils sont fous, dit-il; ils n'entendent rien à la vie! » Rien, en effet, ne serait plus séduisant que cette calme existence musulmane, si les choses de l'esprit y étaient moins négligées. Il doit, en effet, y avoir de bien puissantes voluptés dans ce *kif* [2], dans ce *far niente*,

même pour les choses les plus insignifiantes de la vie ordinaire, et ils sont convaincus que l'oubli de cette formule suffit pour empêcher la réussite de ce qu'ils ont souhaité ou désiré. Mahomet recommande, d'ailleurs, formellement, dans la sourate *la Caverne*, de ne dire jamais : Je ferai telle chose demain, sans ajouter : *Si c'est la volonté de Dieu*. Nous ferons remarquer que les Musulmans invoquent à chaque instant, dans la conversation, le nom de Dieu, et qu'ils mentent avec une admirable candeur, tout en jurant *par Dieu* qu'ils disent la vérité.

[1] *Islam* signifie *abandon*, *résignation à la volonté de Dieu;* de là *mouslim*, *résigné à la volonté de Dieu*. Nous en avons fait le mot *musulman*.

[2] *Kif*, c'est cet état de stupeur, de béatitude où jette l'usage du *hachich* (herbe), qui n'est autre chose que les extrémités des tiges du chanvre (*cannabis indica*). Quelques Arabes, facilement reconnaissables à l'état d'abrutissement, d'hébêtement dans lequel ils sont plongés, fument ces tiges de chanvre jusqu'à l'excès : ils y trouvent une sorte de somnolence, de sentiment extatique qui leur donne, disent-ils, des rêves pleins de volupté; mais, à la longue, leur constitution s'ébranle, et leurs facultés se perdent par l'action stupéfiante du *hachich* sur le cerveau. C'est surtout dans les villes que les indigènes se livrent à cette

dans cette placidité morale qu'imprime au caractère arabe le dogme de la fatalité, dans ce sommeil rêveur qui, vous arrachant aux choses de la terre et à ses misères, vous transporte dans les régions célestes promises aux Croyants. Aussi, comme ils sont heureux de croire, et combien leur existence, malgré sa monotonie apparente, et le médiocre emploi de leurs facultés psychologiques, n'est-elle pas préférable à celle du sceptique, pour qui la vie n'est qu'un trait d'union reliant entre eux le néant d'*avant* et le néant d'*après!* La vie, d'ailleurs, n'est qu'un passage, et nous ne sommes autre chose que de l'herbe que la mort pâture. Il est évident que, comme l'a si bien dit le Prophète, l'autre monde est une habitation dont le monde actuel est le vestibule.

Avec son imagination chaude et riche, le Musulman ajoute encore aux félicités de l'autre monde. Le *Qoran* [1], cet assemblage informe, incohérent, sans suite comme un rêve, que les Croyants appellent *le Livre par excel-*

déplorable passion. Lorsque le fumeur est sous l'influence du *hachich*, on dit qu'il est *mestoul*.

Le *hachich* est connu en Algérie sous le nom de *querneb* (chanvre); il se fume dans de petites pipes montées avec un tuyau de roseau. On en fait un grand usage à Constantine et à Blida. Les indigènes de la province d'Oran, confondant la cause avec l'effet, donnent le nom de *kif* au chanvre à fumer. On prépare aussi, avec les différentes parties du chanvre, des confitures (*mâdjoun*) qui possèdent les mêmes propriétés que le *kif*. Nous en avons d'ailleurs fait l'essai.

Cet électuaire narcotique, pour être complet et selon la formule adoptée par les *hachchachin* sérieux, doit se composer de graines de chenevis, d'ellébore et d'opium. L'usage un peu soutenu de ces sortes de confitures amène promptement le *hachaïchi* à l'hébétude et à l'émoussement des facultés cérébrales.

Quand on ne veut pas nommer le *hachich*, on emploie le mot *besth*, qui signifie joie, plaisir.

Le mot *kif* est souvent employé dans le sens de *repos de l'esprit*, *contentement*, *satisfaction*, *plaisir*.

[1] *Qoran* ou *Qouran* veut dire *lecture;* avec l'article *el*, *la Lecture*, *le Livre*, *le Livre par excellence*. On compte sept manières de lire le Qoran.

Le *Qoran* n'est pas seulement un guide religieux; c'est encore un code politique et civil réglant toutes les relations des hommes entre eux, et servant, pour ainsi dire, de mécanisme à la société.

lence, le Livre de Dieu, la parole de Dieu, le Livre descendu d'en-haut, l'admonition, la distinction (entre le bien et le mal), le *Qoran,* dis-je, a cet avantage sur les autres livres religieux (et c'est peut-être ce qui explique le prodigieux succès de l'*islam*) de promettre aux observateurs de ses préceptes des jouissances que, pendant toute leur vie, ils s'efforcent de chercher sur la terre, des voluptés qu'ils comprennent. En effet, les justes trouvent dans *el-Djenna* [1] (nous traduisons) : « Des ruisseaux dont l'eau ne se gâte jamais ; des « ruisseaux de lait dont le goût ne s'altère pas ; des « ruisseaux de vin, délices de ceux qui les boiront ; « des ruisseaux de miel pur. Ils se reposeront sur des « tapis dont la doublure sera de brocart ; des arbres les « couvriront de leur ombre, et leurs fruits s'abaisseront « d'eux-mêmes pour être cueillis sans peine. Pour les « justes, on fera courir à la ronde des vases d'argent « et des gobelets comme des cruches ; ils seront servis « par des enfants d'une éternelle jeunesse, qu'en voyant, « on prendrait pour des perles défilées ; ils seront revêtus « d'habits de satin vert, et parés de bracelets d'or, « d'argent et de perles ; sous leurs pieds couleront des « rivières d'eau limpide ; ils auront pour épouses des « vierges *courtes de regard* [2], aux seins arrondis, aux « grands yeux noirs, leurs égales en âge [3], et semblables, « par leur teint, aux œufs d'autruche cachés avec soin « dans le sable [4], des *heuouriïat* (houris) [5] d'une création « à part, que n'a jamais touchées ni homme, ni génie. »

[1] *Djenna* (mot d'origine hébraïque) signifie *jardin ;* avec l'article, *el-Djenna, le Paradis.*

[2] *Courtes de regard,* c'est-à-dire que leurs regards ne se porteront ni au delà, ni en dehors de leurs époux.

[3] Les commentateurs disent de trente à trente-trois ans.

[4] Blancheur mêlée d'une teinte paille, mélange qui constitue la plus belle carnation en Orient.

[5] De *hour*, belles personnes (des deux sexes) aux grands yeux noirs. De là *houri.*

Tout cela a bien son prix, dans le désert surtout, où les femmes et l'eau sont d'une pureté médiocre, et où la végétation est presque nulle. Mahomet [1], en apôtre habile, a matérialisé son paradis ; il l'a mis à la portée des intelligences les plus incultes, les plus obtuses. On comprend dès lors l'influence sans limites du Vieux de la Montagne sur ses *hachchachin* [2], pour lesquels la vie n'était rien en comparaison des voluptés promises, Croyants enthousiastes qui devaient se débarrasser sans regret de l'enveloppe corporelle qui les attachait à la terre.

Mais revenons à nos voyageurs, que nous avons laissés en vue du qseur d'Ouargla, et que cette digression nous a fait un peu perdre de vue.

La journée avait été longue pour les pauvres *mehara,* et le pays qu'ils venaient de traverser n'avait offert que du sable aux exigences de leur robuste appétit. Aussi commençaient-ils à ne répondre qu'imparfaitement aux sollicitations un peu brusques de ceux à qui ils prêtaient le secours de leur dos. Ils avaient perdu cet air bêtement orgueilleux qui leur est particulier, et leurs regards semblaient, en cherchant un endroit favorable au repos, implorer de la sensibilité de leurs maîtres un *brek* [3] depuis longtemps désiré. Mais il n'y fallait pas songer encore ; car les voyageurs atteignaient à peine à la corne

[1] *Mahomet*, en arabe, *Mouhammed*, c'est-à-dire *digne de louanges, louable.*

[2] Secte qui se forma en Orient à la fin du dixième siècle. Ceux qui la composaient étaient appelés *hachchachin*, à cause du *hachich* dont ils faisaient usage. — (Voir plus haut notre note sur le *kif.*) — Quelques étymologistes trouvent dans le pluriel *hachchachin* l'étymologie de notre mot *assassin.* D'autres font venir cette expression d'*âssas*, garde, au pluriel, *âssacin ;* mais, généralement, on ne forme pas un mot sur un pluriel.

[3] *Brek,* expression qui signifie *faire agenouiller un chameau.* Les chameliers s'en servent, en la répétant, pour obtenir ce résultat. Ils accompagnent ce cri d'un léger coup de baguette sur le genou de l'animal.

de la forêt de palmiers qui forme la ceinture verte du qseur, et, dans quelques minutes, le jour, qui n'a pas de crépuscule en Afrique, allait se retirer brusquement dans la coulisse comme un débutant qui a dit son rôle.

Avant d'arriver à la porte Baba-Rbiyâ, qui donne entrée dans le qseur par le nord, le marabout jeta un coup d'œil sur son misérable équipage, et sur ses bernous usés et frangés par de longs services. Cette inspection, qui lui fit faire une grimace, l'encouragea à se féliciter de n'arriver au qseur qu'à l'heure où le jour amène à peu près l'égalité entre le vêtement du riche et celui du pauvre : « D'ailleurs, » pensa-t-il, en se rappelant un verset de la *sourate*[1] *la Vache*[2] (car il était *thaleb*[3]), « on sait que je suis de ceux qui, occupés uniquement « à combattre dans le sentier de Dieu, n'ont pas les « moyens de s'enrichir par le commerce, » et le Prophète (que la bénédiction et le salut soient sur lui !) ne dit-il pas en parlant de ceux-là : « Tout ce que vous leur « aurez donné, Dieu le saura. » Cette réflexion consolante effaça de son esprit l'impression pénible que lui avait amenée la vue de son *mzoued*[4], qui se balançait vide et triste au pommeau de sa selle comme le sein tari d'une

[1] *Soura*, dont nous avons fait *sourate*, signifie *figure*, *image*, *portrait*, et, au figuré, *récit*, *description*. Le Qoran est divisé en 114 sourates ou récits. Les sections du Qoran se nomment *hizeb*. Il en comporte soixante.

[2] *La Vache*, titre d'une des sourates du Qoran. Mahomet l'a intitulée ainsi parce qu'entre autres choses, il y est question de la vache que Moïse avait ordonné aux Israélites d'immoler.

[3] *Thaleb* (au pluriel, *tholba*), *demandant*, *celui qui demande*, *qui cherche la science*, *qui cherche à s'instruire ; étudiant*, *lettré*. Chez les Arabes d'aujourd'hui, les conditions du baccalauréat ès-lettres sont accessibles à toutes les intelligences : il suffit, pour être reconnu *thaleb*, de savoir griffonner une lettre (on n'exige pas l'orthographe) ou déchiffrer un écrit. La plupart de ces *savants* sont marabouts.

[4] *Mzoued* (au pluriel, *mzaoud*), sac fait de la peau entière d'un chevreau, et servant à renfermer les provisions de bouche pour la route, provisions qui, pour les Sahriens, ne se composent guère que de dattes ou de farine d'orge. Nous en avons fait notre mot *musette*, qui, d'ailleurs, a absolument la même signification.

mère qui a souffert. Notre marabout comptait beaucoup, d'ailleurs, sur l'hospitalité qu'il allait trouver dans la maison d'Abd-Allah-ben-Khaled, l'un des chefs des Mkhadma [1], pour lequel il avait des recommandations.

Arrivé à la porte Baba-Rbiyâ, qui s'ouvre sur le quartier des Bni-Sicin, le marabout parut hésiter, comme César avant de passer le Rubicon ; mais son indécision ne dura qu'un instant, et, rassemblant sa bête pour faire une entrée convenable, il pénétra résolûment dans le qseur. Après avoir pris ses informations, car il était étranger, il se dirigea vers la maison où il devait trouver Abd-Allah-ben-Khaled.

Il était temps que le voyageur arrivât, car la Nuit, portant le deuil de son frère le Jour, ajustait les derniers plis de sa robe noire, et déjà quelques diamants brillaient dans sa chevelure ; or, depuis longtemps, bien longtemps, Ouargla avait le sommeil agité ; il y avait souvent tumulte, et quand l'ennemi n'était plus menaçant au dehors, les trois quartiers se hâtaient de se prendre aux cheveux à l'intérieur, de sorte que, d'un commun accord, on avait décidé que les portes du qseur seraient fermées à la nuit, autant pour prévenir les surprises de l'ennemi extérieur que pour éviter, dans les querelles de quartier à quartier, l'intervention par trop souvent intéressée des Nomades qui campaient sous les murs de la ville. Les affaires ne commençaient donc à *se régler sérieusement* que lorsque les six grosses portes en troncs de palmiers, parfaitement fermées, mettaient le qseur à l'abri de toute indiscrétion.

Ce soir là, la ville, cachée dans son fourré de palmiers, était, contrairement à ses habitudes, calme et silencieuse : les hommes pieux et les hypocrites (il y en a aussi chez les Musulmans) achevaient sur les terrasses de leurs

[1] *Mkhadma*, tribu nomade campant sous les murs d'Ouargla.

maisons, tournés vers la sainte *Kâba* [1], fondée par Abraham, la prière [2] du *mor'reb ;* les autres, accroupis comme des poules couveuses, et placés en chapelets le long des murs de leurs rues étroites, s'entretenaient, généralement, de la tentative infructueuse qu'avait faite récemment sur leur qseur le khelifa [3] Sid [4] El-Hadjdj [5] Ahmed-ben-Ech-Chikh-ben-Babïa, sultan [6] de Ngouça [7].

[1] La *Kâba* est le temple sacré situé à Mekka. C'est le point vers lequel tout Musulman doit se tourner pour prier, et cette direction de la prière se nomme *Qibla.* La construction de la Kâba est attribuée à Abraham, et les tournées autour de ce temple sont le but du pèlerinage annuel à Mekka.

[2] Cette forme de la prière en plein air, cette direction unique de Mekka, le cérémonial employé, tout cela donne à la prière musulmane un caractère de grandeur religieuse qu'on ne retrouve pas au même degré dans les autres cultes. Cinq fois par jour, aux heures canoniques que nous avons fait connaître dans une des notes précédentes, le fidèle, en quelque lieu qu'il se trouve, se tourne vers la *qibla*, debout, les mains élevées ; il les baisse ensuite le long de ses cuisses, puis, après une inclination, il se redresse, et fait une prosternation le front contre terre ; il se redresse de nouveau, mais sur les genoux seulement, fait une seconde prosternation et se relève. Il récite en même temps de courtes formules religieuses. Néanmoins, en général, le Musulman n'est guère pieux que dans la forme.

[3] *Khelifa*, *successeur*, *lieutenant*. En Algérie, le *khelifa* est le fonctionnaire le plus élevé dans la hiérarchie des chefs indigènes. Chaque khelifa, ar'a ou qaïd, est assisté d'un lieutenant de son choix qui prend le titre de khelifa du khelifa, ou de l'ar'a, ou du qaïd. — Dans l'origine, *khelifa* signifiait vicaire du Prophète. Nous en avons fait le mot *calife.*

[4] *Sid* signifie *maître*, *seigneur*, et *sidi*, *monsieur*, *monseigneur*. Ce dernier titre ne se donne qu'aux hauts fonctionnaires ou aux marabouts ; celle de *si*, contraction de *sidi*, est employée pour les *tholba* (lettrés).

[5] *El-Hadjdj*, *le pèlerin*. C'est un titre dont fait précéder son nom tout Musulman qui a fait le pèlerinage de Mekka et d'El-Mdina. Cette visite aux Villes saintes est obligatoire au moins une fois dans la vie. Cependant, on peut la faire par mandataire. Il est attaché au pèlerinage de Mekka des avantages sans nombre ; ainsi, celui qui le fait sur une monture gagne, pour son compte, soixante bonnes actions par chaque pas de sa bête ; celui qui le fait à pied augmente son avoir de sept cents bonnes actions par chacun de ses pas. Le Musulman qui va en pèlerinage en tout autre lieu que Mekka et El-Mdina est appelé *zaïr*.

[6] *Sultan*, en arabe *solthan*, veut dire, à la lettre, *le puissant, le fort, le souverain*. Les Arabes ne sont pas avares de ce titre, qu'ils donnent même au caporal lorsqu'il est à la tête de ses quatre hommes. Pour eux, tout homme qui exerce un commandement est *solthan*. Il est vrai que c'est le peuple le plus effrontément flatteur que nous connaissions.

[7] *Ngouça*, qseur situé à quatre lieues et demie au nord d'Ouargla. *Nigouça*, en éthiopien, signifie Roi.

Ils avaient appris, dans la journée, qu'il était parti la veille pour le Tell [1], et ils ne savaient trop s'ils devaient se réjouir d'un voyage qui leur laissait quelque répit, ou s'ils devaient craindre que le sultan, qui, probablement, était allé demander du secours aux Français, ne ramenât des forces suffisantes pour lui permettre de recommencer la guerre avec succès. Cette incertitude répandait une sorte de tristesse, de gêne sur le qseur, et le ton des conversations, qui, au lieu d'être tapageur, hautain, se traînait dans les notes basses, témoignait de la gravité de la situation politique. L'orgueilleuse ville paraissait comprendre qu'elle aurait bientôt besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'orage qui ne pouvait manquer de fondre sur elle.

Laissons notre voyageur marabout s'engager dans les rues d'Ouargla, et entrons dans quelques détails qui doivent éclairer notre récit.

Ouargla a la prétention de se croire la plus ancienne ville du désert; elle le dit à qui veut l'entendre, et la plupart de ses légendes tendent à prouver qu'elle a trouvé ses langes dans le palais d'un roi illustre par sa sagesse, la sûreté de ses jugements et sa magnificence. Nous allons essayer de reproduire celle que nous a racontée, un soir, un vieux *thaleb* d'Ouargla, au feu de la *zriba* [2]

[1] Le *Tell*, c'est la zone cultivable qui, limitée par les Hauts-Plateaux, s'étend le long de la mer Méditerranée. Sa profondeur, du nord au sud, varie de vingt à cinquante lieues. Le *Tell* (colline) est le pays des montagnes, des cours d'eau et des céréales ; le *Sahra*, au contraire, est le pays des plaines et des vastes espaces impropres à la culture. Les Arabes donnent le nom de *sahra* à tout lieu vaste, inculte et inhabité.

[2] *Zriba* (au pluriel, *zraïb*), *haie*, *parc*. — Chaque soir, quand les tentes sont dressées, des corvées, prises le plus souvent parmi les chameliers du convoi, vont au bois *, ou plutôt au combustible, pour

* Le bois est extrêmement rare dans le Sahra ; aussi, le plus souvent, est-on obligé, pour faire cuire les aliments ou pour se chauffer, d'employer, selon les localités, des touffes de *halfa*, de *chih*, de *drin*, et d'autres plantes du Sud qui servent, en même temps, de fourrages pour les animaux. Quelquefois même ces plantes manquent totalement ; il faut alors avoir recours aux excréments de chameaux, heureux si, pour en trouver de secs, la Fortune vous fait bivouaquer sur un ancien campement arabe.

du commandant de la première colonne française qui ait pénétré dans ce qseur.

Suivant ce hardi *zennar*, — *traditionniste*, — le fondateur

les feux du commandant de la colonne. Si ce combustible se trouve trop éloigné de l'endroit où l'on campe, le chef des Affaires arabes de la colonne donne des ordres pour que la tribu sur le territoire de laquelle on passe la nuit, réunisse ce qui est nécessaire pour l'entretien des feux du commandant de la colonne jusqu'à dix heures du soir au moins. Le combustible est apporté et déposé auprès de la *tente-salle à manger*, *mess-tent*, comme disent les Anglais ; on en bâtit un abri en forme de fer à cheval, dont la convexité est tournée du côté du vent. Cet abri, si les ressources locales le permettent, est élevé à un mètre cinquante centimètres. On creuse au centre un trou circulaire destiné à servir de foyer. Les *chaouch* * du commandant de la colonne sont les vestales chargées d'entretenir ce feu sacré, fonction assez pénible quand on n'a que des touffes d'herbes à donner au feu : c'est un travail incessant, danaïdien.

La soirée à la *zriba*, quand le temps est beau, est le meilleur moment de la journée ; car la *zriba* c'est le cercle, le salon de réception où, après le dîner, on vient, au feu pétillant du bivouac, sous un ciel étoilé à tort et à travers, savourer à petites gorgées un délicieux café fait, les trois quarts du temps, avec de l'eau qui a servi aux ablutions des troupeaux de moutons ou de chameaux ; là, étendu mollement sur la terre, enveloppé dans ses bernous, abrité du vent, on cause, on fume, on écoute ces interminables et si originales histoires arabes mêlées de poudre et d'amour. Si l'on n'entend pas la langue du pays, on s'abandonne à la rêverie, on pense à la France, à ceux qu'on y a laissés ; on lâche la bride sur le cou à son imagination, qui, alors, vagabonde, saute et rue comme un jeune poulain autour de sa mère ; ou bien encore, on cherche la clef de ces hiéroglyphes, de ces petits mystères dont le feu nous donne le saisissant spectacle ; on s'apitoie sur le sort de ces malheureuses branches qui se tordent comme des damnés ou des clowns, et qui, après un suprême effort, se détendent et tombent pour ne plus se relever. On devine chaque plante sous l'action du feu à son cri, à son bruit, à son gémissement particulier : les unes, les tiges de la *halfa*, par exemple, vont à la mort calmes et résignées ; les autres luttent, résistent, se défendent en frémissant, comme la *sedra* (jujubier sauvage), qui lance ses traits enflammés à la tête de ses bourreaux, et le *drou* (lentisque), qui jette sa gerbe de feu au ciel, comme Julien l'Apostat jetait son sang à la face du Galiléen. Le feu du bivouac a bien des attraits pour le rêveur, soit que la flamme se rase comme une panthère à l'affût, soit qu'elle s'élève caressante dans les airs comme si elle voulait lécher la lune.

C'est à la *zriba* que le commandant de la colonne reçoit les chefs arabes du pays, les commandants des *goums* **, les guides, ces pilotes

* Le *chaouch* est le serviteur, ou plutôt l'agent d'un fonctionnaire. Les commandants de divisions, de subdivisions et de colonnes expéditionnaires en ont ordinairement auprès d'eux qui remplissent des fonctions militaires. Ces *chaouch* sont alors pris dans la cavalerie indigène.

** *Goum*, troupe d'hommes à cheval levée dans les tribus pour une expédition. Ces cavaliers ne servent que temporairement, c'est-à-dire pendant la durée de

d'Ouargla ne serait rien moins que le grand roi Souleïman (Salomon). Voici comment il essaya de nous le démontrer.

Une puissante tribu du désert, divisée en trois grandes *ferqat* [1], fatiguée de la vie nomade et de la *maison de poil* (*bit ech-châr*) [2], résolut un jour de se fixer à la terre. Mais lorsqu'il s'agit de se mettre à l'œuvre, on s'aperçut que l'opération présentait quelques difficultés dans l'exécution ; en effet, on manquait absolument de matériaux, d'outils et d'ouvriers. Que faire dans cette conjoncture ?... Fallait-il abandonner lâchement et sans combattre une idée qui avait été trouvée excellente, et qu'on avait caressée avec amour ?... « Attendons, dirent les gens sérieux de la tribu ; Dieu est grand, et, sans doute, il nous inspirera... » Cet espoir ne tarda pas à se réaliser.

Le bruit de la réputation de sagesse de Souleïman, de la magnificence de ses palais, de la splendeur de sa cour, de l'empire absolu qu'il exerçait sur les génies et sur les vents, était parvenu jusqu'au fond du désert. On vantait,

du désert, les *chouafin* *, les conducteurs du convoi. C'est là que se règlent, généralement, quand il n'y a pas d'inconvénient à le faire, la marche du lendemain, et ces mille détails qui présentent tant de difficultés aux officiers qui n'ont jamais fait la guerre dans le Sahra.

Le commandant de la colonne invite tous les jours, à tour de rôle, les officiers de sa petite armée à venir passer la soirée à sa *zriba ;* les officiers d'ordonnance en font les honneurs, et présentent les invités avec tout le cérémonial des salons. Les élus du jour sont immédiatement autorisés à s'étendre par terre, à moins qu'ils n'aient poussé le sardanapalisme jusqu'à apporter leur tabouret de campagne sous leur bras. Quand le bois est abondant, le camp se constelle d'une multitude de petites *zraïb* particulières, qui sont à celle du commandant de la colonne ce qu'est le soleil (en apparence, bien entendu) aux étoiles.

[1] *Ferqa* (au pluriel *ferqat*) signifie *fraction, séparation, division.* La *ferqa* est la réunion de plusieurs *douaoueur.* — Le *dououar* est la réunion de plusieurs tentes disposées en cercle.

[2] C'est ainsi que les Arabes désignent quelquefois la tente.

l'expédition ; ils rentrent ensuite chez eux. Les *goums* sont toujours commandés par les chefs indigènes de qui ils dépendent administrativement.

* *Chouafin,* au singulier, *chouaf,* de *chaf, il a vu.* Ce sont des espions, des éclaireurs, dont on se sert pour avoir des nouvelles de l'ennemi, de ses projets, de sa force. Il existe dans le Sahra des *chouafin* d'une merveilleuse habileté et d'une témérité peu commune.

en outre, son extrême affabilité, qui le rendait accessible aux petits comme aux grands. Il vint donc à la pensée de l'un des esprits forts de la tribu qu'en attendant l'inspiration de Dieu, qui pouvait se faire désirer encore longtemps, il serait peut-être bon de s'adresser, pour la construction de la ville, à Souleïman lui-même, qui, d'un seul mot, faisait sortir de terre de merveilleux palais. Cette idée, qui eut bientôt fait le tour de la tribu, parut infiniment ingénieuse. Il ne s'agissait plus que de la faire accepter par la *djemâa* [1], à qui appartenait la décision des affaires importantes. Les douze membres qui la composaient parvinrent à se réunir vers le soir. L'auteur de la proposition fut aussitôt admis à la présenter, à la discuter, et à indiquer ses moyens d'exécution : il le fit avec tant d'éloquence, que des applaudissements énergiques se firent entendre du dehors de la tente où siégeait le conseil, et cela malgré le respect qu'inspirait l'auguste assemblée. Un chaouch, muni d'un bâton, essaya de ce calmant sur le dos de ceux qui se trouvaient dans son rayon d'action, et refroidit un peu l'enthousiasme de la foule. « Le fait est qu'elle n'avait pas été appelée à donner son avis, » faisait observer finement le conteur. La discussion se prolongea assez tard. Quelques vieillards (ennemis du progrès et des idées nouvelles apparemment) combattirent la proposition avec une certaine opiniâtreté, alléguant cet éternel argument des générations qui s'en vont, que leurs pères avaient bien vécu sous la tente, et qu'ils ne voyaient pas le besoin de changer ce que le temps avait consacré. Malgré cette opposition, habilement combattue par l'auteur de la proposition, l'assemblée, subissant malgré elle la pression

[1] *Djemâa, réunion, société, association.* La *djemâa* est la réunion des principaux notables des *douaoueur* formant un conseil qui assiste le *chikh*, son président, dans toutes les occasions importantes, et qui l'aide à assurer l'exécution des ordres transmis à la *ferqa* (fraction de tribu).

du dehors, rendit sa décision dans le sens du vœu de la majorité. La joie fut universelle.

On convint donc d'envoyer au grand roi une caravane chargée de riches présents et de dattes dignes de son auguste bouche. Comme on savait qu'entre autres qualités, il avait au superlatif celle de l'admiration des jolies filles, à qui il ne pouvait rien refuser, on résolut de faire appel à celles de la tribu qui réunissaient au plus haut degré les conditions de l'emploi. On ne voulait surtout imposer ce sacrifice à personne : on sentait tout ce qu'il y a de pénible pour une jeune fille dans l'abandon, même momentané, de sa famille; on ne se dissimulait pas moins les fatigues, les dangers d'un si long voyage. On en était arrivé à craindre que cette partie du programme ne pût être remplie. Heureusement, il n'en fut pas ainsi : on trouva cent jeunes filles pour une qui consentirent à se sacrifier. C'était entre elles une lutte de générosité à fendre le cœur. Le cas devenait embarrassant ; il n'en fallait qu'une. Un *chikh* [1] eut alors l'heureuse idée de s'en rapporter au sort pour le choix de la *victime*, et le hasard qui, bien qu'avec de mauvais yeux, fait souvent preuve de goût, tomba précisément sur la perle de la tribu. « Peut-être, le *chikh* avait-il un peu aidé, ajoutait timidement notre conteur, à obtenir ce résultat. »

On ne négligea rien pour assurer le succès de la mission : les plus célèbres *fousha* (orateurs) de la tribu

[1] *Chikh* (au pluriel *chioukh*,) *vieillard*, *homme âgé* et *supposé expérimenté ;* par extension, *homme qui exerce une autorité morale ou politique*, *chef*. Le *chikh* est, administrativement, le fonctionnaire occupant le degré le moins élevé de l'échelle hiérarchique; il a sous ses ordres un certain nombre de *douar*, formant une *ferqa* (fraction de tribu). Le *chikh* reçoit l'investiture de l'autorité politique, et agit sous la directien du chef de la tribu ; ses fonctions lui donnaient autrefois une position analogue à celle du maire dans la commune française. Dans les *douar*, le personnage le plus considérable, le chef de la famille, est aussi appelé *chikh ;* mais, dans ce cas, son autorité est indépendante de toute délégation extérieure. *Chikh* est encore le titre que prennent les petits sultans du Sahra.

y furent attachés (on savait déjà à cette époque que les meilleures causes peuvent être perdues faute de bons avocats), et on confia la direction de la caravane à un homme énergique et expérimenté, du nom d'Ali-ben-El-Msafeur, qui, déjà, avait visité *el-Beurr ech-Cheurq* (le pays de l'Orient, l'Asie).

Cinq jours suffirent à la caravane pour faire ses préparatifs de départ; elle se mit en route le sixième jour, à l'heure du *fedjeur* (l'aurore), après avoir reçu les adieux de la tribu assemblée, et elle se dirigea vers l'Est.

Le voyage se fit sans trop d'accidents, et, après quatre-vingt-dix-neuf jours de marche, la caravane atteignait la capitale des Etats du grand Souleïman, merveilleuse ville qu'elle ne se lassait point d'admirer. Tout paraissait donc aller à souhait; mais l'ignorance dans laquelle étaient ces braves gens des mœurs et des usages des cours faillit tout perdre.

Malgré son accessibilité, on n'entrait cependant pas chez Souleïman comme dans un marché; il avait des gardes, des serviteurs qui, ne se croyant pas, probablement, rétribués d'une façon suffisamment royale, prélevaient certains droits sur les solliciteurs étrangers; or, comme ces serviteurs étaient nombreux, il en résultait qu'il n'y avait guère que les gens riches qui pussent arriver jusqu'au souverain.

Nos gens, portant chacun un présent, et vêtus de leurs plus beaux bernous, se dirigèrent vers l'une des portes du palais qu'habitait le roi; la jeune fille, bien qu'entièrement voilée, et enveloppée dans ses vêtements d'une éclatante blancheur, laissait cependant, par de ravissants et coquets mouvements, deviner les grâces de son corps; elle fermait modestement la marche. Nos Sahriens purent pénétrer dans le palais quand ils eurent fait connaître au chef des gardes l'objet de leur mission. Ils se présen-

tèrent donc, pleins de confiance, à la première porte des appartements, lesquels se prolongaient à perte de vue : un serviteur en gardait l'entrée ; il se mit en devoir d'en refuser le passage jusqu'au payement de ce qu'il appelait son *haqq ed-dkhoul* (droit de l'entrée). Or, personne, dans la caravane, ne possédant de valeurs monnayées, il n'y avait que deux partis à prendre, ou retourner au désert sans voir le roi, ou abandonner à ce serviteur inflexible l'un des présents destinés à son maître. Les Sahriens, après s'être consultés de l'œil, s'arrêtèrent à ce dernier moyen, et ils passèrent. Malheureusement, pour parvenir jusqu'à la salle du trône, on rencontrait trente-trois portes, gardées chacune par un serviteur non moins exigeant que le premier ; de sorte que nos Sahriens, qui étaient précisément trente-trois, sans compter la jeune fille, n'avaient plus à offrir au puissant monarque, en arrivant au pied de son trône, que l'expression de leur admiration pour ses vertus, ce qui, pensaient-ils, ne serait peut-être pas suffisant.

La situation était critique, et les malheureux députés commençaient déjà à douter fort du succès de leur mission. Les hommes de langue, qui comptaient sur les présents pour venir en aide à leur éloquence, et qui, d'ailleurs, avaient fait entrer adroitement la question des dons dans le discours qu'ils comptaient improviser devant le prince, sentaient déjà s'évanouir cet aplomb sans lequel il n'est point d'orateur. Et puis les merveilleuses choses qu'ils rencontraient à chaque pas dans ce palais, qui n'était que diamants rivalisant avec le soleil, et marbres et bois des plus précieux, et puis ce mouvement incessant des serviteurs du puissant monarque, vêtus d'étoffes de soie et de brocart, ces soldats couverts de brillantes cottes de mailles, invention du roi David, dans la main duquel le fer devenait souple et ductile comme la cire ; ces tapis moelleux, plus doux

aux pieds que les premières herbes du printemps dans le lit de l'*ouad* [1], tout cela suffisait bien pour éblouir et intimider des gens du désert, qui n'avaient pour tout palais que la voûte du ciel, et d'autres tapis à fouler que le sol mouvant des *âreug* [2].

La tête de la députation était arrivée à l'entrée de la salle du trône, dans laquelle, naturellement, elle hésitait à s'introduire ; la queue, qui ne comprenait pas ce temps d'arrêt, et qui était d'autant plus hardie qu'elle était plus éloignée du but, donna une poussée qui se communiqua instantanément jusqu'aux *fousha* (orateurs) qu'on avait placés en avant; cette impulsion eut pour résultat de mettre un terme à leur hésitation en les faisant pénétrer plus vite qu'ils ne le voulaient dans le sanctuaire de la royauté. Le premier pas était fait ; ils s'avancèrent donc alors avec la gravité que comportait la situation, et un serviteur, chargé sans doute de l'introduction des ambassadeurs, solliciteurs, messagers, etc., les fit placer face au trône. La jeune fille se réfugia derrière le chef de la caravane.

Tout ce que l'imagination peut rêver de riche et de splendide était réuni dans cette salle du trône : l'argent, l'or, les pierres précieuses y étaient jetés à profusion ; d'immenses appartements, dont les plafonds de cèdre étaient soutenus par des colonnes de porphyre, y aboutissaient des quatre points cardinaux. Un de ces appartements, entre autres, pavé de cristal [3], ressemblait, à

[1] *Ouad*, rivière, au pluriel *ouïïdan*.

[2] *Areug*, dunes de sable ; littéralement, *nerfs, veines*, à cause des saillies que forment les dunes sur le sol, comme les nerfs sur les membres. On dit aussi *our'roud* dans l'extrême Sud, lorsqu'il s'agit de montagnes de sable.

[3] C'est dans cet appartement, disent les commentateurs du Qoran, que Salomon fit introduire la reine de Sabâ, la ravissante Balkis, ou Makéda, pour lui procurer une illusion, et pour s'assurer, en la forçant à se retrousser, si elle avait les jambes velues comme celles d'une chèvre, ainsi qu'on le lui avait rapporté.

s'y méprendre, à un grand lac aux eaux limpides ; il réfléchissait, par une ingénieuse combinaison, toutes les merveilles qui l'entouraient. Nos Sahriens furent tellement éblouis de tant de magnificence, que leurs yeux se mirent à papilloter d'une façon qui les rendait fort laids.

Un grand mouvement attira bientôt leur attention du côté de la salle de cristal : un somptueux cortège se dirigeait lentement vers la salle du trône : venaient d'abord des soldats aux armes étincelantes, qui se rangèrent de chaque côté du trône dans un ordre parfait, et qui, arrêtés, parurent soudainement frappés d'immobilité ; derrière les soldats marchaient, avec bien plus de gravité encore, des vieillards à barbes blanches et à robes couleur de sang : ils portaient les tables de la loi ; parurent ensuite les prêtres et les sacrificateurs, chargés d'embonpoint : ils étaient vêtus de robes de fin lin, ceints d'une ceinture blanche et coiffés d'une tiare : la satisfaction brillait sur leurs visages fleuris ; ils précédaient le souverain prêtre, qui portait une robe de couleur d'hyacinthe, au bas de laquelle pendaient de petites clochettes d'or entremêlées de grenades ; cette robe était recouverte d'un vêtement court et sans manches fait d'une étoffe d'or et de pourpre, et enrichi de pierres précieuses enchâssées dans un riche métal. Sur son front brillait une lame d'or chargée de caractères bizarres. Un groupe d'enfants, beaux comme la lumière du jour, aux figures souriantes, aux habits d'une éclatante blancheur, précédait le souverain prêtre. Venait ensuite un homme de taille élevée, à l'air noble et plein de majesté, à la démarche imposante, aux vêtements somptueux à faire pâlir le soleil : il n'y avait pas à s'y tromper, ce ne pouvait être que Souleïman, le grand, le magnifique, le puissant.

Au milieu de tant de splendeurs, les Sahriens jetèrent involontairement un coup d'œil sur leurs bernous de

laine, et, pour la première fois, ils se sentirent presque honteux de la simplicité de leurs vêtements.

Le roi — car c'était lui — se dirigea vers son trône : ce trône, œuvre des génies, était d'or et d'argent ; sa longueur était de quatre-vingts coudées environ, et sa largeur de quarante. Une couronne de perles et de pierres précieuses en ornait le sommet. Il était supporté par deux lions et surmonté de deux aigles. Quand Souleïman arriva au pied du trône, les lions étendirent complaisamment leurs énormes pattes et se couchèrent pour se mettre à sa portée ; dès qu'il y fut assis, les aigles l'ombragèrent de leurs ailes. Ces choses extraordinaires ne parurent pas étonner le cortège du roi, d'où nos Sahriens conclurent judicieusement que cette manœuvre était dans les habitudes de ces animaux.

La figure du roi était radieuse ; il venait de recevoir, disait-on tout bas, un message de la reine de Sabâ, la belle Balkis, la plus belle des reines, que Souleïman brûlait de voir pour l'éclairer et la diriger dans les sentiers de Dieu ; car elle était idolâtre. Ce message lui avait été apporté, ajoutait-on, par une huppe [1] qu'il avait envoyée à Sabâ, contrée délicieuse à trois journées de Sanâa. Les Sahriens augurèrent favorablement de cette circonstance, et, d'ailleurs, le roi montrait tant d'affabilité [2], que les langues des orateurs de la caravane se délièrent sensiblement, et à ce point qu'ils se sentaient capables, en ce moment, de parler de tout et sur tout.

Après avoir jugé quelques affaires litigieuses que les gens de justice n'avaient pu débrouiller, Souleïman aperçut la caravane derrière le cercle formé par les

[1] Salomon connaissait le langage de tous les êtres créés. La huppe de Salomon se nommait *Yafour*, et celle de la reine Balkis *Anfir*.

[2] L'affabilité de Salomon était telle, disent les commentateurs du Qoran, qu'un jour, il ne dédaigna pas de s'entretenir avec une fourmi, Takhia, et d'accepter gracieusement une cuisse de sauterelle dont elle lui fit hommage.

prêtres ; il s'informa avec bonté, et sans paraître prendre garde à la pauvreté des vêtements des députés, de la cause qui les amenait devant lui. Les ministres de la religion entr'ouvrirent leurs rangs, et démasquèrent les Sahriens, qui se trouvèrent tout à coup face à face avec le grand roi. Le papillotage de leurs yeux reprit alors avec la plus vive intensité. Souleïman, qui, malgré ses nombreuses perfections, ne manquait cependant pas d'un certain orgueil, attribua cet effet à l'éclat de sa splendeur, et son amour-propre en fut singulièrement chatouillé. Dès lors, la cause des Sahriens était à peu près gagnée.

Les *fousha* s'approchèrent donc, et l'un d'eux lui exposa, dans un langage qu'il mit toutes les peines du monde à rendre clair, l'objet de leur importante mission. Le visage du roi se rembrunit visiblement quand il s'aperçut que l'exorde ne traitait nullement de la question des présents, qu'il s'attendait, selon la coutume des cours, à se voir offrir. Ce détail n'échappa point à l'orateur, qui commença à balbutier d'une façon désespérante. Le roi, impatienté, allait lui faire signe de se taire, quand, à la faveur de sa haute taille, il découvrit la jeune fille, qui, par curiosité, avait entr'ouvert son voile. Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'ardent monarque ; aussi daigna-t-il descendre de son trône pour aller à elle. La pauvre enfant tremblait de tous ses membres quand le roi la prit par la main pour l'amener au milieu du cercle brillant qui l'entourait. Il la pria de laisser tomber son voile, ce qu'elle fit avec une grâce adorable. Souleïman resta émerveillé de sa beauté, et son visage prit subitement une expression d'admiration qui ne manqua pas de se communiquer immédiatement à toute sa cour. Voyant que l'attention générale avait pris une direction qui ne lui permettait guère de continuer son discours, l'orateur se tut et regagna sa place. Son amour-propre ne parut cependant pas trop en souffrir, contrai-

rement à ce qui se passe ordinairement en pareil cas; il est vrai qu'il n'en faisait pas son métier.

La jeune fille, remise de son trouble par les façons affables de Souleïman, osa le prier d'avoir égard à la demande que venait de lui faire le *fsih* (orateur). Le grand roi promit tout ce qu'elle voulut, et donna, séance tenante, l'ordre à trois génies [1] de se transporter sur l'emplacement qu'avaient choisi les Sahriens, et d'y construire une ville qui devait être terminée en trois jours. La tribu étant divisée en trois fractions, la ville se composerait également de trois divisions ou quartiers.

Le roi chargea, en même temps, un fort vent du *cheurq* (levant) du transport des génies à destination.

Souleïman s'empressa de congédier son cortège, et il donna des ordres pour que la caravane fût traitée magnifiquement pendant son séjour dans ses Etats. Quant à la jeune fille, le roi n'avait pas tardé de s'apercevoir qu'elle était idolâtre, et qu'elle ne marchait pas plus dans la voie de Dieu que la reine de Sabâ; il eut alors la pieuse pensée de l'y mettre lui-même, et, dans la crainte de la voir retomber dans l'erreur par ses rapports avec les Sahriens, il la logea dans son palais. La pauvre fille se résigna, sans doute, puisque cela paraissait être la volonté de Dieu, et le désert, ajoute la tradition, ne la revit plus jamais.

Après quelque temps de séjour à Bit el-Mqeddès, la caravane, qui commençait à ressentir les atteintes de la nostalgie, reprit avec bonheur le chemin du désert. Elle arriva vers les siens à la fin de la troisième lune, et son

[1] Dieu avait mis les génies aux ordres de Salomon : ils exécutaient pour lui, d'après le Qoran, tous les travaux qu'il désirait : des palais, des statues, des villes, des plateaux larges comme des bassins, des chaudrons solidement étayés. Parmi ces génies, il y en avait un certain nombre qui étaient chargés de plonger pour lui pêcher des perles. Les vents lui étaient également soumis.

étonnement fut grand de ne plus les retrouver dans leurs campements ordinaires.

Elle se dirigea, à tout hasard, vers la forêt de palmiers, et sa joie fut au comble quand elle aperçut, s'élevant au-dessus des plus grands arbres, les minarets de deux mosquées [1]. Les Sahriens pénétrèrent plus avant dans la forêt, et ils furent bientôt en face d'une ville circulaire, entourée de murs fortifiés de tours, et ceinte d'un fossé rempli d'eau qui s'enroulait autour d'elle comme un turban sur la tête d'un descendant du Prophète. Semblable à un fruit, la ville était divisée intérieurement en trois lobes, et les trois fractions de tribu qui l'habitaient devaient y vivre unies entre elles comme le sont les pepins dans la grenade. Que n'en fut-il ainsi !... Chaque maison était occupée par une famille qui paraissait heureuse d'être débarrassée des mille inconvénients de la tente, et les membres opposants de la djemâa eux-mêmes se félicitaient de leur insuccès dans le conseil.

Dès que le bruit du retour de la caravane fut répandu dans la nouvelle ville, chacun s'empressa de venir reconnaître les siens : on les remercia, on les félicita, on leur fit mille questions sur leur voyage, sur le grand roi Souleïman, sur les merveilles de sa capitale ; on leur raconta les faits relatifs à la fondation de la ville qu'on devait à leurs sollicitations. Par une belle nuit, le chikh Ali, des Bni-Sicin, s'était tout à coup entendu appeler du dehors par une voix inconnue qui lui avait dit : « Lève-toi, et cours au milieu de la forêt de palmiers ; « tu y trouveras, s'il plaît à Dieu ! ce que tu as désiré. » Un grand vent soufflant du *R'arb* (occident) s'était élevé subitement, et avait ébranlé toutes les tentes en passant

[1] Dans leurs légendes, les Arabes commettent des anachronismes exorbitants avec une étonnante naïveté. Mahomet leur en donne, d'ailleurs, de nombreux exemples dans le Qoran, où il confond et mêle, avec un incroyable aplomb, des faits empruntés à l'antiquité biblique et aux traditions arabes.

au-dessus des campements. Le chikh, obéissant à la voix, s'était empressé de se rendre à l'endroit qui lui avait été indiqué : une ville splendide, d'une construction admirable et d'un travail parfait, dressait ses hautes murailles au milieu des sources de la forêt de palmiers ; le chikh y avait pénétré : elle était prête à être habitée. Ali s'était hâté de revenir vers sa tribu pour lui annoncer cette excellente nouvelle. Les tentes avaient été aussitôt abattues et pliées, et, après avoir rendu grâces à Dieu, les trois *ferqat* s'étaient dirigées vers la ville pour en prendre possession.

La caravane fut fêtée pendant plusieurs jours, et, après quelques larmes données à la jeune fille, ses parents finirent par se consoler en pensant qu'elle pourrait, au besoin, être utile à la tribu, dont, sans doute, elle se souviendrait.

« Bien que Ngouça, Methlili et R'damès, qui sont d'hier, « aient voulu nier notre origine, tu vois, ajouta orgueil« leusement le conteur, qui croyait m'avoir convaincu, « qu'il n'est pas de ville dans le Sahra dont l'antiquité « et l'illustration puissent être comparées à celles de la « nôtre. »

Les gens d'Ouargla vécurent longtemps unis : les Bni-Sicin habitaient le nord de la ville, les Bni-Brahim l'est, et les Bni-Ouaguin l'ouest. Chaque fraction, bien que d'inégale force, avait quatre représentants à la djemâa, et cette assemblée administrait et gouvernait le pays. Le partage des palmiers avait été fait par famille ; quelque temps après, chaque propriété, parfaitement délimitée, fut renfermée dans une enceinte en *thin* [1].

Bientôt la population s'accrut à un tel point, que la ville devint insuffisante pour la contenir : c'est ainsi que,

[1] *Thin*, argile servant pour les constructions dans le Sahra ; on en fait des briques grossières. On se sert aussi du mot *thoub* pour désigner ce genre de briques crues séchées au soleil.

successivement, s'élevèrent les qsour de Ba-Mendil, de Rouïçat, de Hadjadja, d'Aïn-Ameur et de Sidi-Khouïled. Ces qsour formèrent, avec la ville, une confédération puissante en se rattachant chacun à l'un de ses trois quartiers. Plus tard, des tribus nomades, les Sâïd-Atba, les Sâïd-Mkhadma et les Châanbet-bou-Rouba [1], vinrent camper sous les murs d'Ouargla, où ils emmagasinèrent et mirent en sûreté les produits provenant de leurs échanges avec le Tell et les oasis du Sud. Chacune de ces trois tribus eut son quartier, et dressa ses tentes dans les clairières de la forêt de palmiers : ainsi, les Sâïd-Atba campèrent sous les remparts du quartier des Bni-Ouaguin, les Sâïd-Mkhadma sous ceux des Bni-Sicin, et les Châanbet-bou-Rouba sous les Bni-Brahim.

Comme l'état de concorde et de paix parmi les hommes n'a jamais été, depuis le commencement du monde, qu'un accident, une trêve, Ouargla subit la loi commune, et cette malheureuse cité, jadis unie comme les pepins d'un même fruit, tomba dans un état d'anarchie dont elle ne put jamais se relever complètement. Les trois quartiers, après des querelles sanglantes, se séparèrent, et élevèrent entre eux de puissantes barrières. Les tribus campées sous les murs de la ville prirent parti chacune pour la fraction chez laquelle elle emmagasinait ; quelquefois même, ces Nomades se firent acheter par l'un ou l'autre quartier, apportant ainsi un appoint redoutable à la fraction qui lui avait fait les meilleures conditions. Ils finirent par devenir d'incommodes voisins ; mais comme, en résumé, ils étaient nécessaires à la ville, dont ils défendaient les palmiers contre les incursions des Touareg, il fallut bien se résigner à les voir se mêler un peu plus qu'il ne convenait des affaires du qseur.

Ainsi qu'il arrive toujours à la suite de longues années

[1] On les désigne aussi sous le surnom de *Hebb er-Rih*, souffle de vent, à cause de leur inconstance et de la légèreté de leur caractère.

d'anarchie et de déchirements, les partis convinrent, un jour, de se donner un chef. Quelques sages de la ville essayèrent bien, comme Samuel quand Israël vint lui demander un roi, de les détourner de ce dessein, en faisant entrevoir au peuple quelle serait inévitablement la conduite de celui qu'il voulait élever au rang suprême : « Il vous mangera, disaient les sages, vous, vos enfants, « et le produit de vos travaux et de vos sueurs. » Les sages furent traités de radoteurs, et on passa outre.

Pour éviter la prépondérance qu'aurait donnée à la fraction à laquelle il appartenait l'élévation d'un chef pris dans la ville, les Ouargliens résolurent de choisir un étranger. Ils le voulaient de bonne maison : ils s'adressèrent donc à l'empereur du Marok, et lui demandèrent un *cherif* [1]. L'empereur, qui n'avait pas de cherif à donner, mais qui en avait à vendre, refusa avec hauteur. Naturellement, les Ouargliens insistèrent. C'est là que les attendait le rusé monarque, qui connaissait son *cœur humain* sur le bout du doigt. Après bien des offres qui furent successivement repoussées, les Ouargliens, au désespoir, en firent une qui parut digne d'attention au sultan marokain : ils s'engageaient à lui payer le poids en poudre d'or du prince qu'il lui plairait de leur fournir. L'empereur, qui, en résumé, était bon au fond, ne voulut pas prolonger davantage l'anxiété de ces malheureux Sahriens, et il s'empressa de leur expédier, après l'avoir fait exactement peser devant les ambassadeurs, un de ses plus gros cousins. Il les informait, en même temps, qu'il était en mesure de se

[1] *Cherif* (au pluriel *cheurfa*), *noble*, spécialement, *descendant de Mahomet*. Le titre de cherif appartient à tout Musulman qui, directement et par les mâles, descend du Prophète par la branche de Fathima-ez-Zohra, sa fille, mariée à Ali-Roqaiya. La qualité de cherif doit être établie par un titre de filiation appelé *chedjra* (arbre). Le nombre de ces *cheurfa* est très considérable, mais leur généalogie est plus ou moins authentique. On compte des tribus entières qui se disent *cheurfa*.

charger de la fourniture de leurs souverains toutes les fois qu'ils en seraient dépourvus. Il est bien entendu que c'était aux mêmes conditions.

Les Ouargliens, enchantés de s'être donné un maître, le logèrent dans la *qasba* (forteresse), où ils parvinrent à réunir, ou moyen d'un impôt assez lourd, tous les éléments d'un confortable en rapport avec le prix qu'ils avaient mis à leur sultan. Il eut, nécessairement, une cour, de nombreux serviteurs ; il voulut aussi avoir une armée ; mais cette fantaisie resta à l'état de projet, attendu le peu de goût des Ouargliens pour les aventures de guerre.

On constitua au nouveau sultan une liste civile satisfaisante : il lui fut alloué annuellement cent quatre-vingts *saâ* (mesure de soixante litres) de dattes, et une charge de chameau sur le produit de cent dattiers ; sa cassette recevait, en outre, le montant des amendes que lui ou ses fonctionnaires infligeaient à son peuple ; ajoutons que chaque quartier avait, à son tour, l'honneur de défrayer la maison du sultan, moyen ingénieux qui lui permettait d'empocher intégralement ses revenus.

Le peuple voulut qu'une constitution fixât ses droits et ses devoirs, ainsi que ceux du souverain. La djemâa fut chargée de sa rédaction : elle consacra à ce travail, qui souleva bien des orages dans son sein, un an et un jour ; mais aussi ce fut une œuvre frappée au coin de la plus remarquable sagesse, sans ambiguïtés, sans portes de derrière ; chaque mot en avait été pesé, soupesé, mâché, analysé, de sorte qu'il ne paraissait pas possible que ce précieux document pût être interprété autrement que l'avaient voulu les législateurs. C'est cependant ce qui arriva plus tard. Mais n'anticipons pas. La constitution disait entre autres bonnes choses : « Considérant « qu'il ne serait pas convenable que le sultan vécût du « bien des pauvres, ni qu'il fût forcé de piller pour

« vivre, le peuple lui donne en propriété autant de « jardins qu'il y a de jours dans l'année. »

La tranquillité revint dans la ville avec le nouveau système de gouvernement; le sultan se contentait de régner, sans s'occuper d'autre chose que de faire rentrer ses revenus, de passer beaucoup de temps à table ou au milieu de ses femmes; il semblait mettre toute sa gloire à engraisser sans vexer son peuple, qui finit par adorer son *cher* souverain, et par trouver qu'il valait réellement son pesant d'or. Les Ouargliens se félicitaient tous les jours d'avoir acheté un monarque obèse et de constitution antipathique aux jeux de la poudre, dont eux-mêmes ne raffolaient pas.

Le bon sultan vécut longtemps; retenu sur *son trône* par la goutte, ce mal que les Arabes nomment *da el-melouk, le mal des princes,* son peuple le voyait rarement. A sa mort, qui arriva encore trop tôt, il fut fort pleuré, et l'aîné de ses fils lui succéda sans contestation. Élevé à la *cour* de son auguste père, il suivit les mêmes errements. D'ailleurs, la tradition n'en disant rien, nous devons conclure de ce silence que ce fut un excellent prince. Malheureusement, sa famille s'était accrue sensiblement, et les trois cent cinquante-quatre [1] jardins ne suffisant plus, son successeur commença à grignoter légèrement le bien des pauvres, ce qui était formellement interdit par la constitution. Le peuple commençait à s'en émouvoir; mais de savants légistes lui prouvèrent péremptoirement qu'il n'en était rien, et que ces bruits malveillants n'avaient pu être propagés que par la djemâa, qui, ajoutaient-ils, commençait à faire au souverain une sourde opposition. Le peuple parut convaincu et se rendormit sur ses deux oreilles. Le sultan, enhardi par le succès, et croyant s'en tirer

[1] L'année musulmane est de trois cent cinquante-quatre jours. Elle se compte par mois lunaires.

toujours aussi facilement, ne se gêna plus et mangea à poignées. Les Ouargliens s'assemblèrent de nouveau dans leurs quartiers, et chargèrent la djemâa d'aviser au moyen de faire cesser cet abus. L'honorable assemblée se rendit à leurs vœux : elle se transporta solennellement à la mosquée de Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani, où était déposé l'original de l'*âqod* (acte, nœud) qui liait le peuple et le sultan ; elle se dirigea ensuite vers la résidence du souverain, et lui remontra très respectueusement ses accrocs aux conventions. Le sultan prit d'abord fort mal la chose, et reprocha à la djemâa, en termes assez durs, sa lésinerie à son égard. Il lui fit entendre qu'on ne pouvait se donner les tons d'avoir un monarque sans qu'il en coûtât, et mit assez adroitement en parallèle la munificence des Ouargliens d'autrefois, qui avaient payé le chef de sa dynastie au poids de l'or, et l'avarice de ceux d'aujourd'hui, qui chipotaient pour quelques sacs de dattes mangés irrégulièrement. Cet argument, bien que spécieux, ne laissa pas que de piquer au vif les députés de la djemâa, qui, pour la plupart, étaient remplis d'amour-propre, et ils ne surent trop que répondre. Mais le malheureux prince était condamné d'avance, et les meilleures raisons, en supposant qu'il en eût eu à sa disposition, n'auraient pu ni le sauver, ni lui éviter le désagrément de se voir priver de sa royale situation. Sa déchéance lui fut donc signifiée au nom du peuple, qui, il faut bien le dire, ne s'en doutait guère ; on sait, du reste, que le populaire est un grand enfant sans initiative et à qui l'on a souvent besoin de montrer sa voie.

Le sultan voulut répliquer ; il parlait de faire marcher son *makhzen* [1] contre la djemâa. L'honorable assemblée

[1] *Makhzen*, de *khezen*, *action de déposer*, *de conserver quelque chose*, dont on a fait *kheuzna*, trésor, arsenal, magasin. Les gens et les tribus employés par les Turcs, ayant surtout la mission de faire rentrer les impôts qui alimentaient le trésor public, furent appelés *makhzen*, c'est-à-dire gens du trésor, du gouvernement. L'institution du makhzen

qui, à cette menace, ne put retenir un sourire, lui fit comprendre que toute résistance serait inutile, et qu'il valait mieux, dans son intérêt et dans celui de sa famille, qu'il s'exécutât de bonne grâce. Or, comme nous l'avons dit, il appartenait à une dynastie obèse, il se résigna assez facilement, bien que, cependant, il trouvât la place bonne à garder.

A l'heure de la prière de l'*âceur*, au moment où les musiciens du sultan soufflaient dans leurs *r'ouaïth* [1], ou frappaient sur la peau de leurs *thboul* [2] la mesure de leurs airs monotones et insaisissables, un des membres de la djemâa leur fit impérieusement signe de se taire : le peuple et le sultan avaient compris.

Le lendemain, l'ex-souverain d'Ouargla et sa famille prenaient *seuls* le chemin du nord, et se dirigeaient vers le Marok.

Les Ouargliens, momentanément dégoûtés des sultans, dont le gouvernement n'avait cependant duré que soixante ans à peine, rendirent le pouvoir suprême à la djemâa.

Leur malheureuse cité retomba bientôt dans l'anarchie, et les quartiers en vinrent aux mains de nouveau avec plus d'acharnement que jamais. Profitant des querelles

appartient à Haçan-Bacha. Ayant perdu ses meilleures troupes devant le fort de Mers-el-Kebir, en 1563, le fils de Kheir-ed-Din sentit l'impossibilité de tenir le pays avec la milice turque seulement, réduite alors à un effectif insignifiant. Il songea donc à avoir recours aux indigènes et à les admettre, dans une certaine mesure, au partage du fruit de la conquête ; il choisit, à cet effet, plusieurs tribus qui, avec les Turcs, composèrent les forces de son gouvernement. Ces tribus alliées furent appelées *makhzen :* elles jouissaient de certains privilèges, de celui, entre autres, de ne payer aucun impôt ; elles ne devaient au *baï* de leur district que le *haqq ech-chabir*, le droit de l'éperon. Cette organisation fut étendue aux trois *aouthan* (districts) de la Régence. Les cavaliers du makhzen furent désignés sous la dénomination de *mkhaznia,* au singulier, *mkhazni.* Par imitation, chaque petit sultan eut son *makhzen,* sa garde, qui se composait de quelques cavaliers.

[1] *R'ouaïth,* clarinettes arabes ayant le son de la musette ou de tout autre instrument nasillard ; au singulier, *r'aïtha.*

[2] *Thboul,* tambours ; au singulier, *thbel.*

intestines qui consumaient les forces des Ouargliens, des partis de Touareg vinrent, à plusieurs reprises, dresser leurs tentes de peau devant les jardins de la ville, et la menace de raser les palmiers [1], seule richesse de l'oasis, produisait toujours l'effet qu'en attendaient ces pillards, c'est-à-dire que la peur de voir mettre ces menaces à exécution faisait immédiatement passer les Ouargliens par toutes les exigences de ces *coupeurs de route*. Il arriva fréquemment qu'une poignée de ces coquins parvint à faire contribuer le qseur.

La distance qui la séparait des maîtres du Tell ne garantit pas Ouargla contre les attaques des Turcs : ainsi, en 1552, le pacha Salah-Raïs y dirigea une expédition à la tête de trois mille arquebusiers turcs ou renégats, mille cavaliers et deux pièces de canon. Le sultan du pays, Moula [2] Alahoum, ne s'en débarrassa qu'en reconnaissant l'obligation de lui payer annuellement un tribut de trente nègres. En 1649, Ioucef-Bacha alla de nouveau attaquer les Ouargliens avec de l'artillerie; il les battit et imposa leur djemâa à vingt-cinq nègres par an. En 1787, ce tribut d'esclaves était payé au pacha à titre de cadeau ; plus tard, et jusqu'en 1830, cet impôt s'acquitta en argent : le qaïd d'Ouargla versait chaque année au palais du pacha un *bechmaq* (soulier) de 928 *saïmat* (165 fr. environ).

Ouargla passa alternativement, pendant de longues années, de la monarchie à la démocratie, et la dictature succédait invariablement à l'anarchie. C'est l'histoire des républiques italiennes du moyen âge, moins la grandeur.

En 1847, après une longue période de discordes civiles,

[1] Ce moyen de réduire les gens des oasis n'est pas nouveau ; car il était déjà pratiqué en l'an 472 de notre ère.

[2] *Moula*, maître, seigneur. — *Moulaï*, monseigneur : c'est le titre donné aux sultans du Marok et aux princes de leur famille. *Moulaï* est synonyme de *Sidi*. Trop souvent nous orthographions ce mot à l'anglaise, « *Muley*. »

les Ouargliens, à l'instigation de Sid Hamza, chef des Oulad [1] Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga [2], élurent Moula Ali sultan de la confédération. Cette élection fut faite, surtout, en haine du chikh [3] de Ngouça, Sid El-Hadjdj-Ahmed-ben-Babia, qui ne cachait plus ses vues ambitieuses sur l'oasis, idée fixe poursuivie imperturbablement par les Oulad-Babia depuis leur élévation au *chikhat* [4] de Ngouça.

L'histoire de Ngouça et de ses maîtres étant intimement liée à celle d'Ouargla, nous croyons utile d'entrer dans quelques détails sur ce qseur, et sur la famille qui y commande encore aujourd'hui.

[1] Les tribus religieuses se reconnaissent facilement à leur nom, presque toujours précédé de ces deux mots : *Oulad-Sidi* (les fils, les enfants de monseigneur) ; le mot qui suit est le nom du marabout fondateur de la tribu. Le nom du fondateur de la tribu noble laïque est précédé du mot *Oulad* seulement, et celui de la tribu serve du mot *Bni* (enfants).

[2] *Cheraga*, de l'Est.

[3] *Chikh*. Nous avons dit que, par extension, cet mot signifie, *maître*, *chef*.

[4] *Chikhat*, le gouvernement d'un *chikh*. Ce mot est de composition française.

CHAPITRE II

Les Oulad-Babia sultans de Ngouça. — Leur origine. — Leur politique envahissante. — Leurs coups de main sur Ouargla. — Leurs crimes. — Leur appel aux Français. — Leurs tentatives infructueuses sur l'oasis d'Ouargla. — Création d'un khelifalik en leur faveur. — Le khelifa El-Hadjdj-Ahmed-ben-Babia vient dans le Tell. — Sa mort. — Son fils aîné, Abou-Hafs, lui succède.

Ouargla a pour voisine, à quatre lieues au nord, la turbulente Ngouça, petit qseur qui, malgré l'infériorité numérique de sa population, lui a souvent suscité de grands embarras et fait passer de bien mauvais jours. Ngouça est gouvernée, depuis longtemps déjà, par les Oulad-Babia, race nègre énergique et ambitieuse, dont le rêve a toujours été de donner des lois à Ouargla. M. le général Daumas prétend que les Babia n'étaient autrefois qu'une famille de marchands élevée au *chikhat* par ses débiteurs pour s'acquitter envers elle. Les Babia se donnent une bien plus illustre origine : ils se disent tout modestement de la descendance de la négresse Halima-es-Sâdiïa, la nourrice [1] du Prophète. Comme il nous serait assez difficile de démontrer le contraire, nous préférons les croire sur parole.

Leur arrivée au pouvoir ne daterait guère, cependant, que de deux cents ans, et Chikh-Eth-Thaïïeb, l'avant-dernier sultan de Ngouça, nous racontait ainsi l'origine de cette élévation.

[1] La profession de nourrice, chez les Arabes, est habituellement exercée par des esclaves. Aussi, disent-ils : « Une femme libre ne mange pas du revenu de ses seins. »

Au temps où régnait à *Merrakech* (Marok) l'empereur Sid Mohammed-Moula-Ahmed-ed-Dehebi (le Doré), Sid El-Hadjdj-Abou-Hafs, l'aîné des fils de l'illustre Sidi Ech-Chikh, s'arrêta à Ngouça au retour d'un voyage dans l'Est ; il fut mal reçu par les gens du qseur, qui lui refusèrent même l'hospitalité. Chikh-Mohammed-ben-Babia, seul entre tous les Ngouciens, lui ouvrit sa porte et le combla de bienfaits. Pour l'en récompenser, le saint marabout lui fit la prédiction suivante : « Ta postérité « sera nombreuse et puissante jusqu'au dernier ; tes « gens de Ngouça sont des chiens et des juifs : tu dispo- « seras d'eux et de leurs biens. » En effet, peu de temps après, Chikh-Mohammed-ben-Babia s'empara du pouvoir avec l'aide des Nomades, qu'il avait gagnés à sa cause, et, pour ne pas faire mentir le saint et vindicatif marabout, il s'empressa de pressurer son peuple pour en extraire le plus d'argent possible.

La tradition ne mentionne aucun fait saillant depuis l'arrivée au pouvoir de Babia jusqu'en 1780, où l'un des descendants de Mohammed-ben-Babia, du même nom que son ancêtre, se trouvant trop à l'étroit, sans doute, dans son petit qseur de Ngouça, songea à s'étendre du côté d'Ouargla, dont il convoitait les riches jardins et la productive forêt de palmiers. Il se porta sur cette forêt avec ses *traris* [1], et fit contribuer les Ouargliens en les menaçant de couper leurs dattiers. Il profita de la terreur qu'avait répandue dans la ville sa brusque apparition pour en exiger un impôt annuel de deux mille mesures de dattes. Alléché par ce succès, Chikh-Mohammed prit goût à ces sortes d'expéditions, et les Ouargliens, pour mettre un terme aux frayeurs périodiques que leur causait cet incommode voisin, ne trouvèrent rien de

[1] *Traris, fantassins, de gens pied,* pluriel de *terras.* — On dit aussi *terracin.*

mieux que de lui confier la direction de leurs affaires, sans cependant lui donner aucun droit de souveraineté sur l'oasis.

Chikh-Mohammed-ben-Babia mourut vers 1820, après avoir commandé à Ngouça pendant plus de quarante ans. N'ayant point d'héritier direct, Chikh-El-R'ali, fils de Chikh-Mâmmeur, son plus proche parent, lui succéda. El-R'ali régna vingt-deux ans, avec moins de gloire, sans doute, que son prédécesseur, puisque l'histoire en parle à peine. Il fut remplacé, en 1842, par Sid El-Hadjdj-Ahmed-ben-Babia, qui s'empara du pouvoir à l'exclusion du jeune fils de Chikh-El-R'ali, que les enfants de l'usurpateur assassinèrent quelque temps après pour s'assurer le chikhat à la mort de leur père.

En 1847, l'aîné des trois fils d'El-Hadjdj-Ahmed-ben-Babia s'allia aux Mkhadma, et forma avec eux un parti contre son père, qu'il fit chasser de sa *qasba* [1] de Ngouça.

Le sultan détrôné revint bientôt au pouvoir au moyen de cadeaux, de promesses, de ruses. Chikh-Abou-Hafs et Chikh-Eth-Thaïeb, les deux jeunes frères du rebelle, ne voulurent point laisser impuni le crime de leur aîné, qui, d'ailleurs, leur barrait le chemin du chikhat ; ils le tuèrent, et vinrent jeter sa tête aux pieds de leur père.

Les successeurs du fondateur de la dynastie des Oulad-Babia n'avaient pas renoncé à leurs prétentions sur Ouargla ; leur politique avait toujours, au contraire, tendu vers la réalisation de leur rêve. Trop faibles pour arriver à leur but par la force, ils avaient souvent essayé de la ruse et de la corruption, qui, du reste, ne leur avaient guère réussi, bien que, dans tous les temps, ils eussent eu des partisans dans les trois quartiers d'Ouargla et parmi les Nomades de la Confédération.

[1] *Qasba*, château, forteresse servant d'habitation au sultan dans les qsour. Dans le Tell, chaque ville avait sa *qasba*, où résidait le chef du pays.

Depuis quelques années, nos colonnes expéditionnaires, faisant la tache d'huile, s'étendaient insensiblement vers le Sud, dont elles visitaient les oasis. Ces expéditions avaient l'avantage de nous faire connaître des populations sahriennes, de les habituer à nous, et de leur donner une idée de notre puissance. La province d'Oran avait déjà poussé ses troupes jusqu'aux qsour des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, des deux Mor'ar, de Thyout et d'Aïn-es-Sficifa, situés à plus de cent lieues du littoral. Si quelques tribus avaient essayé de nous résister, et si d'autres s'étaient enfuies à notre approche, faisant le vide dans le pays, elles avaient presque toujours payé de la perte de leurs troupeaux leur résistance ou leur fuite. Peu à peu, leurs chefs, dont cet état de choses ne faisait pas les affaires, avaient cherché à se rapprocher de nous, et quelques-uns des plus importants étaient venus dans nos postes avancés, non toutefois sans s'être fait un peu prier, rendre visite aux puissants maîtres du Tell.

Les qsour et les tribus plus au sud, comptant sur la distance qui les séparait de nous, et sur la difficulté de les atteindre par nos colonnes, avaient, jusqu à présent, ou fait la sourde oreille, ou répondu superbement à nos ouvertures. A diverses reprises, nous avions tenté d'entamer des négociations avec ces populations qu'on ne connaissait que par renseignements ; mais toutes les tentatives avaient avorté.

Sid El-Hadjdj Ahmed-ben-Babia, qui, à l'ambition des *chioukh* de sa race, joignait une certaine habileté, pressentait que, tôt ou tard, notre esprit aventureux nous pousserait inévitablement plus au sud, où nous pourrions bien l'atteindre ; dans cette persuasion, il résolut de prendre l'avance et de s'aboucher avec nous, convaincu que nous lui tiendrions compte de sa démarche. Il écrivit, en conséquence, au commandant supérieur de Tiharet, poste militaire sur la ligne de ceinture du Tell, relevant

de la subdivision de Maskara. Il lui demandait des secours pour soumettre Ouargla et les tribus qui lui étaient hostiles. Cette conquête, il ne voulait la faire qu'au nom et au profit de la France. Il ne mettait d'autre condition à cette proposition que celle d'être nommé khelifa de la Confédération.

Les ouvertures de Ben-Babia ne pouvaient être mal accueillies ; elles étaient de nature à avancer nos affaires dans le Sahra, et, en cas d'insuccès, nous n'avions pas grand'chose à perdre, puisque nous ne devions l'aider qu'avec des moyens indigènes.

On procéda, sans retard, à l'organisation, *sur le papier,* du nouveau khelifalik, qui, outre Ngouça, devait comprendre la confédération d'Ouargla tout entière, et les trois tribus nomades qui campent sous les murs de cette ville, et, le 20 novembre 1849, Sid El-Hadjdj Ben-Babia était élevé à la dignité de khelifa de ces qsour et de ces populations. Pour lui faciliter la prise de possession de son commandement, on décida qu'un goum de deux cents cavaliers du Djebel-el-Eumour serait dirigé sur Ouargla.

Fort de notre appui, qu'il faisait sonner bien haut, le khelifa Ben-Babia voulut, en attendant l'arrivée du goum, essayer sa puissance : il se présenta devant Ouargla avec ses fantassins et des cavaliers des Oulad-Iâqoub-ez-Zerara ; ce qseur persista, néanmoins, à lui fermer ses portes. Le khelifa n'insista pas.

Ben-Babia ne fut pas plus heureux quand, dans les derniers jours de décembre 1849, le sultan d'Ouargla, Moula-Ali, et son frère Moula-Sliman, qui l'avait remplacé, étant morts à trois jours de date l'un de l'autre, il crut opportun de faire une démonstration devant les jardins du qseur pour appuyer, au besoin, un mouvement en sa faveur de la part des partisans qu'il comptait dans la djemâa et dans la population. Personne ne

bougea, et le khelifa reprit encore une fois le chemin de Ngouça.

Le goum du Djebel-el-Eumour arriva enfin devant Ouargla vers la fin d'avril 1850; le khelifa, renforcé de ces deux cents cavaliers et des deux cent cinquante fantassins armés qui les avaient suivis, prit une position menaçante autour des jardins du qseur et le somma de reconnaître son autorité. Le dernier sultan n'avait pas été remplacé, et la ville était alors en pleine anarchie. La sommation de Ben-Babia y fut, néanmoins, reçue avec hauteur et mépris : « Nous ne voulons pas d'un « nègre pour sultan, lui écrivait-on, et, particulièrement, « lorsqu'il appuie ses prétentions sur les forces de « l'étranger. »

Espérant que ses partisans finiraient par ramener à lui une minorité turbulente qui, pour le moment, imposait sa volonté à la ville, le khelifa voulut user de ménagements, et cela d'autant mieux que les approches du qseur, défendues par les murs de division des propriétés, et par les fossés dont la forêt de dattiers est hachée, ne pouvaient être enlevées avec les moyens dont il disposait. Convaincu que, tôt ou tard, il commanderait en maître dans Ouargla, Ben-Babia ne voulut même pas essayer de cette *ultima ratio* qui manque si rarement son effet dans les oasis, c'est-à-dire couper les dattiers ; il se contenta de faire manger par les chevaux du goum le peu d'orge verte que les Ouargliens avaient semée du côté nord de leur ville.

Le khelifa resta douze jours dans ses positions, bloquant la place et empêchant toute communication avec l'intérieur ; enfin, ne pouvant plus nourrir son goum, qui, d'ailleurs, trompé dans son espoir de faire une grasse *r'azia* [1], commençait à murmurer, il le congédia et le

[1] *R'azia, coup de main, expédition, incursion, charge, course sur l'ennemi pour le dépouiller.* Nous en avons fait le verbe *razer.*

renvoya dans le Nord, ajournant son expédition au mois d'octobre, époque de la récolte des dattes, et, conséquemment, le moment le plus favorable pour l'attaque des qsour.

Un nouveau goum, plus nombreux que le premier, et commandé par Ed-Din-ben-Iahya, frère et khelifa de l'*ar'a* [1] du Djebel-el-Eumour, arrivait, en effet, sous les murs de Ngouça en octobre 1850. Ed-Din s'était mis immédiatement en rapport avec les chefs des *Rahhala* [2] et des qsour de la confédération, et leur avait ordonné de le rejoindre. Ces Nomades se rendirent à son appel, et vinrent camper auprès de lui; les qsour envoyèrent des délégués qui promirent de lui amener leurs djemâa; celle d'Ouargla se borna à faire conduire à Ed-Din deux chevaux de soumission, et ne vint pas. Les autres djemâa se présentèrent, comme l'avaient promis leurs députés; mais elles prétendirent ne pouvoir prendre de détermination avant de connaître celle d'Ouargla.

Contrairement aux prévisions du patient Ben-Babia, le parti de la résistance continuait à être tout puissant dans Ouargla. Ed-Din, qui n'était pas en mesure de tenter une attaque de vive force sur la ville, se contenta de s'emparer des deux sources qui l'alimentent: il pesait ainsi sur le qseur sans rien risquer, et bien certain qu'une députation ne tarderait pas à venir le trouver dans son camp. Des délégués de la djemâa se présentèrent, en effet, au khelifa et à Ed-Din: ils leur firent entendre

1 *Ar'a*, mot turc signifiant *grand*, *celui dont l'origine est illustre*. Autrefois, dans l'Iraq, on donnait ce titre à toutes les personnes qui avaient quelque parenté avec le sultan. En Algérie, l'*ar'a* (au pluriel *ar'aouat*) occupe le second rang dans la hiérarchie des fonctionnaires indigènes : il a plusieurs qaïds sous ses ordres. Ses pouvoirs sont judiciaires, administratifs et militaires. Il commande les contingents armés convoqués par l'autorité. L'ensemble des tribus à la main d'un *ar'a* se nomme *ar'alik*. Nous ajouterons que le mot *ar'alik* est de composition française.

2 Les *Rahhala*, les Nomades.

que la ville était dans un état d'exaltation qui devait d'autant moins durer qu'il était plus violent. Selon ces habiles diplomates, il valait mieux que les assaillants attendissent, le temps ne pouvant manquer de leur donner le succès. Ils ajoutèrent adroitement qu'en coupant les palmiers, le khelifa se ferait tort à lui-même, et que c'était détruire son bien, puisqu'il devait, indubitablement, quand le calme serait revenu dans les esprits, être appelé au gouvernement de l'oasis.

Le khelifa goûta, sans doute, toute la sagesse du raisonnement des délégués ; car, le lendemain, il abattait ses tentes et retournait à Ngouça, en attendant, comme il le disait, des temps meilleurs. Ed-Din reprenait, avec son goum, le chemin du Djebel-el-Eumour.

Bien qu'infructueuses en apparence, ces expéditions avaient cet avantage, dont nous devions profiter plus tard, de nous faire intervenir, quoique indirectement, dans les affaires des populations de notre extrême Sahra, et de nous faire frayer par les goums les routes que devraient, dans l'avenir, suivre nos colonnes.

Voulant utiliser les loisirs que lui faisait la résistance de la capitale de son gouvernement, le khelifa El-Hadjdj Ben-Babia se décida à faire un voyage dans le Tell ; il éprouvait le plus vif désir de connaître les représentants de cette France qu'on disait si puissante, et qui lui avait envoyé *si généreusement* des secours. Au mois de décembre 1850, il vint à Tiharet, chef-lieu du cercle [1] dont il relevait politiquement depuis son investiture. Il poussa même jusqu'à Oran pour y faire sa visite de soumission au commandant supérieur de la province. Il n'eut qu'à se louer de la réception que lui firent

[1] En Algérie, les territoires militaires sont organisés en divisions, subdivisions et cercles ; chaque subdivision se sompose, en général, de deux, trois ou quatre cercles. Chaque cercle a pour commandant militaire un officier français, et pour chef indigène un *ar'a*, ou *agha*.

les autorités françaises, et ces bons procédés parurent nous l'attacher sincèrement. Malheureusement, le 19 janvier 1851, l'infortuné khelifa sans khelifalik mourut en route d'une oppression de poitrine, dont il souffrit cruellement pendant trois jours. Il avait, préalablement, désigné pour lui succéder, selon l'ancien usage des *chioukh* de Ngouça, son fils aîné Abou-Hafs, qui s'empressa de demander l'investiture de l'autorité française.

Le qseur de Ngouça et les Nomades applaudirent à l'élection d'Abou-Hafs, très populaire dans le chikhat.

Le 19 février 1851, l'autorité française, qui n'abandonnait pas ses vues sur la Confédération, nomma Abou-Hafs au khelifalik d'Ouargla. Cette élévation blessa au vif son frère Chikh-Eth-Thaiïeb, jeune homme plein d'énergie, mais d'une ambition sans bornes. Aussi, malgré les efforts conciliants du commandement, la paix entre les deux frères ne tarda-t-elle pas à être sérieusement troublée, et Chikh-Eth-Thaiïeb intrigua presque ouvertement pour renverser Chikh-Abou-Hafs.

Vers la fin de mars 1851, Chikh-Eth-Thaiïeb, voulant donner une tournure quasi légale à ses projets, vint à Tiharet, où il se plaignit des mauvais traitements dont il était l'objet de la part de son frère Abou-Hafs. Selon Chikh-Eth-Thaiïeb, le khelifa était un homme sans valeur, sans énergie, complètement incapable de gouverner son khelifalik. Il se résuma en cherchant à démontrer qu'il ferait beaucoup mieux que lui les affaires du *Baïlek* [1].

Abou-Hafs, informé des démarches de Chikh-Eth-Thaiïeb, demanda instamment à l'autorité française, au nom de nos intérêts dans le Sahra, de mettre son frère dans l'impossibilité de lui nuire en le renfermant. Deux mois plus tard, le khelifa venait lui-même, suivi de ses

[1] *Baïlek,* littéralement, *gouvernement du bey*. En Algérie, on se sert généralement de cette expression pour désigner le Gouvernement, l'Etat

serviteurs et de quelques cavaliers des Sâïd, faire sa visite au commandant supérieur de Tiharet, devant lequel il insista sur le danger de laisser libre un brouillon et un ambitieux tel que Chikh-Eth-Thaiïeb. On parvint cependant à les raccommoder tant bien que mal.

Chikh-Abou-Hafs, qui paraissait avoir hérité la patience de son père, attendait toujours que la population d'Ouargla et les Nomades dissidents se décidassent à lui ouvrir les portes de sa capitale; rien, malheureusement, ne faisait prévoir que cette situation dût de sitôt se modifier dans le sens des vœux du khelifa.

Les choses en était-là, quand, vers le mois d'août 1851, on apprit à Tiharet qu'un inconnu venait d'être fait sultan d'Ouargla, et qu'il commandait à toute l'oasis : « Cela durera, disait-on, jusqu'à ce que les intrigants qui « l'ont élu pour *manger* [1] avec lui le mangent eux-mêmes. » On ajoutait que ce sultan venait de l'Est, et que les gens de Methlili lui avaient envoyé un cheval de soumission.

Cette nouvelle, qu'on avait d'abord regardée comme un bruit arabe, fut bientôt confirmée, et l'on sut que ce sultan, à qui tout le monde obéissait pour le moment dans l'oasis, se nommait Mohammed-ben-Abd-Allah, et qu'il s'était établi dans la ville vers le mois de février, à son retour de Mekka. On forma mille conjectures sur ce personnage qui commençait à faire parler de lui, et que quelques-uns prétendaient être notre ancien khelifa de Tlemsen : « Si c'est lui, disaient ceux qui l'avaient « connu, nous n'avons pas à nous en préoccuper beaucoup; « car l'énergie et l'intelligence lui font complètement « défaut. »

On sut bientôt d'une manière certaine que le nouveau sultan était, en effet, le marabout Mohammed-ben-Abd-

[1] *Manger* se dit des chefs indigènes qui pressurent leurs administrés pour en tirer le plus d'argent possible. *Mangeur* est synonyme de *concussionnaire*, d'*exacteur*.

Allah, celui-là même qui avait exercé, de 1842 à 1848, les fonctions de khelifa à Tlemsen.

Nous consacrerons le chapitre suivant à l'étude de ce singulier personnage, mélange d'astuce, d'hypocrisie et de souplesse, espèce de Sixte-Quint, moins le génie et l'importance, se faisant bien petit, bien faible, bien humble, bien détaché des affaires de ce monde pour mieux dissimuler son ambition, et paraissant n'accepter qu'à bout de lutte et avec la plus grande répugnance le pouvoir qu'il guettait, qu'il convoitait ; type si original de ces marabouts imposteurs qui, sous prétexte de religion, ont si souvent réussi à entraîner à leur suite des malheureux trop crédules, ou des coupeurs de routes affamés de butin. Mohammed-ben-Abd-Allah, devenu célèbre, sous la dénomination de *cherif d'Ouargla,* par le rôle qu'il joua dans le Sahra de 1851 à 1855, appartient surtout à notre récit comme le chef de ces incursions qui ont précipité notre apparition dans les oasis de notre extrême Sahra, et amené l'expédition que nous avons entrepris de raconter.

CHAPITRE III

Le marabout Mohammed-ben-Abd-Allah. — On veut le poser en antagoniste d'Abd-el-Qader. — Ne peut soutenir ce rôle. — Il est nommé khelifa de Tlemsen. — Son serment sur le Livre. — On lui compose un makhzen. — Son zèle religieux. — Ses intrigues. — On l'engage à faire le pèlerinage de Mekka. — Les Turcs et Sid Es-Snouci le lancent sur notre Sahra pour en soulever les populations. — Il s'établit à Ouargla. — Il est élu sultan de cette Confédération.

En 1840, un an avant l'époque où il parut pour la première fois sur la scène politique, Mohammed-ben-Abd-Allah [1] n'était qu'un simple et obscur marabout des Oulad-Sidi-Ahmed-ben-Ioucef, fraction de la tribu des R'ocel, qui dresse ses tentes au nord de Tlemsen ; il professait, en qualité de thaleb, à la zaouïa [2] de Sidi-Iâqoub, des Oulad-Sidi-Ech-Chikh.

Mohammed-ben-Abd-Allah ne s'était fait remarquer encore que par une dévotion ardente, et la pratique rigoureuse des prescriptions religieuses. C'était déjà un

[1] Suivant les uns, son nom serait Brahim-ben-Abou-Fars, tandis que, suivant les autres, il se nommerait Brahim-ben-Abd-Allah. Ce n'est que plus tard, en prenant le titre de *Mehdi*, qu'il se donna, tout naturellement, le nom de Mohammed-ben-Abd-Allah, qui doit être celui que portera cette sorte de Messie, de Moula-es-Sâa, lequel aura pour mission de nous jeter à la mer.

[2] *Zaouïa* signifie littéralement un *coin*, un *réduit*, un *ermitage*. La *zaouïa* est une sorte de chapelle bâtie sur le tombeau ou en l'honneur d'un marabout vénéré. Les écoles arabes se tiennent généralement dans un des locaux dépendant d'une *zaouïa*. Dans cet établissement, qui a quelque analogie avec nos séminaires, les docteurs de l'Islam enseignent particulièrement la doctrine, la jurisprudence et la grammaire arabes. Les voyageurs y reçoivent aussi l'hospitalité.

saint homme ; mais sa réputation ne dépassait guère l'enceinte de la zaouïa.

Nous étions alors au fort de la lutte avec Abd-el-Qader ; soit que l'élévation si extraordinaire de l'*émir* [1] eût fait germer dans le cerveau de Mohammed-ben-Abd-Allah des idées ambitieuses, soit qu'entraîné par son zèle, il sentît le besoin de se consacrer entièrement à Dieu, il n'en est pas moins vrai qu'on put remarquer chez le marabout, vers l'époque dont nous parlons, une très sensible recrudescence de piété. Pour prier tout à son aise, il se retira, loin du monde, dans une *kheloua* (solitude), où il parut se livrer à toutes les rigueurs de la vie ascétique. Comme il l'avait prévu, sa réputation de sainteté s'accrut rapidement, et l'on ne parla bientôt plus chez les R'ocel, les Bni-Amer et les Thrara que du marabout Mohammed-ben-Abd-Allah.

C'est de ce moment que datent ses relations avec Moula Chikh-Ali, ar'a des R'ocel pour l'émir Abd-el-Qader.

Vers la fin de 1841, cet ar'a, à qui pesait fort l'autorité de Bou-Hamidi, résolut, dans le but de s'y soustraire, de se révolter contre l'émir. Pour compléter sa défection, il chercha une influence à opposer à celle d'Abd-el-Qader ; il crut avoir trouvé en Mohammed-ben-Abd-Allah l'homme qu'il lui fallait. Il mit dès lors tous ses efforts à le grandir, et à lui amener la considération qui lui manquait, en affectant, devant les Arabes, la plus grande déférence pour sa créature, et en lui cédant toujours le premier rang. Moula Chikh-Ali réussit presque à en faire un personnage, et l'on vit bientôt arriver à lui une partie des Bni-Amer et des Kabils des Thrara. Quand le fruit fut mûr, l'ar'a, qui se sentait trop faible pour lutter seul contre l'émir, entreprit de se rapprocher de nous ; à cet effet, il se mit en rapport, par l'intermédiaire du

[1] *Émir : celui qui commande, chef, général, prince.*

général Mosthafa–ben–Ismâïl, avec le colonel Tempoure, qui commandait alors à Oran, et qui se hâta d'entrer en campagne pour soutenir ce nouvel allié.

Moula Chikh-Ali avait assez habilement représenté Mohammed-ben-Abd-Allah comme un homme jouissant d'une grande influence sur les tribus de l'Ouest, avide de *heurma* [1], et l'ennemi particulier d'Abd-el-Qader. Le colonel Tempoure, qui croyait avoir mis la main sur un antagoniste redoutable pour l'émir, s'était empressé d'accepter une entrevue avec un personnage à qui l'on donnait tant d'importance.

Cette rencontre eut lieu le 13 décembre 1841, chez les Bni-Amer, aux environs d'Aïn-Temouchent, en présence de Moula Chikh-Ali et du général Mosthafa–ben–Ismâïl. Mohammed-ben-Abd-Allah s'était fait escorter par deux cents cavaliers qui n'étaient, disait-il, qu'une faible portion du goum qu'il avait laissé à Sebâa-Chioukh.

Le colonel conclut, séance tenante, avec Mohammed-ben-Abd-Allah une sorte d'alliance offensive et défensive. Malheureusement, le temps ne permit pas de commencer immédiatement les opérations, et les troupes furent obligées de rétrograder sur Oran. Le marabout vint camper sous les murs de cette place avec les Bni-Amer et une fraction des El-Ar'ouath qui s'étaient déclarés pour lui, et qui, pour ce motif, avaient quelques raisons de redouter la vengeance de l'émir.

Pour ne point perdre les fruits de la plaisanterie imaginée par Moula Chikh-Ali, on continua de donner à Mohammed–ben–Abd–Allah la qualification de sultan. En attendant qu'il le fût, et pour le faire patienter, on le nomma khelifa des tribus de l'Ouest. Le pauvre marabout des R'ocel ne tarda pas à se prendre au sérieux,

[1] *El-Heurma*, la gloire, les honneurs, les dignités, les distinctions, cette considération, enfin, qui ne s'attache, chez les Arabes, qu'à l'homme exerçant une fonction importante.

et à se croire un homme réellement influent : on remarquait déjà avec quelle dignité d'autruche il se laissait baiser le genou ou le pan de son bernous.

Le général Bugeaud, Gouverneur général, arriva à Oran le 14 janvier 1842, dans le but de diriger une expédition sur Tlemsen ; quelques jours après, les troupes se mettaient en marche vers l'Ouest. Le Gouverneur s'était fait suivre par le sultan pour se servir, au besoin, de l'influence qu'on lui prêtait ; mais, malgré ses pressants appels aux tribus, Mohammed-ben-Abd-Allah ne parvint à réunir autour de lui qu'une centaine de cavaliers des Bni-Amer, des Oulad-Er-Riah et des R'ocel.

Le Gouverneur général marcha sur Tlemsen : dans les derniers jours de janvier, le drapeau français flottait sur le Mechouar [1]. Abd-el-Qader n'avait pas cru devoir nous y attendre, et, dès la veille, il avait abandonné la ville, entraînant à sa suite toute la population. L'occupation définitive de Tlemsen fut décidée, et le commandement supérieur en fut confié au général Bedeau.

Quant à Mohammed-ben-Abd-Allah, qui pensait que nous avions fait cette conquête à son profit, le Gouverneur général l'établit à Tlemsen avec le titre de khelifa. Cette dignité lui parut certainement bien au-dessous de ses mérites ; mais, enfin, il s'en contenta en attendant que nous voulussions lui céder la place.

Quelques mois après, le général Bedeau recevait de France des cadeaux, et le brevet de khelifa de Tlemsen pour Mohammed-ben-Abd-Allah. Le marabout attendait mieux que cela ; trompé dans son espoir, lui qui ambitionnait le titre de sultan, et qui nous voyait prolonger notre séjour à Tlemsen, il ne put, d'abord, dissimuler sa mauvaise humeur ; mais comme il était *mouslim*, c'est-à-

[1] *Mechouar, salle d'audience, de consultation, du conseil.* A Tlemsen, forteresse, citadelle où résidait le Gouvernement.

dire *résigné*, il parut cependant accepter la position qui lui était faite.

Voulant donner une certaine pompe à la prestation du serment de fidélité à la France qu'on exigeait du nouveau khelifa, le général Bedeau a convoqué tous les chefs de corps et de service de la garnison à cette cérémonie. Sid Mohammed est arrivé, de son côté, suivi de nombreux serviteurs. Sur l'invitation du général, l'interprète lui explique les obligations du serment qu'il va prêter sur le Qoran, et il lui en dicte la formule. Le khelifa hésite, balbutie, et finit par refuser le serment qu'on lui demande. « A quoi bon jurer ? dit-il. Nous resterons ensemble « jusqu'au moment où Dieu voudra que nous nous « séparions. » M. de la Palisse n'eût pas mieux dit. Le général insiste ; mais le rusé khelifa, au lieu de poser franchement la main sur le Livre de Dieu, ne fait que l'effleurer du bout des doigts, omettant de prononcer la formule exacte du serment, ou cherchant à la tronquer. Ces scrupules sont, vraiment, inexplicables. Mohammed-ben-Abd-Allah est marabout et lettré ; il possède ses Ecritures, et il sait la valeur d'un serment, surtout lorsque ce sont des infidèles qui l'exigent. La sourate *el-Aqoud* (les engagements, les nœuds) le met, à cet égard, parfaitement à son aise : « Dieu, y est-il dit, ne vous « châtiera pas pour une *méprise* dans vos serments ; « mais il vous châtiera à cause des engagements *sérieux* « que vous violeriez, et l'expiation d'une telle violation « sera la nourriture de dix pauvres, nourriture de qualité « moyenne et telle que vous la donnez à vos familles, ou « bien leur vêtement, ou bien l'affranchissement d'un « esclave. Celui qui sera hors d'état de satisfaire à cette « peine jeûnera *trois jours*. Telle sera l'expiation de vos « serments violés quand vous aurez juré. »

On voit que le prix du parjure n'a rien d'exorbitant, et que le Prophète l'a mis à la portée de tout le monde.

Enfin, sur les instances de Moula Chikh-Ali, qui assiste à la cérémonie, et qui, probablement, n'attache pas autant d'importance à la violation d'un serment que le khelifa Mohammed-ben-Abd-Allah, ce dernier finit par jurer tant bien que mal. Pendant que le général lui développe l'article des devoirs que lui impose le serment, le khelifa affecte de jouer avec les cadeaux qui lui sont destinés, et paraît ne prêter qu'une médiocre attention aux paroles du représentant de la France.

On reconnut bientôt que le khelifa n'était pas une acquisition aussi merveilleuse qu'on l'avait pensé ; la scène du serment avait donné, d'ailleurs, la mesure de son attachement à la cause française, et il était facile de prévoir que, malgré sa nullité, il pourrait, à un moment donné, nous créer de sérieux embarras, précisément par l'effet de la position que nous lui avions faite et par l'importance qui en résultait.

On lui organisa cependant, pour la dignité du commandement, un *makhzen,* composé de Qoul-Our'lar [1]. Cette troupe prit le nom de *Milice indigène de Tlemsen.* Le khelifa, qui désirait grossir son makhzen d'éléments à sa discrétion, se remuait beaucoup dans ce but : il chercha à faire des enrôlements parmi les Qoul-Our'lar de la ville, leur laissant entrevoir que le jour était proche où, avec leur concours, il pourrait nous chasser non seulement de Tlemsen, mais encore de tout le pays. Le khelifa plaçait mal sa confiance ; car ceux-là mêmes qu'il voulait séduire nous rapportaient ses menées. On se contenta de le surveiller.

Mohammed-ben-Abd-Allah paraissait conserver toujours les mêmes illusions au sujet du commandement de Tlemsen. Fatigué, sans doute, du peu d'empressement

[1] *Qoul-Our'lar*, mots turcs, pluriel de *Qoul-Our'li*, dont nous avons fait *Coulougli*, enfants nés de pères turcs et de mères arabes. *Qoul-Our'li* signifie *fils du bras*.

que nous mettions à évacuer *sa capitale,* il menaçait sans cesse le général Bedeau de se plaindre au sultan des Français de ce qu'il appelait une violation de la parole donnée. Sa mauvaise humeur alla bientôt jusqu'à la folie : il fit un jour écrire en grosses lettres sur les murs de sa *hakouma* [1] : « *Mohammed-ben-Abd-Allah, naceur ed-din ;* « *bqahou Allah âla ânq el-kaferin. — Mohammed-ben-* « *Abd-Allah, soutien de la religion ; que Dieu le* « *maintienne sur le cou des infidèles !* » Le général fit gratter cette stupide insolence avec la pointe d'un chabir (éperon). Le khelifa s'excusa en rejetant la faute sur son entourage.

L'ex-thaleb de la zaouïa de Sidi-Iâqoub se croyait appelé à jouer un grand rôle : « C'est Dieu, disait-il « aux Arabes, qui m'a envoyé ici pour être votre « intermédiaire avec les Chrétiens ; travaillez et ne « vous éloignez jamais du sentier de Dieu. Je n'ai « accepté de faire alliance avec les Français que pour « obéir au Prophète, qui, en songe, m'a placé sur « un cheval, signe du commandement. Patientez ; le « jour est proche ! »

Mohammed-ben-Abd-Allah savait bien que son contact prolongé avec les infidèles ne pouvait manquer de le déconsidérer aux yeux des vrais Croyants ; en pays arabe, on commençait, en effet, à trouver singulière cette persistance à rester parmi les Français, et les malintentionnés ne l'expliquaient que par l'attrait du gros traitement qui était attaché à la fonction de khelifa. Il y avait donc urgence, en vue de l'avenir, de reconstituer cette réputation de saint homme dont il jouissait autrefois. Il se mit, dans ce but, à affecter ostensiblement une grande piété : tous les jeudis, après l'*âceur,* il se rendait au

[1] *Hakouma*, salle de réception, d'audience d'un sultan, d'un gouverneur, chambre du conseil.

village d'El-Abbad [1], et passait la nuit en prières sur le tombeau de Sidi Bou-Mdin.

En sa qualité de marabout, le khelifa n'était pas tenu d'avoir les qualités d'un homme de guerre ; il manquait même complètement, disait-on, de ce courage vulgaire si commun chez les Arabes. Ainsi, en 1842, à l'affaire du col de Bab-eth-Thaza, où l'émir Abd-el-Qader nous attendait avec ses réguliers et les Kabils des Thrara, le khelifa, placé sur le flanc droit de notre colonne, fit décrocher ses drapeaux de leurs hampes de peur d'être reconnu et d'attirer sur lui les coups de l'ennemi ; ses bannières ne reparurent que lorsque nos troupes eurent assuré le succès.

Mohammed-ben-Abd-Allah devenait de jour en jour plus embarrassant ; l'autorité française, qui y avait mis beaucoup de longanimité, finit cependant, fatiguée de ses prétentions, de ses récriminations et de ses intrigues, par lui donner à entendre qu'il était convenable qu'il vécût désormais de son traitement, fort respectable du reste, sans s'occuper en rien des affaires du Baïlek. Le khelifa parut se résigner assez philosophiquement, bien qu'intérieurement il lui en coûtât de renoncer à la considération qui, chez les Arabes, ne s'attache qu'à l'homme puissant.

Mohammed-ben-Abd-Allah resta quelques années sans beaucoup faire parler de lui ; mais, en 1847, on acquit la preuve qu'il n'avait pas encore renoncé à ses anciennes prétentions et qu'il intriguait. On lui conseilla alors de faire le pèlerinage de Mekka. Il sentit bien que ce conseil de l'autorité était un ordre, et il quitta Tlemsen la haine au cœur, avec ses femmes et son *khoudja* (secrétaire),

[1] Le village arabe d'El-Abbad est situé à un kilomètre environ au sud-est de Tlemsen : il est célèbre par sa vieille mosquée, qui renferme le tombeau de Sidi Bou-Mdin. Le village est plus connu sous ce dernier nom que sous celui d'El-Abbad.

Si Mohammed-ben-Ali. Un bateau à vapeur de l'Etat les transporta de Mers-el-Kebir à Alexandrie.

L'ex-khelifa était à peine arrivé à Mekka qu'il se vit entouré, choyé par les chefs de cette officine de cherifs, d'agitateurs, de *moualin es-sâa* [1], qui, à l'époque dont nous parlons, s'abattaient sur nos possessions. C'était un mécontent, un homme qui avait joué un certain rôle, qui avait joui d'une certaine influence ; il ne fallait pas négliger une si bonne occasion.

En 1849, Sid Mohammed-es-Snouci, expulsé d'Algérie, arrivait également à Mekka ; il y vit Mohammed-ben-Abd-Allah. La similitude de position, la même haine contre nous, le même désir de nous faire le plus de mal possible, devaient rapprocher ces deux hommes : c'est ce qui eut lieu en effet. Ils songèrent à faire de la conspiration en grand. Pour mieux voiler leurs menées, Mohammed-ben-Abd-Allah, à l'instigation de Sid Es-Snouci, créa une sorte de zaouïa qu'il ouvrit aux brouillons, aux intrigants, aux fanatiques, à tous les ennemis, enfin, de notre domination.

Bientôt l'Algérie fut couverte d'agents, d'émissaires prenant leur mot d'ordre de la zaouïa de Mohammed-ben-Abd-Allah ; une correspondance des plus actives tenait les conjurés de Mekka au courant de l'état des esprits ; ils apprenaient nos succès et nos revers avec une rapidité extraordinaire.

Après la révolution de 1848, la République, dans la prévision d'une guerre européenne, avait rappelé d'Afrique une partie de ses troupes ; en présence de cet affaiblissement, les Arabes croient le moment opportun pour tenter une insurrection : dans la province de Constantine, Ahmed-Baï essaye de soulever quelques tribus ;

[1] Le *moula es-sâa* — maître de l'heure — est une sorte de Messie musulman qui est toujours attendu, et qui doit chasser les Infidèles des terres de l'Islam.

les populations de l'Aourês se révoltent ; les Kabils courent aux armes ; dans la province d'Alger, les Zouaoua attaquent le poste d'Aumale ; dans l'oasis d'El-Ar'ouath, Ben-Naceur-ben-Ech-Chohra, l'ar'a des Arbaâ, nous crée de sérieuses difficultés. En juillet 1849, Bou-Zyan, le chikh de Zaâtcha, donne le signal d'une rébellion qui ne se termine qu'après la prise de cette oasis et la mort de l'agitateur. Cette dernière affaire surtout avait profondément ébranlé le pays.

Les circonstances sont donc on ne peut plus favorables pour agir efficacement sur notre Sahra ; c'est l'avis de Sid Es-Snouci [1], qui, déjà, a pris un grand empire sur l'esprit de l'ex-khelifa, et qui s'attache à lui faire partager son opinion sur l'opportunité d'un mouvement ; il lui démontre ensuite que lui, Mohammed-ben-Abd-Allah, est l'homme de la situation, que le succès est certain, que cette sainte mission dont il le charge ne peut manquer d'être agréable à Dieu et profitable dans ce monde... ou dans l'autre à celui qui la remplira avec tout le zèle, tout le dévouement qu'elle comporte. Mohammed-ben-Abd-Allah hésite ; il sent qu'il n'est pas l'homme de l'action. Personne plus que lui, c'est incontestable, ne désire le triomphe de la bonne cause ; mais il préférerait qu'il fût assuré par un autre plus digne de la confiance que paraît avoir en son mérite l'habile Sid Es-Snouci ; de plus, il ne connaît pas, lui homme du Tell, les populations sahriennes sur lesquelles il aura à agir ; il est, par conséquent, sans influence sur elles. Que Sid Es-Snouci lui demande des prières, des vœux, de pieuses intrigues,

[1] Ce Sid Mohammed-ben-Ali-es-Snouci était un des *moqaddem* les plus influents de l'ordre de Moulaï Eth-Thaiyeb. Il avait pour circonscription la Tripolitaine.

Il a fondé, plus tard, une confrérie dont les khouan, les *Snouciïn*, appartiennent au quatrième groupe, celui des *Mohammadia*.

La Zaouïa chef d'ordre de cette confrérie est au Djebel El-Akhdhar, en Tripolitaine.

Sid Es-Snouci est mort en 1859.

il sera son homme ; quant aux affaires de poudre, aux sanglantes rencontres, aux fatigues de la vie aventureuse, il est marabout : ce ne sont là ni ses aspirations, ni son rôle.

Sid Es-Snouci emploie son éloquence la plus persuasive pour démontrer à l'ex-khelifa que nul autre que lui n'est dans de meilleures conditions pour mener à bien la mission qu'il lui confie : son caractère de marabout, sa réputation de piété, sa haine contre les Français, la haute position qu'il a occupée dans le Tell ; tout cela doit concourir, au contraire, à lui faciliter cette mission. Mohammed-ben-Abd-Allah résiste encore, et oppose mille objections que Sid Es-Snouci s'obstine à ne pas regarder comme sérieuses et qu'il réfute victorieusement. L'ex-khelifa, à bout de lutte, consent, enfin, à partir pour soulever le Sahra algérien, et essayer de nous jeter à la mer, *in cha Allah* (s'il plaît à Dieu).

Les Turcs, à cette époque, partageaient pleinement l'opinion de Sid Es-Snouci sur l'opportunité de lancer un agitateur dans notre Sahra ; pour concourir, autant qu'il était en leur pouvoir, au succès de l'œuvre, ils se chargèrent de transporter Mohammed-ben-Abd-Allah jusqu'en Tripolitaine. L'ex-khelifa se mit donc en route vers la fin de 1849 avec Izzet-Pacha, gouverneur de cette province. De Tripoli, où il arriva au commencement de 1850, Mohammed-ben-Abd-Allah se rendit, par R'damès, dans le Souf, où il resta jusqu'au mois de février 1851, étudiant le terrain et flairant la direction où il devait définitivement s'abattre.

Avant de s'engager plus avant dans l'Ouest, il chercha à faire l'essai de son influence sur Touggourt ; cette épreuve n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il se décida à aller tenter la fortune plus loin.

L'oasis d'Ouargla qui, jadis, avait payé un maître son pesant d'or, et qui, depuis longtemps déjà, se vautrait

dans tous les désordres que produit l'anarchie, parut à Mohammed-ben-Abd-Allah dans de bonnes conditions d'exploitation. Il résolut donc de se diriger vers un pays où les souverains se cotaient si cher, et cela d'autant mieux que la place était vacante. Malheureusement, notre marabout manquait complètement de ce précieux métal qu'on appelle quelquefois le *nerf de la guerre ;* Sid Es-Snouci et Izzet-Pacha, qui l'avaient chargé de révolutionner le Sahra, paraissaient avoir entièrement négligé ce détail, malgré son intérêt, de sorte que le futur sultan fut obligé de louer à crédit, à raison de douze francs, deux *mehara* qui devaient porter, de l'Ouad-R'ir à Ouargla, l'un sa femme, l'autre César et sa fortune. Quant au khoudja, Ben-Abd-Allah lui avait démontré qu'il était convenable qu'il fît la route à pied. Nous devons dire que l'infortuné secrétaire avait accueilli cette décision par une grimace, à laquelle son généreux maître n'avait pas paru prendre garde.

Pour faciliter à Mohammed-ben-Abd-Allah son action sur les populations du Sud, Sid Es-Snouci lui avait remis des lettres de recommandation pour les principaux chefs des Nomades et des oasis, et pour une sainte *mrabtha* (maraboute) très vénérée à Ouargla. Ces lettres devaient, nécessairement, le faire accueillir avec les plus grands égards partout où il voudrait se présenter, et ne pouvaient manquer de lui servir à établir promptement son influence dans le Sahra, influence dont il profiterait à son temps et quand il le jugerait utile. Doublement patronné par les Turcs et par les chefs religieux de Mekka, Ben-Abd-Allah se trouvait donc dans une position exceptionnelle pour pouvoir pêcher en eau trouble avec quelque succès, eu égard surtout à la situation politique de l'oasis d'Ouargla, qu'il avait décidément choisie pour théâtre de ses opérations.

Il est temps que nous revenions au voyageur dont

nous avons parlé au commencement de ce récit, et que nous avons quitté au moment où il faisait, monté sur un *mehari,* son entrée dans le qseur d'Ouargla. On a déjà reconnu dans ce personnage Mohammed-ben-Abd-Allah, notre ancien khelifa de Tlemsen, accompagné de sa femme Meriem, et de son khoudja Si Mohammed-ben-Ali.

Comme nous l'avons dit plus haut, une des lettres que Sid Es-Snouci avait remises à Mohammed-ben-Abd-Allah pour agir à Ouargla était à l'adresse d'Abd-Allah-ben-Khaled, l'un des chefs des Mkhadma, homme très influent dans sa tribu et dans le quartier des Bni-Sicin, qu'il habitait. C'est donc à lui qu'il allait demander l'hospitalité, et c'est dans sa maison qu'il se proposait d'attendre les évènements.

Mohammed-ben-Abd-Allah, qui s'était fait renseigner sur la demeure du Mkhadmi, arrêta son *mehari* devant la porte d'une maison d'assez bonne apparence, bien que les murs en terre séchée au soleil portassent les marques de la dent du temps. Ayant appelé du dehors, un *oucif* (nègre) aux joues tailladées [1] comme l'épaule d'un cheval auquel on a mis le feu, vint ouvrir à l'étranger qui se présentait comme *hôte envoyé par Dieu.* Mohammed laissa enfin échapper le fameux *brek,* et son mehari ne se le fit pas dire deux fois pour s'agenouiller ; celui que montait Meriem en fit autant, par imitation, sans doute, et nos trois voyageurs entrèrent dans la maison d'Abd-Allah-ben-Khaled.

Après les interminables saluts d'usage, l'ancien khelifa remit à son hôte la lettre qui lui était adressée. Ignorant comme un de nos grands seigneurs du moyen âge, Ben-Khaled la passa à son khoudja, qui la lut à haute voix. Cette missive, en tête de laquelle on remarquait le *thabâ* [2]

[1] Le tatouage se pratique par incision sur les Nègres du Soudan.

[2] *Thabâ, sceau, cachet.* Tous les fonctionnaires indigènes ont le leur ; dans la correspondance, il est empreint au haut ou au bas de la lettre,

de Sid Es-Snouci, rappelait tous les titres de Mohammed-ben-Abd-Allah à la confiance et au respect des vrais Croyants : « C'est un homme pieux, craignant Dieu, « considérable dans le Tell, où les plus importantes « tribus de l'Ouest l'avaient reconnu pour chef ; il vient, « méprisant les périssables grandeurs de ce monde, « chercher loin des Français, qu'il abhorre, le calme et « le bonheur au milieu des palmiers, en attendant « (bien entendu) des jours meilleurs. » Flatté de la préférence dont il était l'objet, Ben-Khaled reçut Mohammed-ben-Abd-Allah avec tout le respect auquel il avait droit en sa double qualité de marabout et de *cherif* [1] (les aventuriers ne manquent jamais de prendre ce dernier titre), et il mit sa maison à la disposition de son nouvel hôte pour le temps qu'il lui plairait d'y rester.

On était alors au mois de février 1851 ; le khelifa Sid El-Hadjdj-Ben-Babia, à la suite de son infructueuse expédition sur Ouargla, était allé faire un voyage dans le Tell pour en ramener, sans doute, disait-on, des forces plus imposantes que les premières. Comme nous l'avons dit précédemment, une sombre et vague inquiétude se laissait lire sur tous les visages dans la soirée où Mohammed-ben-Abd-Allah entrait dans la ville ; peut-être, avait-elle le pressentiment de sa chute, bien que son éloignement des maîtres du Tell pût lui faire espérer de garder longtemps encore son indépendance.

Le lendemain de ce jour, Ouargla était dans la joie :

selon que celui qui écrit est le supérieur ou l'inférieur du destinataire. — Ces cachets portent le nom du fonctionnaire et la nature de sa fonction. Cette désignation est généralement précédée d'une formule religieuse dans le genre de la suivante : *Celui qui met sa confiance en Dieu, son serviteur* (un tel).

[1] Pour se donner plus d'importance et augmenter leur influence sur les masses, les aventuriers qui cherchent à soulever les Arabes contre nous prennent volontiers le titre de *cherif*. Nous avons dit, dans une des notes précédentes, qu'on désigne ainsi tout descendant du Prophète par sa fille Fathima-ez-Zohra (la Brillante).

un *reqqas* (messager), arrivant du Tell, venait d'apporter la nouvelle de la mort, après trois jours de souffrances d'un mal inconnu, du khelifa Ben-Babia. Ouargla respirait, et se voyait délivrée de cette épée de Damoclès dont le sultan de Ngouça la menaçait si opiniâtrement. Cette joie ne fut pas de longue durée ; car on apprit bientôt dans le qseur que le vieux Chikh-Ben-Babia avait désigné pour lui succéder son fils aîné Chikh-Abou-Hafs, lequel s'était empressé de se faire reconnaître par l'autorité française, qui l'avait maintenu à la tête du khelifalik d'Ouargla. Les Ouargliens comprirent qu'il fallait de nouveau se préparer à la lutte, et les sages des trois quartiers et des Nomades cherchèrent à faire sentir au peuple le besoin d'union pour pouvoir résister avantageusement aux prétentions du sultan de Ngouça qu'appuyaient les Français. Ils présentèrent adroitement, comme étant le vœu du plus grand nombre, le rétablissement du gouvernement d'un seul. Les Ouargliens, à force de l'entendre répéter, s'habituèrent insensiblement à cette idée, et ils finirent par être persuadés qu'ils voulaient sérieusement recommencer l'épreuve de la monarchie.

Leurs moyens ne leur permettaient plus de s'adresser, comme jadis, à l'empereur de Marok ; d'un autre côté, ils ne voulaient pas prendre le sultan parmi eux. Leur embarras était extrême. Que faire ?... Le plus court était d'attendre que Dieu, ou le hasard, leur fît mettre la main sur l'homme à qui ils pourraient confier le pouvoir suprême et leurs destinées. C'est à ce moyen qu'ils s'arrêtèrent.

Depuis son arrivée dans le qseur, Mohammed-ben-Abd-Allah vivait extrêmement retiré ; il s'était déjà fait une grande réputation de piété, et, comme il ne parlait que fort peu, et jamais autrement que d'une manière sentencieuse, il attira naturellement sur lui l'attention

de la foule. Plus on paraissait le rechercher, plus il affectait de se tenir à l'écart. « Il voulait, disait-il, ne « s'occuper que des choses du ciel, ayant reconnu depuis « longtemps le néant de celles de la terre. » Et l'on se retirait émerveillé de tant de sagesse. Comme autrefois à Sidi-Bou-Mdin, il passait la nuit du jeudi au vendredi [1] à prier dans une des mosquées d'Ouargla, et les jours à égrener son chapelet.

Bien qu'il parût donner tout son temps au spirituel, Mohammed-ben-Abd-Allah ne négligeait cependant pas le temporel ; il avait, depuis son arrivée dans le qseur, de fréquents et pieux entretiens avec la *mrabtha* (maraboute) Lalla Ez-Zohra, qui avait rapporté de ses deux pèlerinages aux villes *el-harmïïn ech-cherifin* (les distinguées et les respectées) Mekka et El-Mdina [2], le don des miracles et de prophétie. Nous avons vu plus haut que Mohammed-ben-Abd-Allah lui était recommandé par Sid Es-Snouci. L'habile marabout avait compris de suite tout le parti qu'il pourrait tirer de ses relations avec cette sainte femme, vénérée des Ouargliens et très influente dans le pays. Chercher à capter sa confiance pour en faire l'instrument de son ambition, tel fut le but auquel le marabout voulait atteindre. Sa piété, son adresse surtout, et la puissante recommandation de Sid Es-Snouci devaient lui faciliter le succès. C'est ce qui arriva : en peu de temps, la vieille mrabtha fut conquise. Elle commença par vanter les vertus du marabout, par prôner son ardente dévotion ; son exaltation allant *crescendo*, elle finit par lancer une prédiction dont les

[1] Le *vendredi* (*nhar el-djemâa*) est le jour consacré des Musulmans ; il commence le jeudi (*nhar el-khamis*, le cinquième jour) à l'*âceur* (trois heures de l'après-midi), pour finir le vendredi à la même heure.

[2] *Mekka* et *El-Mdina* sont les villes sacrées que nous appelons *La Mecque* et *Médine*. *El-Mdina* signifie la Ville. On sous-entend généralement les mots *en-Nebi*, du Prophète. *El-Mdinet-en-Nebi* est donc *la Ville du Prophète*.

oreilles des Ouargliens ne perdirent pas un mot : « Il « ne doit pas être plus difficile de lire dans l'avenir, « se dirent-ils très judicieusement, que de faire des « miracles ; or, puisque Lalla Ez-Zhora a dit que Sidi « Mohammed-ben-Abd-Allah serait sultan et deviendrait « la terreur des Chrétiens, il faut bien que cela arrive. »

On commença dès lors à parler beaucoup du saint marabout. Abd-Allah-ben-Khaled, sentant qu'il pouvait y avoir là une bonne affaire, se mit à chanter, à son tour, sur tous les tons, les mérites de son hôte ; il le représentait discrètement comme réunissant au suprême degré toutes les qualités qu'on recherche dans un sultan ; « mais, ajoutait-il bien vite, il n'y faut pas penser ; il « n'accepterait jamais une élévation pouvant le distraire « de ses devoirs religieux. » Ce ballon une fois lancé, le compère Ben-Khaled, qui paraissait avoir une certaine connaissance du cœur humain, lui laissa faire son chemin. Il savait qu'on ne désire jamais tant que ce qu'on ne peut avoir, et que, pour cette raison, les Ouargliens ne manqueraient pas de revenir à la charge. C'est ce qui eut lieu en effet. Ce désintéressement de haut goût du marabout parut si extraordinaire à nos Sahriens qui, habituellement, trouvent plus de sultans qu'il n'en veulent, que toute l'oasis, sauf les Sâïd, jura qu'elle n'aurait pas d'autre maître que Mohammed-ben-Abd-Allah, ce nouvel envoyé de Dieu, dût-elle user de violence pour lui faire accepter cette position. Il faut dire que les Bni-Mzab et Sid Hamza [1] encourageaient fort cette résolution en haine de Chikh-Abou-Hafs, qui continuait à se dire khelifa d'Ouargla.

Vers le milieu du mois d'août 1851, une députation des trois quartiers d'Ouargla, des qsour environnants et des Nomades, toujours à l'exception des Sâïd, qui étaient

[1] Sid Hamza était le chef de la famille et de la tribu des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga.

restés fidèles à la dynastie des Babia, vint offrir le pouvoir à Mohammed-ben-Abd-Allah. A l'arrivée de la députation, le saint homme était en prière, et paraissait plongé dans un état extatique que les députés craignaient de troubler; ils étaient émerveillés de tant de piété, vertu si rare dans les qsour, et ils commençaient à douter du succès de leur mission. Un téméraire osa cependant toucher du doigt l'épaule du cherif pour l'avertir de la présence des envoyés. Le marabout tourna lentement la tête, et parut surpris de la présence de tant de monde dans une maison ordinairement si pleine de solitude. Ayant demandé ce qu'on lui voulait, l'un des députés lui fit connaître que l'oasis d'Ouargla et les Nomades l'avaient élu leur sultan. Mohammed-ben-Abd-Allah eut l'air de ne pas avoir compris et pria le député de vouloir bien répéter, ce que fit le pauvre homme tout décontenancé. Un sourire plein de béatitude vint alors errer sur le visage du marabout et mettre à découvert ses deux grandes dents. Après une pause très habile, il dit aux envoyés ce que ne cessait, depuis six mois, de répéter Ben-Khaled, « qu'il était venu, à l'ombre de leurs « palmiers, chercher le calme qu'il ne pouvait plus « trouver dans le Tell, souillé par la présence des « Chrétiens ; qu'il voulait se détacher complètement des « choses de la terre, et vivre en dehors des agitations, « des bruits de ce monde, jusqu'à ce que Dieu, en « ayant ordonné autrement, lui eût révélé qu'il était « temps qu'il se levât pour chasser les Français de tout « le pays, moment qui, d'ailleurs, continue-t-il, doit être « proche, s'il en croit un songe que Dieu lui envoya « pendant la dernière nuit qu'il passa à la mosquée. » Les députés insistèrent respectueusement pour qu'il acceptât : « Lui seul, ajoutaient-ils, était capable de « ramener dans leur pays la paix qui en était bannie « depuis si longtemps, de réduire à néant les prétentions

« des Babia, et de mettre un terme à ces invasions des « goums du Tell vendus aux Français. » Selon les députés, « il n'y avait pas à douter qu'il ne fût l'homme « que Dieu avait choisi pour l'accomplissement de ces « grands desseins, et il ne pouvait se soustraire, par « excès d'humilité, aux vues que le Seigneur avait sur « lui. » Mohammed-ben-Abd-Allah se fit prier encore longtemps, puis, enfin, après un effort qui parut lui être très pénible, il consentit à se sacrifier, et à accepter la lourde tâche qui lui était offerte, et dont il se croyait, disait-il, si indigne... La farce était jouée : notre ancien khelifa était sultan de la confédération d'Ouargla, et il quittait bientôt l'humble demeure d'Abd-Allah-ben-Khaled pour aller habiter la qasba.

CHAPITRE IV

Le sultan d'Ouargla demande la soumission du chikh de Ngouça. — Sa première r'azia. — Abou-Hafs abandonne Ngouça et s'enfuit vers le Tell. — Methlili et ses Châanba se soumettent au nouveau sultan. — Mohammed-ben-Abd-Allah bat le chikh de Touggourt. — Chikh-Eth-Thaïeb-ben-Babia remplace son frère Abou-Hafs dans le commandement de Ngouça. — Le sultan est battu à Mlili. — Il se jette dans El-Ar'ouath et en soulève la population. — Prise d'El-Ar'ouath. — Le cherif s'échappe. — Il raze les Oulad-Sidi-Thifour. — Offensive générale sur le Sud.

Les rôles allaient désormais changer entre Ouargla et son inquiétante voisine Ngouça. Le nouveau sultan avait compris que, pour justifier le choix dont il avait été l'objet, il fallait qu'il débutât par un coup d'autorité; le plus pressé était de réduire à néant les prétentions d'Abou-Hafs, qui persistait à se dire khelifa de la confédération d'Ouargla. Aussi, en même temps qu'il lui apprenait son élection, lui envoyait-il l'injonction de venir lui faire hommage pour son chikhat de Ngouça.

Cet acte de vigueur plut infiniment aux Ouargliens, qui avaient toujours tremblé devant les Babia, et ils se félicitèrent d'avoir mis, enfin, la main sur un homme de la trempe de Mohammed-ben-Abd-Allah. Abou-Hafs laissa, naturellement, l'ordre du sultan sans réponse; ce dernier, qui s'était trop avancé pour reculer, et qui subissait déjà la pression de ses nouveaux sujets, menaça Abou-Hafs d'aller, sous peu de jours, lui demander lui-même sa soumission.

Nous avons dit plus haut que Mohammed-ben-Abd-Allah avait tenté, mais sans succès, en passant dans le

district de Touggourt, de soulever les populations qui relevaient de Ben-Djellab, le chikh de cette oasis. Il attribuait la non-réussite de cette entreprise aux Oulad-Moulat, qui l'avaient mal accueilli ; aussi, le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut-il de les surprendre et de les razer impitoyablement. Le sultan rentra à Ouargla chargé de leurs dépouilles, et les Ouargliens, qui avaient depuis bien longtemps perdu l'habitude des aventures de guerre, l'acclamèrent à son retour. Sa réputation s'en accrut, et les gens de Methlili, qseur situé à trente-cinq lieues nord d'Ouargla, s'empressèrent de lui envoyer un cheval de *gada* [1].

Ce succès fit peur à Chikh-Abou-Hafs qui, ne se croyant plus en sûreté dans son qseur de Ngouça, abandonna bien vite son khelifalik, dont la possession devenait, d'ailleurs, de plus en plus problématique, et s'enfuit vers le Tell. Il arriva à Tiharet le 12 septembre 1851, et y confirma la nouvelle de la première r'azia du sultan sur les Oulad-Moulat.

Mohammed-ben-Abd-Allah prit goût aux expéditions, et la facilité avec laquelle il avait razé les Oulad-Moulat lui donna l'envie de renouveler l'expérience. Dans le Sahra, le succès justifie les moyens qui l'ont amené : qu'un coupeur de routes réussisse d'abord, et on ne lui demande pas d'où il vient. Il verra bientôt se grouper autour de lui des chercheurs d'aventures, des gourmands de butin, des pillards de profession, qui flairent un coup de main comme un bon limier sent le gibier, et qui tombent avec le même appétit sur leurs amis et sur leurs ennemis. Aussi, le sultan d'Ouargla se vit-il en peu de temps à la tête de forces relativement imposantes.

[1] *Gada*, de *gououed*, *conduire par la bride*. Le cheval de *gada* est celui qui est conduit devant quelqu'un en signe ds soumission, de vasselage. En Afrique, l'acte de soumission d'une tribu vaincue, ou qui se place sous la protection du vainqueur, se traduit par l'envoi d'un cheval conduit en laisse, ou *gada*.

Il se grossissait tous les jours de cavaliers de quelque tribu voisine, et les Châanba de Methlili, qui venaient de mettre leurs contingents à sa disposition, apportèrent à sa cause un assez respectable appoint. Il est inutile d'ajouter que les Oulad-Moulat des Ziban furent razés une seconde fois aussi radicalement que possible. Ils ne durent qu'à la misère où les avaient réduits ces deux opérations de ne pas l'être une troisième fois.

Les gens de Ngouça sentirent bien que leur tour allait arriver ; ils firent connaître à Sid Abou-Hafs le danger qui les menaçait, et l'engagèrent à se hâter de revenir parmi eux, en ramenant des secours du Tell, s'il tenait à conserver son chikhat. Pressé par Tiharet, le chikh se mit en route le 14 octobre 1851 ; mais il apprit bientôt que ses sujets, désespérant de son retour, avaient cédé aux sollicitations et aux menaces du sultan, et qu'ils s'étaient retirés à Ouargla, où, du reste, ils avaient été bien reçus.

En novembre 1851, Mohammed-ben-Abd-Allah, qui avait toujours des vues sur Touggourt, et qui ne pouvait pardonner à Ben-Djellab d'avoir deviné et fait échouer ses projets sur l'oasis où il commandait, résolut de tenter un coup de main sérieux sur les tribus de ce district. Il fait appel à ses partisans et à ceux qui ont quelque affaire de sang à régler avec les Touggourtins. Les Mkhadma, les Châanba, les gens d'Ouargla, des contingents de Temacin, de l'Ouad-R'ir et des Arbaâ accourent, alléchés par l'espoir du gain, sous les bannières du sultan, et se ruent sur Touggourt. Ben-Djellab sort de son qseur pour le combattre ; mais il est forcé d'y rentrer après un combat dans lequel le saint marabout lui tue quatre-vingts hommes et lui prend vingt-cinq chevaux. Mohammed-ben-Abd-Allah, qu'on ne désignait plus déjà que par le titre de *cherif*, ne perdit que quinze hommes dans cette affaire, où ses contingents firent un butin considérable.

Après ce succès, on ne parla plus dans tout le Sahra que du cherif Mohammed-ben-Abd-Allah. Grâce à l'exagération arabe, sa réputation grandit rapidement et s'enfla à crever. Les Arbaâ lui firent des ouvertures : ils l'attendent, lui écrivent-ils, pour détruire Guerrara et Berryan, villes de la confédération du Mzab. « En cas « de réussite, ajoutent-ils, tu pourras concentrer tes « forces à Thaouïala (qseur du Djebel-el-Eumour), puis, « de là, marcher sur le Tell et en chasser les Français. » Nous devons dire que cette dernière partie du programme était plus facile à projeter qu'à exécuter.

Le temps n'est pas encore bien loin de nous, où chaque fois qu'un cherif quelconque parvenait à grouper quelques coquins ou une poignée d'imbéciles autour de lui, c'était, invariablement, une sorte de *Mehdi*, de Messie envoyé par le Dieu unique (qui choisissait assez mal ses instruments) pour nous battre et nous jeter à la mer. Et ce cherif trouvait toujours des dupes qui le suivaient, ou qui l'hébergeaient, ou qui contribuaient. Ces sortes d'aventuriers n'ont jamais fait grands frais d'imagination pour entraîner les masses ; la formule était toujours la même et produisait exactement les mêmes résultats. Ainsi, les balles françaises devaient perdre leur propriété de pénétration, et s'aplatir sur la poitrine des vrais Croyants, comme si elles eussent été de cire molle, tandis que les leurs, que Dieu prenait la peine de diriger lui-même, *ne devaient jamais tomber à terre*. Malheureusement, il n'en était pas toujours ainsi, et les terribles balles de nos Chasseurs à pied venaient souvent donner un éclatant démenti aux prédictions du cherif, en manquant complètement de respect envers les têtes ou les membres des trop crédules Musulmans. L'expérience ne les corrigeait pas ; le cherif expliquait toujours, d'ailleurs, les causes de ces sortes d'accidents et de ses insuccès, et ne se gênait pas pour les mettre sur le compte

de Dieu qui, parfois, disait-il, éprouve les siens. Puis l'imposteur disparaissait jusqu'à nouvel ordre, remettant notre destruction à des temps plus favorables.

Après l'avantage qu'il vient de remporter sur les gens de Touggourt, avantage qu'il n'a dû, cependant, qu'à la supériorité numérique de ses contingents, le sultan d'Ouargla ne doute plus de rien; il va chercher à trouer le Nord pour arriver jusqu'à nous. Au mois de décembre 1851, avant de partir pour une nouvelle expédition, et pour être sûr qu'il ne laisse derrière lui aucun élément d'hostilité, il fait saisir la famille du chikh de Ngouça; peu de temps après, Abou-Hafs lui-même et ses deux frères sont arrêtés et envoyés à Rouïçat, petit qseur à quatre kilomètres au sud d'Ouargla.

Sa pointe vers le Nord n'ayant pas eu tout le succès qu'il s'en était promis, le cherif raze, en passant, et comme compensation, un des douars des Oulad-Sâad-ben-Salem, de la tribu des Oulad-Naïl, et se rabat sur Berryan, qseur du Mzab. Il écrit de ce point aux autres villes de cette confédération et leur demande leur soumission. Les djemâat se réunissent et lui font répondre que, s'il approche, on lui fera la guerre; mais que, s'il est assez fort pour chasser les Français, on le préfèrera à tout autre. Le sultan sentit, sans doute, que le moment de nous chasser n'était pas encore venu, puisque, quelques jours après, il campait au sud de Methlili, entouré des Arbaâ, des Châanba et d'une partie des Mkhadma.

Il n'est guère possible de suivre les fluctuations de la politique des sultans du Sahra; elle est d'une mobilité désespérante pour l'historien, tout surpris de trouver des alliés de la veille se combattre le lendemain; puis, sans cause, sans raison apparentes, les mêmes ennemis s'alliant de nouveau jusqu'à ce qu'un motif futile vienne leur remettre les armes à la main. Cet état de choses s'explique cependant par l'instabilité des pouvoirs, leur

manque de consistance et de solidité, les déplacements de la force, le besoin de piller, l'ignorance la plus complète du droit des gens. Ainsi, nous voyons Mohammed-ben-Abd-Allah, enivré par quelques succès faciles, aller s'attaquer ridiculement aux Bni-Mzab qui avaient favorisé son élévation au pouvoir, et leur demander une soumission qu'il n'était pas en mesure d'exiger. Hier, il razait le district de Touggourt; demain, il s'appuiera sur ce pays pour en faire sa base d'opérations et s'élancer vers le Nord. C'est, du reste, l'histoire de tous les peuples qui ne reconnaissent d'autres lois que la force et l'arbitraire, et chez lesquels tout pouvoir faible n'est plus un pouvoir.

Le cherif retourne à Ouargla, et nomme Chikh-Eth-Thaïeb-ben-Babia chef de Ngouça en remplacement de son frère Abou-Hafs, qui n'avait pas voulu le reconnaître. Il l'installe dans son qseur, et il y fait rentrer la population qui, nous l'avons dit, s'était réfugiée à Ouargla.

Le sultan ne dédaignait pas les jongleries pour frapper l'imagination des tribus qui lui paraissaient tièdes : c'est ainsi qu'il prétend avoir jeté sur le chef chrétien de Tiharet un sort par l'effet duquel ni lui ni ses goums ne pourront sortir de cette place, où ils se trouvent enlacés de liens invisibles.

En février 1852, le sultan, qui était remonté vers le Nord pour y chercher fortune, est rencontré par les goums alliés que commandent l'ar'a Sid Cherif-ben-El-Ahreuch, des Oulad-Naïl, l'un des fils du khelifa d'El-Ar'ouath [1], et Ed-Din-ben-Yahïa, du Djebel-el-Eumour. Après un combat qui ne pouvait être douteux, Mohammed-ben-Abd-Allah est rejeté dans le Sud. Honteux de rentrer les mains vides, il tente un coup de main sur le Mzab : il y fait quelque butin ; mais il y perd son khelifa, mortellement atteint par une balle ennemie.

[1] *El-A'rouath*, que nous écrivons et prononçons habituellement *Laghouath*.

En mars, il tente une nouvelle incursion dans le Nord ; mais la présence, aux environs d'El-Ar'ouath, d'une colonne française fait évanouir ses projets. Il se jette alors à l'ouest, et va razer les Oulad-Iâqoub-ez-Zerara, qu'il surprend sur l'Ouad-Zergoun.

Voyant qu'il ne peut rien dans le sud d'Alger, le cherif se jette dans les Ziban, avec l'espoir de prendre pied dans les oasis de cette partie de la province de Constantine.

Impuissant contre les murs de Touggourt, il croit utile à sa politique de se faire un allié du chikh de ce qseur, qu'il met dans ses intérêts. Cette alliance lui permettra de s'y ravitailler dans les opérations qu'il médite sur les Ziban.

Le 22 mai 1852, Mohammed-ben-Abd-Allah, suivi de six cents cavaliers et de deux mille cinq cents fantassins montés sur des chameaux, paraît devant Mlili, petit qseur à six lieues au sud de Biskra. Prévenu par ses espions, le commandant Collineau [1] le surprend dans cette position, le bat, lui tue cent cinquante hommes et le rejette dans le sud. Fortement désorganisé, le cherif, poursuivi par notre cavalerie, qui le talonne, s'empresse de regagner Ouargla.

Pour la première fois que le cherif se mesurait avec nous, il n'avait pas été heureux ; cette défaite dut lui donner à réfléchir, et l'ébranler dans sa conviction qu'il lui était possible de nous chasser du Tell.

Les tribus qui, comptant sur le pouvoir du cherif de nous exterminer, étaient venues l'aider dans cette sainte mission, attendaient tous les jours l'effet de ses promesses. Malgré toute son adresse, il ne pouvait cependant pas ranger dans la catégorie des succès l'affaire de Mlili, où il avait vu tomber ses plus intrépides cavaliers, et la foule, partout si mobile, commençait à murmurer.

[1] Mort général de division dans la campagne de Chine.

Feignant l'indignation, le cherif, reproche à ses contingents leur manque de confiance en lui, et leur rappelle que le Prophète lui-même n'avait pas toujours été heureux, particulièrement à la journée d'Ohod. « Ne « lit-on pas dans le Livre, ajoute-t-il : « Nous alternons « les succès et les revers parmi les hommes, afin que « Dieu connaisse les Croyants, et qu'il choisisse parmi « eux ses martyrs ? Ne vous laissez donc point abattre « par les revers essuyés dans la voie de Dieu ! »

Il fallait absolument au cherif une revanche pour relever le moral de ses partisans, et pour maintenir autour de ses drapeaux les contingents que le succès y avait amenés. Il ne songe à rien moins qu'à enlever El-Ar'ouath aux fils du khelifa Ahmed-ben-Salem. Un peloton de Spahis, commandé par un officier indigène, occupait la ville depuis quelque temps, et avait pour principale mission d'y faire respecter l'autorité des successeurs du khelifa. Cette mesure était prise surtout contre le propre frère de Ben-Salem, Yahïa-ben-Mâmmeur, qui comptait des partisans dans le qseur. Cette force régulière était suffisante pour assurer la tranquillité de la ville. Malheureusement, les façons un peu turques de l'officier indigène furent loin d'y faire chérir notre cause, et nos ennemis profitèrent habilement du mécontentement qu'avaient soulevé dans la population les duretés et les vexations de notre représentant. L'occasion de tenter un coup de main était on ne peut plus favorable : Yahïa-ben-Mâmmeur se rend à Qoceïr-el-Haïran, où le cherif a dressé ses tentes, et lui propose d'enlever la place en combinant les moyens dont il disposait avec les efforts des partisans que lui Yahïa avait dans la ville. Le cherif, qui ne comptait pas sur ce concours, accepte avec empressement la proposition que lui fait le frère du khelifa, et vient, le 15 septembre 1852, jusque sous les murs d'El-Ar'ouath. Mais un mouvement du général

Yusuf, qui croise dans les environs de la ville menacée, renverse les projets de Yahïa-ben-Mâmmeur et du sultan d'Ouargla, qui, encore une fois, est contraint de regagner le Sud. Arrivé à hauteur de Guerara, Mohammed-ben-Abd-Allah, qui ne se tient pas pour battu, et qui cherche toujours le succès dont il a tant besoin, parvient à réunir douze à quinze cents cavaliers des Arbaâ et des Oulad-Naïl insoumis : avec ces forces, il se porte, en octobre 1852, par une marche rapide, vers le Djebel-el-Eumour. L'ar'a Djelloul, qui avait pris de la graisse et qui était devenu très lourd, se gardait mal. Le cherif, qui connaît son homme, fond comme un vautour sur la tribu des Adjalat, qu'il surprend et qu'il raze. Après cet heureux coup de main, qui relève un peu ses affaires, il replonge dans le Sud en emportant son butin.

Mohammed-ben-Abd-Allah regardait toujours El-Ar'ouath comme une proie qui devait, un jour ou l'autre, tomber entre ses mains et lui donner pied dans le Nord. Remonté vers cette oasis, dont il se tenait à une marche ou deux, il épiait l'occasion de pénétrer dans la ville pour en soulever la population.

L'autorité française s'émut, à juste titre, de cette situation, extrêmement dangereuse pour l'avenir de nos intérêts dans le Sahra ; elle décida, en conséquence, qu'il serait formé, dans la province d'Oran, une colonne qui aurait pour mission ostensible d'aller protéger la construction d'une maison de commandement sur l'emplacement de l'ancien qseur ruiné d'El-Beïodh, à sept marches ouest d'El-Ar'ouath. La création de ce *bordj* [1] présentait d'ailleurs de sérieux avantages : en avançant de quarante lieues nos points d'occupation dans le Sud, cet établissement nous donnait une nouvelle base d'opérations qui nous permettait de rayonner au loin dans le Sahra,

[1] *Bordj*, forteresse arabe, maison de commandement.

et de protéger plus efficacement les tribus soumises contre les incursions du cherif ou des coupeurs de routes.

La colonne d'Oran, commandée par le général de division Pelissier [1], ayant sous ses ordres le général de brigade Bouscaren, de la subdivision de Maskara, devait, le cas échéant, tomber sur le cherif et le traiter de façon à le dégoûter de ses pointes dans le Nord.

Le 4 octobre 1852, l'actif et infatigable général Yusuf, en croisière dans le sud de son commandement de Médéa, surprend le cherif dans les tamarix d'Aïn-er-Reg, lui tue deux cents hommes, et lui enlève deux mille chameaux et vingt mille moutons. Pour échapper à la poursuite de notre cavalerie, Mohammed-ben-Abd-Allah, se jette dans El-Ar'ouath, où il est accueilli avec enthousiasme par la population, qui venait d'achever de se compromettre vis-à-vis de nous, en chassant de la ville les fils de Ben-Salem, et le détachement de Spahis chargé de faire respecter leur autorité. Le cherif profite de cette circonstance pour enflammer toutes les têtes par ses prédications, et pour engager les habitants à la résistance dans le cas très probable d'une attaque des Français contre le qseur.

L'exaltation est bientôt à son comble dans El-Ar'ouath; comptant sur la solidité de leurs murailles, les habitants jurent de les défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous leurs ruines si la fortune leur est contraire.

Prévenu de cet état de choses, le général Yusuf se présente devant la ville pour en réclamer l'entrée ; mais les habitants sortent de leurs jardins et accueillent son avant-garde à coups de fusil. Nos cavaliers en sabrent une centaine qui s'étaient laissé entraîner trop loin de leurs palmiers. La faiblesse numérique de la colonne du général Yusuf, et le manque complet de moyens

1 Devenu depuis maréchal de France et duc de Malakoff.

de siège ne lui permettant pas de s'emparer de la ville de vive force, le commandant de la subdivision de Médéa fait appel au général Pelissier, qui part d'El-Beïodh le 27 novembre, à la tête de huit bataillons, de huit escadrons et de son artillerie de campagne. Arrivé le 2 décembre sous les murs d'El-Ar'ouath, il prend le commandement de toutes les forces réunies autour du qseur. Le 3, il ordonne une reconnaissance dans laquelle nous perdons du monde par le feu des habitants embusqués dans les jardins de palmiers-dattiers. Le 4, le général Bouscaren[1], s'exposant avec sa témérité ordinaire

[1] La mort du général Bouscaren prit, dans toute l'étendue de la subdivision de Maskara, les proportions d'un malheur public. Bien qu'il n'y commandât que depuis dix mois, il avait su se faire aimer de tous, tant Européens qu'indigènes, par son affabilité, par son accessibilité, et par son désir constant de faire le bien.

En Algérie depuis la conquête, le général Bouscaren avait quitté l'arme du génie, où il était capitaine, pour entrer dans la cavalerie indigène. Brave entre les plus braves, il avait pris part à toutes les actions de guerre importantes dont le pays avait été le théâtre de 1830 à 1852, et l'ennemi s'était chargé d'en écrire l'histoire sur son corps avec du plomb. Bon jusqu'à l'excès, généreux comme on ne l'est plus, chevaleresque comme un preux des croisades, d'un esprit merveilleusement servi par une ardente imagination de créole, il devait nécessairement plaire à ceux qui l'approchaient. Son admirable entrain, son élan irrésistible, sa bonne humeur, le faisaient adorer du soldat, et les Arabes eux-mêmes, dont il entendait la langue, parlent encore aujourd'hui du général *Bou-Chekara* (*l'homme au sac*, à cause du sac à tabac qu'il portait habituellement suspendu à son bras gauche).

Le général avait au suprême degré le fanatisme de la patrie et du drapeau ; il aimait la France avec passion. Frappé par la balle arabe qui devait l'enlever à l'armée et au pays, il traversait, étendu sur un brancard, le campement des Zouaves : tous spontanément courent à leurs faisceaux et présentent les armes au noble blessé, en l'acclamant du cri de : « *Vive le général Bouscaren !* » Emu jusqu'aux larmes, il essaie de se soulever sur son glorieux pavois, et, saluant ces braves soldats de la main, il leur répondait par le cri de : « *Vive la France !* »

Le général était fier de la grandeur de la France ; aussi aurait-il voulu qu'aux yeux des Arabes, tout militaire revêtu d'un commandement dans le pays fût bien convaincu qu'il représentait la grande nation, et qu'il pût témoigner de sa magnificence par le déploiement d'un certain luxe. On comprend que sa fortune privée dut bientôt se ressentir de l'application de ses généreuses théories. Voyant les choses de trop haut pour notre époque de positivisme et d'intérêts

au feu des assiégés, est blessé, auprès du général Pelissier, d'une balle qui lui brise l'os du fémur au-dessus du genou, blessure qui, quinze jours après, nécessitait une amputation à la suite de laquelle il succombait. Le même jour, à onze heures du matin, les brèches faites par nos canons ayant été reconnues praticables, l'assaut est donné, et bientôt, selon les termes si poétiques du rapport sur cette glorieuse affaire, l'aigle d'or du 2e de Zouaves brille au sommet de la *qasba* de Ben-Salem.

Douze cents ennemis trouvèrent la mort dans cette lutte dont les résultats terrifièrent le Sahra. Quant au cherif Mohammed-ben-Abd-Allah, il était parvenu à s'échapper de la ville on ne sait trop comment.

Les Sahriens n'avaient plus rien à envier aux Dhahriens [1] : ils venaient d'apprendre à leurs dépens que le général Pelissier avait la main dure pour les rebelles, et ils avaient reconnu, plus que jamais, qu'il était bien

mesquins, le général paraissait appartenir à un autre âge. C'était un chevalier qui semblait avoir dormi pendant huit cents ans, oublié dans quelque vieux manoir, et qui s'était éveillé en plein dix-neuvième siècle sans s'être aperçu que le temps avait marché. Aussi, que de mécomptes, d'illusions perdues ! Le général acceptait pourtant toutes les épreuves avec résignation, et, dans ses rares moments de découragement, il se contentait de dire en souriant : « *Décidément, je suis ou trop bête ou trop vertueux.* » Nous nous faisons un devoir d'ajouter qu'il ne trouva cependant pas que des ingrats ou des indifférents, et que son chef direct, le général Pelissier, qui se connaissait en valeur, et qui sut bientôt apprécier le général Bouscaren, se conduisit noblement à l'égard de son commandant de brigade quand, après sa mort, il y eut lieu de remettre un peu d'ordre dans ses affaires privées. Le général Bouscaren mourut, comme il l'avait désiré, de la mort du soldat, et son corps repose sur la brèche qu'il arrosa de son sang.

[1] *Dhahriens*, gens du *Dhahra*, pays situé à l'est de la province d'Oran, entre le Chelif et la mer. En 1845, le général Pelissier, alors colonel, fut obligé d'exercer contre ces montagnards des rigueurs qui, alors, eurent un certain retentissement en France. Cette classe de philanthropes qui n'a de larmes que pour les misères de l'ennemi, jeta les hauts cris, et chercha à démontrer que, dans cette circonstance, le colonel s'était montré cruel. Il suffit d'avoir approché le général Pelissier pour reconnaître que ce reproche ne saurait lui être appliqué, et qu'au Dhahra comme à El-Ar'ouath, il a obéi aux impérieuses nécessités de la guerre.

décidément *Iblis* [1], *le diable*. Cette quasi-similitude de nom avec le terrible génie du mal, et les rigueurs qu'à deux reprises différentes, le général avait été forcé d'exercer contre les Arabes du Tell et du Sahra, inspirèrent une terreur salutaire dans toute l'étendue de nos possessions, et nous facilitèrent, plus tard, l'entrée des qsour de notre Sud. Leurs turbulentes populations avaient pu apprécier, par ce qui s'était passé à El-Ar'ouath, la valeur de notre procédé pour entrer dans les villes dont on nous ferme les portes. Pour que les Arabes se souviennent, il leur faut, malheureusement, des exemples qui laissent des traces sanglantes ; pour les dominer, il faut ne pas craindre de leur faire sentir, à l'occasion, qu'on est un *maître du bras,* c'est-à-dire fort et énergique.

Les affaires du cherif d'Ouargla n'étaient pas brillantes, et ses partisans commençaient singulièrement à douter de lui. Les tribus qui lui avaient fait leur soumission pressentaient bien que les équipées de celui qu'elles s'étaient donné pour maître ne pouvaient manquer de nous amener bientôt dans leur pays, et elles voulaient retarder ce danger en se faisant bien petites, et en évitant le plus possible de faire parler d'elles. Les contingents qui avaient accompagné le cherif dans son échauffourée d'El-Ar'ouath étaient rentrés chez eux, et paraissaient ne plus vouloir s'attaquer à nous, de quelque temps du moins. Ils regrettaient d'avoir renoncé à leurs affaires de surprises sur les tribus, razias au succès certain, et aux résultats toujours fructueux, pour les expéditions lointaines dans la longueur de notre bras, expéditions dans lesquelles ils avaient,

[1] L'absence de la consonne *p* dans leur langue ne permet pas aux Arabes de prononcer *Pelissier* autrement que *Blici*, nom qu'ils croient être une altération d'*Iblis,* qui signifie *Satan*, le *Diable*. Iblis est le chef des génies.

sans profit, laissé leurs meilleurs cavaliers et leurs fantassins les plus intrépides.

Depuis la chute d'El-Ar'ouath, on n'entendait plus guère, dans le Nord, parler du cherif, et l'on pouvait croire que, fatigué de la guerre, il renonçait aux aventures. Cependant, nos espions nous donnaient pour certain qu'il méditait une nouvelle expédition : il devait quitter Ouargla le 14 septembre, jour de l'*Aïd-el-kebir* (la grande fête), à la tête d'un goum de cent cavaliers et de six cents fantassins montés sur des chameaux. Ces forces devaient se diriger sur El-Ar'ouath-Ksal en deux colonnes, dont l'une aux ordres du cherif lui-même, et l'autre sous le commandement de Sid En-Nâïmi-ould-Abou-Bekr. On n'attacha que peu d'importance à ces bruits, qui paraissaient d'autant moins fondés que le mouvement du cherif était plus précisé. Puis l'occupation définitive d'El-Ar'ouath venait d'être décidée, et les murs du bordj d'El-Beïodh, qui avait pris le nom de Géryville, étaient déjà assez élevés pour y abriter une garnison française. Une petite colonne, destinée à protéger la construction de cet établissement, gardait, d'ailleurs, la position, et pouvait, au besoin, être mobilisée.

Trop confiant dans la force de ces deux nouveaux postes, le pays arabe intermédiaire se gardait mal. Instruit de cette négligence par ses *chouaf* (espions), le cherif s'était porté rapidement dans le Nord, et il était arrivé jusque sur l'Ogla [1] de Menia sans donner l'éveil. C'est de ce point qu'il fond, rapide comme l'éclair, sur les Oulad-Sidi-Thifour, auxquels il enlève cinq troupeaux de moutons, quarante chameaux et cinquante bœufs. Pressé de se mettre à l'abri de la tempête qu'il

[1] *Ogla*, réunion de puits dans le Sahra. On désigne aussi sous le nom d'*ôgla* un espace où, en quelque point qu'on déblaie le sable, on est assuré de trouver de l'eau à une petite profondeur. L'ôgla de Menia appartient à cette dernière catégorie.

a soulevée, le cherif descend précipitamment sur El-Maïa, que son lieutenant, Sid En-Nâïmi, met à contribution, après en avoir tué le qaïd et quelques Maïens qui avaient eu l'imprudence de sortir de leur qseur pour le repousser.

Le cherif se replie sur Methlili par Tadjrouna, qui le reçoit à coups de fusil. Il raze, en passant à l'est d'El-Ar'ouath, une fraction des Oulad-Naïl, et lui prend, sans s'inquiéter s'ils appartiennent à des amis ou à des ennemis, douze troupeaux de moutons [1].

A la nouvelle de ces actes de piraterie, Géryville sort avec cent Tirailleurs indigènes et cinquante hommes du 1er Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique montés sur des chameaux, et se porte sur Sidi-Thifour ; El-Ar'ouath va camper entre Aïn-Mahdi et Hououaïtha, et l'ar'a Djelloul, du Djebel-el-Eumour, avec cinq cents chevaux de goum, fait un mouvement sur Kheneg[2]-el-Meleh ! N'ayant pas rencontré le cherif sur ce point, Djelloul revient sur ses pas au lieu de se mettre à sa recherche, et la mollesse de la conduite de cet ar'a permet encore une fois à Mohammed-ben-Abd-Allah de se dérober à nos coups.

Pour éviter le retour de semblables surprises, on créa des postes de surveillance, et des bûchers furent préparés sur les pitons du Djebel-el-Eumour : de grands feux (*ndhirat*), allumés successivement, devaient annoncer aux tribus l'apparition de l'ennemi. On engagea en même temps Djelloul, qui s'alourdissait de jour en jour, à garder un peu mieux son pays.

Cette dernière pointe de Mohammed-ben-Abd-Allah

[1] Le troupeau de moutons est de quatre cents têtes. Il se dit en arabe *r'nem* ou *âça*. On entend par *âça*, qui signifie *bâton*, le nombre de moutons confié à la garde d'un berger.

[2] *Kheneg*, étranglement, rapprochement encaissé des deux rives d'un torrent ou d'une rivière formant un défilé très étroit. *Kheneg-el-Meleh*, défilé du Sel, ainsi nommé d'un rocher de sel situé sur la rive droite de l'Ouad-el-Meleh.

avait soulevé contre lui un *tolle* général ; on décida donc, pour mettre un terme à ses incessantes invasions, qu'un grand mouvement offensif serait fait sur les oasis de notre extrême Sahra par les contingents des trois provinces, suivis à distance par des colonnes mobiles destinées à les protéger en cas de revers.

Les nombreux coups de main tentés par le cherif Mohammed-ben-Abd-Allah sembleraient démentir l'opinion que nous avons émise plus haut au sujet de son peu de valeur personnelle, si nous ne faisions remarquer que ces pointes, dont quelques-unes paraissent des témérités, ne sont pas dues à son initiative, et qu'il n'a été, à Ouargla, comme nous l'avons vu à Tlemsen, que l'instrument de quelques intrigants à qui il servait de drapeau, et qui le poussaient, bien malgré lui, dans une voie pour laquelle il avait peu de penchant. Ainsi, c'est Naceur-ben-Ech-Chohra qui l'entraîne dans ses excursions autour d'El-Ar'ouath, et nous avons pu remarquer que c'est Sid En-Nâïmi qui, en haine de son frère Sid Hamza, avait amené le cherif dans le commandement de Géryville, d'où il menaçait le Djebel-el-Eumour et toute la ligne comprise entre nos deux postes avancés.

Le pauvre sultan d'Ouargla, qui n'aurait pas mieux demandé que de vivre tranquille dans sa qasba de Rouïçat, était obligé de céder à la pression de ceux qui, soit par la crainte de notre domination, soit par l'appât du pillage, le lançaient sur les tribus qui nous avaient fait leur soumission, et sur celles dont la richesse leur promettait un abondant butin.

Les agressions du cherif avaient, outre le dommage matériel dont souffraient les tribus razées, le grave inconvénient de les tenir sans cesse sur un qui-vive fatigant, de leur défendre l'accès de l'Ouad-Zergoun [1] et de

[1] *Zergoun* est le nom donné au *minium*. Ce mot signifie aussi *boucle*, *anneau*.

l'Ouad-Seggar, où paissent habituellement leurs nombreux troupeaux, et de les obliger à vivre groupées dans des montagnes âpres et dépourvues de ressources. Le seul remède à cette situation était, évidemment, dans l'attaque de l'ennemi au centre même de sa puissance; mais on ne se dissimulait pas les difficultés de toute nature qu'il y avait à vaincre pour arriver à ce but. Cette entreprise ne pouvait, d'ailleurs, être tentée que par des chefs et avec des moyens arabes. Nous n'étions pas encore organisés pour lancer nos colonnes loin de nos postes avancés, dans des régions que nous ne connaissions que par des renseignements arabes, toujours entachés d'exagération ou d'inexactitude, pays sans ressources pour les hommes et pour les animaux, et qu'on ne peut parcourir qu'en emportant avec soi tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie.

Le khelifa Sid Hamza, dont nous avons déjà parlé, paraissait être le seul homme qui pût, avec quelque chance de succès, être chargé de cette importante et délicate mission. Son immense influence religieuse, qui s'étend du Tell au pays des Touareg, une certaine ardeur guerrière tempérée par une finesse de marabout, de l'ambition et une vive affection pour le *douro* (la pièce de cinq francs); tout cela en faisait l'homme qu'il nous fallait. Aussi, est-ce lui que le colonel *Durrieu* [1], avec sa parfaite connaissance des hommes et des choses en pays arabe, proposa au Gouverneur général pour le commandement de cette expédition.

Le chapitre suivant, que nous consacrerons à Sid Hamza, complètera l'étude des personnages qui jouèrent les principaux rôles dans le grand drame sahrien qui eut pour dénoûment pour et résultat la chute du sultan d'Ouargla, et notre entrée dans sa capitale.

[1] Commandant alors la subdivision de Maskara. Devenu depuis général de division.

CHAPITRE V

Sid Hamza-ould-Abou-Bekr. — Son origine. — Sidi Ech-Chikh et la tradition. — Influence religieuse des descendants de Sidi Ech-Chikh. — Sid Hamza entre en relations avec les Français. — Il est nommé khelifa des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga. — Sa première entrevue avec un représentant de l'autorité française. — Son frère, Sid En-Nâïmi, tente de le faire assassiner. — Sid Hamza promet sa défection au sultan d'Ouargla. — Il est arrêté et amené à Oran. — Sid En-Nâïmi le remplace dans son commandement. — Défection de Sid En-Nâïmi. — Sid Hamza est replacé à la tête de son khelifalik. — Il raze les Arbaâ et les Oulad-Naïl dissidents. — Portrait du khelifa Sid Hamza. — On lui donne le commandement de l'expédition contre le sultan d'Ouargla. — Methlili, Ngouça et quelques tribus lui font leur soumission. — Le sultan d'Ouargla attaque Ngouça. — Il est repoussé. — Combat dans les dunes entre les contingents du sultan et ceux de Sid Hamza. — Défaite du sultan. — La confédération d'Ouargla fait sa soumission au khelifa. — Le colonel Durrieu est chargé de l'organisation du pays nouvellement conquis.

De tout temps, les ancêtres de Sid Hamza [1] ont joué un rôle considérable dans les pays islamiques. Sans remonter jusqu'à Sidna Adem, le père du genre humain, nous dirons que, pourtant, on retrouve des traces de cette famille dans le Sud algérien à partir de la fin du XIIIe siècle de notre ère.

A cette époque, ils étaient connus sous la dénomination originelle de Bou-Bekria, du nom d'Abou-Bekr-es-Sadiq [2], le beau-père et le successeur du Prophète, l'ancêtre

[1] Sid Hamza est mort le 21 août 1861 à Alger, où il était venu faire une visite au Gouverneur général.

[2] Abou-Bekr fut un des premiers adeptes du Prophète ; il se nommait *Abd-el-Kâba*, le serviteur de la Kâba, et il était très respecté parmi les Qoreïchites. En embrassant le nouveau culte, à peine ébauché, il prit le nom d'*Abd-Allah*, serviteur de Dieu, et, plus tard, lorsqu'il

commun des tribus qui, plus tard, prirent le nom d'Oulad-Sidi-Ech-Chikh.

Les Bou-Bekria prétendent que, dès les premiers temps de l'Islam, ils habitaient Mekka, d'où ils auraient été expulsés à la suite de désordres religieux dont ils avaient été les instigateurs. Ils se seraient dirigés vers l'Ouest, et auraient habité l'Egypte pendant quelques années.

Plus tard, au XIVe siècle de notre ère, on les retrouve en Tunisie, où, en raison de leur origine, ils jouissent d'une considération et d'une influence religieuse considérables. Ils auraient occupé d'importantes fonctions dans ce pays, qu'ils prétendent même avoir gouverné ; mais cette assertion n'est pas précisément démontrée.

Quoi qu'il en soit, les Bou-Bekria furent obligés, pour une cause à laquelle il ne manque que la vraisemblance, de quitter la Tunisie vers le commencement du XVe siècle, et ils se dirigèrent du côté de l'Ouest. Sid Mâmmar-ben-El-Alya était alors le chef de la famille des Bou-Bekria. De nombreux serviteurs l'avaient suivi, et s'étaient établis auprès de lui dans la vallée de l'Ouad-el-Gouleïta. C'est sur ce cours d'eau que s'élevèrent plus tard les qsour des Arbaouat. Ce serait de ces serviteurs que seraient issus les Akerma, les Oulad-Zyad et les Rzaïna, aujourd'hui les fractions les plus importantes des Hameïan-ech-Cheraga.

Or, Sidi Mâmmar-ben-El-Alya était un saint homme, et sa réputation de piété et l'illustration de son origine l'avaient fait accueillir, lui et les siens, par les maîtres

donna sa fille Aaïcha à Mahomet, il changea de nouveau son nom en celui d'*Abou-Bekr*, le père de la Vierge.

Le surnom d'*Es-Sadiq*, le véridique, lui fut donné par le Prophète pour avoir témoigné de la réalité du *mâradj*, ou voyage nocturne, pendant lequel Mahomet fut transporté, à travers les sept cieux, jusqu'au trône de l'Eternel.

du pays, les Bni-Amer, comme le méritait un ami de Dieu, un personnage de son rang.

Les Oulad-Bou-Bekria séjournèrent pendant quatre générations sur les rives de l'Ouad-el-Gouleïta, où ils avaient fondé les qsour d'El-Arba-et-Tahtani et d'El-Arba-el-Foukani. Les *qbab* qui y ont été élevées sur les tombeaux des descendants de Sidi Mâmmar-ben-El-Alya, c'est-à-dire des chefs de la famille des Bou-Bekria, Sidi Aïça, Sidi Bel-Haïa, Sidi Abou-Lila, et Sidi Abou-Smaha, attestent l'authenticité de cette version.

Mais cette existence obscure, mesquine, presque ignorée ne fut point du goût de Sid Sliman, le fils d'Abou-Smaha, qui la trouvait indigne d'un descendant de l'illustre Abou-Bekr-es-Sadiq, le parent du Prophète par Moura, de qui il descendait au septième degré. Il abandonna donc les rives sablonneuses de l'Ouad-el-Gouleïta, et se rendit à Figuig, où il mourut.

Mais son fils aîné, Sidi Mohammed, pris de la nostalgie du pays de ses ancêtres, quittait Figuig, où il laissait ses frères, et venait se fixer à Chellala, où il finit ses jours. A sa mort, son frère, Sid Ahmed-el-Medjedoub, alla s'établir à Asla, qsar situé à l'ouest de la Chellalat-edh-Dhahrania.

Or, Sidi Mohammed-ben-Sliman avait eu un fils qui devait être la gloire et l'orgueil de sa race. Son nom était Abd-el-Qader : c'est, en effet, ce fils qui fut le grand, le saint, l'illustre Sidi Ech-Chikh, personnage vénéré à qui le Dieu unique avait délégué une portion de sa souveraine puissance, et qui devait remplir de son nom tout le Sud de la province de l'Ouest, et une grande partie du Marok méridional. Ce fut cet *ouali,* cet ami de Dieu, qui fonda l'ordre religieux des Bou-Chikhia, lequel compte de nombreux khouan ou affiliés. Ce saint marabout, qui était né en l'an 1530 de notre ère, mourut en l'année 1615, laissant là ses quatre-vingt-cinq ans. Ainsi

que nous le verrons plus loin, il fut inhumé à El-Abiodh, qu'il avait bâti, qsar qui, après sa mort, prit le nom d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh.

Bien qu'il ne fût pas l'aîné des dix-huit fils de Sidi Ech-Chikh, Sid El-Hadjdj Abou-Hafs fut néanmoins désigné par son vénéré père pour lui succéder dans le gouvernement temporel et spirituel de sa nombreuse descendance. Cette préférence du saint homme pour Abou-Hafs n'avait pas manqué de faire naître un profond sentiment de jalousie dans le cœur de ses frères, lesquels revendiquèrent pour leur aîné, Sid El-Hadjdj Ben-Ech-Chikh, les droits que son illustre père avait attribués à son quatrième fils Sid Abou-Hafs. Mais portée devant le qadhi de Figuig, la cause fut gagnée par Sid Abou-Hafs, lequel put jouir désormais sans conteste du pouvoir qui lui avait été confié par le chef de la famille, et qu'il exerça jusqu'à sa mort survenue en 1661.

Sid Abou-Hafs avait laissé en mourant la direction de la Zaouïa, source de gros revenus, à son frère, Sid El-Hadjdj Abd-el-Hakem, au lieu de l'attribuer à son fils aîné, Sid El-Hadjdj Ed-Din.

Cette Zaouïa devint bientôt une source de discordes, et amena une scission entre les diverses fractions de la descendance de Sidi Ech-Chikh. La désunion la plus complète existait dès lors entre les descendants de Sidi El-Hadjdj Abou-Hafs, et ceux de Sid El-Hadjdj Abd-el-Hakem, lesquels se séparèrent, et formèrent, les adhérents de Sid El-Hadjdj Abou-Hafs, la tribu des Zoua-ech-Cheraga, et ceux de Sid Abd-el-Hakem, celle des Zoua-el-R'eraba.

De fréquents conflits, dont l'enjeu était toujours le produit et le partage de la *ziara,* mirent souvent les armes à la main de la nombreuse descendance de Sidi Ech-Chikh, et le commandement et ses profits passèrent alternativement, et selon des fortunes diverses, de la

fraction des Zoua-ech-Cheraga à celle des Zoua-el-R'eraba.

Sid Hamza-ould-Abou-Bekr, descendant direct de Sid El-Hadjdj Abou-Hafs, et, par suite, l'héritier de la *baraka*, ou influence religieuse provenant de son saint ancêtre, Sidi Ech-Chikh, est le chef de la famille et de la tribu des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga, qui constituent la branche aînée. Quant à la branche cadette, dissidente depuis le traité de 1845 délimitatif de notre frontière de l'Ouest, et constituant la tribu des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-el-R'eraba, elle a pour chef Sid Ech-Chikh-ben-Eth-Thaiïeb.

La tribu des Cheraga habite El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, c'est-à-dire les cinq qsour qui constituent cette oasis, et au milieu desquels s'élève le tombeau de leur saint ancêtre, Sidi Ech-Chikh; celle des R'eraba campe en grande partie sur le territoire marokain.

Sid Hamza descend directement, disons-nous, du fils bien aimé du vénéré Sidi Ech-Chikh, Sid El-Hadjdj Abou-Hafs, par Sid El Hadjdj Ed-Din, Sid En-Nâïmi, Sid Abou-Bekr, Sid En-Nâïmi, et Sid Abou-Bekr, son père.

Nous voyons que, depuis le commencement du xv[e] siècle, qu'ils sont venus s'établir dans notre Sud, les Bou-Bekria y ont toujours joué un rôle prépondérant, mais que c'est surtout au vénéré Sidi Ech-Chikh que cette tribu doit le lustre dont elle brille avec tant d'éclat depuis près de trois siècles. Sid Hamza surtout s'est montré, dans ces derniers temps, ainsi que nous le dirons plus loin, le digne héritier de l'homme illustre qui a rempli notre Sahra de la splendeur de ses vertus, et de la manifestation de la puissance merveilleuse que lui avait déléguée le Dieu unique.

Du reste, les Oulad-Sidi-Ech-Chikh de la branche aînée ont toujours joui d'une grande considération auprès des sultans du Marok, lesquels, dans tous les temps, ont pris des épouses parmi les filles de cette

tribu. En 1844, une des sœurs de Sid Hamza, la belle El-Iaqout (l'Escarboucle), a été honorée du choix de l'empereur Moula-Abd-er-Rahman.

Mais nous voulons dire un mot du saint d'El-Abiodh, et des évènements miraculeux qui marquèrent la fin de sa vie, ainsi que de ceux qui se produisirent après sa mort.

C'est au centre des cinq qsour qui composent l'oasis d'El-Abiodh, que repose, sous une élégante et gracieuse *qoubba* [1], le saint ancêtre de Sid Hamza, l'illustre Sidi Ech-Chikh, le fondateur d'un ordre religieux dont les affiliés sont très nombreux dans la province d'Oran et au delà. Notre Sud est, en effet, plein de son nom ; la légende nous a conservé tous ses faits et gestes, et, à chaque pas, la crédulité arabe nous montre des témoins du passage du saint marabout sur cette terre : ainsi, à quatre lieues sud du *bordj* de Géryville, nous trouvons la *Khelouet* [2]*-Sidi-Ech-Chikh,* caverne creusée au sommet d'un mamelon rocheux isolé, où Sidi Ech-Chikh venait se recueillir et prier ; à quelques kilomètres plus loin, nous allons boire à l'*Aïn-el-Mar'sel-Sidi-Ech-Chikh*[3], où le corps du saint fut lavé après sa mort.

La tradition [4] rapporte ainsi le fait qui a valu au *Mar'sel* la célébrité dont il jouit : Sidi Ech-Chikh termina sa vie à Stiten, qseur situé à cinq lieues à l'est du bordj que nous venons de citer. Sentant approcher sa fin, il

[1] *Qoubba* (au pluriel *qbab*) signifie *dôme, coupole.* En Algérie, la *qoubba* est un petit monument de forme cubique surmonté d'une coupole, élevé en l'honneur ou sur le tombeau d'un saint marabout. La *qoubba* est cette chapelle funéraire que nos soldats, confondant la chose avec le caractère de la personne à qui elle est consacrée, appellent un *marabout.*

[2] *Kheloua,* lieu éloigné de la fréquentation des hommes, ermitage, solitude où se retirent les saints marabouts pour prier.

[3] *Source du Mar'sel de Sidi Ech-Chikh.* Le *Mar'sel* est une sorte de table percée de trous sur laquelle on étend les morts pour les laver. *Aïn el-Mar'sel* ou *el-Mr'acil* pourrait aussi se traduire par *source de la lotion.*

[4] Voir, pour la légende de Sidi Ech-Chikh, notre livre « *Les Saints de l'Islam,* » IIe partie : « *Les Saints du Sahra.* »

prescrivit à ceux qui l'entouraient de placer son corps, dès qu'il aurait exhalé son dernier soupir, sur une chamelle blanche à laquelle ils laisseraient le choix de sa direction. A la première station de la chamelle, on devait laver le corps du saint, et à la seconde, l'enterrer. Les gens de Stiten se conformèrent à la volonté exprimée par le marabout, et cinq d'entre eux suivirent la chamelle de loin pour rendre les derniers devoirs à celui que Dieu venait d'appeler à lui. Après avoir marché pendant tout le jour dans la direction du sud, la chamelle s'arrêta et s'accroupit non loin du lieu où Sidi Ech-Chikh était venu souvent se recueillir et prier. Sachant qu'il n'y avait pas d'eau dans les environs, les Stiteniens furent fort embarrassés pour satisfaire à la première partie des désirs du saint homme. Ils se consultèrent, et décidèrent à l'unanimité qu'il fallait inviter, en y mettant des formes, bien entendu, la chamelle à se lever et à pousser jusqu'au Kheneg-Bou-Djelal, où ils trouveraient, infailliblement, de l'eau dans quelque anfractuosité de rocher. Malgré les exhortations les plus pressantes, l'animal ne bougea pas. Persuadé que la chamelle y mettait de l'entêtement, l'un des Stiteniens levait son bâton pour l'en frapper, quand un chacal parut soudain à quelques pas de la bête en jetant un glapissement plaintif que répéta l'écho. Le saint fit, en même temps, un mouvement qui rompit ses liens, et glissa lentement à terre comme s'il y eût été déposé par des mains invisibles. Tout aussitôt le chacal gratta la terre, et il en jaillit une source limpide et abondante, qui, depuis, n'a pas tari.

Les témoins de ce miracle virent bien qu'ils avaient eu tort de douter, et ils se mirent en devoir de laver le corps dans les eaux de cette source, laquelle, pour perpétuer le souvenir de ce prodige, fut appelée *source du Mar'sel de Sidi Ech-Chikh*. Les Stiteniens enveloppèrent ensuite le corps du marabout dans ses bernous,

et le déposèrent sous un *âr'ar* (thuya) pour y passer la nuit. Le lendemain, à l'heure du *fedjeur* (pointe du jour), la dépouille mortelle de Sidi Ech-Chikh fut de nouveau chargée sur la chamelle blanche, qui prit, sans hésiter, une direction sud-ouest. Elle marcha sans s'arrêter pendant tout le jour et toute la nuit, prenant les meilleurs chemins avec un instinct que ceux qui la suivaient ne se lassaient pas d'admirer.

Bien qu'ils fissent la route à pied, nos Stiteniens ne ressentaient pourtant aucune fatigue, miracle qu'ils attribuèrent, tout naturellement, à la puissance miraculeuse de Sidi Ech-Chikh. Enfin, vers le *dhohor* (midi) du second jour, ils arrivèrent chez les Oulad-Sidi-Ech-Chikh, au milieu des serviteurs religieux du saint homme. La chamelle s'agenouilla au centre des cinq qsour; les cordes qui retenaient sur son dos le précieux fardeau se dénouèrent d'elles-mêmes, et elle le déposa doucement à terre. Les *khoddam* [1] de Sidi Ech-Chikh accoururent aussitôt; les gens de Stiten les instruisirent des dernières volontés de leur chef, et leur racontèrent les prodiges dont ils avaient été témoins. Une fosse fut creusée sur le lieu même où la chamelle avait déposé le saint marabout. Le lendemain, aux premiers feux du jour, les Oulad-Sidi-Ech-Chikh furent saisis d'admiration quand ils s'aperçurent qu'une merveilleuse *qoubba* avait été élevée, sans le secours de la main de l'homme, sur la tombe de cet ami de Dieu.

Le *Mar'sel* dont nous avons parlé plus haut ne se révèle que par une *noualu* [2] en ruines chargée d'*ex-voto* [3]

[1] Serviteurs religieux d'un ordre, d'une zaouïa, d'un marabout.

[2] *Noualu*, espèce de gourbi bâti en pierres sèches. Cette construction se nomme aussi *haouch*.

[3] Dans le Sahra, les *ex-voto* dont sont couverts les tombeaux des marabouts morts *en odeur de sainteté* se composent de loques, d'œufs d'autruches brisés, de fragments de cordes, de morceaux de bois, de pierres, de débris de vases, etc. Pour n'avoir pas la valeur de ceux qui ornent nos chapelles, ces dons n'en sont pas moins, paraît-il, extrême-

attestant bien plus la piété des Croyants que leur aisance.

Les environs d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh surtout sont riches en souvenirs de l'ancêtre de Sid-Hamza : ainsi, en remontant vers le nord, on ne manque pas de vous montrer, sur un point de l'Ouad-el-Kheloua, l'orifice d'un souterrain (aujourd'hui comblé) qui se serait produit spontanément dans les circonstances suivantes : Sidi Ech-Chikh, poursuivi par des gens qui en voulaient à ses jours, allait, épuisé, tomber entre leurs mains ; il ne pouvait être sauvé que par l'intervention divine. Il pria Dieu de le tirer de là : la terre s'entr'ouvrit soudain sous les pieds du marabout, qui, quelques instants après, faisait sa réapparition à la lumière à six kilomètres plus loin, et au lieu même où, depuis, s'est élevée la *qoubba* sous laquelle il repose. Quand aux coquins qui le poursuivaient, ils furent changés en *bthoum* [1]. On voit encore ces arbres levant leurs branches vers le ciel, dans l'attitude de stupéfaction qu'ont dû prendre les persécuteurs de Sidi Ech-Chikh quand il disparut à leurs yeux.

Plus loin, à *Tniyet-ez-Ziar* [2], on remarque, dans les rochers, des trous que la tradition prétend être l'empreinte des pieds de la jument de Sidi Ech-Chikh, bien que ces traces représentent assez peu la forme du pied du cheval. A chaque pas, un *mqam* [3] vient rappeler le lieu où le

ment agréables aux saints à qui ils sont offerts. Il est vrai que les *qbab* où reposent les marabouts vénérés n'étant pas fermées, il pourrait y avoir quelque danger à y déposer des objets susceptibles de tenter la cupidité de certains Musulmans n'ayant qu'une idée très imparfaite du respect qui est dû à la propriété.

[1] *Bthoum*, térébinthes ou pistachiers de l'Atlas.

[2] *Tniyet ez-Ziar*, *col des Visiteurs*, *des Pèlerins*. Le mot *tniya* est généralement employé pour désigner une dépression, un col, le point de passage d'une route sur une crête.

[3] *Mqam*, *place*, *lieu*. Les *mqamat* sont marqués par des tas de pierres amoncelées par la piété de ses *khoddam* sur la tombe d'un marabout vénéré. Chacun des serviteurs religieux du saint homme est tenu d'y déposer une pierre toutes les fois qu'il passe à proximité du lieu

saint marabout s'arrêtait de préférence soit pour prier, soit pour se reposer. Tout le pays qu'a parcouru Sidi Ech-Chikh est jalonné de ces points que la piété des Croyants a consacrés. Comme nous le disions plus

consacré. Le volume du tas indique le degré de sainteté ou d'importance du mort. Un marabout n'est honoré de la *goubba* (chapelle avec coupole) que dans le cas où il a pratiqué d'une façon hors ligne la prière, le jeûne et le miracle. Il est vrai que la multiplicité de ces *qbab* est aussi en raison du degré de piété ou de richesse des tribus. Le *mqam* rappelle aussi le lieu où un saint personnage s'est arrêté ou a dressé sa tente.

Il ne faut pas confondre le *mqam* avec le *nzâ*, *gémissement*, *plainte*, qui est, également, indiqué par un tas de pierres sur un point ayant été le théâtre d'un meurtre. Chez les Arabes, quand un crime de ce genre a été commis et que les auteurs en sont restés inconnus, les plus proches parents de la victime se rendent sur le lieu de ce crime ; ils y recueillent le sang avec la terre qui en est imprégnée, et l'emportent au gourbi ou à la tente. Un *thaleb-exorciste* est aussitôt appelé, et on l'invite à faire *parler le sang*. Toute la famille de la victime est là, attentive aux opérations magiques du *thaleb*. Le sang recueilli est mis dans un vase qu'on expose à l'action du feu ; l'exorciste parcourt ensuite l'assemblée en prononçant des mots appartenant à une langue inconnue, puis il s'arrête et trace des signes bizarres sur une feuille de papier avec une encre spéciale, dans la composition de laquelle il entre du musc et du safran. Ces manœuvres préparatoires se nomment *âzima* (exorcisme). Le sang ne tarde pas à entrer en ébullition dans le récipient. L'exorciste s'en approche alors gravement, et lui crie par trois fois : *Dis-moi le nom de ton meurtrier !* A la troisième fois, le sang n'hésite jamais à répondre : « C'est un tel fils d'un tel. » Comme cette réponse n'est jamais perceptible que pour l'exorciste, c'est lui qui se charge de la transmettre à l'assemblée. Le *thaleb* se retire ensuite, après avoir reçu quinze ou vingt douros, selon les moyens des parents du mort. Quand le meurtrier prévoit que la famille tient assez à son mort pour faire les frais d'un exorcisme, et qu'il n'a pas de quoi ou qu'il ne veut pas payer la *dia* (prix du sang), il se hâte de quitter le pays, où il ne reparaît que lorsqu'il croit sa victime oubliée et le danger passé.

Chaque année, tant que la *dia* n'a pas été payée ou que le meurtre n'a pas été vengé, au jour et à l'heure mêmes où le crime a été commis, une écume de couleur de sang bouillonne à la surface du sol sur le lieu où est tombée la victime, et répète en gémissant ses dernières paroles au moment où elle a été frappée : « O mon père ! ô ma mère ! » etc. Chacun des membres de la famille du mort est tenu, dans ce cas, de jeter une pierre sur le lieu du crime quand il en passe à proximité. Cet appel à la vengeance cesse, comme nous l'avons dit, quand le meurtre est vengé ou la *dia* payée, ou quand la famille a pris des arrangements avec le meurtrier.

Nzâ signifie aussi *agonie*.

Certains *âzaïm* (conjurations) consistent à faire bouillir la lune se réfléchissant dans une marmite.

Le *mqam* se distingue du *nzâ* par les *ex-voto* dont il est chargé.

haut, Sidi Ech-Chikh est incontestablement le plus grand saint du Sud; aussi, sa *goubba* est-elle constamment visitée par les Musulmans qui, ayant besoin de sa puissante intervention auprès de Dieu, viennent prier et recueillir pieusement une poignée de terre sous son tombeau pour en faire des *heurouz* [1], talismans précieux ne manquant jamais leur effet, surtout quand la foi est suffisamment robuste. La terre prise sur les lieux consacrés à Sidi Ech-Chikh possède, d'ailleurs, des propriétés merveilleuses pour préserver ou guérir les animaux de tout genre de blessures : à soixante lieues sud d'El-Abiodh Sidi Ech-Chikh, sur un plateau

[1] Les *heurouz* (de *harez*, garantir de tout mal) sont des amulettes ayant la propriété, comme l'indique leur nom, de *garantir*, de *préserver* celui qui les porte de toute maladie, de tout accident, et des influences malignes des *djenoun* (démons) ou des *mâïanin* (mauvais-œil). Ces amulettes, qui se composent, généralement, de versets du Qoran s'appliquant, à peu près, à la situation dont on veut être préservé, sont écrites par des *tholba* (lettrés) spéciaux dûment munis d'une *idjaza* (diplôme) attestant qu'ils sont maîtres en la science des *djedoual* (tableaux talismaniques). Ces talismans ont des vertus diverses : les uns, nous l'avons dit, prémunissent contre les malheurs qui peuvent atteindre le corps, comme ceux qui, par exemple, sont faits de la sourate CXIII du Qoran; les autres, ceux qui sont tirés de la sourate CXIV, préservent des dangers qui menacent l'âme. Il existe aussi un genre de *heurz* composé d'un tableau carré divisé en petites cases, dans chacune desquelles le *thaleb* a écrit soit des lettres, soit des chiffres, signes qui, lus verticalement et horizontalement, donnent un sens qui n'est intelligible que pour l'initié à la science talismanique. L'intérieur du tableau se compose souvent du *khatem* (sceau) du Prophète, formé de quelques-unes des épithètes attributives de la Divinité, ou des noms de l'Apôtre de Dieu et des quatre anges Israfil, Azraïl, Djibril et Mikaïl. On fait encore des *heurouz* avec de la terre recueillie sur le tombeau d'un saint marabout.

Chaque maladie a une amulette particulière.

Les chevaux, les mulets, les ânes, les chameaux, les *slag* (lévriers), etc., jouissent, comme les humains, du bénéfice des talismans : on les leur suspend au cou à l'aide d'une *goulada* (corde à talisman).

Les *heurouz* sont renfermés dans de petits sachets en *filali* (maroquin) carrés et cousus des quatre côtés, ou dans de petites boîtes en cuivre ou en argent de même forme que les sachets en cuir. Ces amulettes se suspendent au cou ou en sautoir, ou s'attachent au bras par une courroie; dans ce dernier cas, on les appelle *pazouanat*. Quelques indigènes portent jusqu'à dix ou douze de ces talismans, et il est rare de trouver un Arabe qui ne soit point muni d'un *heurz* ou d'un *pazouan* au moins.

appelé *Dhahr-el-Kafeur* (la Crête — de montagne — de l'Impie), on rencontre un petit mamelon au sommet duquel se trouve un *redjem* [1]. Là, une grotte pratiquée dans cette éminence, et désignée par les Arabes sous le nom de *Khelouet-Sidi-Ech-Chikh* (la Solitude, l'Ermitage de Sidi Ech-Chikh), rappelle encore le saint marabout, qui, d'après la tradition, y serait resté quelques jours en prière. Les caravanes pour le Gourara ne manquent pas de s'y arrêter, et d'y ramasser de la terre dont ils saupoudrent le dos de leurs chameaux : c'est là, habituellement, le seul mode de traitement qu'emploient les chameliers pour guérir les blessures provenant soit du bât, soit de charges exagérées.

Nous nous sommes étendu sur toutes ces croyances pour donner une idée de l'influence religieuse que doit exercer l'héritier de la *baraka* [2] d'un tel saint, surtout lorsqu'il peut justifier d'une origine aussi illustre que celle dont il s'enorgueillit. On comprendra, dès lors, qu'il était de l'intérêt de notre politique de chercher à gagner à notre cause cet homme qui tenait véritablement les clefs de notre Sahra.

Comme la plupart des Arabes, Sid Hamza aime immodérément les honneurs et l'argent : avec cette disposition, il ne devait pas tarder à être à nous. Ce n'était qu'une affaire de temps. On commença bientôt à l'entamer : il fut décidé que le cercle de Tiharet lui enverrait une députation qui l'engagerait, en y mettant le prix, à venir dans le Tell. Le personnel de cette mission, habilement choisi, se composait du jeune et austère Sid Qaddour-

[1] *Redjem* (au pluriel *ardjam*), amas de pierres de forme pyramidale servant à jalonner les directions dans le désert.

[2] *Baraka*, la *bénédiction*, la *grâce divine*, les *faveurs du ciel* dont jouirent autrefois certains marabouts, et qui se perpétuent par héritage dans la famille du saint. La *baraka* appartient toujours au chef de la famille, et l'influence religieuse qu'elle donne ne se partage pas.

ould-El-Hadjdj-Es-Sahraoui, *qaïd* [1] des marabouts de l'importante tribu des Harar [2], d'El-Mouloud-ben-Aoun-Allah, de Mohammed-ben-El-Aâradj, d'El-Mârouf-ben-El-Hadjdj-Qaddour, *qaïds* de la même tribu, et de Sid Abd-el-Qader-ben-Khaled, *qadhi* [3] de Tiharet, tous appartenant aux plus *grandes tentes* [4] du pays. Nos envoyés se rencontrèrent, le 15 janvier 1850, avec le chef des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga chez le qaïd El-Arbi-ben-El-Aâradj, des Hameïan-ech-Cheraga.

Après une longue conférence, dans laquelle on lui montra la perspective d'un grand commandement dans le Sahra, Sid Hamza, qui marchandait beaucoup, finit cependant par avouer aux députés qu'il était tout disposé à se soumettre, et, « pour le prouver, disait-il, il « n'hésitait pas à les prier de vouloir bien conduire à « l'autorité française son cheval de *gada,* et deux de « ses plus fidèles cavaliers, Sid Mâmmeur et El-Hadjdj « Djelloul. » Le qadhi lui fit observer qu'il ferait mieux de venir en personne à Tiharet, que la preuve de sa soumission en serait plus évidente. Mais Sid Hamza ne paraît pas encore décidé à cette grave démarche ; il désirerait que les envoyés vissent son cousin, Sid Ech-

[1] *Qaïd* (au pluriel *qiïad*), *celui qui mène, qui conduit, le chef.* Le *qaïd* est, en effet, le chef de la tribu, et il en mène les contingents au combat. *Qaïd* a le même sens que *dux* chez les Latins. Plusieurs tribus groupées peuvent constituer un grand *qaïdat* sous les ordres d'un *qaïd el-qiïad* (qaïd des qaïds).

[2] *Harar*, pluriel de *heurr*, homme de condition libre, homme de cœur.

[3] *Qadhi* (au pluriel, *godhaa*), *celui qui décide, qui prononce, qui juge, qui termine un différend.* Le *qadhi* est un fonctionnaire de l'ordre judiciaire : il règle les contestations civiles, dresse les actes de mariage, prononce les divorces, et procède à la liquidation des héritages. Il rend la justice sur les marchés, dans une tente dressée à côté de celle du *qaïd.* Le *qadhi* réunit aussi des attributions religieuses. Ses greffiers se nomment *âdoul*, de *âadel*, équilibre, justice, équité. Les Arabes prétendent que, sur les trois classes de *qodhaa*, deux sont destinées aux enfers. C'est le sort qu'on disait, autrefois, être réservé à nos procureurs.

[4] On dit de *grande tente* tout homme issu d'une famille noble ou puissante.

Chikh-ben-Eth-Thaiïeb, chef des Oulad-Sid-Ech-Chikh-el-R'eraba, qui vient de le rejoindre, et pour lequel il est rempli de déférence. « D'ailleurs, ajoute-t-il, comment « voulez-vous que je ne me soumette pas aux Français « quand le sultan de Marok, Moulaï Abd-er-Rahman, qui a « vingt-cinq mille chevaux de Makhzen, s'estime heureux « d'entretenir des relations d'amitié avec eux ? »

Voyant qu'il ne pouvait obtenir de Sid Hamza que des promesses à vague échéance, le *mïâad* [1] de Tiharet se remit en route le 17 janvier, emportant sa lettre à l'autorité française, et emmenant son cheval de soumission et ses envoyés. Sid Hamza accompagna les députés pendant deux jours, et s'en sépara le 19 à Aïn-el-Oraq.

On resta sans nouvelles de Sid Hamza pendant deux mois ; enfin, en mars 1850, il écrivit au commandant supérieur de Tiharet, marchandant toujours ce qu'il appelle son apostasie.

En résumé, comme on n'avait que peu de chose à perdre en le nommant chef de son pays, il fut élevé, en avril 1850, à la dignité de khelifa des Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga (de l'Est), sous la condition de venir se présenter bientôt de sa personne à l'autorité française pour en recevoir l'investiture.

Le nouveau khelifa avait enfin consenti à une entrevue avec le capitaine Saal, chef du Bureau arabe de Maskara ; elle devait avoir lieu à Sfid, point situé à trente-cinq kilomètres au sud de notre poste avancé de Sâïda.

Le 3 juin, Sid Hamza arrivait, en effet, à l'endroit convenu, escorté d'un goum assez nombreux. Le chef du Bureau arabe de Maskara paraissait bientôt après, suivi de quelques spahis et de cavaliers arabes, parmi

[1] *Mïâad*, de *ouâd*, promesse, engagement. Le *mïâad* est une députation composée d'un certain nombre de personnes se rendant, pour une entrevue, sur un point convenu d'avance ; c'est une sorte de rendez-vous. Le *mïâad* est encore un conseil, une conférence, une assemblée, une réunion.

lesquels on remarquait l'un des frères de Sid Hamza, Sid En-Nâïmi, soumis depuis quelque temps déjà, et qui voyait de mauvais œil la démarche que faisait son aîné, démarche qui détruisait toutes ses espérances d'ambition.

Le chef du Bureau arabe et le khelifa ne tardèrent pas à s'entendre, et Sid Hamza, enchanté de l'envoyé français, et des promesses qu'il lui faisait au nom de l'autorité dont il était le représentant, lui demandait une seconde entrevue pour le lendemain, lorsqu'une balle, partie du goum du chef du Bureau arabe, vint siffler entre ce dernier et le khelifa qui, grâce à un mouvement que fit son cheval, ne fut pas atteint. Sid Hamza sentit de suite d'où venait le coup et se contenta de le donner à entendre : c'était son frère En-Nâïmi qui avait dirigé la main de l'assassin, soit pour faire croire à une trahison de notre part, soit pour hériter, en le tuant, de l'influence et du commandement du khelifa. Cet espoir fut trompé ; car il était arrêté, séance tenante, ainsi que son complice, et on les dirigeait sur Maskara. Cette scène regrettable n'avait pas été cependant sans jeter un certain froid sur les rapports du chef du Bureau arabe avec Sid Hamza, et, le lendemain, quand ils se séparèrent, la cordialité, qui parassait présider aux premières relations de la veille, avait fait place à une espèce de contrainte qui n'était rien moins que favorable à la marche des négociations. Il était facile de prévoir que la soumission de Sid Hamza, faite dans de pareilles conditions, ne pouvait être aussi sérieuse qu'on l'eût désiré. C'est, en effet, ce qui arriva, et l'on s'aperçut, dès 1851, que le khelifa échappait à notre influence pour subir celle du nouveau sultan d'Ouargla, lequel s'était posé comme chargé de la mission de châtier ceux qui abandonnaient le drapeau du Prophète pour servir les Chrétiens.

En effet, Sid Hamza, le descendant du plus illustre

des beaux-pères du Prophète, et d'une longue suite de marabouts puissants et vénérés, ne pouvait guère, sans avoir à combattre avec sa conscience, passer avec armes et bagages dans le camp des Chrétiens ; il sentait bien aussi qu'en se rapprochant de nous, qu'en nous servant, il perdrait nécessairement de son influence religieuse, et, comme conséquence, d'assez beaux bénéfices. Ces considérations lui firent prêter l'oreille aux pressantes sollicitations du cherif d'Ouargla ; il poussa même la faiblesse jusqu'à lui envoyer des cadeaux et lui écrire qu'il se rendrait sous peu, de sa personne, à son camp de l'Ouad-Zergoun, entraînant dans sa défection les tribus des Oulad-Bou-Rzig et d'El-Ar'ouath-Ksal.

Les menées de Sid Hamza ne tardèrent pas à arriver à la connaissance de l'autorité, qui résolut de le faire arrêter avant que sa défection fût consommée.

Une petite colonne, aux ordres du commandant Deligny[1], chef du Bureau arabe divisionnaire de la province d'Oran, fut envoyée dans le Sud au mois d'avril 1852 sous un prétexte quelconque, et se dirigea vers *El-R'açoul* (pierre de soude), petit qseur dans les environs duquel campait alors Sid Hamza. Ne soupçonnant pas le but de cette expédition, et croyant d'ailleurs ses projets de trahison ignorés de l'autorité française, le khelifa ne chercha pas à fuir et resta sur ses campements. Invité à se rendre au bivouac du commandant de la colonne, il y fut arrêté et conduit à Oran, où il devait subir deux années d'internement.

Son frère En-Nâïmi, celui qui avait tenté de le tuer lors de l'entrevue de Sfid, fut choisi pour le remplacer dans son commandement, et on lui forma un ar'alik composé de douze qaïdats. Cédant à son tour aux sollicitations du cherif d'Ouargla, le nouvel ar'a n'avait pas

[1] Depuis général de division.

tardé de passer à l'ennemi. On fut donc obligé, après sept mois d'internement, de rendre à Sid Hamza le commandement qu'on lui avait ôté. Le général Pelissier l'emmena avec lui dans son expédition sur El-Ar'ouath, et, le jour même où le général y entrait victorieux par la brèche, Sid Hamza, avec un goum de six cents chevaux et quelques spahis, razait les Arbaâ et les Oulad-Naïl sur l'Ouad-en-Nsa (la rivière des Femmes), et leur enlevait vingt-cinq mille moutons et quinze cents chameaux. C'était répondre noblement à la confiance qu'on lui avait rendue.

Au mois d'avril 1853, le khelifa Sid Hamza donnait une nouvelle preuve de sa fidélité à la France, et se révélait, chose rare chez un marabout, comme homme de guerre. Appelé au commandement des goums qui devaient opérer dans l'Ouest de la province d'Oran, soutenus par une colonne de troupes régulières aux ordres du colonel Durrieu, le khelifa se porta, par une marche audacieuse et rapide, jusqu'à la frontière du Marok, fondit sur l'importante tribu des Hameïan-Chafâ jusqu'alors insaisissable, la défit complètement, et revint vers nous en poussant devant lui trente mille moutons et deux mille chameaux ; ses cavaliers avaient fait, en outre, un butin considérable.

Le khelifa, qui ne s'était pas ménagé pendant la lutte, portait la marque des balles ennemies dans ses bernous.

On était donc en droit de compter désormais sur lui, et c'est ce qui explique, indépendamment de son influence religieuse sur les tribus du Sahra, le choix qui en fut fait pour le commandement de l'importante expédition qui allait être dirigée contre le sultan d'Ouargla.

Sid Hamza, sans être un homme extraordinaire, n'en est pas moins un type extrêmement curieux à étudier : il est de taille élevée et d'un embonpoint respectable, singulièrement exagéré par les cinq ou six bernous qu'il

porte ordinairement, et sous lesquels il laisse voir un riche cafetan orange et un *seroual* [1] vert d'eau ; sa taille est ceinte d'une *mehazma* [2] de cuir brodé portant de longs pistolets incrustés d'argent et de nacre et la *balaska* (cartouchière) ; sa tête est couverte d'un riche *haïk* [3] laine et soie fixé autour de la *chachia* [4] par une volumineuse *brima* [5] gris tendre ; sa jambe est chaussée du gracieux et élégant *temag* [6], semblable à la tige du bananier ; son talon est armé du terrible *chabir* [7] doré, retenu sur le cou-de-pied par une *terkiba* [8] de velours jaune brodé d'or.

Le khelifa, comme tous ses coreligionnaires, réserve son véritable luxe pour le harnachement de son cheval : le *ledjam* [9] est de *djeld el-filali* (maroquin) rehaussé d'arabesques d'or, et soutient, par contraste, sans doute, un *fas* (mors) de fer rouillé [10] ; le *dir* [11] est doublé d'une plaque d'argent repoussé, le long de laquelle se balancent et tintent, suspendus par des chaînettes, de gracieux croissants de même métal ; les *rkabat* [12], en acier damasquiné, sont soutenus par des *nsâat* (étrivières) en nerfs de bœuf ; l'arçon de la selle est enveloppé d'une ravissante *sthara* (housse) de velours violet, sur laquelle les plus habiles ouvriers de Tunis ont prodigué les broderies d'or

1 *Seroual*, culotte turque.
2 *Mehazma*, ceinturon.
3 *Haïk*, pièce d'étoffe de soie ou de laine qui se place par-dessus la *chachia*, et qui descend sur les épaules.
4 *Chachia*, calotte en laine rouge.
5 *Brima*, corde en poil de chameau faisant un plus ou moins grand nombre de tours autour de la tête ; elle fixe le *haïk* sur la *chachia*.
6 *Temag*, bottes pour monter à cheval : elles sont de filali (maroquin), et elles ont la forme d'un tronc de bananier.
7 *Chabir*, éperon arabe.
8 *Terkiba*, bande d'étoffe ou de cuir fixant le *chabir* au talon en passant par-dessus le cou-de-pied.
9 *Ledjam*, bride.
10 L'entretien du mors exigeant des soins de tous les jours, les Arabes préfèrent ne pas s'en occuper. Rien ne jure autant, on le comprend, qu'une riche et élégante bride soutenant un mors couvert de rouille.
11 *Dir*, poitrail.
12 *Rkabat*, étriers.

les plus capricieusement élégantes; la *tharha*, aux sept feutres bleus, jaunes, rouges et blanc, protège le dos du cheval contre la morsure de l'*adhom* [1] de la selle; un croissant, formé d'une paire de *niban* [2] enchâssés dans une gaîne d'argent, est suspendu à l'encolure du cheval par une *guelada* (cordon) de soie rouge; un *heurz* [3] s'y balance également et garantit le noble animal contre tout danger; une riche *djebira* [4] brodée d'or et de soie est fixée au *guerbous* [5] de la selle. Quand le khelifa est à cheval, il porte en sautoir, de droite à gauche, par-dessus ses bernous, un long *sekkin* (sabre) à lame droite enfermée dans un *romd* (fourreau) d'argent.

Sid Hamza a la démarche lente et cadencée du chef arabe, et cette allure théâtrale que favorisent tant l'ampleur et la longueur du vêtement indigène. Il peut avoir quarante ans [6]; sa tête est forte; son front est assez développé; il porte toute sa barbe, qui est noire; ses yeux sont beaux, et les longs cils qui les protègent donnent à sa physionomie un air de douceur qui séduit tout d'abord et qui attire; mais, si on l'observe pendant quelque temps, on remarque que son regard n'est ni franc, ni intelligent, qu'il est quelquefois atone jusqu'à la niaiserie, et que les questions d'intérêt personnel ont seules le pouvoir de l'animer.

Ce n'est pas de l'amour que le khelifa professe pour l'argent, c'est de l'idolâtrie; toutes ses idées sont dirigées vers les moyens de se procurer le précieux métal. Voit-il une montagne : « Je voudrais, dit-il, avoir de l'or gros « comme cette montagne. » Est-ce un profond ravin qui

[1] *Adhom*, l'os, la carcasse de la selle.
[2] *Niban*, défenses de sanglier, qui, réunies par leurs bases, forment un *hehal* (croissant).
[3] *Heurz*, talisman.
[4] *Djebira*, grand portefeuille à plusieurs poches en forme de sabretache.
[5] *Guerbous*, pommeau de la selle.
[6] En 1854.

s'offre à sa vue : « Je désirerais avoir autant d'argent « qu'il en faudrait pour combler ce ravin. » Et pourtant si le khelifa aime l'or, c'est pour en faire le pire usage, l'enfouir. Sid Hamza est une sorte de tirelire qui reçoit, mais qui ne rend pas. « Nous autres marabouts, dit-il « souvent avec un air de parfaite ingénuité, nous ne « devons ouvrir la main que pour recevoir, jamais pour « donner. » Un jour, un des khoddam de son saint ancêtre, vêtu de loques, lui mit dans la main, devant nous, après lui avoir pieusement baisé le pan de son bernous, une pièce de deux sous ; comme nous lui témoignions notre étonnement qu'il daignât accepter une aussi modique offrande, il nous répondit que « le don du « pauvre était plus agréable à Dieu que celui du riche. » D'ailleurs, les petits ruisseaux font les grandes rivières. Comme conséquence de ce principe qu'il n'est pas fait pour donner, le khelifa ne pratique pas l'hospitalité ; il se contente de la recevoir : c'est la plus parfaite personnification du tronc d'église, béant à toutes les offrandes, quelque minimes qu'elles soient.

Quand Sid Hamza visite un des khoddam de Sidi Ech-Chikh, il ne le quitte que lorsqu'il s'est engraissé, saturé, rempli de son bien ; il se roule dans ce bien et s'en enduit comme l'abeille (moins le but, qui est le travail pour la communauté) charge de pollen ses pattes, son ventre, sa tête et ses ailes dans le calice d'une fleur. Cette sorte de parasitisme lui fait d'assez beaux revenus, qu'il enterre. Chez lui, il vit mal : quelques dattes ou de mauvais kousksou ; tous les dons qu'il reçoit en nature, il les entasse dans ses magasins d'El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, de Brizina ou d'El-R'açoul, et il les y laisse se détériorer, se perdre ou se pourrir sans profit pour personne. Sid Hamza n'a rien de l'homme de grande tente ; c'est plutôt le supérieur d'un ordre de frères mendiants.

Le khelifa est un personnage assez difficile à déchiffrer ;

c'est une antithèse vivante, insaisissable, et qui échappe à l'analyse : tour à tour capricieux comme un enfant gâté, ou sérieux comme le convoi du pauvre ; niais comme Jocrisse, ou profond et fin comme Machiavel ; paresseux comme un moine, dormeur comme le nègre Abboud [1], ou actif comme le travail même ; malaisé à mettre en selle, mais y restant des journées entières ; curieux comme une femme, ou indifférent à l'excès ; aujourd'hui flexible comme un roseau, demain ferme comme un chêne. Veut-il faire admettre une de ses idées, il contournera, il enroulera, il prolongera la personne dont il a besoin ; il n'arrivera pas directement au fait ; il louvoiera, il tâtera le terrain par ci, il le sondera par là ; il tâchera d'amener la conversation sur ce qu'il désire ; s'il sent son attaque compromise, il battra prudemment en retraite avant d'engager ses réserves ; il parlera d'autre chose, recommencera sa tentative, se retirera encore s'il le faut ; mais il n'abandonnera pas son idée, qu'il tient par la patte comme un enfant tient un hanneton au bout d'un fil ; puis, lorsqu'il croira le moment opportun, il la lancera de nouveau, et cela jusqu'à ce que, ennuyé de ce manège, on lui accorde ce qu'il demande, ou qu'on le lui refuse par un *non* catégorique. Alors, comme en justice, il remettra à huitaine ou à la plus prochaine occasion. Sid Hamza, ainsi que nous avons essayé de le démontrer, est un Protée d'une souplesse extraordinaire ; c'est un instrument dont il faut savoir jouer. On ne saurait se figurer ce qu'il a fallu de tact, de patience, d'adresse, de fermeté, à M. de Colomb [2], commandant supérieur du cercle de Géryville, pour tirer du khelifa, au profit de nos intérêts dans le Sahra, le meilleur parti possible. Depuis

[1] Le nègre Abboud a dormi pendant sept ans.

[2] Depuis général de division. M. de Colomb est non seulement un officier extrêmement distingué, mais c'est encore un charmant écrivain possédant le précieux don de dire simplement et d'intéresser.

la création du fort de Géryville, c'est-à-dire depuis le mois de décembre 1852 jusqu'en 1860, cet officier supérieur a été rivé au khelifa, qu'il était chargé de diriger, d'apprivoiser, de surveiller, de mettre à cheval quand il en était besoin, d'extraire du pays où il s'abattait pour s'y engraisser, de raccommoder avec ses parents ou avec son fils Abou-Bekr, qu'il jalouse. Aussi, que de tracas, que d'ennuis ce portier du Sahra n'a-t-il pas causés à M. de Colomb, avant que cet officier fût arrivé à en faire son homme-lige, et à prendre sur lui cette influence sans laquelle sa position n'eût pas été tenable!

C'est là le personnage à qui l'on va confier, avec des moyens arabes, le commandement d'une expédition qui devra nous ouvrir le Sahra jusqu'à ses limites naturelles et y préparer notre venue ; c'est Sid Hamza qui, hier, l'ami du sultan d'Ouargla, est aujourd'hui son antagoniste, et qui, demain, espérons-le, sera son vainqueur.

Le général Randon [1], alors Gouverneur général, ayant approuvé le projet d'expédition que lui soumit le colonel Durrieu, cet officier supérieur, qui était parvenu, non sans beaucoup de peine, à en faire accepter le commandement à Sid Hamza, procéda sans délai à la mise à exécution du plan qu'il avait conçu.

Le khelifa avait été lent à se décider ; deux choses le gênaient : Mohammed-ben-Abd-Allah avait pris sur lui un certain ascendant depuis leur entrevue sur l'Ouad-Zergoun ; de plus, il était marabout comme lui, et il se disait cherif, c'est-à-dire descendant du Prophète. Pour un vrai Croyant, il y avait bien là de quoi tâtonner un peu, et, franchement, on ne pouvait trop lui faire un reproche d'y regarder à deux fois. L'entreprise était, en outre, hardie et périlleuse ; car Mohammed-ben-Abd-Allah était

[1] Depuis maréchal de France et Ministre de la Guerre.

fort ; il fallait l'aller chercher bien loin, et avec des forces arabes présentant plus ou moins de solidité et de cohésion. On lui promit de le soutenir de près avec des troupes régulières, et de le secourir au besoin si, contre toutes prévisions, il était repoussé. Cette promesse leva les difficultés, et le khelifa accepta définitivement la mission qui lui était offerte. Le commandant de la subdivision de Maskara, celui du cercle de Géryville et Sid Hamza n'eurent plus dès lors qu'à préparer les moyens d'exécution.

Rendez-vous fut donné à Géryville aux cavaliers du cercle de Maskara et de Tiharet, de façon à pouvoir partir le 3 novembre 1853. Les contingents des tribus d'El-Ar'ouath-Ksal et des qsour des deux Arbaouat, des Chellala, d'El-R'açoul et de Brizina devaient se réunir dans ce dernier qseur et y attendre l'arrivée du khelifa, qui, dès lors, se trouverait à la tête de mille cavaliers et de mille fantassins, forces suffisantes, eu égard au but que se proposait l'autorité française.

Les goums et les fantassins des qsour, amenés par leurs ar'a ou par leurs qaïds, furent exacts au rendez-vous : le 2 novembre, ils campaient en *dououar* [1] sous les murs du fort de Géryville, attendant le signal du départ.

Le 3, qui était le jour fixé pour la mise en route de la colonne, M. de Colomb eut toutes les peines du monde

[1] *Dououar*, *circuit*, *cercle*, de *dar*, *tourner autour*. Un *dououar* est donc une réunion de tentes placées en cercle. Le *dououar* se compose de familles réunies par la communauté d'origine, par des sympathies ou par des intérêts particuliers : c'est l'élément de famille dans la tribu. Plusieurs *douaoueur* forment une *ferqa*, fraction (de tribu).

Les tentes d'un *dououar* sont dressées sur une ligne circulaire entourée de broussailles. C'est toujours dans cet ordre que campent les Arabes, soit en paix, soit en guerre. Cette formation a l'avantage de rendre la surveillance plus facile pendant la nuit. Les Français ont fini par adopter, en Afrique, l'usage de camper en carré ; ils ont ainsi mis un terme aux vols nocturnes d'armes et de chevaux que favorisait trop le mode réglementaire.

pour faire démarrer le khelifa ; tous les cavaliers étaient à cheval depuis longtemps déjà ; les bannières de soie verte et rouge frangées d'or flottaient au vent ; les musiciens étaient prêts à souffler ou à battre ; les chevaux des chefs frappaient la terre de leurs pieds de gazelle ; les fantassins de Stiten, pelotonnés comme des moutons, parlaient bruyamment pour s'étourdir, et pour s'empêcher de penser à leurs intérêts que cette réquisition allait laisser en souffrance. Une chose adoucissait cependant leurs regrets : ils avaient un fusil sur l'épaule et des cartouches dans leurs ceintures ; les chameaux, chargés d'un approvisionnement de deux mois de vivres pour les hommes [1] et pour les chevaux, d'une réserve de munitions de guerre et des outres destinées au transport de l'eau, les chameaux, dis-je, regardaient de leur air stupide cette foule qui grouillait autour d'eux ; tous, enfin, gens et bêtes, attendaient, et pourtant le khelifa, qui, sans doute, ne s'en préoccupait guère, était encore étendu sur les moelleux tapis qui garnissaient sa

[1] Les vivres de l'Arabe, soit en route, soit en expédition, se composent presque exclusivement de *rouïna*. La *rouïna* n'est autre chose que de l'orge qu'on fait légèrement griller sur une dalle chauffée ou dans une poêle, qu'on dépouille du son, et que l'on concasse à l'aide de la *raha* (moulin portatif) ; on ajoute à cette farine grossière du sel et des épices. Cette farine est renfermée dans un *mzoued* (sac fait de la peau d'un chevreau) que le cavalier suspend à l'arçon de sa selle, et que le fantassin porte en sautoir sur le côté.

Le repas de l'Arabe en voyage ne saurait être réglé ; le moment en est subordonné à la rencontre d'un *ouad* (rivière), d'une source ou d'une flaque d'eau laissée dans quelque cavité par les pluies. Quand l'eau est trouvée, la préparation du repas est on ne peut plus simple : le voyageur prend un peu de cette farine grillée qu'il met dans un pan de son bernous ; il puise de l'eau dans le creux de sa main ou avec sa *guenina* (coupe en tiges de halfa) ; il délaye cette farine, et en fait une pâte qu'il manipule pendant quelques instants pour l'arrondir en boulettes. Quand la pâte a acquis une certaine consistance, elle est bonne à manger.

Dans le Sahra, où l'orge est rare, le voyageur se contente souvent de dattes ; il les place également dans un *mzoued ;* au bout de quelque temps de séjour dans ce sac, les dattes, collées ensemble par l'effet agglutinant de leur partie gommeuse, forment une sorte de pain compacte et assez solide. L'espèce de magma obtenu par ce procédé se nomme *r'arès*, pain de dattes.

tente. Il paraissait soucieux, incertain du succès de la mission qui lui était confiée ; il craignait, en un mot, selon l'expression arabe, qu' « il ne lui tombât un grain de son chapelet, » c'est-à-dire d'éprouver un mécompte. M. de Colomb, qui connaissait son homme, résolut de mettre un terme à l'indécision de Sid Hamza en se présentant à sa tente. Le khelifa se leva dès qu'il aperçut celui qu'il appelait son *meilleur ami*, et vint au-devant de lui. Le commandant supérieur lui fit comprendre qu'on l'attendait depuis longtemps, que la première marche était longue, que son peu d'empressement pourrait sembler de mauvais augure à ses contingents ; qu'il fallait, au contraire, qu'il parût plein de confiance dans la réussite de l'entreprise, résultat qui, d'ailleurs, ne pouvait être douteux avec les forces dont il disposait et le soutien de nos colonnes. Le khelifa, séduit par l'air de conviction de M. de Colomb, n'hésita plus ; mais il ne voulut mettre le pied à l'étrier qu'autant que cet officier lui aurait juré trois fois *par Dieu* qu'il reviendrait vainqueur. Le commandant supérieur se rendit avec le plus beau sérieux du monde au désir du khelifa, et lui jura solennellement qu'il battrait le cherif, et qu'il reviendrait couvert de gloire et chargé des dépouilles du vaincu. Sid Hamza, parfaitement rassuré, embrassa chaleureusement son ami, et monta à cheval avec toute la gravité du chef religieux. Une des négresses de sa maison vint, selon l'usage, jeter un peu d'eau [1] sur la croupe et sur les pieds de sa monture ; ses serviteurs lui firent leurs souhaits de succès et de santé et lui baisèrent le genou.

[1] Il est d'usage, lorsqu'un grand va se mettre en route pour une longue excursion ou une expédition, que sa femme ou une négresse jette quelques gouttes d'eau sur la croupe et sur les sabots du cheval. Cette cérémonie est un souhait et un heureux présage. Cette tâche revient quelquefois au cafetier, qui, alors, vide une tasse de café sur les pieds de devant du cheval et une autre sur ses pieds de derrière.

Sans trop paraître prendre garde à ces témoignages de respect, le khelifa lança son cheval vers le goum. Quelques instants après, les *r'ouaïth* (espèce de clarinettes) jetaient aux échos leurs airs les plus plaintivement guerriers ; les *thboul* (tambours arabes) semblaient, tout en soutenant ces instruments de leurs voix de basse, les gourmander sourdement de leur faiblesse ; mille chevaux, excités par cette musique [1], s'ébranlaient les narines dilatées et fumantes ; les fantassins pelotonnés se dévidaient comme un écheveau embrouillé sous la main d'une habile fileuse, et le convoi, après avoir flairé sa direction, se mettait lentement en mouvement et prenait son courant vers le sud-est. Une heure après, un nuage de sable, soulevé par les pieds des chevaux, enveloppait le goum, qui allait franchir le Djebel-el-Ksal par le col des Oulad-El-Moumen.

Cette expédition enlevait toute leur force virile aux qsour et aux tribus qui y avaient fourni des contingents ; il fallait donc, comme nous l'avions promis au khelifa, faire avancer des forces françaises, tirées de nos avant-postes, pour mettre à l'abri des coups de main de l'ennemi les populations dégarnies de leurs guerriers, pour soutenir moralement Sid Hamza, et pour assurer sa retraite, s'il était repoussé.

Le commandant supérieur du cercle de Tiharet reçut l'ordre de se porter à El-Maïa avec un escadron de Spahis

[1] Nous avons eu souvent l'occasion d'observer l'influence excitante de la musique arabe sur les chevaux. Peut-être, cette musique primitive est-elle plus à leur portée que la nôtre, ou la nature des instruments agit-elle plus particulièrement sur leurs facultés auditives. Nous ne chercherons pas à donner l'explication de ce fait. Notre observation s'appuie sur de nombreux exemples ; nous allons en citer un, entre autres, qui paraît concluant : au commencement de 1854, nous arrivions, après un mois de marche de dix à quinze lieues par jour, sur l'Ouad-Mzab ; Chikh-Eth-Thaïïeb, sultan de Ngouça, nous y attendait avec sa musique ; dès les premières mesures, nos chevaux, oubliant leurs fatigues et leurs privations, s'animèrent d'une façon extraordinaire et cette excitation ne cessa qu'avec la cause qui l'avait produite.

et six cents chevaux de goum ; cent cinquante hommes d'infanterie de la garnison de Géryville ne tardèrent pas à le rejoindre. Cet officier avait pour mission de couvrir le pays jusqu'à Brizina et El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, afin de permettre aux tribus soumises l'accès des riches et verdoyantes vallées de l'Ouad-Zergoun.

Le chef du Bureau arabe de Sâïda, envoyé à Sbâïn-Aïoun avec vingt Spahis et deux cents chevaux de goum, protégeait les Thrafi et les Oulad-Sidi-Ech-Chikh contre les incursions des Braber, des Rzaïna et des Hameïan insoumis. De Sbâïn-Aïoun, ces forces commandaient la ligne de Bou-Semr'oun à Nâama et gardaient l'Ouest. El-Ar'ouat, qui avait fait également un mouvement en avant, gardait notre Est et le flanc gauche du khelifa.

Sid Hamza arriva à Brizina le 5 novembre ; l'Ouad-Seggar [1], grossi par les pluies abondantes tombées dans le Ksal, et, peut-être aussi, quelques affaires particulières, retinrent le khelifa dans ce qseur, qu'il ne quitta que le 9 pour se diriger sur Methlili. A trois marches en deçà de cette oasis, Sid Hamza écrivit, de son bivouac d'Oumm-ed-Deli, à la puissante tribu des Châanba, pour lui annoncer son arrivée et lui demander sa soumission à la France. Le khelifa avait des partisans dans Methlili, et les Châanbet-Berazga lui avaient fait déjà des ouvertures. Il ne lui restait donc à compter qu'avec une minorité factieuse, violente comme tout ce qui représente les partis exagérés, mais qui devait infailliblement succomber si elle tentait d'engager la lutte. Les partisans du cherif n'y étaient pas non plus fort à craindre, bien

[1] *Seggar*, rivière du Sahra presque toujours à sec, mais qui devient un torrent par les fortes pluies. Comme dans la plupart des rivières du Sud, on y trouve l'eau à une très petite profondeur en déblayant les sables qui sont à la surface, et qui encombrent son lit à fond de glaise. Le mot *seggar* indique d'ailleurs cette action de creuser le sable, soit pour y trouver l'eau, soit, dans les fortes chaleurs, pour y chercher de la fraîcheur et s'y étendre.

que, quelque temps avant l'arrivée de Sid Hamza dans les environs de Methlili, ils eussent fait une ovation très enthousiaste à Mohammed-ben-Abd-Allah, et qu'ils eussent élevé un *mqam*, en commémoration de son séjour dans leurs jardins, sur l'emplacement même où il avait dressé sa tente.

Les Châanbet-Berazga ne firent pas attendre leur soumission, et ils s'empressèrent de se porter à la rencontre du khelifa, qu'ils trouvèrent à une demi-marche de Methlili, entre Goufafa et Argoub-es-Sbâ (le Jarret du Lion) ; en lui offrant un cheval de *gada*, ils prostestèrent, dans les termes les plus vifs, de leur dévouement à sa cause. Pour être vrai, il faut dire que, quelques jours auparavant, ils avaient protesté non moins vivement de ce même dévouement au sultan d'Ouargla. Mais c'est là la condition des faibles, qui sont toujours obligés de vouloir ce que veulent les forts, et de paraître s'enthousiasmer pour ce qu'ils ne peuvent empêcher. Le lendemain, Sid Hamza campait au milieu de leurs palmiers sans que les partisans du cherif tentassent la moindre résistance. On remarqua, au contraire, que ce furent ceux-là qui lui crièrent le plus énergiquement : « Sois le bienvenu parmi nous ! »

Nous venons de voir que, sans coup férir, Sid Hamza avait réussi à détacher, à son profit, de la cause du cherif une tribu puissante et le qseur de Methlili ; mais ce résultat était sans importance tant que son adversaire trônerait dans sa *qasba* de Rouïçat ; c'est au centre de sa puissance qu'il faut aller le chercher et le combattre. Les Châanba, qui, par suite de leur soumission, avaient désormais tout intérêt au triomphe de la cause qu'ils venaient d'embrasser, offrirent leur concours pour aider à chasser leur ancien maître.

Aller à Ouargla était la partie la plus difficile de la mission du khelifa : il fallait préalablement tâter le

terrain, se créer de nouveaux partisans par des promesses ou par des menaces ; il fallait sonder les dispositions de ses adversaires, réveiller chez eux le respect et la vénération pour le nom de Sidi Ech-Chikh ; il fallait, en un mot, chercher à mettre de son côté le plus possible de chances de succès. Sid Hamza apporta dans ces négociations toute la finesse, toute l'habileté d'un vieux diplomate ; il sut même — ce qui prouvait chez lui une certaine valeur — mépriser les menaces du cherif, qui lui écrivait : « Renonce à ton projet insensé, ô Hamza le « rénégat ! sans quoi tu mourras damné en fuyant devant « moi ! »

Sid Hamza, nous l'avons dit, resta dix-huit jours devant Methlili, en attendant que l'horizon s'éclaircît et qu'il pût voir devant lui. Peut-être, et cela se comprendrait, y eut-il aussi dans cette longue inaction une certaine hésitation de sa part à marcher en avant ; en effet, le khelifa portait une lourde responsabilité, et puis il allait s'enfoncer dans l'inconnu, et l'inconnu se présente toujours avec des proportions exagérées et des dangers qui, souvent, ne sont à redouter que parce qu'on ne les connaît pas.

Sid Hamza n'avait encore rien reçu d'Ouargla, et il était dans l'ignorance la plus complète des dispositions de ses habitants à son égard. Cette situation l'inquiétait ; un jour enfin, un Mkhadmi, qui s'était échappé de cette oasis au péril de sa vie, lui apportait des paroles amies de ses partisans dans ce qseur. Peu de temps après, son frère, Sid Ez-Zoubir, qui, jusque-là, avait servi la cause du cherif, venait lui offrir, de la part de quelques hommes influents des Châanba, des Mkhadma et des Saïd, des protestations d'un dévouement qu'il n'était pas prudent de manifester à Ouargla. Ces hommes lui faisaient dire : « Viens à nous avec le plus de forces possible, et nous « t'aiderons de tout notre pouvoir. » Chikh-Eth-Thaiïeb-

ben-Babia lui-même, que le cherif avait fait chef de Ngouça après avoir renversé son frère Abou-Hafs, l'héritier légitime, Chikh-Eth-Thaiïeb, disons-nous, faisait connaître à Sid Hamza qu'il était tout à lui et aux Français, et qu'aussitôt qu'il se présenterait devant son qseur, les portes lui en seraient ouvertes. Ce petit sultan nègre n'avait, sans doute, qu'une médiocre confiance dans la durée du règne de son protecteur; il sentait, le prévoyant sultan, que le cherif était un astre qui s'éteignait, et il tournait tout naturellement son regard vers l'astre qui se levait. Cette évolution, qu'il exécutait avec une si remarquable candeur, tendrait à prouver qu'il avait plus d'affection pour son *chikhat* que pour Mohammed-ben-Abd-Allah.

Les affaires de Sid Hamza prenaient bonne tournure, et, certain à présent de pouvoir s'établir à Ngouça, il se décida à se porter en avant. Il quitta Methlili, emmenant avec lui cent fusils des Châanba nouvellement soumis et les hommes les plus influents de cette tribu. Chikh-Eth-Thaiïeb, qui brûlait de montrer son zèle, et qui espérait bien qu'on lui en tiendrait compte lorsqu'il s'agirait de réorganiser la confédération d'Ouargla, n'attendit pas, pour consommer sa défection, que son nouveau maître fût arrivé sous les murs de son qseur : Sid Hamza trouva sa *gada* sur l'Ouad-Mzab, à quatre lieues en avant de Ngouça. Chikh-Eth-Thaiïeb était venu lui-même au-devant du khelifa avec les *grands* de son *gouvernement*, et il mettait encore une fois son qseur à sa disposition. Sid Hamza y entrait le lendemain, et y déposait ses approvisionnements dans une espèce de camp retranché élevé en avant de l'une de ses portes.

Sentant l'ennemi approcher, le sultan d'Ouargla n'était pas resté inactif : il avait parcouru les douars et les qsour, faisant un suprême appel aux vrais Musulmans,

cherchant à enflammer le courage des *moualin el-kebda*[1], et à stimuler le zèle des tièdes par des promesses réalisables dans ce monde ou dans l'autre. Le malheureux cherif voyait bien que le vide se faisait autour de lui, et il ne pouvait plus douter de la défection d'une grande partie des Châanbet-bou-Rouba, des Mkhadma et des Sâïd. Il parvint cependant, avec beaucoup de peine, à réunir quatre mille hommes environ sous Ouargla ; mais, par mesure de prudence, il avait fait filer dans le sud les bagages que sa qasba de Rouïçat n'aurait pu protéger efficacement. Après s'être séparé par le divorce des femmes qu'il avait épousées dans le pays, il chercha à mettre en sûreté, en les envoyant au loin dans la direction de ses bagages, les chameaux et les troupeaux des tribus.

Sid Hamza venait d'être informé de cette émigration par ses espions ; il résolut aussitôt de s'alléger de ses approvisionnements, qu'il laisserait à Ngouça sous la garde de six cents fantassins, et de se porter, par une marche rapide, sur la ligne que suivaient les troupeaux et les bagages du cherif. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, Mohammed-ben-Abd-Allah, mal renseigné par ses coureurs, prenait ses dispositions pour surprendre et enlever son adversaire, qu'il croyait toujours sous les murs de Ngouça. Il se mit, à cet effet, en marche vers dix heures du soir, et il arrivait devant le qseur vers une heure du matin. La lune brillait alors de tout son éclat, et Ngouça paraissait dormir du plus profond sommeil dans sa corbeille de palmiers. Le cherif, retenant son souffle dans la crainte d'éveiller sa proie, enlace silencieusement de son goum la forêt de

[1] *Moualin el-kebda, les maîtres du foie, les possesseurs de foie,* c'est-à-dire les hommes courageux. Les Arabes placent le siège du courage dans ce viscère, comme nous nous le mettons dans le cœur. Ils disent quelquefois aussi « *el-moualin el-qalb,* » *les gens de cœur.*

dattiers, aux limites de laquelle tout Ngoucien cherchant à s'échapper doit trouver la mort. Ces dispositions prises, il porte ses fantassins, qui se glissent d'arbre en arbre, en rampant comme des reptiles, jusqu'à la lisière intérieure couvrant le qseur à l'est ; ils sont à moins de cent mètres du retranchement, dans lequel on ne remarque que des *r'eraïr* [1] entassés les uns sur les autres : ce sont les approvisionnements de l'ennemi. Ils ne sont pas gardés ; car, pas une arme ne brille sous les rayons de la lune ; pas un bernous blanc dans cette enceinte où tout est calme et silence ; pas le moindre bruit derrière les remparts du qseur. Mohammed-ben-Abd-Allah court de groupe en groupe ; on peut lire sur son visage toute sa confiance dans le succès ; ses meilleurs fantassins sont là. Pour toute harangue, il leur montre le butin ; puis, à son signal, tous fondent impétueusement sur le retranchement, élevé de 1 mètre 30 centimètres au-dessus du sol ; ils vont le franchir ; mais, tout à coup, deux cents Ngouciens, qui se tenaient couchés le ventre à terre, se lèvent en poussant de grands cris, et présentent à l'assaillant une double rangée de canons de fusils qui vomissent la mort dans ses rangs ; du centre des r'eraïr, assez habilement disposés en réduit, sort une nuée de défenseurs qui, tirant par-dessus la tête des leurs, ajoutent encore à l'énergie de la résistance. Décontenancés par un accueil sur lequel ils ne comptaient pas, les fantassins du cherif se replient dans les palmiers, d'où ils continuent un feu sans efficacité avec les Ngouciens abrités derrière leurs murs.

Les dispositions prises par le cherif étaient assez judicieusement combinées, et il avait de grandes chances de réussir dans son attaque sur Ngouça ; mais une

[1] *R'eraïr* (pluriel de *r'erara*), sacs en laine dont se servent les Sahriens pour le transport des denrées, telles que blé, orge, dattes, etc. Deux de ces sacs composent la charge d'un chameau.

vieille femme, parente de Sid Hamza, avait pu s'échapper d'Ouargla, et prévenir les Ngouciens des projets de Mohammed-ben-Abd-Allah, arrivés à sa connaissance on ne sait trop comment.

Pour n'avoir pas l'air de se retirer sans brûler de la poudre, les fantassins du sultan d'Ouargla entretenaient, depuis une heure, un inoffensif feu de tirailleurs avec les défenseurs de Ngouça, lorsque, tout à coup, les fusils se taisent du côté du cherif; une grande agitation paraît se manifester parmi ses *traris;* ils se groupent tumultueusement, crient, discutent avec chaleur. Les assiégés croient en deviner la cause : quelques-uns des éclaireurs de Mohammed-ben-Abd-Allah auront, certainement, découvert la trace de Sid Hamza, et les gens du cherif viennent de comprendre qu'ils n'ont eu affaire qu'à un petit nombre de ses fantassins, tandis que le gros de sa troupe menace leurs familles et leurs biens. Cette multitude, que la soif du gain a retenue jusqu'alors sous les drapeaux du sultan d'Ouargla, ne songe plus qu'à ses intérêts compromis; elle est sourde aux prières, aux supplications de Mohammed-ben-Abd-Allah, qui s'efforce de lui démontrer que tout n'est pas désespéré si elle reste unie, et que se séparer c'est se perdre infailliblement. Mais ces insensés ne l'entendent pas; leur pensée est déjà sur la trace de ce qui leur est cher : ils voient leurs troupeaux enlevés, leurs familles et leurs biens tombés aux mains de l'ennemi. Bientôt les contingents du cherif ne forment plus qu'une masse confuse qui, après avoir roulé sur elle-même, se disperse et se rue pêle-mêle dans des directions où l'appelle un danger bien autrement sérieux pour elle que celui que peut courir la cause de son sultan. Les gens d'Ouargla se portent sur leur ville pour la défendre; les Sâïd, les Châanbet-bou-Rouba et les Mkhadma courent à leurs campements autour du qseur, tandis que les Arbaâ, les

Oulad-Naïl et les Har'azlia entraînent le cherif dans le sud, vers leurs troupeaux et leurs douars menacés.

L'heureuse manœuvre de Sid Hamza, qui, en cette occasion, s'était inspiré de nos leçons, avait eu l'important et décisif résultat de disperser, diviser, morceler en trois ou quatre tronçons sans chefs, sans direction, cette armée que le cherif avait eu tant de peine à rassembler, et qui, dès à présent, était incapable d'opposer une résistance sérieuse aux contingents de notre khelifa.

Sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui, Sid Hamza suivait imperturbablement, guidé par ses limiers, les traces de l'émigration. Après avoir marché toute la nuit, il rencontra, à la pointe du jour, des troupeaux de moutons dont les gardiens lui fournirent quelques indications qui lui permirent d'atteindre six cents chameaux. Vers quatre heures du soir, il donna un peu de repos à ses contingents, puis, à la nuit, grâce à la puissance de l'odeur du butin qui mettait des ailes aux talons de ses fantassins, il put se remettre à la recherche de l'émigration qui fuyait dans le sud.

Le khelifa marchait depuis quelque temps, quand ses coureurs lui signalèrent un goum et une troupe nombreuse de fantassins. Des cavaliers des Oulad-Zyad, envoyés pour les reconnaître, furent reçus à coups de fusil. Sid Hamza comprit de suite que cette troupe devait être celle que conduisaient le cherif et Ben-Naceur : elle se composait, en effet, des contingents qui, après l'insuccès de l'attaque de Ngouça, avaient entraîné Mohammed-ben-Abd-Allah à la défense de leurs familles et de leurs troupeaux.

Craignant avec raison les inconvénients inséparables d'un combat de nuit, Sid Hamza maintint son monde ; il se contenta de renforcer le goum des Oulad-Zyad, qui eut pour mission de surveiller l'ennemi, de le suivre pas

à pas, et de le harceler sans relâche jusqu'au point du jour.

Le cherif (car c'était lui), qui se trouvait dans des conditions trop défavorables pour chercher, en acceptant le combat, à arrêter le khelifa qui le talonnait, poussait activement ses fantassins pour leur faire gagner deux énormes dunes que montraient au loin les vagues lueurs de la nuit sur la direction qu'il suivait : il comptait que cette position, inaccessible à la cavalerie, lui permettrait, en inutilisant les goums ennemis, de faire tête aux quatre cents fantassins de Sid Hamza. Cette combinaison avait l'avantage de faciliter aux bagages du cherif et aux troupeaux des tribus le moyen de prendre une grande avance, et de se mettre, en s'enfonçant dans le sud, hors de l'atteinte du khelifa.

Mohammed-ben-Abd-Allah arriva bientôt au pied des dunes, et se hâta de profiter du temps qui lui restait avant le lever de la lune pour établir ses contingents : les fantassins en couronnèrent les sommets ; ils furent disposés de manière à fournir des feux croisés en avant de la traverse sablonneuse qui relie les deux dunes entre elles ; ce fut derrière cet obstacle, rendu formidable par la position des fantassins, que le cherif abrita ses cavaliers et ses chameaux. Il est utile d'ajouter, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que ces dunes, praticables seulement par le col qui les séparait, ne pouvaient être tournées qu'en faisant un très long détour qui eût permis au cherif d'échapper à son adversaire.

Le sultan d'Ouargla avait à peine terminé ses préparatifs de défense, que la lune paraissait à l'horizon et venait éclairer, en s'élevant majestueusement dans les cieux, le champ où il allait essayer de sauver, dans une luttesuprême, sinon sa puissance, déjà fort compromise, du moins sa fortune et les biens des contingents, lesquels, par leurs incessantes agressions contre nos tribus sou-

mises, avaient fini, en lassant notre patience, par nous attirer chez eux.

Tout en s'estimant heureux que le cherif voulût bien, enfin, accepter le combat, Sid Hamza ne se dissimulait pas, cependant, la force de la position dont avait si habilement profité son adversaire, et la difficulté de l'en chasser; il pressentait bien aussi tout ce qu'il lui faudrait déployer d'énergie, de vigueur, d'élan pour pousser à l'assaut de ces dunes des contingents à qui, le butin leur échappant, il ne restait plus d'autre mobile que la gloire, déesse d'une grande influence sur le soldat français, mais à laquelle les Arabes de nos jours dressent peu volontiers des autels. En effet, dès que la lune eut montré aux malheureux contingents du khelifa toute l'importance de l'obstacle qui les arrêtait, on les vit flairer désappointés la direction par laquelle fuyait, au delà des dunes, le butin dont ils comptaient faire leur proie. Nous ajouterons que, dès lors, pour le plus grand nombre, l'utilité de l'attaque de ces redoutables retranchements ne paraissait pas absolument incontestable. Sid Hamza lui-même n'était pas éloigné de partager cette manière de voir; mais il sentait les Français derrière lui, et il comprenait que le but de sa mission ne pouvait être considéré comme atteint qu'autant qu'il aurait battu le cherif, et qu'il se serait établi dans sa *qasba*. Il faut l'avouer à la louange du khelifa, il en eut bientôt pris son parti.

Nous allons donc voir se dérouler sur ce champ de bataille les péripéties d'un combat étrange, et dont nos guerres d'Europe n'offrent point d'exemple, lutte terrible au milieu du désert, n'ayant que Dieu ou le diable pour témoin : deux partis, perdus dans l'immensité du Sahra, vont se heurter, Musulmans contre Musulmans, et cela, le croirait-on ? au profit de la France, qui, par Sid Hamza, son précurseur dans ces régions lointaines,

donnera la mesure de la puissance de son bras à des populations qui la connaissent à peine de nom.

La tâche est difficile et pleine de dangers pour les contingents de notre khelifa : il faut donner l'assaut à ces monstrueux *âreug* de sables mouvants, collines mobiles à pentes roides, fuyantes, dans le flanc desquelles le fantassin enfonce jusqu'au genou et le cheval jusqu'au poitrail; il faut, sous le feu d'un ennemi embusqué dont tous les coups doivent porter, escalader péniblement ces terribles retranchements, et arriver à leurs sommets dentelés de trois cents canons de fusils envoyant la mort sans qu'il soit possible de la rendre.

Malgré ces difficultés, Sid Hamza a résolu d'attaquer à la pointe du jour.

En attendant ses fantassins, qui sont restés en arrière à la conduite des prises, Sid Hamza ordonne à ses goums d'escarmoucher au pied des dunes, d'inquiéter l'ennemi, et, en lui faisant croire à une attaque sérieuse, de le forcer à user ses munitions. Pendant l'assaut de la dune de droite, ils devront attirer l'attention des défenseurs de celle de gauche par des démonstrations sur plusieurs de ses points.

Les fantassins paraissent avec le jour; le khelifa se porte à leur rencontre; il a senti qu'il ne fallait pas leur laisser le temps d'apprécier la force de la position de l'ennemi; il les harangue chaleureusement, les excite au combat, leur met le feu au cœur en leur faisant espérer un riche butin, et, leur montrant le chemin, il s'élance à leur tête contre l'une des dunes, qu'il escalade par la droite pour éviter les feux croisés des deux retranchements. Electrisés par l'exemple de Sid Hamza et de quelques-uns de ses plus audacieux cavaliers, les fantassins se ruent avec l'impétuosité de l'ouragan sur les traces de leur chef; ceux de Stiten surtout, dont la bravoure est connue, se font remarquer par leur élan et

par les imprécations qu'ils jettent, à l'imitation des héros d'Homère, à leurs ennemis embusqués au sommet de la dune et rasés comme des panthères. Les fantassins du cherif ont laissé arriver, sans donner signe de vie, les gens de Stiten jusqu'au pied de l'obstacle ; ils attendent, le fusil à l'épaule, que les difficultés de l'ascension aient refroidi l'enthousiasme des assaillants, et qu'ils soient bien empêtrés dans les sables : la crête de la dune s'éclaire aussitôt d'une couronne de feux ; pas une balle ne tombe à terre ; les cris, les malédictions redoublent ; le sable boit du sang avec avidité ; la dune est tachetée de cadavres, et le gris-sale de leurs bernous tranche sur sa robe fauve-ardent. La confiance des fantassins de Sid Hamza diminue en raison des difficultés ; ils hésitent, ils tournoient, se pelotonnent ; les défenseurs de la dune redoublent leur feu ; les sarcasmes pleuvent comme les balles ; les fantassins du khelifa tentent encore un effort ; mais leur attaque est molle, indécise ; ils reculent, tournent définitivement le dos, et vont en désordre chercher un abri derrière les cavaliers. Sid Hamza a été entraîné dans leur mouvement de retraite : l'œil ardent, il vole de l'un à l'autre sur son cheval blanc d'écume et les flancs ensanglantés par le chabir ; il interpelle les fuyards par leurs noms de tribu ; il les traite de femmes ; il leur promet des quenouilles en guise de fusils ; il leur rappelle que le butin n'est pas pour celui qui fuit, et que le poëte a dit : « *Men r'eleb sleb,* » *Celui qui est vaincu est dépouillé*. Cette citation les émeut ; le khelifa en profite habilement, et, les animant de la voix et du geste, il lance vigoureusement son cheval dans la dune ; il est suivi de près par son parent, l'intrépide Sid Qaddour, qui veut le devancer et le couvrir. Entraînés par tant d'audace, les fantassins s'élancent à l'assaut, tête baissée, sans proférer une seule parole cette fois, sans tirer un coup de fusil. Les cavaliers sont derrière eux : le sable fuit sous les

pieds de leurs chevaux; mais, comme la marée montante autour d'un écueil, fantassins et cavaliers s'élèvent malgré le feu des assiégés. Sid Hamza, le but de cent fusils, est blessé d'une balle à la main; il atteint néanmoins, le premier, le sommet de la dune; ses fantassins sont sur ses pas. La mêlée devient alors furieuse; assiégeants et assiégés n'ont plus le temps de recharger leurs armes; on se bat à coups de crosse de fusil, à coups de sabre, à coups de bâton. Sid Hamza est reconnu par El-Hadjdj-Eth-Thaiyeb, des Bni-Maïda, qui, après avoir déchargé son arme à bout portant sur lui, l'a saisi par son bernous et cherche à le désarçonner; le khelifa s'en débarrasse en lui cassant la tête d'un coup de pistolet; mais, en même temps, comme Mahomet à la bataille d'Ohod, il reçoit un coup de massue qui lui brise les incisives de la mâchoire supérieure. Malheur alors à qui lui tombe sous la main! chaque fois qu'il abaisse son bras, il donne la mort.

Sid Hamza est toujours à cheval; les pieds de l'animal pétrissent des cadavres; le noble coursier, — un bouillant *tmoulig* [1], — qui n'a pas encore été atteint, et qui semble vouloir prendre sa part du combat, fait par ses ruades le vide autour de son maître; mais une balle vient lui fracasser une jambe, et il roule avec son cavalier dans une boue de sable et de sang. Sid Qaddour s'en aperçoit; il s'élance, le sabre au poing, et fait une trouée dans un groupe d'ennemis qui se précipitaient sur le khelifa; son cheval est percé de deux balles; lui-même est blessé à la cuisse, mais il frappe toujours. Les fantassins font merveille, ceux de Stiten surtout; ils dégagent Sid Hamza, dont le fusil est brisé par les balles, et dont les bernous sont percés à jour comme une dentelle. Néanmoins, les partisans du cherif tiennent toujours bon, et les assail-

[1] Cheval qui se bat et aide son maître dans la mêlée.

lants, harassés de fatigue, las de frapper, sont encore obligés de se replier.

La rencontre avait été rude et meurtrière, et les pertes étaient sensibles des deux côtés. Stiten, particulièrement, marbrait la dune des cadavres de ses intrépides fantassins.

Brizina s'était aussi frayé un chemin sanglant vers l'ennemi, et plusieurs de ses enfants gisaient sur le sol morts ou dangereusement blessés. Les goums des Oulad Zyad, des Rzigat et des Derraga avaient perdu quelques-uns de leurs plus braves cavaliers. L'ennemi, de son côté, avait à regretter la perte d'un de ses hommes les plus remarquables, El-Hadjdj-Eth-Thaiyeb, tué par Sid Hamza ; et son chef le plus influent, Ben-Naceur-ben-Ech-Chohra, était là enfoui sous les cadavres des siens, la cuisse percée de deux balles.

Mais le but n'était pas atteint tant que l'ennemi conserverait ses positions ; Sid Hamza veut en finir, et il se prépare à recommencer la lutte, qui ne pouvait être longue : il cherche à rallier une seconde fois ses contingents. Il est magnifique courant d'un groupe à l'autre, le visage ensanglanté, choisissant les hommes les plus braves, faisant appel à tout ce qui peut les émouvoir, leur présageant le succès, qui ne tient plus qu'à un dernier effort. Mais c'est en vain, les contingents ne bougent pas : ils ont mesuré l'étendue de leurs pertes ; ils ont compté leurs morts et leurs blessés, et tenter un troisième assaut leur paraît impossible. Se rappelant ce proverbe arabe : « *Fuir en temps opportun c'est vaincre,* » quelques hommes osent même parler de retraite. Le khelifa avait épuisé tout l'arsenal des mobiles pouvant avoir quelque action sur la fibre arabe ; il était lui-même à bout de forces ; mais se retirer quand le succès est certain, abandonner l'œuvre après tant de sacrifices et quand on touche au but, fuir, en un mot, devant le vaincu lui paraît impossible. Le triomphe, d'ailleurs, c'est la clef qui doit lui

ouvrir les portes d'Ouargla ; c'est la soumission des tribus qui obéissent à Mohammed-ben-Abd-Allah ; c'est, enfin, la défection des contingents qui suivent encore les bannières du sultan, et qui vont l'abandonner comme l'écorce se détache de l'arbre qui n'a plus de sève. Tous ces avantages étaient de la dernière évidence ; mais il s'agissait d'en convaincre les contingents et de les décider à tenter ce dernier effort qui devait leur donner la victoire. La fortune vint heureusement au secours du khelifa, en lui envoyant une de ces inspirations qui ne manquent jamais leur effet quand un chef est aimé de sa troupe, ou lorsqu'il exerce sur elle une grande influence : « Il « faut vaincre, dit-il à ses contingents ; nous retirer c'est nous perdre ! » Et pour donner de la confiance aux plus abattus, et leur prouver qu'il veut triompher ou tomber avec eux, il choisit pour monture, parmi les chevaux de ses goums, le *kidhar* [1] le moins propre à la fuite, un cheval dont le Chevalier de la Manche n'eût certainement pas voulu. Aussitôt, et comme par enchantement, les fantassins se reforment et chargent leurs armes, et les goums se rassemblent. Sid Hamza allait donner le signal de recommencer la lutte, quand il vit s'avancer vers lui huit hommes à pied conduisant un cheval de soumission, et criant : « Au nom de Dieu et de la justice, ô Sidi « Hamza ! nous te demandons l'*aman* [2] ! Nous demandons « à venir sous ton drapeau et sous celui de la France ! »

Le khelifa suspend l'attaque et fait signe aux envoyés de s'arrêter ; il rassemble ensuite ses qaïds sur une éminence, et leur demande leur avis sur ce qu'il convient de faire : « Donne-leur l'aman, lui disent-ils ; les « Français, s'ils étaient ici, n'hésiteraient pas à le leur « accorder. Nous savons qu'ils sont miséricordieux, et

[1] *Kidhar*, mauvaise monture, rosse.

[2] *Aman*, sauf-conduit, sûreté, état de celui qui n'a rien à craindre. *Aman* signifie encore *quartier*, *merci*, *miséricorde*, *pardon*.

« qu'ils pardonnent avec joie à leurs ennemis. » Un seul d'entre eux, le qaïd des Oulad-Zyad, voulait encore combattre pour venger la mort d'un de ses parents qui venait de succomber ; mais, suivant l'avis de la majorité, le khelifa fait avancer les envoyés, écoute leurs propositions, et consent à les laisser rejoindre leurs tentes et à leur accorder l'aman, à la condition que, sous dix jours, ils viendront, avec leurs familles et leurs troupeaux, camper dans le voisinage de Ngouça, et se soumettront à tout ce qui leur sera imposé par l'autorité française.

Un homme sûr accompagne la députation jusqu'au camp ennemi; il a pour mission de s'assurer que Ben-Naceur-ben-Ech-Chohra, blessé et incapable de marcher, accepte les conditions imposées.

En résumé, la soumission de l'ennemi était un fait des plus heureux, en ce sens que sa position lui permettait de tenir encore quelque temps, et que les assaillants, manquant d'eau, eussent été forcés de se retirer sur les sources de Ngouça, si le troisième assaut que Sid Hamza était sur le point de tenter n'eût pas réussi.

Quant au cherif, il avait prudemment disparu : les uns prétendaient qu'il s'était jeté dans le sud, à la suite de ses bagages, pendant que Ben-Naceur organisait la défense des dunes ; les autres assuraient qu'il avait fui après le combat, suivi de deux ou trois cavaliers seulement. Mais il était hors de doute que Sid Hamza avait voulu laisser échapper le cherif [1]. En effet, un descendant

[1] Pour en finir avec le cherif, nous dirons qu'à la suite du combat dans les dunes, il se retira en toute hâte, abandonné par ses adhérents, du côté de Nefta, en Tunisie. L'année suivante, au mois de septembre 1854, il était parvenu à réunir un goum d'une centaine de chevaux et cinq ou six cents fantassins armés, avec lesquels le chikh de Touggourt, Selman-ben-Ali-ben-Djellab, son nouvel allié, le lança sur la confédération d'Ouargla, qui l'accueillit ; mais, à l'annonce de l'approche de notre ar'a Sid Ez-Zoubir, le cherif se décida à regagner l'Ouad-R'ir. Battus à Meggarin par une colonne française, dans les derniers jours de novembre, Selman et Mohammed-ben-Abd-Allah s'enfuirent en Tunisie ; le premier nous abandonnait Touggourt, sa capitale, dans

de Sidi Ech-Chikh, l'héritier de son pouvoir religieux, ne pouvait, en conscience, mettre la main sur un marabout, et le livrer aux Français sans encourir et justifier ce reproche d'apostasie que Mohammed-ben-Abd-Allah lui avait déjà jeté à la face ; puis, les choses de ce monde sont bien instables, et le vaincu de la veille peut très bien être le vainqueur du lendemain. C'est ainsi que raisonnaient les Arabes au temps où leurs luttes, qui n'eurent rarement d'autre mobile que la cupidité, les tenaient dans un état permanent d'hostilité.

Sid Hamza reprit le chemin de Ngouça en emportant ses morts, dont les blessures béantes laissaient sur le sol une trace sanglante [1]. Arrivé à hauteur d'*El-Bekrat* [2], à trois lieues au sud d'Ouargla, le khelifa aperçut devant lui une grande foule qui s'avançait dans sa direction ; il envoya, pour la reconnaître, quelques-uns de ses cavaliers : c'étaient les Mkhadma, les Sâïd-Atba et les Châanba qui lui amenaient des chevaux de soumission. Ces braves gens avaient appris avec une merveilleuse rapidité la défaite et la fuite du cherif, et ils venaient tout

laquelle nous entrions le 2 décembre 1854. Le cherif resta jusqu'en 1858 dans la régence de Tunis, où il était gardé à vue : trompant la surveillance dont il était l'objet, il s'échappa et se dirigea sur le Touat, où il réussit à prendre une certaine influence. Il parvint à réunir quelques centaines de coupeurs de route, avec lesquels il pénétra sur notre territoire et s'avança jusqu'aux environs d'El-Ar'ouath, où il apparut le 14 septembre 1861. Ce devait être sa dernière pointe : poursuivi par Sid Abou-Bekr, fils de Sid Hamza, à la tête d'un goum de trois cents chevaux, il est atteint et cerné dans les Areug (dunes), où il est fait prisonnier. Transporté en France, le cherif est resté détenu pendant quelque temps dans la prison militaire de la place de Perpignan. Puis il obtint d'être interné dans une ville du littoral de la province de Constantine.

[1] Mahomet défend de laver le sang des guerriers morts sur le champ de bataille, parce qu'ils doivent paraître, au jour de la résurrection, avec leurs blessures saignantes, qui exhaleront l'odeur du musc.

[2] *Bekrat* (pluriel de *bekra*, jeune chamelle de trois à cinq ans), colline de sable dentelée de sept mamelons qui, d'après la légende, auraient été sept chamelles. Insulté par un chamelier, un marabout les aurait changées en mamelons de sable pour le punir de son irrévérence à son égard.

naturellement et sans le moindre scrupule se soumettre au pouvoir nouveau, puisqu'il avait été le plus fort, et qu'il est hors de doute que toute puissance vient de Dieu. Cette théorie n'est pas, croyons-nous, absolument particulière au désert.

Cette foule *idolâtre* se rua au-devant du khelifa en cherchant à lui baiser l'étrier ou le genou, et en criant de toute la force de ses poumons : « Que Dieu t'élève ! Nous « sommes soumis, et nous nous abritons sous ton drapeau ! » Quelques-uns ajoutèrent, dit-on : « Et sous celui « de la France ! » mais ils le firent si bas, que les oreilles du khelifa n'eurent pas lieu d'en être offusquées.

La marche de Sid Hamza ne fut plus qu'un triomphe ; les Mkhadma surtout se montrèrent très enthousiastes : au lieu de le laisser aller à Ngouça, ils voulurent le conduire à Rouïçât et l'installer dans la *qasba*, qu'ils promettaient d'enlever à une centaine de fantassins du cherif qui la gardaient encore. Sid Hamza se laissa faire cette violence, et se dirigea sur ce *palais* qu'avait élevé tout récemment à Mohammed-ben-Abd-Allah l'amour inaltérable de ses peuples ; mais les fantassins chargés de la défense de la qasba n'avaient pas cru devoir attendre le successeur de l'ex-sultan, et ils avaient pris avec une certaine unanimité le sage parti de se retirer. Cette manœuvre paraissait même avoir dû s'exécuter assez précipitamment ; car ces fidèles gardiens n'avaient pas pris le temps de fermer derrière eux les portes de l'habitation de leur souverain. Sid Hamza y entra solennellement, et s'y établit aussitôt, pour que son triomphe fût bien évident aux yeux de tous.

Sid Hamza, qui n'avait plus rien à craindre de l'ennemi, fit venir ses bagages et ses approvisionnements qui étaient restés à Ngouça, et ses contingents campèrent autour de cette qasba d'où partit si souvent le cherif pour s'élancer sur le Nord.

La ville d'Ouargla ne s'était point encore prononcée pour le nouvel ordre de choses; l'agitation était grande dans ses trois quartiers. Il se forma un parti de la résistance qui n'avait d'autre but que de se faire acheter, et le qseur devait ouvrir ses portes à deux battants dès que le khelifa le voudrait bien. Il était clair qu'Ouargla ne tenait plus que par une sorte de pudeur également naturelle à certaines villes fermées, et à cette catégorie de femmes qui ne demandent pas mieux que de succomber, pourvu qu'il y ait apparence de violence ou de lutte.

De sa résidence de Rouïçat, Sid Hamza menaçait les jardins d'Ouargla; chaque jour, il expédiait un cavalier qui demandait la soumission de la ville, soumission qu'elle remettait invariablement au lendemain. Trouvant, au bout de huit jours, que ce jeu avait assez duré, le khelifa quitta Rouïçat et vint poser son camp à un kilomètre des murs du qseur; il fit connaître aussitôt à la djemâa son intention de commencer, dès le lendemain, la dévastation des jardins si les Ouargliens ne prenaient une prompte détermination. Les Bni-Sicin se présentaient le soir même à la tente de Sid Hamza, et se bousculaient pour baiser le pan de son bernous; le lendemain, de grand matin, les deux autres quartiers sollicitaient la même faveur.

Sid Hamza commandait donc partout en maître, et la confédération le reconnaissait comme le représentant de la France. Pour frapper l'imagination de ces populations, et pour leur rendre plus sensible la chute de Mohammed-ben-Abd-Allah, le khelifa ordonna la destruction de la qasba de Rouïçat. On eut encore, dans cette circonstance, l'occasion de remarquer que ceux qui avaient montré le plus de zèle pour la faire élever furent aussi les plus ardents à la renverser; il leur fallut moins d'une journée pour raser de fond en comble cette solide construction, la seule de toute la confédération qui fût en

maçonnerie. Avec elle finissait le temps des sultans, des cherifs, de l'anarchie, et la France allait se charger, désormais, de donner des maîtres à l'aînée des cités du désert.

Bien que faite en notre nom, cette conquête ne pouvait être complète qu'autant que des forces françaises paraîtraient dans ces lointains parages, et les dépouilleraient de cette sorte de virginité dont se vantent volontiers les régions que le vainqueur n'a pas parcourues, et les places fortes qu'on n'a pas attaquées. Au milieu de ses succès, Sid Hamza n'avait peut-être pas assez insisté sur ce fait qu'il n'était que notre représentant, et ces Sahriens, qui nous connaissaient à peine, pouvaient n'avoir pas suffisamment senti, dans les éléments indigènes qui les avaient soumis, la main puissante de la France. Il fallait donc nous y montrer, visiter ces steppes qu'aucun pied chrétien n'avait encore foulées ; il fallait planter notre drapeau sur les minarets des qsour, pénétrer les mystères de ces oasis sur lesquelles nous n'avions que de vagues renseignements, et empêcher Sid Hamza de croire qu'il en avait fait la conquête à son profit ; il importait surtout d'organiser le pays, de lui donner des chefs, et de prendre des mesures pour que le retour de l'ordre de choses que nous venions de détruire ne fût plus possible.

C'est dans ces circonstances que M. le Gouverneur général comte Randon, qui a toujours attaché une grande importance à l'extension de notre influence dans le Sahra, et qui avait suivi avec un intérêt marqué toutes les phases de l'expédition contre le sultan d'Ouargla, décida que le commandant supérieur du cercle de Tiharet, qui était à El-Maïa, se porterait avec les forces dont il disposait sur l'oasis de Methlili, à cinquante-deux lieues en deçà d'Ouargla. Nous avons vu plus haut que Methlili avait bien accueilli Sid Hamza lorsqu'il se présenta sous

ses murs, et que cent fusils des Châanba l'avaient suivi dans son expédition contre le cherif. Sur la gauche, le commandant supérieur d'El-Ar'ouath devait faire également un mouvement en avant, sans cependant cesser de se maintenir à hauteur du commandement de Tiharet, et en communication avec lui.

D'un moment à l'autre, ces forces pouvaient être appelées à agir de concert et à se porter en avant ; il devenait donc urgent, dans la prévision de leur réunion et dans l'intérêt de l'unité du commandement, de leur donner un chef chargé de la double mission de les diriger, au besoin, et d'organiser le pays nouvellement soumis.

Le choix du Gouverneur général ne pouvait tomber ailleurs que sur le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Maskara : d'abord, parce que le pays conquis doit relever, sinon géographiquement, du moins politiquement, de son commandement, parce qu'il a conçu l'idée de l'attaque du sultan d'Ouargla au centre de sa puissance ; qu'il en a préparé les moyens ; parce qu'ayant dirigé le Bureau politique, à Alger, il connaît à fond les Arabes, leur langue et leurs affaires, leurs ruses et leurs finasseries ; parce qu'il est doué d'un merveilleux don de séduction, mélange heureux de dignité et de bienveillance auquel les indigènes eux-mêmes ne peuvent se soustraire, précieuse faculté que le colonel ne manque jamais de faire tourner au profit des intérêts de la France ; parce qu'enfin, il porte toujours le succès avec lui.

Le colonel Durrieu s'occupa, sans délai, de la composition de son escorte : c'était à qui, parmi les officiers en résidence à Maskara, solliciterait l'honneur de l'accompagner dans cette expédition qui avait, à défaut de périls sérieux peut-être, le puissant attrait de l'inconnu : nous allions soulever les voiles qui nous cachaient ces mystérieuses et poétique contrées, vierges encore de l'empreinte du pied européen ; nous allions pénétrer dans ce Sahra

dont on nous racontait tant de choses étranges ; parcourir son immensité ; naviguer sur cette mer aux flots de sable ; assister à ses tempêtes et à ses colères ; gravir péniblement ces dunes que Dieu a condamnées à un éternel mouvement ; fouiller ses vertes oasis, et nous reposer, après de longues marches sous un soleil impitoyable, à l'ombre de leurs palmiers aux gracieux panaches et aux fruits savoureux ; nous allions voyager côte à côte avec ces intrépides caravanes qui, pour un gain si minime, affrontent tant de dangers ; camper avec ces Nomades dont l'existence n'est qu'aventures de poudre, de sang et d'amour ; nous allions sentir nos chevaux tressaillir sous le vent de ces merveilleuses juments, rapides comme l'air dont elles se nourrissent et dont elles sont nées ; le désert allait nous montrer ses infatigables mehara, dont la vitesse fait envie à l'aigle, ses élégantes et sveltes gazelles si chères aux poëtes ; ses antilopes à lourde tête, ses autruches aux plumes précieuses ; nous allions, comme nos pères en Egypte, nous laisser prendre, haletants et mourant de soif, aux féeriques tromperies du mirage, et, comme eux aussi, nous allions montrer le drapeau de la France à des peuplades qui, hier encore, ne savaient pas notre nom.

C'est la relation de cette expédition que nous nous sommes proposé d'écrire. Ce qui précède n'en est, pour ainsi dire, que l'avant-propos, l'introduction, la mise en scène. Que le lecteur ne cherche pas dans notre livre un récit méthodique, compassé, tiré à quatre épingles, de cette course à travers les régions sahriennes ; l'expédition, nous le lui avouons, en est le prétexte tout autant que la cause, et notre but a été surtout de le prendre en croupe et de l'initier aux *mystères* du désert. Aussi, qu'il ne s'en étonne pas, quand un site nous plaira, nous laisserons filer la colonne, et nous l'examinerons à notre aise ; quand un type, une physionomie, nous présentera

quelque intérêt, nous l'étudierons et nous en ferons l'autopsie ; quand un guide ou un *chouaf* (espion) aura à nous raconter quelque poétique légende, nous mettrons notre cheval au pas du sien, et nous serons tout oreilles ; un troupeau de gazelles ou d'antilopes se laissera-t-il surprendre ? nous le lancerons avec nos fauves lévriers ; quand nous rencontrerons un qseur au milieu des palmiers, nous irons le visiter ; nous y ferons la sieste sur de moelleux tapis si c'est l'heure du repos du jour, ou nous y accepterons le repas de l'hospitalité si nos estomacs sont vides. Nous interrogerons, nous écouterons, nous observerons, nous fouillerons, et nous dirons, dans l'ordre où elles se seront présentées à nos yeux ou à notre esprit, nos impressions, nos observations, nos réflexions. Nous prendrons, en un mot, les hommes et les choses comme ils nous tomberont sous la main.

CHAPITRE VI

Mâskara, les Hachem et l'émir Abd-el-Qader. — Départ du colonel Durrieu pour Ouargla. — La plaine d'Er'ris. — L'ar'a des Hachem-ech-Cheraga. — Le bivouac sur l'Ouad-eth-Thar'ia. — Les feux des zraïb. — Le premier jour de l'an au bivouac. — Le qahouadji. — La marche. — Le dis noué. — Une grande halte. — La Sâïda d'Abd-el-Qader. — La nouvelle Sâïda. — Les Arabes et leurs montures. — La mer et le désert. — Composition définitive de la colonne expéditionnaire.

Le colonel Durrieu avait reçu l'ordre de se mettre en route sans retard, et de se porter le plus rapidement possible sur l'oasis d'Ouargla, où le khelifa Sid Hamza devait l'attendre. Aussi, pour ne pas alourdir sa marche par les bagages, résolut-il de ne partir que de *sa selle*, c'est-à-dire avec les officiers attachés à sa personne seulement. Il fit cependant une exception en faveur des capitaines Chrétien, de l'Etat-major du Génie, et Flogny, du 2e de Spahis, tous deux habiles dessinateurs : ils furent chargés de l'*illustration* de l'expédition.

Le départ fut fixé au 31 décembre 1853.

Nous ne voulons pas monter à cheval sans dire un mot sur Mâskara, ville célèbre à plus d'un titre.

Mâskara, que les Arabes appellent *Màskeur* [1], est située à vingt-quatre lieues sud-est d'*Ouharan,* que nous appelons Oran ; elle est assise sur le versant méridional d'une chaîne de collines parallèles à la mer comme tout le système montagneux de l'Afrique septentrionale, et

[1] *Màskeur* (d'*àskar*, armée, corps de troupes) signifie *camp*.

commande la riche et vaste plaine d'Er'ris [1], pays des Hachem [2].

Mâskara n'a été longtemps qu'un bourg sans importance, et ce n'est guère que vers le commencement du dix-huitième siècle qu'elle sortit de son obscurité. En 1706, le *baï* [3] Mosthefa-bou-Chelar'am (Mosthefa aux longues moustaches), sentant la nécessité de peser plus fortement sur les tribus du Sud de son commandement, toujours prêtes à se révolter, et la position de Mazouna, sa capitale, n'étant pas assez centrale pour obtenir le résultat qu'il se proposait d'atteindre, le baï, disons-nous, résolut de transporter le siège du Baïlek de l'Ouest à Mâskara. Pour donner un commencement d'exécution à cette mesure, Bou-Chelar'am établit un poste militaire à Qert, village arabe situé à quatre kilomètres au sud-ouest de Mâskara. Ce n'est qu'en 1737, à la mort de ce baï, que son fils Ioucef établit définitivement le siège de son commandement dans cette ville.

En 1748, Mosthefa-el-Ahmeur (le rouge), successeur du baï Ioucef, voulant donner de l'importance à la nouvelle capitale, la fit entourer de remparts.

Les *baïat* Qaïd-ed-Deheb (d'or), Mohammed-el-Adjmi, Atsman, Haçan, Ibrahim, Hadjdji-Khelil, agrandirent successivement la ville et la dotèrent de quelques établissements ; mais c'est au baï Mohammed-el-Kebir [4]

[1] *Er'ris* (de *r'eres*, action de planter), *plantation*.

[2] *Hachem*, la suite, les gens, la cour d'un prince. Sid Ahmed-ben-Ioucef dit des Hachem de la plaine d'Er'ris : « Une pièce fausse est moins fausse qu'un homme des Hachem. » La tribu des Hachem était *makhzen*, c'est-à-dire auxiliaire ; c'était la plus puissante tribu de la province d'Oran ; elle fournissait aux Turcs deux mille cavaliers environ.

[3] *Baï* (au pluriel *baïat*), du turc *bik*, gouverneur d'une province sous les Turcs. Le gouvernement d'un bey se nommait *Baïlek*, dont nous avons fait Beylik.

[4] Nous rappelons que l'épithète *el-kebir*, le grand, accolée à un nom propre, signifie *l'aîné*, de même que l'expression *es-sr'ir*, le petit, désigne le cadet. Chez les Arabes, l'expression *el-kebir* n'est jamais prise dans le sens d'*illustre*.

qu'elle doit ses mosquées, ses fontaines et la plupart de ses travaux d'utilit épublique.

Mâskara resta capitale du Baïlek de l'Ouest jusqu'en 1792, époque à laquelle le baï Mohammed-el-Kebir alla habiter Oran, que les Espagnols venaient d'évacuer. Le baï de Mâskara prit dès lors le titre de baï d'Oran, qu'il conserva jusqu'au jour où nous prîmes possession de cette place.

Ayant perdu son titre de capitale du Baïlek, Mâskara retomba bientôt dans l'oubli ; elle conserva cependant une garnison turque d'une centaine d'hommes.

En 1809, la tranquillité dont jouissait Mâskara depuis 1792 fut troublée par la terrible révolte que fomenta le derkaouï Abd-el-Qader-ben-Ech-Cherif. A sa voix, les tribus de l'*outhen* (district) du R'arb se soulèvent contre les Turcs, et marchent sur Oran. Le baï Mosthefa-el-Menzali sort de sa capitale pour combattre les rebelles ; les deux armées se rencontrent à Forthaça, dans le pays des Flita. El-Menzali est battu et s'enfuit précipitamment ; Ben-Ech-Cherif le poursuit et le bloque dans Oran. En passant, les révoltés s'étaient emparés de Mâskara. La situation des Turcs dans l'Ouest est on ne peut plus précaire : chassés des villes de l'intérieur, il ne leur reste plus que celles du littoral, d'où ils ne peuvent sortir.

Le baï El-Menzali est remplacé par Mohammed-el-Mqellech, qui prend l'offensive : Ben-Ech-Cherif est forcé de fuir à son tour, et réduit à aller chercher un abri derrière les murailles de Mâskara. Les tribus rebelles sont atteintes, et, après un combat sanglant, elles laissent mille deux cents de leurs cavaliers sur le champ de bataille. Le baï fait couper trois cents têtes, qu'il ordonne d'exposer sur les remparts d'Oran. Abd-el-Qader-ben-Ech-Cherif, qui s'était retiré chez les Flita, y apprend la défaite des siens ; il fait un nouvel appel aux tribus

du Sud et leur promet la victoire ; mais il est abandonné, et sa famille, prisonnière à Mâskara, est mise à mort par l'ordre du bacha. Mohammed-el-Mqellech envoie mille têtes de rebelles à Alger. Ce hideux trophée, exposé sur les murailles de la capitale de la Régence, apprend aux Arabes qu'il n'est pas sans danger de méconnaître l'autorité des Turcs.

Quatre ans plus tard, en 1813, Bou-Teurfas avait relevé le drapeau de Ben-Ech-Cherif, son beau-frère, et les Hachem, qui faisaient partie du makhzen de l'ar'a des Douaïr, avaient refusé de marcher contre les tribus rebelles. Le baï Mohammed-Bou-Kabous ne pouvait laisser une telle désobéissance impunie : il attend le moment favorable, fond sur eux, les raze impitoyablement, et fait tomber les têtes de deux de leurs qaïds. Les Hachem n'obtiennent l'aman qu'après avoir payé au baï une forte contribution de guerre.

Sous Haçan, le dernier baï d'Oran, les Hachem, s'appuyant sur leur qualité de tribu-makhzen [1], refusent de payer un impôt qu'exigeait d'eux le chef du Baïlek. On sent qu'ils supportent difficilement la domination turque ; ils dissimulent mal leur mécontentement, et font une opposition sourde aux ordres de l'autorité. Ils achèvent de se compromettre en demandant à Tedjini, le chikh d'Aïn-Mahdi, de les aider à se soustraire à la tyrannie des Turcs. Quelques jours après, le baï, qui avait été instruit de cette démarche, se faisait apporter les têtes de deux de leurs chioukh et de leur qaïd Mohammed-ould-Abd-Allah.

Les Hachem répondent à cet acte de vigueur en faisant décapiter, quelque temps après, les percepteurs du baï qui leur avaient été envoyés pour presser la rentrée du *haqq ech-chabir* (droit de l'éperon), et ils expédient ces

[1] Nous avons dit plus haut que les tribus *mahkzen* ne payaient que l'impôt appelé *haqq ech chabir*, *le droit*, *le prix de l'éperon*.

deux têtes à Tedjini en lui faisant dire que ce sont celles du baï Haçan et de son khelifa ; ils espèrent, par ce moyen, le décider à venir prendre le commandement du Baïlek. Après avoir résisté longtemps aux sollicitations des envoyés, Tedjini cède enfin et part avec deux cent cinquante cavaliers. Il ne tarde pas à reconnaître qu'on l'a trompé quand, à son arrivée dans les environs de Mâskara, il ne voit se réunir à lui que les Hachem seulement, mais il était trop tard pour reculer. Il pense que, s'il parvient à s'emparer de Mâskara, défendue par une centaine de Turcs, les tribus voisines n'hésiteront plus à se décider en sa faveur. Il tente donc un coup de main sur cette ville ; mais la garnison en ferme les portes et se prépare à faire une vigoureuse résistance. Pour comble de malheur, les tribus, auxquelles il a expédié de nombreux émissaires, ne répondent pas à son appel. Tedjini fait cependant l'investissement de Mâskara en s'emparant de la position d'Aïn-el-Beïdha, et du faubourg de Baba-Ali, qui domine la ville. L'ar'a commandant la *nouba* [1] (garnison) de Mâskara réussit à faire connaître au baï la gravité de sa position, qui est, en effet, des plus critiques. Haçan se hâte de quitter Oran à la tête de forces suffisantes : le quatrième jour, il est en vue de Mâskara. Tedjini, qui a réuni tout son monde à Aïn-el-Beïdha, se disposait en ce moment à tenter une attaque générale sur la ville. Dès que les fantassins des Hachem aperçoivent l'armée du baï, ils lâchent pied, et il ne reste plus autour de Tedjini que mille cinq cents cavaliers qui, craignant d'être tournés par le khelifa du baï, qui s'avançait par leur gauche, ne tardent pas eux-mêmes à prendre la fuite. Le malheureux Tedjini est renversé de cheval par les fuyards ; l'ar'a des Zmala le reconnaît et le tue d'un coup de pistolet ; le

[1] *Nouba* veut dire proprement *tour*, *tour de rôle*.

bach-chaouch lui coupe la tête, que le baï Haçan envoie au bacha d'Alger. Des deux cent cinquante cavaliers que Tedjini avait amenés d'Aïn-Mahdi, cent cinquante restèrent sur le champ de bataille; les autres furent décapités.

Après sa victoire, le baï traverse le pays des Hachem; de Benian, à une marche de Mâskara, il leur ordonne de se rendre auprès de lui pour recevoir ses conditions, et il ne leur accorde l'aman qu'après les avoir imposés à cinquante mille boudjhou (quatre-vingt-dix mille francs).

La chute d'Alger la bien gardée [1] s'était fait sentir dans toute la Régence, et les Arabes, courbés sous le joug de fer des Turcs, avaient salué avec joie la défaite de leurs oppresseurs. Tout l'*outhen* du R'arb s'était soulevé, et le baï d'Oran, bloqué dans sa capitale, et menacé par le sultan de Marok qui, profitant des troubles, avait envahi le territoire de la Régence, et s'était emparé de Mâskara, le baï Haçan, disons-nous, avait fait sa soumission à la France, et réclamé son intervention contre les tribus de son commandement. Le 10 décembre 1830, nos troupes prenaient possession de Mers-el-Kebir et d'Oran. C'en était définitivement fait de la puissance turque dans le Baïlek de l'Ouest.

Après le départ des Turcs, les villes de l'intérieur restèrent sans gouvernement; l'anarchie régnait dans toute la province d'Oran. Mâskara voyait tous les jours les hostilités éclater entre les faubourgs et la ville; on s'y disputait les approvisionnements et les chevaux qu'avaient laissés les Turcs. De leur côté, les tribus de la plaine d'Er'ris voulaient qu'on leur livrât les Mzabites et les Juifs, qui tenaient le commerce de la ville. La misère était partout. Il devenait urgent d'aviser à faire

[1] *El-meharouçat El-Djezaïr*, Alger la gardée par la protection divine. C'est ainsi que la ville d'Alger était désignée sous la domination turque.

cesser cet état de choses : à cet effet, vers la fin de 1831, les chefs et les marabouts des Hachem, des Bni-Amer et des R'eraba convinrent de se réunir pour prendre un parti définitif. Ar'sibia, dans la plaine d'Er'ris, à deux kilomètres de Mâskara, fut le lieu fixé pour le rendez-vous. Les députés tombèrent d'accord sur la nécessité d'élire un chef autour duquel se grouperaient les tribus ; il ne s'agissait plus que de trouver l'homme à qui l'on confierait le pouvoir suprême.

Il n'était bruit alors, chez les Hachem et dans les tribus voisines, que de la science, de la piété profonde et des éminentes vertus d'un vénérable marabout nommé Sid Mohi-ed-Din. Sa *Guethna* [1], située sur la rive gauche de l'Ouad-el-Hammam, à cinq lieues ouest de Mâskara, était le rendez-vous de nombreux visiteurs, qui venaient y entendre sa parole, ou s'y instruire dans les matières religieuses. Trois cents tentes de *Zmoul* [2] qui, pour fuir les exactions de leurs qaïds, ou pour tout autre cause, s'étaient placés, du temps des Turcs, sous la protection du chikh, formaient un vaste dououar autour de sa *Guethna*.

Sid Mohi-ed-Din avait deux fils, Sâïd et *Abd-el-Qader* [3]. En 1828, il avait fait, accompagné du dernier, alors âgé de vingt-quatre ans, le pèlerinage aux Villes saintes. En passant à Bar'dad, à leur retour, ils étaient entrés, pour y prier, dans l'une des chapelles consacrées à Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani, le prince des Justes. Pendant qu'ils étaient en prière, le saint leur était apparu sous la figure d'un nègre, et leur avait annoncé que le règne

[1] *Guethna*, campement. Les habitations des chioukh religieux s'appelaient ainsi à cause des *zmoul* qui venaient camper autour. *Guethna* est aussi synonyme de *zaouïa*. Abd-el-Qader est né vers 1804 à la guethna de Sid Mohi-ed-Din, son père.

[2] *Zmoul*, campés. Les *zmoul* étaient des Arabes appartenant à diverses tribus, et qui venaient se placer sous la protection d'un chikh religieux.

[3] *Abd-el-Qader*, serviteur du *Puissant*. Le qualificatif *puissant* est l'un des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu.

des Turcs allait finir, et que El-Hadjdj Abd-el-Qader serait sultan des Arabes du Mor'reb.

A l'époque dont nous parlons, en 1832, la première moitié de cette prédiction, celle concernant la chute des Turcs, s'était déjà vérifiée; le saint tint, sans doute, à la réalisation de la seconde moitié; car, au moment où les chefs des trois tribus se creusaient la tête pour en faire sortir un sultan, Abd-el-Qader-el-Djilani vint les tirer d'embarras en daignant apparaître en songe à Sid Mouloud-ben-El-Ahrech, marabout centenaire d'une grande influence sur les Hachem. Pendant que le saint s'entretenait des affaires du temps avec le vénérable Sid Mouloud, un trône resplendissant se dressa tout à coup devant ce dernier. — « Pour qui est ce trône? » demanda-t-il émerveillé. — « Pour Abd-el-Qader-ould-Sidi-Mohi-« ed-Din. » répondit le sultan des Justes. C'était clair; aussi, Sid Mouloud-ben-El-Ahrech, après avoir raconté sa vision aux chefs des tribus, s'empressa-t-il de se faire mettre à cheval, et, suivi de trois cents cavaliers, il alla demander à Sid Mohi-ed-Din son second fils Abd-el-Qader, désigné, à ne pas s'y tromper, pour être le sultan des Arabes.

Sid Mohi-ed-Din avait précisément eu la même vision que le vénérable Mouloud; en présence de cette coïncidence, jointe à l'apparition et à la prédiction de Bar'dad, le père d'Abd-el-Qader ne put douter que son fils ne fût réellement l'élu de Dieu. Il le prit aussitôt par la main, et, le présentant à la foule qui se pressait inquiète autour de sa tente, il s'écria : « Voilà le fils de Zohra; voilà le « sultan qui vous est annoncé par les Prophètes! »

Les tribus étaient tellement fatiguées de désordre, que cette déclaration fut accueillie par des acclamations unanimes. Une grande fête fut aussitôt organisée pour célébrer cette élection : la musique des anciens beys, amenée de Mâskara, joua ses airs les plus joyeux; des

milliers de cavaliers, accourus de tous les points de la plaine d'Er'ris, exécutèrent leurs plus brillantes fantazias en frappant la poudre. La joie était sur tous les visages et dans tous les cœurs. Débarrassés des Turcs, qu'ils exécraient, les Hachem avaient, enfin, un chef pris parmi eux.

Cette scène, qui ne manquait pas de grandeur, se passait à Ar'sibia le 22 novembre 1832. Le nouveau sultan avait vingt-huit ans, la figure régulièrement belle, le regard éclairé par l'inspiration, la physionomie pleine de distinction et de noblesse. Il acheva de gagner tout le monde à sa cause quand il parut monté sur un cheval magnifique qu'il maniait avec infiniment de grâce et d'aisance.

Le lendemain, il faisait son entrée dans Mâskara, et allait habiter le palais du Baïlek. Les Mzabites et les Juifs, frappés d'une contribution de vingt mille boudjhou, payèrent les frais d'installation du nouveau sultan, qui prit l'ancien titre de baï de Mâskara.

Avec cette habileté dont il donna tant de preuves par la suite, Abd-el-Qader comprit qu'il n'était qu'un seul moyen de rallier les populations, et d'arriver à créer l'unité nationale dont il s'était posé hardiment comme le représentant : ce moyen, c'était la guerre sainte. Il sentait qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et qu'il fallait qu'il se hâtât de se faire reconnaître et accepter par les tribus de l'ancien Baïlek du R'arb ; car, il ne pouvait se le dissimuler, sur les trois tribus qui l'avaient proclamé, il ne lui était encore permis de compter que sur celle des Hachem, à laquelle il appartenait. Il entama son œuvre en se rendant à la mosquée le jour même de son entrée à Mâskara : il y prêcha très habilement la paix et la soumission de tous les Musulmans au nom du *djahad* [1], qu'il s'engageait à mener vigoureusement.

[1] *Djahad*, action de combattre pour la foi, guerre sainte.

Le nouveau baï procéda sans délai à l'organisation de son Baïlek : il nomma des chefs pris parmi les membres des plus grandes familles, et il eut soin de se ménager l'appui du sultan du Marok en lui envoyant des présents magnifiques. Enfin, son activité infatigable, sa sagesse, sa piété, l'austérité de ses mœurs, sa justice et sa bonne administration réussirent à le faire accepter par les tribus, qui, bien que pleines de respect pour ses brillantes qualités et la sainteté de son père, lui avaient cependant, jusqu'alors, refusé obéissance.

Son traité de février 1834, qui lui donnait des avantages commerciaux considérables en retour d'une prétendue soumission à la France, en fit une puissance avec laquelle il était facile de prévoir qu'il faudrait un jour compter. Le désastre du 28 juin 1835 sur l'Ouad-el-Maqthâ [1] acheva de le grandir aux yeux des Arabes, qui, dès lors, crurent voir en lui l'homme par la main duquel Dieu devait nous chasser du pays.

Après l'insuccès du général Trezel, il devenait indispensable de prendre une éclatante revanche ; il fallait aller frapper le baï de Mâskara au centre de sa puissance.

Une expédition est résolue, et le commandement en est confié au maréchal Clauzel. Une colonne forte de dix mille hommes de toutes armes, et d'un corps auxiliaire de Qoul-Our'lar et d'Arabes sous les ordres du baï Ibrahim, quitte Oran le 26 novembre 1835. Le maréchal arrive le 30 sur l'Ouad-es-Sig sans avoir rencontré l'ennemi, qui ne donne signe de vie que le 3 décembre, en engageant le combat à l'arrière-garde et sur le flanc droit. Par une manœuvre habile, le maréchal coupe les forces ennemies, qui se retirent. Plus tard, la colonne est arrêtée à hauteur des *qbab* de Sidi Mbarek par une vive canonnade : Abd-el-Qader a étagé sur les pentes de droite quelques pièces

[1] *Maqthâ*, coupure, gué, de *qthâ*, couper. Le *maqthâ* est le point où l'on coupe, où l'on traverse à gué une rivière.

d'artillerie assez mal servies, et qui nous font peu de mal. Attaquée à la baïonnette, son infanterie est culbutée et mise en fuite. Le 4 décembre, l'armée passe l'Ouad-el-Habra : notre arrière-garde et notre flanc droit sont encore inquiétés par une fusillade qui, du reste, ne tarde pas à se taire. Le 5, les Bni-Chougran tentent une attaque ; mais les Zouaves du commandant de La Moricière et une compagnie du 2e léger les repoussent en un clein d'œil. Le 6, vers cinq heures du soir, le maréchal faisait son entrée dans Mâskara. Les auxiliaires du baï Ibrahim, qui étaient depuis quelques heures déjà dans la ville, l'avaient saccagée et pillée, et les Juifs, ce peuple-éponge, s'étaient vus obligés de suer leur or sous la rude invitation des Qoul-Our'lar et des Arabes.

Ne pouvant conserver là ville, le maréchal Clauzel se décide à la brûler. Le 9 décembre, la colonne, suivie de sept à huit cents Juifs, évacue Mâskara ; les flammes, s'élevant aussitôt en gerbes étincelantes sur tous les points de la capitale du futur émir, lui apprennent que le pays dont il s'était fait le maître n'est pas à l'abri de nos coups.

Jusqu'en 1841, aucune tentative n'est faite sur Mâskara. Au mois de mai de cette année, le général Bugeaud, qui a décidé la destruction de Taqdimt, ancienne ville relevée par Abd-el-Qader pour en faire son principal dépôt d'armes et de munitions, prend, après avoir ruiné cet établissement, sa direction sur Mâskara, dont il n'est plus qu'à cinq marches. Le 30 mai, l'armée entrait, pour la seconde fois et sans coup férir, dans la ville, qu'elle trouvait complètement évacuée.

Le général Bugeaud, qui sent toute l'importance de la position de Mâskara, a résolu de l'occuper définitivement : il prescrit, en conséquence, au général de La Moricière d'aller y établir son quartier-général et d'y réunir six mille hommes. Le général y arrive le 2 décembre 1841 :

la capitale de celui qui se disait *amir el-moumenin* (commandeur des Croyants) était désormais une place française.

Une enceinte bastionnée mit bientôt la ville à l'abri d'un coup de main ; les édifices publics furent réparés ; le palais de l'émir [1], vaste construction moresque, servit au logement du baï Ibrahim, dont le règne fut, d'ailleurs, de courte durée. Mâskara possédait trois mosquées ; l'une d'elles, celle d'Aïn-el-Beïdha, bâtie par le baï Mohammed-el-Kebir, et célèbre par les prédications et les appels au *djahad* qu'y fit Abd-el-Qader, fut transformée en magasin pour les subsistances militaires ; une autre fut consacrée au culte catholique ; on laissa la dernière aux Musulmans.

Depuis l'occupation française, la population indigène de Mâskara a beaucoup perdu de son cachet : décimée par la guerre, dispersée par l'émigration, noyée par le flot européen qui, bien que lentement, monte cependant, ses débris ont été rejetés dans les faubourgs de Baba-Ali et d'Aïn-el-Beïdha, où ils forment à la ville une ceinture de loques et de misère. On retrouverait difficilement dans ces corps amaigris, dans ces humbles allures, le Mâskri contemporain de l'irascible marabout Sid Ahmed-ben-Ioucef, qui disait : « Si tu rencontres un homme gras, « fier et sale, tu peux dire : C'est un Mâskrien. »

Aujourd'hui, Mâskara est presque entièrement européenne ; les Juifs y sont nombreux et riches comme dans toutes les autres villes de l'Algérie. Le samedi, leurs femmes y étalent nonchalamment au soleil leurs somptueuses robes-étuis de brocart au corsage brodé d'or et découpé en cœur, ou bien elles se traînent péniblement dans les rues, les pieds nus dans des *chebrella* (pantoufles) qui n'y sont retenues que par un prodige de contraction

[1] *Dar el-Baïlek*, maison du Gouvernement. C'est la construction qu'on appelle le *Baïlek*, ou le *Beylik*.

de l'orteil, système de chaussure qui nous paraît avoir été imaginé par quelque mari jaloux craignant une fuite du toit conjugal. Ne mettant le nez dehors que le samedi, les Juives d'Algérie prennent de bonne heure des chairs dont le corsage a toutes les peines du monde à réprimer le vagabondage, et perdent bientôt l'usage de la locomotion. Les femmes d'Israël ne marchent pas ; elles rampent, elles roulent d'un bout de la rue à l'autre, et, bien souvent, quatre ou cinq bambins, suspendus en grappe à leurs robes, les obligent à réduire le trajet et à jeter l'ancre au milieu du chemin. Quelques Juives sacrifient aux modes européennes en chaussant le bas et la bottine. Espérons que, dans un avenir peu éloigné, elles complèteront ce sacrifice par l'adoption de la jarretière. Quant aux hommes, ils portent gauchement l'élégant et gracieux costume turc, aux couleurs tendres, qu'ils déshonorent par une paire de souliers d'Auvergnat et par une casquette d'épicier. On ne saurait cependant méconnaître qu'il y a là une intention qui prend toute l'importance d'une manifestation, et qu'ils veulent démontrer, par cette concession aux idées européennes en matière de coiffure et de chaussure, qu'ils mordent franchement au progrès. Les plus avancés mettent le comble à ces témérités en coiffant leurs enfants mâles d'un képi d'état-major orné de galons, dont le nombre ne saurait être inférieur à celui qui distingue les chefs de bataillon. Dès la plus haute antiquité, on a été fier en Israël, et on y a toujours énormément apprécié le galon.

En résumé, les Juifs n'ont qu'à se féliciter de notre conquête de l'Algérie, qui semble avoir été faite à leur profit. Avant nous, les Musulmans, qui professent pour eux le plus profond mépris, les rossaient sans pitié, les volaient sans scrupule (à charge de revanche, par exemple), et leur faisaient subir mille humiliations qu'ils acceptaient parfaitement : ainsi, ils étaient obligés

de porter des vêtements de couleur noire ; il ne leur était permis de sortir qu'avec des pantoufles dont le quartier devait être rabattu ; ils ne pouvaient monter ni bête de selle, ni bête de somme. Ils se faisaient bien humbles, bien petits devant les Musulmans, et ils paraissaient trop bien convaincus de la supériorité de la race arabe sur la leur, pour oser se permettre de ces familiarités qui blessent si profondément aujourd'hui l'orgueil des anciens maîtres du pays. Pour les Croyants et les *frappeurs de poudre,* l'Israélite, avant la conquête, appartenait à une espèce classée entre l'homme et le bétail. A présent, au contraire, le Juif se pavane, quand il l'ose, sur un cheval de race ; en justice, sa déposition est admise, même contre un Musulman, tandis qu'autrefois, il ne pouvait témoigner devant le qadhi sans être astreint à des formalités humiliantes ; il n'a plus la moindre déférence pour son ancien dominateur ; il occupe des fonctions publiques ; il entasse en toute sécurité son or sur son or ; les plus riches constructions lui appartiennent, et, dans quelques années, il sera' sinon le maître, du moins le propriétaire de toutes les villes de l'Algérie. Peut-être, un jour (il faut tout prévoir), arrivera-t-il jusqu'à toucher un fusil sans trembler. C'est ainsi que pense, que raisonne le Musulman, qui ne peut nous pardonner d'avoir élevé à la dignité d'homme l'être qui, à ses yeux, est un peu moins qu'un chien. L'Arabe ne se doute pas, l'ignorant, que nous sommes venus chez lui non pour épouser ses préjugés, mais bien pour le triomphe de l'humanité et de la civilisation. Il faut ajouter, comme circonstance atténuante, qu'il n'a qu'une idée extrêmement vague de ces nobles aspirations des peuples avancés, et qu'il aurait besoin qu'on les lui expliquât comme voulait qu'on le fît, à propos de notre système gouvernemental, certain intendant civil disant à son interprète devant un groupe d'Arabes fraîchement

soumis : « Expliquez à ces indigènes le mécanisme « ingénieux de nos institutions constitutionnelles. »

Mâskara est, en somme, une bonne petite ville, délicieusement située en phare sur la plaine d'Er'ris, parfaitement habitée, et qui, en échange de son vieux fusil de guerre, ne demande pas mieux que de brandir, inoffensivement et en bredouillant un couplet à boire, le thyrse pampré de Bacchus ; car on y a beaucoup planté la vigne.

A présent que nous avons payé notre dette à Mâskara, rien ne nous y retient plus, et nous pouvons nous mettre en route.

Comme nous l'avons dit plus haut, le départ du colonel Durrieu était fixé au 31 décembre 1853. Les officiers qui devaient l'accompagner eurent bientôt fait leurs cantines, et préparé leurs moyens de transport. L'escorte du colonel se composait définitivement, outre les deux officiers-artistes que nous avons cités plus haut, de MM. Trumelet, lieutenant au 7e d'infanterie légère, officier d'ordonnance du colonel ; D....., lieutenant d'Etat-major, détaché au 2e de Spahis ; Saal, capitaine, chef du Bureau arabe de Mâskara ; Dunal, médecin aide-major ; Amram-Darmon, interprète titulaire de première classe ; de trois *sbaïhïia mkhaznia* (spahis du Makhzen), et d'un peloton du 4e de Chasseurs d'Afrique, commandé par un officier.

A onze heures du matin, le colonel monta à cheval, ainsi que son escorte ; tous les officiers *montés* [1] de la garnison l'attendaient, en faisant piaffer leurs chevaux, devant l'hôtel de la subdivision, et se disposaient, suivant

[1] En Afrique, il est peu d'officiers d'infanterie, surtout parmi les capitaines, qui n'aient un cheval ; quelques lieutenants et sous-lieutenants en ont un pour deux officiers. Bien qu'ils ne se donnent pas tous pour des écuyers consommés, les accidents par le fait du cheval sont cependant très rares. C'est un argument de plus en faveur de la bonté du caractère de ce précieux animal.

l'usage africain, à l'accompagner jusqu'aux limites de convention [1].

Le temps était atroce et de mauvais augure; de gros flocons de neige voltigeaient en se heurtant dans l'air comme des papillons avinés; mais, selon l'expression arabe, *ils ne bâtissaient pas* [2]. Nous avions, heureusement, le consolant espoir de retrouver le beau temps dans la plaine d'Er'ris, où la neige n'arrive jamais jusqu'à terre.

Le colonel donna le signal du départ, et, encapuchonnés et renfermés dans nos bernous, nous piquâmes sur la porte de Tiharet, que nous franchîmes bientôt pour entrer dans le pauvre faubourg d'Aïn-el-Beïdha.

En traversant la ville, nous n'avions été salués que par des *foual* [3] encourageants; le succès nous était donc à peu près garanti. Nous descendîmes la colline sur laquelle Mâskara est assise, et, dix minutes après, nous débouchions dans la plaine d'Er'ris, la mère et la richesse du pays. Cette plaine, qui semble une immense vallée, est limitée au nord par les collines de Mâskara;

[1] En Algérie, quand un officier d'une certaine importance ou une troupe arrive dans une place ou la quitte, les officiers montés de la garnison vont au-devant des arrivants, ou accompagnent les partants à une distance qui varie avec les localités, mais qui ne dépasse guère deux ou trois kilomètres. Le point d'attente ou de séparation se nomme, soit le *carrefour*, soit le *rocher*, soit *l'arbre des adieux*.

[2] Quand la neige fond en tombant, ou qu'elle ne reste pas à terre, les Arabes disent qu'*elle ne bâtit pas*.

[3] *Foual* (pluriel de *fal*), présages, augures. L'Arabe, superstitieux comme un Romain, reconnaît de bons et de mauvais présages, et rien au monde ne lui ferait entreprendre un voyage sous une influence de mauvais augure. Ces *foual* varient à l'infini : ainsi un Arabe rencontre-t-il en sortant de sa tente un homme nu, ou un corbeau seul croassant dans les airs, ou quelqu'un qui lui jette en passant cette malédiction : *Ma irbah che âlik, — Il ne te profitera pas*, ou *qu'il ne te soit pas profitable !* — l'infortuné voyageur n'ira pas plus loin, et il remettra son voyage au lendemain. Si, au contraire, il rencontre une femme sans ceinture, ou quelqu'un qui le salue de ce souhait : *Rebbi içahhal âlik, terbah, — Que Dieu te facilite, t'aide, tu profiteras !* — il se mettra en route avec confiance. S'entendre appeler quand on a commencé la marche ; rencontrer, au départ, un lion, une vieille femme, un borgne, un aveugle, sont de mauvais présage. Voir, au départ, une réunion de corbeaux, ou deux sur sa droite, signifie succès certain.

à l'est, par les contre-forts du Djebel-Oulad-Sidi-Abd-Allah, qui viennent mourir sur l'ouad du même nom ; au sud, par de faibles mouvements de terrain qui la séparent de la plaine de Thar'ia ; et, à l'ouest, par une petite chaîne mamelonnée qui appartient au système des collines qui passent au-dessus de Mâskara.

La plaine d'Er'ris, aujourd'hui calme et poussant ses luxuriantes céréales en toute sécurité, n'a pas toujours joui de cette précieuse tranquillité : elle a eu ses orages et ses combats, et ces Hachem que nous voyons, présentement, égratigner la terre du soc de leur charrue primitive, tracer de bizarres sillons autour des touffes chevelues des palmiers-nains [1], exciter par un appel de langue des chevaux ou des mulets apocalyptiques, et vanter sur un rhythme monotone toutes les beautés de Meriem ou d'Aaïcha, ces Hachem, dis-je, ont été d'intrépides cavaliers ; ils ont longtemps *frappé la poudre ;* ils ont bravement combattu *dans le sentier de Dieu*, et se sont souvent montrés dignes d'avoir les *Nsara* [2] pour adversaires.

La puissante tribu des Hachem a suivi la fortune de l'émir jusqu'à la dernière heure, et un grand nombre de ceux qui survécurent à cette longue lutte de quinze années, tombèrent plus tard sous les coups de la misère, ou les chagrins de l'exil.

[1] *Palmier nain*, en arabe, *doum*. Cette plante, qui fait le déscspoir du colon, couvre une grande partie du Tell ; elle disparaît brusquement à la naissance des Hauts-Plateaux, et fait place à la *halfa*, qui, à son tour, est remplacée par d'autres plantes, lesquelles, en se cédant le terrain successivement, décomposent le Sahra en zones végétales bien distinctes et parfaitement déterminées. Les Arabes mangent les bourgeons (*âraïs*), l'intérieur de la racine, et le cœur (*djemmara*) du palmier nain. Les feuilles de cette plante, disposées en éventail, sont d'un gracieux effet : on en fait des corbeilles, des cordes, du crin végétal, voire même du papier.

[2] *Nsara*, Chrétiens (au singulier *Nesrani*). La plupart des Orientalistes trouvent l'étymologie de *Nesrani*, dans *Nazaréen* celui qui suit la religion de Jésus de *Nacira*, dont nous avons fait Nazareth.

Le Hachemi a sa physionomie particulière : ses traits, bien que reposés depuis longtemps déjà, s'animent parfois tout à coup, et prennent une singulière expression d'énergie ; ses yeux lancent des éclairs et ses lèvres s'agitent. Il songe, sans doute, au temps où il fondait, rapide comme l'oiseau de proie, sur le *Roumi* [1] qui avait l'audace de venir couper ses moissons [2] ; il se rappelle ces réunions nocturnes dans la plaine d'Er'ris, d'où l'émir, après avoir mis le feu au cœur des Croyants, les lançait bouillants d'ardeur sur nos bataillons impassibles. Aujourd'hui, plus de ces belles et bruyantes fêtes de la poudre, de ces têtes de Chrétiens qui se balançaient sanglantes à l'arçon de la selle, de ces cris de malédiction à l'ennemi, de ces coursiers fils du vent, légers à ne point laisser trace de leur pied sur le sable ; aujourd'hui, la langue de silex de la batterie du fusil reste immobile et muette dans ses mâchoires de fer ; le couteau à dépecer les têtes repose dans sa gaîne de bois ; les vieux chants d'autrefois ont succédé aux imprécations jetées à la face des Chrétiens ; le coursier qui aspirait voluptueusement les odeurs de la poudre et du sang, et que, jadis, son cavalier appelait *oulidi, habibi, rezgui, — mon fils, mon ami, mon bien,* — traîne péniblement la charrue sous les injures du maître, pour qui il n'est plus qu'un juif fils de juif (*ioudi ben ioudi*).

Néanmoins, comme nous le disions plus haut, l'homme des Hachem a conservé un certain air de fierté sauvage qu'on retrouve, d'ailleurs, dans la plupart des tribus du Tell oranais ; c'est là, en effet, que la guerre s'est faite

[1] Tout Européen est désigné par les Arabes sous le nom de *Roumi*. Le pluriel ethnique *er-Roum* n'est pas nouveau : le Qoran désigne ainsi les Grecs d'Alexandre le Grand, les Romains de l'empire d'Occident et de celui d'Orient, et les Grecs du Bas-Empire. Les anciens officiers d'Afrique traitent généralement les nouveaux venus de *Roumis*.

[2] En 1841, avant l'occupation définitive de Mâskara, les troupes firent, à leur profit, les moissons de l'ennemi.

le plus longtemps et le plus énergiquement ; ajoutons que la soumission complète du pays ne date que de la chute de l'émir, et que le dernier épisode de l'existence politique de ce sultan de l'Ouest a eu, en décembre 1847, la province d'Oran pour théâtre.

Cette expression de physionomie est surtout sensible quand on passe de la province d'Alger dans celle d'Oran, que, du reste, on nomme encore aujourd'hui la *province de fer*, qualification que lui ont méritée les instincts guerriers de sa population indigène, et l'extrême vigueur qu'elle a toujours déployée, soit dans ses rencontres avec les Espagnols, soit dans les luttes qu'elle eut à soutenir contre nous depuis le combat sur le Sig jusqu'à l'assaut d'El-Ar'ouath. On est, en effet, frappé de cette particularité quand on met en regard de ces hommes aux énergiques et mâles visages, aux fières allures, l'indigène du Sahel [1] de la province d'Alger, à la face plate et ignoble, aux yeux éteints, au dos courbé, produit hybride né de notre contact, métis grouillant volontiers dans les mauvais lieux de nos centres européens, se soûlant d'absinthe, et ne prenant que nos vices en échange des rudes qualités qui, jadis, rendaient l'Arabe si redoutable. En résumé, jusqu'à présent, la *civilisation* n'a guère amené d'autre résultat, pour les quelques indigènes qui se sont rapprochés de nous, que celui de l'abâtardissement du physique sans profit pour le moral.

Nous nous sommes un peu attardé avec les Hachem ; hâtons-nous de rejoindre le colonel et son escorte.

A l'entrée de la plaine d'Er'ris, le colonel remercie les officiers qui lui ont fait l'honneur de l'accompagner jusque-là. Après avoir serré la main de nos camarades et reçu leurs souhaits de santé et de succès, nous nous

[1] Le *Sahel* c'est la côte, le pays qui s'étend le long de la côte, le littoral. Le Sahel d'Alger est la portion du Tell comprise entre le littoral et la Mtidja.

séparons, et les spahis qui nous guident s'engagent dans un chemin arabe, bizarrement tortueux sans le moindre prétexte, puisque nous sommes en plaine ; mais l'expérience nous apprendra plus tard que, pour l'Arabe, la ligne droite n'existe pas, ce qui explique pourquoi tous leurs sentiers semblent avoir été tracés par des rêveurs ou par des aveugles.

Comme nous l'avions prévu, la neige ne tombait pas dans la plaine, et nous y avions retrouvé la douce température de l'automne. Quelques plantes y renaissaient déjà : le *frâoun* (scille maritime) et le *berouag* (asphodèle) avaient rompu la croûte de terre qui les retenait captifs, et ils étalaient leurs belles feuilles vertes en paraissant demander au soleil un de ses chauds baisers ; le *besbas* [1] jetait au vent ses senteurs aromatiques et déployait ses élégants parasols ; les branches effeuillées de la *sedra* [2] ployaient sous le poids des

[1] *Besbas, fenouil*, ombellifère très commune dans la plaine d'Er'ris. Les épiciers arabes débitent les graines du fenouil, dont les indigènes font une grande consommation. Les Arabes mangent également les jeunes tiges de cette plante.

[2] *Sedra, jujubier sauvage.* Cet arbuste épineux est très commun dans tout le Tell. Nos soldats, dont les vêtements eurent souvent à souffrir des égratignures de ses robustes épines, l'ont surnommé *capota-dechirator*. Quand viennent les pluies, le jujubier présente des ressources de bouche qui ne sont pas à dédaigner : ses branches se couvrent d'une multitude de petits escargots qui en prennent possession. Nos troupiers mettent le feu à l'arbuste, et les escargots tombent à terre tout rôtis. Ces infortunés colimaçons augmentent ainsi les ressources de l'ordinaire. Les Arabes mangent le fruit du jujubier, le *nebeg*, qui mûrit en novembre.

Les botanistes nomment le jujubier sauvage *zizyphus lotus*. Ce *lotus* ou *lotos* aurait-il quelque analogie avec celui dont parle le divin Homère ? « Le *lotus* est si doux, dit-il, que si les lèvres y touchent, l'étranger, oubliant le fruit de ses coteaux, veut vivre au pied de celui où fleurit le *lotus*. »

L'exemple des compagnons d'Ulysse, envoyés en reconnaissance dans le pays des Lotophages, peuple d'*Afrique* qui se nourrissait du fruit du *lotus*, nous donne encore une idée des merveilleuses propriétés de ce produit, qui leur fit soudain oublier parents, amis et patrie.

Bien que le *nebeg*, fruit du *zizyphus lotus*, ne soit rien moins que savoureux, nous ne pouvons cependant nous empêcher de reconnaître

escargots qui étaient venus y chercher l'hospitalité; l'éternel *doum* [1] (palmier-nain), aux racines chevelues, vigoureuses comme la force elle-même, semblait, en levant ses mains en éventail vers le ciel, protester énergiquement contre les décrets de Dieu qui l'ont condamné à ne pas mourir; le *caroubier* [2], sombre comme tout ce qui n'a pas de printemps, se reconnaissant facilement à ses formes trapues et à sa grosse tête noire. La plaine était calme; on l'eût crue déserte; parfois, un cavalier arabe, monté sur un cheval marchant l'amble [3], nous croisait au loin, se dirigeant, sans doute, vers son dououar; des troupeaux de moutons et de chèvres, gardés par de jeunes *râïan* (bergers) déguenillés, paissaient l'herbe qui commençait à sortir de terre courte et tendre comme le premier duvet au menton de l'adolescent; de blanches *qbab* (chapelles) aux gracieuses coupoles, bien que tranchant un peu crûment sur le vert sombre des palmiers nains, égayaient cependant la plaine en l'émaillant, et leur grand nombre attestait ou la fécondité du pays des Hachem en marabouts vertueux, ou le haut degré de piété ou d'aisance de leurs pieux *khoddam* (serviteurs religieux).

Les constructions européennes sont encore clair-semées dans la plaine d'Er'ris. A notre droite, nous remarquons

un certain degré de parenté entre l'arbuste qui le porte et le *lotus* d'Homère, puisqu'il produit sur les Français qui habitent l'Algérie les effets éprouvés par les compagnons d'Ulysse, c'est-à-dire l'oubli des parents, des amis, et que, la quitter, laisse toujours de vifs regrets et le désir de la revoir bientôt.

[1] *Doum*, de *dam*, durer éternellement, être durable.

[2] *Caroubier* (de l'arabe *kharrouba*), arbre portant des gousses et gardant son feuillage d'un vert foncé. Il est très commun dans le Tell.

[3] Les Arabes donnent volontiers cette allure à leurs montures; elle a l'avantage de ne pas fatiguer le cavalier, et de lui permettre de faire de longues courses. Tous les mulets arabes sont dressés à marcher l'amble, et on cite des exemples de distances prodigieuses parcourues à cette allure en un jour. Nous avons connu un Juif qui faisait, en été, de trente-cinq à quarante lieues, du lever au coucher du soleil, sur une petite mule d'une finesse de membres extraordinaire.

le village de Saint-André, assis sur la pointe d'un contrefort au-dessus du ravin d'Ar'sibia [1] ; plus loin, à l'ouest, la mosquée de Qerth, l'ancien poste turc, laisse voir son minaret carré ; au sud, à l'entrée d'un défilé formé par deux collines rocheuses, la riche végétation de Qachrou nous dérobe la vue de quelques cabanes de ce village arabe, et de l'habitation, aujourd'hui en ruines, de Sid Mohi-ed-Din, le père de l'émir Abd-el-Qader.

Un groupe de cavaliers apparaît sur notre gauche ; en un instant ils sont sur nous : c'est l'ar'a des Hachem-ech-Cheraga (de l'est), Mohammed-ben-Djebbour : il vient saluer le commandant de la subdivision qui passe à la frontière de son ar'alik. Ben-Djebbour est un peu épais de corps et d'esprit ; de plus, il n'est pas de *grande tente ;* mais c'est un de nos plus dévoués serviteurs : toute sa famille a été massacrée, par ordre de l'émir, pour le punir d'être resté fidèle à notre cause pendant l'insurrection de 1845. C'est là un titre qui a bien sa valeur. L'ar'a et les cavaliers qui l'accompagnent s'arrêtent brusquement à vingt pas, mettent pied à terre, passent les rênes par-dessus la tête de leurs chevaux, qui restent immobiles là où ils ont été arrêtés ; puis, chaussés de leurs *temag,* qui ne sont pas faits pour marcher, et cherchant à garder leurs *chouabeur* (éperons), qui ne tiennent aux talons que lorsqu'ils sont soutenus par les étriers, Ben-Djebbour et les siens se portent en traînant les pieds vers le commandant de la subdivision, qui reste à cheval, lui baisent la main en abrégé par un gracieux mouvement [2], retournent le plus vite possible

[1] *Ar'sibia* a été le lieu de campement de la famille d'Abd-el-Qader jusqu'à la reprise des hostilités en 1839. Nous avons vu plus haut que c'est là où le marabout Miloud-ben-El-Ahrech, à la suite de sa vision, vint révéler à Mohi-ed-Din que son second fils était désigné par Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani pour être le sultan des Arabes du Mor'reb. Le Mor'reb (Occident) comprend le Marok, l'Algérie et la Tunisie.

[2] La forme du salut arabe varie selon les personnes, l'âge et la condition. Ainsi, l'inférieur salue son supérieur en lui baisant la main s'il

à leurs chevaux qui n'ont pas bougé, les remontent prestement, et se joignent à l'escorte jusqu'à la limite de leur pays.

Nous n'avons jamais pu être témoin de cet hommage rendu à la France dans la personne de ses représentants, sans que notre orgueil national en fût un peu chatouillé : c'est bien là, en effet, le seigneur et son vassal, et cette forme du respect nous reporte involontairement au temps de la féodalité ; mais, rassurons-nous, ici, le pouvoir du suzerain n'est ni arbitraire ni despotique ; il a, au contraire, des règles parfaitement définies ; il est paternel et protecteur ; et puis, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'exerce sur un peuple pour qui la forme est le principal. Aussi, tout haut fonctionnaire qui négligerait d'exiger, de la part des indigènes de son commandement, ces marques de déférence respectueuse, manquerait complètement aux devoirs que lui impose sa position, et perdrait bientôt de cette considération que les Arabes n'accordent guère qu'au pouvoir dont ils sentent la main. Ils nous rendent, d'ailleurs, ces hommages sans contrainte et sans répugnance ; car il est dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, de se prosterner devant tout représentant de la force quel qu'il soit, conséquemment à cette proposition que toute puissance vient de Dieu.

Le colonel Durrieu excelle dans ce genre de repré-

le rencontre à pied, le genou s'il le trouve à cheval. Ce salut ne s'accorde guère qu'aux chefs arabes. S'il s'agit d'un chef français, d'un marabout, d'un *thaleb*, l'inférieur s'empare respectueusement de la main droite de la personne, et la porte à ses lèvres ; il est alors de bon goût de dérober vivement sa main avant que le baiser soit consommé. Les marabouts et les savants se laissent encore baiser la tête ou l'épaule. Deux égaux, s'ils sont parents ou amis, s'embrassent plusieurs fois sur les lèvres ; s'ils ne sont liés ni par la parenté, ni par l'amitié, ils se bornent à se toucher légèrement la main droite ; l'un et l'autre se baisent ensuite l'index. Quand un inférieur à cheval rencontre sur sa route un homme considérable, il arrête sa monture à quelque distance du personnage, met pied à terre, et se précipite vers lui pour lui baiser le genou.

sentation : il est impossible d'y mettre plus de dignité et plus d'aisance.

Nous traversons bientôt l'Ouad [1] -Froha ; ses eaux sont chargées de gravier, qu'elles rongent en passant aux berges sablonneuses de la rivière.

De nombreux *biar* (puits) [2] jalonnent le chemin que nous parcourons : ils servent aux irrigations des jardins, et aux besoins des tribus qui habitent la plaine soit dans des masures ou des *graba* [3], soit sous la tente. De beaux vergers, clos de haies de grenadiers, peuplés de pampres escaladant les arbres à fruits, sont défendus par les *keurm* [4] *des Chrétiens,* ces arbustes antédiluviens oubliés dans la destruction des espèces grotesquement massives, et par les *seubbarat* (agaves d'Amérique), élégamment terribles avec leurs épines de fer.

Çà et là, à quelque distance du chemin que nous suivons, une *khima* [5] étend ses longs *flidj* roux-sale dans

[1] Nous avons déjà dit que le mot *ouad* signifie *rivière, fleuve.* Les rivières d'Afrique sont, généralement, à sec pendant l'été. Dans la saison des pluies, elles se transforment en torrents impétueux roulant leurs eaux troubles sur un fond de cailloux et de gravier. Le passage en est alors sinon impossible, du moins très dangereux.

[2] Dans la plaine d'Er'ris, on trouve l'eau à la profondeur d'un à deux mètres. C'est, en partie, ce qui fait sa fertilité.

[3] *Graba*, pluriel de *gourbi*, cabane en terre couverte en *dis* (plante fourragère) ou en paille. Quelques *graba* sont tout simplement bâtis avec des branches entrelacées ou avec des roseaux ; ils prennent alors le nom d'*âchaïch.* En été, quand une troupe doit rester campée au même endroit pendant quelque temps, et qu'elle est assez favorisée pour avoir du bois à proximité du point où elle est établie, elle se hâte de se construire des *graba* pour y reposer pendant la chaleur du jour, la tente n'étant plus alors habitable.

[4] *Keurm*, pluriel de *keurma*, *figuier*, en général. Les figues provenant du figuier de Barbarie se nomment *kermous en-Nsara,* figues des Chrétiens.

[5] *Khima*, c'est la grande tente de laine du Nomade : elle se compose d'un certain nombre de *flidj* (bandes de laine et poil de chèvre de 20 mètres environ de longueur sur 50 centimètres de largeur). Les Arabes campent ordinairement le plus loin possible de nos voies de communication, à moins qu'ils n'aient reçu la mission de garder un point déterminé. Cette particularité explique l'erreur de ce touriste qui, il y a quelques années, ayant eu la témérité de pousser dans le sud

les broussailles, et semble une immense toile d'araignée. La *bit ech-châr (demeure de poil)* [1] ne se révèle au passant que par les insultes de trois ou quatre ignobles chiens arabes [2], qui nous paraissent mettre beaucoup trop de

d'Alger jusqu'à la Mtidja (à trois ou quatre lieues de la capitale de l'Algérie) se crut dans le Sahra, dont il se hâta de faire une description pompeuse qui trouva place dans un journal de province : « Voilà bien le désert, écrivait-il, avec ses horizons infinis, ses silences effrayants, ses bêtes fauves, etc. » Ce qui le gênait, c'était l'absence complète des sables brûlants ; mais, comme il avait de l'imagination, il en mit un peu, dans la crainte que son récit ne manquât de couleur locale. Du reste, depuis le commencement de l'occupation de l'Algérie, le désert a été successivement aux portes d'Alger ou d'Oran, dans la Mtidja et dans la plaine du Sig, dans la vallée du Chelef et dans la plaine d'Er'ris ; l'illusion durait tant qu'on n'allait pas plus avant dans le sud. A chaque étape, le désert reculait ou s'évanouissait comme un mirage; ce qui n'empêchait pas les touristes ou les membres de commissions quelconques expédiés de Paris pour *étudier* l'Algérie, d'être persuadés qu'ils avaient découvert le désert, et de s'écrier : « Voilà bien le désert que nul pied européen n'a encore foulé, le désert avec ses horizons sans bornes, ses silences solennels, ses sables brûlants, ses chameaux, etc... » On a cependant fini par le trouver le désert ; mais un peu plus tard, et un peu plus loin que ne l'avaient vu nos téméraires députés ou nos intrépides touristes. Les uns et les autres ont, néanmoins, écrit de bien belles choses sur ce sujet.

La tente de campagne ou de guerre, faite de toile ou de laine légère, se nomme *guithoun*.

[1] Les Nomades sont appelés *Ahl el-Oubeur*, les habitants des tentes de poil. *Oubeur* signifie *bourre*, *poil* de certains animaux, du *chameau* particulièrement.

[2] Le chien arabe (*kelb*) est, à peu près, de la taille d'un chien de berger ; sa robe est le plus ordinairement jaune-sale ou rougeâtre ; son poil est long et épais ; sa queue très fournie et formant panache ; son museau est allongé et pointu comme celui du renard ou du chacal. Ce chien est, incontestablement, l'animal le plus mal nourri de la création : il vit sur les fumiers de détritus immondes et d'excréments, et la pauvre bête n'en a jamais en quantité suffisante pour apaiser sa faim. On conçoit que ce mode d'alimentation et cette existence de Job ne sont pas de nature à lui *amabiliser* le caractère, et, dès lors, on aurait réellement tort de lui reprocher sa malpropreté, son insociabilité, et les injures qu'il adresse à tout étranger, en général, et, en particulier, à la lune, qu'il croit, sans doute, l'auteur de ses maux, injures qui durent tant que cet astre est au-dessus de l'horizon. Pendant la nuit, on reconnaît la présence d'un dououar aux aboiements des chiens : c'est un concert à trente ou quarante voix qui commence avec la fin du jour et qui ne cesse qu'au matin ; quelques-uns de ces animaux, pour se faire entendre de plus loin apparemment, s'établissent sur le toit des graba, et, de là, donnent de la *gueule* avec une persistance qui fait l'éloge de leurs poumons. Le chien arabe professe à l'endroit de

zèle à défendre des biens dont la haute valeur n'est pas immédiatement appréciable.

Après avoir laissé à notre droite les qbab de Sidi-Dahman, nous entrons, en doublant la pointe d'une petite colline, dans la plaine de Thar'ia, tigrée de gros bouquets de lentisques.

Nous coupons l'Ouad-Fekkan, et après une halte au col de Sidi-Aïça-ben-Mouça, nous nous remettons en route. A cinq heures et demie du soir, après avoir parcouru une distance de trente-deux kilomètres, nous franchissions l'Ouad-eth-Thar'ia, et nous dressions nos tentes sur la rive gauche, au milieu des lentisques.

Le bivouac de l'Ouad-eth-Thar'ia est bon, en ce sens qu'on y trouve deux des trois éléments qui constituent

l'Européen surtout une antipathie instinctive tellement caractérisée, qu'un morceau de viande même ne saurait la vaincre. Il est de bonne garde pour les Arabes, et, plus d'une fois, il a empêché, en s'attachant aux mollets d'un téméraire amant, qu'un accroc ne fût fait à l'honneur du mari. Il est cependant des Orphées qui savent sinon endormir ces Cerbères, du moins les rendre muets. Nous ne savons quels sont les moyens employés par les amoureux et les voleurs pour obtenir leur silence. En résumé, le chien arabe est réellement à plaindre : jamais un mot, jamais une caresse des gens de la tente, qui le méprisent ; pour le pauvre animal, jamais de ces joyeuses allées et venues au-devant du cheval du maître, qu'il n'a pas le droit d'accompagner. Sa place est sur le fumier ; son devoir est d'aboyer, et de protéger la tente contre ceux qui aiment trop le butin ou la femme du prochain. Aussi, le voit-on toujours rôdant en misanthrope, le poil hérissé et la dent menaçante.

En Algérie, il n'y a que deux espèces de chiens indigènes : le chien du Tell (*kelb*), et le lévrier du Sahra (*slougui*). La condition de ce dernier, employé aux grandes chasses du désert, est bien différente de celle du chien-gardien : il est choyé, caressé, couché, nourri ; il se permettra même des privautés extraordinaires, celle, entre autres, de sauter en croupe du cheval de son maître ; c'est, en un mot, un chien gâté.

Comme nous l'avons démontré plus haut, les Arabes méprisent souverainement la première espèce, et la plus grosse injure qu'ils puissent s'adresser est celle de *ben el-kelb* (fils du chien).

Les Arabes commencent à ne plus trouver aussi ridicules les soins et les caresses que nous prodiguons à nos chiens ; cependant, ils ne sont pas encore parfaitement convaincus de la nécessité de s'en laisser lécher le visage. Cette familiarité blesse, d'après eux, la dignité de l'homme.

un bivouac parfait, c'est-à-dire de l'eau [1], du bois et des plantes fourragères. La rivière nous fournit l'eau, et les bouquets de lentisques [2] nous assurent le bois pour la cuisson des aliments et pour les feux du soir. Quant aux fourrages, le terrain sur lesquel nous campons en est totalement dépourvu; mais l'ar'a des Hachem-el-R'eraba, qui a été prévenu que nous coucherons sur ses terres, et qui vient d'arriver pour saluer le commandant de la subdivision, a eu soin de nous faire préparer par les Oulad-Abbad des *chebek* [3] d'excellente paille courte, qui, ajoutée à l'orge qu'ont transportée nos mulets, fournit à nos chevaux un repas auquel ils font le plus grand honneur.

Nos tentes sont aussitôt dressées, et nos chevaux entravés des deux pieds de devant. Des corvées arabes nous ont amoncelé du bois en abondance ; la distribution en est faite par feux, et, bientôt, toutes les marmites

[1] En Afrique, les colonnes sont obligées de suivre les lignes des eaux. Les bivouacs y sont déterminés, dans le Tell, soit par une rivière, soit par des puits ou par des sources. Les lieux de bivouac sont aussi connus, en Algérie, que les gîtes d'étapes le sont en France. Aujourd'hui, dans le Tell, un grand nombre de bivouacs sont marqués par des villages, par des maisons isolées, ou par des caravansérails (maisons d'hospitalité) établis aux frais de l'Etat à des distances convenables. En arabe, *bivouac* se traduit par *qonaq*, halte, station militaire, ou par *dar*, maison, demeure.

[2] *Lentisque*, en arabe *dhrou*. Cet arbuste est très commun dans tout le Tell. Gracieusement arrondi en forme de ruche, il présente sous ses branches fourrées un abri contre la chaleur, en même temps qu'il récrée la vue par sa délicieuse verdure. Les Arabes en mangent le fruit, qui a un petit goût aigrelet légèrement acidule ; ils en mâchent aussi les jeunes feuilles pour se rafraîchir la bouche. Nous avons essayé de ce moyen, et nous devons dire que nous n'avons pas atteint le but que nous cherchions. Nous n'hésitons pas à reconnaître, du reste, que ces feuilles possèdent une amertune aussi désagréable que peu désaltérante. Les Arabes prétendent encore que la fumée du lentisque délasse presque instantanément les membres du voyageur fatigué. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que cet arbuste produit en brûlant des jets d'étincelles qui lui ont valu l'épithète de *capota-brûlator*, *brûle-capote*. Il est très proche parent du *jujubier sedra*, *capota-dechirator*, par ses effets désastreux sur les vêtements de nos troupiers.

[3] *Chebek*, pluriel de *chebka*, filet. Ces filets sont tressés en cordes de palmier-nain ou de dis.

gémissent en jetant au ciel leurs vapeurs chargées de succulents aromes. Les *mkhaznia* [1] du colonel se mettent en devoir d'édifier, sur les indications de l'officier d'ordonnance, la *zriba* qui doit recevoir l'État-major après le dîner.

Comme on est en pays parfaitement sûr, et que nous n'avons, en fait de troupe, que notre peloton de Chasseurs, on donne, pour la nuit, la garde du camp à des hommes du pays sur lequel nous bivouaquons.

Nous ne faisons pas long séjour au feu de la *zriba* : avec la nuit, le ciel s'est couvert de gros nuages gris-foncé extrêmement défavorables à la curiosité des étoiles, et, de temps en temps, une main invisible nous lance à la figure des poignées de grêlons, qui nous rappellent désagréablement les dragées des baptêmes de village : « *Eurs ed-dib* [2], noce de chacal ! » murmure en passant auprès de nous un Arabe encapuchonné jusqu'au menton. Des papillons de neige viennent aussi mourir en folâtrant sur les flammes de nos feux de bivouac. Quatre ou cinq bûchers ont été allumés, soit par les hommes de l'escorte du colonel, soit par les Arabes, qui n'ont pas de tente pour s'abriter. Le bois n'étant pas rare autour de notre camp, les Français le gaspillent, et, à chaque instant, un nouveau fagot va rejoindre la cendre de son devancier ; la flamme, courbée par la rafale, se relève vigoureusement avec des crépitations précipitées dès qu'elle n'est plus sous l'influence de son haleine glacée. Tout, autour de nous, prend une forme fantastique, indécise ; tout,

[1] *Mkhaznia*, pluriel de *mkhazni*, homme du *Makhzen*. (Voir la note de la p. 23.) On désignait ainsi, sous les Turcs, les cavaliers arabes au service du gouvernement. Par imitation, nous avons appelé *mkhaznia* les spahis employés auprès des officiers généraux ou des chefs des Bureaux arabes. Nous ajouterons que cette qualification n'a rien d'officiel.

[2] C'est ainsi que les Arabes expriment un temps de *giboulées*, et, plus particulièrement, quand la pluie tombe en même temps que le soleil luit.

hommes, chevaux, tentes et arbres, paraît inachevé et grotesquement étrange. Les Français se tiennent debout, le dos au vent, et forment un demi-cercle autour de leurs feux ; les Arabes, suivant leur habitude, sont assis, les genoux relevés jusqu'au menton, et chauffent, tout près du foyer, leurs maigres jambes nues, hâlées par toutes les températures, rouges comme un rôti cuit à point ; leurs mains, placée en écran, cherchent à garantir leurs visages contre les baisers trop passionnés de la flamme. Ils vont passer la nuit là, une nuit d'hiver, enveloppés dans des fractions de bernous chauves et travaillés à jour par l'usage et le temps, la tête dans la *guelmouna*[1], les pieds au feu, un peu de galette de son ou quelques figues dans l'estomac, et acceptant toutes ces misères sans se plaindre, sans murmurer, et avec cette indifférente résignation qui fait des Arabes le peuple le plus merveilleusement organisé pour la guerre.

Les feux (excepté ceux des Arabes qui veillent), privés d'aliment par suite de la retraite successive de ceux qui les entretenaient, s'éteignent peu à peu, et le camp reste plongé dans une obscurité épaisse à la prendre avec la main. Les officiers se sont jetés, empaquetés dans leurs bernous, sur leurs lits de cantines, et les Chasseurs se sont terrés comme des renards en creusant le sol, qu'ils ont recouvert de leurs tentes-abris. Ces efféminés ont poussé l'amour du bien-être, du confortable, jusqu'à se faire une couche de menues branches de lentisque : placés six par six comme des sardines dans leur boîte, et mettant leur calorique en commun, une bonne moitié de

[1] *Guelmouna*, capuchon du bernous, servant en même temps de sac à provisions. Peut-être trouvera-t-on quelque chose d'insolite dans ce cumul de la *guelmouna*, qui est à la fois bonnet de nuit et garde-manger. Nous sommes, malheureusement, bien éloignés de cette précieuse simplicité, et le besoin du confortable, en nous forçant de traîner à notre suite de lourds *impedimenta*, prive nos armées d'avantages précieux à la guerre, la légèreté et la mobilité.

ces cavaliers dort gutturalement, tandis que le reste siffle, comme le parterre à la représentation d'une mauvaise pièce, pour engager les dormeurs à tempérer la sonorité de leurs notes basses. Quelques retardataires rentrent clandestinement à quatre pattes dans leurs terriers ; ce retard n'est tout simplement, dit-on, qu'une infâme spéculation : ils ont voulu faire jouer à leurs camarades le rôle humiliant de bassinoires, et trouver leurs places chaudes. Ajoutons que cette combinaison ne paraît pas provoquer dans les tentes un bien vif enthousiasme.

La nuit se passe sans incident. A six heures du matin, bien avant le jour, le trompette du peloton de Chasseurs sonne la diane de toute la force de ses poumons, et avec des variations complètement étrangères à l'ordonnance. Malgré la valeur de l'œuvre, cette sonnerie, il faut bien le dire, n'est pas goûtée ; ayons le courage d'avouer que l'heure à laquelle elle se produit habituellement dispose mal les auditeurs à l'apprécier avec tout le calme désirable, et que, dans tous les temps, l'armée française l'a mal accueillie. Il ne reste plus, d'ailleurs, aucun doute sur cette vérité que, jusqu'à présent, on n'avait fait qu'entrevoir, nous voulons parler du désagrément d'être réveillé quand on a envie de dormir, que ce soit par la flûte de Tulou, ou par la clarinette de l'aveugle du pont des Arts.

Le trompette, fidèle aux vieilles traditions qui font un devoir à cette sorte d'instrumentistes d'annoncer à leurs chefs, et cela *à peu près sans intérêt,* le renouvellement de l'année, vient, après avoir expédié la diane, souffler devant la tente du colonel une éclatante fanfare sur les motifs *de la Casquett' du pèr' Bugeaud.* Tous nous mettons la tête à la portière pour avoir des renseignements sur la cause de ces accents joyeux, et nous apprenons par un chasseur, pour qui le trompette n'a pas de secrets, que l'année dernière a cessé d'exister.

Cette nouvelle, sans nous surprendre cependant, nous fait faire cette remarque judicieuse que le vieux monde a un an de plus. Le trompette est récompensé. Nous entrions donc, toutes voiles dehors, en l'an de grâce 1854. Après avoir fait un brin de toilette de campagne, c'est-à-dire nous être lavé les yeux avec le bout d'une serviette, nous allons en corps, après avoir été annoncés par l'officier d'ordonnance, faire agréer nos souhaits de bonne année au commandant de la colonne, et lui prédire le succès de sa mission. Le colonel nous reçoit enveloppé dans un immense *bernous zour'dani* (noir), le capuchon posé en cône sur sa tête, et fixé circulairement par un *khith* (corde) de soie jaune terminé par des glands d'or, comme en portent quelques ar'a de la province d'Oran. Des sabots à hauts talons le grandissent encore, et ajoutent quelques centimètres à ses six pieds, qu'il porte, du reste, fort élégamment.

Les feux du bivouac se sont rallumés au premier coup de trompette, et, dans les marmites qui, la veille, ont servi à faire le pot-au-feu, bout déjà un délicieux café *au gras*. Tout porte à croire qu'on s'y fait ; car cette opération n'est pas nouvelle, et personne, que nous sachions, n'a cherché, jusqu'à présent, à en modifier les conditions.

Le *qahouadji* [1] de l'ar'a des Hachem-el-R'eraba nous apporte, de la part de son maître, d'excellent café maure, avec sa base de *teloua* [2], dans de charmantes petites tasses de *feurfouri* (porcelaine) à fleurs bleues, soutenues par des *zraf* [3] en argent ciselé. Malheureusement, ces

[1] *Qahouadji*, cafetier, de *qahoua*, café. Tout grand seigneur ou haut fonctionnaire arabe a son *qahouadji* particulier.

[2] *Teloua*, marc de café. Les cafetiers arabes servent toujours le café avec le marc, qu'on laisse reposer.

[3] *Zraf*, pluriel de *zeurf*, porte-tasse. Le *zeurf* sert à tenir le *fendjal* (tasse à café), qui n'a pas d'anse ; il a la forme d'un coquetier pour manger les œufs.

tasses ont la capacité d'un dé à coudre; il est vrai qu'on n'est pas absolument tenu de se borner à une seule édition. Nous savourons lentement ce précieux breuvage, que ses merveilleuses propriétés ont fait classer parmi les vivres de campagne.

A six heures et demie, le trompette sonne le *boute-charge*. A cette sonnerie, toutes les tentes tombent comme par enchantement; les mulets sont amenés sur le lieu de leur supplice et chargés de l'attirail de campagne; les cavaliers sellent leurs chevaux; chacun se ceint les flancs de son sabre; les officiers, après s'être enfermés à double tour dans leurs bernous ou dans leurs cabans, vont prendre un dernier air de feu.

On quitte le bivouac, il est inutile d'y laisser du bois : les Chasseurs se livrent dès lors à une débauche, à une orgie ignée. Les brassées de lentisque se succèdent sans interruption au foyer; la flamme monte à des hauteurs prodigieuses; chaque *zriba* paraît un volcan. On est heureux de détruire (c'est là tout ce que peut l'homme), et d'entendre crier le bois vert qui écume de rage; on jouit à voir dévorer en un instant des arbres qui ont mis des siècles à pousser. Enfin, nous sommes ainsi faits!

A sept heures, le *boute-selle* sonne; chaque cavalier monte à cheval et va prendre sa place; le convoi est réuni et mis sous les ordres d'un sous-officier : il doit suivre à une distance de deux à trois cents mètres et s'y maintenir autant que possible.

Le colonel donne aussitôt le signal du départ, et nous piquons au sud en prenant les sentiers arabes qui longent à mi-côte les flancs boisés de *Dar el-Hena* (Demeure de la Tranquillité.) Le chemin, qui suit sans se détourner tous les accidents de la montagne, est des plus mauvais et fort dangereux pour les chevaux. Tracé dans des soulèvements rocheux hérissés d'arêtes à fleur

de terre, il faut à nos montures toute la sûreté de pied et l'adresse qui distinguent le cheval arabe pour passer dans ces terrains hachés et bouleversés. Mais ce chemin a l'avantage, sur la route de Mâskara à Sâïda, qu'on laisse à droite, de faire gagner quelques kilomètres (ce qu'on ne dédaigne jamais), et, conséquemment, de raccourcir le trajet entre ces deux places.

Le pays que nous parcourons est richement boisé : nous y rencontrons l'*ârâr* (thuya), à la racine précieuse; la *thagga* (genévrier), aux baies rouges ; le *dhrou* (lentisque), aux bouquets trapus ; la *kerroucha* (chêne-vert), au tronc contrefait. Toutes ces essences, amaigries par les parasites qui vivent d'elles, qui les entourent, qui les étouffent, semblent lever vers le ciel leurs branches désolées et chétives pour demander un libérateur. A chaque pas, un tronc d'arbre noirci par le feu vient attester que la végétation ligneuse a un ennemi bien plus redoutable encore que celui qui vit à ses dépens. Cet ennemi, c'est le charbonnier arabe, qui, trouvant la cognée trop lourde à son bras, met impitoyablement le feu aux plus beaux arbres de la forêt, exécution sommaire qui n'exige qu'une allumette et quelques broussailles. Quelle barbarie ! dans un pays surtout où un arbre est plus précieux et plus utile qu'un homme ! Ils n'ont pas l'air de se douter, ces ignorants charbonniers, que Mahomet a dit : « A chaque arbre que vous planterez. « *un péché* vous sera remis ; » ou, peut-être, retournant le mot d'Henri IV : « Paris vaut bien une messe, » trouvent-ils que la remise d'un seul péché n'est pas en rapport avec le gain que produit un arbre transformé en charbon.

Si Mahomet tient toujours autant à la conservation des arbres, il faut, nécessairement, qu'il fasse reviser ses tarifs d'indulgences.

Le palmier-nain a presque entièrement disparu ; il est

remplacé par le *dis* [1], aux longues tiges vert-tendre, ressource précieuse comme nourriture pour les chevaux et les bêtes de somme. De distance en distance, des touffes de dis sont nouées [2]; d'autres paraissent l'avoir été, et portent encore la marque de la violence qui leur a été faite. Est-ce qu'il existerait parmi les femmes des Oulad-Khaled des épouses infidèles ? Est-ce que, dans cette puissante tribu, il y aurait des maris... malheureux ? Il faut bien le croire, puisque le dis a parlé. Or, tout le monde le sait chez les Oulad-Khaled, le dis est infaillible, et ce n'est pas sans raison que les femmes redoutent ses indiscrétions. Nous rencontrons un Khaledi arrêté devant une touffe de dis qui lui prouve, à n'en pas douter, que sa tente a été volée [3], et qu'il est... ce qu'il cherche peut-être ; car il n'en est pas fort affecté : il suppute, probablement, le nombre de *douros* que va lui rapporter son malheur.

[1] *Dis*, *arundo-festucoides*, ou *tenax*, grande graminée dont le chaume est utilisé comme fourrage, et employé pour couvrir les gourbis. Cette plante fourragère pousse en gros gazons touffus sur le flanc des montagnes du Tell.

[2] Quand, dans le Tell, un mari entreprend un voyage, et qu'il a quelque raison pour ne pas compter aveuglément sur la fidélité de sa femme, *il noue le dis*, — *iâqod ed-dis*. — Cette opération se pratique de la manière suivante : le mari choisit sur son chemin une touffe de dis bien haute ; il lui tourne le dos et la noue au sommet. Si, à son retour, le nœud n'existe plus, le mari est fixé : il a été... malheureux. Il ne lui reste donc plus qu'à prendre des mesures pour arriver à la découverte de l'auteur de son malheur, et, s'il le trouve, il est bien rare qu'il ne s'arrange pas à l'amiable avec lui : le mari divorce alors et laisse la femme à l'amant heureux, soit à prix coûtant, soit en n'en exigeant que la moins-value. Dans le Sahra, où le dis n'existe pas, les maris nouent le *rtem*, espèce de genêt.

Cette méthode n'est pas nouvelle ; car elle était déjà pratiquée, antérieurement à Mahomet, par les Arabes païens : elle était connue sous le nom de *retima*, mariage de branches, ou nœud fait avec les branches de deux arbres. Cette pratique consistait, comme pour le *dis*, en ce que, au moment de faire un voyage, les Arabes entrelaçaient deux branches d'arbres voisins par leurs extrémités ; si, à leur retour, ils trouvaient les branches dans le même état, ils en tiraient l'augure que leurs femmes leur étaient restées fidèles pendant leur absence ; si, au contraire, ils trouvaient les branches séparées, ils se tenaient pour trahis.

[3] Euphémisme par lequel les Arabes caractérisent l'adultère.

Nous arrivons vers neuf heures sur l'Ouad-Sidi-Aïça-Manho, que nous coupons au gué de Draâ-er-Remel (la colline de sable) pour aller rejoindre la grande route de Mâskara à Sâïda. Un *caravansérail* [1] dresse ses murailles blanches crénelées sur une petite colline de sable qui domine la rive gauche de l'ouad. Nous y faisons la grande halte : en un instant, les chevaux sont entravés à la corde ou attachés à une branche d'arbre; les mulets sont déchargés, et ils en profitent sans retard pour chercher à se rouler dans le sable; malheureusement, le bât, qu'on leur laisse, les gêne considérablement et ne leur permet cette volupté qu'à moitié. Les conducteurs crient et les gourmandent, quelquefois en y joignant le geste, de cet inouï sans-façon, lequel peut avoir des résultats si désastreux pour les harnais de l'Etat. Les mulets se relèvent en soupirant, et se secouent comme une poule qui vient de se poudrer. On prévient que la halte sera d'une heure; aussitôt les apprêts du déjeuner commencent: pour les hommes, il se compose de café; pour les officiers, de ce que chacun a apporté dans ses cantines : sardines, viandes froides du dîner de la veille, œufs, si l'on en trouve,

[1] *Caravansérail*, du persan *karaouan*, caravane, et *seraï*, maison, hôtellerie de caravane. En arabe, *feundeuq*, établissement où, moyennant une légère rétribution, hommes et animaux reçoivent l'hospitalité. En Algérie, les routes sont jalonnées de caravansérails qui, généralement, sont tenus par des Européens. L'hospitalité (le logement seulement) y est dû gratuitement aux militaires isolés. Tous ces établissements sont construits à peu près sur le même modèle : ils ont, généralement, la forme de la maison arabe. C'est un carré de trente à quarante mètres de côté, crénelé et flanqué de tourelles ou de bastions à chacun de ses angles. A l'intérieur, deux des côtés sont couverts et servent de hangars pour les chevaux et les mulets. Les hommes couchent auprès de leurs bêtes. Une chambre, garnie de deux ou trois lits, est destinée aux officiers de passage. Il existe au centre de la cour soit un puits, soit une fontaine. La disposition des caravansérails permet d'y abriter, au besoin, les gens et les troupeaux des tribus voisines qui seraient menacés par l'ennemi. La création des caravansérails est, sans contredit, une excellente chose; malheureusement, ils ne sont pas tous tenus d'une manière irréprochable.

et toujours du fromage, et ce fromage invariablement de l'espèce dite *tête de Maure,* dont on dévore le cerveau, et qu'on n'abandonne que lorsqu'il ne reste plus que la boîte osseuse. Chacun a sa besogne dans cette opération importante qu'on appelle le déjeuner : les uns font une tranchée qui devra servir de fourneau ; les autres vont au bois et à l'eau, ou broient le café avec la crosse de leurs fusils dans une gamelle de campement. En même temps, ceux qui ne sont pas employés à la cuisine font boire les chevaux et les mulets, et leur infligent ensuite le supplice de la musette, lequel consiste en l'application au nez de l'animal d'un sac garni de près de deux kilogrammes d'orge. La pauvre bête, qui ne voit pas ce qu'elle mange, et qui n'a pas de point d'appui pour fouiller à fond sa mangeoire de toile, encense alors avec la gravité d'un enfant de chœur qui a d'anciens et pieux services. Puis, quand tout est fini, l'animal, dont le nez est resté captif, paraît en prendre son parti : il digère l'œil mi-clos et en laissant tomber ses oreilles en orient et en occident : il songe, sans doute, à l'écurie qu'il a laissée, à sa moelleuse litière, et il rumine, c'est certain, cette pensée profonde, révolutionnaire, mais peu chrétienne, que sa musette serait beaucoup mieux placée au nez de son cavalier qu'au sien, et qu'en résumé, il serait bien temps que les hommes portassent leurs montures.

Le café est bientôt préparé : l'Etat en alloue par jour à chaque homme seize grammes, qu'il assaisonne de vingt-et-un grammes de sucre. Cette préparation se fait par escouade ou par *tribu* [1]. On comprend que, si les économies qu'on a faites sur l'ordinaire en station ne permettaient pas de doubler ces quantités, on n'obtiendrait guère, avec cette maigre ration, qu'une décoction

[1] *La tribu,* expression africaine, se compose d'un certain nombre d'hommes — une escouade — faisant ordinaire ensemble. Ce nombre varie de huit à dix.

d'un brun sale, de l'*abondance* de café, au lieu du précieux breuvage, cette seconde soupe du soldat.

Le déjeuner des officiers ne les a pas tenus longtemps à table; mais, de même, d'après Brillat-Savarin, qu'un dîner sans fromage est comme une belle qui n'a qu'un œil, il n'est point, en Afrique, de repas complet sans café. L'officier ne manque jamais de se conformer à cet usage des vieux Africains, moitié par goût, moitié par reconnaissance pour ce produit de la famille des rubiacées; car il ne peut oublier qu'il a été d'un puissant secours dans l'œuvre de la conquête, et que ce sont ses merveilleuses propriétés qui ont permis à nos valeureux soldats de se soutenir, de marcher et de vaincre quand ils étaient sans pain, sans biscuit, sans viande. Avec du café, des ceintures de flanelle, des tentes-abris, de la poudre, voire même un médiocre général, les Français peuvent conquérir le monde.

Une demi-heure s'est écoulée depuis notre arrivée; le boute-charge sonne; la batterie de cuisine est replacée dans les cantines; les gamelles, les marmites et les bidons sont attachés à l'arçon de la selle des cavaliers; on recharge les mulets; on bride les chevaux; tout a bientôt repris sa place accoutumée. Le boute-selle se fait entendre : on monte à cheval. Sur un signe du commandant de la colonne, le trompette sonne une reprise d'*en-avant;* les chevaux dressent l'oreille et se remettent en marche sans autre invitation. Les mulets suivent au pas cadencé que leur marque le bruit rhythmé des gamelles et des bidons de campement, ustensiles sonores qui leur pendent de toutes parts, comme les coquilles d'huîtres sur le camail d'un pèlerin.

Nous prenons la grande route, tracée le long de l'ouad, qui change de nom, comme le plus grand nombre des cours d'eau d'Afrique, toutes les trois ou quatre lieues. Le chemin est délicieux; il court follement dans les bois

en suivant les méandres de la rivière : on se croirait dans un jardin anglais aux allées sablées. Au printemps surtout, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus gai, de plus vert, de plus odoriférant. Il est vrai que nous sommes sur le territoire des Iâgoubia, le plus riche pays de la province d'Oran, celui dont Sid Ahmed-ben-Ioucef a dit : « *Blad el-Iâgoubia zinet el-âgouba*, le pays des Iagoubia c'est la beauté de l'âge mûr. »

Les oiseaux chanteurs, assez rares en Algérie, semblent s'être donné rendez-vous dans cette forêt enchanteresse pour y exécuter leurs plus joyeux concerts.

Quelle bonne chose, quand on rentre du Sahra, où il faut souvent faire quatre étapes pour trouver un arbre, de se rafraîchir l'œil de cette ravissante verdure, d'entendre les éclats de rire des naïades dans les fontaines et les ruisseaux voûtés de fleurs, d'aspirer de toute la force de ses poumons les douces et suaves senteurs des genêts, qui paraissent offrir leurs bouquets d'or aux passants ! Ici, la vie dans toute sa force, dans toute sa virile beauté ; là-bas, au désert, la mort avec ses terribles silences et son squelette décharné ; terre déshéritée, aux tons fauves, habitée par des espèces malfaisantes et d'un aspect repoussant. C'était là, du moins, l'idée que nous nous en faisions.

D'admirables thuyas, ces rois de la forêt, nous regardent par-dessus la tête des chênes-verts ; de vigoureux *seufsaf* (trembles), ces amants des eaux, courent le long de l'ouad comme pour y chercher un gué ; leurs feuilles doublées d'argent frémissent d'impatience ; des *zenboudj* [1] (oliviers sauvages) chétifs et rabougris étalent sur notre passage leurs membres estropiés, et semblent nous demander l'aumône ; de gros buissons de lentisques dorment couchés en cercle comme des chats repus ; une légion

[1] L'olivier greffé est appelé *zitoun*.

de *snoubeur* (pins) monte à l'assaut des escarpements qui couvrent notre droite.

Après trois heures de marche dans cet Eden, nous arrivons en vue de *Sâïda*, jolie comme son nom, qui veut dire *heureuse*, *fortunée*. La coquette, fortement décolletée dans sa robe verte, ne craint pas de montrer ses charmes nus ; elle sait qu'elle est belle, et elle veut que personne ne l'ignore. Elle va plus loin, elle indique le chemin de son cœur par de longues et droites allées de peupliers qui nous saluent en passant. Nous sommes bientôt à ses pieds ; mais il ne faut pas trop s'y fier : c'est une vertu farouche, une fière Andalouse qui paraît être sur l'œil, car elle porte à la jarretière, en guise de poignard, quatre petits joyaux de bronze avec lesquels elle crache du fer quand un téméraire veut la serrer de trop près. Elle est, heureusement, de belle humeur à notre arrivée, et elle reçoit le colonel comme une châtelaine reçoit son seigneur.

Sâïda est, *en prose,* une petite place militaire construite sur une butte, dominant à l'est l'ouad du même nom : c'est une des portes du Tell sur le Sahra, et l'un des débouchés par lesquels s'écoulent les produits des oasis. Abd-el-Qader, qui connaissait toute l'importance de cette position, y avait fait élever un établissement militaire sur les ruines d'une ville romaine. Cette construction avait surtout pour objet de tenir en respect les Iâgoubia, qui ne supportaient sa domination qu'avec peine et qui haïssaient les Hachem. Cette haine prenait son origine dans ce fait que l'émir avait donné à ses contribules la jouissance exclusive de plusieurs propriétés du Baïlek (domaniales) exploitées autrefois par les Iâgoubia.

Poursuivi par le général Bugeaud, l'émir détruisit lui-même, en octobre 1841, le poste de l'ancienne Sâïda. Il n'en restait, à l'approche du général, que les murs de l'enceinte, dans lesquels nous nous donnâmes la satisfaction d'ouvrir de larges brèches.

En 1845, l'actif général de La Moricière qui, sans argent, sans autres ressources que celles du pays, malgré la défense formelle de s'avancer au delà de Mâskara, défense arrachée au gouvernement par les partisans de l'occupation restreinte, l'intrépide général, dis-je, qui sentait qu'il ne pouvait y avoir de sécurité pour nos établissements de l'intérieur tant que l'émir n'aurait pas été rejeté au delà du Tell, résolut de porter sa base d'opérations plus au sud par la création, sur la ligne de ceinture qui longe les *Hauts-Plateaux* au nord, de petits postes fortifiés qui devaient, en même temps, lui servir de magasins.

La position de Sâïda lui parut convenable, et il y établit un camp retranché, qui ne tarda pas à être défendu par une enceinte bastionnée en maçonnerie. Le nouveau poste s'éleva sur la rive droite de l'Ouad-Sâïda, à deux kilomètres environ au nord-est de la Sâïda d'Abd-el-Qader.

Sous la direction intelligente de ses commandants supérieurs, Sâïda devint bientôt une délicieuse résidence; à côté de ses établissements militaires, des colons bâtirent des habitations agréables et commodes. Il y avait de l'eau partout, les plantations parurent sortir de terre comme par enchantement; car, sur notre terre d'Afrique, cette terre de *baraka* [1], cette terre qui, en bonne fille, donne tout ce qu'on lui demande, on sait ce que peut le mariage d'une goutte d'eau avec un rayon de soleil. Le capitaine Massaroli [2], qui commanda longtemps à Sâïda, fit des environs de ce petit poste une corbeille de verdure et de fleurs; il eut pour les jeunes arbres (et ils en ont besoin) une tendresse de mère; il fit des lois draconiennes contre les propriétaires des chèvres et des moutons trop friands de jeunes pousses; il tortura la direction des

[1] *Baraka*, félicité, bénédiction de Dieu, prospérité qui en résulte pour l'homme, bonheur, abondance de biens.
[2] Depuis, chef de bataillon.

cours d'eau, qu'il divisa en mille filets ayant chacun la tâche d'étancher la soif de quelque coin de terre trop altéré. Autour de la place, les jardins se multiplièrent, des moulins s'établirent sur la rivière, et leur joyeux tic tac rappela aux soldats et aux colons toutes les charmantes pastorales de la patrie absente ; les petites maisons furent badigeonnées en rose tendre. En quelques années, le capitaine Massaroli avait transformé en un charmant village d'opéra-comique, frais et coquet, un camp dont tous les arbres avaient servi à faire bouillir la marmite du troupier. C'était un beau résultat.

Nous sommes bientôt sous les murs de Sâïda ; son commandant supérieur, suivi de quelques officiers de la garnison, s'est porté au galop au-devant du colonel, et a pris ses ordres. Une petite colonne, aux ordres du lieutenant-colonel du 2e de Spahis, est campée à Souq el-etnin [1], sur un grand emplacement réservé aux abords de la place. A deux heures, nous dressons nos tentes devant une courtine ; ses deux bastions nous y abriteront contre les intempéries qui nous menacent.

Le temps est toujours froid ; la neige couvre les Hauts-Plateaux, que nous devons traverser demain. Le colonel avait envoyé ses ordres avant son départ de Mâskara : il lui faut des bêtes de somme destinées à transporter un mois d'orge et de vivres pour la petite colonne qui doit l'escorter jusqu'à Methlili (cent quarante lieues de Sâïda). Cette réquisition a présenté des difficultés sérieuses ; tous les chevaux sont dans le Sud avec Sid Hamza, ou marchent avec les colonnes qui l'appuient ; les tribus n'ont donc pu fournir au colonel que l'arrière-ban de leurs juments et de leurs ânes. Tous ces animaux ont été réunis à heure fixe, avec leurs *sokhkhara* [2]. Les

[1] *Souq el-etnin*, marché du deuxième jour, du lundi. C'est, en effet, le lundi que se tient le marché de Sâïda.

[2] *Sokhkhara*, gens de corvée marchant avec les réquisitions ; cette expression vient de *sokhra*, convoi de corvée.

juments, véritables haridelles, portent déjà un monstrueux *beurdâ* (bât) rembourré de paille, sous le poids duquel elles plient et s'ensellent. Gardons-nous bien de soulever cette robe de Nessus que ces pauvres bêtes ne quittent plus qu'à la mort, nous n'y trouverions que de hideuses plaies sur un dos pelé et tanné, de sanglantes blessures nivelées par le frottement, les apophyses épineuses des vertèbres dorsales décharnées, déchaussées et saillantes comme un sentier arabe dans les rochers. Heureux encore le chétif animal quand, pour accélérer son allure, son conducteur ne lui entretient pas cruellement, dans la région fémorale, une plaie vive dans laquelle il introduit et tourne à chaque instant le bout d'un bâton mâchonné [1] ! heureux l'infortuné martyr quand les mouches, ces agaçants et féroces diptères, ne viennent pas élire domicile dans cette plaie toujours béante, y vivre, y pondre et s'y livrer à tous les détails de leurs ménages myrmidoniens ! Et cependant, voyez ce calme, cette placidité dans la douleur ! Pas un cri, pas une plainte ! Ne dirait-on pas qu'en pays musulman, les bêtes *sans âme* et les animaux *à âme* ont subi au même degré l'influence de l'*islam ?* N'est-ce pas la même résignation, le même stoïcisme chez bêtes et gens ? Pour rendre cette vérité plus évidente, disons qu'on n'a jamais à constater, chez les animaux qui sont entre les mains des Arabes, de ces désobéissances, de ces rébellions, de ces rétivités qui peuvent mettre la vie du maître en danger : pour l'Arabe, il n'est point de cheval difficile, méchant ; pour lui, le mulet et l'âne, ces deux types les

[1] Les Arabes sont sans pitié pour les animaux ; c'est pourquoi ils en obtiennent tout ce qu'il est possible d'en tirer. Nous autres Européens, nous souffrons quand nous sentons dans nos jambes un cheval fatigué ou blessé. Le cavalier arabe, lui, n'a pas l'air de s'en douter ; il poussera avec ses terribles *aides* sa monture jusqu'au bout, sans songer un instant que la pauvre bête peut, à son arrivée au but, trébucher pour ne plus se relever.

plus complets de l'entêtement, sont d'une docilité extrême; il conduit un troupeau de dromadaires avec une baguette et un cri particulier; il n'a pas besoin de chiens pour maintenir ses moutons et ses chèvres en dehors du champ du voisin. Que ces mêmes animaux tombent entre nos mains chrétiennes, bientôt le cheval aura tous les vices possibles; le mulet et l'âne ne passeront que là où ils le voudront bien; le dromadaire fuira en se débarrassant de sa charge; les moutons et les chèvres prendront tous leurs repas sur la propriété d'autrui. Ce sont là des faits que tout le monde a pu constater.

Tous les animaux requis par le Bureau arabe attendent leurs charges; ils sont là la croupe au vent, immobiles où on les a arrêtés. Quelques-uns resteront probablement en route; mais les survivants hériteront leurs parts du chargement, lequel, d'ailleurs, ira chaque jour en diminuant.

Les expéditions ou les courses dans le désert exigent un gréement qui peut être comparé à celui d'un vaisseau partant pour un voyage de long cours. En effet, qu'est-ce que le désert, sinon une mer solide, figée, qui a ses pilotes, ses vagues, ses tempêtes, ses dangers, ses naufrages? Comme en mer, il faut relâcher pour faire de l'eau; il faut en emporter; il faut, enfin, traîner à sa suite des vivres pour les hommes et pour les animaux.

Le colonel se grée donc pour un mois, et fixe son départ à demain 2 janvier. Son escorte, augmentée d'un escadron de Spahis qu'il prend à la colonne de Sâïda, se compose, définitivement, de douze officiers, de cent vingt-cinq cavaliers, et de cent cinquante-six chevaux et mulets. C'est avec ces forces, qui n'ont rien de bien imposant, que nous allons nous enfoncer dans le Sahra.

CHAPITRE VII

Départ de Sâïda. — La ligne de ceinture du Tell. — Les Hauts-Plateaux. — Le pays des Haçasna-ech-Cheraga. — Son qaïd, le tueur de lions, et le marabout. — Les bellouth. — La viande sur pied. — Le conteur à la zriba. — Le trompette Escoffier. — La guerre dans le Sahra. — Les moualin el-blad. — L'entrée dans le Sahra. — Le repas des chevaux. — Une nuit de bivouac. — Les chevaux qui s'échappent. — Le Chothth-ech-Chergui. — Le mirage. — Ce qu'on entend par forêt dans le Sahra. — L'ar'a de Frenda. — Un repas arabe sous la tente. — Les crottes de gazelles. — Les Chthouth d'après la tradition. — Un chef de Bureau arabe. — Les chameaux. — Les lièvres et les chameliers. — Les villes des souris. — Le raouï des Harar et le combat des Oulad-Sidi-Ech-Chikh. — Le marabout Sidi En-Naceur, ou qui dort dîne. — Le meddah et le joueur de guesba. — La poésie et les chants arabes. — L'amour et la femme chez les Arabes.

Nous quittons Sâïda à huit heures, escortés par le commandant supérieur du cercle et par les officiers employés aux affaires arabes. Le convoi de vivres, marchant nécessairement moins vite que nous, avait dû nous devancer. Nous prenons à l'est la ligne de ceinture [1] du Tell, route à peine ébauchée et marquée seulement à la pioche. Le chemin que nous parcourons est ridé de

[1] Une route parallèle à la mer sépare le Tell des Hauts-Plateaux ; c'est cette route qu'on appelle *ligne de ceinture du Tell.* L'émir, après avoir perdu ses places de la ligne intérieure, avait établi sur cette route de ceinture une série de postes fortifiés qui lui servaient en même temps de bases d'opérations et de magasins. Ces postes, détruits par nos colonnes, ont été réédifiés dans de meilleures conditions et occupés par nos troupes d'une manière permanente. De nouveaux postes furent créés et établis de distance en distance aux principaux débouchés donnant accès dans le Tell, et présentèrent un système de défense ayant le double avantage de nous garantir contre toute agression venant du Sahra, et de nous servir de bases d'opérations pour agir sur les populations des oasis.

ruisseaux et de sources qui, l'hiver, en font un cloaque. A chaque pas, sur les côtés de la route, des flaques d'eau stagnante donnent asile à des joncs peuplés de grenouilles bavardes qui, après nous avoir regardés avec leurs gros yeux d'or, plongent dans la vase du marécage. Au bout d'une demi-heure de marche, le colonel remercie les officiers de Sâïda qui l'ont accompagné, et les invite à ne pas aller plus loin. Ces officiers se retirent en lui témoignant tout le regret qu'ils éprouvent de ne pas faire partie de sa petite colonne expéditionnaire.

Nous continuons à suivre la route de ceinture dans un terrain détrempé, boueux, qui ralentit la marche de nos chevaux. Après deux heures de marche dans l'est, nos guides appuient tout à coup au sud, et s'engagent dans une affreuse montée pierreuse conduisant sur les *Hauts-Plateaux* [1]. Nous arrivons bientôt sur leur vaste plate-forme, qui penche insensiblement vers le sud comme une table mal établie sur ses quatre pieds. La neige couvre la terre de son voile blanc ; la qoubba de Sidi Mohammed-bel-Qacem s'élève coquettement au sommet d'un petit mamelon que nous laissons à notre droite, et semble vouloir lutter de blancheur avec la neige elle-même. Plus d'arbres ni d'arbustes ; la végétation ligneuse a cessé brusquement. Quelques maigres sillons de charrue indiquent des essais de culture ; mais on sent que cela n'a rien de sérieux, et que le *fellah* (cultivateur) n'a pas insisté à tourmenter cette terre pour lui demander

[1] *Hauts-Plateaux*, zone plus ou moins cultivable comprise entre le Tell et la région des Chothth. Les tribus du Sud viennent périodiquement y faire paître leurs nombreux troupeaux. Les Hauts-Plateaux sont donc surtout des terres de parcours où les tribus d'Arabes-pasteurs ont la propriété collective de grands espaces qui sont cependant déterminés. Cette zone, qui a la forme d'une large terrasse, contient la ligne de partage des eaux des bassins méditerranéen et sahrien. Les Hauts-Plateaux ne sont bien accusés que dans la province d'Oran. Dans la province d'Alger, ils ne sont marqués que jusqu'à Boghar. La brèche par laquelle le Chelef pénètre dans le Tell en est la limite la plus appréciable.

ce qu'elle ne pouvait lui donner. Cependant l'eau ne manque pas sur le Seressou [1]. Nous la voyons jaillir sous les pieds de nos chevaux, qui y laissent l'empreinte de leurs sabots. Malheureusement, l'eau seule ne suffit pas pour produire, et, malgré sa puissance dans le pays du soleil, elle n'a pas encore réussi à féconder les pierres. Adieu le Tell [2] et ses riches céréales ! Nous entrons dans le pays des pasteurs. Cependant aujourd'hui, marchant encore à l'est, nous retrouverons, dit-on, le bois, et les prairies dont l'herbe courte et serrée fait au printemps les délices des troupeaux. Demain, demain seulement, le Sahra et ses terres désolées.

Nous entrons dans le pays des Haçasna, à la limite sud du pays des Iâgoubia, contrée guerrière qui osa résister à l'émir au temps de sa toute-puissance.

Le soleil a fini par fondre les gros nuages gris suspendus au-dessus de nos têtes : au loin, les hauteurs boisées du pays des Haçasna se découpent à l'horizon en vert-foncé sur un ciel bleu-tendre. Un groupe de cavaliers arabes,

[1] *Seressou*, portion des Hauts-Plateaux située entre Sâïda et Tniyet-el-Ahd. Le mot *Seressou*, qui n'est pas arabe, signifierait, selon quelques indigènes, *père des eaux*. En effet, le Seressou tient la tête de la plupart des sources d'où naissent les cours d'eau qui arrosent le Tell dans l'est de la province d'Oran. D'autres prétendent que *Seressou* vient de *sersou*, qui signifie *ovaire*. D'après Ibn-El-Khaldoun, le Seressou est un vaste plateau qui s'étendrait au sud de l'Ouancherich (Ouanseris) jusqu'au pied du Djebel-el-Omour. En l'an 1300 de notre ère, des troupes étaient préposées à la garde des Hauts-Plateaux, sans doute pour garantir le Tell contre les incursions des Nomades.

[2] *Tell*, au pluriel, *Teloul*, signifie *haut pays*, *pays élevé*, *colline*. C'est, en effet, le pays montagneux par excellence, surtout quand on le compare avec les immenses plaines soit des Hauts-Plateaux, soit du Sahra. Le Tell est la région cultivable, la zone des céréales et des grands labours. Aussi, les Sahriens, qui en sont tributaires, disent-ils en parlant de leur pays, si déshérité : « Loin de notre faim, et près de notre soif. »

Le Tell est, enfin, cette bande qui borde le rivage de la Méditerranée dans tout son développement septentrional. Sa largeur varie, à l'ouest et au centre, de 110 à 120 kilomètres ; à l'est, elle est de 260 kilomètres. De ce côté, on passe sans transition du pays des céréales dans celui des dattes.

droits sur leurs étriers, le bernous flottant, débouchent d'un bouquet d'arbres sur la direction que nous suivons. Les chevaux paraissent nager dans l'espace, et leurs cavaliers ne faire qu'un avec eux. Pas de ces contorsions, de ces mouvements désordonnés, désunis, de ces effets disgracieux qu'on remarque trop souvent chez le cavalier européen. Nous sommes, certainement, très versés dans la science hippique: pas une des parties du cheval ne nous est inconnue; nous savons le compte de ses vertèbres, de ses os, le rôle mécanique de chacune des pièces qui le composent; nous avons des mors savants et des martingales; nous avons même des dompteurs de chevaux, et, malgré tout cela, nous sommes assez mal à notre aise sur le dos de ces *féroces* quadrupèdes. A l'Arabe il ne lui faut pas tant de science pour obtenir du cheval tout ce qu'il lui demande: un bout de corde de palmier-nain autour du nez de l'animal; voilà, souvent, sa bride et son mors; il se passera même, au besoin, de ces innocents moyens de châtiment que nous décorons si improprement aujourd'hui du nom d'*éperons*, et que nous faisons résonner si crânement sur le pavé. En résumé, un Arabe, quel qu'il soit, n'est jamais ridicule à cheval.

Les cavaliers que nous venons d'apercevoir sont bientôt sur nous. Ils arrêtent brusquement leurs chevaux sur les jarrets à quelques pas du colonel, mettent pied à terre et viennent lui baiser la main : c'est le qaïd des Haçasnat-ech-Cheraga (de l'est), El-Habib-ould-El-Khomsi, qui appartient à l'une des plus grandes familles de la tribu des Iâgoubia; c'est son khelifa, l'intrépide tueur de lions; c'est l'austère marabout Sid El-Bachir, maigre comme un ascète de la Thébaïde : ils viennent, suivis des principaux du pays et de leurs serviteurs, saluer le commandant de la subdivisiou à la frontière de leur tribu, et se mettre à sa disposition pour le temps qu'il aura à y séjourner.

Le qaïd El-Habib porte son embonpoint avec beaucoup d'aisance ; ses traits, bien qu'envahis par la graisse, ne manquent pas cependant d'une certaine distinction. L'ensemble de sa physionomie dénote, malgré la couche de douceur qui la recouvre, une grande énergie et beaucoup d'intrépidité. Ses allures sont, enfin, celles d'un gentilhomme de grande tente. Son khelifa, un peu son parent, est un grand diable tout os ; mais quels os ! quelle charpente ! quelle riche et solide architecture ! Il abat un bœuf d'un coup de poing. Son bonheur, du temps de l'émir, c'était la guerre ; aujourd'hui c'est la chasse, mais la chasse avec des dangers : il ne trouve digne de se mesurer avec lui que le lion, ce sultan des quadrupèdes, espèce dont son pays abondait autrefois [1]. Bientôt, malheureusement, le noble animal, poursuivi, traqué comme un malfaiteur, aura complètement disparu, et les *tueurs*, les *léonicides*, auront à rendre compte à Dieu de la destruction d'un de ses chefs-d'œuvre.

Sid El-Bachir est un excellent type du marabout d'autrefois, du marabout sérieux, pieux, religieux, du marabout sans cesse occupé des choses du ciel, toujours en rapport avec Dieu, et dédaignant de prêter son attention aux choses de la terre. Il porte un chapelet au cou, et, selon l'usage de la plupart des marabouts, son *haïk* n'est pas fixé autour de sa tête par la corde de poil de chameau. Sid El-Bachir est un petit vieillard de cinquante à cinquante-cinq ans [2], à la peau parcheminée, aux

[1] Le lion n'existe que dans les terrains boisés et tourmentés du Tell, et dans la partie nord des Hauts-Plateaux. Le Sahra, plat, découvert et sans ressources, n'en a pas. Il faut donc faire son deuil du *lion du désert* dont on a tant parlé, et qu'on a tant chanté, ou mis en romance.

[2] L'Afrique, avec son climat dévorant, use vite l'espèce humaine : un Arabe de cinquante ans y est un vieillard. La femme indigène n'est plus, à l'âge de trente ans, qu'une chose sans nom, à chairs flétries et tombantes, à peau ridée comme un fruit desséché. Il faut ajouter aux causes détériorantes du climat le manque absolu de soins particuliers, et une dépravation précoce.

joues à gouttières ; il a l'air d'avoir passé huit jours au four, tant il est maigre et rouge-brique. De gros sourcils grisâtres gardent ses petits yeux verts ; ses doigts, longs et secs, sont plantés dans une main où les muscles en saillie simulent un paquet de cordes ; cette main elle-même est attachée à un avant-bras anguleux pareil à un morceau de bois grossièrement équarri. Tout paraît mesquin et étriqué chez Sid El-Bachir : son bernous étrangle ses épaules, et, vu de derrière, lui donne, en s'élargissant par le bas, la forme d'un triangle. Sa selle est recouverte d'une peau de *filali* (maroquin) de couleur douteuse ; ses huit feutres [1] sont éraillés de toutes parts comme le bernous d'un *Derkaoui* [2]. Il ne porte pas la botte du cavalier : ses pieds sont chaussés de souliers arabes de cuir fauve sans *chouabeur* (éperons). Sid El-Bachir parle rarement et toujours par sentences ; il paraît, d'ailleurs, jouir d'une grande considération dans sa tribu, et ses conseils y sont presque toujours suivis. Sa tenue et ses façons tranchent fort sur celles d'El-Habib et de ses serviteurs : au lieu d'un cheval *chareb er-rih* (buveur de vent) comme celui du chef des Haçasna, El-Bachir monte un animal qu'il est difficile de classer : est-ce un cheval? est-ce un mulet?... La pauvre bête a beaucoup de son maître : même maigreur, même absence de passions violentes, en apparence du moins,

[1] La selle arabe est posée sur sept feutres (cousus ensemble) de couleurs bleue, jaune et rouge ; un huitième feutre, celui qui touche le dos du cheval, est de couleur blanche ; il n'est point consu pour pouvoir être enlevé à volonté et lavé, opération dont l'Arabe n'abuse pas.

[2] *Derkaoui*, pluriel *Derkaoua*, secte qui prétend suivre les préceptes du Qoran dans toute leur rigueur, et qui affecte le plus grand mépris pour les choses de ce monde. On reconnaît ces sectaires à leurs bernous en loques ou rapiécés d'une façon impossible, à leurs chapelets à gros grains, au long bâton qu'ils tiennent à la main, et à une certaine affectation dans la prononciation des lettres gutturales. Très souvent le Derkaoui ne l'est qu'à la surface : nous en avons rencontré un dans le Sud qui, sous son bernous ravaudé, portait un riche cafetan. Il est vrai qu'il était l'un des nombreux cousins de l'empereur du Marok.

même placidité résignée. Son œil ne s'anime, sa narine ne se dilate qu'à l'approche de la musette d'orge. Jamais on n'a vu le chaste animal relever la lèvre supérieure et tendre le cou sous le vent d'une jument; le pas, excepté dans les circonstances exceptionnelles comme celle d'aujourd'hui, est son allure habituelle. C'est, en effet, la plus digne, la plus convenable pour un cheval de marabout ; c'est aussi la moins fatigante.

Après avoir rendu les honneurs au colonel, les Haçasna remontent à cheval et se mêlent à l'escorte.

Nous entrons bientôt dans une forêt de chênes-ballottes et de genévriers, en suivant un sentier arabe capricieusement tracé dans les arbres. Sid El-Bachir qui, sans doute, n'a pas pris le temps de déjeuner, dans la crainte de manquer le commandant de la subdivision à son arrivée dans le pays, se dresse de temps en temps sur ses étriers, et décroche des branches du chêne cette manne du pauvre si goûtée de la race porcine ; il prouve, en savourant les farineux *bellouth* (glands doux), qu'aucun des biens de Dieu n'est à mépriser.

Vers deux heures, une ravissante clairière semble nous inviter à nous y arrêter ; elle nous offre toutes les jouissances de la vie, de l'eau et du bois : — « *Dar mliha!* » C'est une bonne demeure ! nous avait dit le qaïd El-Habib. Nous y dressons nos tentes. Notre bivouac, appelé *Hammam-el-Mïïet* (le Bain du Mort), est un véritable Eden : un vaste *r'dir* [1] permet d'y abreuver nos bêtes ; du dis en abondance remplace le fourrage, et

[1] *R'dir* (au pluriel *r'daïr*), bassin naturel dans le lit des rivières ou dans les vallées gardant les eaux pluviales plus ou moins longtemps. *R'dir* vient de *r'deur*, qui signifie *trahir, tromper*. Il arrive, en effet, que ces eaux, sur lesquelles on a compté, sont bues par le soleil ou par les troupeaux. Tous les r'daïr sont connus des gens du Sahra, et c'est dans leur voisinage, ou dans celui des puits ou sources qu'ils campent ordinairement. Quelques-uns de ces r'daïr conservent de l'eau toute l'année. On comprend combien cette ressource doit être précieuse dans un pays où les eaux potables sont si rares.

notre installation au milieu de la forêt nous promet du bois à discrétion pour la cuisson des aliments, et pour les feux de la zriba.

Le temps est beau, mais l'air est froid; aussi, chaque *popote* [1] se hâte-t-elle de faire sa provision de bois. Les marmites sont bientôt sur le feu; des chênes entiers ont été coupés et livrés aux flammes; leur rage impuissante se traduit par une écume blanche qui sort de leurs plaies comme celle que jette la bouche d'un épileptique. Un maigre bœuf, détaché du troupeau qui nous suit sous l'horrible qualification de *viande sur pied*, est arraché brutalement du milieu des siens, où il mâchonnait tranquillement une touffe d'herbe, et conduit au supplice à quelques pas du bivouac. Là, la victime est attachée à un arbre, et le sacrificateur l'étend à ses pieds d'un coup de sa masse de fer entre les deux oreilles. Ces pauvres bœufs ! ils sont pleins de vie, et c'est pourtant déjà de la *viande*. Cette viande n'est pas abattue parce qu'il faudrait la porter, et qu'il est bien plus commode d'avoir de la *viande* qui marche. C'est bien, certainement, un boucher qui aura trouvé cette féroce expression de *viande sur pied*. Aussitôt abattu, le bœuf est dépouillé de sa peau, et son corps est partagé en morceaux; dans quelques instants, ses restes, encore palpitants, seront plongés dans une marmite que la flamme lèche déjà de sa langue dévorante. Dans trois heures, ce placide animal, qui nous suivait plein de force et ruminant paisiblement son déjeuner, aura trouvé son tombeau dans d'avides estomacs creusés par la faim. Nous nous sommes souvent demandé, à propos de ces sanglantes exécutions, pourquoi le Créateur n'avait pas gratifié certains végétaux des

[1] *Popote*, cuisine des officiers en campagne. Chaque *popote* est dirigée par l'officier le plus compétent en matière d'art culinaire. Nous avons connu des chefs de *popote* extrêmement remarquables qui, avec les seules ressources du Sahra, composaient des plats vraiment extraordinaires.

propriétés nutritives qu'il a données à quelques espèces d'animaux qui, certes, s'en seraient bien passé. Est-il rien, en effet, de plus atroce que ces froides cruautés envers de pauvres bêtes (le mouton par exemple) qui ne se défendent pas, et dont le seul crime est dans la succulence de leur chair ?

La nuit arrive à grands pas ; le soleil, en quittant l'horizon, a emporté sa chaleur avec lui pour aller chauffer l'autre hémisphère ; aussi, chacun se rapproche-t-il des feux de cuisine. Les objets ont déjà cette forme indécise et tremblotante que leur donne la lumière de la flamme perçant les ténèbres. Les chênes, pris par le pied dans les rochers comme un animal dans un traquenard, paraissent se tordre convulsivement dans la douleur, pareils au groupe de Laocoon et ses fils étouffés dans les nœuds des serpents que la mer a vomis. Ils tendent suppliants vers le ciel leurs branches bizarrement tordues. Ces arbres qui, ici, sont maigres, chétifs, fluets, gesticulent de la manière la plus extravagante. C'est un dévergondage de poses qui rappelle celle des damnés dans le *djehennem* (enfer) des Mahométans. Les genévriers, plus droits et mieux établis, semblent assister impassibles au spectacle des tortures des malheureux chênes.

La Faim, cette dévorante divinité qui avait sa statue dans un temple de Minerve à Lacédémone, est enfin apaisée ; elle ne demande plus, pour aujourd'hui du moins, de nouvelles victimes. Les groupes se forment autour de leurs feux ; chacun, après s'être empaqueté dans son manteau ou dans ses bernous, s'est assis sur le gazon à la manière arabe, et tend vers le feu, en manière d'écran, des mains que la lumière de la flamme fait paraître sanglantes.

La zriba du colonel est colossale : adossée à un monticule et abritée contre la bise, elle promet aux élus une délicieuse veillée. Des arbres entiers sont là gisants,

et attendent, comme les veuves du Malabar, le moment d'être précipités dans le foyer. Les chaouch donnent, avec le soin d'une maîtresse de maison, le dernier coup d'œil aux apprêts de la soirée. De moelleuses bottes de dis sont placées en banquettes autour de la zriba pour y recevoir ses hôtes ; les tasses à café sont disposées devant chacune des places ; le précieux breuvage, maintenu à une température convenable, laisse déjà tomber ses larmes dans le fond de la cafetière ; le cognac rit dans le cristal, et jette ses reflets d'or sur ce qui l'entoure.

Le colonel se lève de table ; son état-major en fait autant. A défaut de dames, on offre le bras à son voisin pour le conduire au salon en plein vent. Le chef se place à la voûte du fer à cheval ; les officiers s'asseyent hiérarchiquement de chaque côté des branches du fer. Les invités prennent rang parmi les officiers de l'Etat-major selon leur grade, et les indigènes selon leur position sociale. Les chaouch se tiennent à l'entrée de la zriba, attentifs aux désirs du maître. Ce soir, les invités indigènes sont le qaïd El-Habib-ould-El-Khomsi, qui nous fait les honneurs de son pays, son khelifa, et le marabout Sid El-Bachir. La conversation roule, naturellement, sur la beauté de la Blad-el-Iâgoubia, sur la valeur de ses chevaux, sur la haine encore vivace, bien que sans raison d'être aujourd'hui, des Haçasna contre les Hachem. Tout cela est dit avec calme, sérénité ; seulement, lorsqu'il s'agit d'argent, la cupidité allume des éclairs aux yeux du conteur. El-Habib parle longtemps ; mais, en conscience, son récit n'a guère d'intérêt que pour lui.

La conversation ayant été adroitement détournée par le colonel, le khelifa du qaïd, qu'on sait intrépide tueur de lions et de panthères, bien qu'il n'en fasse pas son métier et qu'il n'en tire pas vanité, est invité à nous dire ses combats avec ces mangeurs de troupeaux. Le khelifa n'avait pas choisi sa place à la *zriba ;* il était

arrivé un peu tard, et il avait pris celle qui restait; or, le vent ayant sauté légèrement à l'ouest depuis la construction de la *zriba,* l'infortuné n'est plus abrité, et les zéphyrs, jouant dans le panache de fumée qui s'élève au-dessus du foyer, prennent plaisir à lui en balayer la figure avec une impitoyable opiniâtreté; il a beau opposer à son ennemi ses deux larges mains, les âcres bouffées trouvent, néanmoins, un chemin pour arriver à ses yeux baignés de larmes. Le pauvre khelifa répond par une grimace à chacune des espiègleries des sujets d'Eole. Il profite d'un moment de répit pour entamer sa narration : après avoir pris une gorgée de café, s'être frotté ses longs tibias qu'il rôtit au feu, il nous fait, sans forfanterie et sans cette mise en scène dont a un peu abusé un célèbre tueur-romancier, le récit extrêmement dramatique d'une de ses luttes avec un lion, lutte dans laquelle deux de ses parents, venus à son secours, perdirent la vie. Lui-même, dans cette affaire, eut la cuisse labourée du haut en bas par le terrible animal qui, bien que blessé à mort, lui laissa l'empreinte ineffaçable de sa puissante griffe. Pour appuyer son dire, le khelifa retrousse son bernous, et nous montre sa cuisse sillonnée comme un champ où la herse a passé. Il nous fait voir ensuite son bras gauche, dépouillé de sa chair de l'épaule jusqu'au coude; puis, ouvrant une bouche d'une dimension démesurée, il nous fair remarquer qu'il lui manque la moitié de la mâchoire. Certes, le khelifa Sid Ahmed-ben-Abbou n'avait rien à envier à Khebïa de Qoufa, qui avait mérité le surnom de *Souar el-açad,* les restes du lion.

Comme la plupart des Arabes, le khelifa a le corps couvert de cicatrices [1], et, à l'inverse des civilisés, il

[1] Il n'est guère d'Arabes dont le corps ne porte la marque de quelque blessure. Dans les tribus, sur les marchés éloignés de notre action, les luttes sont fréquentes, et, pour des intérêts insignifiants, on en appelle,

n'en fait pas parade, bien que, cependant, la plupart de ces blessures puissent être orgueilleusement avouées. Souvent, avec cette insouciance arabe, soutenue par le dogme de la fatalité, le khelifa s'est jeté dans des dangers dont on peut lire l'histoire sur sa peau.

Le khelifa, avec cette abondance orientale, avec cette poésie dans l'expression, avec cette ampleur et cette vérité du geste si remarquable chez les Arabes, nous raconte, avec un air de bonhomie qui en rehausse l'effet, des scènes où il y a toujours du sang, des luttes sans merci, soit avec les hommes, soit avec les animaux, combats dans lesquels vainqueurs et vaincus laissent quelques lambeaux de chair dont profitent les hyènes et les chacals. Sentant qu'il nous intéresse, le khelifa se tait parfois avec une certaine coquetterie d'orateur avant le dénoûment du drame qu'il nous dit, et il ne reprend son récit que poussé par un *zid!* ou un *roh* [1] ! que lui jette Amran [2] de sa voix la plus gutturale.

chez ce peuple, au fusil, au couteau ou au bâton. Autrefois surtout, la guerre d'individu à individu, de tribu à tribu, était l'état normal, et la facilité de payer le prix du sang n'était, certes, pas de nature à faire cesser ce barbare état de choses.

[1] *Zid* signifie *ajoute ! augmente !* et *roh* se traduit par *va !* C'est par ces mots qu'on engage un conteur à continuer son récit.

[2] *Amran-Darmon* est depuis longtemps déjà attaché au commandant de la subdivision de Mâskara en qualité d'interprète. Né à Oran, et constamment en rapport avec les Arabes depuis son enfance, il lui fut facile d'étudier leur caractère, leurs mœurs, leurs ruses, leurs finesses, leurs fourberies. Ayant reçu en naissant, comme tous les Israélites, le don des langues, il apprit, en peu de temps, le français d'une manière suffisante pour pouvoir servir d'interprète à M. le capitaine Daumas (plus tard général de division) quand, avant l'occupation de Mâskara, cet officier fut envoyé auprès de l'émir en qualité de consul. Amran entra plus tard dans le corps des Interprètes militaires, où il a gagné tous ses grades, non seulement à la pointe de sa langue, mais encore à celle de son épée. Sa conduite à la prise de Laghouath, où son général fut blessé mortellement, lui valut la croix de la Légion d'Honneur. Le général Bouscaren disait d'Amran : « C'est le type des Interprètes de guerre. » Personne n'a l'habileté d'Amran pour faire parler les Arabes, pour leur tirer (qu'on nous pardonne l'expression) les vers du nez, pour les faire marcher, les effrayer, les encourager, les plaindre, en obtenir ce qu'il en veut ; il les tourne et retourne comme un gant ; il lit au fond de leurs consciences, et ils en sont tout à fait convaincus.

« *Rani nzid,* » — je continue, — répond invariablement le khelifa, et il nous apprend alors ce qu'est devenue la balle que venait de lancer son fusil au moment où il a interrompu son histoire, l'endroit où s'est enfoncé le couteau qu'il tenait levé, la partie du corps où le lion blessé a appliqué son terrible cachet, et d'un champ d'argent fait un champ de gueules.

Sid El-Bachir, accroupi en couveuse dans son bernous, le bras nu, le coude appuyé sur le genou, la main gauche à hauteur de la figure, et deux doigts ouverts comme un évêque qui bénit ses ouailles, la main droite égrenant machinalement un chapelet, Sid El-Bachir interrompt quelquefois sa pieuse besogne pour témoigner, par un signe de tête, de la véracité du conteur. Il a savouré son moka ; mais, comme le qaïd et son khelifa, il reste insensible aux agaceries de l'*âraqi* (eau-de-vie).

Il est déjà dix heures du soir, et le khelifa ne paraît pas être au bout de son répertoire. Nous l'eussions encore écouté ; mais le colonel s'étant levé, tout le monde en fait autant. Quelques minutes après, le silence règne dans le camp, et les feux s'éteignent faute d'aliment ; un seul, celui du poste, doit rester allumé pendant toute la nuit. Notre sommeil n'est troublé que par les glapissements des *diab* [1] (chacals) qu'ont attirés les débris du bœuf abattu, et qui pleurent de ne pouvoir en approcher assez près pour en prendre leur part.

Les ordres ont été donnés pour la marche du lende-

[1] *Dib*, au singulier. Le chacal tient du loup et du renard ; il a la taille du second et les instincts et les mœurs du premier. Le chacal est très nuisible, surtout dans les contrées où l'on cultive la vigne ; pendant les vendanges, les colons sont obligés de faire la garde toute la nuit, et de tirer des coups de fusil pour empêcher les déprédations de ce maraudeur. Le chacal fréquente surtout le voisinage des villes et des douars ; il entretient de là son éternelle altercation avec les chiens depuis la chute du jour jusqu'à l'aurore. Les Arabes donnent au *dib* toute la ruse, toute la finesse que nous accordons au renard. Le chacal a pour surnoms *Si Ben-Ioucef* ou *Si Mohammed-Beldjaïdat*.

main : le qaïd s'est chargé de nous guider lui-même, et de nous mener sur le puits où nous devons bivouaquer.

Le jour n'a pas encore paru, que le trompette entonne le réveil. Ses accents sont accueillis par un grognement général dans la tente des officiers.

— « Il y a erreur, marmotte dans son capuchon le « paresseux capitaine C.; il ne peut pas, il ne doit pas « être six heures, et je vote pour que ce trompette soit « sévèrement puni comme perturbateur du repos de ses « concitoyens... Ce délit, ajoute-t-il en se retournant, est « prévu par le Code.... » — « Il n'est que trop six heures, « répond l'officier d'ordonnance; car le trompette sonne « comme quelqu'un qui est dans son droit. » — « C'est « un préjugé », réplique le capitaine C., et il se remet à ronfler dans un ton à humilier le trompette.

C. est bien obligé de se rendre à l'évidence quand l'édifice de toile, dégagé de ses piquets par les ordonnances, s'écroule majestueusement sur sa tête. Il comprend dès lors que le trompette est dans le vrai, et, se glissant à quatre pattes sous la toile qui l'ensevelit, il paraît à la lumière en se promettant de se coucher de bonne heure.

Nous montons à cheval à sept heures, et nous marchons, guidés par le qaïd El-Habib, dans une direction sud-ouest. Le sol est toujours pierreux, et la forêt présente la même végétation que la veille. Nous laissons successivement derrière nous les puits de Chegga, la qoubba de Sidi-Aïça, bâtie au sommet d'un mamelon, et paraissant placée en vedette pour surveiller les abords du pays; on nous montre sur notre gauche les puits de Sebdou, alimentés par une nappe d'eau souterraine coulant à peu de profondeur du sol.

Le terrain s'ondule devant nous; nous pénétrons dans un vallon au fond duquel le colonel ordonne la grande halte. Un qseur turc en ruines, Nkareb, juché au sommet

d'un mamelon, et disloqué comme par l'effet d'un tremblement de terre, nous montre, à notre gauche, son squelette affaissé sur lui-même. C'est tout ce qu'il reste, sur les Hauts-Plateaux, d'une puissance qui a tenu pendant plus de trois cents ans le peuple arabe courbé sous sa main de fer.

Nous nous remettons en route après une heure de repos, et nous suivons le fond du ravin, qui s'évase insensiblement et s'ouvre sur une plaine pierreuse à végétation rachitique. Nous rentrons bientôt dans un terrain couvert, laissant d'espace en espace de larges clairières, terrain particulièrement propre à la guerre de ruses, d'embuscades, comme la savaient faire les Arabes du temps de l'émir. Nous y avons, en effet, combattu, et Amran, qui a pris part à toutes les actions de guerre qui ont eu la province d'Oran pour théâtre, nous montre, à deux kilomètres sur notre gauche, la qoubba de Sidi Ioucef, où se passa, le 22 septembre 1843, cette sublime scène de dévouement militaire qui fait autant d'honneur à celui qui a reçu le service qu'à celui qui l'a rendu. Tout le monde se rappelle l'histoire du trompette Escoffier, du 2e de Chasseurs d'Afrique, qui, au milieu de la mêlée, voyant son capitaine démonté et sur le point de tomber entre les mains des Arabes, et, par suite, l'escadron fortement compromis, lui offrit son cheval en lui disant : — « Prenez mon cheval, mon « capitaine ; ce n'est pas moi qui puis rallier l'escadron ; « c'est vous. » Il n'y avait pas de temps à perdre ; l'émir avait là un bataillon d'infanterie régulière, et plus de cinq cents cavaliers auxquels nous ne pouvions opposer que trois cent cinquante Chasseurs. Après avoir remercié son trompette d'une vigoureuse poignée de main, le capitaine monta à cheval ; notre cavalerie, appuyée par l'infanterie qui venait d'arriver, reprit l'offensive, et l'ennemi se mit en retraite. Escoffier fut pris par les

Arabes qui, contrairement à leurs habitudes, lui laissèrent la tête sur ses épaules. Il fut échangé l'année suivante.

Un fait qu'on ignore généralement, et que nous tenons de la bouche de son auteur lui-même, aujourd'hui ar'a des Hachem-el-R'eraba, c'est qu'une scène semblable à celle dont Escoffier fut le héros se passait dans le camp de l'émir. Abd-el-Qader ayant eu, pendant l'action, son cheval tué sous lui, El-Hadjdj Ali, l'un de ses qaïds, lui offrit le sien au moment où une charge des Chasseurs d'Afrique pouvait être funeste à son maître.

Comme nous le disions plus haut, cette partie du pays des Haçasna est particulièrement propre à la guerre ; ses bivouacs sont, en outre, excellents, puisqu'on y trouve en abondance du bois et de l'eau, ce rêve du soldat en Afrique. Nos troupes ont dû, nécessairement, s'y rencontrer souvent avec les bandes de l'émir.

Dans le Sahra, la guerre ne peut se faire sur tous les terrains indifféremment ; le désert a sa stratégie particulière : au lieu des routes qui sillonnent l'Europe, il a ses lignes d'eau ; on y marche de puits en puits, de source en source, de r'dir en r'dir. Aussi, la connaissance exacte de ces lignes est-elle indispensable pour y conduire des colonnes, et pour y faire la guerre avec quelque chance de succès. C'est sur ces diverses directions qu'on trouvera nécessairement l'ennemi, puisqu'il ne pourrait vivre en dehors d'elles. Aussi, n'existe-t-il dans le Sud aucun r'dir, aucune source, aucun puits dont les eaux n'aient été rougies par le sang : c'est sur ces points que les coupeurs de route attendent les voyageurs, la caravane qu'ils veulent dépouiller ou imposer ; c'est là où les pasteurs, arrivant de loin avec leurs troupeaux altérés, entament des luttes sanglantes pour établir leur droit de priorité sur les eaux, et quelles eaux le plus souvent ! un liquide vaseux, puant, infecté de détritus de plantes

mortes ou de restes d'animaux, liquide dans lequel les troupeaux de chameaux ou de moutons ont piétiné, pétri leurs excréments avec la fange amassée au fond du r'dir ! Et c'est pour cet horrible breuvage que la *poudre parle,* que les couteaux sortent de leurs gaînes, que les bâtons sifflent dans l'air. Il faut dire aussi que le manque d'eau c'est la mort.

Le pays que nous parcourons est toujours invariablement boisé de chênes et de genévriers ; on peut remarquer cependant que la végétation s'éclaircit, qu'elle diminue de vigueur. Les arbres n'y sont plus déjà que des arbustes rabougris, à feuilles rares, à fruits dégénérés. La *halfa* [1], cette plante des Hauts-Plateaux et du Sahra, commence déjà à tâter le terrain, et à risquer timidement quelques-unes de ses touffes parmi les gazons de dis. On pressent le désert ; la nature se fait silencieuse : plus de bruits joyeux, plus de chants d'oiseaux. Quelques corbeaux passent au-dessus de nos têtes en croassant ; ils se rendent, sans doute, au banquet que leur promet le corps en décomposition de quelque animal mort de fatigue ou de misère.

A une heure, nous arrivons à *Haci* [2] *es-Sedra* (puits du Jujubier sauvage). Nous dressons nos tentes auprès d'un grand puits ne donnant d'abord qu'une eau très chargée de sable, mais qui, renouvelant le phénomène de l'intarissable bouteille magique, se remplit au fur et à mesure qu'on y puise, et finit par donner un liquide à

[1] *Halfa,* — *stipa tenacissima,* — plante du Sahra couvrant de vastes espaces. La *halfa* est employée en remplacement de fourrages, et les chevaux et les mulets la mangent volontiers quand elle est nouvelle. La racine de la *halfa* sert aussi de combustible quand on n'a rien autre chose à brûler. Les Arabes font avec ses tiges divers ouvrages de sparterie. Cette plante se dessèche en juin et reverdit en novembre. La *halfa*, qui est la plante de l'avenir, peut être employée à de nombreux usages.

[2] On donne, généralement, le nom de *haci* à un puits creusé dans le sable d'une rivière soit avec les mains, soit à l'aide d'une *sethla*, petit seau en métal.

peu près potable. Cette particularité, que nous avons eu souvent l'occasion d'observer dans le Sahra, s'explique par la désobstruction des parois des matières étrangères qui arrêtent l'écoulement, le suintement des eaux.

Le bivouac de *Haci es-Sedra* est bon ; nous y avons encore du bois en abondance, de l'eau suffisamment potable, et des plantes fourragères pour les chevaux. Le dis commence à céder sa place à la halfa ; nous entrons dans la troisième zone, celle où toute végétation ligneuse va disparaître, sauf dans le lit des cours d'eau ou dans les *dhaïat* [1] ; la halfa et le *chih* [2] vont prendre possession du sol et y régner en maîtres. Plus d'arbres, plus de fourrés, partant, plus de lions, plus de panthères, plus d'hyènes ; en revanche, chacun des pas de nos chevaux va faire lever une compagnie de perdrix ; les lièvres vont abonder et se faire tuer à coups de bâton par les chameliers ; nous allons voir fuir devant nous, élégante et légère, la timide gazelle, le type, le parangon de toutes les beautés, de toutes les grâces de la femme dans la poésie arabe. Que feraient, en effet, les carnivores dans ces contrées de la faim et de la soif ? où se cacheraient-ils dans ces plaines horizontales comme un lac ? Et cependant nos poëtes et les faiseurs de romances ont-ils assez abusé, nous le répétons, du *lion du désert !*

Notre soirée de Haci-es-Sedra se passe à peu près

[1] *Dhaïat* (au singulier *dhaïa*), bas-fonds, cuvettes dans le Sahra où les eaux pluviales ont amené des alluvions. On trouve dans la plupart de ces *dhaïat* une riche et vigoureuse végétation ; des *bthoum* (térébinthes) d'une grosseur extraordinaire et d'épais jujubiers sauvages en font, en été, de fraîches oasis. Pendant deux ou trois mois de l'année, ces *dhaïat*, dont le fond est argileux, sont transformées en lacs. Celles dont les eaux sont salées n'ont pas de végétation.

[2] *Chih*, — *artemisia herba alba*, — espèce d'armoise à odeur très forte qu'on ne trouve que dans les terres arides. Le *chih* porte une sorte de feutre blanc dont les indigènes se servent en guise d'amadou (*qaou*). Cette plante est employée comme fourrage et comme combustible. On rencontre dans les terrains où croît le *chih* une plante (du genre Artemisia), qui n'en diffère que par une nuance moins foncée : c'est l'*alala*.

comme la précédente; seulement, la température, qui s'est sensiblement élevée, nous permet de rester un peu plus tard au feu de la zriba. Nous remettons le khelifa du qaïd des Haçasna sur le chapitre de ses prouesses, et cet infatigable conteur ne se fait pas prier.

Le colonel donne ses ordres pour la marche du lendemain; des *moualin el-blad* (maîtres du pays, gens du pays) ont été envoyés en reconnaissance sur la direction que nous devons suivre. Ils devront être de retour avant notre départ, et nous renseigner sur l'état des r'dir où nous devons faire la grande halte, et sur ceux où le commandant de la colonne a le projet de nous faire bivouaquer. Cette précaution n'est pas inutile; car, on le sait, le r'dir est un *traître* à qui il ne faut guère se fier; hier, il était plein jusqu'aux bords; demain, le soleil l'aura bu jusqu'à la dernière goutte, ou les troupeaux s'y seront vautrés, et l'auront converti en une infecte flaque d'eau noirâtre défiant tous les filtres.

Les feux, ce soir, sont magnifiques; ce n'est plus de la nécessité, c'est de la dévastation, c'est de l'orgie! On fait au bois de terribles adieux; demain, nous en serons réduits au chih et à la halfa pour faire bouillir la marmite. Aujourd'hui, on ne se donne même pas la peine de couper, d'abattre les arbres : on leur met le feu au pied; la flamme les enveloppe bientôt, les lèche de sa langue dévorante, et ils tombent aux cris de joie de leurs bourreaux. Les soldats paraissent bien heureux de ces auto-da-fé; cela se comprend, ils détruisent!... D'ailleurs, à quoi bon laisser du bois ici? y repasserons-nous jamais? C'est le mot attribué à Louis XV : « Après moi la fin du monde. »

La nuit ne présente rien de particulier.

Le 4 janvier, à six heures, le trompette, de plus en plus fidèle à ses habitudes, que le capitaine C. appelle un tic nerveux, sonne la diane avec acharnement. L'offi-

cier d'ordonnance qui, comme le docteur Pangloss, trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, s'efforce de prodiguer ses consolations à C., en lui affirmant qu'il a remarqué que les anges qui sont chargés de pousser les nuits et les jours pour les faire se succéder, donnaient une impulsion tellement vigoureuse à la déesse des Ténèbres, qu'elle ne faisait, pour ainsi dire, que paraître et disparaître ; mais C. n'accepte pas cette marque de sympathie, qu'il prétend même être entachée d'ironie ; il cherche, on le devine, une vengeance, et quelques mots saisis au passage ne laissent plus de doute dans l'esprit de l'officier d'ordonnance : il s'agit d'un détournement d'instrument. Il se hâte d'en prévenir le trompette, qui redouble de vigilance pour ne point laisser se consommer ce délit.

Nous nous mettons en route à sept heures en prenant une direction sud-est. Nos *moualin el-blad*, qui ont fait près de quatre-vingts kilomètres pendant la nuit, nous donnent de bonnes nouvelles des r'dir de Gaouzeran, où nous devons faire la grande halte, et de ceux de Djedid, où nous coucherons : les dernières pluies les ont remplis à pleins bords. Nous coupons en diagonale les terres de parcours des Sdama, et nous entrons dans une grande plaine où croissent en abondance la halfa, le chih et la *senr'a* [1]. Nous laissons sur notre gauche les puits de Das, qui ont assez d'eau pour une colonne de quinze cents hommes. Le terrain se mamelonne d'une petite chaîne en dents de scie qui court du nord-est au sud-ouest, suivant le système général des montagnes de l'Afrique septentrionale.

Après quatre heures de marche, nous arrivons sur les r'dir de Gaouzeran. Quelques jujubiers sauvages semblent tenir conseil autour de la mare ; ils sont vêtus de loques

[1] *Senr'a*, — *ligeum spartum*, — plante du Sahra servant de fourrage et de combustible.

comme un Derkaoui : respectons-les ; car ces haillons, qui paraissent être le contenu de la hotte d'un chiffonnier, disent la vénération des fidèles pour un saint marabout qui, jadis, vint s'abriter sous les branches des *sedrat* contre l'ardeur du soleil, ou s'y rafraîchir de leurs *nebeg* (fruits du jujubier). Des chênes-ballottes, largement espacés, et tout honteux de leur solitude, ont voulu, c'est certain, nous faire l'honneur de nous accompagner jusqu'aux confins de leurs domaines, et nous éviter ainsi la pénible sensation de la trop grande brusquerie de la transition. On leur laisse la vie sauve : leur salut est dans leur éloignement du point où nous nous arrêtons. Cependant, bien que maigres, ils seraient encore assez bons à couper ; mais il faudrait aussi que les abatteurs se dérangeassent un peu trop.

Nous remontons à cheval après une heure de repos qui a été, en même temps, consacrée au repas des hommes et des animaux. Après une heure de marche, le vallon de Gaouzeran s'efface en s'élargissant ; une vaste plaine, dont les horizons ne sont limités que par la voûte céleste, se déroule devant nous comme une mer, sans qu'un seul arbre, une broussaille vienne en troubler l'*horizontalité*. Le bois a cessé brusquement, sans raison apparente ; il semble que le Créateur ait dit à la végétation ligneuse comme à la mer au commencement du monde : « Arrête-toi là ! » Un vague sentiment de tristesse s'empare de nous ; nous regardons plus d'une fois en arrière pour voir ces verts et gais compagnons qui nous saluaient sur notre passage, et dont les feuilles, comme des milliers de voix, bruissaient leur plus joyeux caquetage. Devant nous, la plaine immense où l'on s'entend marcher comme dans un temple vide ; pas de chemins, pas de sentiers !... Où allons-nous ? Les guides seuls le savent. Quels sont donc leurs points de repère ? Le soleil pendant le jour, les étoiles pendant la nuit, sans doute. La boussole

ne nous serait ici d'aucun secours; nous n'avons pas de cartes. Nous levons le terrain en marchant, en serpentant, comme nos *moualin el-blad,* dans les méandres des corbeilles de halfa [1].

Mais pourquoi, puisque le sol est sans obstacles, puisqu'il n'existe pas de cause de déviation, les guides s'éloignent-ils de la ligne droite? Pourquoi ne marchent-ils pas sur le point où nous devons toucher, vers le port où nous devons aborder? Craignent-ils que nous n'apprenions le chemin et que nous puissions nous passer d'eux? Ou, bien plutôt, parcourir une ligne droite, n'est-ce pas pour eux une impossibilité? Le fait est que l'Arabe n'a pas plus le sentiment de la ligne droite que celui de la symétrie et du parallélisme. Il faut dire que ces idées de rectitude sont tout une étude que nous autres civilisés, habitués dès l'enfance à nos grandes rues alignées, à nos routes tirées au cordeau, à nos constructions rectangulaires, nous prenons sans peine, sans effort, sans nous en douter, tandis que le Nomade ne peut les puiser ni dans les objets qui l'entourent, au milieu desquels se passe sa vie, ni dans la nature, qui ne présente rien d'analogue.

Avant de laisser derrière nous les dernières brousailles, il faut songer au bivouac du soir; il faut aviser au moyen d'avoir de quoi faire bouillir la marmite. Le commandant de la colonne, qui doit tout prévoir, et dont la tâche est extrêmement difficile dans un pays sans ressources, ordonne une halte pour *faire du bois*. Chaque brousaille, chaque avorton d'arbre est immédiatement attaqué par la hachette de nos troupiers. Chacun fait son fagot, qu'il fixe devant lui à l'arçon de sa selle. La forêt se remet ensuite en marche.

[1] Nous avons dit plus haut que la *halfa* pousse en cercle, et que cette disposition donnait à la réunion de ses touffes la forme d'une corbeille. Cette particularité oblige le voyageur à mille détours qui allongent sensiblement sa route et rendent la marche pénible et fatigante.

Nous laissons, à deux ou trois kilomètres sur notre gauche, les puits de Mâdna, où l'on est toujours sûr de trouver de l'eau ; nous traversons l'Ouad-el-Khouf (rivière de la Peur), ainsi nommé à cause des combats sanglants que se sont livrés sur ses rives les Sdama et les Harar ; enfin, à trois heures, après une marche de quarante kilomètres, nous arrivons sur les r'dir de Djedid, lesquels sont creusés dans une petite dépression de terrain où nous trouvons les traces de campements récents. Trois belles mares d'eau de pluie nous présentent leur miroir de couleur café au lait : c'est une bonne fortune pour nous, et pour nos montures, que la marche a altérés ; en passant, ces pauvres bêtes expriment le désir d'y aller prendre un bain de pieds.

En un clin d'œil, les chevaux et les mulets sont entravés et les tentes sont dressées. Chaque cavalier va déposer son fagot sur les emplacements affectés aux cuisines ; les tranchées sont faites au moyen des hachettes, et bientôt tous les cordons-bleus sont à leurs fourneaux. Le spahis indigène se dispense de tout apprêt culinaire ; il se contente de la ration de pain ou de biscuit que lui alloue le Baïlek, et conserve ainsi son prêt soit pour le jouer, soit pour l'employer à tout autre usage.

Nos fumées de bivouac révèlent au loin notre présence ; les tribus, qui n'aiment pas beaucoup le voisinage des colonnes françaises, se font bien petites pour ne pas être aperçues, et se hâtent de changer de campement.

Nos chevaux ont bu ; ils hennissent et frappent du pied pour demander l'orge ; ils tendent le cou dans la direction du sac qui renferme la précieuse graminée, cette *seconde mère du cheval.* Le hennissement est d'abord suppliant : ils veulent prendre leurs palefreniers par la douceur ; mais la musette n'arrivant pas assez vite au gré de leur impatience, ils changent alors de ton : c'est de la colère ; ils trépignent, ils pétrissent avec

fureur le sol sous leurs pieds, l'œil en feu, la narine frémissante; ils mordent ceux qui sont servis les premiers. La musette tant désirée est enfin attachée à la tête du cheval et retenue par les oreilles; à peine l'a-t-il au nez, qu'il y plonge jusqu'aux yeux avec une extrême avidité; il voudrait pouvoir tout dévorer d'une bouchée. De vigoureux coups d'encensoir ramènent vers l'orifice du vase de toile les grains qui s'attardent au fond. Tout est consommé; l'animal, qui sait que son cavalier ne lui ôtera la musette du nez que lorsqu'il en aura le temps, la garde avec beaucoup de philosophie; elle s'oppose d'ailleurs à toute espèce de réclamation vocale; il se contente de mépriser *in petto* celui qui lui inflige cette torture; son œil s'adoucit peu à peu; les paupières supérieures et inférieures se cherchent, se recontrent, et le repu s'endort comme un chanoine après un bon souper.

Désormais, le dessert sera maigre pour le cheval; plus de ces succulents fourrages du Tell! plus de cette savoureuse paille aux reflets d'or! plus rien que les tiges si coriaces, si dépourvues de sucs des vigoureuses et rudes plantes du Sahra, plantes créées tout exprès pour la bouche d'acier du dromadaire! Pour le cheval, comme pour l'homme, la vie est dure dans ces contrées déshéritées; aussi, au retour dans le Tell, l'un et l'autre porteront-ils les marques de toutes les misères, de toutes les privations.

Les hommes se couchent de bonne heure au bivouac de Djedid : le petit fagot individuel a été employé à la cuisson du pot-au-feu; plus d'autre combustible que les touffes de halfa et de senr'a, et alimenter le feu avec ces plantes est un travail incessant, presque aussi pénible que celui auquel Jupiter condamna les cinquante filles de Danaüs. Aussi nos cavaliers y renoncent-ils sans regret, et s'empressent-ils d'aller chercher sous leurs tentes-bonnet-de-police un sommeil réparateur.

Une corvée a rassemblé à grand'peine quelques bottes

de halfa pour la zriba du colonel. Deux de ses mkhaznia, Miçoum et Mahmoud, sont à leur poste : les pipes sont bourrées ; le café est préparé ; ils jettent alternativement et automatiquement la halfa dans le foyer ; chaque touffe est une fraise dans la gueule d'un lion ; la flamme la lèche et l'avale gloutonnement sans lui donner à peine le temps d'exhaler sa crépitation, la plainte des végétaux. Le colonel a pitié des sueurs de ses mkhaznia, et dès que ses ordres pour le lendemain sont donnés, il lève la séance, et chaque officier va se jeter sur son lit de cantines.

La nuit est à peu près tranquille ; le silence n'est troublé que par le hennissement ricaneur des chevaux qui se sont détachés, et qui font des visites à ceux de leurs compagnons qui ne jouissent pas comme eux des bienfaits de la liberté. Malheureusement, chez les chevaux comme chez les hommes, la trop grande liberté dégénère bientôt en licence. Nos Spartacus donnent l'éveil à leurs maîtres en traînant bruyamment à leurs pieds les entraves de l'esclavage ; la politesse chevaline, qui consiste, sans doute, en aspirations de soufflet de forge dans le nez du visité et en furibonds appels du pied, trahit aussi leur fugue. Après une heure de va-et-vient dans le camp à des allures d'acrobate, après une sérénade fougueuse exécutée par le fugitif dans les cordes des tentes en manière de guitare, quelqu'un s'éveille dans le camp (jamais le palefrenier de la bête) ; on entend d'abord murmurer sourdement dans les tentes ; on patiente cependant ; on espère que l'ordonnance ne tardera pas à s'apercevoir de l'escapade de son cheval ; on se retourne en se berçant de ce fol espoir. Une vigoureuse attaque de la chanterelle de la tente lui imprime presque aussitôt une vibration qui se fait sentir jusque sur le nez d'un patient ; celui-ci, n'y tenant plus, se dresse furieux sur son lit de cantines, et, mettant la tête à la fenêtre, s'écrie de toute la force de

ses poumons, tout en ayant l'intention de respecter le sommeil de ses compagnons : — « Quel est donc l'animal « qui laisse ainsi vagabonder le sien ? « Tout le monde s'éveille alors ; c'est un concert de malédictions contre le cheval et contre l'interpellateur. L'ordonnance coupable se garde bien de répondre ; il a bien chaud ; il y aurait réellement, selon lui, de la cruauté à lui faire quitter sa couche de halfa pour rattacher sa bête ; il compte sur le factionnaire, et il cherche à reprendre le fil d'un de ces rêves voluptueux si fréquents quand on couche sur la *dure*, rêve qu'a interrompu si intempestivement l'impatient orateur. Le factionnaire, de son côté, a trop le sentiment du devoir pour quitter son poste et courir après la bête ; d'ailleurs, s'il se mettait sur le pied de chercher à rattraper les chevaux qui s'échappent, sa besogne se compliquerait considérablement, et, de plus, il créerait un fâcheux précédent : c'est donc appuyé sur ce principe, auquel, pour tout au monde, il ne voudrait déroger, qu'il reste imperturbablement là où le brigadier l'a posé. Le cheval, qui paraît être au courant de cette manière de voir de l'homme de garde, continue ses exploits.

D'autres chevaux, brûlant d'imiter l'exemple de celui qui a brisé ses fers, parviennent, par d'énergiques efforts, à extraire de terre les pieux qui les retiennent au sol ; l'insubordination est contagieuse : en un clin d'œil, quatre ou cinq bêtes sont libres ; elles entament immédiatement une partie de cheval-fondu. Le désordre est à son comble. Les ordonnances comprennent qu'il faut prendre une détermination, car cela pourrait bien se gâter pour eux. C'est alors un torrent d'injures adressées par les cavaliers aux révolutionnaires qui les ont obligés à se lever ; les épithètes les plus humiliantes leur sont jetées à la face. On court, on crie, on siffle, on jure. Les chevaux, qui reconnaissent leurs femmes de chambre, ont l'air de vouloir se laisser approcher ; le cavalier, qui

espère mettre la main sur son quadrupède, change de thèse et de ton ; il le cajole en avançant doucement ; il le flatte ; il lui dit des douceurs avec une voix de tête. La bête fait semblant de brouter tranquillement une touffe de halfa ; mais elle exécute, en même temps, un mouvement de conversion qui maintient son arrière-train dans la direction du cavalier ; encore un pas, et elle va être prise ; l'ordonnance tend la main pour saisir le licou ; mais bast ! elle a vu venir, et une joyeuse ruade, accompagnée d'une bruyante pétarade, vient de briser les espérances du trop confiant cavalier, qui reprend alors le chapitre des injures. Après une heure de cet exercice violent, le cheval, aussi fatigué que son poursuivant, se laisse reprendre et ramener au bercail. Il faut ajouter que, dans un camp occupé par des cavaliers français et par des cavaliers arabes, ce ne sont jamais les chevaux de ces derniers qui s'échappent, bien que leurs entraves ne se composent, généralement, que d'une mauvaise corde de halfa.

Chaque nuit, malgré les recommandations les plus sévères du commandant de la colonne, les mêmes scènes se renouvellent, bien que, pourtant, nos chevaux soient attachés avec la longe et avec les entraves. Et cela se comprend : le cavalier français ne vit pas assez avec son cheval ; il ne s'en occupe que lorsqu'il en a besoin, et encore c'est pour lui infliger le supplice de s'en faire porter. Pour l'Arabe, au contraire, le cheval est un compagnon, un ami ; ils ne se quittent pas ; ils partagent leur bonne et leur mauvaise fortune ; tant qu'il est cheval de guerre, l'Arabe ne l'insulte pas ; jamais de mauvais traitements ; jamais de cris surtout ; s'il doit y avoir correction, elle est opportune, jamais à contre-temps ; mais, aussi, quelle docilité ! quelle obéissance ! quelle douceur ! Au lieu que, pour le Français, le cheval qui n'obéit pas (et cela parce que, le plus souvent, il

ne comprend pas ce qu'on lui demande) est tout de suite injurié ignoblement, frappé outrageusement; une bête de race et de valeur n'est plus, pour l'inintelligent et brutal cavalier, qu'une rosse, un *kidhar* [1]. De là cet antagonisme constant entre l'homme et le cheval qui, à bout de patience, finit par se révolter contre son inepte maître.

Le 5 janvier, à six heures du matin, le trompette, fidèle à sa consigne non moins qu'à ses goûts musicaux, jetait aux échos du désert ses flots d'harmonie. Il faut croire que les bruits des trompettes et des tambours ont des voluptés bien puissantes pour ceux qui en soufflent ou qui en battent, puisque le législateur a cru devoir limiter, dans les règlements militaires, le nombre de coups de langue, et celui des *ra* et des *fla* qu'auraient à produire les artistes régimentaires dans la plupart des cas. Pour expliquer cette fureur de souffler et de frapper, nous classerons le bruit dans le chapitre de la destruction dont nous parlions plus haut; le bruit n'est-il pas, en effet, la destruction du silence?

Le lieutenant D., qui remplit les importantes fonctions de chef d'Etat-major de notre petite colonne, est gourmandé par le capitaine C., sous l'injuste prétexte que c'est lui qui a prévenu le trompette qu'il était six heures. Il le déclare complice de l'instrumentiste, et le voue, par la même occasion, aux dieux infernaux. Le chef d'Etat-major prétend qu'il n'a fait que son devoir, et déclare qu'il le fera toujours. Le capitaine C., bien que foudroyé par cette courageuse réponse, ne veut cependant pas avoir l'air de laisser le dernier à son interlocuteur; il lui jette, à la manière des Parthes, en se retournant sur son lit de cantines, cet argument dont nous ne chercherons pas à nier la faiblesse : que le devoir est

[1] *Kidhar*, mauvaise monture, rosse, haridelle.

comme la vérité, et que tout devoir n'est pas plus à faire que toute vérité n'est à dire. La discussion en reste là.

La halfa est allumée sur pied, et les marmites où cuit le café sont promenées de touffe en touffe jusqu'à ce que l'eau bouille. Après un quart d'heure de cette manœuvre, le liquide noirâtre est à point, et va tonifier les estomacs de nos cavaliers.

A sept heures, nous mettons le pied à l'étrier, et nous nous dirigeons, sur la trace de nos guides, vers le sud-est. L'aspect du terrain n'a pas changé : c'est toujours une immense plaine d'un vert foncé singulièrement triste ; cependant, après quelques kilomètres de marche, la surface de cette plaine se soulève légèrement comme une mer agitée, et le vent, qui siffle dans les touffes de halfa en les courbant, complète l'illusion en imitant à s'y méprendre le bruit lointain du choc des vagues. Nous passons, sans nous y arrêter, sur quelques r'dir sans importance. La marche d'aujourd'hui n'est pas longue, et le colonel décide que nous irons tout d'une traite jusqu'au bivouac, où nous déjeunerons. Les vingt-quatre kilomètres que nous avons à parcourir pour arriver au but nous dispenseront d'apéritifs, et l'absinthe restera intacte dans nos cantines.

Après deux heures et demie de marche, un spectacle magique se déroule à nos yeux : sur notre droite, un immense croissant d'argent limite l'horizon et réfléchit les rayons du soleil comme un miroir d'acier. Nous ne manquerons pas d'eau ce soir ; car cette portion de disque étincelant ne peut être qu'un lac, et nos guides se dirigent sur sa corne orientale. Nous apprenons bientôt que nous sommes le jouet d'une illusion, et que là où nous croyons voir de l'eau, nous ne trouverons rien autre chose que du sable : c'est le Chothth-ech-Chergui [1],

[1] *Chothth* signifie proprement *rivage*, *rive*, *bord*. *Chothth-ech-Chergui* se traduirait par *rivage de l'Est*. Il existe, dans la province d'Oran, au

ce vaste entonnoir, ce tonneau des Danaïdes que les larmes du ciel, que le travail incessant de toutes les sources du versant méridional des Hauts-Plateaux, et de celles des chaînes du sud ne peuvent parvenir à remplir. Fatiguées de cette œuvre qui ne s'achève jamais, ces sources appellent parfois l'orage à leur aide ; soudain, toutes les dépressions se gonflent et charrient avec fracas vers le Chothth leurs eaux jaunâtres, entraînant avec elles tout ce qui leur fait obstacle. Il n'est pas une ride de la terre qui ne veuille apporter son tribut au torrent ; c'est à qui, de ces pauvres cours d'eau, arrivera le premier au rendez-vous ! Le Chothth est abordé avec rage par tous les points ; mais bientôt tout ce bruit cesse, toute cette fougue s'arrête et tombe à plat comme la faiblesse devant l'impassibilité de la force, et, après avoir roulé incertaines sur le sable, ces eaux, insuffisantes pour désaltérer le Chothth, sont bues sans laisser de traces. Plusieurs rivières venant du sud, frappées, sans doute, de l'immensité de la tâche, s'arrêtent désespérées à moitié chemin du but : tels sont, entre autres, le Sidi-En-Naceur, qui disparaît brusquement dans la plaine d'Oumm-el-Firan (la Mère des Souris), et le Mâdeur (le plateau), qui se traîne péniblement jusqu'aux abords du Chothth sans pouvoir y pénétrer, et cela malgré l'aide que lui prêtent les nombreuses sources qui descendent du Djebel-ed-Dellaâ (montagne des Pastèques).

Une heure après, nous atteignons les bords du Chothth, qui festonnent dans les terres en nous présentant alternativement des caps et des baies. Il n'a point d'eau, en effet, ou, du moins, elle paraît fuir à mesure que

sud de la subdivision de Tlemsen, un autre *chothth* qu'on nomme *el-R'arbi*, c'est-à-dire de l'*Ouest*. Ces *chthouth* sont de grands bassins à fond de sable où viennent, dans la saison des pluies, se perdre les eaux du versant méridional des Hauts-Plateaux, et celles qui descendent des flancs septentrionaux des montagnes du Sud. Le *Chothth* est un lac salé sans profondeur.

nous nous en approchons, comme celle du lac où était plongé Tantale. C'est le sirab (mirage), avec toutes ses décevantes illusions pour le malheureux dont le gosier est brûlant. Nous comprenons, sans les avoir éprouvées cependant, les souffrances de nos pères dans les déserts de la Basse-Egypte ; nous les voyons tomber, abattus par la soif, après s'être précipités avec ardeur vers ces eaux limpides qu'ils poursuivaient en vain, supplice qui se renouvelait tous les jours et à chaque pas.

Plus heureux que les soldats de l'armée d'Egypte, nous pouvons, sans crainte de mourir de soif, admirer toutes les splendeurs que nous présente le Chothth, véritable kaléidoscope où les figures varient à l'infini : tantôt c'est une ville avec ses tours, ses clochers gracieusement découpés sur un ciel bleu ; tantôt c'est un vaisseau de haut-bord, avec ses mâts et ses agrès ; faites un pas, le décor a changé : vous avez devant vous une belle forêt aux arbres gigantesques bizarrement entrelacés. Tout objet prend sur le Chothth des formes étranges, des proportions colossales en suivant une sorte de *crescendo :* qu'un chameau paraisse traversant le lac, c'est une cathédrale qui va peu à peu s'amincissant comme la lame d'un sabre ; une pierre devient une montagne ; une touffe de *guethaf*[1], une forêt ; un homme, un rocher ; un mouton, quelque chose de monstrueux, d'informe, qui semble rouler lourdement sur la surface d'une mer de glace. Les rives du Chothth produisent aussi des effets extrêmement variés et dont un ornemaniste pourrait faire son profit [2] : elles se doublent

[1] *Guethaf*, — *atriplex halimus*, — plante du Sahra croissant particulièrement sur les bords des lacs salés. C'est un arbrisseau d'un glauque argenté, à tiges très rameuses, à feuilles deltoïdes entières. Le *guethaf* est fort appété par les chameaux.

[2] En passant, en 1855, dans la *Sebkha* (lac salé, marais salant) d'Oran, nous avons pu dessiner quelques-uns des effets dont nous parlons ici ; reproduits sur le canevas par une habile brodeuse, ils nous ont donné une ravissante tapisserie.

en se reproduisant renversées comme si elles se miraient dans l'eau, et les images qu'elles dessinent enfantent tout ce que l'imagination de l'artiste peut rêver de plus gracieux : là c'est une tapisserie à fleurs nettement marquées; plus loin, le dessin se modifie : les fleurs se fondent, s'allongent démesurément jusqu'à ne plus présenter que des lignes droites; puis aux fleurs succèdent des animaux bizarres qui n'ont pas leur modèle dans la création. Au fur et à mesure qu'on avance, les rives se présentent sous des aspects nouveaux, imprévus. Qu'un nuage vienne voiler le soleil, ou que l'astre disparaisse le soir dans son lit de feu, tout s'évanouit, et l'on est ramené à la triste réalité : le beau lac n'est plus qu'une longue bande de sable, et ses séduisantes rives sont transformées en déchirures profondes, sur les lèvres crevassées desquelles croît péniblement une végétation chétive et rabougrie.

On ne jouit pas toujours des effets de mirage dont nous venons de parler; ils ne peuvent être observés que dans certaines conditions de température et de lumière. C'est pendant les chaudes journées surtout, alors que l'humidité du fond du lac se condense en vapeurs à la surface, que le phénomène se produit dans toute sa splendeur. Ce spectacle magique se modifie non seulement par l'état de l'atmosphère, mais encore selon l'heure du jour à laquelle on l'admire. Ainsi, lorsque le ciel est sans nuages, l'œil se fatigue, sans pouvoir se reposer, sur des vapeurs blanchâtres que le soleil fait miroiter; si l'atmosphère est humide, les vapeurs sont plus denses; elles affectent la forme de gros flocons d'ouate qui courent à la surface du lac; dans les jours d'orage, les nuages se reflètent sur le Chothth qui, alors, passe par tous les tons de la gamme des couleurs.

Peut-être, faut-il encore compter, comme ajoutant à l'effet observé, les facettes brillantes et lamellées des

nombreux fragments de sulfate de chaux épars sur la surface du Chothth, et qui, éclairées d'une certaine façon, produisent cette illusion de faire croire à la présence de l'eau là où l'on ne trouve que sécheresse et aridité.

En contournant le Chothth, nous ne nous lassons pas d'admirer le spectacle changeant que présente ce lac-Protée, et nous nous promettons d'y faire une excursion dans l'après-midi. Le jour est on ne peut plus favorable : un beau soleil brille au ciel, et ses rayons nous font oublier le froid et les neiges du Tell et des Hauts-Plateaux. Nous avons retrouvé brusquement les chaleurs humides de l'automne, et nos bernous commencent à ne plus avoir pour nous le même intérêt que la veille. Nous avons encore un autre motif de satisfaction : nos guides, que j'ai consultés, m'ont assuré que notre bivouac est excellent, et que nous devons camper au milieu d'une *r'aba;* or, pour moi, *r'aba* c'est une *forêt,* peut-être pas comparable à celle de Fontainebleau ; mais, enfin, c'est une collection d'arbres qui, à défaut d'épais ombrages, nous promet, au moins, du bois en abondance pour nos feux du soir. J'avoue, cependant, que cette forêt ne laissait pas que de me contrarier un peu : j'avais fait mes adieux aux arbres ; je me croyais franchement dans le désert, puis voilà que je retrouve encore une *r'aba;* le Sahra ne serait-il qu'une plaisanterie, me disais-je ? Enfin, il faudra bien se résoudre à bivouaquer dans la *r'aba,* puisqu'elle existe.

Nous devons être assez près de notre bivouac, et, malgré cela, rien à l'horizon ne fait soupçonner l'existence de la forêt promise ; craignant d'avoir mal entendu, je fais répéter le guide qui, impatienté, et de l'air d'un homme qui aime à être cru sur parole, m'assure, par Dieu, que nous devons coucher au milieu d'un bois. Je n'insiste pas par discrétion, et j'attribue au mirage,

puisque nous sommes dans le pays, l'illusion qui me montre une plaine chauve comme la tête d'un savant là où il doit, sans aucun doute, exister une forêt. Je me fais, tout en marchant, ce sage raisonnement : puisque j'ai vu des bois là où il n'y en a pas, il peut, il doit, nécessairement, se faire que je n'en voie pas là où il y en a.

Après avoir marché pendant quelque temps encore sur un plateau rougeâtre, tantôt pierreux, tantôt sablonneux, nous voyons déboucher d'une petite dépression de terrain un groupe de cavaliers venant sur nous. Nous ne tardons pas à reconnaître à leur tête le chef du Bureau arabe de Tiharet, sur le territoire duquel nous venons de mettre le pied. Il est exact au rendez-vous que lui a donné le colonel, et il arrive sur un puits perdu au milieu du Sahra avec la même ponctualité que s'il s'agissait de se trouver à heure fixe sur un point déterminé du boulevard des Italiens. Ces rencontres, ces rendez-vous en plein désert ont réellement quelque chose de merveilleux, et qui surpasse toujours l'imagination du voyageur *roumi*.

Le chef du Bureau de Tiharet est accompagné de l'ar'a de Frenda, Sid Ahmed-ould-El-Qadi, qui amène au colonel, pour renforcer son escorte, cent cinquante cavaliers de goum.

Sid Ahmed, qui appartient à l'une des premières familles de la tribu des Douaïr, est un fonctionnaire qui passe plutôt pour un diplomate que pour un guerrier : il est blanc, grassouillet comme un prélat ; sa main, dont il a grand soin, est petite et potelée ; il ne manque à son doigt, pour compléter la ressemblance, que le saint anneau pastoral, et l'on se sent tenté, en le voyant, de lui demander sa bénédiction. Sid Ahmed a toute la rotondité de l'homme qui est plus souvent à table qu'à cheval ; son menton est doublement étagé ; sa figure est

ronde et colorée ; sa jambe, bien qu'un peu forte, n'est cependant pas mal tournée ; le hâle ne l'a pas bronzée, et les muscles s'y cachent timidement sous une forte couche de graisse. Sid Ahmed est parfaitement vêtu : un riche cafetan de couleur tendre, avec des ornements soie et or, se laisse coquettement entrevoir sous des bernous de fine laine d'une remarquable blancheur ; son *haïk* est fixé autour de sa tête par un *khith* [1] de soie jaune à glands d'or, marque distinctive des anciens *ar'a ;* un *seroual* [2] de drap fin complète son costume de gentilhomme arabe.

Comme tous les diplomates, Sid Ahmed parle peu et à voix basse ; il sonde son interlocuteur, et il ne s'avance que lorsqu'il l'a bien reconnu. Il prend sa part de la conversation en y jetant de temps en temps un grognement qui, à la rigueur, peut passer pour une affirmation. Comme tous les Arabes, il est toujours sur la défensive et préparé à la parade de toutes les bottes. Calme et serein à la surface, on ne peut guère deviner ses impressions que par un papillotage plus précipité de ses paupières lorsqu'il est agité.

Sid Ahmed a la réputation de tondre très ras ses administrés ; plus d'une fois, les plaintes de quelques-uns de ces malheureux qui ont trop senti le froid des ciseaux sont arrivées jusqu'au général qui commande à Oran. Sid Ahmed a reçu de fréquents avertissements des commandants de la subdivision et de la province, et,

[1] *Khith*, corde de laine ou de poil de chameau qui s'enroule autour de la tête pour y maintenir le haïk. Cette corde se nomme *brima* quand elle est très épaisse, et formée d'un grand nombre de fils de laine légèrement tordus, et *srâ* quand elle est formée de plusieurs cordelettes en faisceau,

[2] *Seroual*, culotte turque tombant au-dessous du genou. Il n'y a guère que les chefs arabes du Tell et les Maures habitant les villes qui portent la culotte. Le costume des Arabes de la tente se compose ordinairement d'une *qmidjdja* (chemise de coton) ou d'une *âbaïa* (chemise de laine), d'un *haïk*, et d'un bernous.

malgré cela, il ne paraît pas s'être sensiblement corrigé. Il devrait bien prendre des renseignements auprès de certains de ses collègues, qui sont parvenus à résoudre le problème de plumer la poule sans la faire crier.

Sid Ahmed et ses cavaliers mettent pied à terre pour saluer le colonel ; l'ar'a, la tête inclinée et la main sur son cœur, prononce son *es-selam âlikoum* (le salut sur vous !)[1] avec onction et d'une voix grave. Le commandant de la colonne le lui rend. Sid Ahmed remonte à cheval, et vient saluer, à leur tour, ceux des officiers de l'escorte qu'il connaît.

A onze heures, nous arrivons à la pointe orientale du Chothth, sur les puits d'El-Guethifa, et nous y dressons nos tentes sur un emplacement où le chih se montre abondant et très vigoureux.

Le guide, l'homme à la forêt, m'approche d'un air vainqueur qui semble dire : « Tu vois que je ne t'ai pas trompé. » N'étant pas complètement de cet avis, je lui demande — il n'y a plus d'effet de mirage à invoquer — où il prend la forêt annoncée. — « Mais tu es au milieu, » s'écrie-t-il, persuadé que je suis aveugle ou que j'y mets de la mauvaise volonté. Pour lui, ce chih, qui me va à la cheville, c'est une *r'aba*[2], une forêt. Tout est relatif, en

[1] Bien que ne s'adressant qu'à une seule personne, les Arabes emploient toujours le pluriel pour saluer ; c'est parce que, disent-ils, l'homme étant sans cesse accompagné de ses anges gardiens, il y aurait impolitesse à ne pas les comprendre dans le salut.

Il arrive quelquefois que les fidèles Croyants refusent ce salut, qui est surtout réservé aux Musulmans, lorsqu'ils s'adressent à un Chrétien ou à un Juif : ils tronquent alors la formule orthodoxe « *Isellemkoum sluman djezilan,* » — qu'il (Dieu) vous donne de nombreux saluts ! — en la suivante qu'ils marmottent entre leurs dents : « *Içamkoum saman djezilan,* » — qu'il (Dieu) vous inflige de nombreux désagréments !

[2] Les Arabes, même ceux du Tell, abusent singulièrement du mot *r'aba*, qui signifie proprement *forêt, bois*. Pour eux, quelques broussailles de jujubiers sauvages, de lentisques, de chênes ou d'oliviers rabougris et clair-semés, sont élevés au rang de *forêt*. Nous nous habituons difficilement, nous autres gens du Nord, à ces exagérations. Depuis longtemps déjà, l'incurie des Arabes, les incendies, la dent des animaux et le feu des charbonniers, voire même les colonnes françaises, ont fait

effet, et il serait ridicule d'exiger de la haute futaie là où la végétation ligneuse n'a jamais existé. Seulement, je me promis de me tenir désormais en garde contre l'exagération des Sahriens, et de me faire une échelle de mesure ayant la forêt de chih pour étalon. Nous avons cru remarquer, du reste, que le penchant à l'exagération va croissant du pôle à l'équateur comme le carré des distances. Cette proposition admise, on s'explique facilement que le Sahrien prenne des gazons de chih pour une forêt.

table rase des arbres séculaires dans la plupart des forêts primitives de l'Algérie. Les forêts proprement dites sont rares dans le Tell ; celles qu'on décore de ce nom ne sont guère, sauf quelques exceptions, que des broussailles croissant confusément, étouffant tout ce qui voudrait grandir. De distance en distance, quelques arbres de haute futaie, dont les efforts et les souffrances sont marqués par de nombreuses et difformes nodosités, planent au-dessus de leurs compagnons rabougris et semblent les protéger. Mais leur sentence est prononcée, et, demain, les chauffeurs viendront leur mettre le feu au pied. On a bien établi un service forestier en Algérie ; mias il est absolument impuissant, faute d'un personnel suffisant, pour faire cesser ces abus. D'ailleurs, la plupart de ces forêts appartiennent aux tribus, et l'État n'a rien à voir dans ces dévastations. Pourquoi ne pas s'en emparer et les échanger contre des terres à céréales ? Décidément, la civilisation et les formes légales sont bien gênantes. Nous devons rendre cette justice à l'administration militaire qu'elle s'est préoccupée de cet état de choses, et qu'elle a cherché à y remédier. M. le Gouverneur général Randon a été plus loin dans cette voie : il a créé des compagnies de bûcherons et de planteurs militaires, dont la mission est l'entretien des forêts de l'Etat, et le reboisement des montagnes avoisinant les centres européens.

Malheureusement, ces timides essais de reboisement ne sont possibles, et encore sur une très petite échelle, qu'à proximité des centres de population européens, parce que, dans ce cas, les plantations peuvent être surveillées avec plus de soin et une attention plus constante ; mais, en pays arabe, il n'y faut pas songer. Nous savons bien, d'ailleurs, que l'homme n'a jamais créé de forêts, et qu'au contraire, il n'a su que les détruire soit par son incurie ou sa négligence, soit par sa malveillance ou sa cupidité. Du reste, nos forêts n'ont jamais été gardées. Il est évident que ce n'est pas avec son personnel dérisoirement insuffisant que nous pouvons espérer sauver nos forêts de la destruction qui les attend, surtout si l'on persiste à ne prendre aucun des moyens proposés pour atténuer, dans la limite du possible, les désastres résultant des incendies ; car il faut bien nous insérer ce principe dans l'intellect, qu'on n'éteint pas une forêt qui brûle, et que le feu ne cesse que lorsqu'il n'a plus d'aliment. Il faut donc, comme cela se fait pour certaines places fortes, prendre l'incendie par la famine.

Le goum de Sid Ahmed est campé au moment de notre arrivée, et les chevaux, attablés devant quelques poignées de paille courte, attendent patiemment la musette d'orge. Des *chebek* (filets) éventrés, gisant çà et là sur le sol, prouvent que les Harar-el-R'eraba savent pratiquer les lois de l'hospitalité ; car nous sommes sur leur pays, et c'est à eux que le goum de l'ar'a doit ce supplément de fourrage.

Les cavaliers de Sid Ahmed ont dressé leurs tentes à peu près en cercle, et avec cette naïve irrégularité qui caractérise l'arrangement arabe, et qui nous choque toujours, nous autres Européens, esclaves de l'ordre et de l'harmonie. La tente du chef, accroupie à terre comme un sphinx égyptien au dos ensellé, se fait remarquer, au centre du cercle, par sa blancheur et par son développement.

Nos chevaux, animés par la présence des nombreuses juments du goum, ont oublié la fatigue et la faim ; la sollicitude des Harar, qui se sont empressés de les faire participer à la *dhifa* [1] de paille hachée, les trouve froids et indifférents. Tous leurs regards, leurs amoureux hennissements, leurs aspirations, sont pour ces maigres buveuses d'air du désert, qui n'en continuent pas moins, calmes et impassibles, à creuser du nez la petite dune de paille qu'elles ont devant elles, sans paraître se soucier des hommages bruyants que nos chevaux rendent à leurs charmes. Serait-ce de la coquetterie ?

Sid Ahmed invite gracieusement à déjeuner le colonel et les officiers de son escorte. Cette offre est acceptée avec d'autant plus de plaisir qu'il est près de midi, et que nous n'avons dans l'estomac qu'une tasse de café.

[1] *Dhifa*, hospitalité comprenant l'abri et la nourriture. La *dhifa* est surtout le repas de l'hospitalité. C'est aussi la nourriture apportée en signe de soumission. La *dhifa* et l'*âlfa* comprennent l'abri et la nourriture pour les hommes et pour les animaux.

Son repas est, d'ailleurs, préparé, et ses *theubbakhin* (cuisiniers) nous attendent. Sans prendre le temps de rajuster les parties de nos vêtements que la marche a dérangées, nous nous précipitons à la suite du colonel vers la *bit ech-châr* (demeure de poil) de notre amphitryon.

L'ar'a nous y introduit lui-même : sa tente est spa cieuse et commode comme toutes les tentes arabes [1] : deux *rkaïz* (montants) la soutiennent en pénétrant dans des œillets percés dans une forte sangle (*thriqa*) courant le long de l'angle d'intersection du sommet. L'absence de traverse en bois enselle la thriqa, que deux cordes, retenues extérieurement par des piquets, tendent le plus possible, en même temps qu'elles maintiennent les montants dans la verticale. Une quarantaine de petits piquets de chêne correspondant à pareil nombre d'anneaux de corde fixent la tente au sol, et donnent à son périmètre une forme à peu près elliptique.

La tente de Sid Ahmed-ould-El-Qadi est de laine fine et blanche ; elle est doublée de bandes de soie jaune et bleue qui, partant du sommet, s'arrêtent dans le bas à hauteur de la portion flottante. La *khamsa* [2], signe de la

[1] Le *guithoun* (tente de campagne ou de guerre) est en toile de coton ou en laine légère. Les tentes des chefs arabes sont ordinairement doublées de bandes d'indienne ou de soie de couleur tendre qui, en tamisant la lumière, répandent à l'intérieur un délicieux air de mystère. Ces tentes, ainsi doublées, sont également bonnes pour garantir contre l'ardeur du soleil et les inconvénients de la pluie. Il est vrai que, dans ces conditions, une tente et ses accessoires font la charge d'un mulet ou d'un chameau. La tente ordinaire ou de station, avec flidj de laine, ou de poil de chèvre ou de chameau (*ouber*), se nomme *kheïma*.

[2] *Khamsa*, cinq, c'est-à-dire les *cinq doigts, la main*. Cette main, qu'on remarque sur les murs, sur les portes, dans les tentes et sur les étendards arabes, signifie *puissance ;* elle sert aussi de préservatif contre l'influence de l'*aïn* (l'œil, le mauvais œil). La *khamsa* rappelle le prodige opéré par Moïse devant Pharaon. « Moïse, disent les commentateurs du Qoran, après avoir changé sa baguette en serpent, tira sa main de son sein et la fit voir à Pharaon éclatante de blancheur et resplendissante. » Il n'y aurait eu là rien de bien miraculeux si le législateur des Hébreux n'eût eu ordinairement la peau très rouge

puissance, et préservatif contre l'*âïn* (le mauvais œil), se détache, découpée en étoffe blanche, sur les parois intérieures du *guithoun*. Un *frach* [1], épais et moelleux, s'étend autour de la tente ; il est destiné aux nombreux serviteurs de l'ar'a pour y faire la sieste et pour y passer la nuit ; un *mthrah* (matelas), recouvert d'une délicieuse *djerraïa* (tapis–couverture) du Sud, servira de couche au maître quand le besoin de la position horizontale l'y appellera ; de doux *mkhaïd* (coussins) recevront sa tête paresseuse. Sa selle, richement ornée, et ses armes montées en argent et incrustées de *sdif* (nacre), sont posées auprès du lit ; une *djebira* (espèce de portefeuille) brodée d'or et d'argent par les meilleurs ouvriers de Tunis, et un large *mdholl* [2] de Tlemsen destiné à protéger le teint de l'ar'a contre les baisers du hâle, sont suspendus à l'un des montants de la tente. Tout, chez Sid Ahmed, respire l'amour du bien–être et la crainte des privations.

Une sorte de nappe circulaire (*sefra*) de filali (maroquin) est étendue par terre ; l'ar'a nous invite à prendre place autour : chaque convive, prenant à droite et à gauche du colonel son rang hiérarchique, s'assied sur le sol à la manière arabe, c'est-à-dire en tailleur.

et cuivrée. La main de Moïse est devenue chez les Musulmans le symbole de *main puissante*, *puissance*.

Khamsa fi âïnek ! — cinq dans ton œil — est une formule d'imprécation fort employée par les Arabes. En la prononçant, on lance en avant la main droite bien ouverte, les doigts extérieurement. C'est dire à celui à qui on l'adresse qu'il a le mauvais œil. Ce geste de la main ouverte, dans les croyances des Musulmans, éloigne le mauvais œil, et le renvoie à celui qui passe pour l'avoir jeté. Aussi, les Arabes évitent-ils de prononcer le mot *khamsa* dans la conversation, et le remplacent-ils par *âdda idek*, nombre de tes doigts, c'est-à-dire *cinq*.

[1] *Frach*, tapis à laine longue servant de lit. Le *frach*, littéralement, est ce qu'on *étend par terre* pour se coucher ou s'asseoir.

[2] *Mdholl* (de *dholl*, ombre), coiffure à larges bords et haute de forme, faite de palmier-nain dans le Tell, et de feuilles de dattier dans le Sahra. Les chapeaux de Tlemsen sont très estimés. Dans le Sud, les Arabes les recouvrent des plumes noires de l'autruche, ce qui, de loin, les fait ressembler à des bonnets à poil ; ils les garnissent aussi de houppes et de divers ornements en laine de couleur.

N'oublions pas que nous sommes chez un gentilhomme de grande tente qui, même en campagne, ne voudrait pas déroger aux règles de la civilité musulmane : un nègre, la *fouïtha* (serviette) sur l'épaule, et portant un *briq* (vase de toilette) et un *lian* (cuvette) de cuivre, met un genou en terre devant le colonel et lui verse de l'eau sur les mains. L'esclave se présente ainsi successivement devant chacun des *mâroudhin* (invités) et se retire cérémonieusement. D'autres nègres apportent, dans des *thbaq* (corbeilles en palmier-nain), le pain coupé par morceaux, et les *mr'aref* (cuillers de bois). L'un des bouts du *bechkir* (longue bande d'étoffe servant de serviette commune) est présenté au colonel, et se développe par sa droite sur les genoux des convives en faisant le tour de la sefra. Un *sni* (grand plateau en cuivre), émaillé de bleu et portant au centre le sceau du Prophète [1], est placé sur la nappe pour recevoir les plats.

Sur un signe de Sid Ahmed qui, suivant l'usage arabe, surveille le service sans prendre part au repas, apparaît la *cheurba* (espèce de soupe), faite de pâtes appelées, à cause de leur forme, *zerriâat el-beththikh* (pepins de melons), et de poulets réduits en morceaux. Vient ensuite, dans de nombreux *thouadjen* (poêlons en terre), toute la série des *thâamat* (mets) arabes. Les plats se pressent, s'entassent sur le *sni*, et nous ne savons trop par où commencer, d'autant mieux que tous les mets, noyés dans une sauce rougie par l'excès du *felfel el-ahmeur* (poivre rouge), présentent à peu près le même aspect. La viande de mouton forme exclusivement le fond de la cuisine arabe, qui ne varie guère que par les assaisonnements. Voici d'abord la *dhououara*, tripe coupée en petits carrés dans lesquels on a cousu les viscères et les entrailles d'un mouton, qu'on a assaisonnés de *skendjbir* (gin-

[1] Le sceau du Prophète se compose de deux carrés superposés, les angles au milieu des faces, et de manière à former une étoile à huit rais.

gembre), de *nânaâ* (menthe) et de *felfel el-ahmeur* (poivre rouge). Ces boulettes informes se pavanent au milieu des navets qui leur font cortège. A côté, c'est le *kbab eth-thadjin* (rôti du poêlon), partie maigre du mouton rôtie et relevée de *felfel el-kahal* (poivre noir) et de *qarfa* (cannelle); ici, c'est le *metsaououm*, boulettes de hachis dont l'ail fait le principal assaisonnement; là c'est la *dhoulma*, hachis de haut goût renfermé dans des *quernoun* (artichauts); plus loin, c'est le *lahm el-halou* (la viande douce), qui se compose de mouton, de miel et de marrons. Méfiez-vous de la *chthithha*, viande de mouton coupée en morceaux, et portée, par l'addition de cannelle, d'ail et de tous les poivres, à un degré de montant capable de ressusciter un mort. *Chthithha*, qui vient de *chthah*, danser, indique suffisamment l'effet produit par ce mets. La *sfiriïa*, hachis dans lequel il entre des œufs et du *kemmoun* (cumin), et roulé en boulettes ayant la forme de la datte, est proche parente de la *chthithha* par l'énergie de ses condiments. A côté du *rôti du poêlon*, voyez la haute mine du *kbab es-seffoud*, le rôti de la broche : c'est la partie maigre de la viande de mouton qu'on a coupée en morceaux, et qui, après avoir été saupoudrée de poivre, de sel et de cannelle, a été mise à la broche. Ménageons-nous, car je vois poindre à l'horizon la fameuse *thourtha*, pâté pantagruélique feuilleté comme un missel, avec du hachis à toutes les cinq pages en guise de signet. C'est la merveille de la cuisine arabe. Ne dirons-nous pas deux mots à ce *plaou* (pilau) qu'un nègre vient d'apporter flanqué de son *djouaz* (passant), le *mehallebi*, composé de lait, de sucre et de riz pilé? Peut-être, préférez-vous, pour faire passer le *plaou*, la délicieuse *palouza*, mélange de sucre, d'amidon, de cannelle et d'eau de rose ?

Au milieu de tous ces biens de Dieu, notre embarras est extrême ; il faut pourtant nous décider à attaquer.

La faim finit par nous faire montrer les dents, et ce formidable *thâam* [1] semble trembler devant nous comme le marbre devant le sculpteur Puget. Nous entamons un *thadjin* à tout hasard ; malgré la vigueur de l'assaisonnement, son contenu disparaît en un clin d'œil. L'ar'a paraît heureux de l'accueil dévorant que nous faisons à sa cuisine ; ses ordres se succèdent avec rapidité ; tout plat tué sous nous est aussitôt remplacé par un autre. Toute la série des *thouadjen* y a passé. Ce n'est pas fini ; nous avons encore à voir défiler sous nos yeux tout le cortège des *halaouat* [2] : la *mehannecha,* pâte fine bourrée d'amandes et de cannelle, arrosée de *ma ez-zahr* (eau de fleur d'oranger), frite dans le beurre, et enduite de miel après avoir été enroulée en serpent ; la *baqlaoua,* gâteau feuilleté, piqueté de *louz* (amandes) et de *qonfid* (dragées) ; le *msemmen,* pâte feuilletée frite dans l'huile et couverte de *semen* (beurre salé) et de miel ; la *kefta,* espèce de nougat ; les *sfendj* (beignets), délices des gourmands.

Place au *mechoui* [3], au succulent *gachouch,* ce *thâam* patriarcal, chef-d'œuvre de la cuisine primitive ! Porté au bout d'un pal par un aide du *thebbakh* (cuisinier) aussi sérieux qu'un porte-aigle romain, le mouton rôti vient s'abattre au milieu de nous débarrassé de sa broche. La fourchette n'étant pas encore naturalisée en pays arabe, il faut absolument se servir de celle de la nature. Nous en prenons notre parti en retroussant nos manches jusqu'aux coudes, et nous nous précipitons *unguibus et rostro* sur les flancs [4] dorés et appétissants de la victime. Cuite à un feu de chih, la chair de l'animal

[1] *Thâam,* nourriture, pitance. Le mot *thâam* est souvent employé pour désigner le kousksou.

[2] *Halaouat,* douceurs, sucreries, friandises, pâtisseries.

[3] *Mechoui, rôti, grillé.* On nomme ainsi souvent le mouton rôti entier. Le mot *gachouch* ne s'applique qu'au tronc de l'animal.

[4] Les flancs sont la partie délicate du mouton rôti.

en est aromatisée ; aussi, en un instant, ses côtes sont-elles mises à nu, et ce n'est bientôt plus qu'un squelette.

Le repas ne serait pas complet sans le plat national arabe par excellence, le fameux *kousksou* [1]. Un *metred* (soupière en bois) obèse regorgeant d'un plantureux *mesfouf* [2], remplace sur la *sefra* les débris du *mechoui*. L'ar'a fait bien les choses : c'est, par Dieu ! du *kousksou er-rqiq* d'excellente mine que nous avons devant nous !

[1] Le *kousksou* se fait avec de la farine de froment qu'on étend sur une *gueçâa* (grand plat en bois), et qu'on roule avec la paume des deux mains, en l'humectant de temps en temps d'eau salée, de manière à obtenir des grumeaux de la grosseur d'un grain de blé. Ainsi préparée, cette farine se met dans un appareil appelé *keskes*, espèce de panier en forme de cône tronqué dont la petite base est fermée par un *queffal* (linge-tamis). Le *keskes* est placé par sa petite base sur une *qodra* (marmite de terre) dans laquelle cuit de la viande de mouton, ou de la volaille assaisonnée d'oignons, de poivre noir et de cannelle. La vapeur passe par le tamis de l'appareil et traverse le kousksou, qui est bientôt à point. On le retire du feu, on le remet dans la *gueçâa*, et, après y avoir mis du beurre, on le manipule de nouveau pour qu'il s'en imprègne complètement. Le kousksou est ensuite transvasé dans un *metred* (espèce de soupière de bois) ; on place dessus la viande bouillie, et on l'arrose avec le bouillon, qu'on a relevé par une pimentade énergique. On termine l'opération en saupoudrant le *thâam* avec de la cannelle.

[2] Il y a plusieurs sortes de kousksou, qui diffèrent soit par la qualité de la farine employée, soit par la grosseur des grains, soit encore par les ingrédients qui entrent dans leur assaisonnement. Le *mesfouf* se cuit simplement à la vapeur d'eau. On y ajoute du *zbib* (raisin sec) ou des graines de grenade. Quelquefois, on l'arrose de lait. Le mot *mesfouf*, qui vient de *seff*, humer, avaler, indique que ce *kousksou* appartient au genre *rqiq*, c'est-à-dire fin, mince, délié.

Les autres sortes de kousksou sont :

La *berboucha*, qui se prépare avec de la farine d'orge grossière.

Le *medjebour*, qui se fait avec de la semoule tirée de la première qualité du froment.

Le *mahoueur*, au grain menu et bien roulé. Le plus estimé de cette espèce est le *nemli*, ainsi nommé de ce que ses grains ressemblent à des têtes de fourmis.

Le *ahrech fi'l-ahrech*, ainsi nommé parce qu'il est fait de farine très grossière.

Le *mechroub*, qui est fait avec du blé mouillé dans les silos, ou échauffé.

Le *mziit*, espèce de croûte huileuse produite par l'humidité que la terre communique aux grains.

Le *âïch*, qui ressemble à de la soupe au riz par la grosseur des grains.

On désigne par l'épithète de *metred forthas* — plat teigneux — un kousksou sans viande.

Sa nuance paille mouchetée de *zbib* (raisin sec) rougeâtre plaît infiniment à l'œil. On nous distribue des cuillers de bois que l'artiste a fouillées en verres de montre; il n'a pas cru devoir en abattre les arêtes. Ce manque de fini, joint aux dimensions fabuleuses de l'ustensile, en rend la manœuvre dangereuse, demande beaucoup de prudence, et ne permet pas de *faire la petite bouche.* Comme le mineur, on creuse son trou devant soi. Allons! le beurre n'est pas trop rance, le lait est suffisamment chauve, et les grains de *zbib* sont encore assez joufflus. Nous ne faisons cependant pas de grands dégâts dans le *metred,* et pour cause : chacun des convives est *chebâan* [1], et paraît se demander avec une vive inquiétude par quelle combinaison il parviendra à se remettre sur ses jambes. Nous complétons ce repas homérique par une délicieuse tasse de café, qui va s'asseoir tranquillement sur les monceaux d'aliments que nous avons absorbés. Il est bien entendu que le vin sort de nos caves, le chef musulman étant censé de ne pas en avoir, et n'en buvant jamais... en public [2].

[1] *Chebâan*, repu, rassasié. Cet état est indiqué, chez les Arabes, par une retentissante *teugriâa* (éructation) suivie d'un *lik* (à toi !) adressé en remercîment par le convive à son hôte. Le rassasié ne veut pas non plus manquer de reconnaissance envers Dieu, qui lui a fait faire un si bon repas; il lui adresse la prière suivante en actions de grâces : « Louange à Dieu ! il n'est pas de puissance, il n'est pas de force si ce n'est avec Dieu l'élevé, le sublime ! » Un nouveau *lik!* envoyé à l'hôte par le *chebâan* témoigne de la satisfaction complète de son estomac. Quelques Arabes se contentent de dire, après une éructation : « *Estar'-feur Allah!* — que Dieu m'accorde le pardon ! »

[2] Quelques chefs arabes ne se font aucun scrupule de boire du champagne, sous le spécieux prétexte que le premier devoir du vin est d'être rouge. On voit qu'il est avec tous les ciels des accommodements. Dans le Tell, plusieurs de ces chefs ont une cave bien garnie qu'ils mettent à la disposition des Français à qui ils offrent la *dhifa*. Les Arabes invités à nos tables ne boivent généralement que de l'eau sucrée; quelques esprits forts ou les flatteurs abordent cependant le vin, mais jamais en présence de leurs coreligionnaires. Du reste, les anciens khalifes de la cour de Bar'dad ne s'en privaient pas, et la preuve en est dans ce vieux proverbe du temps de Haroun-er-Rechid : « *Esqih ou seqsi,* » — Verse-lui à boire et interroge-le. Et ces autres du même temps : « *Cherab*

Chez l'Arabe de grande tente, l'hospitalité s'exerce largement, somptueusement; tout y est à profusion. Rien, d'ailleurs, n'est perdu : la *chiatha* (restes du festin) est distribuée aux *glalin* (pauvres), et à ceux qui se présentent soit à la porte de la maison, soit à l'entrée de la tente du riche ou du puissant; la fête est pour tout le monde. C'est le seigneur féodal qui traite ses vassaux; il est vrai que c'est toujours avec leur argent; mais, qu'importe? il y en a tant qui les tondent, et qui ne leur donnent pas seulement un morceau du bernous tissé avec leur laine! Habitués aux mesquineries qui se sont produites en Europe par l'effet de l'extrême division de la propriété, la prodigalité du chef arabe nous paraît un anachronisme. Un haut fonctionnaire français, en *dhifa* chez un ar'a de la province d'Oran, lui reprochait la profusion des plats qu'on avait servis devant lui : — « C'est trop, beaucoup trop, » lui disait-il. — « N'as-tu pas des serviteurs, des gens? » lui fit observer l'ar'a. En effet, chez l'Arabe, l'hospitalité embrasse toujours et le maître et sa suite. On le voit, la rigueur du proverbe arabe : « *Koull ma fi ïed el-âbd lmoulahou.* » — *Tout ce qui est dans la main du serviteur est à son maître,* — est tempérée par cette compensation que le serviteur retrouve toujours sa part dans la main du maître.

Nous venons de faire splendidement nos adieux, dans un déjeuner pantagruélique, à la bonne chère du Tell; c'est notre *jour gras,* notre carnaval. Demain, nous entrons en plein carême : du mouton à perpétuité pour toute nourriture, et de l'eau sale ou saumâtre pour toute boisson. Plus de points de ravitaillement devant nous;

saboun el-houmoum », — le vin est le savon des soucis; ou bien : « *Lou kan idouqouh el-bagar, lou kan ibieuou djouloudhoum,* » — si les bœufs en goûtaient (du vin), ils vendraient leur peau pour s'en procurer.

plus d'autres ressources que celles que nous emportons dans nos cantines, et nous avons encore cinq ou six semaines à rester dehors ! Enfin, nous ne pouvons pas avoir la prétention de trouver toutes nos aises dans le Sahra.

Nous éprouvions le besoin de prendre l'air ; nous en profitons pour aller faire une reconnaissance sur le Chothth, dont nous sommes peu éloignés.

Nous avons dit plus haut que les Chthouth forment un bassin moyen entre celui de la Méditerranée, où tombent les eaux qui descendent du versant septentrional des Hauts-Plateaux, et celui formé par les sables du désert, où se perdent celles des versants méridionaux des chaînes qu'on rencontre à la hauteur et au delà des postes de Géryville et d'El-Ar'ouath. Nous avons dit aussi que ce bassin des Chthouth n'était alimenté que par les eaux pluviales qui, pendant l'hiver et par les temps d'orage, s'y précipitent furieuses, emportant tout sur leur passage.

Nous avons vu que les eaux n'arrivent jusqu'au Chothth que lorsque les pluies sont fortes et persistantes ; le fond du bassin faisant éponge, les absorbe alors, et la surface présente un limon sablonneux liquide dans lequel les chevaux peuvent enfoncer jusqu'à moitié du canon. Le chameau, au contraire, admirablement conformé pour marcher dans les terrains sablonneux, traverse le Chothth sans difficulté, en ne laissant sur ce sol mouvant et fuyant que l'empreinte de son large pied. Quand le Chothth est dans les mauvaises conditions dont nous venons de parler, l'infanterie est obligée de le tourner.

A notre passage, le Chothth-ech-Chergui est praticable, et sa surface, mélange de sable et de détritus gypseux, est assez consistante pour nous permettre de nous y engager. De nombreux fragments de sulfate de chaux

à l'état micacé donnent au Chothth l'aspect d'un lac gelé dont la glace aurait été brisée. Les facettes brillantes de ces cristaux renvoient orgueilleusement au soleil les rayons qu'il leur lance comme des javelots d'argent. Ce jeu de lumière produit une effet magique que nous ne pouvons nous lasser d'admirer.

Le Chothth-ech-Chergui peut avoir de trente-cinq à quarante lieues de longueur; sa plus grande largeur est de quatre lieues environ. Il se divise en deux parties à peu près égales, entre lesquelles passait, il y a quelques années, la route de Sâïda à Géryville.

Le Chothth a ses îlots et ses gués; il a, dans la saison des pluies, ses mauvais pas et ses fondrières; il est donc très important de connaître ses points de passage ou de traversée, qui, d'ailleurs, se révèlent presque en tout temps par les traces du pied de l'homme et des animaux.

Le fond inhospitalier du Chothth ne tolère d'autre végétation qu'une petite plante aqueuse que les Arabes nomment *âdjerm* [1], laquelle ne parvient à s'abriter de la corrosiveté de ses eaux salées qu'en se réfugiant au sommet des petites dunes qui mouchettent sa surface fauve pareille à la peau d'un tigre. La portion orientale du Chothth est éventrée au sud par une grande presqu'île qui la pénètre. Cette presqu'île, appelée *debdeb* [2] par onomatopée (nous dit Amran), à cause du son particulier que rend le sol quand on le parcourt, forme, sur la direction de la route de Sâïda à Géryville, une espèce de *qonthra* (pont) de douze kilomètres de longueur qui relie les deux bras du Chothth. La végétation du debdeb est maigre et chétive : on n'y trouve qu'un petit statice,

[1] *Adjerm*, — *salsola lignosa*. Le chameau est très friand de cette plante.

[2] *Debdeba* signifie *bruit de pas*. On nomme ainsi un sol sur lequel on s'entend marcher.

qui le tapisse çà et là, et quelques touffes de halfa et de senr'a sans force. De nombreux cristaux de sulfate de chaux s'y détachent de quelques roches de même nature affleurant le sol. Le debdeb est toujours ferme ; il est légèrement ondulé de petites buttes sablonneuses coiffées de halfa. Quelques dhaïat (cuvettes) sans profondeur y gardent les eaux pluviales jusqu'à ce qu'un rayon de soleil les ait léchées.

La région des Chthouth est la patrie des gazelles [1], ou, plutôt, c'est la limite nord de leur pays. On en rencontre bien quelques-unes égarées dans le Tell ; mais les troupeaux ne dépassent guère les Chthouth. De nombreux petits tas de crottes musquées [2] indiquent que nous sommes sur leurs terres. Nous nous empressons de recueillir cet odorant produit, que les fumeurs, après l'avoir fait sécher, réduisent en poudre sur le foyer allumé de leurs pipes. Il faut avoir le sens olfactif fortement constitué pour pouvoir respirer impunément cette pénétrante odeur de musc, qui donnerait la migraine à un mort.

Après avoir exploré le Chothth pendant quelques heures, nous rentrons au bivouac. Bien que complètement dépourvu de bois, le *qonaq* (bivouac) d'El-Guethifa n'est cependant pas mauvais : il a des puits et une source. Les eaux des puits seront à peu près potables quand

[1] En arabe, *r'ezal*, que, dans le Sahra, on prononce *ghezal*. Nous en avons fait *gazelle*.

[2] La gazelle du désert possède seule la propriété de produire des crottes musquées ; elle le doit à la nature aromatique des plantes dont elle fait sa nourriture, du *chih*, particulièrement, qui croît abondamment dans le Sahra. Les Arabes, qui tous aiment les odeurs énergiques, recueillent les crottes de gazelle, soit pour les fumer, c'est-à-dire pour en saupoudrer leur tabac en les écrasant sur le foyer de leurs pipes, soit pour en faire des chapelets ou des colliers pour les femmes. Quand nos soldats traversent la région des Chthouth, ils ne négligent pas non plus de collectionner cet aromate. Le général Bouscaren ne manquait jamais d'en faire servir sur une soucoupe aux fumeurs qu'il invitait à sa table.

nous les aurons écumées de ces végétations jaunâtres qui croissent à leur surface, et sur lesquelles trônent paisiblement quelques reptiles de l'ordre des batraciens.

El-Guethifa est très fréquentée par les tribus : c'est le territoire de parcours des nombreuses fractions des Harar. Ses eaux et l'abondance de ses plantes fourragères en font un lieu de campement d'une grande valeur.

Sid Ahmed avait eu la galanterie de nous faire arracher par ses cavaliers des touffes de chih pour les feux des cuisines, et pour celui de notre zriba. Tout cela est amassé à proximité de la tente du colonel. La température, du reste, s'est singulièrement adoucie, et, à trois marches des neiges, nous avions presque retrouvé l'été. Néanmoins, nous ferons bon accueil au feu quand Phœbus ira chauffer l'autre hémisphère.

Il ne faut pas penser à traîner plus loin les ânes et les juments qui portent nos approvisionnements ; ces quadrupèdes boivent et mangent trop. Il s'agit de résoudre ce problème de faire porter nos vivres et notre orge par des animaux qui trouvent à manger partout, et qui ne boivent que lorsqu'ils rencontrent de l'eau ; or, sur la direction que nous prenons, nous pourrons bien rester quatre ou cinq jours sans en trouver une goutte. Le problème est bientôt résolu : le colonel fait connaître au chef du Bureau arabe de Tiharet qu'il lui faut cent chameaux pour le lendemain à six heures du matin, avec leur équipage de marche et leurs *sououaga* [1]. — « Cent chameaux [2] ! se disent les Roumis de l'escorte ; mais où les prendre ? Aux quatre points cardinaux le ciel coiffe la terre de sa calotte d'azur, et nous paraissons, à dix lieues à la ronde, les seuls êtres vivants

[1] *Sououaga*, conducteurs, de *sag*, conduire des animaux, des bêtes de somme.

[2] Nous nous servirons, dans le cours de ce récit, du mot *chameau*, bien que l'animal dont il est question ici soit le *dromadaire*, espèce de chameau à une bosse.

de la création ! Sans paraître surpris de la demande, le chef du Bureau arabe, répond tranquillement : « Ils seront ici demain, mon colonel, à l'heure indiquée, équipés et gréés. » Et il disparaît.

Nous allions entrer sérieusement dans le Sahra, et nous ne devions plus trouver devant nous de postes militaires occupés d'une manière permanente. Il fallait, pour parcourir ces steppes sans ressources, nous faire suivre de nos approvisionnements pour les hommes et pour les chevaux ; il fallait, enfin, pour pénétrer plus avant dans le Sud, nous gréer comme le font les marins pour un voyage de long cours. Tel était le but des ordres donnés au chef du Bureau arabe de Tiharet par le commandant de la colonne.

La soirée promet d'être ravissante ; le soleil se couche en inondant de sa lumière la surface du Chothth, qui jette tous les feux de ses pierreries de mica. C'est un spectacle éblouissant qui ne dure, malheureusement, qu'un instant. Dès que l'astre a disparu noyé dans un bain de rubis et de saphirs, la scène change : le Chothth s'efface, et les perles de son écrin semblent se mirer et se réfléchir sur la voûte du ciel.

Après le dîner, nous allons nous étendre sur nos bernous au feu de la zriba. Les monceaux de chih, entassés par le goum de Sid Ahmed, nous assurent contre la fraîcheur du soir. Les chaouch Mahmoud et Miçoum, le bernous à bas, le haïk enroulé par les bouts, et attaché à l'aide d'une *mahrma* (foulard) retenue à l'épaule gauche, sont prêts à commencer le feu et à l'entretenir, ce qui n'est pas une petite affaire, car le chih brûle comme la paille. Sid Ahmed a été invité à venir passer la soirée à notre zriba. Tout en parlant de l'expédition, il déguste lentement et en connaisseur une tasse de café qu'il fait remplir une seconde fois. Les guides sont appelés ; interrogés sur les ressources du

bivouac du lendemain, ils répondent qu'il est excellent, qu'on y trouve du bois pour se chauffer (j'étais fixé sur ce qu'ils appellent du bois), à boire et à manger pour les animaux. La conversation est amenée ensuite sur le Chothth. L'ar'a ne doute pas que ce lac n'ait été autrefois une mer. L'un des guides, avec cette familiarité arabe qui permet au petit de parler au puissant sans cette absurde timidité qui noue si souvent la langue de l'Européen, ce guide vient appuyer l'opinion de Sid Ahmed par le récit suivant : « Bien avant la venue « du Prophète, — que Dieu répande sur lui ses grâces et « lui accorde le salut ! — nous dit-il, au temps où les « Arabes adoraient Djibt et Thagout [1], les tribus qui « habitaient la grande ville d'El-Khadhra [2] et les environs « se plaignaient sans cesse à leurs idoles de ce qu'elles « ne leur avaient pas donné une mer comme aux gens du « Tell ; elles allaient même jusqu'à accuser leurs dieux « d'impuissance ou de méchanceté, et à les menacer de « se passer de leur concours, et de se creuser eux-mêmes « une mer s'ils continuaient à être sourds à leurs prières « et à leurs plaintes. Djibt et Thagout méprisèrent, sans « doute, cette menace, car la plaine de sable resta toujours « aussi unie et le sol aussi sec. Blessés dans leur orgueil, « les idolâtres se mirent à l'œuvre, et creusèrent la terre « pendant bien longtemps. Cette gigantesque entreprise « marchait d'autant plus lentement que les sables du « Sud, apportés par le vent, inutilisaient leurs efforts en « comblant presque chaque jour une partie de l'immense « excavation qui devait recevoir les eaux. Fatigués de ce

[1] *Djibt* et *Thagout*, idoles arabes dans les temps antéislamiques.

[2] *El-Khadhra*, bivouac au sud du Chothth-ech-Chergui, sur la route de Sâïda à Géryville. L'eau d'El-Khadhra a, en effet, une forte odeur de soufre, et semble, aux yeux des Arabes, donner raison à la tradition, qui veut qu'autrefois une grande ville de ce nom ait été détruite par le feu du ciel. On n'y remarque cependant aucun vestige de constructions.

« travail sans fin, mais ne voulant cependant pas aban-
« donner une œuvre qui leur avait coûté tant de peines
« et tant de sueurs, ils feignirent de se contenter de la
« profondeur de leur mer, et ils se mirent en devoir de la
« remplir d'eau. Ils assemblèrent de nombreuses caravanes
« qui eurent pour mission de rapporter dans des *greb* [1]
« l'eau tant désirée de l'Océan. Le Dieu unique résolut
« de les punir de leur audace : au fur et à mesure qu'ils
« vidaient leurs greb, l'eau était absorbée par le sable,
« laissant à peine trace d'humidité. En peu de jours,
« les chameliers, exténués de fatigue et le gosier brûlant,
« périrent tous de soif au milieu des *greb* d'eau salée
« qu'ils apportaient. La ville d'El-Khadhra fut, en outre,
« détruite par le feu du ciel, et les eaux de ses sources
« ont conservé, depuis cet évènement, une forte odeur de
« soufre. Quant aux Chthouth, ces lacs informes et sans
« profondeur que vous voyez d'ici, Dieu a voulu les laisser
« subsister en témoignage de l'impuissance des hommes. »

Dans les traditions de chaque peuple, on trouve des exemples de ces luttes insensées des hommes contre le

[1] *Greb*, pluriel de *guerba*, outre faite d'une peau de chevreau. Bien que ces outres soient goudronnées, elles n'en donnent pas moins à l'eau dont on les remplit, et qui déjà est généralement très chargée, une odeur infecte qui répugne même aux chevaux et aux mulets. Nous avons vu souvent des chevaux qui, bien que n'ayant pas bu depuis vingt-quatre heures, refusaient de mettre le nez dans la grande gamelle où l'on avait versé l'eau des *greb*. Les Arabes eux-mêmes, qu'on ne traitera pas de petits-maîtres, éprouvent parfois une certaine répugnance à boire l'eau des outres ; pour rien au monde ils ne la boiraient sans l'avoir, préalablement, versée dans leur *guenina* (petit vase en tiges de halfa). Un proverbe arabe, rapporté par M. le général Daumas, dit : « *Echrob min foum el-lefâa, ou latchrob min foum el-guerba,* » — *Bois à la bouche de la vipère ; ne bois pas à la bouche* (ouverture) *de l'outre.* — Jusqu'en 1854, nous n'avons eu que ce moyen défectueux de transporter l'eau. Depuis, dans nos postes avancés du Sahra, on a organisé des équipages de tonneaux qui remplissent bien mieux que les outres le but qu'on se propose. Ces tonneaux, de la capacité de cinquante litres, sont construits de manière à pouvoir s'appliquer sur les flancs des chameaux sans risquer de les blesser. Ils sont fixés au bât par deux chaînes. La contenance des *greb* varie de dix à vingt litres ; mais il existe un grand nombre de causes de déchet.

Créateur : ils veulent bâtir une tour dont le sommet touchera le ciel, ou bien, amoncelant rochers sur rochers, ils tentent d'escalader la demeure des dieux ; ailleurs, plus modestes, sans doute, mais non moins téméraires, ils cherchent à transvaser et à dépayser l'Océan.

Le conteur, qui est un homme des Harar, et à qui tout le pays que nous parcourons est parfaitement connu, paraît convaincu de la véracité de son récit. Il sait, d'ailleurs, toutes les légendes, tous les faits qui ont eu pour théâtre la région des Chthouth. Il raconte avec cette finesse, cette coquetterie dont les Arabes ont le secret, suspendant son histoire sur le bord des péripéties, et attendant toujours, pour reprendre sa narration, les *zid* et les *roh* [1] de l'assemblée qu'il tient suspendue à ses lèvres.

Nous aurions volontiers passé la nuit à entendre les *hekaïat* [2] du *Heurri* [3] ; mais le colonel donne le signal de la retraite en se levant, et nous allons nous coucher.

Avec le voisinage des juments du goum, nous devions, désormais, nous attendre à des nuits orageuses ; plus d'un cheval devait briser ses entraves pour courir vers celle qu'il avait remarquée pendant la marche du jour. En présence de l'imminence de ce danger, toute notre tente croit devoir s'assembler, sous la présidence du capitaine C., pour délibérer sur les moyens de prévenir les effets de ces fougueux ébats. Après une longue et vive discussion, nous reconnaissons, à la presque unanimité, qu'il n'est pas possible de les empêcher, et la majorité décide qu'on tâchera de s'y habituer. L'officier d'ordonnance avait, d'ailleurs, démontré, dans un discours fréquemment interrompu par le capitaine C., qu'on se faisait à tout, pourvu qu'on y mît de la bonne

[1] *Zid !* continue, ajoute, augmente ! *Roh !* va !
[2] *Hekaïat*, narrations, récits, historiettes.
[3] *Heurri*, homme de la tribu des Harar.

volonté et qu'on fût doué de beaucoup de patience. Il y avait à peine une heure que le premier ministre du Sommeil nous avait touchés de son pavot, que nous pouvions nous exercer à la pratique de cette vertu.

Une nouvelle cause de perturbation vint s'ajouter aux escapades des chevaux, et achever de rendre le capitaine C. le plus malheureux des mortels. Le lieutenant D. avait été désigné, nous l'avons dit, pour remplir les fonctions de chef d'Etat-major de notre petite colonne ; le soin de faire sonner le réveil était donc dans ses attributions ; or, cette grave responsabilité lui pesait et le tourmentait fort. Dans la crainte de ne pas être éveillé à l'heure, il avait pris toutes les précautions imaginables : son ordonnance et le trompette avaient reçu la consigne de venir l'évoquer tous les jours avant six heures ; malheureusement, ces *fonctionnaires* dormaient comme des bienheureux, et les rôles s'intervertissaient, c'est-à-dire que c'était le chef d'Etat-major qui était obligé d'interrompre leur sommeil. Ces dormeurs eurent bientôt perdu la confiance du lieutenant, qui résolut de s'éveiller désormais lui-même. A partir de ce moment, les passes magnétiques de Morphée furent sans effet sur lui : dix fois par nuit, l'allumette chimique, frottée vigoureusement sur les aspérités grinçantes de la boîte, jetait son éclair dans l'obscurité de la tente, et l'infortuné chef d'Etat-major consultait sa montre, qui lui donnait souvent une heure extrêmement rassurante. Ces bruits et ces éclairs insolites ne manquaient pas de nous éveiller. Nous nous bornions à nous retourner sans rien dire. Le capitaine C., qui considérait le sommeil comme la plus précieuse des voluptés, souffrait visiblement, et il s'en vengeait en lançant au chef d'Etat-major, du fond de son capuchon, des épigrammes qu'il s'efforçait de rendre sanglantes. Il terminait toujours en cherchan à lui prouver qu'il n'était rien au monde de plus respec

table que le sommeil de l'homme, puisque c'est la marque d'une âme pure que ne vient pas déchirer le remords. Il s'étonnait que le Code, qui a prévu tant de choses, n'eût pas édicté des peines extrêmement sévères pour les gens qui troublent le repos de leurs camarades. Le chef d'Etat-major se défendait en se retranchant derrière sa responsabilité. Il faut ajouter que le capitaine C. ne voyait pas le moindre inconvénient à ce qu'on partît tous les jours une heure plus tard.

Le 6 janvier, le réveil sonne, comme de coutume, à six heures. Quelques minutes après, nous sommes debout. La toilette du matin, nous l'avons dit, n'est ni longue ni exagérée : on se contente de se laver les yeux avec un coin de son mouchoir. Les grandes ablutions, en expédition, se font généralement à l'arrivée au bivouac, quand la qualité de l'eau le permet, bien entendu.

Le chef du Bureau arabe de Tiharet a tenu parole : les cent chameaux sont là couchés sur le ventre, les jambes repliées sous eux ; ils semblent, dans l'obscurité, une chaîne de rochers roux à fleur de terre. Leurs conducteurs, roulés dans leurs bernous, sont étendus auprès d'eux sur des *r'eraïr* (sacs de laine).

Après avoir reçu la veille l'ordre du colonel, l'actif chef de Bureau avait lancé ses mkhaznia sur les campements des Harar ; ils devaient pousser devant eux les animaux demandés et leurs conducteurs. Tout cela s'était exécuté, en effet, comme il avait été ordonné, et, pendant la nuit, les cent ruminants étaient venus se grouper sans bruit entre les tentes du goum et les nôtres.

Ce sera toujours un sujet d'étonnement pour quiconque n'est pas au courant du maniement des Affaires arabes en Algérie, que la possibilité de trouver des ressources en hommes et en moyens de transport dans ces vastes espaces plats et nus comme la main. Aussi, dans les expéditions du Sahra, le chef de Bureau arabe est-il un

agent indispensable pour le commandant d'une colonne. Voyons quel est son rôle : dans son cercle, il doit connaître les ressources des tribus qui en font partie, le nombre des cavaliers et des chevaux de guerre, celui des fantassins et de leurs fusils, les quantités de grains que renferment les *silos* [1], l'emplacement de ces silos, le chiffre des troupeaux [2] de chameaux ou de moutons, et les lieux où, selon la saison, campent les tribus ; il doit connaître le nombre de leurs charrues ou de leurs palmiers ; il fait rentrer l'impôt ; il assure la tranquillité du pays ; il rend la justice dans certaines limites. Il est en même temps l'œil et le bras du commandement ; sa mission est administrative et politique ; il est l'intermédiaire naturel des Arabes dans leurs relations avec nous. La police des tribus est encore dans ses attributions, et rien ne s'y passe ni ne s'y fait qu'il ne doive savoir, soit par les fonctionnaires indigènes, soit par ses espions. Dans les expéditions, ses fonctions sont celles de l'officier d'Etat-major : il est chargé de la reconnaissance des directions à suivre, de celle des bivouacs et de leurs ressources en eau, en fourrages et en combustible ; il doit s'aboucher avec les chefs des tribus que la colonne doit traverser ; faciliter les achats de bétail pour le ravitaillement de la troupe ; requérir des guides, des moyens de transport et leurs accessoires ; se procurer des espions pour éclairer la colonne et pour avoir des nouvelles de l'ennemi. On peut juger, par cet aperçu, de la multiplicité des détails qui sont du ressort du chef de Bureau arabe, et de l'importance du rôle de ce rouage essentiel dans la machine algérienne. Cette

[1] Le mot *silo* est espagnol ; il signifie *cave* ou *puits pour les grains, souterrain obscur*. Le mot arabe est *methmoura*, au pluriel *mthameur*. Les Arabes ne peuvent ensiler leurs grains que dans des *silos* connus de l'autorité.

[2] Le troupeau de chameaux (*ibel*) est de cent têtes ; celui de moutons (*r'nem*), nous l'avons dit, est de quatre cents.

création du général Avizard fonctionne depuis le mois d'avril 1833, et le premier chef de Bureau arabe fut le capitaine de La Moricière, du bataillon de Zouaves. Mais ce n'est que onze ans plus tard, c'est-à-dire le 1er février 1844, qu'un arrêté ministériel constitua ce service d'une manière définitive. Ce résumé nous montre, en même temps, toutes les difficultés que présente la conduite d'une colonne expéditionnaire dans le Sahra, tâche qui serait incontestablement au-dessus des forces d'un officier général arrivant de France, quelle que fût, d'ailleurs, sa valeur militaire.

Les juments et les ânes que nous avons pris à Sâïda pour porter nos approvisionnements seront renvoyés dès demain dans le Nord, mesure qui ne paraît pas trop déplaire à leurs conducteurs. Les charges passent immédiatement dans les r'erâïr, et sont prêtes à être fixées à la *haouïïa* [1] au premier signal.

Le chameau [2], ce précieux animal, est indispensable pour toute expédition dans le Sahra. Sans lui, le désert nous serait fermé, et nous en serions encore à chercher

[1] *Haouïïa*, bât du chameau : il se compose de quatre traverses reliées ensemble et encadrant la bosse de l'animal. Dans le Sahra, le bât du chameau est appelé aussi *âtcba*.

[2] Le chameau n'a évidemment rien de commun avec l'Apollon du Belvédère : il a l'air difforme avec son énorme corps, son cou qui n'en finit plus, ses jambes grêles s'appuyant sur des pieds informes, sa tête allongée, décharnée, d'une proéminence occipitale qui n'ajoute rien à ses grâces. Son cri ressemble à l'écho d'un tonneau vide, et ses gargarisations donnent des haut-le-cœur ; son haleine est fétide, ses dents sont malpropres ; il a sept callosités sur le corps, dont une seule naturelle, c'est vrai, — la *tsefna*, — celle du sternum, dure comme la corne, et sur laquelle il s'appuie. Oui, mais, en revanche, il est pourvu de toutes les qualités que j'énumère plus haut, et d'autres encore qui lui permettent de pouvoir supporter la faim et la soif. Sa bosse, par exemple, qui est produite par une surabondance de nourriture, lui constitue une sorte d'aliment d'épargne dont la résorption compenserait, en cas de besoin, une diète prolongée. Cette proéminence à tissu adipeux est, en définitive, son garde-manger, qu'il n'attaque que lorsqu'il y est obligé. Il est, en outre, muni de quatre estomacs dont les sécrétions lui constituent également une réserve d'eau à laquelle il ne touche que lorsqu'il ne peut faire autrement.

à soulever le voile qui nous cachait les mystères du pays des oasis. Le chameau est dans le Sahra le chef-d'œuvre de la création ; c'est, peut-être, le seul animal qui soit fait exclusivement pour les contrées qu'il habite ou qu'il a à parcourir ; et sa conformation toute spéciale en fait l'animal par excellence des vastes espaces sablonneux du désert ; les régions relativement froides du Tell ou des Haux-Plateaux lui sont mortelles pendant l'hiver. Le chameau a toutes les qualités de son emploi : il devra traverser des terres déshéritées où ne croissent que de rares plantes coriaces et peu nutritives : il est sobre, il s'en contentera, et mangera de toutes indifféremment. Sa lèvre supérieure est, en outre, fendue dans son milieu, et chaque partie est susceptible de mouvements indépendants et variés : elle constitue un organe de tact et de préhension des plus délicats. Les marches sont longues et le temps est précieux dans le désert : la nature l'a pourvu d'un long cou qui lui permet de saisir, sans s'arrêter, la touffe de senr'a ou de *drin* [1] qu'il rencontre sur son chemin. Les eaux sont très rares dans les steppes sahriens ; elles sont, de plus, chargées généralement de sables et de détritus : il pourra rester dix jours et plus sans boire, et il ne fera pas le dégoûté parce qu'il ne pourra pas s'y mirer. Il aura à marcher sur un sol fuyant et inconsistant dans la région des âreug (dunes de sable) : son pied gras et mou, à semelle calleuse et élastique, s'épanouira en éventail et l'empêchera d'y enfoncer ; son œil, qui est saillant et à pupille oblongue et horizontale, a besoin d'être garanti contre les sables soulevés par le vent du désert. Eh bien ! le Créateur l'a protégé par une double paupière ; pour la même cause, ses narines,

[1] *Drin*, — *arthratherum pungens*, — plante fourragère de la région des sables. Par la longueur de sa paille et par la forme de ses épis, le *drin* ressemble beaucoup à notre avoine. On fait de la farine avec sa graine (*el-loul*). Les Sahriens la mélangent avec de la farine d'orge.

percées loin de l'extrémité du museau, se réduisent à deux simples fentes que l'animal ouvre et ferme à volonté.

Au cheval, au contraire, il lui faut de l'orge et des fourrages particuliers ; il pourra, à un moment donné, fournir une longue carrière, mais aussi, le lendemain, il aura besoin de repos. Il lui faudra de l'eau, et de l'eau limpide tous les jours ; son sabot aura besoin d'un sol ferme et consistant ; ses pieds devront être protégés par des fers ; et, dans les sables, où il entre jusqu'au jarret, sa marche sera sinon impossible, du moins, très difficile pour lui et pénible pour son cavalier. Aussi, le Sahrien professe-t-il pour son chameau une sorte de culte qui laisse bien en arrière l'amour de l'homme du Tell pour son cheval. Le chameau, c'est son ami, son compagnon, sa fortune surtout : en effet, sans chameau, point de caravane, et point de caravane, c'est la misère, la mort. Le Sahrien se préoccupe du sort de son chameau, même au delà de cette vie. Un missionnaire vantait un jour à un Arabe du Sud, qu'il avait entrepris de convertir, les délices du paradis des Chrétiens. Le Musulman paraissait assez satisfait du tableau qui lui en était fait, et les jouissances célestes, que le missionnaire avait un peu matérialisées dans l'intérêt de la bonne cause, semblaient suffisamment de son goût. Croyant avoir sauvé une âme, le prêtre se frottait déjà les mains comme quelqu'un qui a fait une bonne affaire, lorsque l'Arabe, après un instant de réflexion, lui posa cette question : — « Mais, dans ton paradis, les chameaux trouvent-ils de quoi manger ? » Abasourdi par cette demande à laquelle il n'était pas préparé, le missionnaire ne sut que répondre. Le doute pénétra aussitôt dans l'esprit du Musulman, et le diable, qui sentait qu'une âme allait lui échapper, profita de l'hésitation du convertisseur pour remettre la main sur son bien.

Cette histoire explique peut-être l'insuccès de nos missionnaires dans les tentatives de conversion qu'ils ont faites sur les Musulmans. Avec un peu plus de tolérance, c'est-à-dire en ouvrant les portes du ciel au chameau, ils eussent, sans aucun doute, converti la plus grande partie des Sahriens. Cette exclusion nous fait le plus grand tort dans l'esprit de ces populations primitives [1].

Les chameaux de réquisition qui nous ont été amenés ne sont pas tous de la première vigueur : les mkhaznia du chef du Bureau de Tiharet, dans la prévision qu'il y aura du déchet, ont exagéré le nombre demandé par le commandant de la colonne. Cette précaution permet de faire un choix des cent plus forts et de renvoyer le surplus.

La moitié de ces animaux doit être employée au transport des approvisionnements ; l'autre moitié est munie d'un certain nombre de *greb* (outres) destinées à transporter l'eau nécessaire aux besoins des hommes et des chevaux et mulets. Chacun des cinquante conducteurs de chameaux a pour six semaines de rouïna (farine d'orge) dans son mzoued (sac à provisions) et dans les r'eraïr. Pour toute arme, ces sououaga ne portent qu'un bâton court qui leur sert pour la marche et pour corriger, au besoin, le chameau indocile qui aurait des velléités de s'éloigner de la direction ; un *kheudmi* [2] pend à leur ceinture, retenu dans un *r'eumd* (gaîne) de bois, dont les deux parties latérales sont reliées par des garnitures de peau. La plupart de ces chameliers n'ont pour vêtements qu'une *djellaba* de laine ou de coton, un haïk à jour, et un mauvais bernous dentelé par suite de ses longs

[1] Les Arabes professent une telle estime pour le chameau, qu'il est le seul des animaux domestiques qui soit reconnu *thaher*, pur, c'est-à-dire ne communiquant aucune souillure : si son urine atteint les vêtements de l'homme en état de pureté, il n'en est pas souillé, et il peut prier sans être obligé de laver son vêtement avant la prière.

[2] Couteau ne fermant pas, et droit dans sa gaîne.

services. A l'exception de quelques-uns des plus délicats qui ont chaussé le *bou-menten* [1], le plus grand nombre sont nu-pieds. Une dizaine de chameaux *haut-le-pied* (sans charge) sont affectés au transport des bagages des officiers, au grand désespoir de ceux de ces derniers qui savent le sort réservé à leurs cantines. En effet, le chameau, peu habitué à ces ustensiles bizarres pour lui, aux bruits étranges de nos batteries de cuisine, perd bientôt la tête; il prend alors un trot désordonné, et les cantines, ne pouvant résister à des secousses qui décrocheraient la bosse même de ces ruminants si elle était moins fortement rivée à leur dos, ne tardent pas à être désarçonnées et à mordre la poussière. Mais il n'y a pas d'autres moyens de transport; il faut bien s'en contenter.

Le signal du boute-charge est aussi celui d'un long gémissement sur toute la ligne des chameaux. C'est que, charger ces animaux, c'est renoulever leurs douleurs. Le bât, qu'on leur applique dès qu'ils peuvent le porter, et qu'on ne leur ôte guère qu'à leur mort, couvre bien des misères. Imitons la discrétion des chameliers, et ne soulevons pas ce bât, à moins que les spectacles horribles ne soient de notre goût. Nous y verrions alors des plaies fétides dans lesquelles grouillent des légions de vers blancs. Pendant l'été, les mouches s'y établissent aussi, et y vaquent, indifférentes, aux soins de leurs petites affaires : elles y naissent, elles y vivent et elles y meurent. Le seul remède, ou plutôt l'unique palliatif employé par les Arabes, se compose d'une poignée de terre fine dont ils saupoudrent la plaie de l'infortuné chameau. Il faut ajouter que cette terre, quand elle est

[1] *Bou-menten*, chaussure faite de chiffons fixés par des morceaux de peau de chèvre, maintenus eux-mêmes par des lanières s'entre-croisant sur la jambe. Ce genre de chaussure primitive se nomme encore *bou-r'eurrous*, sandale en cuir cru, et *affas*.

prise sur la tombe d'un marabout ayant la spécialité de ces sortes de traitements, produit alors des effets merveilleux ; mais on n'a pas toujours ce précieux moyen de guérison sous la main, et, le plus souvent, on est obligé de se servir de terre ne possédant qu'une vertu à peu près négative. Sidi Ech-Chikh, je l'ai dit, fait des cures superbes en ce genre, et la terre recueillie sur son tombeau à El-Abiodh–Sidi-Ech-Chikh, et dans une de ses *khelouat* (solitudes) sur le plateau de Dhahr–el–Kafeur (la Crête [de montagne] de l'Impie), jouit d'une réputation incontestée.

Cette digression suffira pour expliquer la plainte des chameaux lorsqu'on voulut les charger. Tant que la plaie n'est pas échauffée par la marche et par le frottement, l'animal souffre le martyre, et il a d'autant plus tort de s'en plaindre, que ses bourreaux [1] restent complètement insensibles à sa douleur.

Au boute-selle, sur un cri guttural des sououaga, les chameaux se lèvent sur leurs jambes à ressorts avec cette violence de détente qui leur est particulière, et tendent le cou en flairant la direction. Un spahis a été désigné pour commander le convoi ; un cavalier du goum, portant gravement au bout d'un bâton un vieux foulard rouge faisant l'office de fanion, est chargé de donner la direction au convoi, qui devra se tenir sur le flanc gauche de la petite colonne. Deux ou trois autres cavaliers en formeront l'arrière-garde ; ils ont pour mission de pousser les retardataires, et d'empêcher les sououaga de s'écarter de la ligne qu'ils doivent suivre. Au signal de la marche, qui est donné à sept heures,

[1] L'expression de *bourreaux* pourrait paraître détruire ce que nous avons dit de l'amour du Sahrien pour son chameau : comme nous tenons avant tout à être exact, nous dirons que cette tendresse n'existe pas au même degré chez le propriétaire de ces animaux et chez ses serviteurs, et que ces derniers sont loin d'avoir pour le chameau les égards et les soins qu'il mérite.

la colonne et le convoi s'ébranlent majestueusement sur un large front et piquent sur le sud.

Nous entrons dans le pays des Fdhala, fraction des Harar ; la végétation n'a pas changé : c'est toujours de la halfa et du chih. A chaque instant, de grands cris se font entendre dans le convoi, et les bâtons des chameliers volent dans l'espace. Tout ce bruit est amené par le lever, à chaque pas, de lièvres surpris au gîte, et que tuent les sououaga en leur lançant leurs bâtons très adroitement. Ils fondent ensuite sur la malheureuse victime, dont il ne reste bientôt plus que des lambeaux saignants. Des cavaliers du goum de Sid Ahmed essayent d'en forcer ; ils parviennent à les fatiguer en suivant leurs crochets. Les pauvres rongeurs ne tardent pas à rouler exténués dans les jambes du cheval, et le cavalier les saisit sans mettre pied à terre. Des *slag* [1], maigres et efflanqués comme des ermites, se mettent également en chasse ; mais ils manquent de nez, et les lièvres leur échappent souvent en disparaissant dans les touffes de halfa. Malheur à l'*arneb* [2] s'il paraît dans une clairière ; d'un bond le *slouqui* est sur lui : ses heures sont alors comptées, et ses chairs palpitantes passent sans délai dans l'estomac de l'infidèle lévrier [3].

Après une heure de marche, la végétation devient plus rare ; le sol est sablonneux et fuit sous les pieds des chevaux. Nous laissons sur notre gauche l'Oglet el-Beïdha (le groupe de Puits blancs), ainsi nommée de la couleur du terrain qui l'environne. Le pays devient inégal ; il s'ondule de petites dunes d'un sable blanchâtre qui lui donnent l'aspect d'une mer légèrement agitée ;

[1] *Slag*, pluriel de *slougui*, lévrier du Sahra.

[2] *Arneb*, lièvre. L'espèce qu'on rencontre dans le Sahra est petite ; mais les herbes aromatiques dont elle se nourrit donnent à sa chair un goût exquis. Les Sahriens chassent le lièvre au faucon et au lévrier.

[3] Le *slougui* rapporte peu et mange volontiers le gibier, surtout quand ce gibier est le lièvre.

les touffes de halfa et de senr'a sont moins serrées et plus chétives. Nous atteignons bientôt la Garet [1]-Sidi-Ahmed-ben-Yahya, vaste plateau peu élevé au-dessus du sol, et ressemblant assez, par la régularité de ses contours, à une *maïda* [2] dressée pour la réception de gigantesques convives. Au sud de cette gara, on nous montre l'Oglet-es-Sena, riche de ses trente puits. Nous ne tardons pas à descendre dans l'immense plaine d'Oumm-el-Firan (mère des Souris, le lieu aux Souris). Elle est bien nommée : chacune des petites dunes qui l'ondulent est criblée de trous comme la tête d'un arrosoir. C'est dans ce sol sablonneux que les souris, réduites au maigre régime des racines de la halfa, ont fondé ces nombreux établissements que les Arabes appellent *mdaïn* (villes). Ce sont bien, en effet, des villes avec leurs rues rayonnant du centre à la circonférence, frêles constructions qu'éventre brutalement le large pied du chameau, dangereuses pour le cheval, qui pénètre jusqu'à mi-jambe dans ce sol traîtreusement miné. Aussi, faut-il choisir son terrain, et ne s'engager au milieu de ces pièges qu'avec la plus grande prudence. Quant au chameau, ce grand destructeur de *mdaïn*, il continue imperturbablement son chemin sans prendre le moindre souci de la désolation qu'il apporte dans ces cités souterraines, et des ruines qu'il y fait.

A dix heures, nous arrivons à Eulb-es-Slougui [3], et nous dressons nos tentes, au milieu d'un luxuriant guethaf, au point où l'ouad Sidi-En-Naceur se perd brus-

[1] *Gara* (au pluriel *gour*), large plateau coupé à pic dans les plaines du Sahra, et dont la différence de niveau avec le sol varie généralement de vingt à cinquante mètres. Les *gour* paraissent des îlots au milieu d'une mer solide. Ces plateaux se composent, sans doute, de terrains plus consistants que ceux qui les entourent, et qui, par suite, auront résisté à l'affaissement qui se sera produit autour d'eux.

[2] *Mäïda*, table ronde et basse.

[3] *Eulb*, la partie supérieure de l'encolure du cheval servant de base à la crinière. *Eulb-es-Slougui* signifierait l'*Encolure du Lévrier*.

quement dans les sables après un parcours de vingt-cinq lieues. La marche d'aujourd'hui a été courte : le colonel a voulu essayer son nouveau gréement, et rejeter définitivement du convoi les animaux qui ne paraissaient pas susceptibles de résister aux marches longues et fatigantes que nous allions avoir à faire.

Tout va bien, et, à part quelques chameaux peureux ou mauvaises têtes qui se sont débarrassés des cantines dont on les avait chargés contre leur gré, il faut le reconnaître, le convoi a suivi avec assez d'ordre les traces de son porte-fanion, et est arrivé en même temps que nous au bivouac. Les chameliers semblent heureux que le colonel ait posé son camp à Eulb-es-Slougui ; car là, ce n'est point comme dans le paradis des Chrétiens, il y a à manger pour les chameaux. Aussi, ces bossus n'attendent-ils pas qu'ils soient déchargés pour prendre leur repas : ils se précipitent avec avidité sur le guethaf, qui est fort de leur goût, et ils le mettent au pillage.

Nous campons en carré : les Chasseurs et les Spahis, largement espacés, forment deux faces ; les cavaliers du goum se déploient sur les deux autres. Le colonel est au centre avec les officiers de son escorte. Les approvisionnements ont été également renfermés dans le carré, et chacun des chameliers doit coucher auprès de ses charges, dont il est responsable.

Les chameaux, encore chargés, ont été arrachés aux délices de leur festin et réunis dans le carré ; ils ne se sont pas fait répéter le *brek* [1] deux fois pour s'agenouiller. Débarrassés de leurs r'eraïr, ils vont libres, sous la conduite de quelques chameliers, paître aux environs

[1] Nous avons dit plus haut que *brek* est l'expression dont se servent les chameliers pour faire agenouiller les chameaux, et que ce mot signifie d'ailleurs *agenouiller un chameau*. Pour obtenir ce résultat, les chameliers, dans quelques parties du Sahra, jettent un cri qui peut se représenter par *ch ! ch !* et qui s'accompagne d'un coup léger sur le genou de l'animal.

du bivouac jusqu'au coucher du soleil. Ils seront alors ramenés et groupés [1] sur la face du camp opposée à la direction du lendemain; les chameliers les y agenouilleront et les entraveront, de crainte d'évasion ou de panique, en liant l'une des jambes de devant repliée sur elle-même. Cette précaution leur rend le lever difficile et la course impossible.

Eulb-es-Slougui est un bivouac d'hiver : quelques canaux y prennent les eaux de l'ouad Sidi-En-Naceur au-dessus de leur perte, et les conservent jusqu'au printemps. Il est très riche en plantes fourragères; outre le guethaf, on y trouve en abondance la halfa et la senr'a. Aussi, ce bivouac est-il très connu et très fréquenté. Les Oulad-Zyan, fraction des Harar, y ont leurs campements.

Les chameliers ont fait une somptueuse corvée de guethaf pour les feux du soir. Le temps est magnifique; les neiges et les froids du Tell sont déjà pour nous de l'histoire ancienne. Ah! si nous avions des arbres avec une température et un ciel pareils!

Notre guide, le conteur de la veille, rôde autour de moi comme un oiseau de proie en décrivant une spirale. Je viens en aide à son hésitation en le reconnaissant et en l'appelant par son nom : — « Ah! c'est toi, Qaddour; que veux-tu? » — « *Anaïa* [2] (moi?) rien, par Dieu! rien! Je viens seulement te visiter. » — « C'est bien! je te remercie », lui dis-je, et je fais mine de retourner vers ma tente. Cela ne fait pas son affaire, sans doute,

[1] Les Arabes préservent leurs chameaux des mauvais tours que leur joue fréquemment le brutal Afrit (démon) Zalim, en traçant un cercle autour de leurs animaux, et en invoquant le secours et la protection de Dieu.

[2] La langue arabe est la langue de la flatterie par excellence; ainsi, pour exprimer le pronom *moi*, on se servira d'un mot différent, selon qu'on s'adressera à un supérieur ou à un égal. Avec ce dernier, on emploiera le mot *ana*, tandis qu'avec le supérieur, ce sera son humble diminutif *anaïa*.

car il cherche à renouer la conversation par cette phrase qui n'est qu'une rentrée : — « Le bivouac est bon « aujourd'hui ; nous y sommes dans le bien de Dieu « jusqu'au cou. » — « C'est vrai, et en pleine forêt, » ajouté-je en souriant. Enfin, se rapprochant de moi, il me dit assez bas pour ne pas être entendu des chameliers qui sont couchés autour de nous : — « *Rani djjân* (je « suis affamé). » — « Que veux-tu que j'y fasse ? « répliqué-je. N'as-tu plus déjà de rouïna dans ton « mzoued ? » — « J'ai perdu mon mzoued, ou bien on « me l'a pris. » Il mentait comme un dentiste. — « Donne-moi de la *gallette* [1] », ajoute-t-il. Il veut tout simplement, c'est visible, économiser ses provisions et vivre aux dépens du Baïlek. Comme je tiens à le faire raconter, je lui promets de lui en donner le soir à la zriba. Il s'éloigne satisfait, convaincu que je suis sa dupe.

Qaddour est exact au rendez-vous ; à ma prière, le colonel veut bien l'engager à s'asseoir, et lui fait donner une tasse de café. Après quelques questions que je lui adresse sur le bivouac du lendemain, je l'interroge sur le pays que nous venons de traverser et sur celui où nous campons. « C'est un bon pays pour les troupeaux, « lui dis-je ; il a dû être le théâtre de bien des luttes, de « bien des combats, puisque c'est là, généralement, « le sort réservé aux terres où Dieu a mis l'abondance « et la richesse ; on ne se dispute, d'ailleurs, que ce qui « en vaut la peine. » — « Tu as raison, me répond « Qaddour ; les eaux des nombreux puits qui nous

[1] Les Arabes appellent ainsi le biscuit qui, en expédition, remplace le pain. Les chameliers requis pour les convois d'approvisionnements dans les colonnes, et qui ont eu souvent à transporter du biscuit, paraissent persuadés que *gallette* est synonyme de *sokhkhara* (gens de corvée, de réquisition). Quand on leur demande qui ils sont, ils répondent invariablement : — « *Ana, gallette* », moi, galette. D'autres, voulant faire comprendre qu'ils sont chargés de la conduite des chameaux, expliquent ainsi leur position dans la colonne : « *Ana, chamou,* » moi, chameau.

« entourent ont été rougies plus d'une fois par le sang « des enfants des tribus qui en ont recherché la pos- « session. » — « Connais-tu, lui dis-je, quelque fait « important, quelque grande querelle qui ait eu son « dénoûment ici ou dans les environs ? » Sans répondre à ma question, Qaddour entame le récit suivant : — « Il y a déjà longtemps de cela, les chefs des Oulad-Sidi- « Ech-Chikh, trop souvent divisés entre eux, se ren- « contrèrent dans la plaine d'Oumm-el-Firan, que vous « avez traversée aujourd'hui. Un jour, la jalousie était « entrée dans le cœur de Sidi Eth-Thaiyeb-ould-Sidi- « Mohammed, arrière-petit-fils d'El-Hadjdj Sidi Abou- « Hafs, fils de l'*ouali* (le saint, l'ami de Dieu) Sidi Abd- « el-Qader-ben-Mohammed, connu sous le nom de Sidi « Ech-Chikh, et il avait résolu d'arracher à son frère « Sidi Abou-Bekr-ould-En-Nâïmi l'influence qu'en sa « qualité d'aîné, lui donnait la *baraka* [1]. Cette ambition « sacrilège devait lui être fatale. Sous un prétexte futile, « Sidi Eth-Thaiyeb déclara la guerre à Sidi Abou-Bekr [2]. « Ce dernier, qui avait la force et le bon droit de son côté, « plaignit l'aveuglement de son parent, et se prépara au « combat. Ils firent chacun appel aux *khoddam* (serviteurs « religieux) de leur saint ancêtre : les Bni-Mathar, les « Oulad-Zyad, les Thrafi, les Oulad-Es-Srour, les Rzaïna, « les Oulad-Sidi-Khelifa, les Mehaïa, et bien d'autres « tribus leur envoyèrent leurs meilleurs cavaliers, et les « qsour leurs plus braves fantassins : ces contingents « arrivèrent dans la plaine d'Oumm-el-Firan nombreux « comme les grains de sable de la dune, et serrés et « rangés comme les graines dans la grenade. Sidi Eth- « Thaiyeb avait encore augmenté le nombre de ses

[1] La *baraka*, nous le répétons, est la grâce divine, la faveur du ciel, le don des miracles se transmettant par héritage à l'aîné des descendants d'un marabout ayant joui, pendant sa vie, de ces précieux privilèges.

[2] Sid Abou-Bekr était le père de Sid Hamza. Il est mort en 1834.

« Thaiyeb avait encore augmenté le nombre de ses com-
« battants en gagnant quelques tribus de l'Ouest à prix
« d'argent, et des coupeurs de routes par l'appât du gain,
« ou par le désir de venger quelque affaire de sang. Après
« avoir marché à la rencontre l'une de l'autre, les deux
« armées se trouvèrent en présence : elles s'étendaient
« depuis Dhaiyet-el-Askoura jusqu'ici, et n'étaient sépa-
« rées que par l'ouad Sidi En-Naceur. Quand vint le jour,
« leurs tentes blanches apparurent comme deux villes
« immenses élevées pendant la nuit par les *djenoun*
« (les génies).

« Avant le lever du soleil, les cavaliers, dans les deux
« armées, étaient à cheval, et les fusils des fantassins
« étaient *remplis*. Les bannières, aux couleurs verte
« et rouge, flottaient au vent, impatientes de se teindre
« de sang. Sidi Eth-Thaiyeb, l'œil en feu, parcourait les
« rangs des siens et leur promettait, avec la victoire, un
« riche butin et un prompt retour dans leurs tribus.
« Sidi Abou-Bekr, avec le calme qui appartient à la force
« quand elle s'appuie sur le droit, se contentait de rap-
« peler à ses contingents la sainteté et la justice de sa
« cause, et les récompenses promises par le Prophète
« à ceux qui combattent dans la voie de Dieu. — « Le
« succès ne peut être douteux, ajoutait-il, pour les
« vrais khoddam de Sidi Ech-Chikh, et ce grand saint
« ne saurait refuser son appui à l'héritier de sa *baraka*. »
« Puis, leur montrant le camp ennemi, Sidi Abou-Bekr
« achevait d'exalter les siens en s'écriant : — « A vous,
« ô khoddam de Sidi Ech-Chikh, la victoire et ses profits ! »

« Pour conserver son bon droit jusqu'à la fin, Sidi
« Abou-Bekr se laissa attaquer par son cousin. Embus-
« qués dans les buissons de *defla* (laurier-rose) de l'ouad
« Sidi En-Naceur, les fantassins de Sidi Eth-Thaiyeb
« commencèrent le feu. Abou-Bekr, qui avait l'avantage
« du terrain, ne répondit pas, certain que son fougueux

« adversaire ne tarderait pas à lancer ses goums « dans le Sidi En-Naceur, qui, à cette époque de l'an- « née où la bataille fut livrée, n'avait d'autres eaux « que celles de *r'dir* à fond vaseux espacés en chapelet « dans le lit de l'ouad. Les berges, escarpées et sablon- « neuses, devaient nécessairement retenir son frère sous « son feu. Irrité du silence méprisant de Sidi Abou-Bekr, « Sidi Eth-Thaiyeb ordonna à ses cavaliers de se préci- « piter sur l'ennemi. Il y eut, à ce moment, un grand « désordre dont le premier profita habilement. Abrités « par de petits accidents de terrain, ses fantassins « accueillirent vigoureusement leurs adversaires, qui « firent là des pertes sensibles. Les cavaliers d'Abou- « Bekr se ruèrent aussitôt avec de grands cris sur les « gens de Sidi Eth-Thaiyeb : le choc fut affreux ; la « poudre parla longtemps : chaque cavalier, la bride aux « dents, debout sur ses étriers, choisissait un ennemi, « s'acharnait après lui, et le combat ne cessait que par « la mort de l'un des deux adversaires ! La voix de « la poudre s'éteignit peu à peu, et fut remplacée par « le tumulte de la mêlée ; le bruit des armes accompagnait « les cris de malédiction que se jetaient les combattants ; « les chevaux, les flancs ensanglantés par le *chabir*, « se dressaient sur leurs jarrets, et semblaient vouloir « prendre leur part de la lutte.

« La terre ne tarda pas à se couvrir de cadavres dont « elle buvait le sang avec avidité. Le carnage, qui avait « duré jusqu'au mor'reb [1], ne cessa que lorsque Sidi « Eth-Thaiyeb, qui avait toujours combattu au premier « rang, fût renversé sanglant sur le sable. Les gens « des qsour, le croyant mort, commencèrent à lâcher « pied, Sidi Abou-Bekr s'en aperçut : il ramassa tout « ce qu'il put de cavaliers, et, fondant comme la foudre

[1] L'heure du coucher du soleil.

« sur les traris (fantassins) de Sidi Eth-Thaiyeb, il en fit « un grand carnage. Un dernier effort détermina la « retraite de l'ennemi, qui fut forcé d'abandonner ses « morts et ses blessés sur le champ de bataille.

« Sidi Abou-Bekr avait évidemment été protégé par « Sidi Ech-Chikh pendant la lutte; car, bien qu'il eût « vaillamment combattu, il n'avait reçu aucune blessure.

« Sidi Eth-Thaiyeb fut emporté mourant par ses « serviteurs.

« Les vainqueurs mirent huit jours à enlever les morts. « Pendant la bataille, le sol fut tellement ébranlé, que, « maintenant encore, par une nuit calme et silencieuse, « on entend comme un murmure confus de voix mêlé « au bruit sourd du piétinement des chevaux. Vous « pourrez vous en convaincre si vous voulez, cette nuit, « prêter votre attention [1]. »

Le conteur termina ainsi le récit de cette épopée guerrière, qui fut mise en vers par un poëte inconnu, et qui se chante encore dans tout le pays des Harar et chez les Oulad-Sidi-Ech-Chikh.

Qaddour avait bien gagné sa *gallette*; aussi m'empressé-je de lui faire donner deux biscuits, qu'il insère immédiatement dans le fond de sa *guelmouna* (capuchon du bernous) en me remerciant d'un enthousiaste : — « *Allah iketteur khirek,* » — que Dieu augmente ton bien !

Je m'étais promis de veiller jusqu'à l'heure où le calme du camp eût pu me permettre d'entendre les bruits étranges dont avait parlé Qaddour; mais, à peine sur mon lit de cantines, je cédai aux sollicitations du sommeil, et, aujourd'hui encore, je suis forcé de m'en rapporter aveuglément à la parole du narrateur.

La nuit se passe assez tranquillement, à part les

[1] Ces faits se passaient vers 1832.

inquiétudes du chef d'Etat-major, les imprécations de C., et les jeux bruyants des chevaux échappés.

Bien avant la diane, les chameliers qui, naturellement, ont couché à la belle étoile, préparent leurs moyens de chargement; l'heure des douleurs est arrivée pour les malheureux chameaux, qui, voyant ces apprêts, exhalent leurs plaintes par anticipation avec cette voix de tonneau vide si dépourvue d'harmonie, et si désagréable pour des oreilles françaises. Aussi, dès que ces pauvres bêtes entonnent leurs jérémiades, est-ce un concert de malédictions dans tout le camp : des épithètes aussi blessantes qu'injustes sont décochées à l'infortuné bossu, qui a le malheur de n'avoir que des qualités solides. En effet, je le répète, le Créateur ne l'a pas flatté, et nous convenons facilement qu'il n'est pas précisément le Ioucef [1] des quadrupèdes : il est laid, ridicule, gauche; sa construction bizarre rappelle volontiers celle des animaux qu'a vus saint Jean l'Evangéliste dans ses visions apocalyptiques : il porte la tête d'une façon stupidement hautaine; son poil est roux sale; sa queue est courte, mal attachée, mal terminée; ses pieds sont informes; sa bouche est trop grande; ses yeux ronds sont sans expression; sa croupe est sans proportion avec la longueur de ses jambes de derrière; son encolure est démesurée, et sa bosse branlante ne l'embellit pas. Voilà pour le physique. Du côté du moral, il y a aussi beaucoup à redire : il est sans intelligence; il s'effraye facilement des bruits ou des objets qui ne lui sont pas familiers; il se laisse aller à des paniques qui peuvent entraîner des accidents extrêmement graves [2]. On comprend dès lors que ce bagage

[1] Le patriarche Ioucef (Joseph), celui dont la trop ardente Zoulaïkha, la femme de Foutfir (Putiphar), avait entrepris de faire sombrer la vertu, est le type de la beauté physique irrésistible chez les Arabes.

[2] Nous avons eu à Sâïda un exemple de ce que peut la peur sur les chameaux. Le Génie militaire avait eu l'idée de se servir de ces animaux pour transporter à Géryville, poste avancé dans le Sahra, des

d'infirmités — et la laideur en est une — ne donne pas au pauvre déshérité les sympathies de l'Européen, habitué à l'élégance des formes du cheval de selle, et à ses brillantes qualités comme animal de guerre. Le Sahrien, au contraire, professe la plus haute estime pour le chameau, que, du reste, lui seul sait apprécier, et sans lequel le désert lui resterait fermé.

Nous sommes prêts à partir avant sept heures : les chargements sont faits ; les chevaux sont massés et comme enchevêtrés les uns dans les autres ; les guides et le porte-fanion du convoi sont à leurs places. Au boute-selle, tout le monde monte à cheval, et à la sonnerie *en avant !* la petite colonne s'ébranle et se met en marche dans l'ordre déterminé.

Nos guides prennent une direction sud-est ; nous traversons bientôt l'ouad Sidi En-Naceur, à peu près à sec au moment où nous le passons, mais torrentueux par les grandes pluies ou les orages. Son fond est jonché de débris d'arbres, de racines de plantes, qui semblent s'être accrochés aux aspérités des berges comme un noyé à la branche de salut. Les rives de l'ouad sont escarpées, déchirées, ravinées, et leurs baies sont obstruées par les épaves végétales dont nous venons de parler. La largeur de la rivière varie selon la nature des terrains qu'elle traverse, et le plus ou moins de résistance

planches qui devaient entrer dans la construction du *bordj* qu'on y établissait. Trente chameaux furent affectés à ce transport : chacun de ces animaux devait porter deux planches. Ils se laissèrent charger et encadrer sans difficultés entre ces planches, qui, longues de trois à quatre mètres, dépassaient nécessairement leurs têtes. On les mit en route ; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que l'un d'eux, ne comprenant rien à ce chargement insolite, se prit à exécuter, pour s'en débarrasser, une valse effrénée, une épouvantable danse de Saint-Guy. Le mal se communiqua instantanément, et les vingt-neuf autres chameaux, saisis par la panique, imitèrent la manœuvre du premier. Ce tournoiement vertigineux, que rien ne pouvait arrêter (car il était impossible de s'approcher), se termina par la mort de la plupart de ces animaux, qui, dans leur peur insensée, se brisèrent la tête ou les membres.

qu'ils opposent à l'impétuosité des eaux ; son lit est inégal, son fond mouvant, et plusieurs excavations à base de glaise forment, de distance en distance, des réservoirs qui gardent de l'eau pendant toute l'année. L'ouad Sidi En-Naceur, malgré le grand nombre de ses affluents, n'a pas la force de se traîner jusqu'au Chothth-ech-Chergui, son bassin naturel ; il s'arrête, absorbé par le sable, à quatre lieues avant d'y arriver.

Ce cours d'eau prend son nom d'un illustre marabout, Sidi En-Naceur, à qui la piété des fidèles a élevé deux qbab non loin de notre point de passage. Le saint homme est la providence des Croyants qui ont faim : qu'un voyageur, épuisé de fatigue, l'estomac et le mzoued vides, s'arrête sur le tombeau de cet hospitalier marabout, un murmure monotone comme un chant arabe le plonge insensiblement dans un doux sommeil : c'est Sidi En-Naceur qui prie. Le système olfactif du Croyant s'épanouit bientôt sous l'influence d'appétissants fumets ; sa bouche s'ouvre, et les mets les plus délicats que puisse rêver la gourmandise sahrienne lui sont servis par le saint lui-même, dont la prière a été exaucée. A son réveil, le voyageur sent ses forces revenues et son estomac garni, miracle qui prouve une fois de plus la vérité de notre proverbe : *Qui dort dîne.*

La halfa croît abondamment sur la direction que nous suivons, et le sol est toujours sablonneux. Les lièvres, troublés par notre passage, fuient devant nous les oreilles sur le dos. Les chameliers en font toujours un grand carnage ; les *slag* les pétrissent sous leurs longues pattes, et les laissent souvent s'échapper. Le commandant de la colonne est obligé de défendre aux spahis et aux cavaliers du goum de chercher à forcer ce gibier avec leurs chevaux, que ce genre de chasse fatigue énormément ; ils obéissent ; mais on voit que c'est avec bien du regret.

Après une heure de marche, nous sommes sur la

Dhaïyet [1]-el-Askoura. Cette vaste dépression, à peu près de la nature du Chothth, est à sec à notre passage. Sa surface crevassée forme une croûte brisée en une multitude d'écailles qui la font ressembler à un carrelage qui se serait déchaussé sous l'influence d'une haute température. Elle est entourée d'une *ôgla* permettant de creuser de nombreux puits dans son périmètre. Mais on en abuse d'autant moins que l'eau en est saumâtre et, pour ainsi dire, impotable.

A deux ou trois lieues sur notre gauche, nous découvrons les Alyat (élévations), ces deux pitons coniques si connus dans le Sahra, et auxquels leur isolement au centre de ces grands espaces donne une grande importance, en ce sens que, de quelque côté qu'on arrive, ils servent de repères aux guides.

Les crêtes les plus élevées du Djebel-el-Eumour commencent à poindre à l'horizon. A ce moment de la journée, elles paraissent noires, et se détachent crûment sur un ciel bleu tendre. Nos guides piquent droit sur l'extrémité ouest du massif de Sidi Ali-ben-Aïça, qui appartient au système de l'Eumour.

A onze heures, nous faisons une grande halte sans eau ; on est obligé de se servir de celle des greb, qu'on a eu soin d'emplir, la veille au soir, à Eulb-es-Slougui. Le commandant de la colonne avait eu l'intention d'établir son bivouac sur l'ouad El-Ouhach (rivière des animaux sauvages) ; mais, sur l'observation de l'un de nos guides, une réputation sahrienne qui aurait donné de la jalousie au fameux Khaoutâa [2], qu'il est possible de gagner du

[1] On donne le nom de *dhaiya* à des dépressions de terrain en forme de cuve, dans lesquelles s'accumulent les alluvions du voisinage entraînées par les eaux pluviales. La végétation de ces bas-fonds, entretenue par ces alluvions et l'humidité, forment souvent de fraîches et ombrageuses oasis.

[2] Dans les premiers temps de l'islamisme, l'habileté de Khaoutâa comme guide était devenue proverbiale.

chemin sur la longue marche du lendemain, nous appuyons sur le sud dans la direction de Harchaouïa [1].

Le bivouac de Harchaouïa a deux r'dir de peu de profondeur qu'ont emplis les dernières pluies. Nous y trouvons de la halfa, de la senr'a et du chih ; cette dernière plante y est plus abondante que les deux autres ; mais le sol est tellement dur, pierreux, que cette végétation, peu difficile cependant en matière de terrain, y est néanmoins souffreteuse et chétive, et c'est à grand'peine que nous parvenons à enfoncer nos piquets de tente dans sa croûte rocailleuse et impénétrable.

Qaddour, le conteur, vient me faire ses adieux ; il est remplacé, pour la marche de demain, par un homme du pays que nous devons traverser, et il part dans quelques instants pour rentrer à son campement. Il a trouvé la *gallette* de son goût, et il serait désolé de nous quitter sans en emporter deux ou trois exemplaires. Son mzoued ne s'est pas rempli depuis la veille, et il risque de mourir de faim en route, me dit-il, si je ne viens à son secours. — « Tu ne voudrais pas, ajoute-t-il en faisant appel à « mon cœur et à mon amour-propre de Français, que, « *anaïa khedimek*, moi, ton serviteur, je quittasse ton « bivouac avec la faim. » Si la qoubba de Sidi En-Naceur, ce saint marabout qui restaure les Croyants pendant leur sommeil, eût été sur son chemin, j'aurais bien conseillé à Qaddour de s'y rendre pour apaiser sa faim ; mais, en somme, comme ses histoires nous avaient amusés, je me procurai deux ou trois biscuits, et je les lui donnai au nom de la France, bien entendu, persuadé que ma patrie ne me ferait pas un crime de cette prodigalité exercée à l'endroit d'un homme qui, je m'en suis assuré, paye régulièrement un peu plus que ses impôts. Qaddour enfourche immédiatement l'espèce de haridelle

[1] *Harchaouïa*, de *harch*, qui signifie terrain dur, raboteux, rugueux.

qui lui sert de monture, et, après m'avoir salué d'un : *Ebqa âla el-khir*, — demeure sur le bien ! — il reprend la direction par laquelle nous sommes venus, et son pauvre bucéphale, qui a déjà fait, dans la journée, trente-huit kilomètres environ, repart à la même allure pour en faire, peut-être, encore autant. Ces chevaux du Sud sont vraiment infatigables, et cependant ils ne payent guère de mine.

Amran, notre interprète, savait mon goût pour les légendes arabes, et il avait remarqué le plaisir que je prenais à écouter les récits du conteur des Harar ; il comprit que je le regrettais, et, avec son obligeance ordinaire, il s'était empressé, dès notre arrivée au bivouac, de faire des recherches pour me donner une compensation. J'étais devant ma tente, assistant au repas de mes chevaux avec ce bonheur que comprennent seuls les officiers qui ont souvent bivouaqué ; je me sentais pénétré de reconnaissance envers ces nobles animaux qui nous évitent tant de fatigues en nous prêtant si complaisamment le secours de leur dos ; je les regardais, après l'orge mangée, se disputer en jouant une racine de la halfa qui leur avait été donnée comme dessert ; je me sentais tout disposé à mettre en pratique ce précepte du cavalier arabe : « Va laver les pieds de ta monture, et bois l'eau ensuite, » lorsque Amran m'aborda en souriant : — « Rassurez-vous, mon cher ami, me « dit-il, je viens de faire une découverte ; nous avons « perdu un *raoui* [1], j'ai retrouvé un *fessah* [2] de réputation, « qui est, en même temps, un *meddah* [3] distingué. C'est

[1] *Raoui*, narrateur, celui qui raconte d'après la tradition. Dans le Sahra, ces conteurs, je l'ai dit plus haut, sont aussi appelés *gououal*, diseurs, de *gal*, dire.

[2] *Fessah*, espèce de trouvère-improvisateur errant.

[3] Le *meddah* est, généralement, un chanteur-improvisateur religieux qui va dire ses cantiques sur les tombeaux des marabouts. Quelquefois, cependant, le *meddah* aborde l'amour et la gloire, et, comme nos

« un homme des Oulad-Sidi-En-Naceur, notre guide « pour la journée de demain. Je l'ai engagé à venir nous « chanter quelques-unes de ses *qsaïd* (petits poëmes) ou « de ses *r'niat* (chansons) à la zriba de ce soir. Si vous « n'avez pas trop sommeil, il pourra vous en dire pendant « toute la nuit. »

C'était une bonne fortune ; je me promis bien de ne pas manquer à la soirée. J'avais déjà entendu de ces poëtes-improvisateurs, le fameux Bou-Khors, de Sâïda, entre autres, et j'avais pu remarquer que, s'ils traitaient un peu trop cavalièrement les règles de la versification, les idées, en revanche, avaient presque toujours un ravissant cachet d'originalité.

Dès que le dîner est terminé, Amran me présente le *fessah-meddah*. Après l'échange des salamaleks, je lui fais mon compliment sur son talent d'improvisateur : « Le bruit de ta réputation, ajouté-je, est parvenu jusque « dans le Tell, et je m'estime heureux de pouvoir t'en- « tendre. » Le poëte met la main sur son cœur, et me remercie sans trop de modestie, comme un homme qui a conscience de sa valeur.

Mohammed-ben-El-Mokhtar (c'est le nom de notre poëte-improvisateur) est un homme sinon obèse [1], du moins suffisamment arrondi ; son gros œil vert foncé, démesurément saillant, se démène plus ou moins vite dans son orbite, selon la nature des sentiments qui agitent le poëte ; son front bombé essaye, mais en vain, de surplomber ses yeux ; sa barbe est rasée à la manière

grands artistes, il vit, au besoin, du théâtre et de l'église. Mohammed-ben-El-Mokhtar, l'improvisateur dont nous parlons dans notre récit, était trop *fessah* pour renfermer sa verve dans les étroites limites des chants sacrés. Le *meddah* est, littéralement, le poëte qui pratique la louange, l'éloge. Dans les villes, quelques *mdadha* affectent de se coiffer d'un volumineux turban.

[1] L'obésité ne se rencontre guère, parmi les Arabes, que chez les hauts fonctionnaires du Baïlek et chez les grands marabouts, tous gens vivant des autres.

arabe en suivant la base de la mâchoire inférieure ; ses narines très ouvertes et ses lèvres grasses et sensuelles laissent pressentir qu'il sait chanter l'amour aussi bien que la gloire.

Mohammed-ben-El-Mokhtar est vêtu de deux excellents bernous, d'une *âbaïa* [1] de fine laine, et d'un haïk neuf retenu autour de sa tête par un épais écheveau de corde de chameau. Ce luxe indique que la Muse arabe ne lui est pas trop cruelle, et que la profession de *meddah* a bien ses avantages. Nous allons en dire quelques mots.

Le *meddah* est à peu près notre ancien barde. Suivi de son accompagnateur, le joueur de *guesba* [2], il va faire de la *gaie science* soit dans les qsour, soit sous la tente du grand seigneur. Partout il peut compter sur la plus large hospitalité et sur une abondante récolte de *douros* [3], de présents et de provisions de bouche, selon la fortune de celui à qui il dédie ses chants. Nous l'avons dit plus haut, *meddah* vient de *mdeh,* qui signifie *louange, éloge ;* or, le louangeur, nous le savons, a, de toute éternité, vécu aux dépens de celui qui l'écoute. D'ailleurs, les Arabes, et surtout ceux du désert, ont toujours aimé la poésie, et leurs poëtes ont été, dans tous les temps, entourés d'une grande considération. Avant la fondation de l'Islam, il se tenait tous les ans à Okadh, marché du Hedjaz, une foire qui durait un mois. Là, au milieu des affaires de commerce, des poëtes, accourus de tous les points de l'Arabie, venaient réciter leurs poëmes, chanter leurs exploits et leurs aventures, se provoquer

[1] L'*âbaïa* est une sorte de chemise de laine sans manches ; elle est fixée autour des reins par une ceinture, quelquefois par une simple corde.

[2] *Guesba*, roseau. La grande flûte arabe est faite d'un bout de roseau percé de trous. Elle s'embouche à la commissure des lèvres, du côté droit. La petite flûte de roseau est appelée *djouaq*.

[3] *Douro*, monnaie espagnole ayant eu cours chez les Arabes et valant 3 francs 72 centimes. Cette monnaie a disparu de la circulation, et a été remplacée par le *douro* français, notre pièce de 5 francs.

à qui traiterait le mieux tel ou tel sujet. C'était une sorte de tournoi poétique dont les nombreux auditeurs, citadins et Bédouins [1], étaient les juges. Ce goût des Arabes du désert pour la poésie n'a pas été sans influence sur leur langue, et l'on remarque encore aujourd'hui qu'elle s'est conservée plus pure et plus correcte sous la tente que dans les villes. Avides du merveilleux, exagérateurs comme tous les peuples de l'Orient, parlant une langue particulièrement propre à la poésie, les Sahriens devaient, nécessairement, aimer les poëtes, qui sont, en résumé, les conservateurs de leurs légendes, des faits les plus saillants de leur histoire, voire même de leurs idées superstitieuses. Et puis, pour ces peuples, *chaâr* (poëte) est un peu synonyme d'inspiré; c'est le *vates,* le prophète qui sait lire dans le livre de l'avenir, et, conséquemment, un être d'une nature supérieure à celle du vulgaire.

Le *meddah* vit surtout des morts : il exerce sa verve sur les tombeaux des marabouts à l'époque du pèlerinage que font annuellement à leurs qbab leurs serviteurs religieux. Là il chante l'éloge du saint d'une manière si complète, que ses khoddam, attendris jusqu'aux larmes, et fiers d'avoir produit un homme qui *a l'oreille de Dieu,* bourrent d'argent et de dattes la *guelmouna* (capuchon) du poëte qui leur a révélé cette précieuse influence. On voit que le métier n'est pas mauvais, et nous espérons être cru sur parole quand nous dirons que le Sahra n'a, jusqu'à présent, compté qu'infiniment peu de Gilbert ou d'Hégésippe Moreau. Si, dans le Sud, les *chouâra* (poëtes) finissent par mourir, ce n'est guère que d'indigestion.

Mohammed-ben-El-Mokhtar avait pour accompagnateur un flûtiste qui était à la musique ce que le *meddah* était

[1] *Bédouin,* en arabe *bdaoui,* de *bdou* ou *badia,* désert. Le Bédouin est donc l'Arabe du désert.

à la poésie : c'était donc un homme d'une grande valeur et d'une puissance de poumons miraculeuse. Nous n'en donnerons qu'une faible idée en disant qu'il était de force à souffler dans sa *guesba* aussi longtemps que le poëte pouvait chanter ses œuvres, et l'on sait tout ce dont est capable un auteur qui chante du sien : en Afrique comme en Europe, il est difficile de l'arrêter.

Amran, qui est très amateur de poésie arabe, s'empresse de demander au colonel s'il lui plairait d'entendre un *meddah* célèbre dans toute la *Guebla* [1]. Le colonel, à qui la langue arabe est très familière, consent à écouter cette merveille sahrienne. Amran fait asseoir à sa gauche le poëte et le musicien. Je me place auprès de l'interprète, au cas où j'aurais besoin de son ministère pour me donner la clef des finesses de la poésie arabe, et des idiotismes que je trouverais un peu trop prononcés.

Le *meddah* entre ainsi en matière avec une certaine fierté d'auteur : — « Ecoutez ! ce que je vais chanter « est de mes paroles, *min klami.* » Il entonne immédiatement, après avoir approché sa main droite de sa bouche, une sorte de mélopée à rhythme monotone, impossible à retenir comme tous les airs arabes. Chaque couplet est répété par le flûtiste sur son instrument pour donner au chanteur le temps de se reposer, ou d'appeler l'inspiration quand il improvise. Mohammed-ben-El-Mokhtar, à son tour, soutient le musicien en se frappant en mesure dans les mains. L'improvisation roule sur les *charmes de Meriem* (Marie). Or, Meriem-bent-Abou-Zar est une très belle fille, et l'auteur l'analyse de la tête aux pieds en connaisseur consommé, faisant des stations sur certains de ses charmes dont le détail exige plus d'une *bit* (couplet), et tout cela avec un luxe de comparaisons orientalement impossibles. Amran est

[1] La *Guebla*, le Sud. Nous rappelons que nous donnons aux mots arabes le genre qu'ils ont dans leur langue.

dans le ravissement ; il trouve cette poésie admirable et d'une vérité de coloris extrêmement frappante ; tous les indigènes présents à la zriba semblent partager son enthousiasme. Pour moi, je suis plusieurs fois sur le point de demander le huis clos ; mais comme, parmi nous, peu de Français entendaient l'arabe, il ne peut y avoir grand inconvénient à laisser continuer l'improvisateur, qui paraît, d'ailleurs, être arrivé à un très haut degré d'inspiration ; puis l'arabe est un peu comme le latin, qui, dans les mots, brave l'honnêteté. Pour la pudeur, je me décide à penser en arabe.

Au dernier couplet, le capitaine C. dort profondément. Il trouve, du reste, que la musique arabe a cela de bon, qu'on ne peut l'entendre longtemps sans s'endormir sérieusement : « Aussi, ajoute-t-il en bâillant, la trouvé-je infiniment supérieure à la nôtre. »

Après la nomenclature des charmes de *Meriem,* qui n'en finissait pas, le meddah, encouragé par l'effet produit sur Amran et sur son auditoire indigène, s'embarque dans une improvisation *nouvelle,* dans laquelle il chante la guerre, avec les chevaux qui semblent nager dans l'espace, la r'azia, la poudre qui parle, le goum qui fond sur l'ennemi comme l'éclair, les applaudissements donnés aux *moualin el-kebda* (gens de cœur) par les femmes perchées sur leurs palanquins, leurs injures aux *khououafin* (poltrons), le partage du butin. Je ne sais rien de plus enivrant que ces ardentes filles jetant tous leurs charmes, toutes les promesses de l'amour sur un champ de bataille pour exalter les guerriers :

« En avant donc, ô hommes ! ô hommes !
« Allons ! nos guerriers ! fondez sur eux,
« Et nous vous embrasserons à pleins bras !
« Si vous fuyez, nous vous fuirons
« Comme des hommes indignes d'amour !
« Nous sommes les belles filles de l'étoile du matin ;
« Les perles ornent notre cou ;

« Le musc parfume nos chevelures :
« Fondez sur l'ennemi, et nous vous serrerons dans nos bras !
« Les lâches qui fuient nous les dédaignerons,
« Mais de ce dédain qu'accompagne le mépris !
« Courage ! enfants de la Guebla !
« Courage ! défenseurs des femmes !
« Frappez, frappez de vos sabres coupants ! »

Après la guerre, vient la chasse et ses péripéties, la chasse avec le *thir el-heurr* [1] ou avec le *slougui.* Le chanteur s'étend longuement sur la poursuite de la *nâama* (autruche), de l'*âroui* (moufflon à manchettes), du *begueur el-ouhach* (antilope). A un certain moment, improvisateur et musicien s'animent et semblent suivre les diverses phases de la chasse. S'agit-il de poursuivre l'antilope? le chabir retentit sur l'étrier de fer; les chevaux ne laissent même plus l'empreinte de leur sabot sur le sable; ils arrivent sur l'animal chassé en même temps que la balle que le cavalier a lancée; les *slag* bondissent sur leurs jambes à ressorts d'acier, dépassent la bête, qui emploie toutes ses ruses, la perdent de vue, la lèvent de nouveau pour la perdre encore. C'est bientôt un pêle-mêle où tout est confusion et désordre : les cris des hommes et les aboiements des chiens se confondent avec la voix de la poudre, brève et sèche comme un ordre; le sang coule des deux côtés; les dents des lévriers et de la balle ont mordu; mais l'antilope fait tête, et le ventre des plus intrépides *slag* a servi de gaîne à ses redoutables cornes; ils roulent sanglants sur le sable... Que faire contre le nombre?... Le pauvre animal, troué par le plomb, mâchonné par les chiens, est affaibli, épuisé; une profonde déchirure du sol lui barre le chemin; il espère pourtant mettre cet obstacle entre lui et ses ennemis : réunissant tout ce qu'il lui reste d'énergie,

[1] *Thir el-heurr*, l'oiseau de race, l'oiseau noble. C'est ainsi que les Sahriens désignent le *faucon*.

il s'élance, par un effort suprême, pour le franchir; mais ses forces l'ont trahi : il roule au fond de l'abîme avec les chiens qui le poursuivent.

Le meddah a dit cette chasse avec un véritable talent d'imitation ; il s'est véritablement élevé jusqu'aux dernières limites de l'inspiration. Parfaitement mimée, sa *r'nia* (chanson) est intelligible pour ceux même qui n'entendent pas la langue arabe. Amran ne se sent plus d'aise; il dévore du regard le merveilleux improvisateur, et semble vouloir aspirer et boire ses paroles. Quoiqu'en dise notre enthousiaste interprète, j'ai peine à croire que ce soit la *première fois* que Mohammed-ben-El-Mokhtar improvise ce chant; mais, pour ne pas avoir l'air de rabaisser le mérite de son poëte chéri, je me garde bien de paraître en douter.

Quelques officiers, qui ont des raisons particulières pour ne prendre qu'un intérêt médiocre aux beautés de la poésie arabe, et qui guettent depuis longtemps déjà la fin de la chanson, s'empressent de fuir sans bruit, craignant d'être surpris par la troisième improvisation, et d'avoir à l'absorber tout entière. Il était temps, en effet, car, à peine ont-ils dépassé les frontières de la zriba, que Mohammed entonne un chant d'*âcheuq*[1]. Le poëte a eu la modestie, avant de commencer, de nous avouer que cette *r'nia* est *des paroles de Ben-Atsman,* autre illustration sahrienne.

Les premiers vers de cette poésie imbibée d'amour nous apprennent que l'héroïne porte le gracieux nom de *Lobna* (blanche comme le lait) : « C'est la plus svelte « des gazelles ; sa taille est aussi élancée que le palmier ; « sa démarche jette dans le trouble ceux qui la regardent ; « car, lorsqu'elle s'avance en se balançant [2] mollement,

[1] *Acheuq,* amour, inclination d'un sexe pour l'autre.

[2] Les Arabes apprécient fort, chez les femmes, un certain mouvement de va-et-vient des hanches qu'elles se donnent en marchant. C'est le

« elle ressemble à une flexible branche de palmier dou-
« cement tourmentée par la *nesma* (le zéphyr); son
« visage est comme la lune touchant à sa quatorzième
« nuit ; ses joues, c'est l'astre dont l'éclat dissipe
« l'obscurité; c'est le doux fruit d'un haut palmier arrosé
« par une eau pure; ses lèvres sont plus vermeilles
« que l'*âqiq* (cornaline). Lobna ressemble à la datte,
« quand elle est mûre, sur le régime qui la porte;
« ses yeux sont des flèches. Lorsque tu la verras passer
« bien parée, les yeux environnés d'un cercle de *keuhoul*[1]
« noir comme le visage d'un nègre du Soudan, et les
« dents blanches à faire perdre la raison à ceux-là
« mêmes à qui on la donne en garde; lorsque tu verras
« ses mains et ses pieds teints de *henna*[2], dis-lui que
« je meurs d'amour pour elle. »

L'air de ce carmen est bien choisi : c'est une plainte amoureuse, une *tourterellade,* un roucoulement vague, monotone, insaisissable, et ne présentant à la mémoire aucune aspérité où, comme dans notre chant, elle puisse s'accrocher. Il me semblait voir la belle Lobna se balançant avec cette gracieuse nonchalance des filles de

suprême de la grâce. Ils expriment ce voluptueux mouvement par le verbe *tzâbel,* se dandiner. Quelques danseuses arabes pratiquent ce *déhanchement* avec un réalisme qui ne tarde pas à envoyer au septième ciel les amateurs de ce genre de chorégraphie.

[1] *Keuhoul* (de *kahl,* noir), préparation composée de sulfate de cuivre, d'alun calciné, de carbonate de cuivre et de quelques clous de girofle, le tout réduit en poussière très fine. On y ajoute du noir de fumée comme matière colorante. Les femmes arabes s'en teignent les paupières pour agrandir leurs yeux, et donner plus d'éclat et de profondeur à leur regard. Le *keuhoul* est aussi un remède très préconisé par les médecins arabes pour préserver des ophthalmies, arrêter l'écoulement des larmes, et donner plus de limpidité à la vue. C'est, du reste, un présent de Dieu.

[2] *Henna,* arbuste dont les feuilles, réduites en poudre, sont employées par les Arabes, et surtout par les femmes, pour se teindre les mains et quelquefois les pieds. Les Juifs en teignent les cheveux de leurs enfants, et les vétérinaires arabes l'emploient également dans le traitement de certaines maladies ou blessures des chevaux. La teinte donnée par la *henna* est l'orangé.

l'Orient, et faisant résonner ses *khelkhal* [1] et ses *msaïs* [2] avec une charmante coquetterie ; je comprenais que ses yeux cerclés de noir, paraissant deux étoiles enchâssées dans un ciel sombre, et que ses petits pieds teints de *henna*, enfermés dans des *chebrella* [3] brodées d'or, dussent *mettre les vers à la tête* [4] et *faire manger de la cervelle d'hyène* [5] à plus d'un amoureux.

Pendant tout ce morceau, le joueur de guesba avait senti qu'il devait se mettre à l'unisson de l'improvisateur et modérer ses efforts de poumons ; aussi, cherchait-il à moduler amoureusement, de manière à n'être plus que l'écho affaibli de son élégiaque compagnon, ce qui ne l'empêchait cependant pas de faire une atroce grimace en soufflant dans son instrument.

Mohammed-ben-El-Mokhtar s'était arrêté ; nous pensions qu'il était au bout de son répertoire, ou, tout au moins, que l'esprit avait cessé de lui souffler l'inspiration. Nous nous levions pour nous retirer, quand il nous pria de lui donner encore quelques instants pour nous dire la merveilleuse histoire d'Embarka-bent-El-Khass [6], la bienfaitrice du Sahra.

Quiconque a un peu voyagé dans les qsour de la province d'Oran connaît de réputation cette poétique figure sahrienne. Qui était-ce que Bent-El-Khass ? A

[1] *Khelkhal*, anneaux de jambes d'or ou d'argent, creux à l'intérieur. Les femmes y introduisent du gravier ou du plomb de chasse pour les faire résonner en marchant, et attirer ainsi l'attention des amoureux. Ces anneaux se portent au bas de la jambe.

[2] *Msaïs*, bracelets d'or fermés. Les femmes en portent deux à chaque bras.

[3] *Chebrella*, souliers de femme brodés d'or et d'argent.

[4] Expression arabe signifiant *prendre de l'inquiétude*.

[5] On dit d'un homme amoureux d'une femme qu'*il a mangé de la cervelle d'hyène, — kla mokh edh-dhebaâ*. Les Arabes attribuent à la cervelle d'hyène la vertu de donner de l'amour. Aussi, les femmes qui veulent se faire aimer ne manquent-elles pas d'en introduire dans la composition de leurs philtres ou recettes magiques.

[6] *Embarka-bent-El-Khass*, Embarka, fille d'El-Khass. Le *khass*, c'était un grand, un personnage de la cour.

quelle époque vivait-elle? Que nous importe, et que gagnerions-nous, d'ailleurs, à pénétrer certains mystères qui nous arrivent par la tradition? Ne fouillons pas trop les légendes, de crainte de les dépoétiser; laissons la Vérité, cette pauvre déshabillée, se parer un peu, se mettre quelques fleurs dans les cheveux et faire un brin de toilette; franchement, elle en aurait souvent besoin; car elle n'est pas toujours belle, surtout quand elle grelotte au bord de son puits; et, bien qu'elle ne quitte pas son miroir, je suis persuadé qu'on la calomnierait si on la croyait pour cela amoureuse d'elle. Tout ce que nous savons d'Embarka, c'est qu'elle appartenait à la tribu des Bni-Amer, et qu'elle habitait une de ces immenses *gour* (plateaux) qui se dressent sur la rive gauche de l'ouad Seggar, à quelques kilomètres au sud du qseur de Brizina. Que cela nous suffise, et écoutons le meddah.

Mohammed-ben-El-Mokhtar nous montre d'abord sur la gara ces ruines, désertes aujourd'hui, animées autrefois par la ravissante Embarka, dont la beauté était si parfaite, que, jour et nuit, la gara retentissait des plaintes et s'humectait des larmes des nombreux adorateurs de la trop cruelle fille d'El-Khass. Nous voyons ensuite un puissant sultan du R'arb-el-Aqsa (le Marok), qui, ayant entendu vanter les charmes d'Embarka, vient, suivi de nombreux chameaux chargés de présents du plus grand prix, pour lui faire accepter son amour. Mais Embarka, en sa double qualité de fille indépendante et majeure, veut choisir celui auquel elle liera sa destinée; elle rejette donc l'amour et les présents du sultan. Ce souverain, très opiniâtre, venu de fort loin, et blessé dans son amour-propre, jure de prendre par la force ce qu'on refuse à sa passion, il fera le siège de l'impitoyable Embarka, et il cherchera à la réduire par la soif. Il prend ses mesures pour entourer la gara d'un cordon de

serviteurs dévoués et de ses meilleurs cavaliers. Embarka, pensait le sultan, ne saurait tenir longtemps sur son sablonneux et aride plateau, qui ne boit que les eaux du ciel. Mais il a affaire à une fille de ressources, et capable de lui en remontrer en matière de ruses.

L'amoureux Mr'arbi, confiant dans la valeur de ses dispositions stratégiques, attend tous les jours la députation qui, selon lui, doit arriver, la langue pendante, pour traiter de la capitulation d'Embarka. Il fait ce calcul, qui prouve que l'amour lui laisse l'esprit assez libre, c'est que s'emparer d'Embarka par la force est tout profit, puisque cette capture le dispense de lui offrir ses présents ; et il se frotte les mains de la détermination qu'il a prise d'assiéger la maîtresse de la gara. Mais, ô stupéfaction ! ô fureur ! au moment où il croit toucher au terme de son attente, il s'aperçoit avec effroi que les femmes d'Embarka étendent le linge de toute une année au moins pour le faire sécher au soleil. Désespérant de prendre par la soif une femme qui a assez d'eau pour faire une pareille lessive, le sultan, confus, lève le siège et retourne dans l'Ouest, sans s'être douté un seul instant que cette lessive, qui a mis la citerne à sec, n'est qu'une ruse d'Embarka.

Ben-El-Mokhtar paraît en avoir encore beaucoup à dire sur Embarka ; mais, comme il est fort tard déjà, que la marche du lendemain est longue et difficile, le colonel se lève, et, au grand regret d'Amran et de l'improvisateur, nous en faisons autant, et nous allons nous coucher. Nous sommes obligés d'éveiller C., dont les accents plaintifs se mêlaient parfois aux roulades de la guesba ; nous ajouterons qu'il n'était pas précisément dans le ton ; mais que lui importe à lui qui, malgré sa profonde connaissance des lois de l'acoustique, ne veut pas absolument faire de distinction entre le *bruit* et le *son musical !*

Nous venons de le voir, la poésie arabe n'admet que le

côté physique de l'amour ; le sentiment n'y a pas de place. Pour l'Arabe, l'amour n'a aucune de ces délicatesses qu'y a apportées notre civilisation ; il n'aime point avec le cœur, mais seulement avec les sens ; il n'éprouve, en un mot, que la sympathie de la peau. Pour lui, sa femme n'est qu'un instrument de plaisir et de reproduction ; il n'a que des désirs, des besoins, comme tout animal en éprouve ; aussi croyons-nous pouvoir avancer qu'aucun des cas de folie remarqués chez les Arabes — et ils sont extrêmement rares — n'a été amené par l'amour.

L'Arabe ne recherche, chez la femme, ni les qualités du cœur, ni celles de l'esprit ; le beau même n'est pour lui ni dans la pureté des formes, ni dans l'harmonie de leurs proportions ; il le trouve dans la quantité des chairs. Pour lui, en un mot, le beau c'est le gras ; la beauté de la femme n'est donc plus qu'une affaire de poids. Malheur à la pauvre fille qui n'a pas eu le moyen d'engraisser ! elle ne pourra jamais prétendre au choix du riche ou du puissant.

La polygamie et la situation faite à la femme par le Qoran sont les causes qui s'opposeront longtemps encore à ce qu'elle prenne dans la société arabe la place que le christianisme lui a donnée chez nous. Voyons ce que Mahomet en dit : — « Dieu a créé deux choses pour le « plaisir de l'homme, les femmes et les parfums. » — « Vos femmes sont votre champ ; allez à votre champ « comme vous l'entendrez. » — « Peut-on attribuer à Dieu, « comme son enfant, la femme, être qui grandit dans les « ornements et les parures, et qui, à cause de sa raison « défectueuse, est toujours disposée à quereller sans « motif ? » — « Les hommes sont supérieurs aux femmes « à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là « au-dessus de celles-ci. » — « Vous réprimanderez les « femmes dont vous craindrez la désobéissance ; vous les « reléguerez dans des lits à part ; *vous les battrez.* »

Mahomet entreprend même de réglementer l'affection des maris pour leurs femmes; il ne voit là qu'une affaire de justice. Il veut que celui qui a plusieurs femmes les traite toutes également, et qu'il ne montre pas plus de préférence pour l'une que pour l'autre. Il dit : « Celui « qui a deux femmes et qui penche entièrement pour « l'une d'elles paraîtra au jour de la résurrection avec « des fesses inégales. » La punition est tout au moins singulière, et nous ne croyons pas que sa sévérité ait produit le résultat que Mahomet s'était proposé d'atteindre; car, tous les jours, nous voyons des femmes se présenter devant le qadhi pour se plaindre des préférences de leur mari pour l'une de ses épouses. Il est inutile d'ajouter que c'est rarement la plus jeune ou la plus jolie qui a l'occasion de porter plainte.

Nous terminerons cette digression en faisant remarquer que la femme musulmane n'est pas beaucoup mieux traitée dans l'autre monde qu'ici-bas, et qu'elle ne se trouve guère dans la *Djenna* (jardin ou paradis) que comme instrument de plaisir à l'usage des bienheureux, emploi qu'elle partage, d'ailleurs, avec des jeunes gens éternellement jeunes, espèces de Ganymèdes musulmans circulant autour des élus avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplis d'une boisson fraîche et limpide. Dans deux ou trois coins du Qoran, cependant, Mahomet accorde timidement que les femmes pourront être admises dans son Eden ; mais c'est toujours accompagnées de leurs époux. La femme seule n'est rien, et elle garde sa position d'infériorité vis-à-vis de l'homme même au delà de la vie. D'après le Prophète, d'ailleurs, elles formeront la majorité des damnés. Il faut remarquer aussi que le Musulman n'est jamais un époux comme nous l'entendons; c'est toujours un maître. En revanche, la femme ne peut voir autre chose dans l'homme qui l'a achetée : c'est une esclave qui obéit parce qu'elle ne peut faire autrement;

pour elle, aussi, les mots *amour, vertu, devoir* sont-ils absolument vides de sens.

Cette question exigerait des développements qui ne peuvent trouver place dans le cadre que nous nous sommes tracé ; nous y reviendrons, cependant, quand nous ferons la description des qsour.

Le 8 janvier, à six heures et demie du matin, nous quittons le bivouac de Harchaouïa et nous prenons une direction sud-est ; nos guides se dirigent droit sur la pointe sud-ouest de la chaîne du Sidi Ali-ben-Aïça, prolongement du Djebel-el-Eumour. Le terrain que nous parcourons a la même physionomie que celui de la veille : il est alternativement pierreux et sablonneux, et sa végétation est toujours la halfa. Après deux heures de marche, nous atteignons la chaîne du Sidi Ali-ben-Aïça, et nous nous engageons dans un ravin où coule un ruisseau formé par une source qui porte le nom de ce saint marabout. A quelques kilomètres plus loin, nous rencontrons, sur la rive gauche de ce ruisseau, une *hououaïtha* [1] dédiée à Sidi Ali-ben-Aafia. A côté, un qseur ruiné pleure ses pierres sur notre chemin. Nous remarquons aux environs la trace de la charrue des Oulad-Sidi-En-Naceur, qui cultivent sur ce point.

La grande halte se fait sans eau dans un petit vallon, au bout duquel se dresse une ligne de collines ravinées du nom de Châbet-el-Belar', que nous traversons à la Tniyet-ech-Chahma (col de la Graisse). A deux heures, nous

[1] *Hououaïtha* (petit mur), tas de pierres dans lequel on a planté des baguettes servant de hampes à des chiffons qu'on y fixe en forme de drapeaux. La *hououaïtha* s'élève sur la tombe d'un marabout dont la réputation de sainteté est insuffisante pour lui donner droit à la construction d'une *qoubba*. Quelquefois, la *hououaïtha* n'est que provisoire ; elle tient lieu de *qoubba* jusqu'à ce que les fidèles se décident à faire les frais d'un monument en rapport avec l'importance du saint homme qui repose sous le tas de pierres. Souvent aussi, la *hououaïtha* n'est qu'un *mqam*, rappelant le passage ou le séjour d'un *ouali Allah* (ami de Dieu).

dressons nos tentes près d'une délicieuse source appelée Aïn-el-Bekkaïa (la source de l'Eplorée), qui arrose ses environs, et permet d'y jeter quelques poignées d'orge et d'y faire un peu de légumes. Cette fontaine entretient autour d'elle un gai tapis de verdure; le *guernounech* (cresson) y croît abondamment. Nous ne manquons pas d'en faire une ample récolte pour nous remettre au vert que, depuis quelques jours, nous ne connaissons plus que de réputation. Le bivouac d'Aïn-el-Bekkaïa serait parfait s'il avait du bois et des plantes fourragères pour les chevaux; malheureusement, il ne nous offre, pour remplir ces deux conditions de combustible et d'alimentation, que du *helhal* [1], plante brûlant comme de la paille et n'ayant aucune propriété nutritive. Nous sommes, par fortune, sur un ancien campement arabe, où nous trouvons une grande quantité de crottes de chameau que nous utiliserons pour faire bouillir la marmite. Nous nous hâtons de faire recueillir ce précieux combustible.

Un coup de feu retentit dans la montagne, et les indiscrets échos le répètent ; quelques instants après, un spahis paraît sur un rocher, au-dessus de la source, tenant par le cou un superbe héron à crête blanche et au plumage d'un beau gris cendré. Il est offert au colonel, qui a le projet de lui faire donner les honneurs de l'empaillage.

Pas de soirée aujourd'hui pour cause de manque absolu de combustible. Nous en profitons pour aller nous coucher de bonne heure, et nous préparer, par le repos, à la marche difficile de demain dans le Djebel-el-Eumour.

[1] Le *halhal* est une *lavandula*. (Labiées).

CHAPITRE VIII

Le Djebel-el-Eumour. — Ses deux gâda. — L'ara Djelloul-ben-Yahïa. — Une tourmente dans les montagnes. — Les qsour de Taouïala et d'El-Khodhra. — La toilette des chameliers. — Les ablutions. — La rivière du Sel. — Le bivouac d'El-Maïa. — Ce que c'est qu'un qseur. — Le qseur d'El-Maïa. — Une Sahrienne. — Les qsariens. — La médecine arabe. — Un intérieur de qsarien. — Une mosquée et le personnel du culte. — Les funérailles d'un Musulman. — Un cimetière arabe. — Les jardins d'El-Maïa. — Le vent, la pluie, le sable.

Le 9 janvier, le départ a lieu à six heures et demie. La colonne, après avoir traversé quelques petits ravins, pénètre dans les montagnes de l'Eumour [1]. Nous allons en dire quelques mots avant de nous y engager.

Ce pâté montagneux, espèce de verrue poussant ses aspérités sur la surface plane du Sahra, a environ quinze lieues de l'est à l'ouest, et vingt-cinq lieues du nord au sud. Il est borné au nord par les tribus des Harar et des Oulad-Khelif; à l'est, par les Oulad-Naïl; au sud, par les Arbaâ; à l'ouest, par les Ahl-Ouïakel et les Ar'ouath-Ksal. Le pays est extrêmement accidenté et riche en eaux : à chaque pas, c'est un ouad ou une source; aussi, est-il généralement cultivé, et il n'est pas une clairière qui ne porte la trace de la charrue. Malheureusement, l'eau est un peu folle; les sources courent volontiers aux rivières, sans trop se soucier de remplir leur mission ici-bas, qui est un peu celle d'abreuver les terres. Pour remédier à

[1] Autrefois, ce massif se nommait Djebel-Rached ; il n'a pris le nom de Djebel-el-*Eumour*, ou *Omour*, que depuis que la tribu de ce nom est venue s'y établir. Les Eumour de l'Ouest doivent être un peu leurs cousins.

cet état de choses, les gens du Djebel-el-Eumour ont été obligés de sillonner le sol de conduits pour diriger vers leurs cultures ces eaux capricieuses, qui iraient se perdre étourdiment dans les sables si l'on ne les retenait dans leur pays natal.

L'exagération arabe fait du Djebel-el-Eumour un *jardin délicieux*. Sans doute, si on le compare au désert qui l'entoure. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les sobres habitants de la montagne peuvent se passer du Tell quand l'année a été bonne.

Cete prospérité relative attira bien souvent sur les frontières du Djebel-el-Eumour les goums des tribus voisines moins bien partagées : les Oulad-Naïl, les Arbaâ, les Harar vinrent y tenter la fortune en s'abattant comme des oiseaux de proie sur les fractions découvertes ou se gardant mal. Leurs voisins n'étaient pas les seuls que les Eumour eussent à redouter, et, plusieurs fois, les Zegdou [1], ces hardis pillards, vinrent du Marok pour exercer leur coupable industrie aux dépens des montagnards. Nous avons parlé, dans la première partie de cet ouvrage, des excursions du cherif Mohammed-ben-Abd-Allah sur les Oulad-Sidi-Thifour, tribu qui a ses campements à la corne ouest de la montagne. Un baï d'Oran, Mohammed-el-Kebir, fit aussi une tentative sur les Adjalat, tribu puissante du nord de la montagne ; mais, retranchés dans le village de Tamedda, situé au sommet d'un rocher, ils y firent une belle défense, et le baï fut contraint de se retirer. Le Djebel-el-Eumour peut, d'ailleurs, résister facilement à une agression arabe, et les coupeurs de route ne parviennent jamais qu'à en écumer les bords.

[1] On donne le nom collectif de Zegdou aux contingents des tribus du Sud Marokain, Douï-Mnïa, Eumour, Oulad-Djerir, Bni-Guil, lesquels, de tout temps, se sont réunis pour faire des incursions sur le territoire de leurs voisins de l'Est.

Le Djebel-El-Eumour, outre ses villages perchés en nids d'aigle, possède deux forteresses naturelles qui, dans un pressant danger, pourraient abriter ses habitants et leurs troupeaux : ce sont ses deux *gâda* [1], plateaux escarpés dominant tout le système montagneux du pays. Chacune de ces gâda est couronnée, celle de l'ouest, par le village d'Anfous, celle de l'est, par le village de Mâdna, aujourd'hui abandonné.

Au sud, un pic très élevé, le *Merqeb* [2], troue le ciel de son aiguille noire, et présente cette particularité curieuse que, de son sommet, l'œil peut plonger dans les mille replis du Djebel-el-Eumour et dans les profondeurs du Sahra.

Le chef indigène du Djebel-el-Eumour est l'ar'a Djelloul-ben-Yahïa [3]. Avant que nous parussions dans sa montagne, Djelloul y exerçait le pouvoir le plus absolu. C'était un tyranneau brutal devant qui tout tremblait. Malheur à qui lui portait ombrage ! fût-il le frère de son père, fût-il son propre frère, sa tête ne faisait pas long séjour sur ses épaules. Djelloul ne poursuivait qu'un but, celui d'arriver au pouvoir ; tant pis pour qui se trouvait sur son chemin. Espèce de Richard III au petit pied, Djelloul ne reculait devant aucun crime, et il a versé plus de sang pour commander en maître dans sa qasba de boue séchée au soleil, que le meurtrier des enfants d'Edouard IV pour s'asseoir sur le trône d'Angleterre.

Djelloul supprima ainsi successivement tous les membres de sa famille qui pouvaient aspirer au *trône ;* son frère Ed-Din fut cependant excepté de cette mesure exigée par la *raison d'État,* parce que Djelloul n'en redoutait rien de contraire à ses vues, parce que, en dehors des questions

[1] *Gâda*, plateau, de *gâd*, s'asseoir.
[2] *Merqeb*, lieu élevé d'où l'on découvre au loin, observatoire, vigie ; de *rqeb*, voir, découvrir, apercevoir.
[3] L'ar'a Djelloul-ben-Yahïa est mort en 1855. Son frère Ed-Din-ben-Yahïa lui a succédé dans le commandement du Djebel-el-Eumour.

de sang, l'ar'a était d'une nullité complète, et que, par suite, il lui était plus utile que la tête d'Ed-Din restât sur ses épaules que de la faire rouler à ses pieds.

Ed-Din était, en effet, un homme simple, sans ambition, dirigeant son frère comme l'esprit mène la matière ; c'était l'homme des résolutions sages, pesées, prudentes, comme Djelloul était l'homme des décisions violentes et sans mesure.

Après la soumission du Djebel-el-Eumour, en mai 1846, le pouvoir fut laissé aux mains de Djelloul, dans la famille duquel il est, d'ailleurs, de temps immémorial ; son frère Ed-Din se contenta du titre de khelifa de l'ar'a, fonction qu'il exerce depuis cette époque. C'est lui qui, en résumé, a toujours dirigé les affaires du Djebel-el-Eumour, et le commandement français ne s'adressait à Djelloul que pour sauvegarder le principe d'autorité. Djelloul faisait aussi le plus grand cas des conseils de Tedjini [1], son voisin, le célèbre marabout d'Aïn-Mahdi, qu'il avait fait le dépositaire de sa fortune, et qui lui gardait dans son qseur de nombreux silos remplis de grains.

Dans ces dernières années, Djelloul paraissait s'être radouci (il est vrai qu'il n'avait plus personne à tuer) ; il semblait avoir perdu ses habitudes de brutalité ; il écoutait le petit avec la même attention que le grand. Le premier venu pouvait s'approcher de sa tente, appeler son attention en lui disant tout simplement : « *Ia Djelloul ! ïa 'l-ar'a !* » O Djelloul ! ô l'ar'a ! et Djelloul se levait aussitôt, et allait à quelques pas s'asseoir par terre avec l'homme qui avait à lui parler. Du reste, nous l'avons déjà fait remarquer, Djelloul a eu la main dure surtout pour ceux qui avaient le dangereux honneur d'être de sa famille, et qui lui faisaient obstacle ; il pourvoyait, au contraire, avec une tendre sollicitude aux besoins de ceux de ses parents que

[1] Mohammed-es-Sr'ir-et-Tedjini est mort à la fin de février de l'année 1853.

son couteau avait trouvés trop insignifiants ; mais il ne négligeait pas de les maintenir dans une honorable pauvreté, « dans la crainte, disait-il, que la tête ne vînt à leur tourner. » C'était tout bonnement de la haute politique. A l'exemple de Richelieu, il a abaissé les *djouad* [1] de sa montagne, et il les a dépouillés, à son profit, du droit très productif que leur payaient les *râïa* [2] pour boire à tel ou tel cours d'eau, ou pour ensemencer tel ou tel terrain.

A notre passage dans le Djebel-el-Eumour, Djelloul est devant Methlili avec les goums qu'il a fournis à la colonne de Tiharet. Nous l'y trouverons, et nous complèterons notre étude de ce personnage, spécimen, très rare aujourd'hui, de nos grands vassaux du moyen âge.

Nous avons laissé la colonne s'engageant dans les montagnes des Eumour, et traversant un terrain arrosé par les belles sources d'El-Brida et de Tamellakt, qui vont former, en se réunissant, l'ouad Berkana. On nous montre, sur notre droite, le qseur ruiné d'El-Brida, qui prenait son nom de la source *froide* qui coule au pied de ses murs.

Depuis notre entrée dans la montagne, la température s'est sensiblement refroidie ; le ciel s'est couvert de gros nuages gris ; un fort vent d'ouest les pousse, les tourmente, les déchire ; haletants, essouflés, ils se ruent les uns sur les autres, tournoient sur nos têtes, et crèvent, enfin, comme des outres trop gonflées, en répandant toute leur

[1] Les *djouad* composent la noblesse militaire arabe ; ce sont les descendants des familles anciennes et illustres du pays. La plus grande partie des *djouad* tirent leur origine des *Mehall*, conquérants venus de l'Est à la suite des compagnons du Prophète. On donne aussi la qualification de *Mehall* aux tribus dont les ancêtres ont fait partie des migrations arabes qui se sont établies successivement en Ifrikïa et dans le Mar'reb.

[2] *Râïa*, les troupeaux que l'on conduit, que l'on surveille au pâturage ; par extension, *les sujets*. Les Turcs désignaient sous le nom de *râïa* tous les Arabes payant l'impôt.

provision d'eau congelée. En effet, selon l'expression arabe, il tombait « une neige à habiller les pauvres. » En un instant, le sol est blanc comme un linceul ; une brise glaciale nous mord à la figure ; nous sommes aveuglés par les flocons qui nous mitraillent impitoyablement. Impossible d'aller plus loin : les guides ont perdu leurs points de repère, et ils déclarent qu'ils ne veulent pas risquer de nous précipiter dans les abîmes dont nous sommes environnés. Le désordre s'est mis dans le convoi ; pour les chameaux, le froid c'est la mort. Ils résistent aux cris, aux coups des sououaga ; ils se campent la croupe au vent, et semblent attendre d'un air stupidement inquiet soit la mort, soit la fin de la tempête. Quelques-uns d'entre eux sont déjà tombés pour ne plus se relever. La situation devient critique. Il n'y a pas de temps à perdre pour prévenir une catastrophe qui paraît imminente : la colonne est arrêtée et massée ; les officiers de l'escorte du colonel sont lancés dans toutes les directions avec ordre de réunir les tronçons épars du convoi ; ils risquent à chaque pas de se rompre le cou en galopant dans cet affreux terrain dont les accidents sont traîtreusement cachés sous la neige. Le pied d'un piton est donné pour point de ralliement au convoi, que la violence de la tempête a dispersé comme les feuilles mortes le sont par le vent d'automne. Quant à notre troupeau de bœufs et de moutons, il n'y faut plus penser ; cependant, si l'on retrouve un seul exemplaire de ces succulents représentants de l'espèce ovine, on les retrouvera tous, car on sait leur profond amour pour la vie en société, et Rabelais nous dit quelque part : « Comme vous sçavez estre du « mouton le naturel tousjours suivre le premier, quelque « part qu'il aille. »

Au bout d'une heure d'efforts, de recherches, on parvient à réunir la plus grande partie du convoi au point désigné. La neige tombe toujours ; le terrain rocheux

sur lequel nous sommes arrêtés ne nous offre, en fait de combustible, que quelques pauvres plantes vertes ; tous les essais tentés pour en faire jaillir la flamme sont infructueux ; à chaque instant, la neige vient se poser en éteignoir sur le foyer et amène un avortement. Nous grelottons dans nos bernous, et la perspective n'est rien moins que gaie. La conversation roule, naturellement, sur les deux tourmentes de ce genre, celle du Bou-Thaleb en janvier 1846, et celle des Amadan en février 1852, où nos colonnes ont tant souffert et fait des pertes si cruelles. Pour embellir le tableau, un de nos guides nous raconte que, non loin du point où nous sommes arrêtés, on montre une large pierre sur laquelle est relatée l'histoire de quarante jeunes gens qui, revenant de caravane, ont été ensevelis là, eux et leurs bêtes, par la neige. C'est consolant ; cependant, nous plaisantons sur l'amertume de notre situation avec cet entrain et ce *sans-soucisme* qui n'abandonnent jamais les Français. Le ciel, qui aime les forts, en est, sans doute, touché, car une éclaircie, une espèce de déchirure, se pratique dans la voûte de plomb qui nous coiffe, et la neige cesse de tomber. Un immense travail, dont on peut suivre les progrès, s'opère là-haut, le soleil, qui étouffe dans le vêtement que lui a taillé la tempête, paraît s'y débattre comme une grosse mouche prise dans une toile d'araignée ; il cherche, visiblement, à éventrer son enveloppe à coups de rayons. Il y réussit enfin, et il nous montre sa face joufflue, pâle comme un vieil écu d'argent. Après quelques instants de lutte, il fait le jour autour de lui, et nous apparaît brillant de toutes ses lumières. Nous le saluons de nos bravos comme les marins saluent le retour du calme après un grand péril. La neige ne tarde pas à fondre sous les chauds baisers de l'astre, et bientôt il ne reste plus de toutes ces colères des éléments que quelques nuages de gaze paraissant des banderoles

blanches accrochées aux sommets des pitons, ou bien des lambeaux de toisons laissés par les troupeaux de moutons aux épines des broussailles.

La colonne se remet en marche sur un terrain pavé de larges dalles glissantes, où nos chevaux déploient toute leur adresse et montrent la sûreté de leur pied. Notre route se hache de ravins; des mamelons cerclés de soulèvements bizarres se dressent autour de nous, et forment un labyrinthe dont nos guides ont heureusement retrouvé le fil. La colonne est tout à coup arrêtée par un ressaut à pic de cinquante mètres de hauteur qui lui barre le passage sur une très grande largeur; impossible de tourner cet obstacle. Nos guides, après quelques tâtonnements, ont trouvé *el-foum* (la bouche) du seul passage par lequel il soit possible de descendre cet escalier de géants : c'est un sentier raboteux, tortueux, rendu glissant par la neige, et dans lequel nous ne pouvons nous engager que l'un après l'autre. Les Arabes l'ont nommé avec raison *Aqbet oumm el-âïoub* (montée mère des défauts, la montée défectueuse). Toute la colonne s'écoule par cet étroit chemin, qui la verse, comme par un entonnoir, dans le défilé de l'ouad Er-Rachidi. Le colonel s'y arrête pour donner au convoi le temps de descendre dans la rivière. C'est une opération délicate : le chameau n'est pas sur son terrain, et, ailleurs que dans les sables, il est maladroit et ne sait que faire de ses longues jambes. Il manque aussi de moral, et les difficultés l'abattent promptement. Aussi, pour éviter les accidents, est-il recommandé aux sououaga de le laisser marcher à son allure, sans le pousser, sans l'exciter. Au bout de deux heures, tout le convoi est massé dans le lit de l'ouad Er-Rachidi. Nous reconnaissons avec le plus vif plaisir que notre *viande sur pied* a suivi le mouvement, à part quelques moutons paresseux qui avaient résolu de se faire porter, entê-

tement qui leur a coûté cher, car les *toucheurs* [1] arabes les avaient immolés sans délai, coupés par morceaux et enfouis dans leurs r'eraïr. Ces conducteurs infidèles accusent une perte de cinq moutons ; mais le commandant de la colonne n'est pas dupe de leur mensonge, et les restes des victimes, exhumés par Amran des sacs où ils ont été cachés, sont mis en distribution.

A onze heures et demie, la colonne se remet en route en suivant la vallée de l'ouad Er-Rachidi. Les arbres ont reparu et ont été bien accueillis par tous : la *thagga* (genévrier) et le *snoubeur* (pin) escaladent la montagne avec la roideur d'un soldat allemand montant à l'assaut. Cette végétation du Nord nous rappelle l'Europe, et le Djebel-el-Eumour nous paraît un décor suisse dressé au milieu du Sahra. La vallée du Rachidi, d'abord étroite et dominée par des chaînes parallèles qui l'étranglent, s'ouvre insensiblement sur une petite plaine où est assis le qseur de Thaouïala, la capitale du Djebel-el-Eumour.

A midi et demi, nous nous arrêtons sur l'ouad Thaouïala pour y faire la grande halte. Nous en profitons pour aller visiter le qseur.

Le qseur de Thaouïala est le plus important du Djebel-el-Eumour : il a quatre-vingts maisons environ, et c'est dans ses murs que Djelloul-ben-Yahïa, le farouche ar'a, a établi sa résidence.

Thaouïala est renfermée dans des murailles en maçonnerie de huit mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur ; leur flanquement est assez bien entendu. Une qasba de bonne mine domine le qseur et forme un système de défense qui est indépendant : c'est une sorte de réduit très spacieux où se renferme Djelloul et *sa maison*. La fortification de Thaouïala nous a paru plus

[1] *Toucheurs*, conducteurs d'animaux, individus chargés de la conduite de la *viande sur pied* dans les expéditions.

que suffisante pour résister à une attaque arabe, et elle donne à supposer qu'il se pourrait bien que l'ar'a eût nourri autrefois une pensée plus ambitieuse.

Thaouïala possède des jardins bien arrosés où croissent de nombreux arbres fruitiers. Ces jardins, qui entourent le qseur, sont clos de murs en terre qui lui forment une seconde enceinte.

La capitale du Djebel-el-Eumour résista à plusieurs attaques soit de la part de ses voisins les Harar, soit de celle des Zegdou, ces insatiables pillards à qui le capitaine de Colomb a fait perdre, en 1855, le goût des coups de main sur notre territoire.

Après une heure de repos, nous remontons à cheval. A cinq kilomètres de Thaouïala, nous trouvons El-Khodhra, qseur d'une vingtaine de maisons, entouré de murs ébréchés de trois à quatre mètres de hauteur, et d'une épaisseur qui va en diminuant de la base au sommet. Un coup de poing renverserait cette fortification de boue, qui suffit cependant pour résister à une attaque entreprise avec les moyens arabes. A une demi-heure d'El-Khodhra, nous coupons l'ouad El-Hamouïda, qui prend son nom d'un qseur établi sur ses bords; après avoir longé la rive droite de cet ouad pendant une heure, nous nous arrêtons pour camper vis-à-vis du qseur ruiné d'El-Qbala.

Notre bivouac est riant : sur les deux rives de l'ouad El-Hamouïda croissent de nombreux *ârich* [1] (tamarix) qui secouent leurs panaches d'un délicieux vert tendre dans les eaux limpides de la rivière. Je ne sais rien de plus agréable, de plus rafraîchissant pour l'œil que cette charmante végétation [2], fine comme la chevelure

[1] Dans le Tell, le *tamarix* — *tamarix pauciovulata* — est appelé *tharfa*. Les Sahriens le nomment *ârich*.

[2] Les Arabes disent : « Il y a trois choses ici-bas qui dissipent la tristesse : la vue de l'eau, la vue de la verdure, et la vue d'un beau visage. »

d'une jeune fille, et tressaillant au souffle de la plus faible brise. Le tamarix semble avoir été planté par la main de Dieu dans les rivières du Sahra pour faire oublier au voyageur les terres brûlées et désolées du désert. La verdure, dans ces régions de feu, c'est la boisson de l'œil.

Le temps est redevenu beau, et nous avons déjà oublié les misères du matin. Nos chameliers en profitent pour faire leur *toilette à sec*.

L'Arabe, en général, et le Sahrien en particulier, sont bien les animaux les plus paresseux et les plus indifférents du monde en matière de propreté, et Mahomet savait bien à qui il avait et aurait affaire quand, dans chaque coin de son code politique et religieux, le Qoran, il faufilait des recommandations au sujet des ablutions. Il alla même plus loin, puisqu'il fit une obligation de l'*oudhou el-kebir* et de l'*oudhou es-sr'ir* (la grande et la petite ablution). Si le Musulman suivait rigoureusement les prescriptions religieuses de l'apôtre de Dieu, il passerait la moitié de son existence dans l'eau. Nous allons le démontrer. Mahomet dit : « O Croyants ! quand « vous vous disposez à la prière, lavez-vous le visage « et les mains jusqu'au coude, essuyez-vous la tête, et « les pieds jusqu'aux talons. » Or, tout bon Musulman doit offrir à Dieu *cinq prières* par jour à des heures déterminées, et la petite ablution (*oudhou es-sr'ir*), répétée trois fois, doit précéder chacune de ces cinq prières, ce qui donne le chiffre respectable de *quinze ablutions* ordinaires par jour.

Mahomet ajoute : « Purifiez-vous après la cohabita- « tion avec vos épouses. Mais, lorsque vous êtes malades « ou en voyage, lorsque vous venez de satisfaire vos « besoins naturels, et lorsque vous avez eu commerce « avec une femme, *si vous ne trouvez pas d'eau,* « frottez-vous le visage et les mains avec du *sable fin et*

« *pur* [1]. Dieu ne veut vous imposer aucune charge ; mais « il veut vous rendre purs et mettre le comble à ses « bienfaits, afin que vous lui soyez reconnaissants. »

Cette purification pulvérale a été, évidemment, imaginée par le Prophète pour que les Musulmans ne pussent, prétextant le manque d'eau, arriver à oublier insensiblement la pratique des ablutions.

On voit que l'Envoyé de Dieu n'a rien négligé pour obtenir la pureté des corps, dont il s'est plus occupé, d'ailleurs, que de celle des âmes ; et si ses prescriptions, qu'il dit être de source divine, sont sensiblement négligées, on ne peut, en conscience, lui en imputer la faute.

Les Musulmans ont trouvé les exigences de la lustration pulvérale encore trop rigoureuses, sans doute, car ils en pratiquent une autre qui consiste, dans le cas de manque d'eau, à étendre les deux mains sur une pierre polie ou sur un terrain très propre, et à faire le simulacre de l'ablution en se les passant sur le visage. Nous ajouterons que nous avons vu plusieurs de ces Musulmans, soit qu'ils interprétassent au plus large le sens des paroles du Prophète, soit qu'ils eussent eu horreur de l'eau, nous les avons vus, disons-nous, faire leurs ablutions *à sec* à deux pas d'une source ou d'une rivière.

Eh bien, malgré ces recommandations que Dieu s'est donné la peine de souffler à Mahomet (car le Prophète n'a guère été que le *khoudja* — secrétaire — de Dieu), les hommes et les femmes, dans les oasis du Sahra surtout, ont encore la crasse originelle, et on pourrait lire leur âge, par le nombre des couches crasseuses qui leur enveloppent le corps, aussi facilement qu'on déchiffre celui de certains arbres par le nombre des couches concentriques de leur aubier. Leurs vêtements ne sont pas mieux traités que leurs corps, et le bernous arrive à la

[1] Toutes les ablutions ont leur nom. La lustration pulvérale s'appelle *teïemmoum*.

fin de ses jours sans avoir fait connaissance avec d'autre eau que celle de la pluie, et il pleut très peu dans le Sahra.

Cette prodigieuse malpropreté favorise la multiplication à l'infini de certains insectes aptères que les Arabes nomment *guemel* [1]. L'Arabe tolère assez patiemment ces parasites ; il arrive cependant un instant où leur grand nombre le force à s'en occuper et à prendre, à son grand regret, des mesures énergiques pour s'en défaire. Cette opération, que nous nommerons *toilette à sec,* peut être classée, par la nature des moyens employés, dans la catégorie des affaires de surprise.

L'Arabe infesté allume un grand feu de broussailles ; il se dépouille de son bernous et l'étend, avec l'aide d'un camarade, au-dessus de ce feu. Les *guemel*, séduits par cette chaleur bienfaisante, se décident à quitter leurs réduits de laine pour la savourer tout à leur aise ; l'un des deux Arabes profite habilement de cette imprudence pour donner, avec une baguette, plusieurs coups secs sur le côté du bernous opposé au feu ; les trop confiants insectes, surpris par cette brutalité à laquelle ils sont loin de s'attendre, perdent l'équilibre et sont précipités dans les flammes. C'est le seul cas où l'Arabe se débarrasse de ce genre d'ennemi par des moyens violents. Ordinairement, quand, poussé à bout par quelque attaque impardonnable, il croit devoir refuser asile à l'insecte et recourir à l'ostracisme, il le prend délicatement entre ses doigts, sans jamais enlever l'innocent pour le coupable, et le jette dédaigneusement à terre. Ce bannissement est

[1] C'est le *pediculus vestimenti.* Les Arabes prétendent qu'il suffit, pour faire fuir ce parasite de l'homme, de porter au cou des fils contenant du mercure. Je me suis souvent demandé, avec une certaine anxiété, comment vivait cet insecte suceur avant la création de l'homme, lequel, selon la Genèse, a été terminé bien après les autres animaux. Je me suis posé la même question à propos de nos autres tourmenteurs, la puce et la punaise, par exemple, et je ne me suis pas encore répondu.

rarement de longue durée; l'insecte a bientôt trouvé à se caser dans un bernous plus hospitalier. C'est, nous croyons, à cette facilité de rapatriement qu'il convient d'attribuer l'incorrigibilité bien connue des *guemel*.

La nuit se passe avec ses incidents ordinaires, et, le 10 janvier, dès la pointe du jour, les gémissements des chameaux nous annoncent que les sououaga s'occupent des préliminaires du chargement, et que l'heure du réveil est proche. En effet, le trompette ne tarde pas à se faire entendre, et les échos du Djebel-el-Eumour, presque vierges de cette fanfare française, répètent note par note, comme un enfant à qui on apprend l'alphabet, toutes les fioritures de l'artiste.

A six heures et demie, nous sommes à cheval. La colonne suit la rive droite de l'ouad el-Hamouïda, et parcourt un terrain couvert de touffes de halfa assez clair-semées. Le pic du Djebel-Eth-Thouïla des Makna se dresse crânement sur notre droite, en cherchant à humilier les petits mamelons qui l'entourent et qui ne lui vont qu'à la cheville. Après une heure et demie de marche, une chaîne de collines vient serrer de près l'ouad el-Hamouïda, et nous force à nous en rapprocher ; nous ne tardons pas à nous jeter, avec cette rivière. dans l'ouad El-Meleh (la rivière du Sel), et nous y pénétrons par le Kheneg (étranglement, défilé, gorge) du même nom.

L'ouad el-Meleh court entre deux chaînes de collines ; son lit est large et d'un parcours ordinairement facile. Ses eaux, d'une limpidité remarquable au moment de notre passage, roulent en serpentant sur des cailloux mêlés de grès verts ; leur cristal frissonnant sous la brise, et plissé de molles ondulations, semble vous sourire et vous faire des avances ; aussi, le voyageur altéré n'y résiste-t-il pas : il boit à longs traits. Malheur à lui ! l'onde perfide lui met le feu aux entrailles ; car elle a léché et caressé, la dévergondée qu'elle est, tous les

rochers de sel qu'elle a rencontrés sur son passage. L'une de ces roches, tristement debout sur la rive droite, nous rappelle la femme de Loth, si sévèrement frappée, par la main de Dieu, en fuyant la ville maudite pour avoir cédé à sa curiosité.

L'ouad El-Meleh glisse comme un filet d'argent entre les tamarix et les genêts, passant d'une rive à l'autre comme un enfant capricieux qui s'est échappé des mains de sa mère. Les chaînes qui le resserrent changent de forme, de nature et de tons à chaque pas : tantôt ce sont de petits pitons à soulèvements réguliers et parallèles entre eux comme les trois couronnes de la tiare papale ; tantôt ce sont des massifs à roches stratifiées paraissant des constructions ébranlées ; plus loin, c'est un cône de sel adossé à la rive, pareil à une ombre attendant, dans son linceul blanc, que l'inflexible nautonier du Styx veuille bien la passer sur l'autre bord.

La rive droite de l'ouad est longée sur une grande étendue par le Djebel-el-Meleh (montagne du Sel), dont la crête paraît poudrée à frimas comme la perruque d'un vieux marquis. C'est là que les Sahriens s'approvisionnent en sel. Sur cette même rive droite, on nous montre une source d'eau potable retenue dans un grand bassin à fond de sable ; elle porte le nom de *Gueltet eth-Thaïyba* [1] (la bonne mare). Un palmier, court et trapu, tout étonné de se trouver isolé, couvre la source de ses panaches stériles. C'est le premier que nous voyons : il annonce, sentinelle avancée, que nous touchons bientôt à la région des oasis. Enfin, après trois heures de marche dans l'ouad, que nous avons coupé quinze fois, nous le laissons continuer sa course vers le sud-est, et, dépassant les

[1] On nomme *guelta*, dans le Sahra, une excavation, une mare, une flaque d'eau potable. La *guelta* est alimentée soit par une source, soit par les débordements d'un cours d'eau ; elle se trouve, généralement, dans le lit ou sur les bords d'un ouad. *Gouleïta*, son diminutif, signifie petite mare.

rochers qui limitent, de ce côté, le Djebel-el-Eumour, nous entrons dans une vaste plaine couverte de halfa et plantée de nombreux bethoum [1]. Nous nous arrêtons sur la rive droite de l'ouad El-Meleh pour y faire la grande halte.

Au bout d'une heure et demie de repos, nous remontons à cheval. Une longue chaîne, dont les crêtes sont découpées en dents de scie, surgit à l'horizon, à notre sud, et semble posée en barrière à la direction que nous suivons. Nos guides se dirigent sur une dépression de cette *sierra* [2]. A mesure que nous avançons, les térébinthes sont plus rares ; la halfa maigrit ; le sol est plus sablonneux. Après une heure de marche, les crêtes blanchissent et deviennent plus distinctes ; la dépression se creuse davantage. Nous sommes encore loin du but cependant ; enfin, vers trois heures et demie, nous distinguons parfaitement, sur un mamelon isolé de la chaîne, une série de cubes grisâtres tachetés de points noirs comme un dé à jouer : c'est le qseur d'El-Maïa ou de Lelmâïa. Quelques têtes de palmiers irradient crûment sur l'azur du ciel : nous sommes décidément dans la région des oasis. Nous avons donc enfin trouvé le désert, le vrai désert, la *Blad el-Djerid* [3], le pays des dattiers, la région dactylifère, comme disent les savants. Ce n'est pas beau ; nous y applaudissons cependant ; car, en somme, le laid a sa poésie. Voyons ! avançons. A mesure que nous approchons du qseur, la végétation paraît s'étioler et ne pousser qu'à regret ; quelques sobres et maigres térébinthes essayent de lutter avec cette terre marâtre, et lui arrachent péni-

[1] *Bethoum*. C'est le *pistacia atlantica*, pistachier de l'Atlas.

[2] *Sierra*, en espagnol, *scie*. Les Arabes appellent *menchar*, qui signifie égalemeni *scie*, les chaînes dentelées régulièrement. Dans le Tell, elles sont dites aussi *sra*, qui nous semble une sorte de contraction de *sierra*.

[3] *Blad el-Djerid*, le pays des palmiers. Le *djerid* est la branche de palmier desséché et dépouillée de feuilles.

blement leur nourriture, comme un enfant qui se cramponnerait à un sein tari ; la halfa a perdu ses tiges élancées retombant en panaches ; ses touffes, avec leurs brins courts et menaçants, semblent des hérissons sur la défensive ou la chevelure d'un crétin. Plus loin, on le pressent, cette plante fourragère nous manquera tout à fait ; le commandant de la colonne le sait par expérience : la cavalerie régulière et le goum reçoivent l'ordre de mettre pied à terre, et de s'armer de la faucille pour en faire provision. Chaque cavalier moissonnera son botillon pour le dîner des chevaux et pour leur déjeuner du lendemain. Cette opération terminée, tous remontent à cheval, et la petite colonne se dirige sur le défilé au-dessous duquel se développe El-Maïa.

A quatre heures et demie, après une longue marche de quarante-quatre kilomètres, nous pénétrons dans le col, espèce de couloir de deux cents mètres de longueur, et nous allons planter nos tentes sous les murs des jardins, au sud-est et à deux cent cinquante mètres du qseur. La nature rocheuse du terrain et un vaste cimetière nous empêchent de nous en approcher davantage.

Les membres de la djemâa viennent saluer le colonel et lui souhaiter la bienvenue ; une trentaine de citoyens, rangés en espalier le long des murailles du qseur, et se confondant avec elles, regardent silencieusement et avec une sorte d'indifférence la colonne prenant son bivouac. Ils ne brûlent pas précisément d'amour pour nous, bien qu'ils doivent profiter de la pointe que nous poussons en avant, et que notre querelle soit un peu la leur. Mais qui donc chérit son maître ? et celui surtout à qui on paye l'impôt ? Nous aurions mauvaise grâce d'exiger que les Arabes fussent meilleurs ou plus vertueux que certains peuples civilisés.

Le qseur d'El-Maïa est bâti à l'est et sur la dernière vertèbre du Djebel-el-Msïed, grande chaîne régulièrement

mamelonnée, et paraissant les apophyses de la colonne vertébrale d'un montrueux mastodonte. Le Djebel-el-Khelil, qui n'est que le prolongement du Msïed, se relève en face d'El-Maïa, et se jette dans l'est, où ses convulsions se font sentir jusqu'à l'ouad El-Meleh. La solution de continuité résultant de la brisure de cette chaîne forme un col qui donne entrée dans la région des sables. C'est une des portes du Sahra.

Le qseur, nous l'avons dit, est couché sur le flanc abrupt et rocheux du Msïed, dont il garde le passage, et sur lequel il s'enroule comme une crinière sur le cimier d'un casque. Il est entouré d'un mur de deux mètres cinquante centimètres d'élévation, et d'une épaisseur variant de soixante-quinze à quatre-vingts centimètres de la base au sommet. Quatre petits fortins, construits en 1850 par les habitants pour se défendre contre les Zegdou, complètent, avec le mur d'enceinte, le système de défense d'El-Maïa, suffisant, d'ailleurs, pour résister à une attaque arabe. La porte du qseur s'ouvre sur le col; une petite lunette, élevée récemment par la colonne du commandant supérieur du Tiharet pour lui servir de magasin, protège encore les abords de cette porte, et pourrait, au besoin, abriter les troupeaux des gens du qseur. Le mur d'enceinte et les maisons d'El-Maïa sont construits en pierres cimentées avec de la boue. Un chemin de ronde court entre ce mur et les habitations.

Qseur signifie proprement *palais ;* mais comme ce genre d'habitation est rare en Algérie, particulièrement dans le Sahra, il faut chercher une acception donnant une idée plus exacte de ce que c'est qu'un qseur. Avec ses murs d'enceinte flanqués de tours trouées de créneaux, avec ses fossés vaseux, ses ponts et ses mâchicoulis, le qseur serait plutôt une sorte de *château-fort* du genre de ceux, à la solidité près, dans lesquels s'enfermaient les grands vassaux au temps de la féodalité. De loin, et

par certains jeux de la lumière, l'illusion est complète : c'est bien là cette fortification primitive peu soucieuse des règles posées par Vauban. Qu'importe que les différentes parties de l'ouvrage se flanquent et se défendent l'une par l'autre ! Les moyens de la défense sont encore supérieurs à ceux de l'attaque. Le point important, c'est la porte du qseur ; il faut absolument en empêcher l'approche : l'ennemi pourrait l'incendier. C'est tout le mal qu'il peut faire. Aussi, tout l'art des *ingénieurs* arabes s'est-il exercé à multiplier les obstacles sur les entrées des qsour. Le pont jeté sur le fossé devant chacune des portes peut s'enlever à volonté ; sa construction est, d'ailleurs, aussi simple que possible : il se compose de quelques troncs de palmier [1] croisés et reliés entre eux par des liens faits avec des feuilles du même arbre. Une terrasse à mâchicoulis surplombe les portes, et permet de tirer à coups certains sur les téméraires qui oseraient tenter la descente du fossé. La forme des *chebar* (créneaux) les rend peu dangereux, il est vrai ; c'est tout bonnement un trou percé irrégulièrement, et livrant tout juste passage au bout du canon du fusil ; mais les défenseurs ont la ressource de pouvoir s'établir au sommet des tourelles, et, de là, fournir des feux sur les abords des portes.

Ce système de défense est largement suffisant pour résister à des forces arabes, quelque nombreuses qu'elles soient ; car jamais les Sahriens n'ont pu s'emparer de la moindre bicoque autrement que par la ruse ou par la trahison. Les qsariens [2] se sont toujours bornés, quand ils ont été attaqués, à fermer leurs portes au nez de l'ennemi, et à en mettre les clefs dans leurs poches.

L'origine des qsour se trouve dans la nécessité qu'ont

[1] Le bois de palmier est à tissu lâche, mais il est presque incorruptible ; il est plus dur à l'extérieur qu'au centre, et, bien que fibreux, il est cependant très résistant.

[2] *Qsari* (au pluriel, *qsariïn*), habitant d'un *qsar* ou *qseur*.

dû sentir les *Areub rahhala* (Nomades), sans cesse en guerre entre eux, de mettre à l'abri leurs richesses et leurs provisions, afin qu'en cas d'échec, ils pussent en sauver quelque chose. Les *silos* dans lesquels ils les renfermaient d'abord étaient faciles à découvrir et difficiles à défendre [1]. Il fallut donc songer à les réunir au lieu de les tenir isolés; de là à les entourer de murs, il n'y a qu'un pas, et la création de ces enceintes exigea nécessairement des défenseurs. Il vint s'y établir, en effet, une population que les Nomades armèrent; des habitations s'élevèrent à l'abri de ces fortifications, et les *qsour*, les *châteaux-forts* étaient définitivement créés.

Les villages fortifiés avaient été bâtis, naturellement, là où la vie est possible, c'est-à-dire dans des lieux arrosables soit par des cours d'eau, soit par des sources, ou bien encore au moyen de puits; dans ces conditions, les qsariens purent planter quelques arbres fruitiers, se livrer à la culture du palmier [2], et jeter çà et là quelques poignées d'orge.

On voit par ce qui précède que les gens des qsour ne sont pas autre chose que les gardes-magasin des Nomades. On comprend, dès lors, toute l'importance de ces centres de population considérés comme dépôts,

[1] On se demande pourquoi, depuis longtemps, nous n'avons pas renfermé les silos des tribus sahriennes dans une enceinte, facilement défendable, établie sur le territoire des tribus sahriennes. Nous savons pourtant, pour en avoir fait trop fréquemment l'expérience, que la première opération que tentent les rebelles est de vider les silos de nos tribus fidèles, lesquelles, dans l'espoir de ne pas tout perdre, préfèrent partager le sort de leurs biens en faisant défection. Cent fois les défections n'ont pas eu d'autre cause.

[2] Il n'y a pas de forêts spontanées de dattiers; ces arbres ont, en outre, le plus grand besoin d'être cultivés, et on peut lire sur leurs tiges, par les étranglements, les années où ils ont souffert soit par l'effet de la sécheresse, soit par le défaut de culture. Il arrive souvent que, par suite de ce manque de soins, la base est moins forte que le sommet. L'oasis est donc une conquête de l'homme, et son sol redevient stérile dès qu'il n'est plus fertilisé par le travail.

comme magasins, et toute l'influence que nous pouvons exercer sur les Nomades en y ayant pied.

Décrire un qseur, c'est, à peu de chose près, les faire connaître tous. Nous allons pénétrer dans celui d'El-Maïa.

La porte du qseur est formée de troncs d'arbres grossièrement équarris ; elle s'ouvre sur un couloir obscur, espèce de corps de garde bordé de *dkaken* (bancs en maçonnerie) sur deux de ses faces. C'est là que, garantis de la pluie ou de la chaleur, les hommes viennent causer de leurs affaires ou de celles du *Baïlek* (Gouvernement), ou bien encore, enroulés dans leurs bernous, passer l'heure de la *qaïla*[1]. Ce couloir débouche sur une ruelle, artère principale, où viennent s'amorcer une multitude d'impasses, d'enfoncements. L'ensemble des voies de communication du qseur ressemble assez à un Briarée avorté, jetant ses moignons dans des directions n'ayant aucun rapport avec la ligne droite. Deux choses vous frappent dans les qsour : des ordures séculaires et des ruines d'hier. Les qsariens, plus infortunés que Job, dont l'épreuve eut, du moins, un terme, naissent, vivent et meurent sur leurs fumiers, et d'autant plus encuirassés de la crasse originelle, que Mahomet, en haine des pratiques chrétiennes, sans doute, n'a pas admis le baptême dans la religion qu'il prétendait avoir la mission de prêcher. Avançons dans ces dunes d'immondices de toute nature, que fouillent de leurs museaux des chiens maigres et affamés grognant à notre approche et nous regardant de travers. A chaque pas, des murs crevassés, lézardés, des terrasses effondrées, des brèches

[1] *Qaïla*, c'est l'heure de midi, du soleil, consacrée à la sieste ; c'est la chaleur du soleil ; c'est le moment de la journée où cette chaleur vous oblige impitoyablement à chercher l'ombre et le repos. — La *qaïla*, c'est la sieste elle-même. Les Arabes sacrifient tous volontiers à cette exigence de leur climat brûlant, et, quand l'heure est venue, ils s'étendent, enveloppés dans leurs bernous, là où ils se trouvent. Dans le Tell, la méridienne se dit *tqiïla*.

béantes, des pignons menaçants qui ne restent debout que par un prodige d'équilibre. Les pluies, le soleil et les vents émiettent littéralement ces constructions, dont le ciment n'est autre chose que la boue du ruisseau; les pierres, quand il en entre, se déchaussent bientôt, et vont rouler là où, peut-être, le *bennaï* (maçon) les a ramassées pour bâtir.

Les qsariens ne réparent pas leurs maisons; leur paresse, leur négligence et leur indifférence ne leur permettent pas d'engager et de soutenir la lutte avec ce grand destructeur qu'on appelle le Temps, et c'est surtout à eux qu'on pourrait justement adresser ce reproche de *pococurantisme* que Voltaire infligeait aux Italiens.

Dans les qsour, en effet, dès qu'une maison menace ruine, on l'abandonne et on en construit une autre ailleurs. C'est là l'explication de ces monceaux de terres et de cailloux éboulés, qui donnent à ces centres de population l'aspect des villes maudites de la mer Morte que Dieu renversa dans sa colère.

Il ne faut pas chercher trace d'alignement dans les rues d'El-Maïa : chacun y a dressé son édifice comme il l'a entendu, en l'appuyant toutefois contre un voisin solide pour économiser un mur. Les architectes arabes paraissent faire, dans leurs constructions, un médiocre usage du fil à plomb : tantôt la muraille pousse en avant un ventre de repu, tantôt elle fait une retraite comme l'abdomen d'un vrai Croyant à la fin de la lune de Ramadhan [1]. Quand l'ingénieur commence son travail,

[1] *Ramadhan*, en arabe *Reumdhan*, c'est le mois du jeûne. Mahomet a rendu le jeûne obligatoire pendant toute la lune de Reumdhan, parce que c'est dans ce mois que le Qoran est descendu d'en haut pour servir de direction aux hommes, d'explication claire des préceptes, et de distinction entre le bien et le mal. Aussitôt l'apparition de la nouvelle lune annonçant l'entrée dans le mois de Reumdhan, tout Musulman ayant atteint l'âge de puberté doit se disposer à jeûner. Le jeûne

il ne sait trop comment il le finira, ni quelle sera la forme du monument. Aussi, de cette incertitude, de ces tâtonnements, naissent les figures géométriques les plus tourmentées et les plus bizarres ; tout cela paraît rapiécé comme un vieux bernous, et l'on sent que le bâtisseur a dû avoir recours à bien des expédients pour rendre son œuvre habitable : là c'est un angle qui vient brutalement, et sans motif apparent, barrer un passage; plus loin, c'est un rentrant inexplicable. L'ensemble constitue une série de crémaillères et de festons qui donne une idée de ce que devait être l'art des Vitruves dans sa plus tendre enfance.

Nons dirions bien qu'El-Maïa s'étend nonchalamment sur son mamelon comme une voluptueuse courtisane, à l'heure de la sieste, sur ses moelleux coussins rembourrés

consiste à ne prendre aucune nourriture, aucune boisson, à s'abstenir de priser, de fumer, de tout commerce avec les femmes, depuis le moment du matin où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir jusqu'après le coucher du soleil.

En Algérie, dans toutes les places de guerre, un coup de canon annonce, chaque soir, pendant le Reumdhan, le moment de la rupture du jeûne ; les Musulmans qui ont de quoi manger se précipitent alors sur les aliments avec une voracité d'autant plus fortement excitée que les jours sont plus longs. Les Arabes comptant par mois lunaires, il peut arriver, en effet, que le Reumdhan, qui fait sa révolution en trente-deux ans, ait lieu pendant les plus longs jours de l'année.

Les nuits du mois sacré, dans les villes, se passent, généralement, en excès de tous genres, en orgies, où les Musulmans se dédommagent largement, quand ils le peuvent, des privations du jour. Mais la distinction entre le fil blanc et le fil noir ne manque pas d'arrêter presque subitement le cours de ces nuits orageuses, excepté chez les gens de mauvaise vue, qui prolongent, grâce à leur infirmité, les heures de ténèbres.

C'est une grosse affaire que de déterminer l'entrée en Reumdhan, c'est-à-dire l'apparition de la nouvelle lune : les uns jurent par la tête du Prophète qu'ils l'ont vue ; les autres prétendent, par le même jurement, qu'il n'en est rien ; enfin, pour fixer les opinions, on s'en rapporte à deux *âdoul* (assesseurs du qadhi), qui décident, en dernier ressort et sans appel, cette grave et délicate question.

Le mot *ramadhan* viendrait, dit-on, de *ramidh*, qui signifie chaleur brûlante produite sur les sables par l'action du soleil. Cette version s'expliquerait d'autant mieux qu'avant que Mahomet adoptât le mois lunaire, le mois de *ramadhan* se trouvait toujours en été.

de fine laine. Mais nous ne voulons tromper personne, et ce serait, d'ailleurs, assez difficile de faire croire à des splendeurs orientales là où l'on ne trouve que ruines et que misère. Pour être plus vrai, nous dirons qu'El-Maïa grimpe péniblement au sommet de son mamelon décharné par une voie âpre, raboteuse, sale, infecte, stercoraire. Chaque maison s'y numérote par un tas d'immondices formé de toute la série des détritus et des déjections que produisent l'homme et les animaux domestiques. Je doute qu'Hercule ait consenti à nettoyer le qseur pour le prix qu'il demanda au roi de l'Elide, d'autant plus qu'il n'y eût pas trouvé, pour abréger sa besogne, la ressource que lui offrit si à propos le voisinage du fleuve Alphée.

Quelques chevaux maigres, drapés dans un lambeau de *djelal* [1], jalonnent la rue principale, perchés sur des fumiers, et paraissent attendre les quelques grains d'orge qu'on leur mesure chaque jour avec tant de parcimonie. Presque tous ces chevaux ont pour compagnon un bourriquet [2] s'abritant en équerre sous leur ventre : il attend, lui aussi, avec une résignation toute musulmane, le moment de ramasser les miettes d'un festin auquel il n'est pas convié. Avec un peu d'adresse, et il n'en manque pas, sa part sera encore assez raisonnable.

Tous ces infortunés bourriquets ont été *rectifiés* par les qsariens, qui, dans leur orgueil sacrilège, leur ont fendu les narines jusqu'au-dessous des yeux, voulant prouver par là que Dieu s'était grossièrement trompé dans la construction de cette espèce de quadrupèdes. Le prétexte

[1] *Djelal,* couverture de cheval en tapisserie, espèce de caparaçon rappelant, par la forme, celui dont on couvrait les chevaux dans les grandes cérémonies au moyen âge, particulièrement dans les tournois.

[2] *Bourriquet,* de l'espagnol *burrico,* petit âne. — Les bourriquets arabes sont des miniatures de leur genre ; leurs formes sont gracieuses ; leurs jambes de gazelle ne manquent cependant pas de force, puisqu'elles leur permettent de porter des Bédouins de deux fois leur poids. On se demande, en les voyant, si les rôles ne sont pas intervertis.

de cette modification est que, par ce moyen, l'animal respire bien plus facilement.

Les ruelles sont à peu près désertes ; les portes des maisons sont closes ; quelques mendiants, appliquant leur bouche entre les ais disjoints, implorent, au nom de Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani [1], la pitié de ceux qui sont dans le bien, en les interpellant de leur voix la plus lamentable : « *Ia 'l-moumenin !* ô les Croyants ! *Ia 'l-merhoumin !* ô les pardonnés ! *Ia dar Rebbi!* ô maison de mon Dieu ! » Des enfants presque nus se sauvent à notre approche avec tous les signes de la terreur ; quelques portes s'entr'ouvrent doucement, et se referment brusquement quand nous arrivons à leur hauteur. Nous finissons par croire que nous sommes des êtres bien terribles pour inspirer une telle frayeur aux Maïens.

Le capitaine C., qui avait beaucoup entendu vanter l'hospitalité des Sahriens, et qui, sur la foi des livres, s'attendait à être admis d'emblée et sans se faire annoncer, dans *les meilleures maisons* du qseur, lui qui, contrairement à ses principes sur la tenue en campagne, était allé jusqu'à mettre des gants, dans l'hypothèse d'une rencontre avec une jeune et riche héritière, je n'ai pas

[1] Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani est le plus grand saint de l'Islam, et la piété des Croyants lui a décerné le titre de *Solthan es-Salehin,* le Sultan des Saints, des Parfaits. Il est la providence des malheureux, de ceux qui souffrent, et des femmes en douleurs d'enfant. A chaque coin de rue, les *souaci* (mendiants) implorent la charité des passants en invoquant son nom. A Bar'dad, les fidèles ont élevé à sa mémoire sept *qbab* à coupoles dorées, qui sont visitées annuellement par un grand nombre de pèlerins. C'est dans une de ces chapelles que Sid Mohi-ed-Din eut la révélation de la grandeur future de son troisième fils, Abd-el-Qader.

D'après la tradition, Abd-el-Qader-el-Djilani ne serait pas mort : il aurait été enlevé par des anges, qui l'auraient transporté entre le troisième et le quatrième ciel, où il réside habituellement.

On trouve à chaque pas, en Algérie, des *qbab* consacrées à sa mémoire.

Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani est le patron d'un ordre religieux qui a un grand nombre de *khouan* (frères) dans le Marok et dans la province d'Oran. Les affiliés de cette importante confrérie sont désignés par le nom d'*El-Qadiria.*

Sidi Abd-el-Qader-el-Djilani a vécu de l'an 1078 à l'an 1166 de l'ère chrétienne,

besoin de dire combien il est désillusionné en présence d'une semblable réception, et de quelles épithètes il flétrit les... bavards — il emploie une autre expression — qui mettent les Sahriens à cent pics au-dessus des montagnards écossais pour la façon d'exercer l'hospitalité. L'officier d'ordonnance veut le calmer en lui faisant remarquer qu'il se presse trop pour formuler son jugement; que les Maïens peuvent être très hospitaliers entre eux, et qu'il n'a, lui Roumi, aucun droit à manger leur kousksou. C. ne veut point admettre les conséquences de ce raisonnement; il établit nettement ce principe que l'hospitalité doit être cosmopolite, et qu'elle n'a à s'inquiéter ni de la nationalité, ni de la religion, ni de la couleur de celui qui la réclame; et il s'enfuit au plus vite après avoir lancé cet aphorisme, ce qui dispense l'officier d'ordonnance d'y répondre.

Nous avions cependant grande envie de voir un intérieur de qsarien, et de pénétrer les mystères de cette existence murée de l'Arabe. Pas de vues sur l'extérieur; toutes ces maisons regardent en dedans. Quelquefois, une petite ouverture est ménagée dans la porte pour reconnaître celui qui demande l'entrée. Tout est méfiance dans ces constructions; aussi, pas de surprises, pas d'indiscrétions possibles.

Le Musulman est complètement chez lui, et sa maison est l'antithèse de l'habitation de verre du philosophe. Peut-être ne se sent-il pas de mœurs assez limpides pour vivre derrière un abri si transparent.

Nous en sommes là de nos réflexions, quand une femme — la première que nous ayons vue depuis plus de huit jours — traverse la rue, et passe devant nous avec la rapidité d'une gazelle effarouchée; elle se dirige, avec des allures ondulées de taille et de hanches, vers une maison de meilleure apparence que les autres. Nous sommes Français; nous croirions manquer à notre devoir

et aux exigences de notre réputation en matière de galanterie, si nous ne la suivions en lui décochant des compliments qui, malheureusement, sont perdus. La porte de la maison où elle se rend est fermée; elle appelle les gens de l'intérieur de sa voix la plus suppliante, la plus pressante : on n'ouvre pas. Elle se dispose à retourner d'où elle vient; mais nous sommes sur ses talons; il faut nous traverser : elle hésite. Nous continuons impitoyablement à lui payer le tribut de notre admiration, le docteur D. et moi en arabe, les autres par des *bono* [1] extrêmement passionnés. Nous croyons cependant découvrir à travers son embarras comme l'esquisse d'un gracieux sourire.

Les femmes du Sahra n'étant pas voilées [2], nous pouvons, à l'unanimité, lui donner vingt ans [3]. Elle est grande, bien formée, pas encore flétrie, presque propre : elle doit appartenir à quelque personnage considérable du qseur. Le *keuhoul* [4] qui cercle ses yeux noirs leur donne un adorable velouté; deux arcs délicatement dessinés et purs comme le nimbe qui entoure la tête des saints, doublent parallèlement la courbe formée par ses longs cils, et prêtent à son regard une profondeur étrange. Une marque d'*oucheum* [5] au milieu du front éveille sa

[1] *Bono*, qui appartient à la *langue franque*, ou *sabir*, dont nous parlerons plus loin, est la formule généralement employée par les troupiers français et les Arabes pour exprimer réciproquement leur admiration, et pour qualifier *la bonté*, *la beauté*, *le bien*, *la satisfaction*.

[2] Dans le Tell, les femmes ne peuvent se montrer sans voile qu'à leurs maris et à leurs parents au premier degré, c'est-à-dire ceux avec lesquels il est défendu de se marier.

[3] Dans les qsour, une femme est vieille à trente ans.

[4] Nous avons donné la composition du *keuhoul* dans une note de la page 257. Nous ajouterons que le *keuhoul* s'applique sur les paupières à l'aide d'un stylet très effilé appelé *mroued*. Les femmes renferment cette composition dans une petite fiole de plomb ou d'argent qu'on nomme *mkahlel*.

[5] *Oucheum*, tatouage. La plupart des Arabes portent des marques de tatouage qui se pratiquent plus particulièrement sur le visage et sur une des mains. Quelques femmes sont tatouées au bas du mollet. Le tatouage de la figure se remarque, généralement, au front, sur les ailettes du nez, sur la pommette des joues, aux tempes et au menton.

physionomie; deux belles rangées de dents d'une blancheur translucide s'épanouissent derrière des lèvres colorées en pourpre par le *souak* [1]; les pommettes de ses joues, fardées avec le *heummaïr* (carmin), ressemblent malheureusement trop à une paire d'œufs de Pâques. Ses mains sont teintes de *henna* (orangé), et ses pieds, qui sont nus, ont été soumis au même genre de toilette. Ses cheveux, plus noirs qu'une nuit d'orage, s'enroulent autour de sa tête en formant une gracieuse *âssaba* (diadème), maintenue sur le front par une *meharma* (foulard) de nuance indécise; un *salef* (boucle de cheveux) d'ébène tombe de chaque côté de ses joues; d'autres boucles descendent en cascadant sur son cou et sur ses épaules. Elle sait bien sûrement, la coquette, que Sidi El-Khelil a dit: « La parole et les cheveux font le charme et la grâce de la femme. » Un *haouli* [2], que nous voudrions plus blanc, prend sa source dans les méandres de l'*âssaba*, et se répand sur ses épaules comme un voile de mariée. Une ample *tekhlila* [3] de laine, qui a dû être bleue, est serrée à la taille par un *heuzam* (ceinture) à franges de soie qui la plisse assez heureusement. Ce vêtement, qui

Ce genre de tatouage s'opère par ponction, et celui des Nègres qui viennent du Soudan par incision.

[1] *Souak*, écorce de noyer. Les femmes mâchent cette écorce pour se colorer en rouge les lèvres, la bouche et les gencives. La nuance donnée par le *souak* est d'un rouge tirant un peu sur le jaune. L'instrument avec lequel les femmes se frottent les dents se nomme *miçouak*: c'est une tige de bois fendillée en pinceau, qu'elles ont soin de promener *en large* dans la bouche, pour ne pas imiter le diable, qui, suivant l'opinion des docteurs musulmans, se frotte les dents *en long*. Le *miçouak* est fait avec un certain bois de Mekka, qui s'attache au chapelet, et qui sert à se frotter les dents avant la prière.

[2] *Haouli*, espèce de haïk fixé à la tête, et dont les femmes peuvent s'envelopper.

[3] *Tekhlila*, demi-ksa, pièce d'étoffe de laine, longue de trois mètres environ, dont les femmes font une sorte de robe qui les enveloppe en passant sous le bras gauche, et en venant se nouer sur l'épaule droite, où elles réunissent les deux angles de la pièce d'étoffe, qu'elles fixent par une *bzima* (boucle). Ce vêtement se trouve ainsi ouvert sur le côté droit.

s'ouvre sur le côté droit, est fixé à l'épaule par une *bzima* (boucle) d'argent rehaussée de grains de corail.

Parée et peinte comme une idole indienne, ce doit être ou une fille de grande maison, ou une courtisane [1]. Ses oreilles sont ornées de deux paires d'*ounaïs* [2], argent et corail, qui pourraient lui servir de bracelets ; une *mkhanga* [3] de clous de girofle s'enroule autour de son cou ; ses poignets sont emprisonnés dans des *mliakat* [4] en corne de djamous ; les pierres précieuses de ses *khouatem* [5] brillent à ses doigts, et des *khelkhal* [6] d'argent résonnent à ses pieds.

Elle hésita, avons-nous dit plus haut, sur le parti qu'elle devait prendre ; la porte à laquelle elle a appelé ne s'ouvre toujours pas. Un coup de vent, qu'elle a commandé sans doute, vient, en la prenant d'écharpe, s'engouffrer dans son vêtement et en soulever le côté droit. Elle s'empresse de rectifier, avec un ravissant mouvement de pudeur, cette indiscrétion d'Eole, en ramenant chastement l'une sur l'autre les deux parties de sa tekhlila.

De la pudeur dans le Sahra ! Mais *ce parfum de la femme civilisée* ne lui est donc pas exclusivement particulier [7] ? Après tout, la pudeur n'est peut-être que de la

[1] Profession largement représentée dans le Sahra, où la liberté excessive dont jouissent les femmes contraste d'une manière frappante avec la jalouse sévérité qui règne à leur égard dans le Tell. Il n'est pas rare, dans certaines tribus du Sahra et dans quelques qsour, de voir des maris prostituer leurs femmes. Les filles des Oulad-Naïl, entre autres, se ramassent une dot, affirme-t-on, en travaillant de leurs corps.

[2] *Ounaïs*, boucles d'oreilles d'argent généralement montées en corail.

[3] *Mkhanga*, collier, de *kheneg*, étrangler.

[4] *Mliakat*, bracelet fait de corne de djamous.

[5] *Khouatem*, pluriel de *khatem*, bague d'argent à plusieurs pierres.

[6] *Khelkhal*, anneaux non fermés, d'or ou d'argent, que les femmes portent à la partie inférieure de la jambe, au-dessus de la cheville. C'est la périscélide antique. Quand ces anneaux sont creux, ils sont appelés *menfoukhin* ou *mnafeukh*, c'est-à-dire enflés, gonflés. Quand la périscélide est massive et cependant légère, on la nomme *rdif*.

[7] Il paraît que non ; car Abd-el-Ouahhab-Ech-Chârani, l'un des plus grands jurisconsultes de l'Egypte du XVe siècle, rapporte qu'une de ses femmes, Fathîma, atteinte d'une ophthalmie très grave, préféra, par

coquetterie, et la coquetterie est, dit-on, innée chez la femme.

La jeune Sahrienne se décide à retourner sur ses pas; nous lui livrons galamment le passage, et elle s'enfonce dans une ruelle en nous lançant, selon la manière dont les Parthes décochaient leurs flèches, un regard qui nous démontre clairement son intention de nous blesser au cœur... C'est décidément autre chose qu'une fille de grande maison.

Nous cherchons toujours une combinaison pour satisfaire notre désir de visiter un intérieur qsarien ; ces portes fermées doivent, pensons-nous, cacher bien des mystères. Mais comment faire ? Nous projetions déjà de forcer la consigne, et de nous introduire dans la première maison venue, en mettant notre indiscrétion sur le compte d'une erreur.

La circulation, interrompue, sans doute, par l'arrivée de la colonne sous les murs d'El-Maïa, reprend peu à peu son courant ; la rue principale se repeuple, et quelques hommes, qui viennent, probablement, de mettre leurs femmes en sûreté, se réunissent en couveuses le long des murs, affectant de ne pas faire plus attention à nous que si nous n'avions jamais existé. Les enfants se risquent, cependant, à sortir des maisons; ils s'approchent en élevant le nez vers nous comme pour nous flairer; enhardis par des voix qui viennent de l'intérieur des habitations, ils poussent, en tendant la main, et convaincus qu'ils parlent français, cette formule de mendicité si connue dans les villes et dans les tribus du Tell: « *Ia didou* [1], *âthini sourdi* [2] ! » Ils mettent dans

suite d'un sentiment de pudeur exagéré, perdre la vue, que de laisser voir ses yeux nus par un oculiste.

[1] Les Arabes nous entendant journellement nous accoster dans les rues par le *dis donc !* national, ne manquent jamais, quand ils ont besoin de nous, d'appeler notre attention par le vocatif « *ïa didou !* » et cela avec la conviction qu'ils parlent notre langue. Les Espagnols, qui, pendant les guerres de l'Empire et de la Restauration, avaient fait la même remarque que les Arabes, nous appelaient *los didonès.*

[2] La phrase « *ïa didou, âthini sourdi !* » peut se traduire par : « *O*

cette demande une persistance de Savoyard, et ils vont *crescendo* jusqu'au moment où nous mettons la main à la poche, pour satisfaire leur légitime désir de se procurer quelques exemplaires de l'effigie de notre gracieux souverain. La pièce de monnaie n'est pas plutôt tombée dans leurs petites mains sales, qu'ils s'enfuient comme une volée de moineaux, de crainte, sans doute, que la pensée ne nous vienne de rentrer dans nos fonds.

Ces malheureux enfants portent la marque de la plus profonde misère et des affreuses maladies qui lui font cortège. Des loques éraillées ou des lambeaux de bernous essayent de couvrir leurs pauvres petits membres maculés par toutes les impuretés. La vermine les ronge ; leurs yeux se perdent par l'afflux incessant de l'humeur ; la teigne [1] les dévore. Ces frêles créatures, pour lesquelles il eût mieux valu rester dans le néant, recueillent en naissant le hideux héritage de maladies honteuses qui, dans les qsour, se transmettent de génération en génération avec une impitoyable fidélité. La plupart de ces enfants ne vivent pas [2], et c'est bien heureux ; les plus forts seuls résistent, et il faut que la vie leur soit solidement rivée au corps pour qu'ils parviennent à triompher de toutes les causes de destruction qui les assaillent sans cesse, ni trêve.

On sent quels doivent être les hommes naissant et vivant dans le milieu que nous venons de décrire. Tous, adolescents, hommes faits ou vieillards, paraissent des ombres se traînant péniblement sur des membres chétifs

Français, donne-moi un sou ! » C'est, généralement, tout ce que savent de notre langue les gamins d'Algérie ; mais, par exemple, ils le savent de bonne heure. Le mot *sourdi*, qui appartient à la *langue sabir*, est une corruption de l'italien *soldi*.

[1] La plupart des Arabes ont, ou ont eu la teigne. Un grand nombre d'entre eux acceptent et portent volontiers le sobriquet de *forthas*, teigneux.

[2] La mortalité chez les enfants est relativement considérable dans les qsour. Aussi, le chiffre de la population y reste-t-il toujours à peu près stationnaire, malgré le grand nombre relatif des naissances.

et grêles qui semblent ployer sous eux. Leur teint est cadavéreux ; leur barbe et leurs cheveux sont rares et plantés droits ; leurs yeux sont mangés par les ophthalmies, cette affection endémique des qsour, et ils n'ont, les malheureux, à opposer aux ravages de ces cruelles maladies que les *adaouï* (médicaments) dangereux ou insignifiants du *thebib* (médecin arabe), ou les pratiques ridicules des fabricants de *heurouz* (talismans). Mille causes contribuent à perpétuer cet état de choses dans les qsour : les maisons — nous devrions dire les huttes — sont mal disposées ; l'air ne peut y circuler ; elles sont entassées, étroites, sans jours ; la fumée n'y a, en général, d'autre issue que la porte ; l'eau est trop rare ou trop éloignée pour qu'on l'emploie largement à des soins de propreté ; les lessives ne se font guère que par le moyen sommaire que nous avons indiqué plus haut, c'est-à-dire *à sec.* Qu'on ajoute à ces causes morbides un soleil ardent amenant promptement, pendant neuf mois de l'année, la décomposition des matières végétales, et les vents du sud apportant sur leurs ailes de feu des nuées d'un sable extrêmement pénétrant. Aussi, les qsariens sont-ils, généralement, ou aveugles ou fiévreux.

Nous ne parlerons pas de leurs mœurs ; elles sont à la hauteur de leur état physique : la misère, la vie sédentaire, l'oisiveté, l'ignorance, le manque absolu de moyens de surveillance, de répression, de conseils, la tradition, l'élasticité d'interprétation de certains passages du Qoran ; en voilà plus qu'il n'en faut pour qu'on n'exige pas d'eux la pureté d'une rosière. Chez les Sahriens, le moral ne fait pas honte au physique ; ils se valent ; et, si leurs qsour n'ont pas eu, depuis longtemps déjà, le sort de Sodome et de Gomorrhe, c'est que, probablement, Dieu est las de frapper, et qu'il ne veut pas, comme Pénélope, défaire continuellement son ouvrage.

Le docteur D. nous accompagne dans notre visite

d'El-Maïa. Nos médecins militaires jouissent auprès des indigènes d'une grande considération, justifiée, d'ailleurs, par leur science profonde, par leur philanthropie intelligente, par un grand nombre de cures heureuses, et puis, pour cette raison, qui n'est pas sans valeur, que leurs consultations, leurs soins, voire même leurs médicaments, sont gratuits. Les Maïens ont su bientôt qu'il y a un *thebib* parmi nous ; quelques-uns se détachent du mur en tâtonnant comme des aveugles, et viennent nous demander quel est celui d'entre nous qui guérit. Le docteur D., qui parle l'arabe, se fait connaître en leur demandant à son tour ce qu'ils veulent de lui. Il y a là des jeunes gens et des vieillards [1] ; plusieurs de ces derniers, affectés de cécité presque complète, se sont fait remorquer par ceux que la maladie a moins maltraités. Nous pensons que ces braves gens vont demander au docteur une *doua* (préparation médicinale) pour leurs yeux, et nous trouvons, à part nous, qu'il est déjà un peu tard pour traiter cette affection avec quelque chance de succès. C'est, sans doute, aussi leur avis ; car ils n'en soufflent mot au docteur. Une infirmité d'une autre nature les amène devant lui : les malheureux désirent tout simplement des aphrodisiaques, et ils formulent leurs demandes avec des gestes d'un cynisme odieusement candide. Je n'ai rien vu de plus hideux que ces misérables en haillons, réduits de bonne heure à l'impuissance par la misère et par les excès, venant sans honte solliciter des recettes ou des philtres pour ressusciter leurs facultés éteintes.

Un autre de ces malheureux, aux yeux clignotants et chassieux, à la tête teigneuse, aux jambes flageolantes, voudrait bien ne pas mourir sans postérité — ce serait, en effet, grand dommage ! — ; malheureusement, sa femme est

[1] Dans les qsour, un homme de cinquante ans peut passer pour un vieillard ; il porte, d'ailleurs, toutes les marques de la vieillesse.

stérile — c'est lui qui l'affirme — ; il a usé, dit-il, de tous les moyens recommandés pour tâcher de modifier l'état fâcheux dans lequel elle se trouve : il l'a envoyée en pèlerinage sur les tombeaux des plus illustres marabouts ayant la spécialité de ces sortes de cures ; il a consulté — et Dieu sait ce que cela lui a coûté ! — tous les *ashab el-djedoual* (fabricants de talismans) de réputation, et cependant tout cela a été en vain. — « Vous autres « médecins *roumis*, vous savez tout en votre qualité de « *sahharin* (sorciers) ; donne-moi donc, toi, une recette « pour que ma femme [1] me rende père d'un fils ; car je « voudrais un fils [2]. »

Le spectacle de toutes ces misères nous soulève le cœur ; nous ne pouvons cependant nous empêcher de plaindre le sort de ces malheureux qsariens abandonnés à eux-mêmes, n'ayant d'autres lois que leurs instincts grossiers, et toutes les mauvaises passions qui grouillent dans les cloaques de l'humanité, peuple en ruine comme les huttes de ses qsour, condamné à l'immobilité dans le vice et dans sa crasse, et tombé trop bas pour pouvoir jamais se relever.

Le docteur a beaucoup de peine à se soustraire aux obsessions de ses clients ; un ancien *khïal* [3] du Bureau arabe de Tiharet, rentré à El-Maïa lors de la suppression de cette cavalerie, vient le tirer d'embarras en le priant d'entrer chez lui pour y voir un de ses enfants souffrant, dit-il, d'un mal inconnu. Le docteur le suit, et nous

[1] Le Qoran recommande aux Croyants qui n'ont pas le moyen d'avoir une femme, c'est-à-dire de pourvoir à ses besoins, d'observer la plus stricte continence, et de ne point se marier.

[2] Les Arabes préfèrent les garçons aux filles ; en effet, un fils c'est un fusil. Avant la venue de Mahomet, les Arabes idolâtres regardaient la naissance d'une fille comme un malheur, et, souvent, prétendent les chroniqueurs, ils s'en débarrassaient en l'enterrant vivante.

[3] *Khïal* (au pluriel, *khïala*), cavalier indigène non lié au service, faisant, autrefois, auprès des chefs des Bureaux arabes, le service qui, aujourd'hui, est dans les attributions des spahis.

pénétrons avec lui dans la maison du cavalier, sans trop nous préoccuper si nous froissons les usages arabes. La curiosité nous fait marcher à pieds joints sur cette considération.

Comme nous le disions plus haut, la maison arabe est tout défiance et jalousie ; dès l'abord, elle se révèle avec ses instincts de *chez soi :* ainsi, l'entrée de la cour, au lieu d'être dans l'axe de la porte, est placée sur le côté et précédée par une *sqifa* (sorte de vestibule). Cette disposition empêche les regards curieux de fouiller dans ces huttes mystérieuses, lors même qu'on aurait oublié de pousser la porte de la rue. Des *dkaken* (bancs en terre) règnent sur deux faces de cette *sqifa :* c'est là que, pendant les chaleurs, le maître de la maison vient savourer les deux heures de sieste, qu'il prolonge quelquefois bien au delà du temps pouvant être légitimement consacré au sommeil ; mais il n'a rien de mieux à faire.

La porte de la maison du *khïïal,* comme toutes celles du qseur, est construite en planches de palmier reliées par des traverses de genévriers au moyen de chevilles de bois [1] ; elle se referme sur nous par l'effet de son propre poids, et nous pénétrons dans le *heurm* [2] du qsarien. Nous débouchons dans une infecte petite cour qu'on s'est efforcé, mais sans succès, de faire carrée ; des couches d'immondices, respectables par leur grand âge, ont bossué le sol, dont le niveau est, aujourd'hui, au-dessus de celui des compartiments groupés sur trois des faces de la cour. Deux enfants, paraissant avoir les goûts de Constantin Copronyme, se roulent sur un fumier

[1] Tout est bois dans les qsour, et le fer n'entre que très rarement dans les accessoires des constructions. Les portes se ferment, généralement, au moyen d'une traverse glissant comme un verrou entre deux mortaises, et pénétrant dans un trou pratiqué dans le mur.

[2] *Heurm*, ce qui est sacré, défendu. Les Arabes nomment *el-heurm* la partie de l'habitation qui est réservée aux femmes. C'est ce que nous appelons le harem.

dont ils ont pris la nuance et l'odeur ; ils ne manquent pas de fuir à notre approche, malgré les assurances que s'efforce de leur donner l'ex-cavalier que nous n'en voulons point à leurs jours. Trois ou quatre petites pièces s'ouvrent sur la cour ; dans l'une d'elles, dépourvue à peu près de sa terrasse, habite un fantôme de cheval et son inséparable compagnon, le bourriquet. Le cheval se drape dans un lambeau de tapis de forme extrêmement irrégulière qui lui cache une faible portion du dos. Cette couverture, on le voit, n'est là que par application de ce principe du cavalier arabe : « *Pendant la nuit, été comme hiver, couvre bien ton cheval ;* » car, vraiment, l'animal n'aurait pas cette loque sur le dos, qu'il ne s'en trouverait pas absolument plus mal ; mais les Arabes ne transigent jamais avec les principes. Les mêmes soins n'étant pas exigés pour l'espèce si inférieure des bourriquets, maître Aliboron n'est vêtu que de sa peau. L'habitation qui leur sert d'écurie n'a rien à envier à celles d'Augias. Quelques poules maigres, dirigées par un petit coq sans queue, becquettent et démêlent le fumier entre les jambes du cheval pour en extraire quelques grains d'orge mal digérés.

A côté de l'écurie, s'élève une sorte de magasin rempli de *tlalès* (sacs à denrées), de *greb* (outres) et de *qleul* (jarres). Des odeurs indéfinissables s'échappent de cette pièce et nous prennent à la gorge.

Après avoir chargé un des bambins d'une mission à l'intérieur, le Maïen invite le docteur à entrer dans la chambre qui sert d'habitation à sa famille. Nous l'y suivons. Une porte basse donne accès dans cette pièce. Nous avons l'imprudence de nous y introduire tête baissée. Que n'eussions-nous pas donné alors pour pouvoir, à volonté, suspendre les fonctions de notre système olfactif ! Mais il n'y avait plus à reculer, et il ne nous restait d'autre ressource que celle de faire des économies d'aspi-

ration; nous tenons ferme cependant. Au bout de quelques instants, nos yeux commencent à débrouiller, à travers un épais nuage de fumée qui nous arrache bien des larmes, l'ensemble de cette infecte demeure, qui ne reçoit de jour que par la porte. Sa forme est à peu près carrée; un trou creusé au centre lui sert de foyer et de fourneau de cuisine; la fumée, qui n'a d'autre issue que la porte, ne se décide à quitter la place qu'après en avoir visité minutieusement tous les coins et recoins, et laissé partout la marque de ses baisers fuligineux. La pièce est si basse, qu'on peut en toucher le plafond avec la main. La terrasse est soutenue par des poutres de palmier sur lesquelles on a placé une couche de djerid (branches de palmier).

Tout est désordre dans cet intérieur : des légumes gisent sur des sacs renfermant de l'orge ou des dattes; des haillons se prélassent sur des bancs de terre courant autour de la chambre; un vieux fusil rouillé s'appuie sur une selle qui cache son squelette sous une couverture de *filali* (cuir de Tafilelt [1]) recroquevillé dont l'usage et le temps ont mangé la couleur; une bride montée de cet instrument de torture [2] dont les Arabes se servent en guise de mors, pend à une cheville de bois enfoncée dans le mur; une guerba (outre) gonflée se balance nonchalamment entre les jambes de son trépied, comme une pythonisse qui commence à subir l'influence de l'esprit.

[1] *Tafilelt* est le nom du pays de *Filala* berbérisé. C'est dans cette partie du Marok que se prépare le cuir appelé *maroquin*.

[2] Le mors arabe (*fas*), indépendamment de son usage sans mors de filet, est construit dans des conditions qui en font un instrument agissant d'une façon aussi énergique que désastreuse sur la bouche du cheval : les canons sont angulaires, et la gourmette, anneau circulaire, est fixée au sommet de l'arcade de la liberté de langue. Quelques cavaliers arabes ajoutent encore à cette action en surmontant cette arcade d'une tige terminée en fer de lance qui, par le jeu du mors, vient, à un moment donné, exercer son action sur la voûte palatine du cheval. C'est à l'aide de ce *fas* et de leurs terribles *chouabeur* (éperons) que les Arabes parviennent à arrêter court un cheval lancé à fond de train.

Du palmier [1] et du térébinthe brûlent dans le foyer : une *qodra* (marmite en terre), qui a perdu son équilibre, laisse échapper, en bavant le long de ses flancs, un fumet qui nous permet de préparer notre réponse, dans l'hypothèse où l'on voudrait absolument nous convier au thâam (nourriture, mets) de l'hospitalité. C'est décidé, nous refuserons. Que diable peut contenir cette marmite? Ne serait-ce pas un écheveau de ces lanières enfumées [2] s'enroulant en papillotes à une cheville comme la perruque d'un vieux fat?

Un paquet de loques, que nous n'avions pas remarqué d'abord, se meut autour de la qodra ; nous reconnaissons avec stupeur que ces haillons sont habités par une horrible vieille, portant sur un cou à chairs de poulet d'Inde une face parcheminée et ravinée. Elle agite, à l'aide d'une cuiller de bois, une espèce de sauce épaisse et noirâtre dont elle aspire bruyamment l'*arome*. C'est, à n'en pas douter, une de ces affreuses sorcières évoquées par Macbeth [3], et qu'un vent d'orage aura amenée des bruyères de l'Ecosse, montée sur un manche à balai. Voyez-la enchantant d'horribles ingrédients par des opérations magiques. Il nous semble l'entendre, procédant

[1] La combustion du bois de palmier est lente et donne peu de flamme : mais elle dégage beaucoup de chaleur.

[2] Pour conserver la viande soit de bœuf, soit de mouton, les Arabes pauvres la découpent en lanières étroites qu'ils font sécher au soleil sur des cordes. La viande préparée par ce procédé se dit *gaddid*, ou *hachim*. Les gens aisés la conservent, après l'avoir salée, dans un mélange d'huile et de graisse. Cette préparation prend, dans ce cas, le nom de *khelià*.

[*] Les Sahriens ne tuent guère de moutons que pour l'*aïd el-kebir* (la grande fête), circonstance où ce sacrifice est obligatoire pour tout Musulman, ou, du moins, pour toute famille musulmane. Il faut que le mouton choisi pour être sacrifié réunisse, autant que possible, certaines conditions : avoir le corps blanc, et le tour des yeux, le nez, les oreilles et les extrémités des pattes noirs ; il faut, en outre, qu'il soit abattu d'après la manière orthodoxe, et que le sacrificateur ait prononcé trois fois, pendant cette opération, l'invocation suivante : « *Bism Allah er-Rahmani er-Rahimi*, » — au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux ! »

[3] Macbeth, héros d'une tragédie de Shakespeare.

à une œuvre sans nom, crier en chevrotant aux esprits infernaux : « Esprits noirs et blancs, esprits bleus et « gris, mêlez, mêlez, mêlez, vous qui savez l'art des « mélanges ! » Pour compléter le tableau, un vieux chat noir, qui n'a que la peau et les os, *iâoud el-kherafa* (conte l'histoire et fait ronron), accroupi auprès de la marmite, dont il flaire de temps en temps le contenu, l'œil mi-clos et plein de bonhomie.

Bien que prévenue de notre arrivée, l'*âdjouza* (vieille femme) nous jette des regards irrités en marmottant des paroles inintelligibles : ce sont, probablement, les frais de dhifa (repas de l'hospitalité) qui l'indisposent contre nous. Manger de la viande n'est pas chose commune dans les qsour, et la pauvre vieille serait dans tous ses droits en adressant le reproche de prodigalité au maître de la maison, qui gaspille ainsi le bien de Dieu en faveur des Roumis. C'est son fils, d'ailleurs, et elle peut se permettre les remontrances. Elle réussit, en se détendant péniblement, à se mettre sur ses jambes, et, tout en continuant son monologue sur un ton que le khiïal s'efforce de rendre plus convenable, et plus en rapport avec la réputation des Sahriens en matière d'hospitalité, elle se traîne en boitant à dextre et à sénestre vers une pièce obscure s'ouvrant sur celle où nous sommes.

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus complètement sale et de plus infect que les linges qui empaquettent la mère du cavalier : toutes les taches, toutes les souillures par lesquelles se révèlent les infirmités de la vieillesse misérable, sont représentées sur les lambeaux sordides maintenus autour de l'âdjouza par une ceinture que l'usage a cordée. Ces haillons, auxquels le chiffonnier hésiterait à faire les honneurs de la hotte, balayent le sol visqueux de l'habitation, et se chargent encore de toutes les impuretés qui se rencontrent sur son passage.

Le docteur est introduit, sur les traces de ces restes de femme, dans une pièce sans jour. Nous l'y suivons. Une odeur de moisissure, de renfermé, de malade, de linge sale, nous prend à la gorge et nous fait faire un mouvement de retraite ; nous revenons cependant à la charge. Nos yeux, qui commencent à se familiariser avec la demi-obscurité qui règne dans cette chambre, la pénètrent comme des flèches et en fouillent les ténèbres : c'est la *bit er-rqad* [1] du maître, sans doute. Des lambeaux de vieux *frachat* (tapis à longue laine), tondus à la Titus, rampent le long des murs en présentant de nombreuses solutions de continuité. Des haillons immondes, qui n'ont pas été remués depuis des siècles, paraissent avoir été jetés là dans le but d'améliorer la couche du chef de la famille. Dans l'un des coins de la chambre, une femme, qu'on reconnaît devoir être jeune encore, bien que la misère l'ait marquée de sa griffe, est assise sur le *frach*, et tient sur ses genoux, le regard fixe, et sous l'influence d'une douleur muette, la plus terrible des douleurs, un enfant de trois ans à quatre ans qui semble avoir cessé de vivre, et dont le corps, d'une maigreur excessive, est enveloppé dans un lambeau de bernous insuffisant pour le couvrir en entier ; ses pauvres petits membres, chétifs et rabougris, sont crispés comme du cuir qu'on aurait soumis à l'action du feu. Cette malheureuse, c'est la femme du cavalier et la mère de l'enfant mourant. Ses vêtements ne sont pas plus somptueux que ceux de sa vieille belle-mère ; ils ont cette nuance jaune sale de la chemise d'une glorieuse reine d'Espagne, Isabelle la Catholique ; ses pieds sont nus ; elle porte de vieux khelkhal (anneaux de

[1] *Bit er-rqad*, chambre du coucher. Dans la maison arabe, les chambres prennent, en général, leur nom de leur orientation : ainsi, on dit : *bit el-queblia* (du sud) ; *bit el-r'arbia* (du couchant) ; *bit ech-cheurqia* (de l'est), etc. On appelle *bit el-qaâd* (chambre du séjour) la pièce où l'on travaille, où l'on mange, où l'on reste, en un mot, pendant la journée.

jambes) d'argent terni, et des *mqaïs* (bracelets de corne noire) entourent ses poignets; des *mnaquech* (boucles d'oreilles) de cuivre d'un très grand diamètre, chargées de veroteries et de morceaux de corail, lui pendent sur les épaules où elles cherchent un point d'appui. Un *heurz* attaché à son cou prouve sa foi dans la vertu des talismans. Son fils mourant est également pourvu d'un préservatif du même genre.

Le docteur s'approche de l'enfant et l'examine. Notre présence pouvant gêner ces pauvres gens, et notre curiosité étant, d'ailleurs, largement satisfaite, nous laissons le médecin avec son malade, et nous sortons au plus vite de cet asile de la misère.

Une construction plus spacieuse que les autres, mieux bâtie et blanchie à la chaux, attire nos regards : la porte en est ouverte ; nous y entrons. C'est le *djamâ* [1] du qseur. Une paire de *seubbath* [2] attend son maître sur le seuil du temple. Des piliers carrés à arcades supportent la terrasse, qui s'appuie sur un lit de djerid (branches de palmier) s'étendant sur des poutrelles de genévrier et de térébinthe. Le jour ne pénètre dans la mosquée que par la porte. Des nattes de palmier en couvrent le sol, qu'on sent très accidenté sous les pieds. Au fond de l'édifice religieux, on remarque le *mihrab :* c'est une niche indiquant la direction de Mekka, c'est-à-dire le point vers lequel doit se tourner le Musulman pour prier, et qu'on

[1] *Djamâ*, mosquée, temple musulman, signifie *réunissant*. C'est le lieu de la réunion pour la prière. *Djamâ* indique spécialement le temple dans lequel se réunissent les Musulmans pour célébrer la cérémonie du vendredi, qui est le jour consacré. *Mesdjid* (de *sedjed*, se prosterner), qui est devenu *mosquée* en passant par le mot espagnol *mezquita*, est le lieu où l'on se prosterne pour prier Dieu : on appelle ainsi les petites mosquées où l'on va prier pendant la semaine, excepté le vendredi.

[2] Les Musulmans ôtent leur chaussure à l'entrée de la mosquée, mais ils ne se découvrent pas la tête. Ainsi, à El-Maïa, nous trouvons une seule paire de *seubbath* (souliers) à la porte du temple parce que le chikh seul en porte, et que ses élèves marchent nu-pieds.

appelle *Qibla;* à gauche se dresse le *menbeur* (chaire à prêcher), dans lequel on monte par un étroit escalier de cinq marches; une *mnara* (lustre de bois), doublée de poussière, pend au plafond, maculée d'une chassie de suif se cramponnant aux branches du luminaire, et tombant en stalactites bizarres.

Notre arrivée ne trouble pas le *chikh;* assis à la manière arabe, un *qdhib* (baguette longue) à la main, il nasille une sainte lecture au milieu d'une demi-douzaine de polissons à genoux sur leurs talons comme nos enfants de chœur, et qui, au lieu de savourer la parole divine avec la gravité et l'attention convenables, s'amusent, les uns à effiler leurs bernous, dont le tissu n'oppose qu'une médiocre résistance, et les autres à détresser la natte sur laquelle ils sont agenouillés. Le respectable *chikh* en est pourtant à ce passage des *Hadit*[1] du Prophète : « *Thalibou el-eulmi afdhalou,* » etc. — « La recherche de la science « est meilleure, aux yeux de Dieu, que les prières, les « jeûnes, le pèlerinage, et la guerre sainte entreprise « dans la voie du Seigneur ; qu'il soit loué et glorifié ! » Je suis persuadé que, pour eux, il est quelque chose de bien meilleur que tout cela, et leur inattention me prouve que je ne suis pas loin de la vérité : c'est la liberté, la paresse, la sieste sous les palmiers. Ils sont, cependant, l'espoir d'El-Maïa. Nous ne prétendons pas qu'ils deviennent jamais, en théologie et en jurisprudence, de la force de leur digne chikh, la lumière de l'Islam, vrai puits de science, dont les *fetoua*[2] ont force de loi dans tout le Sahra; mais, enfin, c'est à ces studieux jeunes gens qu'est réservée la noble tâche de recueillir les bribes scientifiques qu'il veut bien laisser tomber de sa savante

[1] *Hadit*, conversations de Mahomet recueillies et conservées. Elles sont une sorte de complément du Qoran.

[2] *Ftoua*, décisions du *meufti* sur les questions de théologie et de jurisprudence qui lui sont soumises.

et sainte bouche, pour les transmettre, à leur tour, à d'autres qui en feront autant, avec le même succès, sans doute, et ainsi de suite jusqu'aux générations les plus reculées, le tout à la plus grande gloire du Dieu unique et de la célèbre université d'El-Maïa.

Malgré l'importance de la mosquée d'El-Maïa, le personnel du culte ne se compose que d'un *imam* [1], emploi que cumule le qadhi avec ses fonctions judiciaires, d'un *chikh* [2], chargé de former des *tholba* (lettrés), et d'un *moudden* aveugle, horloge vivante annonçant cinq fois par jour l'heure de la prière. Il y a bien encore une paire de *mqaïm* [3], dont l'emploi est de soigner le temple ; mais cette fonction paraît être une sinécure à El-Maïa : les araignées y ont toute liberté de manœuvre, et si l'*imam* faisait un plus long séjour aux pieds du Dieu unique, il est hors ne doute qu'il se trouverait bientôt enveloppé par le tissu de l'insecte comme Mahomet dans la caverne du Mont-Thour, quand il fuyait les Qoreïchites.

Si le clergé [4] desservant la mosquée d'El-Maïa est

[1] *Imam*, pontife, prêtre, celui qui récite et dirige les prières publiques ; il assiste aux circoncisions, aux mariages, aux funérailles.

[2] Le *chikh*, dans la mosquée, est chargé des sermons et des saintes lectures.

[3] *Mqaïm*, employés de l'ordre inférieur chargés des détails de l'entretien et de la propreté de la mosquée.

[4] Les ministres du culte musulman sont plutôt des fonctionnaires que des prêtres ; il n'y a pas d'analogie entre les membres de ce clergé et ceux des autres cultes. Le pouvoir temporel les nomme et les révoque. Toute personne, d'ailleurs, peut être appelée à dire les prières publiques, et à faire des prédications dans les mosquées.

Nous avons à ajouter à la nomenclature que nous avons donnée des ministres du culte musulman, le *meufti*, fonctionnaire occupant le sommet de l'échelle hiérarchique cléricale. Il n'y a que les mosquées de premier ordre qui aient un *meufti* : il prononce sur les questions litigieuses de jurisprudence et de théologie qu'on lui soumet.

Les mosquées importantes ont aussi un *khethib*, chargé de prêcher, de prononcer dans la chaire des allocutions religieuses, morales ou politiques, ou d'y publier un fait d'intérêt général, comme chez nous au prône.

Les ministres du culte musulman n'ont pas de costume particulier : ils portent, généralement, l'*âmama* (turban blanc), signe distinctif des *eulama* (savants.)

peu nombreux, et si la maison de Dieu n'est guère digne de celui qu'on y adore, c'est un peu la faute des habitants du qseur : ils ont toujours quelque excuse à donner lorsqu'on fait appel à leur bourse pour subvenir aux frais d'entretien du temple et de ses saints ministres. L'un prétexte qu'il n'y met jamais les pieds ; un autre prétend que le Baïlek lui soutire tout son argent pièce à pièce ; celui-ci, c'est le qaïd (il le dit en confidence) qui le *mange ;* celui-là a donné la *dhifa* à un *mkhazni,* qui a exigé de lui non seulement son kousksou, mais encore le *haqq el-brïïa* [1], et sa femme par-dessus le marché pour la nuit. Quelques-uns prétextent que les dattes ne se sont pas vendues cette année ; quelques autres avaient des intérêts dans une caravane qui a été pillée par les Touareg. Enfin, c'est à qui renverra à vide les pauvres quêteurs, lesquels se retirent en gémissant sur l'indifférence des Maïens en matière de religion, et sur leur tendance à consacrer le moins possible de *douros* au service du culte, si mesquinement rétribué par le Baïlek.

Nous sortons de l'édifice religieux, et nous reprenons la rue principale pour redescendre au camp. Nous avons fait quelques pas à peine, qu'un grand bruit attire notre attention : on crie, on psalmodie, on pleure. Nous entrons dans la maison d'où vient ce charivari : des hommes, qui paraissent très affairés, tournent autour d'un paquet étendu sur une natte dans une petite salle basse ; quelques-uns de ces hommes chantent sans le moindre souci de l'accord ; dans une pièce à côté, des femmes crient et

[1] *Haqq el-brïïa, — le droit de la lettre,* — impôt qu'exigeaient autrefois les *mkhaznia* de ceux auxquels ils apportaient des lettres de la part de l'autorité turque. Les spahis indigènes détachés auprès des chefs des Bureaux arabes ont quelquefois exigé cet impôt des Arabes ignorants. Il va sans dire que cet abus a toujours été réprimé quand il est parvenu à la connaissance de l'autorité française. La rémunération à laquelle avaient droit les *mkhaznia* pour les courses qu'ils faisaient dans l'intérêt des particuliers s'appelait aussi, autrefois, *kheudma* (travail).

pleurent sans verser de larmes, mais en s'égratignant [1] le visage plus ou moins sérieusement ; une d'elles, jeune encore, se fait remarquer par la fougue de son désespoir ; elle l'exprime dans des notes qui n'appartiennent pas à la voix humaine : il y a du beuglement et du miaulement dans sa plainte.

Nous nous informons de la cause de tout ce tapage à un assistant qui paraît n'être là qu'à titre de curieux : — « Mohammed-ben-Abd-el-Qader, — que Dieu lui fasse « miséricorde ! — nous dit-il, est mort cette nuit de la « *mort de Dieu* [2], et on s'occupe de ses funérailles. »

— « Quelle est cette femme dont la douleur semble si « profonde ? » — « C'est la femme de Mohammed. Les « méchants, sous prétexte qu'on l'a vue, au dernier « marché, s'entretenir avec un marchand de talismans, « prétendent qu'elle a aidé le pauvre homme à mourir. « Rien, certainement, ne faisait présager qu'il quitterait

[1] Les Musulmanes s'égratignent le visage, en signe de désespoir, à la mort de leurs proches. Cette démonstration se fait plus ou moins à fond, selon l'intensité des regrets qu'emporte le défunt. On peut aussi, quand la famille ne se croit pas susceptible de montrer une douleur suffisante au convoi d'un parent, louer des *neddabat*, espèce de pleureuses qui, en sus des larmes, fournissent encore les égratignures. *Neddaba* vient de *nedeub*, *se déchirer le visage avec les ongles.* Il y a encore un autre genre de pleureuse, c'est l'*oussafa*, qui ne produit que des larmes et des cris déchirants. Les égratignures ne figurent pas dans son programme.

Chez les gens de grande tente du Sahra, les funérailles du maître de la tente se passent avec un cérémonial bien autrement imposant que pour les qsariens : pendant les trente ou quarante jours qui suivent les funérailles, les chamelles qui ont des petits sont, à l'heure du *hazen* (tristesse, désolation), isolées de ceux-ci par une clôture. Ces jeunes chameaux (*mekhalil*) ne tardent pas à gémir et à appeler, par des cris plaintifs, leurs mères désolées, lesquelles pleurent en même temps à chaudes larmes.

Le *hazen* dure deux ou trois heures chaque jour dans l'après-midi. Toutes les femmes de la tribu ou de la fraction se réunissent dans la tente du mort : là, elles pleurent, se lamentent, et rappellent, dans un chant de deuil, les vertus et les qualités du défunt. Cette cérémonie est présidée par la femme aimée du décédé.

[2] *Mat mout Allah*, — il est mort de la mort de Dieu, c'est-à-dire de mort naturelle.

« la vie si promptement ; mais Dieu [1], — que son saint « nom soit glorifié ! — l'a dit : « A toute heure, et en « quelque lieu que vous soyez, la mort vous atteindra, « fussiez-vous dans des tours élevées. » On dit aussi « qu'Abd-el-Qader-ben-Zyan est l'amant de la veuve, et « que, vivant, Mohammed la gênait ; mais il n'en est « rien, par Dieu ! il n'en est rien ; car, vois ce jeune « homme qui est devant nous, en est-il un qui soit plus « empressé à rendre les derniers devoirs au défunt ? Eh « bien ! c'est Abd-el-Qader-ben-Zyan lui-même ! C'est lui « qui, dès que Mohammed-ben-Abd-el-Qader perdit « connaissance et fit entendre la *kheuchkhecha* (râle) de « la mort, s'assit à la droite du chevet du mourant, et, « à l'aide d'un linge imbibé d'eau, lui égoutta le liquide « dans la bouche jusqu'au moment où, ses dents parais- « sant se clouer, son gosier se ferma et rejeta l'eau ; c'est « lui qui, de quart d'heure en quart d'heure, et jusqu'à « la *legfat el-akhrania* (dernier soupir), s'approchant « de son oreille droite, lui répéta à voix basse la *chehada* « (profession de foi musulmane) ; c'est encore lui qui, dès « que Mohammed eut rendu son âme avec son dernier « souffle, l'étendit sur la natte, et lui détendit et arrangea « les pieds et les bras. L'affection de Ben-Zyan pour le « défunt était tellement grande, qu'il sollicita comme une « faveur le soin d'être le *r'essal* (laveur de cadavres) « de son ami. J'avoue que je fus vivement touché quand « je le vis étendre le mort sur le *mar'sel* [2] en disant le

[1] Pour les Musulmans, le Qoran est la parole de Dieu révélée à Mahomet, et transmise par ce dernier au peuple arabe. Aussi, en citant un passage du Qoran, un Musulman ne dit jamais : *Mahomet l'a dit ;* mais *Dieu, le Très-Haut, l'a dit.* Toutes les fois, au contraire, que l'on rencontre les mots : *Mahomet a dit*, ou *le plus véridique des hommes a dit*, il ne s'agit plus d'un passage du Qoran, mais des paroles de Mahomet conservée par la tradition.

[2] Le *mar'sel*, nous l'avons déjà dit, est une sorte de table percée de trous sur laquelle le *r'essal* étend le cadavre pour le laver.

« *Bism Allah* [1], le laver avec l'eau chaude au moyen du « *habel el-r'sil* [2], qu'il lui passa trois fois sur le corps, « l'aromatiser de *kafour* (camphre), le revêtir d'une « chemise, et lui enrouler un turban autour de la tête. « Regarde, c'est lui encore qui, après l'avoir enveloppé « dans le *kfen* (linceul), aide à placer le cadavre sur le « *nâach* (brancard) qui va servir à l'emporter au cime- « tière. D'ailleurs, Abd-el-Qader-ben-Zyan est un homme « pur, craignant Dieu, et qui s'est toujours montré l'ami « sincère de celui que nous allons enterrer. »

Il est donc de la dernière évidence que, si Mohammed-ben-Abd-el-Qader est décédé un peu subitement, c'est que son heure était venue, et qu'il devait en être ainsi ; et la vraie douleur de sa veuve, et les soins touchants que lui rendait Ben-Zyan, devaient écarter de leurs têtes tout soupçon d'avoir hâté ce triste dénoûment. En résumé, les méchants n'établissaient leur opinion que sur des apparences, et l'on sait, Dieu merci ! combien les apparences sont trompeuses.

Que Dieu se soit servi ou non de la main de la femme de Mohammed-ben-Abd-el-Qader pour le rappeler à lui, l'infortuné n'en est pas moins là étendu sur le nâach, et recouvert de la *teur'thïïa* (drap mortuaire). Les saints tholba ont commencé la prière des morts ; ils répètent à satiété, en la psalmodiant, l'éternelle *chehada :* « Dieu seul « est Dieu ! Mahomet est l'apôtre de Dieu ! »

Les assistants nous paraissent manquer de ce recueillement qu'exige une cérémonie funèbre ; ils sont distraits, et ne s'occupent des devoirs suprêmes que comme s'il ne

[1] *Bism Allah* est le commencement de l'invocation *Bism Allahou er-Rahmani er-Rahimi*, — au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ! qui se trouve en tête du Qoran, et que les Musulmans doivent prononcer avant de procéder à toute action, même la plus insignifiante de la vie.

[2] Le *habel el-r'sil*, corde de la lotion, est une grosse corde de halfa effilée. C'est une sorte de *faubert* sans manche, semblable à celui dont se servent les marins pour laver le plancher des navires.

s'agissait pour eux que d'une besogne vulgaire et indifférente. Nous ne remarquons sur le visage des hommes ni regrets, ni tristesse, et si les hurlements des femmes ne nous rappelaient à la réalité, nous pourrions tout aussi bien supposer qu'il s'agit d'une noce que d'un enterrement. Il est vrai que Mahomet a rendu l'entrée de son paradis si facile, que, réellement, il n'y a guère à s'inquiéter du sort des morts.

Les *tholba* se taisent; l'*imam*, s'approchant du mort, dit : « *Fatha* [1]. » A cet avertissement, tous les assistants portent leurs mains à hauteur de leurs poitrines, les tiennent ouvertes comme un livre, et répètent après l'imam : « Que Dieu lui fasse miséricorde ! Louange à Dieu maître de l'univers ! »

Cette prière est à peine terminée, que vingt individus se précipitent sur le nâach pour l'emporter ; ils crient, s'injurient ; la langue ne suffisant bientôt plus, les poings se mêlent de la discussion. Le nâach reste un instant aux mains des quatre plus vigoureux de l'assemblée ; mais la victoire n'est pas encore décidée ; les plus tenaces s'accrochent au brancard ; d'autres s'efforcent de faire lâcher prise aux premiers vainqueurs en les saisissant par leurs bernous ; pendant cette lutte, le cadavre, tourmenté, ballotté, agité, se heurte aux parois latérales du nâach avec cette lourdeur inerte particulière aux corps mous ; il risque même plusieurs fois de passer par-dessus les bords de la civière. Enfin, sur le conseil de quelques hommes sages, qui se tuent de chercher

[1] La *fatha* (de *ftah*, ouvrir) est le premier chapitre du Qoran ; c'est celui qui ouvre le livre. On le nomme aussi *oumm el-Kitab*, la mère du Livre. Les Musulmans le récitent fréquemment, et ils en font une prière à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuses. Quand, dans une assemblée, celui qui dirige la prière prononce le mot « *fatha*, » tous les assistants prennent l'attitude de la prière, c'est-à-dire qu'ils joignent et placent leurs mains ouvertes comme un livre à hauteur de leurs poitrines.

à démontrer aux plus opiniâtres qu'ils auront leur tour, le nâach, après avoir été pris et repris, reste, décidément, en la possession des quatre assistants les plus vigoureux.

Pourquoi donc cet empressement, ce bruit, cette singulière attitude devant un cadavre ? Nous en trouvons l'explication dans ces paroles du Prophète : « Chaque « pas que vous ferez en portant un mort vous vaudra « la remise de dix péchés, et le remplacement de chacun « de ces péchés par dix bonnes actions. »

Le convoi est enfin en route [1] ; les tholba précèdent le nâach en répétant la *chehada ;* les assistants se pressent autour du cadavre, le regard fixé sur les heureux porteurs. Le funèbre cortège a fait quelques pas à peine, que la lutte recommence : une douzaine de pécheurs à conscience par trop bourrelée, trouvant, sans doute, que les quatre premiers porteurs ont suffisamment évacué de mauvaises actions, se jettent sur eux et cherchent à se rendre maîtres du brancard ; résistance des porteurs, qui sentent que leur compte au livre de Dieu est encore bien lourd ; coups de poings de la part de ceux qui aspirent à les remplacer. Les premiers tiennent bon ; mais les voies de fait devenant de plus en plus intenses, ils se décident à déposer le nâach à terre pour pouvoir répondre aux agresseurs. Pendant cette explication, quatre autres individus s'emparent de l'objet de la querelle, absolument comme dans la fable des *Voleurs et l'Ane*. Ces scènes, qui se renouvellent à chaque instant, n'interrompent pourtant point la prière des pieux tholba, qui continuent de nasiller imperturbablement la chehada.

Le convoi se grossit à chaque pas de Maïens qui spéculent sur les bénéfices spirituels que leur rapportera

[1] Mahomet a dit : « Marchez vite dans un convoi funèbre, et non pas lentement comme les Juifs et les Chrétiens. »

la pieuse corvée de suivre un mort; ils savent que le Prophète a dit : « Celui qui suivra le corps d'un mort « l'espace de quarante pas obtiendra la rémission d'un « péché. » C'est peu; mais, enfin, quand le trajet est long, cela vaut encore la peine de se déranger.

Nous avons dépassé la porte du qseur, et Mohammed-ben-Abd-el-Qader arrive bientôt au champ du repos. « Creuser une fosse est agréable à Dieu, » a encore dit le Prophète, et les fossoyeurs en sont récompensés par la remise d'un certain nombre de péchés. Aussi, dès que la mort eut fermé les yeux de Ben-Abd-el-Qader, deux de ses parents se sont-ils empressés d'aller lui préparer sa dernière demeure. Nous la trouvons béante et prête à engloutir sa proie. Elle est profonde d'un mètre et large de soixante-dix centimètres environ; la partie inférieure où doit reposer le cadavre est creusée en cunette à cinquante centimètres de profondeur sur trente-cinq centimètres de largeur. On a préparé au fond de cette cunette un coussinet de feuilles de palmier pour y appuyer la tête du mort.

Le nâach est déposé près de la fosse. Comme il n'y a ni chapelle, ni oratoire sur le chemin qu'a parcouru le convoi, l'imam fait la *slat el-djenaza* (prière des funérailles) au cimetière; pour y procéder, ce saint personnage se tourne la face du côté du soleil, et fait placer le cadavre en travers, de manière que son nombril se trouve vis-à-vis du sien. Cette prière achevée, l'imam se tourne vers les assistants placés sur plusieurs rangs, et dit : « *Irahmkoum Allah,* » — que Dieu vous fasse miséricorde! Il fait encore face au mort; puis, élevant ses mains à hauteur de son visage, il répète cinq fois : « *Allahou akbeur,* » — Dieu est le plus grand! Après une prière mentale, il ajoute : « *Es-salamou âlaïkoum,* » le salut sur vous! Il se retourne de nouveau en — disant : « *Fatha,* » — du côté des assistants, qui, à cet avertis-

sement, prennent l'attitude de la prière. L'imam termine par : « *Allah irahmhou,* » — que Dieu lui pardonne !

Pendant que les tholba récitent, en psalmodiant, les dernières sourates du Qoran, deux hommes de la famille du mort enlèvent le cadavre, et le descendent dans la fosse, au fond de laquelle ils le placent sur le côté droit, la tête tournée dans la direction de la *Qibla,* les chevilles des pieds l'une sur l'autre ; le suaire est arrangé de manière à laisser les yeux à découvert. La fosse intérieure est aussitôt murée par de larges pierres plates qui s'appuient sur ses rebords.

Abd-el-Qader-ben-Zyan ne veut pas quitter Mohammed-ben-Abd-el-Qader pour l'éternité sans remplir jusqu'au bout envers lui les devoirs sacrés de l'amitié. Son attitude, en cette circonstance, fait tomber d'eux-mêmes les soupçons qui s'étaient élevés contre lui au sujet de la mort inattendue de son ami, et il ne reste plus de doutes sur sa parfaite innocence, quand, jetant par trois fois une poignée de terre sur le corps du défunt, il s'écrie, la première fois, avec des larmes dans la voix : « Vous en « avez été créés ; » la seconde fois : « Nous vous y ferons « retourner ; » et la troisième : « Nous vous en ferons « sortir de nouveau. » A ce signal, la fosse est aussitôt comblée par les assistants, qui n'ont, pour cette opération, d'autres outils que leurs mains. Deux pierres, les *chouahad* [1], sont placées à la tête et aux pieds du mort ; deux autres, les *djenabiat* [2], bordent la fosse latéralement. Les assistants se retirent ensuite, à l'exception

[1] Les *chouahad* (de *chehada,* témoignage) sont ainsi nommés parce qu'on y fait inscrire ordinairement la profession de foi musulmane. On y ajoute aussi quelquefois le nom du défunt, son âge, l'année de sa mort, et des invocations pour appeler sur lui la miséricorde de Dieu. Dans les cimetières des tribus, les *chouahad* sont tout simplement des pierres brutes sans inscriptions.

[2] *Djenabiat* (de *djenb,* flanc, côté), les deux pierres qui, lorsque la fosse est comblée, se placent le long des côtés pour maintenir la terre.

des pauvres, qui attendent la *sadaqa* (aumône). Un des membres de la famille du défunt a apporté dans son bernous des dattes, et des petits pains d'orge qu'il brise en quatre parties et qu'il distribue aux malheureux. Des *bouaqueul* (pots) remplis d'eau sont disposés sur la tombe. Les vingt déguenillés qui prennent part au festin des funérailles font disparaître, en un clin d'œil, les aliments qu'ils doivent à la munificence des héritiers de Mohammed-ben-Abd-el-Qader.

Les oiseaux ont aussi leur part de la *sadaqa :* on émiette pour eux du pain sur la tombe, et on emplit d'eau des tessons de *bouaqueul* pour qu'ils y trouvent à boire.

Pendant le repas, les plus proches parents du défunt se sont placés sur un rang à quelques pas de la tombe; tous les assistants passent devant eux en disant : « Que « Dieu grandisse votre récompense ! » A quoi les parents répondent : « Que Dieu vous récompense de votre peine, « et éloigne de vous le chagrin ! »

La foule s'est écoulée lentement et a regagné le qseur en s'entretenant, comme cela se fait dans tous les pays, des vertus du défunt; il les a toutes aujourd'hui qu'il est dans la tombe. C'est, sans doute, ce qui fait toujours dire en pareille circonstance que les bons seuls s'en vont.

Un homme est resté auprès de la dernière demeure de Mohammed-ben-Abd-el-Qader : c'est Ben-Zyan. Il se baisse vers la tête du mort et lui crie : « Mohammed- « ben-Aaïcha [1], c'est Dieu qui t'a créé, et ta religion c'est « l'Islam ! Dieu seul est Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu ! »

Maintenant laissons le défunt régler son compte avec les deux anges de la mort, les deux examinateurs, Nakir

[1] Dans ce suprême et dernier appel, on évoque le mort par le nom de sa mère.

et Monkir, lesquels, après un sévère interrogatoire, lui donneront une direction soit vers *El-Djenna* (le Paradis), soit vers *El-Djehennem* (l'Enfer).

La plupart des tombes du cimetière d'El-Maïa sont couvertes de tessons, de vases dont nous disons plus haut l'origine; des cruches éventrées coiffent les *chouahad'* (pierres) dressés à la tête et aux pieds des morts, avec la prétention apparente de figurer des turbans comme on en remarque dans les cimetières turcs. L'ensemble de ces grossiers *tumuli* présente le soir un singulier effet. On nous montre le *qbour* (tombe récemment fermée du qaïd Mohammed-ben-El-Qacem, tué dans une sortie, en septembre dernier, par les gens de Sid En-Nâïmi. Deux des meilleurs cavaliers du qaïd, Abd-Allah-ben-El-Akhedhar et Abd-Allah-ben-Daoud, reposent auprès de lui. Nous avons dit les causes de ce combat dans la première partie de cet ouvrage.

Revenons au camp. Nos tentes ont été dressées sous les murs des jardins, qui les abritent un peu contre un froid extrêmement pénétrant que vient de nous apporter un vent de nord-ouest. L'azur du ciel disparaît bientôt sous une couche grisâtre qui paraît être formée de tourbillons de sable. Nous n'avons de bois, hélas! que pour les besoins de la cuisine. Nous nous groupons autour de ce chétif foyer, où l'eau de la marmite reste longtemps insensible aux sollicitations d'un feu étique. Nous grelottons comme si nous étions en pleine France au mois de janvier. Jamais pays ne nous a impressionnés aussi péniblement que les environs d'El-Maïa pendant les deux jours que nous y avons bivouaqué. Nous ne savons rien de plus attristant, de plus désolé; tout est gris autour de nous, ciel, terre et constructions; pas un brin de végétation pour rafraîchir l'œil sur ces croupes frappées de stérilité; le squelette blanchi d'un dromadaire qu'on a abandonné là, à deux pas de notre camp, où il est

tombé de misère, sans doute, ajoute une ombre de plus au tableau.

Ne pouvant nous réchauffer, nous prenons le parti de marcher, et d'explorer les alentours de notre camp. Nous pénétrons dans les jardins : de pauvres palmiers rabougris, chétifs, semblent gémir qu'on les ait transportés sous une latitude qui n'est pas encore la leur ; pauvres exilés frileux qui grelottent, qui s'étiolent, et qui n'ont d'autre moyen de se venger que celui de donner de fort mauvais fruits. Quelques figuiers tiennent compagnie aux palmiers, et paraissent tout fiers d'être aussi élevés que l'arbre-roi du désert.

Les Maïens ont jeté quelques poignées d'orge çà et là entre les pieds des palmiers ; mais cela n'a rien de sérieux, et cette *seconde mère du cheval* ne figure là qu'à titre de rareté. Chaque jardin est clos par un petit mur en pisé d'un mètre de hauteur environ ; ces murs, eux aussi, ne sont là que pour la forme ; car les brèches permettent de passer de l'un dans l'autre de ces vergers sans difficulté. Une source, dont l'eau, retenue par un barrage, forme un grand bassin, coule au milieu des jardins qu'elle irrigue. Cette eau, d'une limpidité séduisante, est cependant dangereuse à boire : elle vient encore ajouter aux mauvaises conditions dans lesquelles se trouvent les Maïens, en leur causant des dyssenteries qui les déciment.

Les Maïens sont les *khemamsa* [1] des Oulad-Iâqoub-ez-Zrara, qui emmagasinent dans leur qseur.

Le soir, le vent continue ; il s'accompagne d'une petite pluie froide qui nous transit. Il ne faut pas compter sur la zriba : le froid et le manque de bois ne nous permettent pas de conserver la moindre illusion à cet égard ; aussi, ne tardons-nous pas à rentrer dans nos appartements de toile.

[1] *Khemamsa*, au singulier, *khammas* (de *khamsa*, cinq), espèce de métayers, de fermiers auxquels on donne le cinquième de la récolte, semences prélevées.

La journée du 11 janvier est employée à rectifier quelques détails du convoi. Hommes et chevaux se sont reposés : nous sommes en mesure de nous enfoncer dans le désert. Le temps n'a pas changé ; toujours ce vent glacial chargé de sable et de pluie. Les Chasseurs d'Afrique de l'escorte maugréent contre ce chien de pays, où Dieu, disent-ils, n'a jamais dû passer, et ils se demandent si ça été bien la peine de se déranger pour s'emparer d'une terre aussi déshéritée. Quelques-uns prétendent qu'ils n'y viendront pas manger leur retraite, et que ce n'est pas là où ils demanderont une concession, quand bien même on leur laisserait entrevoir la perspective de faire, un jour, partie du conseil municipal de la localité. Tout le monde trouve la journée extrêmement longue, et aspire au moment du départ, bien que la route de demain ne nous montre à l'horizon rien d'extraordinairement séduisant.

L'ar'a Sid Ahmed, qui doit nous quitter demain matin pour remonter vers le Tell, vient nous faire ses adieux dans notre tente. Il veut bien accepter un *garou* [1], et, la main sur son cœur, il nous souhaite la santé et le succès. Nous le saluons, et il se retire en nous donnant sa bénédiction : — « *Ebqaou âla el-khir.* » — Restez sur le bien !

La mission du chef du Bureau arabe de Tiharet, le capitaine Cerez [2], étant terminée, il allait aussi regagner le chef-lieu de son cercle. C'est avec un grand regret que nous nous en séparions : bien qu'il ne fût resté que quelques jours avec nous, son affabilité et la rondeur aisée de ses manières lui avaient conquis toutes nos sympathies. Nous voulons ajouter qu'outre ces qualités, le capitaine Cerez est un officier extrêmement distingué, et, pour nous,

[1] *Garou*, de l'espagnol *cigarro*, cigare. Les Arabes, qui ne réservent la qualification abréviative de *Si*, *soigneur*, que pour les marabouts ou les savants de distinction, ne veulent, pour rien au monde, la donner à un *cigare* ; aussi, tous disent-ils *garou*, et non si*garou*.

[2] Devenu général de division.

l'un de ceux qui ont le mieux compris et mené les Affaires arabes : une parfaite connaissance des indigènes, de la dignité sans hauteur, de la vigueur sans rigueur, de la bonté sans faiblesse, de plus, une grande activité et beaucoup d'esprit militaire : tous ces précieux avantages, en lui mettant les Arabes dans la main, le rendent particulièrement apte à l'exercice d'un commandement en Algérie.

Nous recevons ses adieux en échange des nôtres, et il nous quitte désespéré de ne pouvoir prendre part à notre expédition.

La nuit a été extrêmement froide ; un vigoureux vent du nord-ouest est venu assaillir nos tentes et nous cracher du sable au visage, bien qu'entortillés dans nos bernous, nous nous fussions crus à l'abri de ses insultes. Nous attendons le jour avec impatience, et le trompette, par extraordinaire, serait bien accueilli; mais le maladroit ne sait pas profiter de ces bonnes dispositions. Il évite, cependant, l'humiliation d'être réveillé par le capitaine C. lui-même, qui l'en menace, en nous sonnant quelques minutes plus tôt la diane tant désirée. Hâtons-nous de fuir ce bivouac, qui ne nous aura laissé que des impression dépourvues de toute gaîté, et franchissons le seuil de cette porte du désert. Qu'allons-nous trouver de l'autre côté ?...

CHAPITRE IX

La porte du désert. — Une tempête dans les sables. — Un repas sans eau. — Le bivouac d'El-Menïa. — Chacun creuse son puits. — Les rivières souterraines. — Le rocher monumental. — Le mkhazni bach-saqa. — Le qaïd des Oulad-Iâqoub-ez-Zrara. — L'ouad Zergoun, paradis terrestre du Sahra. — Les Sahriens et la botanique. — L'emplissage des greb. — Les qbab dans le Sahra. — Les chameaux-marabouts. — Les moutons de monseigneur Hamza. — La bastonnade. — Le chamelier Mimoun-ben-Della. — Les Anglais et les Français en expédition. — Le laconisme des guides. — La venue des chefs des goums au-devant du colonel dans l'ouad El-Macek. — La Chebka. — L'homme au mehari. — La djemaâ de Methlili. — Les colonnes françaises sous les palmiers de Methlili. — La revue. — L'oasis de Methlili et son qseur. — L'assemblée du peuple. — La destruction du mqam. — La dhifa. — La langue franque ou sabir. — La députation des villes du Mzab.

Le 12 janvier, à sept heures du matin, nous quittions cet affreux bivouac d'El-Maïa pour nous enfoncer dans le Sud. Le froid a cessé ; mais le vent du sud-ouest (*chihili* [1]) souffle avec furie, et soulève devant nous des tourbillons de sable dans lesquels nous ne tardons pas à être engagés. Partout, autour de nous, ce n'est que désolation et aridité. Plus de gais propos. Les Chasseurs se taisent ; de temps en temps, cependant, un : « Quel « chien de pays ! » parti d'un capuchon, amène des grognements approbatifs indiquant que celui qui a jeté l'observation est dans le vrai, et qu'il a exprimé l'opinion de la majorité. Les Spahis, embernoussés du haut en bas, ne soufflent mot ; le temps n'est pas favorable pour

[1] Le *chihili* prend aussi les noms de *simoum* et de *choub*.

roucouler un chant d'*âcheuq* (d'amour) ou de guerre. Que leur importe aujourd'hui l'absence de leur *gazelle ?...* Tout est tristesse et mélancolie dans notre petite colonne. Décidément, El-Maïa est bien la porte du désert ! La halfa, notre vieille compagne de route depuis les Hauts-Plateaux, a disparu pour faire place à quelques maigres touffes de helhal. Le chih s'opiniâtre à vouloir vivre dans ces régions désolées, mais c'est en vain ; dans quelques heures, il n'en sera plus question. Le sable et la pierre ont remplacé la végétation relativement vigoureuse du Djebel-el-Eumour ; tout devient chétif et rabougri.

Au bout d'une heure de marche, nous coupons une longue bande verte qui tranche crûment sur la plaine dorée par les sables, et qui court en serpentant vers le sud ; on peut en suivre au loin les méandres, que jalonnent des térébinthes, des genêts et des tamarix. Cette bande de verdure est l'ouad El-Maïa. Nous passons sur la rive gauche de cette rivière, tandis que le convoi se prolonge dans son lit. Une immense plaine se développe devant nous. Le sol a changé de nature : nous marchons sur un gravier très fin mêlé de charmants petits cailloux de diverses couleurs ; nous en faisons collection. Le terrain que nous parcourons paraît avoir été, autrefois, baigné par les eaux : il est consistant et complètement dénué de végétation, absolument comme le lit de gravier d'un fleuve. La plaine est hérissée de nombreuses *gour* (plateaux) élevées de quelques mètres seulement au-dessus de son niveau, comme des îlots dans la mer. A mesure que nous avancons, la couche de sable devient plus épaisse. Le vent du nord-ouest, qui nous prend d'écharpe, soulève autour de nous des tourbillons de sable qui nous enlacent dans leurs hélices ; obligés de fermer les yeux, nous laissons à nos chevaux le soin de nous conduire ; bientôt ils ne veulent plus marcher, et se campent la croupe au fort de la bourrasque. On

n'y voit plus à deux pas. D'épaisses colonnes de sable se dressent devant nous comme pour nous barrer le passage; elles donnent à l'atmosphère une teinte jaune-sale, et s'avancent en tournoyant, semblables à des géants exécutant une ronde insensée. C'est, bien certainement, Ez-Zoubâa, ce démon terrible qui préside aux troubles de terre, qui mène la danse furieuse des éléments. Ses odieux serviteurs en composent l'orchestre diabolique, et donnent la chasse à la trombe en sifflant leur strident *âzif*, qui semble la plainte lugubre des damnés. Nos guides ont perdu leurs repères dans cet accès de folie des éléments; nous sommes séparés l'un de l'autre; impossible de nous réunir et de nous masser. A chaque instant, le sol change de configuration : les *nebqat* [1] sont jetées dans les ravines qui, à leur tour, deviennent des dunes. Cette désagréable situation nous remet en mémoire les vers de Delille sur les soldats de Cambyse ensevelis dans les sables de la Libye :

« Comme une vaste mer le souffle impétueux,
Ecartant, ramenant ce flot tumultueux,
Fouette d'un sable ardent leur brûlante paupière,
Ferme leur bouche à l'air, leurs yeux à la lumière ! »

Le sable pénètre, en effet, par les yeux, par les oreilles, par les narines, par la bouche; nous en sommes asphyxiés, suffoqués : le gosier se sèche; la respiration devient difficile. Si ce dévergondage du vent et des sables doit durer longtemps, nous ne savons trop ce que nous deviendrons. Qu'y faire?... Attendre et s'en remettre à la grâce de Dieu. Il n'y a que ce parti à prendre; nous nous empressons de le saisir.

La tempête nous laisse cependant un moment de répit; nous en profitons pour tâcher de nous grouper. Le colonel décide qu'on s'arrêtera sur place; le trompette

[1] *Nebqat*, petites dunes de sable.

sonne aux quatre points cardinaux pour rallier la petite colonne, qui n'a pas pu garder ses rangs; mais c'est longtemps en vain; le son s'enroule autour des trombes comme le fil autour du fuseau, et ne parvient pas à destination. Enfin, à force de cris, de recherches, on parvient à réunir les tronçons dispersés de la cavalerie. Nous mettons pied à terre, et nous essayons de dresser quelques tentes pour nous abriter; les piquets ne tiennent pas dans la couche de sable; après avoir tâtonné pendant quelque temps, nous finissons par trouver une petite étendue de terrain où ils peuvent mordre.

Il faut nous résigner à faire la grande halte sans eau; nous nous passerons aussi de café, et c'est dur, surtout pour nos cavaliers. Quant à nous chauffer, il n'y faut pas songer : on ne trouverait pas, en fait de végétation, dans toute l'étendue de notre horizon, de quoi se tailler un cure-dents; le vent, d'ailleurs, ne nous permettrait pas de faire du feu sur ce sol qui se déplace sans cesse sous son action. Chacun se débrouillera comme il le pourra.

Les prévoyants ne seront pas embarrassés : ils trouveront dans leurs musettes ou dans leur porte-manteau une croûte de pain pétrifiée ou une tuile de biscuit, et un morceau de mouton sauvé du repas de la veille; quelques-uns pousseront même le *lucullisme* jusqu'à se donner en dessert des fragments d'un fromage *tête de More* fouillé à des profondeurs inouïes. Quant aux insouciants, à ceux qui professent la maxime de : *Au jour le jour,* et qui, s'appuyant sur ce vers consolateur :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,

se figurent que le devoir du Créateur est de s'occuper de leur déjeuner, ceux-là, disons-nous, n'auront que l'alternative de se *serrer le ventre,* ou de chercher à attendrir le cœur d'un camarade prévoyant; car la

tempête a sensiblement éparpillé le convoi de chameaux portant les vivres et l'eau, et il ne faut pas compter en avoir des nouvelles avant notre arrivée au bivouac. Tout le monde mange cependant, ou à peu près : l'armée n'a pas de mauvais riches, et jamais la fourmi n'y repousse la cigale ; elle la gourmande bien un peu sur son imprévoyance ; mais enfin elle donne. Les chevaux sont plus heureux ; ils peuvent toujours compter sur la musette d'orge de précaution qu'ils portent en croupe ; on la leur fixe au nez, et ils ne se font pas prier pour y plonger jusqu'aux yeux.

Le vent s'apaise un peu pendant notre repas de *mouton* (c'est-à-dire sans boire) ; mais le paysage n'est pas tellement séduisant, que nous soyons tentés de prolonger notre séjour sur ce point inhospitalier. Aussi, l'ordre de monter à cheval est-il parfaitement accueilli. Nous nous remettons en marche à midi. On aperçoit, au loin, sur notre gauche, le convoi de chameaux divisé en petits paquets tigrant le sol de leurs masses roussâtres.

A une heure et demie, nous arrivons sur une rivière de sable, en un point nommé El-Menïa, et nos guides nous disent : — « C'est ici qu'est le bivouac ; vous pouvez « y dresser vos tentes. » Si la gravité arabe nous était moins connue, nous pourrions croire à une plaisanterie de la part des guides : la rivière est bien là ; ses berges dégradées, des troncs d'arbres échoués dans les anses, d'épais gazons accrochés dans les branches comme des chevelures scalpées à la ceinture d'un Peau-Rouge, tout cela annonce bien que l'ouad a ses colères, ses violences, ses impétuosités, et que ses eaux, lancées à fond de train, sont alors sans pitié pour les malheureux végétaux qui ont l'imprudence de trop s'approcher de ses bords. Mais aujourd'hui, les flots paraissent avoir été maudits et immobilisés par quelque saint marabout courroucé, et nous nous voyons déjà réduits à faire nos ablutions avec

du sable, à moins, cependant, que notre guide ne soit de force à renouveler le miracle hydroscopique de Moïse au mont Horeb.

Le désappointement se lit sur tous les visages français : nous avons bien la ressource de l'eau des outres puisée à El-Maïa et forcément économisée ce matin ; mais nous comptions sur de l'eau fraîche, et rien autour de nous ne nous révèle la présence du précieux liquide. Nos guides qui, déjà, ont mis pied à terre, rient dans leurs capuchons de la longueur de nos mines, sans doute. Nous voulons en avoir le cœur net ; l'officier d'ordonnance, qui parle l'arabe, est expédié vers l'un d'eux pour lui demander si c'est bien le bivouac qu'il lui avait tant vanté la veille, *demeure excellente* où nous devions trouver l'abondance. L'officier d'ordonnance fait observer au guide qu'il faut rabattre la moitié au moins de cette abondance, puisque l'ouad est complètement à sec. Le guide, de l'air de Sidna Aïça (Jésus [1]), quand le doute semblait pénétrer dans l'esprit de ses apôtres, hausse les épaules, et se contente de répondre, en montrant la rivière d'un signe de tête : — « Que chacun creuse son puits. » Le laconisme de ce renseignement n'est pas de nature à nous tirer d'embarras, et l'opération de creuser un puits par tête ne nous paraît pas d'une exécution très pratique. Le guide, qui voit bien que nous ne sommes pas parfaitement convaincus, daigne ajouter à l'appui de sa réponse : — « Il y a quatre mois, Sid Mohammed-ben-Abd-Allah désaltéra ici, tant bêtes que gens, cent cavaliers et six cents fantassins montés sur des mehara ; Sidi Hamza, il y a moins de

[1] Les Musulmans regardent Jésus, fils de Marie, qu'ils nomment Sidna Aïça (notre Seigneur Aïça), comme un prophète ; mais ils nient qu'il soit le fils de Dieu. Sa mission sur la terre aurait été, d'après eux, la confirmation du Pentateuque, et Dieu lui aurait donné l'Evangile, qui contient la direction et la lumière, comme il a donné le Qoran à Mahomet. Les Musulmans croient aussi que Jésus n'a pas été crucifié, et qu'un homme qui lui ressemblait a été mis à sa place.

deux mois, y but avec cinq cents hommes de goum, et il n'y avait pas plus d'eau qu'aujourd'hui ; je le répète : — « Que chacun creuse son puits. » Il faut donc creuser son puits. Tout le monde le sait bientôt dans notre petit camp.

Ce mode d'existence commençait déjà, cependant, à paraître insolite à quelques-uns de nos Chasseurs d'Afrique tout fraîchement arrivés de France : puiser de l'eau, très bien ; mais creuser son puits leur semblait quelque chose d'excessif. Plus d'un regrettait, sans trop l'avouer, ces bons gîtes de la patrie où l'on arrive tout pimpant après une promenade de quatre ou cinq heures entre les arbres, les jardins, les jolies rivières et les joyeux villages ; plus d'un songeait au billet de logement, source de mille aventures galantes, au bon accueil dans la maison de l'hôte, où l'on manque toujours de vingt-quatre heures la conquête de la bourgeoise ou la séduction de la servante ; plus d'un soupirait après la place au feu et à la chandelle. Là, au moins, on n'avait pas besoin de creuser son puits ; la crémaillère prêtait volontiers ses dents à la marmite de l'hospitalité ; si les membres étaient engourdis par le froid, ce n'est pas la brassée de sarment qui manquait, et l'on n'avait pas besoin, comme à El-Menïa, de ramasser péniblement un fagot de fétus de paille dont le feu ne faisait qu'une bouchée... Dans ces affreux déserts, pas une âme ! pas un vivant ! des mois entiers sans apercevoir une femme, cette boisson du cœur ! L'immensité, le vide autour de soi ! rien où le regard puisse se reposer ! Jamais le son des cloches babillardes jouant à la balançoire dans leurs riants clochers ! pas de vertes prairies où ruminent nonchalamment couchées de jolies vaches rouge tendre ! pas de ces gardeuses joufflues suant la santé par tous les pores en tricotant et en chantant une complainte ! pas de ruisseaux qui bavardent en roulant leur cristal sous des berceaux de fleurs !... Ah ! il faut

aller au désert pour comprendre tout ce que vaut notre bonne et belle France !

En un clin d'œil, les tentes sont dressées dans un angle formé par deux collines de sable disposées en paravent, et chaque homme, après avoir mis son cheval à la corde, se dirige, muni d'une gamelle, et en branlant la tête d'un air de doute, vers le mystérieux ouad. Cent foreurs, agenouillés dans le sable, se mettent à gratter le sol à l'aide de leurs petites gamelles, lentement d'abord, comme des gens persuadés qu'ils font un travail inutile. Après de fatigants déblais, nos puisatiers remarquent cependant que le sable devient de plus en plus humide à mesure qu'ils creusent; cette découverte leur donne du courage ; les gamelles continuent leur œuvre ; les foreurs excavent avec l'enthousiasme d'un mineur qui est sur la trace d'un riche filon. Les plus tenaces (car plusieurs ont renoncé) ont, enfin, la satisfaction de voir, à un demi-mètre environ de profondeur, filtrer goutte à goutte, à travers le sable, une eau qui, bien que n'étant pas d'abord d'une limpidité sans reproche, promet, à condition qu'on la puisera avec précaution, de noyer les grains de sable qu'elle tient en suspension. Après des prodiges de patience, chaque homme parvient à en recueillir pour ses besoins et pour ceux de son cheval, à la condition, toutefois, que ni l'un ni l'autre ne se montreront pas trop exigeants.

Le guide, s'approchant alors de l'officier d'ordonnance, qui a paru douter, lui dit d'un air triomphant : — « Tu le vois, « *men djedd oudjed,* — celui qui cherche trouve ; — *men sbeur nal,* » — celui qui patiente obtient. Nous avons, en effet, obtenu ; mais ce n'a pas été sans peine.

Le singulier ouad, qui voile si mystérieusement ses eaux, et que nous venons de trouer en écumoire, est, cependant, une rivière de notre connaissance : c'est l'ouad El-Meleh (la rivière du Sel), que nous avons laissé filer au sud-est pendant que nous nous jetions au sud

dans la direction d'El-Maïa. Après avoir festonné capricieusement comme s'il voulait visiter Tadjerouna, l'ouad El-Meleh paraît changer d'avis à hauteur de ce qseur, et se précipite dans le sud où nous le retrouvons. Mais qui le reconnaîtrait ? Que sont devenues ses eaux aussi belles que perfides ? On dirait que, lasses de tromper, fatiguées de cette existence brillante mais stérile, elles ont voulu faire pénitence, s'humilier en se couvrant de sable, et redevenir, après ces épreuves, bonnes et douces aux lèvres du pauvre voyageur dont elles se sont si longtemps moqué. Aussi, aujourd'hui, sont-elles bénies de tous, bien qu'elles ne soient plus des eaux *faciles*, et que leur extrême modestie donne beaucoup de peine à ceux qui les cherchent.

Le phénomène dont nous venons de parler n'est pas particulier seulement à cette portion de l'ouad El-Meleh sur laquelle nous bivouaquons ; toutes les rivières sahriennes gardent leurs eaux jusqu'aux limites des montagnes qui les leur versent ; puis, entrées dans la région des sables, leurs thalwegs se comblent, et les eaux, ne trouvant plus qu'un sol spongieux, poreux, ne peuvent se maintenir à la surface de ce nouveau lit, et leur écoulement se fait souterrainement. Par les grandes pluies, cependant, l'impétuosité et le volume des eaux roulées ne permettant pas leur infiltration immédiate, elles parviennent à courir sur leur fond de sable jusqu'aux *dhaïat* qui leur servent de tombeaux. D'après la tradition, tous les grands ouïdan (rivières) sahriens ont été des rivières d'eau courante à ciel ouvert, et les Oulâd-Iâqoub-ez-Zrara ne doutent pas que leur ouad Zergoun, qu'ils vantent tant, n'ait, autrefois, promené fièrement ses eaux à la face du soleil jusqu'à la *Dhaïet el-kahla* (le bas-fond noir), où il disparaît. Ce qui donne une certaine valeur à cette croyance que les principales rivières sahriennes ont coulé à ciel ouvert, et que leur lit de sable d'aujourd'hui n'est pas leur fond primitif, c'est que, partout où, le long

de leur cours, on creuse des puits, on trouve l'eau à peu de profondeur.

Maintenant que nous avons surpris son secret au mystérieux ouad, visitons les environs de notre bivouac. Nous passons sur la rive droite. Un de nos guides, qui nous accompagne dans cette excursion, nous explique l'usage des nombreuses *djâbiat* (petits bassins) creusées sur cette rive : ce sont des abreuvoirs qu'on emplit avec l'eau recueillie dans les puits de l'ouad.

Bien avant que nous touchions à El-Menïa, une sorte de construction roussâtre aux formes lourdes et massives s'était montrée devant nous à l'horizon, et avait attiré notre attention. Nous nous étions perdus en conjectures sur la nature de ce monument (car la majorité avait décidé que ce ne pouvait être qu'un monument, malgré l'invraisemblance de cette opinion). Plus nous en approchions, plus la majorité paraissait être dans le vrai : on pouvait déjà juger que l'édifice est de forme quadrangulaire, que son élévation est de vingt mètres au moins, et on distinguait parfaitement une ligne de colones trapues soutenant sa terrasse. C'était, du reste, gracieux comme un éléphant ; ce ne pouvait être qu'un mausolée, un second exemplaire, à la forme près, du martyrisé, sondé, éventré *Qobeur er-Roumïa* (tombeau de la Chrétienne ou de la Roumie), situé entre Alger et Cherchel, monument qui, malgré le supplice de la question que lui a infligé la curiosité scientifique des archéologues, s'obstine à ne pas vouloir dire qui il est, énigme en pierres de taille qui attend encore son Œdipe (1).

(1) Nous dirons qu'il résulte des feuilles opérées, en 1865-1866, par deux savants archéologues algériens, MM. Berbrugger et O. Mac-Carthy, que ce monument aurait été affecté à la sépulture des rois indigènes qui régnèrent à Julia-Cæsarea (Cherchel). Bien qu'aucun indice ne fût venu confirmer cette hypothèse, il paraît probable cependant qu'il aurait renfermé les cendres de Juba II et de Cléopâtre Séléné, sa femme. Juba II mourut en l'an 23 de notre ère.

Nous avons hâte d'éclaircir nos doutes. Aucun voyageur indigène, que nous sachions, n'a encore parlé de notre mausolée (ce doit être un mausolée) ; c'est donc à nous que va revenir l'incomparable gloire de sa découverte. Pourvu, pensons-nous, que nous ayons le bonheur de trouver au pied du monument quelque pierre plus ou moins fruste (l'enseigne de la maison décrochée du fronton, par exemple) ! Nous possédons entre nous tous assez d'imagination et encore assez de latin pour faire un très long rapport sur ce *tumulus*, rapport qui aura le saisissant avantage de fixer le monde savant sur ce point si controversé de la domination des Romains dans le Sahra, bien que, cependant, les deux *bonshommes* [1] gravés sur une pierre trouvée à Thyout, dans l'expédition de 1849, aient déjà jeté un grand jour sur cette importante question.

Notre tumulus s'élève à quelques centaines de mètres de la rive droite de l'ouad ; à mesure que nous approchons, les illusions de ceux de nos camarades qui penchent pour une ruine reçoivent des atteintes bien amères. Ils n'en disent rien ; mais leur amour-propre souffre visiblement. Pour les consoler, je déclare qu'on pouvait s'y tromper. De près, notre monument n'est plus qu'un gros rocher roux élevé d'environ dix mètres au-dessus du sol : la question romaine va donc encore rester indécise.

Ce rocher n'en est pas moins extrêmement remarquable : c'est une sorte de temple dont le Temps, un jour qu'il était moins pressé que de coutume, sans doute, a essayé, avec sa faux en guise de ciseau, d'ébaucher les sculptures. On voit que le bonhomme ne possède pas à

[1] Pendant l'expédition de 1849 dans les qsour de l'ouest de la province d'Oran, on trouva une pierre sur laquelle étaient gravés grossièrement, et comme avec la pointe d'un couteau, deux *bonshommes* qui, par le style, appartenaient à la manière des sculpteurs en pain d'épice. Deux ou trois archéologues de la colonne n'hésitèrent pas à mettre cette œuvre sur le compte des Romains. Donc, les Romains ont eu des postes dans cette partie du Sahra.

fond les règles de l'art (il n'a jamais pu s'en occuper sérieusement), et que sa main n'est rien moins que sûre. Tous ces détails sont, en effet, tremblotants, inachevés. Une corniche court autour du temple; des aiguilles grossièrement effilées pendent en stalactites entre un rang de colonnes à chapiteaux bizarres et à bases informes. Un troupeau fantastique, à toisons épaisses et fournies, semble avoir été frappé d'immobilité au moment où il paissait au pied du monument.

Ce rocher, qui paraît être une dune solidifiée, ou les restes d'un mamelon sablonneux ridé et raviné par les larmes du ciel, est terminé par une plate-forme sur laquelle on arrive au moyen d'une rampe assez douce. Une tombe, creusée sur cette terrasse, renferme la dépouille d'un saint marabout dont on n'a pu nous dire le nom.

Du haut de cet observatoire, on peut remarquer que la tempête du matin s'est fait sentir au loin : le pays, moutonné de petites dunes, rappelle la mer à la suite d'un gros temps. Après avoir examiné pendant quelque temps cette terre désolée, ces espaces fauves, qui sont loin de faire pressentir les richesses de l'ouad Zergoun, dont les Oulad-Iâqoub-ez-Zrara nous disent tant de merveilleuses choses, nous regagnons notre bivouac en enfonçant dans le sable jusqu'à mi-jambe.

Nous sommes décidément dans la troisième zone végétale, celle du *drin* [1]; la halfa est détrônée par cette plante de la région des sables, autour de laquelle gravitent, comme des satellites, le *baguel* [2], la *djifna* [3], la *mlhafet el-khadem* [4] (le voile de la négresse), le *rguig* [5] (le mince, à cause de la finesse de ses tiges); quelques touffes de *senr'a* dépaysées se mêlent timidement à ce cortège.

[1] *Drin, — arthratherum pungens.*
[2] *Baguel, — anabasis articulata.*
[3] *Djifna, — gymnocarpus decandrum.*
[4] *Mlhafet el-khadem, — bubania feeï.*
[5] *Rguig, — helianthemum sessiliflrum.*

Les mkhaznia du colonel ont pu constituer la zriba au moyen d'une corvée de tamarix qu'ont faite les sokhkhrara (requis par corvée) sur les bords de l'ouad El-Meleh. Le soir, les panaches vert tendre et les branches de cet arbuste pétillent en se tordant dans des flammes d'un bleu de saphir.

Nos cavaliers ont préféré employer à matelasser leurs tentes, plutôt que de les livrer aux flammes, les plantes que nous fournit le bivouac. La température est, d'ailleurs, redevenue molle et tiède ; le ciel est éblouissant de clartés ; les étoiles, clouées pêle-mêle et à la diable au plafond céleste, clignotent dans le bleu foncé et semblent nous lancer des œillades ; autour de nous, le calme et des vagues blondes portant une touffe de drin en aigrette ; au loin, un bruissement semblable à un long soupir : c'est le vent qui demande piteusement pardon aux tamarix et aux plantes naines de la brusquerie qu'il a mise dans ses baisers de ce matin.

Notre zriba, ce soir, est silencieuse ; on est encore sous l'influence des deux mauvais jours d'El-Maïa et de la tempête d'aujourd'hui. On éprouve aussi cette crainte respectueuse, ce serrement de cœur dont on ne peut se défendre devant ces imposants spectacles de l'immensité et de la majestueuse grandeur, le désert et la mer, ou le seuil de nos vieilles cathédrales. Cette disposition à la mélancolie, et le bois, qui va nous manquer, font lever la séance de bonne heure. Nous allons donner un coup d'œil à nos chevaux pour nous assurer qu'ils sont couverts du *djelal* (caparaçon) et bien entravés. Quelques-uns sont déjà couchés ; d'autres essayent de mâchonner de ces rudes plantes du Sahra, qui ne consentent guère à se laisser manger que par les chameaux. Une douzaine de Spahis, méprisant les douceurs de la tente, dorment, la tête sur une touffe de senr'a, mieux sans doute que sur le lit du Baïlek. Quelques chameliers,

groupés autour d'un maigre feu de tamarix, traitent une question pleine d'intérêt et de charme pour l'Arabe, celle du *douro* (pièce de cinq francs). Les factionnaires tissent leurs deux heures de chemin en allant et venant, comme la navette, dans l'étendue des trente pas réglementaires : nous pouvons donc aller nous coucher.

Nous quittons, le 13 janvier, à six heures et demie du matin, le bivouac d'El-Menïa, et nous prenons notre direction au sud. La journée s'annonce belle et pure; nous attendons l'apparition du soleil pour lui en faire notre compliment. La marche de nos chevaux est alourdie par une grande quantité de petites dunes coiffées de senr'a ou de drin; une goutte d'eau et un rayon de soleil tombés du ciel ont fait, en quelques semaines, d'une graine microscopique une plante vigoureuse qui se cramponne à la dune de ses mille petites mains.

Les chameaux marchent aujourd'hui d'un pas bien décidé, et leurs conducteurs paraissent bien joyeux; leur bâton, placé en travers sur la nuque, et servant de point d'appui aux deux bras, à la manière des ours savants, ils se groupent en petits paquets, et l'un d'eux murmure une longue et monotone litanie dont le refrain est repris en chœur : c'est une interminable légende attribuée à Zeïd, le fameux barde des Bni-Amer.

Mais pourquoi toute cette joie? Ces cavaliers qui piquent droit sur nous vont peut-être nous l'expliquer. Le mkhazni *bach-saqa* [1] du colonel se lance au-devant

[1] Les chefs indigènes ont, généralement, un de leurs serviteurs qui, en marche ou en expédition, porte en sautoir, à l'aide d'un cordon, une *thaça* (tasse) d'argent destinée à puiser de l'eau pour rafraîchir son seigneur quand il passe à proximité d'une source, d'un puits ou d'un ouad. Le *bach-saqa*, au passage des rivières, emplit son vase, sans descendre de cheval, au moyen d'un cordon qui est fixé à l'anse de la *thaça*. Autrefois, le porte-tasse d'un baï était appelé *qaïd eth-thaça*. Les anciens commandants de colonnes françaises avaient aussi adopté l'usage de la *thaça*, particulièrement pour goûter les eaux.

Les Turcs appelaient leur porte-tasse *bach-saqa*.

d'eux pour les reconnaître : c'est le qaïd des Oulad-Iâqoub-ez-Zrara, Eth-Thahar-ben-El-Fathmi, qui vient, suivi de quelques-uns de ses serviteurs, faire les honneurs de son pays au colonel. Nous sommes, en effet, sur les terres de parcours des Oulad-Iâqoub. Après le cérémonial d'usage, le qaïd remonte à cheval, et marche auprès du commandant de la colonne pour pouvoir, au besoin, répondre à ses questions.

Bien que le soleil, comme nous l'avions prévu, se soit levé dans toute sa gloire étincelante, nous éprouvons cependant une vague tristesse en parcourant ces mornes plateaux, pauvres à ne pouvoir offrir à déjeuner à un oiseau. Le colonel lui-même ne peut se défendre complètement d'une certaine appréhension à l'aspect de ces espaces stériles, inhospitaliers, où aucun être animé ne fut jamais convié à la dhifa de Dieu. Sous cette influence, il interroge le vieux qaïd sur les ressources de son pays en eau, en bois et en fourrages, ressources qui ne promettent pas l'abondance, s'il faut en juger par ce que nous en voyons. La colonne coupe précisément, en ce moment, une rivière à sec qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'ouad El-Meleh, sur lequel nous avons bivouaqué. La question du colonel paraît sans doute exorbitante à Eth-Thahar-ben-El-Fathmi ; car, se tournant vers lui, et le regardant de l'air d'un homme qui croit avoir mal entendu, il lui fait attendre sa réponse pendant quelques instants. Revenu de sa stupéfaction, il lui dit enfin : — « Mais tu es sur l'ouad Zergoun !... Alors, que « crains-tu ?... Tout y est en abondance, et, avec un peu « plus d'eau, ce serait le paradis de la terre ! » La rivière sans eau que nous venons de traverser est, en effet, l'ouad Zergoun, l'Éden des Oulad-Iâqoub et de leurs nombreux troupeaux de moutons et de chameaux. Nous comprenons à présent la rapidité de l'allure de nos caméliens, qui flairaient de loin l'arome des grosses

plantes ligneuses de l'ouad, et nous avons l'explication de la joie des sououaga, qui étaient heureux du bonheur qu'allaient goûter leurs animaux.

Pour être un paradis relatif, l'ouad Zergoun n'en est pas moins un paradis. Ce n'est pas la Saône, certainement, avec ses rives fleuries, ses gras pâturages et sa plantureuse végétation ; mais le pasteur nomade n'en demande pas tant : pourvu que ses chameaux et ses moutons, qui sont toute sa fortune, trouvent à manger et à s'engraisser, il n'en veut pas davantage. Pour lui, il n'est pas exigeant : un peu de lait et de fromage, ou des dattes, lui suffisent. Il ajoutera en hors-d'œuvre à son maigre repas quelques *terfas* [1] quand, par fortune, il en trouvera dans les sables ; parfois un lièvre viendra donner dans le rayon d'action de son bâton, et cette étourderie lui coûtera la vie. Mais ce sont là des jours de gala.

Comme toutes les rivières sahriennes, l'ouad Zergoun n'est pas riche en eaux ; ses r'dir en conservent quand le ciel a bien voulu y verser ses pluies abondamment. Mais qu'importe aux Oulad-Iâqoub ? A défaut d'eau, gens et bêtes se contenteront du lait des chamelles, et une bonne chamelle peut abreuver quatre chevaux.

Pour donner une idée de la succulence et de l'abondance des pâturages de l'ouad Zergoun, les Sahriens disent qu'un père de famille qui a sept fils peut donner à chacun d'eux son fromage.

Nous avons hâte de nous enfoncer dans cet Eden qui doit, dit-on, nous faire oublier l'affreux pays que nous avons traversé depuis El-Maïa. La colonne suit la rive gauche de l'ouad ; son lit est jalonné d'un chapelet de petits r'dir à peu près épuisés ; la végétation commence à

[1] *Terfas*, espèce de truffe blanche qu'on trouve dans les terrains sablonneux. Les Sahriens la découvrent avec une habileté qui humilierait, bien certainement, les animaux qui, dans notre Périgord, jouissent de cette précieuse faculté.

s'y montrer timide et basse d'abord, puis plus touffue et plus haute à mesure que nous avançons. De beaux tamarix secouent leurs panaches à notre passage et semblent nous dire que nous sommes les bienvenus. Les chameaux ne perdent pas une bouchée des savoureuses plantes que le Créateur leur sert ici si généreusement; quelques-uns d'entre eux, qui ne réussissent pas à enlever du premier coup de mâchoire une portion un peu exagérée, sont insensibles au stimulant du bâton du chamelier, et paraissent plus disposés à faire l'abandon d'une partie de leur corps qu'à lâcher prise. Ils ont visiblement l'air de regretter que leur train de derrière ne puisse pas se passer de leur tête, qu'ils attarderaient volontiers pour fouiller à fond une touffe pleine d'attraits.

Le terrain s'accidente légèrement; la vallée est resserrée et encaissée à droite et à gauche par des escarpements argileux, dans lesquels les pluies ont sculpté des colonnes surmontées de leurs chapiteaux, des clochetons, des saints dans leurs niches, des madones avec leurs longues robes coniques pareilles à des cloches, et des animaux de forme bizarre, qui semblent appartenir au monde antédiluvien.

A huit heures et demie, nous arrivons en un point nommé El-Haïrech, sur un beau r'dir que les troupeaux ont un peu respecté. Nous y faisons la grande halte.

Nous nous remettons en marche à dix heures. La colonne longe un fossé large et profond d'un mètre, jalonné de petits r'dir ; ce fossé, dont nous remontons le cours, s'épanouit en petits canaux qui portent la vie et la fraîcheur dans cette partie de la vallée de l'ouad Zergoun. C'est une oasis de verdure où les troupeaux trouvent, au printemps, d'excellents et abondants fourrages. La vallée s'élargit au fur et à mesure que nous descendons l'ouad ; la végétation y devient plus épaisse, plus serrée ; de gros buissons trapus de plantes ligneuses couvrent le terrain que nous parcourons. A une heure,

nous arrivons sur le beau r'dir de Sidi-Mohammed-ben-Chachour, et nous dressons nos tentes dans le lit de l'ouad Zergoun, au milieu des tamarix.

Notre bivouac est délicieux : nous y avons de la verdure, des arbres, d'une seul espèce, il est vrai, mais, en conscience, il ne nous est pas permis, à Ben-Chachour, de nous montrer exigeants, bien que nous soyons dans le paradis terrestre des Oulad-Iâqoub. Il ne faut pas, par exemple, s'écarter de ce paradis, car l'enfer n'est pas loin : en dehors de la bande verte de l'ouad, nous retrouvons les sables et leur maigre végétation.

Dès que nos chameaux des Harar sont débarrassés de leurs charges, ils s'empressent d'aller goûter de nouveau les plantes de l'ouad Zergoun pour savoir définitivement, sans doute, si elles peuvent soutenir la comparaison avec celles des Hauts-Plateaux. Leur opinion est lente à se former ; car, à huit heures du soir, quelques-uns d'entre eux ne paraissent pas encore fixés, et les convoyeurs ont besoin, pour les faire rentrer au bivouac, d'employer des arguments contondants.

Le colonel décide que nous ferons séjour à Ben-Chachour ; plusieurs raisons lui dictent cette détermination. La tempête de neige qui nous a assaillis dans le Djebel-el-Eumour, et les froids que nous avons éprouvés dans ces montagnes et à El-Maïa ont sensiblement affaibli notre réquisition de chameaux des Harar ; il est indispensable de donner un jour de repos à ces animaux dans un bon bivouac, d'aviser à alléger ceux qui sont assez forts pour nous suivre, et de remplacer les plus faibles. Nous allons aussi avoir à franchir quatre marches sans eau ; il nous faut des *greb* (outres) pour en transporter. Le colonel ordonne aux Rzigat, des El-Ar'ouath-Ksal, et aux Oulad-Iâqoub-ez-Zrara de lui fournir deux cents chameaux et cinq cents peaux de bouc. Bien que le pays soit épuisé par les réquisitions successives des colonnes de Sid

Hamza, du commandant supérieur de Tiharet et de celui de Géryville, qui nous ont précédés dans ces contrées, les deux cents chameaux et les cinq cents *greb* sont prêts le lendemain matin. Tout cela est arrivé à heure fixe avec une ponctualité militaire. Que de choses on peut faire avec un peuple aussi bien façonné à l'obéissance sans réplique ! Quel admirable instrument ! Mais il faut savoir en jouer.

C'est vraiment inouï ce qu'il faut de savoir-pratique, de confiance en soi, de sollicitude, d'habitude du commandement, de connaissance des Arabes, de leurs ressources, de leurs campements, à un commandant de colonne expéditionnaire dans ces régions où tout fait défaut ! Quelle responsabilité que celle d'avoir entre les mains la vie de plusieurs centaines d'hommes ! Car, enfin, qu'un rdir nous trahisse, et c'est dans ses habitudes ; qu'un guide nous égare, et cela s'est vu ; que, pendant nos quatre journées sans eau, nos chameaux soient pris de panique, et que, dans leur course désordonnée, nos peaux de bouc tombent et se crèvent ; que le soleil boive l'eau qu'elles renferment ; que le sable, quand elles sont déposées à terre, en fasse autant que le soleil ! voilà la colonne dans une situation extrêmement difficile et périlleuse. On peut juger, par cet aperçu, de ce qu'il faut de prudence à un commandant de colonne, et des précautions sans nombre qu'il aura à prendre pour bien diriger et conduire ses troupes dans le Sahra.

Le système du transport de l'eau au moyen des *greb* est, on le voit, on ne peut plus défectueux, et ne présente aucune sécurité : le chargement sur les chameaux en est difficile ; elles y sont mal assujetties ; le *chihili* (vent du sud-ouest) peut sécher, en quelques heures, toute une provision que vous gardiez précieusement, si, dans l'ignorance de cet intéressant détail, vous avez négligé, le soir, de faire à vos greb un lit d'herbes ou de rer'aïr

(sacs à denrées) pour les isoler du sable ; l'oubli de cette précaution, vous exposerait à les trouver, le lendemain matin, flasques et vides, et complètement dépourvues de cet embonpoint pansu qui faisait votre joie et votre espoir : le sable, comme un vampire, leur a soutiré, sucé le précieux liquide jusqu'à la dernière goutte. Il faut encore compter, au nombre des causes de déchet, la putréfaction de l'eau, déterminée par le goudronnage imparfait d'une certaine quantité de greb.

Nous sommes dans le vert et dans le bien jusqu'au cou ; le soleil est superbe ; l'air nous arrive chargé de toutes les odeurs des plantes aromatiques qu'il a trouvées sur son chemin ; les chameaux sont ravis ; ceux des Oulad-Iâqoub, qui viennent d'être amenés à notre bivouac, n'ont pas paru trop blessés du sans-gêne avec lequel les chameaux Harar se sont emparés de leur réfectoire. Nos chevaux ont déjà oublié les mauvais jours ; la végétation de l'ouad Zergoun n'est cependant pas complètement de leur goût ; leur palais est trop délicat pour ces fourrages ligneux. Ils en essayent quelques-uns qu'ils rejettent au loin après deux ou trois coups d'encensoir. Heureusement que l'orge, cette *oumm el-khil* (mère des chevaux), ne manque pas, et qu'ils peuvent encore compter sur la ration entière. Enfin, tous, dans le bivouac, gens et bêtes, ont retrouvé leur bonne humeur, bien que l'avenir ne soit pas riant ; mais l'avenir c'est après-demain seulement et les jours suivants.

La zriba sera brillante ; nous sommes dans le bois, et notre bûcher est de tamarix, à la flamme d'un bleu délicieusement velouté. Eth-Thahar-ben-El-Fathmi, le qaïd des Oulad-Iâqoub, est invité, avec quelques-uns des siens, à venir passer la soirée à notre bivouac. Il arrive radieux avec cette démarche monumentale des Arabes de qualité ; il ignore, sans doute, que le Prophète a écrit sous la dictée de Dieu : « Ne marche pas fastueusement

« sur la terre ; tu ne saurais ni la fendre en deux, ni « égaler la hauteur des montagnes. » Le qaïd a l'air de dire au colonel : — « Hé bien ! qu'en penses-tu ?... As-tu « encore des inquiétudes au sujet des ressources de l'ouad « Zergoun ?... Crains-tu d'y manquer de quelque chose ?.., « Ne vois-tu pas que Dieu y a été généreux jusqu'à la « prodigalité ?... Les r'dir sont pleins à ne pas y jeter « une datte sans les faire déborder ; les arbres t'y prêtent « leur ombre et leur fraîcheur ; le fourrage y est sous « tes pieds... Que te faut-il donc de plus ?... » Le colonel, qui a compris le point d'interrogation marqué dans le regard d'Eth-Thahar, s'empresse de lui faire l'éloge de son pays : — « C'est, en effet, ajoute-t-il, une véritable « *djenna* (paradis, jardin), une terre de *baraka* (béné- « diction), surtout cette année que les pluies en ont « rempli tous les r'dir. »

Comme tous les Nomades, Eth-Thahar-ben-El-Fathmi sait le nom de toutes les plantes du Sahra ; pour donner au colonel une idée de la merveilleuse richesse de son pays, il lui nomme les vingt-quatre espèces qui croissent dans l'ouad Zergoun. En lui entendant débiter cette litanie, nous sommes forcés de nous avouer humblement que, bien que, dans notre jeunesse, nous ayons, sans aucun doute, donné plus de temps à l'étude des sciences naturelles que le qaïd Eth-Thahar, il est, néanmoins, incomparablement plus fort que nous sur ces matières.

La journée du 14 janvier est employée à l'emplissage des greb ; chacun des chameliers doit en emplir une vingtaine, la charge de deux chameaux. Dès le matin, accroupis autour du r'dir, ils se livrent à cette pénible occupation au moyen de leurs *gueninat* (petites écuelles en tiges de halfa). Les outres sont ensuite déposées sur un lit de branches de tamarix à proximité des chameaux qui doivent les transporter. Nous remarquons que les chameliers, en emplissant les outres, travaillent comme

pour eux, c'est-à-dire qu'ils ne se préoccupent pas le moins du monde de la question de pureté de l'eau, et que, si leurs *gueninat* brutalisent la vase de temps en temps, cela ne tire pas à conséquence pour ces rudes enfants de la tente. De sorte que, par suite de ce mépris pour la limpidité, l'eau des outres repose nonchalamment aujourd'hui sur une couche de boue, une purée, que le mouvement de la marche devra, demain et les jours suivants, singulièrement tourmenter. Après cela, pensons-nous philosophiquement, quatre jours sont bientôt passés.

Le chargement des outres ayant présenté ses difficultés ordinaires, nous ne pouvons, le 15, quitter le bivouac qu'à sept heures et demie. Ce n'est pas sans une sorte de terreur que nous songeons au travail qui, par l'effet du mouvement de tangage particulier au chameau, doit se faire dans les greb, maintenues l'une sur l'autre au moyen d'une corde passant sous le ventre de l'animal. Chaque pas est rhythmé par un *flohh* que produit le déplacement du liquide. Ces borborygmes sourds disent assez ce qui se passe dans l'abdomen des outres, et il est hors de doute que le liquide y a définitivement fait alliance avec le solide.

Des Spahis sont chargés de la surveillance des chameaux affectés au transport du précieux breuvage. Quelques-uns de ces animaux, froissés, sans doute, de porter de l'eau qui n'est pas pour eux, se débarrassent de leurs charges assez habilement. Les outres tombent lourdement comme des cadavres, et, sous l'influence du mal de mer qu'elles ont éprouvé sur les chameaux, elles font des pertes très sensibles. A part ces petits accidents, sur lesquels il faut toujours compter, le convoi d'eau prend bientôt sa place, et tout marche à souhait.

En quittant son bivouac, la colonne s'est engagée dans une petite gorge en laissant sur sa gauche la qoubba du saint marabout Sidi Mohammed-ben-Chachour. Ces

blanches qbab plantées au milieu du Sahra, et noyées dans l'immensité [1], ont un caractère de grandeur, un parfum religieux, une poésie sauvage, qui frappe vivement l'homme d'Europe, et le force à se recueillir. Qui n'a pas vu ces monuments de la piété musulmane ne peut s'en faire une idée. Qu'on compare nos chapelles bruyantes où les sexes se coudoient, se heurtent, se confondent ; nos églises des villes où le chant des prêtres ne parvient pas toujours à dominer les cris de la rue, ou les bredouillements de l'ivrogne qui cherche le fil égaré d'un couplet bachique au cabaret voisin ; nos grandes cathédrales, où tout est fait pour exalter l'orgueil de l'homme, où l'on ne va que par habitude, pour voir ou pour être vu ; qu'on compare tout cela avec la sévère simplicité de la qoubba dans le Sahra, où l'homme est seul en présence de Dieu : six pieds carrés et une tombe entre quatre murs soutenant un dôme ; alentour, des horizons limités seulement par la voûte céleste ; pas de chants ; le silence, rien que le silence ! Parfois, rarement, un voyageur y arrête son mehari à la porte, met pied à terre, pénètre, en se courbant, dans la demeure où le saint repose du sommeil éternel, et là, le front dans la poussière, il lui demande d'être son intercesseur et son protecteur auprès de Dieu ; puis, déchirant une loque de son bernous, il la place en *ex-voto* au bout d'une baguette qu'il plante sur le tombeau du saint.

Après une demi-heure de marche, la colonne s'engage dans un terrain coupé de petites dunes de sable où les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets. Les chameaux sont là chez eux ; ils marchent fièrement en tournant le cou à droite et à gauche comme pour quêter les applaudis-

[1] Le Sud ne compte que très peu de ces sortes d'édicules funéraires renfermant la dépouille mortelle de quelque saint marabout. Il est vrai de dire que, dans cette région, les matériaux de construction feraient souvent défaut.

sements. Les chameliers, en général, ont pris position sur la croupe de leurs bêtes, qui les soumettent à un mouvement de tangage très prononcé. Nos chevaux et nos mulets ne s'en tirent pas si aisément ; ils pataugent dans ce sable fuyant, dont ils ont toutes les peines du monde à se dépêtrer.

Nous arrivons, après une heure de marche, sur le r'dir de Thaïr-el-Habchi. Ce réservoir est un des plus beaux de l'ouad Zergoun. Quand les pluies l'ont rempli, il garde ses eaux jusqu'à la fin de l'été, tout en servant cependant à abreuver les troupeaux des El-Ar'ouath et des Oulad-Iâqoub. De nombreux tamarix poussent sur les bords du r'dir et dans le lit de la rivière. L'eau de Thaïr-el-Habchi, malheureusement, a conservé un léger goût saumâtre qu'elle a pris en passant dans le Kheneg-el-Meleh (défilé du Sel).

Nous nous arrêtons vingt minutes sur ce r'dir pour y faire boire les chevaux, et ne pas être obligés d'entamer notre provision d'eau qui, nous l'avons dit, doit nous conduire à quatre maches du bivouac que nous avons quitté ce matin.

Vers neuf heures, nous abandonnons définitivement l'ouad Zergoun, et nous prenons une direction sud-est, qui nous mène sur un vaste plateau rocheux ne présentant çà et là que des plantes ligneuses basses et trapues, d'un vert triste et uniforme. L'horizon est sans bornes, et l'œil cherche en vain où se reposer. Nous jetons un dernier regard gros de regrets vers l'ouad Zergoun, qui, comparé aux espaces désolés que nous avons devant nous, est bien réellement un paradis. La marche devient extrêmement pénible pour les chevaux ; le sol rugueux ronge leurs fers. Nous prévoyons qu'il faudra bientôt les ferrer des pieds de derrière [1].

[1] En Algérie, les chevaux ne sont, généralement, ferrés que des pieds de devant.

Nous rencontrons des chameliers poussant devant eux un troupeau de chameaux de la plus grande beauté, gras comme des moines, la bosse irréprochable et sans la moindre blessure, l'œil presque fier, le poil soigné. Cette apparition frappe le colonel : la réquisition des Oulad-Iâqoud, faite laborieusement et avec les plus grandes difficultés, s'il faut en croire le qaïd Eth-Thahar-ben-El-Fathmi, n'avait amené que des chameaux de qualité très inférieure, et nous trouvions pourtant sur les terres de parcours de cette tribu des animaux comme jamais réquisition n'en avait fourni. Il y avait là-dessous un mystère qu'il importait d'éclaircir, et qui exigeait des explications de la part du qaïd Eth-Thahar. Le colonel le fait appeler. En l'attendant, il demande aux chameliers le nom du maître de ce troupeau. Cette question paraît étrange aux sououaga, qui, déjà, n'ont obéi que de fort mauvaise grâce à l'injonction que leur ont faite les mkhaznia de s'arrêter. L'un d'eux cependant daigne répondre superbement : — « Le maître de ce troupeau est monseigneur Hamza ! » Tout s'expliquait : ces chameliers sont des serviteurs du khelifa-marabout Sid Hamza, conduisant sur l'ouad Zergoun un troupeau de l'une de ses grasses *abbayes,* un troupeau de chameaux-marabouts vivant parfaitement et ne travaillant pas, surtout pour le Baïlek, biens dodus et pansus de l'Eglise, l'orgueil du maître, choyés, gâtés par les Croyants, qui savent que chaque bouchée de fourrage vaut à celui qui l'a offerte à l'animal la remise d'un péché capital (les Arabes n'en commettent guère d'autre). On comprend dès lors la fierté bien légitime des sououaga de pareils chameaux, et l'on ne s'étonnera plus qu'ils aient trouvé impertinent et sacrilège qu'on se soit permis de les arrêter. Le colonel ordonne de laisser passer les chameaux-marabouts. Les convoyeurs, au lieu de les frapper de leurs bâtons pour les remettre en marche, les

y invitent gracieusement, au contraire, en prenant une voix de tête pleine de caresses.

A quelques centaines de mètres plus loin, nous nous trouvons nez à nez avec un troupeau de moutons de la plus belle laine, bêtes succombant sous le poids de leur graisse, et qui, transformées en *mechoui* (rôti), auraient une bien grande valeur. Rien qu'à les voir, l'eau en vient à la bouche. Les *râïan* (bergers), contrairement aux habitudes des gens de cette profession, sont vêtus de bernous en bon état et presque propres. Le colonel veut acheter, pour la cuisine de l'Etat-major et pour les officiers de sa petite colonne, deux ou trois échantillons de ces merveilleux produits de l'espèce ovine; il s'adresse dans ce sens au *râaï* qui est le plus près de lui, et, pensant que sa demande ne peut soulever la moindre difficulté, il ordonne à ses mkhaznia d'enlever trois moutons et de les faire conduire à nos *toucheurs*. Miçoum et Mahmoud sont bientôt à bas de leur cheval, et, en parfaits connaisseurs, ils ont déjà saisi, par les pattes de derrière, sans tâtonner, les plus belles bêtes de la bande, quand le berger, stupéfait, se tournant vers le colonel, lui dit de l'air d'un homme à qui l'idée ne serait jamais venue que pareille audace fût possible : — « Quoi ! tu « oserais mettre la main sur le troupeau de monseigneur « Hamza ! » Le colonel, qui a horreur de tous les sacrilèges, s'empresse de donner contre-ordre à ses mkhaznia. Les trois moutons, peu habitués aux façons brutales dont ils viennent d'être l'objet, pénètrent comme un coin jusqu'au cœur du troupeau, non sans jeter, malgré la bonté reconnue des animaux de leur espèce, un regard courroucé sur les mkhaznia, qui répondent à cette provocation par une grimace chargée de regrets appétissants.

Le capitaine C., qui a eu un instant des projets sur ces moutons, pour l'espèce desquels il professe une haute estime depuis le déjeuner que nous a offert Sid Ahmed

à El-Guethifa, murmure sourdement entre ses dents : — « Mais ce monseigneur Hamza, c'est donc le marquis « de Carabas du Sahra ? »

Le qaïd Eth-Thahar s'est rapproché de nous ; il s'entretient pendant quelques instants avec le colonel, qui pique aussitôt au galop, suivi de son escorte, dans la direction du goum ; arrivé sur cette troupe, il lui ordonne de s'arrêter. Guidés par le qaïd, les mkhaznia entrent dans les rangs, en font sortir un cavalier, lui disent de mettre pied à terre, ce qu'il fait, et de se coucher sur le ventre, ce qu'il hésite à faire. Il se doute, évidemment, de quoi il s'agit ; car il crie à tue-tête : — « Mais, je suis « spahis ! je suis spahis ! ne me reconnaissez-vous pas ? » — « Si tu es spahis, lui objecte le colonel, où donc est « ton bernous rouge ?... Tu mens, tu n'es pas spahis ! » Malgré cela, le cavalier met une mauvaise grâce manifeste à exécuter le mouvement ordonné ; les mkhaznia l'y aident. L'homme du goum voit bien, dès lors, qu'il *est écrit* qu'il devra se coucher sur le ventre, et il s'abandonne à ses camarades avec une résignation toute musulmane. Il est évident qu'il n'a pas l'intention de lutter contre les décisions prises par Dieu, à son égard, dans la nuit du 23 au 24 du mois de Reumdhan de l'année précédente [1], et, sans aucun doute, il pense, en ce moment, avec le poëte arabe, qu'il faut « *laisser le Destin courir* « *dans l'étendue de la bride qui le retient.* » Il n'ignore pas non plus que quiconque veut lutter avec la Destinée est toujours vaincu. L'un des mkhaznia lui relève ses

[1] C'est dans cette nuit, d'après les commentateurs du Qoran, que Dieu décide et fixe tout ce qui doit arriver pendant l'année suivante.

Cette nuit est aussi nommée *lilet el-Qadri ;* elle se reproduit une fois par an. Dans cette nuit, la mer devient douce, le ciel s'entr'ouvre à un certain moment ; mais, malheureusement, d'après certains commentateurs, cette nuit et ce moment ne sont point connus des simples mortels. Dieu n'aurait plus rien à refuser à celui qui parviendrait à pénétrer le divin secret, et il se verrait dans la pénible obligation de partager avec lui une partie de sa toute-puissance.

bernous, et lui inflige sur les parties les plus charnues de son individu une bastonnade qui ne lui fait pas grand mal, et que le colonel ne prolonge guère au delà d'une vingtaine de coups. Il faut dire que le mkhazni-exécuteur, spahis lui-même, a apporté dans l'exercice de sa pénible mission tous les égards dus à un collègue malheureux, et que son énergie s'est plutôt dépensée dans l'action de relever le bâton que dans celle qui consiste à l'abaisser sur le patient. Le colonel n'a voulu, d'ailleurs, qu'un exemple qui laissât plus de traces dans l'esprit des indigènes que sur le corps du flagellé. L'opération terminée et la justice satisfaite, le bâtonné se relève tranquillement, remonte à cheval, et rejoint l'escadron de Spahis.

Voici ce qui avait amené le châtiment de ce cavalier. C'était bien réellement un spahis, et le colonel le savait parfaitement. Il s'était présenté dans un dououar des Oulad–Iâqoub la veille au soir après avoir, préalablement, échangé son bernous rouge contre un bernous blanc pour ne pas être reconnu, et il avait exigé d'un Iâqoubi, sous un prétexte quelconque, et au nom de l'autorité française, la dhifa et une certaine rétribution en argent. Le Iâqoubi avait parfaitement contribué, bien que, cependant, la chose lui parût un peu louche. Voulant en avoir le cœur net, il vint dès le matin à notre bivouac de Ben–Chachour, et prit ses informations auprès de son qaïd, qui vit tout de suite que son administré avait été la victime d'un *h'arami* (fripon, mauvais sujet). Le Iâqoubi attendit que le goum fût à cheval pour tâcher de reconnaître son homme. Malheureusement pour le spahis, il n'avait pas encore eu le temps de reprendre son bernous rouge ; aussi, le Iâqoubi mit-il tout de suite la main sur son fripon. Le bernous *civil* valut au spahis un châtiment corporel contre lequel le bernous rouge, le bernous militaire, l'eût protégé ; il

eût alors expié sa faute par une punition disciplinaire. Il est cependant hors de doute que, si on lui eût donné le choix entre les deux peines, ses préférences eussent été pour les coups de bâton [1].

Après cette exécution, qui n'a duré, d'ailleurs, que quelques instants, le goum se remet en route. La marche est difficile ; nos chevaux se déchirent les pieds de derrière aux aspérités du sol ; les chameaux tâtonnent, et les chameliers qui n'ont pas chaussé le *bou-mentel* (chaussure faite de chiffons) sautillent de pierre en pierre en cherchant à éviter les arêtes un peu trop vives.

A onze heures et demie, nous faisons la grande halte sans eau : il faut avoir recours à celle des *greb* pour faire le café. Comme nous l'avions prévu, elle n'est rien moins que limpide : on y trouve à boire et à manger. Nos Chasseurs font une grimace abominable au *déboucher* de l'outre qui leur est destinée. Mais nous n'avons ni le temps ni les moyens de filtrer l'eau ; il faut donc l'employer telle qu'elle est. Le café dissimulera, d'ailleurs, ses impuretés. En résumé, le peloton de Chasseurs déjeune avec un morceau de biscuit trempé dans ce breuvage noir.

Nous remontons à cheval à une heure ; nos guides festonnent un peu ; nous ne savons pas pourquoi ; ce ne sont cependant pas les obstacles qui les gênent. Nous cherchons à deviner leurs points de repère dans cet immense désert ; nous n'y parvenons pas : tout s'y

[1] Depuis longtemps déjà, les Arabes sont justiciables de nos tribunaux civils ou militaires, suivant le territoire auquel ils appartiennent, et les châtiments corporels ne sont plus en usage comme moyen de répression de certaines fautes ou délits qui, autrefois, entraînaient pour eux ce genre de correction. Nous dirons cependant que la plupart des Arabes préfèrent encore la justice sommaire des coups de bâton aux lenteurs de la nôtre, et surtout à la prison. Du reste, *manger du bâton*, suivant l'expression arabe, n'a rien d'infamant, et la dignité du bâtonné n'est pas compromise pour si peu.

ressemble, et les petits buissons de *dhomran* [1] et de baguel paraissent tous avoir été taillés sur le même patron.

A deux heures et demie, nous descendons dans une petite vallée que rien n'annonçait : c'est le bas-fond de Bou-Guethïef (le lieu au petit guethaf) ; il est inutile d'ajouter que nous n'y trouvons pas d'eau. Bou-Guethïef est plutôt une ride qu'une vallée ; c'est un coup de sabre dans la figure du Sahra. Il ne reçoit que les eaux de pluie que lui versent péniblement ses deux rives, et son manque de pente le contraint à les absorber.

On n'aurait rien à reprocher au bivouac de Bou-Guethïef s'il avait de l'eau : il est riche en drin, et le bois y est suffisamment représenté par le rtem, la djifna, l'*ârfadj* [2] et l'*alenda* [3], maigres arbustes clair-semés qui commencent à verdir sous la tiède haleine du printemps.

Le qaïd Eth-ben-El-Fathmi vient faire ses adieux au colonel ; il l'informe, en même temps, que les *pilotes* qu'il lui a demandés pour guider sa colonne sur Methlili, sont dans son camp et à sa disposition.

Notre petit *qonaq* (camp), niché dans sa ride, ne se révèle que par les colonnes de fumée que produisent nos feux. Sans cet indice, il serait assez difficile de nous deviner là, perdus que nous sommes dans cette immensité. Vers quatre heures, un chamelier, qui paît ses chameaux sur les bords de la dépression, et dont la vue était certainement supérieure à celle de la fameuse Zergat el-Yamama [4], nous signale à l'horizon un groupe de quatre cavaliers, se dirigeant, prétend-il, sur notre

[1] *Dhomran,* — *traganum nudatum.*
[2] *Arfadj,* — *xeranthemum.*
[3] *Alenda,* — *ephedra alata.*
[4] Cette fille de l'Yémen, qu'on avait surnommée la bleue, le bleuet de l'Yémen, à cause de ses yeux bleus, avait le regard on ne peut plus perçant et des plus rapides ; de là le proverbe : « Plus clairvoyant que Zergat el-Yamama. » Elle avait, dit-on, la faculté de voir ce qui se passait à une distance de deux jours de marche. Peut-être était-ce un peu exagéré ?

ivouac; il assure que trois de ces cavaliers doivent tre Français et le quatrième Arabe. Nous n'attendons ersonne ; le chamelier doit se tromper. Le colonel nous nvoie reconnaître. Après avoir fouillé l'horizon à fond, ous sommes obligés de déclarer que nous ne voyons absoment rien. — « Attendez ! » nous dit tranquillement le hamelier. Nous attendons. Au bout de vingt-cinq inutes, sur l'invitation du sououag, nous remettons 'œil à l'horizon ; nous croyons, cette fois, apercevoir au oin quelques points noirs tachant l'azur du ciel. — « Ils ont au galop, » ajoute le chamelier. C'est précis ; et ıous qui, jusqu'alors, avions pensé jouir d'une excellente rue, on juge combien il nous est pénible de reconnaître que nous nous faisions illusion, et que nous sommes myopes comme des chouettes au soleil. Nous distinguons, en effet, successivement, à mesure qu'ils approchent, la tête des cavaliers, leurs poitrines, le corps et, enfin, les jambes de leurs chevaux. Le groupe se compose, comme nous l'a dit le chamelier, de quatre cavaliers. C'est le capitaine d'Etat-major Mircher [1], ses deux ordonnances françaises et un guide arabe. D'après notre calcul, ils devaient être à près de deux lieues de notre bivouac quand le chamelier nous les a signalés.

Le capitaine Mircher, excellent officier de guerre et de cabinet, eût été désespéré de manquer soit une sortie, soit une expédition ; déjà, l'année précédente, il avait fait avec nous la campagne dirigée par le colonel Durrieu contre une fraction des Hamieïan-el-R'eraba, les Chafâ, jusqu'alors insaisissables. Cette fois, bien qu'il eût appris un peu tard notre marche sur Ouargla, il n'avait pas voulu perdre une si belle occasion, et il s'était empressé, après en avoir obtenu l'autorisation, de quitter Oran pour se mettre à notre poursuite ; depuis une semaine, il

[1] Devenu général de brigade.

courait dans nos traces en faisant vingt lieues par jour. Aujourd'hui, enfin, il a aperçu avec bonheur les fumées de notre bivouac, et nous sommes heureux de lui serrer la main ; car c'est un bon compagnon de plus. Ce soir, il y aura, à cette occasion, festin à la *popote* de l'Etat-major : on tuera, sinon le veau gras, du moins un mouton qui, nous suivant depuis Sâïda en qualité *de viande sur pied*, n'a pas trouvé dans les plantes coriaces du désert de quoi refaire la graisse que lui mangeait la marche.

Mimoun-ben-Della et Chikh-ben-Qaddour, deux de nos chameliers que nous avons élevés à la dignité de grands sacrificateurs, sont invités par l'officier d'ordonnance à s'emparer de la bête la moins maigre de notre troupeau : ils ne se le font pas dire deux fois ; car le *bouzellouf* (tête et pattes) et les entrailles de la victime leur reviennent de droit. Après avoir palpé en connaisseurs quelques-uns des moutons, leur choix se fixe sur un pauvre diable qui broutaille paisiblement une touffe de drin. Il est aussitôt appréhendé brutalement au corps et transporté dans la broussaille. Pendant que Chikh-ben-Qaddour maintient l'animal, qui se défend mollement, le terrible Mimoun-ben-Della tire son *kheudmi* (couteau) de sa gaîne de bois, et, après avoir soufflé dans l'oreille de la victime ces encourageantes paroles : « Que Dieu te fasse supporter avec patience le malheur qui t'arrive ! » il scie lentement le cou du mouton le plus près possible des épaules (on sait que la tête est son lot), en marmottant le « *Bism Allahou er-rahmani er-rahimi.* » *Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux !* La vue du sang semble alors exalter le marabout Mimoun (car il est marabout) ; ses petits yeux verts prennent une expression féroce ; ses mouvements sont convulsifs et saccadés. Cette scène amène naturellement notre pensée sur ceux de nos malheureux soldats qui, tombés au pouvoir des Arabes, furent trop souvent traités comme ce mouton.

Mimoun-ben-Della est bien le plus effronté mendiant qu'on puisse imaginer : les jours de sacrifice, il n'ose pas trop se plaindre qu'il meurt de faim ; mais, dès le lendemain, il persécute l'officier d'ordonnance de ses plaintes importunes : — « *Ia qobthan, rani djiâan !* » « O capitaine (pure flatterie, il n'est que lieutenant), je suis affamé ! » ou bien, parlant au nom de ses compagnons, il s'écrie d'une voix dolente : — « *Ia qobthan, ândna cheurr !* » « O capitaine, le mal, la misère est chez nous ! » et l'officier d'ordonnance, qui n'est cependant pas sa dupe, et qui ne doute pas que Mimoun n'ait, comme les autres chameliers, son mois de rouïna dans ses r'eraïr, lui fait donner, néanmoins, quelques débris de biscuit que le mendiant fourre dans le capuchon de son bernous.

Notre dîner est très apprécié, bien que la victime de Mimoun en ait fait tous les frais ; mais notre cuisinier possède à un si haut degré l'art des déguisements, que nous admettons sans difficulté que les quatre plats de mouton que, par extraordinaire, on nous sert ce soir, sont bien, comme on nous les annonce pompeusement, du bœuf, du saumon grillé, du canard aux olives, et de la dinde truffée. Cependant, une pensée amère nous oppresse et vient empoisonner les joies du festin : nous venons de vider la dernière bouteille de vin de notre collection. L'eau des outres devient notre unique boisson, et notre ordinaire doit se composer invariablement, désormais, de biscuit, de mouton et d'eau impure. Nous faisons cette réflexion que des officiers anglais n'iraient pas loin si on les soumettait pendant deux mois à ce régime.

Nous voulons, à ce propos, donner une idée de la manière dont ils se traitent en campagne. Laissons parler M. Russell (Pen-of-War, Plume de Guerre), envoyé dans l'Inde en 1857 par *le Times* pour suivre les opérations de l'armée anglaise contre les rebelles. M. Russell vit à l'une des tables des officiers : « Votre tente est dressée,

« écrit-il ; le *mobilier* est en place ; vos serviteurs, vêtus « de blanc, les bras croisés, vous attendent respectueuse- « ment. Après quelques ablutions indispensables, vous « vous rendez à la *mess-tent* (tente salle à manger), où le « dîner est servi, *suivant toutes les lois de l'étiquette,* dans « la porcelaine et l'argent. La chère est, peut-être, un « peu moins délicate qu'au *Bengal-Club;* mais si le « *khansamah* (l'intendant-pourvoyeur) n'est pas un « maladroit à fustiger et à destituer sur place, vous « aurez le *curry* (mets indien composé de plusieurs sortes « de viande,) les *steaks* (grillades de porc), les côtelettes, « l'*ale,* le *porter,* voire même les *vins de France et de* « *Portugal,* absolument comme si vous étiez l'hôte bien « venu et bien traité de la ménagère la plus entendue. « De la table, après une causerie émaillée de *cheroots* « (cigares de Manille), vous regagnez votre tente, où « votre valet de chambre vous enferme soigneusement « sous le moustiquaire impénétrable ; demain, avant « l'aurore, les *bugles* vous éveilleront ; vous quitterez, « frissonnant, vos couvertures ; aux pâles clartés d'une « bougie, vous avalerez une tasse de thé, vous allumerez « votre cigare, et en route jusqu'au soir, sous le soleil, « en pleine poussière ! »

Dans le Sahra, nous n'avons guère de tout cela que le soleil et la poussière ; mais il y a à dire aussi qu'il faudrait, dans l'armée d'Afrique, que nous fussions passablement réfractaires à l'expérience pour ne pas avoir l'habitude des privations. Nous ne vivons que de cela.

La nuit se passe avec ses incidents ordinaires.

Le départ a lieu, le 16 janvier, à six heures et quart. La colonne gravit la lèvre inférieure du bas-fond de Bou-Guethîef. Le ciel est clair, mais le jour n'a pas encore paru, et il nous serait difficile de distinguer un fil blanc d'un fil noir. A l'apparition des guides et des

mkhaznia sur la rive gauche, un grand bruit se fait entendre ; il est suivi d'un coup de feu. Nous prenons le galop pour en savoir la cause : sur notre droite, à deux ou trois cents mètres, un troupeau de gazelles bruit, tournoie sur lui-même, se pelotonne, puis se disperse et disparaît bientôt dans l'ouest. Un des mkhaznia a tiré dans le tas *au juger ;* malgré ses recherches, il ne peut retrouver le *sin* [1] qu'il *a dû tuer*. Nous lui donnons à entendre, en manière de consolation, que les gazelles pourraient bien avoir l'habitude d'enlever leurs morts.

Le pays a le même aspect que la veille : terrain pierreux, difficile aux chevaux. Le dhomran et le baguel y règnent en maîtres ; quelques touffes de chih, que l'esprit d'aventures a entraînées au loin, y croissent çà et là. De distance en distance, des affaissements sans profondeur ayant maintenu les eaux de pluie dans leurs cuvettes plus longtemps que dans les autres parties de la plaine, la végétation basse y a pris plus de force, plus de vigueur. On reconnaît de loin ces sortes de dhaïïat à la verdure plus tendre des plantes qui les habitent. Nos *slag* (lévriers), toujours en quête dans ces espaces sans limites, lèvent et forcent bientôt une jeune gazelle abandonnée dans un de ces petits fourrés. Un cavalier se précipite sur les lévriers, qui commençaient déjà à fouiller les entrailles de la victime, et l'offre au colonel. Notre chef de cuisine, à qui elle est envoyée, songe déjà aux transformations par lesquelles il va faire passer l'animal.

[1] Les Arabes reconnaissent quatre espèces de gazelles, qui diffèrent entre elles de mœurs et de pelage. Le *sin* habite, généralement, les plateaux du genre de celui que nous traversons. Il vit en troupes de cinquante à soixante : c'est le genre le plus sociable. Les autres espèces ne vivent qu'en troupes de trois ou de quatre au plus.

Pourtant, dans l'extrême Sud, on rencontre des troupeaux de deux ou trois cents gazelles en automne et en hiver, saisons du rassemblement. Au printemps et en été, elles se dispersent par couples pour la reproduction.

A onze heures, grande halte sans eau. Les Chasseurs d'Afrique paraissent trouver que ce régime se prolonge un peu trop ; le contenu des greb ne leur sourit que médiocrement. Quand cette situation se modifiera-t-elle ? ont-ils l'air de se demander. Rien à l'horizon ; pas la moindre petite colline, cette enseigne des sources : l'infini et les désespoirs qu'il amène ! Pas un oiseau dans les airs ! pas un insecte sous nos pieds !

Quelques outres sont vidées dans des gamelles de campement pour abreuver les chevaux ; les pauvres bêtes, bien que mourant de soif, se font extrêmement prier. Le sifflement excitatif dont use généralement le cavalier français pour décider son cheval à boire, et pour l'opération qui en est la conséquence, est aujourd'hui sans effet ; l'animal flaire le breuvage à plusieurs reprises, s'ébroue, y plonge timidement les lèvres, se retire, secoue la tête ; enfin, dominé par la soif, il y cède, et aspire l'eau jaunâtre lentement et avec précaution, de crainte d'éveiller le fond de la gamelle. Les mulets, bien que français, font moins de difficultés : ils boiraient bien le contenu de trois ou quatre gamelles si on le leur servait. Décidément, le mulet n'est pas fait pour le désert.

Nous repartons à midi, en suivant notre éternelle direction sud-est.

Les besoins de la topographie et de la rédaction du journal des marches obligent les officiers chargés de ces détails à demander, à chaque instant, aux guides des renseignements dont ils se montrent, en général, fort avares ; souvent même, soit qu'ils attribuent la multitude de questions qui leurs sont adressées à la simple curiosité, soit qu'ils craignent que nous n'arrivions à connaître trop bien le pays, ils poussent le laconisme jusqu'à la pantomime. Ainsi, que l'officier-topographe demande la direction du bivouac : le guide, faisant un haut-le-corps sur ses étriers, se contentera de porter son menton droit

devant lui ; il accompagnera cette indication d'un *hii* prolongé qu'il aura l'air de tirer du fond de son capuchon. Si le topographe n'est pas exigeant, ce renseignement lui suffira. Quelquefois, le guide sera plus explicite ; il complètera le geste dont nous venons de parler par ces mots : « *Qbala, qbala!* » (tout droit, devant toi). Veut-on savoir si le bivouac ou le *mquil* (halte, repos) est loin ou près, il répondra invariablement : « *Qrib,* » (proche). Fiez-vous-y ; vous avez encore pour trois ou quatre heures de marche. C'est quelque chose comme la petite heure d'horloge de nos paysans de France.

Il est une chose qui semble dépasser la limite de l'intelligence des guides : c'est l'intérêt que nous paraissons avoir à connaître le nom de telle ou telle motte de terre, de telle ou telle mare insignifiante, de tel ou tel ruisseau à sec. Cette curiosité, que nous autres Français poussons quelquefois jusqu'à l'importunité, nous fait auprès des Arabes, une réputation d'enfants curieux et bavards.

A une heure, la colonne atteint le bas-fond d'El-Mhaïguen (l'Entonnoir, tournant dans une rivière), où nous devions camper, et que le manque de bois et de fourrages nous oblige à dépasser. El-Mhaïguen est un bas-fond dans le genre de celui de Bou-Guethïef ; mais ses berges sont plus escarpées, et sa largeur a plus d'un kilomètre.

Le temps est froid et couvert ; la pluie tombe. Nous marchons pendant une heure, et nous posons notre camp dans une petite dépression sans eau, où nous trouvons de l'âdoun pour fourrage, et du dhomran et du baguel pour combustible.

Notre cuisinier s'est surpassé ce soir ; le faon de gazelle a reçu, naturellement, les honneurs de ses fourneaux en plein vent ; puis, les marmites ayant été habilement laissées découvertes pour y recevoir les eaux du ciel, notre potage a été moins vaseux que de coutume.

On nous a servi, en revanche, des entremets et des salades impossibles ; d'ailleurs, toute la série des plantes fourragères du Sud nous a été successivement présentée, sous des noms orthodoxes bien entendu, depuis que nous avons quitté le Tell. Nous déclarons que la qualification de combustibles eût infiniment mieux convenu à ces *aliments* que celle de comestibles, sous laquelle le chef s'obstinait à les désigner.

Nous avons dit, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que, pour donner un appui moral à Sid Hamza marchant sur Ouargla, trois petites colonnes de la province d'Oran avaient reçu l'ordre de se porter dans le Sud. Le commandant supérieur du cercle de Tiharet occupait, avec cent cinquante hommes d'infanterie, un escadron de spahis et six cents chevaux de goum, la position d'El-Maïa ; le chef du Bureau arabe de Sâïda était à Sbâïn-Aïoun, dans l'Ouest, avec vingt Spahis et deux cents chevaux de cavalerie irrégulière ; une partie de la garnison de Géryville se tenait prête à marcher. Le commandant supérieur d'El-Ar'ouath s'était, en outre, avancé au delà de son poste pour protéger la gauche de Sid Hamza. Comme il importait de montrer des forces françaises dans les contrées soumises en notre nom par le khelifa, et de consacrer, par notre présence, le fait de cette soumission, le Gouverneur général comte Randon avait prescrit, vers la fin de novembre, que le commandant supérieur de Tiharet quitterait El-Maïa pour se porter sur Methlili et y donner la main au commandant d'El-Ar'ouath, qui croisait à hauteur du Mzab, et que le commandant des troupes de Géryville (M. de Colomb avait accompagné la colonne de Tiharet) suivrait le commandant de ce poste avec deux cents hommes d'infanterie. En conséquence de ces ordres, les colonnes de Tiharet et de Géryville réunies étaient donc campées dans les jardins de Methlili depuis le 11 janvier.

Le colonel venait d'apprendre que quelques difficultés s'étaient élevées, à propos des eaux, entre le commandant de Tiharet et la djemâa de Methlili. Il avait hâte, on le comprend, d'arriver sous les murs de ce qseur ; car il fallait empêcher à tout prix qu'un conflit ne vînt créer des embarras de ce côté, et retarder l'œuvre d'organisation dont il était chargé. Cette circonstance le décide à se séparer de la colonne, et à la devancer de manière à être rendu à Methlili le lendemain 18 janvier. La colonne ne devait y arriver que le 20.

Le colonel prend une escorte de dix Spahis et de dix cavaliers du goum, et quitte le bivouac d'El-Mhaïguen à six heures et quart du matin. Nous ne tardons pas à apercevoir les rochers d'El-Louha, et Cheheb-Rashou, mamelon blanc servant de point de direction.

Après deux heures et demie de marche, nous arrivons sur le bas-fond d'El-Louha : son lit, large et peu encaissé, est riche en genêts et en plantes ligneuses de l'espèce de celles que nous rencontrons depuis trois jours. Les chevaux n'y ont pour fourrages que quelques rares touffes de chih. Une demi-heure plus tard, nous faisons la grande halte sans eau sur la rive gauche du bas-fond. Nous nous remettons en route à onze heures, et nous nous dirigeons vers les berges rocheuses d'El-Louha, que nous coupons par un col étroit et difficile pour arriver sur un plateau rocailleux et aride. Nous descendons de ce plateau, qui nous a demandé deux heures de traversée, par une rampe étroite et tortueuse débouchant à la tête de l'ouad Macek. Nous ne savons rien de plus désolé, de plus dénudé, que le pays que nous venons de parcourir ; ces rochers grisâtres, inhospitaliers à toute espèce de végétation, et pareils à une gigantesque construction ébranlée par la main puissante de quelque divinité irritée ; ces défilés bizarrement tracés dans un fouillis de pierres ne présentant aux pieds du voyageur

que des aspérités menaçantes, tout cela vous serre le cœur et vous attriste. Après quelques minutes de marche dans l'ouad Macek, on découvre cinq ou six palmiers rabougris dont le vert lugubre tranche d'une façon criarde sur le gris sombre des escarpements qui leur servent de fond. Nous sommes bientôt au pied de ces rochers, où sont creusés trois puits, dont un seul, l'Aïn-Macin, a quelque importance. Malheureusement, ses eaux ne sont pas potables; leur nuance verdâtre et l'odeur de soufre qui s'en dégage quand on les agite suffiraient pour donner des nausées. Comme il est fâcheux, me disais-je, que le Prophète n'ait point voyagé dans ces parages! car il y aurait eu quelque chance pour qu'il crachât dans le puits de Macin, et nous pourrions alors nous abreuver à ses eaux [1]. Nos chevaux, qui, depuis trois jours, sont au régime de l'eau des greb, ne se font pas trop prier cependant pour boire celle de l'Aïn-Macin. Une *djâbïa* (réservoir), creusée au niveau de l'eau du puits, est remplie par les convoyeurs pour abreuver les chameaux, qui n'ont pas bu depuis Ben-Chachour. L'eau des deux autres puits est incolore et un peu moins désagréable au goût : nous en faisons notre provision.

Les environs d'Aïn-Macin ne présentant que des rochers dénudés, sans bois et sans fourrages, nous nous remettons en marche à trois heures et demie. Nous descendons l'ouad Macek jusqu'en un point dit Sidi-Menâa, et nous y dressons nos tentes au milieu du drin, du rtem et des autres plantes fourragères du Sud.

Nous partons le lendemain, 18 janvier, à cinq heures du matin. Nous suivons, en tâtonnant un peu dans l'obscurité, le fond de l'ouad Macek; des *nebqat* (petites dunes), qui l'obstruent en divers endroits, rendent notre marche difficile. Le drin et toutes les plantes des sables

[1] Les eaux du puits d'Aris, à El-Mdina, étaient absolument impotables. Le Prophète cracha dans ce puits, et les rendit excellentes.

y sont en abondance. Nous avons laissé à notre gauche El-Mhaceur-Ali-ben-Msâoud, gros mamelon rocheux assis au milieu de la vallée.

Vers neuf heures, un escarpement grisâtre se montre devant nous et sur la gauche de l'ouad Macek; une longue suite de cavaliers, vêtus de bernous blancs, s'en écoule, par une ravine tortueuse, dans le lit du bas-fond. En quelques minutes, malgré les sables qui alourdissent le galop de leurs chevaux, ces cavaliers sont sur nous, et viennent s'abattre aux pieds du colonel comme une volée de moineaux. Cinquante chevaux qui, il y a quelques secondes, paraissaient avoir été lancés à ne jamais s'arrêter, sont là, s'ébrouant tranquillement, les quatre pieds dans le sable, en attendant que leurs maîtres, qui se sont précipités, la main sur le cœur, vers le commandant de la subdivision pour lui faire leurs souhaits de bienvenue et lui baiser la main, viennent leur redemander ces prodiges d'élan et de gracieuse vigueur que nous ne nous lassons pas d'admirer. En un clin d'œil, tous ces cavaliers sont remontés à cheval et font briller, en voltigeant autour du colonel, l'adresse du maître et la valeur de la monture. Ce sont les chefs des goums, ar'aouat et qiïad, de la colonne de Tiharet, qui sont venus de Methlili au-devant du colonel. Ce gigantesque et massif cavalier à l'œil sombre et à la lèvre inférieure pendante, c'est Djelloul-ben-Yahïa, le terrible ar'a du Djebel-el-Eumour; cet autre à la face large et au nez recourbé en bec d'oiseau de proie, c'est l'intrépide et brave ar'a de Tiharet, Qaddour-ould-Adda, qui a mérité d'être fait chevalier de la Légion d'Honneur à l'âge de seize ans. Son cheval noir ne se sent pas d'aise de porter un maître si brillant. Nous remarquons encore plusieurs qaïds de notre connaissance, et quelques-uns des meilleurs cavaliers des Harar.

A neuf heures et demie, nous sommes au pied de cet escarpement rocheux par lequel sont descendus les

cavaliers : c'est Argoub-es-Sbâ (Jarret du Lion), ainsi nommé de la forme qu'affecte en ce point la vallée de l'ouad Macek : nous y faisons la grande halte. A dix heures et demie, nous remontons à cheval et sortons de l'ouad Macek, qui continue sa course dans le sud, pour gravir, à l'est, le défilé de Châbet-es-Sbâ (ravin du Lion). Il est impossible de trouver un chemin plus horriblement difficile que cette châba grimpant à pic dans le flanc d'un amas de rochers bouleversés, présentant à chaque pas des lames enchevêtrées et des pointes menaçantes, comme ces murs de jardins qu'on hérisse de tessons de bouteilles. On se croirait, en escaladant cette affreuse montée, sous l'influence d'un cauchemar. Jamais nous n'arriverons au sommet ; bien certainement, nous ne le pourrions pas à pied. Chacun de nous confie donc à son cheval César et sa fortune : ces merveilleux animaux tâtent, sondent le terrain, prennent un point d'appui nous ne savons trop comment ; les pieds de derrière remplacent adroitement les pieds de devant, puis ils s'élèvent en soupirant. Nous leur laissons, du reste, toute liberté de manœuvre ; ils n'ont pas besoin de nos conseils. Mais où peut conduire un pareil chemin ? Et, si tel est le péristyle, quel doit être le temple ? Aucune de ces pauvres petites plantes du Sud, qui ne demandent pourtant que quelques grains de sable et un rayon de soleil, n'a pu trouver asile le long de cette rampe désolée.

Nous avons enfin atteint au sommet : un vaste plateau calcaire, haché, découpé, raviné par mille rivières à sec, ridé comme la figure d'un vieillard, s'étend devant nous à l'est ; il est recouvert d'une croûte noirâtre brisée présentant partout des cassures à arêtes vives. Toute végétation a disparu : c'est l'image la plus complète de la désolation ; c'est la terre à son troisième jour, avant que Dieu l'eût parée de ses plantes et de ses fleurs. Nous pénétrons, nous dit-on, dans cette fameuse *Chebka*

(filet) qui emprisonne le Mzab. C'est bien là, en effet, un filet avec ses innombrables mailles qui se pénètrent, se traversent, se croisent, s'entrelacent dans tous les sens, fouillis rugueux d'obstacles diaboliquement multipliés, et venant se poser en barrière à chaque pas. Et pourtant ces mornes et inhabitables plateaux sont tous les jours sillonnés par des populations qui vivent au delà. Quel est donc le peuple qui a pu songer à s'ensevelir tout vivant dans cet immense sépulcre de pierre, quand il existe tant de régions où le Créateur a jeté tous ses trésors? Mais, les Mzabites le savent sans doute, la beauté est parfois un don fatal, et les belles et riches terres font bien souvent envie aux sultans. Un jour, dans une ville prise d'assaut, les jeunes femmes, redoutant les outrages des vainqueurs, se rendirent horribles en se tailladant le visage, et cette laideur repoussante leur épargna les violences que leur eût certainement attirées leur beauté. Et cependant les populations de la *Chebka* ont été moins heureuses que ces femmes; c'est qu'aussi, il faut le dire, elles ont eu affaire à un vainqueur que ne sauraient arrêter des considérations de si mince importance.

Le plateau devient de plus en plus difficile; les pieds de derrière de nos chevaux sont rongés; nous sentons les pauvres bêtes fléchir sous nous. Il n'y a plus à hésiter : il est indispensable qu'elles soient ferrées des quatre pieds. Malheureusement, quelques-uns des officiers de l'escorte du colonel, n'ayant pu prévoir qu'ils auraient à faire de longues marches sur des tessons de bouteilles, ne se sont munis que de fers de devant; ils sont obligés d'en chausser leurs chevaux. Un de ces officiers, et il s'en estime encore fort heureux, paye dix francs à un Spahis une paire de fers de devant complètement usés, qu'il fait, sans délai, appliquer aux pieds de derrière de son cheval.

Il y a une demi-heure environ que nous marchons sur ce plateau rocailleux, quand un cavalier, juché sur un animal d'une hauteur invraisemblable, nous apparaît au détour d'une roche. A ses mouvements de tangage, à la violence des secousses, nous reconnaissons bientôt que cette monture doit être un chameau. En quelques enjambées il est sur nous. L'homme est un Châanbi (de la tribu des Châanba); il apporte au colonel une lettre dans laquelle Sid Hamza lui annonce qu'il l'attend à Ouargla, ainsi que l'ordre lui en a été donné. Quant au chameau, l'élégance de ses formes, son cou allongé et flexible, son ventre levretté, la modestie de sa *droua* (bosse), la délicatesse et la finesse de ses jambes, la vitesse de ses allures, la blancheur de sa robe; il n'y a pas à s'y tromper, c'est un mehari. Il est facile de voir, et il paraît, d'ailleurs, en être persuadé en regardant les chameaux d'un air hautain, qu'il est d'une origine bien plus noble que la leur; qu'il est fait pour porter l'homme, tandis qu'eux n'ont été créés et mis au monde que pour se voir appliquer de chaque côté de leur bosse de lourds sacs de dattes ou d'autres denrées; qu'il est, en un mot, un animal de selle, tandis qu'eux ne sont que de grossières bêtes de somme. Du reste, par leur humble contenance, les chameaux semblent accepter les conclusions du fier mehari.

Le Châanbi, une baguette à la main, est assis dans une selle ayant la forme d'une cuvette, et se tient en équilibre en croisant ses jambes sur le cou de l'animal. Cette selle (*rhala*), fixée au-dessus de la bosse par deux sangles, se boucle sur le côté. Une corde de poil de chameau, passée dans un anneau (*rsan*) rivé à la narine droite du mehari, sert de bride; une sorte d'échelle de cordes teintes de diverses couleurs pend le long de son flanc droit, et peut, au besoin, permettre au cavalier de se remettre en selle sans agenouiller sa monture.

La djemâa de Methlili, qui ne veut pas être en retard pour faire ses compliments de bienvenue au colonel, est accourue au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la Châbet-el-Kahla (le ravin noir), long défilé étroitement encaissé par des roches grises d'un effet sombre et attristant. Cette assemblée des notables paraît on ne peut plus heureuse de recevoir son nouveau chef, et proteste de son dévouement et de celui de la population qu'elle représente ; elle a hâte, ajoute-t-elle, de lui faire les honneurs de l'oasis.

A une heure, nous descendons dans le lit sablonneux et sec de l'ouad Methlili. Des rochers roussâtres et calcinés se dressent sur ses deux rives, et lui donnent l'aspect d'un des couloirs de l'enfer. Quelques officiers viennent de tourner un coude ; ils remontent le lit de la rivière ; dès qu'ils ont aperçu le colonel, ils ont pris le galop pour se porter à sa rencontre : c'est le chef d'escadrons d'artillerie Niqueux, commandant la colonne de Tiharet, et le lieutenant de Colomb, commandant supérieur du cercle de Géryville ; quelques-uns des officiers de la colonne les accompagnent.

La vallée s'élargit peu à peu ; enfin, à une heure et demie, après avoir doublé un dernier coude de l'ouad, un spectacle bien cher pour des cœurs français s'offre à nos yeux : au fond, une merveilleuse forêt de palmiers à laquelle on arrive par une large vallée de sable d'un jaune d'or ; à gauche, une ligne d'infanterie et de cavalerie se développant le long de la rivière.

Nous ne pouvons rendre l'effet produit sur nous par l'apparition de ces troupes françaises dans des régions où, hier encore, elles étaient inconnues. Ces baïonnettes étincelantes sous une voûte de palmiers, ces uniformes qu'on rencontre partout où il y a une idée généreuse à faire prévaloir, ces bonnes figures si franches, ces regards si intelligents, ces braves cœurs, si disposés

à être aujourd'hui les amis de leurs ennemis d'hier, ces types chevaleresques du soldat qui se bat sans haine, mais seulement parce que le devoir l'exige, et qui tend sa main et sa gourde à son adversaire dès que le clairon a sonné : « *Cessez le feu!* » tout cela nous émeut profondément et nous rend fiers d'appartenir à la grande nation.

Cette ligne se compose de la colonne de Tiharet, sous le commandant Niqueux, et de celle d'El-Ar'ouath, sous le commandant Du Barail, qu'un ordre du Gouverneur général a mis à la disposition du colonel Durrieu.

Le colonel passe devant le front de ces troupes : voici les Zouaves, si irrésistibles et si brillants dans le combat; les soldats du 1er Bataillon léger d'Afrique, ces hardis *Zéphyrs*, jadis si redoutés des Arabes; les Tirailleurs indigènes, ces terribles amants de la poudre; les Chasseurs d'Afrique, la bravoure intelligente à cheval; les Spahis, rapides comme la foudre.

Il n'est rien de plus martial que ces visages bronzés, que ces uniformes rapiécés, que ces chaussures éculées et retenues aux pieds par des liens bizarres. Depuis deux ou trois mois, ces braves troupes parcourent le désert où elles vivent de cette existence dont nous avons déjà donné une idée. Le colonel, en prenant le commandement de la colonne expéditionnaire du Sahra algérien, va leur demander de nouveaux sacrifices, et leur promettre, en compensation, de nouvelles privations, de nouvelles fatigues; l'œuvre n'est qu'ébauchée, préparée; encore un effort, et la soumission de la confédération du Mzab [1], si habilement préparée par le commandant supérieur d'El-Ar'ouath, passera dans le domaine des faits; encore

[1] Bien que jouissant de son autonomie, la Confédération du Mzab n'en est pas moins placée sous le protectorat de la France par une convention passée, le 29 avril 1853, entre le Gouverneur général Randon et les djemâa des sept villes de la Confédération, sous la condition qu'elle paierait au Beylik français un tribut annuel de 45.000 francs.

un effort, et le drapeau de la France flottera sur les minarets des qsour les plus reculés de notre Sahra. Cet appel à l'abnégation et au dévouement sera entendu : que le colonel ordonne, les tentes seront aussitôt abattues et pliées ; le havre-sac, rendu étique par trois mois de désert, sera, sans délai, accroché au dos de nos héroïques fantassins ; la capote ira tant qu'elle pourra ; le pantalon sera maintenu aux jambes par les moyens les plus ingénieux, et on ajoutera une corde pour retenir au pied une semelle devenant chaque jour de plus en plus hypothétique.

Toutes ces misères ne seraient rien, pensent-ils, si l'on pouvait brûler un peu de poudre ; mais vous verrez qu'il ne viendra pas à l'esprit de ces Sahriens de résister et de se défendre.

Après sa revue, le colonel va prendre son camp à hauteur des premiers palmiers de l'oasis. Il organise, dans la journée, la colonne qui doit l'aider à remplir les vues du Gouverneur général. Les commandants des colonnes de Tiharet et d'El-Ar'ouath resteront à la tête de leurs troupes sous son commandement général. Il fixe l'ordre dans lequel elles devront marcher et camper.

A midi, le colonel monte à cheval pour aller visiter le qseur de Methlili et réunir la djemâa ; il est accompagné par les officiers de son Etat-major et par les chefs des colonnes.

L'oasis de Methlili, cachée dans un des plis de la *Chebka,* paraît une panthère qui *se rase.* Elle se fait bien petite dans sa rivière de sable, de peur, dirait-on, qu'il ne prenne fantaisie à quelque sultan du Tell de venir la troubler dans sa solitude, lui demander l'impôt, et lui parler de civilisation, peut-être.

Cette oasis se compose de plusieurs forêts de palmiers qui couvrent l'ouad sur une longueur de quatre kilo-

mètres environ. Le qseur est assis dans une grande clairière au milieu de ces forêts.

Le passé de Methlili, comme celui de la plupart des villes du Sahra, est fort obscur ; le silence des écrivains arabes du moyen âge à l'égard de ce qseur nous donnerait à croire, d'ailleurs, qu'il est d'origine relativement récente. Son aspect extérieur porte à la rêverie ; il semble que, dans cette Thébaïde, cerclée de hideux rochers, on doive trouver la paix et le repos de l'esprit, et l'on se sent parfois tout disposé à échanger la vie tumultueuse et égoïste de nos villes, contre la rude mais tranquille exis tence que paraît promettre cette humble oasis. Malheureusement, cette tranquillité n'est qu'à la surface : la ville a ses tumultes, ses querelles, ses tueries, ses secousses et ses mauvais jours. Allons donc plus loin ; ce n'est point encore ici où nous trouverons ce que nous cherchons.

Methlili compte cent quarante-quatre maisons, y compris celles qui sont dispersées dans les jardins. Son enceinte, percée de trois portes, et haute de huit mètres au nord, et de quatre mètres sur les trois autres côtés, est ouverte, en outre, par de nombreuses brèches qui la font ressembler à la mâchoire édentée d'une vieille femme. Comme à El-Maïa, les constructions sont en briques cuites au soleil. La mosquée, bâtie sur une petite éminence, domine la ville ; autour d'elle, tout est ruines : des terrasses effondrées, des murs ébréchés, éboulés ou menaçants qu'émiette l'action combinée de la pluie, du soleil et des vents. La partie basse de la ville vaut mieux ; ses maisons sont passablement entretenues, et ses rues, qui sont presque propres et à peu près droites, ont de un mètre cinquante centimètres à deux mètres de largeur. Peut-être, est-il convenable d'attribuer à la contagion ces soins de propreté qui nous étonnent, et de mettre sur le compte de l'exemple que leur en donnent chaque jour nos soldats ce balayage inusité dans les qsour. Il faut dire

aussi que la population de Methlili paraît infiniment moins misérable, moins chétive et moins déguenillée que celle d'El-Maïa.

Parcourons le qseur. Les portes des maisons y sont extrêmement basses; elles semblent avoir été construites dans l'intention d'exiger le salut de tout entrant. Ces portes s'ouvrent, généralement, sur une cour carrée autour de laquelle sont disposés les magasins et les pièces servant d'habitation. Les maisons sont à terrasses ; quelques-unes ont un premier étage. La disposition des divers compartiments est, à peu de chose près, la même qu'à El-Maïa : ce sont toujours ces chambres aux murs sales et noircis par la fumée, qui n'a, pour s'échapper, que quelques lucarnes ménagées au-dessus des portes, ou un pot de terre défoncé enchâssé dans la terrasse.

Le qseur de Methlili est industrieux. Ici, dans un bouge où il ne peut se tenir debout, c'est un ouvrier coutelier qui, si nous en jugeons par ses produits, ne paraît pas avoir pris ses degrés à l'université de Langres. A côté, c'est un maréchal ferrant, un représentant de la noble profession du fer (*snâat el-hadid*). On conçoit toute la considération qui doit s'attacher au maréchal ferrant dans un pays comme la Chebka, où la nature du sol exige des fers aux quatre pieds des chevaux ; aussi, cet industriel compte-t-il au nombre de ses privilèges celui de ne pas payer d'impôts. Quelques fers grossièrement travaillés tapissent son atelier, qui est en même temps son magasin. Le métier doit être bon ; car, pas un cavalier ne se met en route sans emporter ses quatre fers de rechange et ses clous, ainsi que les outils qui lui seront nécessaires pour opérer lui-même le ferrage de son cheval.

Methlili fabrique des vêtements en grande quantité, et son *souq el-keçoua* (marché de l'habillement) est très fréquenté. Comme dans tous les qsour, ce sont les femmes qui tissent les bernous, les haïk et les âbeïa (chemises

de laine) des Nomades ; elles font aussi des tapis, des sacs pour les denrées, des étoffes pour les tentes et des couvertures de cheval. Ces travaux ne leur sont pas payés en argent ; elles reçoivent, généralement, pour toute rémunération, une quantité de laine égale à celle qu'elles ont employée.

Quel est le métier de cet autre industriel qui, dans une niche dont ne se contenterait pas un saint de pierre, pile nous ne savons trop quoi en geignant d'une façon si lamentable ? C'est un broyeur de noyaux de dattes (*nouat*) : il paraît qu'écrasés, réduits en poudre et détrempés dans l'eau, ces noyaux composent aux chevaux et aux chameaux une nourriture extrêmement de leur goût, particulièrement quand ils n'ont rien autre chose à se mettre sous la dent.

Tâchons de pénétrer dans ce dédale de ruines qui jettent leurs décombres jusqu'aux abords des saints parvis de la mosquée. L'édifice religieux est monumental ; ce n'est plus ce *djamâ* (mosquée) timide qui ne se révèle, comme à El-Maïa, que par la blancheur douteuse de ses murs : la mosquée de Methlili a une *soumâa* (minaret) majestueuse qui permet, au moins, au *moudden* de faire ses cinq appels à la prière de manière que sa voix puisse tomber dans l'oreille des Croyants de toutes les parties du qseur : c'est une pyramide quadrangulaire tronquée, crénelée au sommet. Bien que les architectes de ce monument paraissent avoir pris modèle sur nos cheminées d'usines, il n'en est pas moins vrai que les Methliliens sont très fiers de cette construction, et qu'ils la montrent aux étrangers avec un orgueil, très légitime d'ailleurs.

Voyons si l'intérieur de la mosquée répond aux splendeurs de son extérieur. L'*imam* nous en fait les honneurs, bien qu'il lui en coûte certainement de voir le sol rugueux de son temple foulé par des pieds de

kouffar [1], qui ne daignent même pas, les impies qu'ils sont, ôter leurs bottes sur le seuil du saint lieu.

La disposition intérieure de la mosquée est à peu près la même qu'à El-Maïa : de gros piliers à arcades en supportent la terrasse, qui est établie sur des poutres formées de troncs de palmiers. Voici le *mihrab* (niche indiquant la direction de Mekka), et le *menbeur* (chaire à prêcher) où le chikh improvise ses sermons et fait ses saintes lectures. On nous montre au-dessus de la porte d'entrée une petite tribune fermée par une épaisse grille de *djerid* (branches de palmiers) : c'est l'endroit réservé aux femmes à qui leurs maris ont permis d'assister à la prière du vendredi. Cette grille est, certainement, une bonne précaution ; au moins, les Musulmans peuvent prier tout à leur aise sans crainte des distractions. Nous devrions bien adopter cet usage dans nos églises ; il est vrai que ce serait peut-être le moyen de les faire déserter par les deux sexes. La femme arabe n'est, d'ailleurs, pas tenue de prier ; le soin de son salut ne l'exige point [2] ; elle ne doit donc, tant qu'elle est jeune, fréquenter la mosquée que le plus rarement possible, à cause, nous l'avons dit, des distractions qui pourraient en résulter pour les hommes, et puis encore parce qu'il serait possible qu'elle se trouvât dans une période d'impureté. Plus tard, quand l'âge l'aura mise à l'abri de ces deux graves inconvénients, elle pourra, sans danger, se présenter à la mosquée, pourvu, toutefois, que son mari, son maître, voulons-nous dire, le lui permette.

[1] *Kouffar*, pluriel de *kafeur*, qui signifie proprement celui qui enduit et recouvre la surface d'un objet avec quelque composition pour en faire disparaître une écriture, etc. ; de là *l'ingrat, l'infidèle, l'homme qui efface de son souvenir les bienfaits de Dieu.*

[2] La femme peut cependant mériter le titre de *mrabtha* (maraboute). Il en existe quelques-unes en Kabilie qui ont une grande réputation de sainteté, la célèbre Lalla-Fathima, des Illilten, entre autres, que nous avons prise pendant la belle campagne de 1857. La piété des fidèles a élevé des *qbab* ou des *djouamâ* à plusieurs de ces saintes dans la Tunisie, et dans les Kabilies de nos possessions.

La *soumâa* de la mosquée prend sa base sur le sol, et la porte par laquelle on y monte est dans l'intérieur du temple ; quelques petites lucarnes éclairent l'escalier du minaret, dont les marches, irrégulièrement superposées et d'une ascension difficile exigent tantôt l'enjambée d'un chameau, tantôt celle d'un moustique. Nous plaignons sincèrement le *moudden* si sa conscience, ou la robustesse de sa foi, l'oblige impérieusement à exécuter tous les jours les cinq escalades canoniques de ce casse-cou.

Du haut de ce minaret, le regard peut embrasser une grande partie de l'oasis. A nos pieds, le qseur et son fouillis de rues, d'impasses, d'éboulements, de brèches ; des chapelets d'hommes accroupis le long des murs, et savourant cette existence des qsariens, qui est plutôt de la végétation que de la vie ; des femmes vêtues de linges sordides s'occupant des soins du ménage dans les cours étroites et fangeuses de leurs maisons ; des enfants à peu près nus se roulant sur les fumiers. Détournons les yeux de ce tableau, et portons-les au delà du qseur : sous ses murs, de larges tentes roussâtres s'épanouissent dans les jardins [1], pareilles à des oiseaux de gigantesque envergure qui s'abattraient sur une proie. Sous ces immenses couvercles, des femmes préparent le repas du maître de la tente, d'autres broient, à l'aide de la *raha* (moulin portatif), de l'orge destinée, sans doute, à faire de la rouïna ; au dehors, des négresses apportent une brassée de djerid, ou une guerba pleine d'eau ; des chameaux accroupis ruminent philosophiquement ; quelques chevaux entravés cherchent le fond de leurs musettes, ou jouent avec une touffe de drin, ou dorment debout. Autour du qseur, et s'étendant au loin, les sables dorés de l'ouad, au milieu desquels s'élancent d'admirables forêts de palmiers, îles de verdure réjouissant l'œil et le

[1] Trois cent-soixante familles des Châanbet-Berazga sont campées dans les jardins et aux environs du qseur.

cœur attristés par cette sombre ceinture de murailles calcinées qui emprisonne l'oasis.

Au loin, dans l'ouad, les fumées de nos camps s'élèvent lentement au-dessus des palmiers ; plus près, les poulies des puits grincent irritées du travail incessant qu'on leur impose.

Nous remarquons un grand mouvement dans l'oasis : les Nomades quittent leurs tentes et se dirigent vers le qseur ; les Methliliens en sortent et se réunisseut en dehors de l'enceinte. Nous avons l'explication de ce rassemblement : le colonel vient de donner l'ordre de réunir la djemaâ et la population pour les haranguer, et leur faire connaître la volonté du Gouverneur.

Nous descendons, comme nous pouvons, les marches du minaret, et nous nous dirigeons vers la porte la plus voisine du lieu fixé pour la réunion des qsariens et des Nomades.

Methlili a des ânes d'une admirable gentillesse : leur robe, d'un gris bleuâtre, est relevée d'une croix d'un noir d'ébène ; leurs oreilles sont courtes ; leurs jambes défient celles de la gazelle pour la finesse ; pour le sabot, ce sont les Cendrillons de l'espèce. On les mettrait sur une étagère tant ils sont petits et parfaits de formes. Nous nous demandions tout à l'heure, en face d'un groupe de ces miniatures d'animaux, si nous n'étions pas devant le magasin d'un marchand de jouets d'enfants. A peine les avons-nous dépassés, que l'un d'eux se met à braire de sa voix la plus lamentable ; les Methliliens qui nous suivent en rient beaucoup ; ils savent, sans doute, que l'imam Es-Siyouthi a dit : « Lorsque vous entendrez les brai-« ments de l'âne, réfugiez-vous en Dieu contre les « attaques du démon ; car l'âne a vu le diable. »

La djemâa et une partie de la population sont réunies dans l'ouad ; le colonel s'avance, entouré de ses officiers qu'il dépasse de toute la tête, vers cette assemblée du

peuple. Nomades et qsariens se disposent à écouter sa parole. Les spahis, dont ils paraissent avoir une peur atroce, remplissent les fonctions de maîtres des cérémonies ; ils en invitent, trop énergiquement peut-être, quelques-uns qui se sont assis par terre à se lever et à se tenir debout. Les malheureux se détendent avec une brusquerie de *diable en boîte* qui ferait croire qu'ils sont à ressorts, et prennent une position plus convenable.

« Châanbet-Berazga et gens de Methlili ! leur dit le « colonel, en donnant asile à Mohammed-ben-Abd-Allah, « vous avez encouru un châtiment sévère..... »

— « Tu as dit vrai, répond le peuple ; mais, à l'avenir, « si ce chien (l'ex-sultan d'Ouargla) se présente dans « l'oasis, nous l'en chasserons avec de la poudre et du « plomb. »

— « Mais, reprend le colonel, votre conduite récente « envers Sid Hamza [1], agissant au nom de l'Empereur « des Français, vous a mérité votre pardon. »

— « Que Dieu garde notre seigneur l'Empereur ! Il « est aussi clément qu'il est grand ! Nous sommes ses « enfants ! » s'écrie l'assemblée avec enthousiasme.

— « Gardez-vous d'écouter désormais les paroles « trompeuses des prétendus cherifs, si vous ne voulez « attirer sur vous la ruine et la désolation. »

— « Par Dieu ! nous n'écouterons plus ces *klab* « (chiens), ces *mfessdin* (perturbateurs), ces *mkholletin* « (intrigants) ! »

— « Les Français, au contraire, assureront vos ressources et sauvegarderont vos intérêts. Soyez donc « *thaïâïn* (soumis) ! »

— « Nous sommes vos enfants, et nous nous mettons « *tahat djenahkoum* (sous votre aile) ! »

[1] On se rappelle que les Châanbet-Berazga se soumirent au khelifa dès qu'il parut aux environs de l'oasis de Methlili, où cette tribu nomade emmagasine.

Cette excellente population, enchantée du colonel, qui l'a séduite, et reconnaissante du pardon qui vient de lui être octroyé si généreusement, lui fait connaître, par l'organe de sa djemaâ, qu'elle désire envoyer une dhifa de dattes à la *mehalla* (colonne expéditionnaire). Cette faveur lui est accordée.

Nous remontons à cheval; le colonel décide que nous rentrerons au camp en faisant le tour des forêts de palmiers.

Les tentes que nous avions remarquées du haut de la mosquée appartiennent aux Châanbet-Berazga. Quelle différence entre la vie sous ces grands arbres verts où l'air circule, et celle passée sous les terrasses enfumées du qseur! Aussi, comparez le Nomade avec le qsarien: le premier est vigoureusement constitué, bien proportionné; il est infatigable, agile, élancé, musculeux, richement bronzé par le soleil; il aime l'indépendance, la poudre et les aventures. Le *qsari*, au contraire, est chétif, déformé par les infirmités; il se traîne péniblement affaissé sur lui-même; il est sans force et d'une pâleur livide; ses yeux sont mangés par les ophthalmies et par la malpropreté; il est glouton quand il en trouve l'occasion. Attaché au sol où sont tous ses intérêts, il est sous la dépendance des coupeurs de routes qui menacent ses palmiers; il n'accepte le combat qu'à son corps défendant et derrière ses murailles; les glorieuses et fructueuses aventures ne sont pas d'ailleurs pour l'homme qui n'ose perdre de vue le minaret de sa mosquée. Le qsarien n'est, en résumé, que le *khammas*, le métayer du Nomade, qui le raille et s'en moque. Au maître de la tente, l'existence libre à la suite de ses troupeaux qu'il aime, à lui les horizons sans limites, l'air à pleins poumons, la vigueur et la santé, et les voyages lointains! A l'homme des qsour la vie entre quatre murs noirs et humides, l'air vicié par toutes les

immondices et par toutes les impuretés ; à lui toutes ces hideuses maladies sans nom qu'il a reçues en héritage, et qu'il transmettra religieusement à ses enfants !

Telles sont les observations que nous nous communiquons en parcourant l'oasis, et en admirant ces Châanba qu'on dirait avoir été coulés en bronze.

Le colonel s'arrête tout à coup dans une clairière, au centre de laquelle est un *mqam* [1] circulaire qui semble être de fraîche date ; il demande le nom du saint homme à qui l'on a fait cet honneur. Quelques Châanba qui nous suivent répondent, en hésitant un peu, que ce monument a été élevé, au mois de septembre dernier, sur l'emplacement de la tente de Mohammed-ben-Abd-Allah, en commémoration de son séjour dans l'oasis. Le colonel sait qu'il importe surtout de frapper l'imagination de ces populations ; il n'ignore pas non plus que ces délicatesses, ces égards dont nous usons, à charge de revanche, envers un ennemi civilisé, ne seraient pour elles que des signes de faiblesse ; aussi, après avoir témoigné sévèrement son mécontentement aux Châanba de ce qu'ils ont laissé subsister ce *mqam,* leur ordonne-t-il de le renverser sans délai et d'en disperser les pierres. Ils ne se le font pas dire deux fois, et ils détruisent ce souvenir de leur amour pour l'ex-sultan avec le même zèle, sans doute, qu'ils ont mis à l'élever. On le voit, dans le Sahra comme ailleurs, les vaincus sont comme les absents, ils ont toujours tort.

Les quelques qbab élevées dans l'oasis à la mémoire de ses marabouts n'ont pas de coupoles. Doit-on attribuer ce sans-façon à l'égard des saints methliliens à la difficulté de faire venir des maçons de Figuig, ces architectes

[1] Nous avons dit que le *mqam* est une sorte de monument commémoratif en pierres sèches élevé sur le lieu où un saint personnage a dressé sa tente. Le *mqam* de Methlili se composait d'une rangée de pierres marquant le périmètre de la tente de l'ex-sultan d'Ouargla.

du Sahra, ou bien ces mêmes saints ne valent-ils pas la dépense qu'entraînerait l'addition du dôme réglementaire? Nous n'avons pu faire le jour d'une manière satisfaisante sur cette question.

On remarque, dans les jardins, quelques constructions quadrangulaires que les Methliliens nomment des *bordj* (forteresses); le rôle de ces forts, bâtis en *thin* (terre argileuse) comme les maisons du qseur, est de recevoir des défenseurs dans le cas où l'ennemi menacerait les palmiers.

L'Arabe, je l'ai dit déjà, est superstitieux comme un Romain ; il se couvre de talismans ; il en attache au cou de ses chevaux, de ses lévriers pour les préserver des maladies, de mort violente ; le Sahrien va plus loin, il en suspend aux troncs de ses palmiers ; ainsi, à Methlili, les plus beaux de ces arbres sont garantis de l'*âïn* (mauvais œil) par des mâchoires de chameaux.

Si toutes les affections du Nomade sont pour ses troupeaux, celles du qsarien se concentrent sur ses palmiers ; le fruit de la *nakhla* (dattier) [1], de la *chedjret eth-thaiyba*, le bon arbre, est, en effet, sa richesse et sa vie : c'est

[1] Le palmier-dattier étant dioïque, on n'a pu laisser au caprice des vents le soin de transporter la poussière séminale ; la fécondation se fait donc artificiellement en secouant au-dessus des dattiers femelles des branches de dattiers mâles en fleur. Cette opération, qui se nomme *caprification*, a lieu en avril. Un dattier mâle peut servir pour la fécondation de plus de cent pieds femelles. La récolte se fait en automne. Le dattier, à son plus grand développement, porte de huit à dix *ardjoun* (régimes) pesant chacun de quatre à cinq kilogrammes.

Les arbres ne commencent à donner des fruits que vers la sixième année de la plantation ; mais ces fruits ne deviennent abondants que lorsque le dattier a atteint l'âge de dix à quinze ans. C'est à peu près à trente ans que l'arbre est en plein rapport. Rarement on le laisse dépasser quatre-vingts ans, bien que sa durée puisse se prolonger au delà de deux cents ans.

On tire aussi du palmier, par incision de la tête, une liqueur qu'on appelle *lagmi*, et qui, s'aigrissant par la fermentation, amène l'ivresse chez le buveur qui en boirait plus qu'il ne pourrait en supporter.

Il va sans dire que l'arbre ainsi traité est absolument perdu.

On obtient aussi une autre liqueur, la *mahiya*, en traitant les dattes comme on le fait des cerises pour le kirsch.

son principal produit d'échange en même temps que la nourriture presque exclusive des Sahriens. Aussi le palmier est-il, pour les populations qui le cultivent, l'arbre sacré, l'arbre par excellence, et, si on les en croit, il aurait été formé par le Créateur du reste du limon dont il avait fait l'homme. Les gens des oasis ont plus que du respect pour ce *roi du désert;* ils disent avec les livres saints : « Honorez le palmier comme « votre *khala* (tante maternelle). » Ce profond respect est, en effet, bien mérité si, comme le dit une chanson persane que rapporte Strabon, on peut employer le palmier à trois cent-soixante usage différents [1].

A peine sommes-nous rentrés au camp que la dhifa de *temeur* (dattes) offertes par les Châanba arrive devant la tente du colonel : elle est somptueuse, et les fruits ont une nuance d'ambre et une translucidité qui mettent l'eau à la bouche. Cette dhifa est immédiatement distribuée à la colonne. A partir de cette largesse, nos soldats et les Methliliens paraissent de vieux amis ; des groupes se forment; des poignées de main s'échangent, et des conversations dont l'intérêt doit être capital, si nous en jugeons par l'animation qui y préside, s'établissent entre *Roumis* et *Arbis* à l'aide de l'ingénieuse langue franque appelée *sabir* [2]. Jusqu'alors, leurs relations avaient été un

[1] On compte, en Algérie, jusqu'à soixante-quinze variétés de dattiers.

[2] Le *sabir*, ou langue franque, est une sorte de patois formé d'un mélange de mots espagnols, italiens et arabes. Le *sabir*, c'est la langue universelle; avec elle, plus de confusion, et si le peuple de Dieu l'eût possédée, il terminait la tour de Babel à la barbe de l'Eternel. Le *sabir* n'est certainement pas riche; mais il supplée à cette pauvreté par l'admission de la pantomine : le mot qui manque est remplacé par un geste. Le *sabir* franco-arabe, né de la nécessité, est établi sur une concession tacite réciproque entre Français et Arabes; il a vu le jour dans les villes, où les relations entre les deux peuples ont été, naturellement, plus fréquentes, plus intimes. Pour ne pas trop se jalouser, ils ont fondé leur langue sur un terrain neutre, c'est-à-dire sur les langues espagnole et italienne.

Le *sabir* existait, d'ailleurs, mais moins étendu, avant la conquête. Les rapports entre Arabes, Espagnols et Italiens en avaient posé les

peu tendues ; il a suffi de la parole séduisante du colonel pour obtenir cette fusion. Les Châanba savent à présent qui nous sommes et ce que nous voulons ; ils ont compris que nous serons pour eux bien plutôt des protecteurs que des maîtres, et que, quand même ils devraient payer cette protection par une légère *lezma* [1], ils y gagneront encore, puisqu'ils ne seront plus exposés à ces invasions de sultans qui leur demandaient trop souvent leur sang et leur argent. Nous n'avons pas, certainement, l'avantage d'être Musulmans, et c'est là notre plus grand défaut aux yeux des Arabes ; mais nous rachetons ce vice originel par la douceur et par la justice que nous apportons dans notre administration, imperfections qu'on n'eut jamais à reprocher aux Turcs (musulmans orthodoxes pourtant) pendant les trois cents ans qu'ils exploitèrent le Tell. Il est vrai de dire aussi que les Arabes les exécraient ; et cette haine a été tellement persistante pendant les trois siècles de leur domination, que les Arabes et les Kabils n'ont pas retenu un seul mot de la langue de leurs terribles dominateurs.

Les Chaânba mettent le comble à leurs procédés amicaux en établissant aux abords du camp un marché où

bases. Plus tard, notre occupation venant jeter le français dans ce salmis polyglotte, le sabir s'enrichit considérablement. Les mots formant le fond de la langue *sabir* sont : *bono* (tout ce qui est bon ou beau), — *makache* (négation, absence, manque), — *chouïa* (un peu ou doucement), — *trabadjar* (travailler, s'occuper), — *donnar* (donner), — *chapar* (prendre, voler, marauder), — *mirar* (regarder, voir), — *andar* (aller, marcher), — *tocar* (frapper, battre), — *sabir* (savoir), c'est le père de la langue, — *bezzef* (beaucoup), — *mandjaria* (manger, ce qui se mange), — *mouker* (femme), — *aqui* (ici ou toi). Nous reconnaissons que cette douzaine de mots serait insuffisante pour traiter une question de métaphysique ; mais Français et Arabes s'en contentent, et nous les avons vus souvent causer longtemps de leurs petites affaires, et paraître s'entendre parfaitement.

[1] *Lezma*, obligation. C'est l'impôt payé par les tribus et les populations sahriennes. Cet impôt est fixé approximativement d'après la richesse de chaque tribu en bestiaux et en chameaux. Dans les qsour, la *lezma* s'établit sur le nombre de palmiers en rapport.

ils apportent des légumes, des fruits de leurs jardins, des poules et quelques moutons. Nos soldats, qui n'ont pas mangé de légumes verts depuis plus de trois mois, enlèvent en un clin d'œil ces précieuses denrées, et les font passer, sans délai, dans leurs marmites, où la viande de mouton avait pris l'habitude de l'isolement. Les Methliliens poussent l'amabilité jusqu'à vouloir absolument tirer de l'eau pour les besoins de la colonne. Methlili n'a point d'eau courante; il n'a que des puits qui sont profonds de 20 mètres à Rokbat-el-R'aba, et de 10 à 11 mètres à l'autre extrémité de l'oasis. Il existe, à côté de chaque puits des bassins qu'on emplit pour faire les irrigations. Les trois puits les plus voisins du camp ont été gréés à l'avance; les bassins sont pleins jusqu'aux bords, et les Methliliens, de plus en plus gracieux, se montrent disposés à épargner à nos soldats la corvée de tirer de l'eau pour leurs besoins. Voilà cependant ce que c'est que de s'entendre.

Il a plu pendant la nuit; tout le monde en est enchanté. Les Methliliens, qui, à l'exemple des Perses, érigeraient volontiers des autels à la pluie, disent que nous avons *les éperons verts* (*chouabeur el-khedheur*), c'est-à-dire que nous apportons la pluie avec nous. Pour nous, cette bienheureuse ondée, c'est le succès de notre expédition, puisqu'elle nous assure de l'eau dans les r'dir.

L'escorte du colonel et le convoi dont nous nous sommes séparés le 17, arrivent aujourd'hui 20. Les Chasseurs et les Spahis vont prendre place dans le camp de la colonne de Maskara, dont ils font partie.

Dans la journée, on annonce au colonel des députations de quatre villes du Mzab, R'ardaïa, Bni-Isguen, Melika, El-Atheuf. Ces députés ont la mission d'assurer le colonel du bon accueil qu'il recevra des populations qui les envoient, s'il veut venir camper au milieu d'elles. Leur invitation est accompagnée d'une abondante dhifa d'orge et

de dattes pour la colonne, ainsi que de quelques dépouilles et œufs d'autruche.

Jusqu'alors, la France, je l'ai dit plus haut, n'avait exercé sur le Mzab qu'une sorte de protectorat insignifiant, et nos colonnes n'avaient pas encore franchi la *Chebka* qui couvre cinq des villes de cette puissante confédération. Le commandant supérieur d'El-Ar'ouath [1] avait, sans doute, préparé, par une politique habile, la soumission des Bni-Mzab : il avait même visité, avec ses actives colonnes, Berryan et Guerara, villes de la confédération situées en dehors du groupe établi sur l'ouad Mzab ; mais il n'était point encore parvenu à faire prédominer notre influence sur ces populations jalouses de leur indépendance. On ne voulait pas d'ailleurs brusquer une question dont la solution appartenait bien plutôt à la diplomatie et au temps qu'à la force. Le gouvernement de l'Algérie usait donc de ménagements envers la confédération dans l'espoir que sa soumission ne pouvait tarder. Le colonel Durrieu avait reçu des instructions dans le sens de cette politique : il devait se borner à longer le Mzab sans y pénétrer. Aujourd'hui que les populations lui envoient des délégués pour lui faire connaître qu'il sera bien accueilli dans leurs villes, il y a lieu de profiter d'une situation qu'on n'avait pu prévoir. Le colonel promet donc aux députés de la confédération d'aller camper avec sa colonne sur leur territoire.

Cette soumission inespérée était due, on ne peut le méconnaître, à l'influence personnelle du colonel Durrieu. Les Mzabites sont appelés, avec raison, les Auvergnats de l'Algérie : habitant, comme nos montagnards, un pays ingrat et pauvre, ces confédérés vont demander aux villes du Tell, où ils exercent les professions de bouchers, de baigneurs, de conducteurs de bourriquets, etc., des

[1] Le chef d'escadrons Du Barail.

ressources qu'ils ne peuvent trouver chez eux ; puis, lorsqu'ils ont gagné quelque argent, ils retournent vers le sol natal, et ils y deviennent propriétaires en achetant des palmiers. Or, un grand nombre de ces Mzabites rapatriés avaient résidé à Alger, où le soin de leurs affaires les mettait souvent en rapport avec le Bureau politique, qui fut longtemps dirigé par le colonel Durrieu. C'est là qu'ils l'avaient connu et apprécié, et son souvenir était resté vivant dans leurs cœurs. Aussi, dès qu'ils avaient su l'arrivée du colonel à Methlili, s'étaient-ils empressés de venir lui offrir spontanément, en l'invitant à se rendre au milieu d'eux avec sa colonne, une soumission que, jusqu'à présent, ils avaient toujours retardée.

Nous irons donc camper au milieu de ce Mzab, enveloppé dans sa hideuse ceinture de rochers ; nous allons voir ces hérétiques, ces protestants de l'Islam, aux mœurs si sévères, dit-on, et à la probité si parfaite, que celle des civilisés serait obligée de fuir devant elle en rougissant ; espèce de peuple trappiste retiré du monde pour y gratter un sol ingrat et déshérité. Demain, cette pentapole mystérieuse nous aura dit tous ses secrets.

Le passage par le Mzab, en nous obligeant à un détour assez sérieux, présente, cependant, cet avantage de nous rapprocher de l'ouad En-Nsa, riche en eau, en bois et en fourrages. La route la plus directe de Methlili à Ouargla est celle de l'ouad Methlili ; mais, de ce côté, le pays à parcourir est complètement dépourvu de ressources, et, dans une longueur de cent-trente kilomètres, on n'y trouve pas une goutte d'eau.

Malgré la richesse de l'ouad En-Nsa, il est à craindre pourtant que nos goums n'y puissent vivre ; le colonel se décide donc à en licencier les deux tiers, et à ne conserver de sa subdivision que cent cavaliers des Harar et cent du Djebel-el-Eumour. Il va sans dire que cette mesure de licenciement est accueillie avec bonheur par nos malheu-

eux cavaliers qui, depuis plus de deux mois, parcourent, ans autre avantage que l'*honneur* (dont ils font peu de as), des contrées où les ressources n'ont jamais abondé.

A part son eau, Methlili est un pauvre bivouac ; les hameaux n'y trouvent aucune espèce de nourriture, et l a fallu les envoyer sur l'ouad Macek pendant notre séour dans l'oasis. Pour combustible, nous n'avons que du palmier mort, qui brûle mal ; les Methliliens, qui commencent à s'habituer à notre argent, en ont établi un marché devant le camp.

La pluie tombe toujours ; décidément, les dieux sont pour nous !

CHAPITRE X

Départ de Methlili. — Emplacement d'un camp levé. — Les Zéphyrs. — Les Zouaves. — Les Tirailleurs indigènes. — Les djemâa mzabites. — Notre camp dans l'ouad Mzab. — La dhifa pantagruélique. — La confédération des Bni-Mzab. — Histoire, mœurs, gouvernement, religion, législation, police. — Les femmes mzabites. — Commerce. — Les qsour des Bni-Isguen, de R'ardaïa, de Melika et de Bou-Noura. — Fraternisation. — Le qseur d'El-Atheuf. — Ses deux mosquées et son schisme. — Les chevaux et le roi Salomon. — La vipère à cornes. — L'ouad En-Nsa. — Légende sur l'ouad En-Nsa. — Toumi le coupeur de routes. — Un *rgab*. — Le déjeuner auprès du chameau. — Les étoiles filantes. — La Qontra. — Le *miâad*. — Un déguisement. — Les antilopes. — Le colonel Durrieu et le khelifa Sid Hamza. — La musique du sultan de Ngouça. — Les dunes. — Le qseur de Ngouça et sa forêt de palmiers. — Chikh-Et-Thaiyeb-ben-Babïa. — L'insufflation des femmes. — Le mirage. — Lés députations d'Ouargla. — Accueil enthousiaste. — L'oasis d'Ouargla. — Le qseur. — Sa population. — Son commerce. — Sa mosquée. — Ouargla à vol d'oiseau. — Les Nomades. — Le colonel et les députés. — Rouïçat. — La qasba du cherif. — Le cheval de Sid Qaddour. — Le Sud. — Le pèlerinage à la tente de Sid Hamza. — Les offrandes.

Le 22 janvier, à six heures et demie du matin, les colonnes de Maskara (ancienne Tiharet) et d'El-Ar'ouath, approvisionnées à vingt-cinq jours de vivres, quittent Methlili : la première s'engage droit devant elle dans un défilé dont la bouche sombre s'ouvre sur l'ouad Methlili ; la seconde prend au nord des jardins, et ne tarde pas à pénétrer dans une affreuse gorge où les torrents seuls semblent avoir le droit de passer. Les goums, dans chaque colonne, forment l'avant-garde ; l'infanterie les suit ; le convoi et les bagages se développent derrière elle en une longne file ; la cavalerie régulière ferme la marche. Les ordres ont été bien

donnés, ils ont été bien exécutés : chacun a pris sa place, réguliers et irréguliers, avec une admirable précision. En moins d'une demi-heure, les deux effroyables ravins avaient avalé leurs proies ; et là, sur l'ouad Methlili, où, il n'y a que quelques instants encore, tout était mouvement, cris, hennissements, mugissements, bruits d'armes, tintement de chabir sur les étriers, on ne trouve plus que le silence, des traces de tentes, des feux qui exhalent leur dernier jet de fumée, des débris de toute nature, morceaux d'uniformes, loques huileuses, cartes déchirées, miroirs brisés, boîtes de sardines éventrées, brosses tondues à la Titus, ruines de souliers roussis et racornis, lettres de la payse chiffonnées, fripées et graissées par un long séjour sur le cœur ou dans la doublure du képi, tous ces détritus, enfin, qui marquent toujours l'emplacement des camps européens, et que les Methliliens fouillent déjà avec avidité et en chiffonniers consommés.

La marche des deux colonnes dans ces ravins bouleversés, rocailleux de la *Chebka* est extrêmement pénible ; les Français s'en vengent par des jurons ou par des plaisanteries. Les commandants des colonnes se multiplient ; ils sont à tous les mauvais pas, tantôt ordonnant ou menaçant, tantôt conseillant ou encourageant. Mille obstacles se dressent sous toutes les formes devant nos soldats : ici, c'est une roche monstrueuse qui vient leur barrer le passage ; plus loin, c'est une arête étroite et difficile comme le Sirath [1] ; là, c'est un enchevêtrement de rochers qui ne présente pas place où mettre le pied ; par ici, la gorge est tellement encombrée de pierres brisées, qu'on les dirait tombées du ciel.

[1] Le *Sirath* est un pont jeté sur les abîmes de l'enfer : il est plus fin qu'un cheveu et plus tranchant que la lame d'un rasoir. Les élus, au jour dernier, passeront sur ce pont avec la rapidité de l'éclair, tandis que les méchants tomberont dans le feu éternel.

Après quelques chutes, quelques charges désarçonnées, des à-coups, des temps d'arrêt, les colonnes avancent néanmoins entre ces murailles rocheuses teintées de nuance plomb terni.

Après une heure et demie de traversée, les colonnes débouchent à peu près en même temps sur un large plateau rocailleux sans végétation. La colonne de Maskara s'arrête pour laisser s'écouler celle d'El-Ar'ouath, qui doit prendre la tête. A la sortie des défilés, les bagages et les convois ont marché sur le flanc droit de l'infanterie, couverts par la cavalerie régulière ; ceux des goums se sont portés sur le flanc gauche et à la même hauteur. Le goum de la colonne de queue a formé l'arrière-garde ; un peloton de cavalerie régulière marche en extrême arrière-garde.

Les *Zéphyrs* [1], bien que leur tenue rappelle volontiers le débraillé et la glorieuse misère de l'armée de Sambre-et-Meuse, n'ont cependant pas perdu leur entrain : de l'esprit souvent, des murmures sans fiel quelquefois; plus de bonne volonté que de souliers ; plus d'insouciance que de chemises ; plus de cartouches que de vivres ; ils marchent cependant, ils vont... où ?... Que leur importe! c'est l'affaire du commandant de la colonne. Quelques-uns veulent entonner une de ces interminables chansons, longs poëmes décolletés et sans feuille de vigne, où l'idée se moque parfaitement des tyrannies de la rime, œuvres anonymes qui ne sont écrites nulle part, et qui traversent les âges à cheval sur la tradition de la caserne ou des camps [2]. Les tentatives du chanteur restent sans succès :

[1] Soldats des Bataillons d'Infanterie légère d'Afrique.

[2] Il est facile de reconnaître que la plupart des chants de caserne appartiennent à une époque assez reculée ; car le plus grand nombre des joyeux types qui y sont crayonnés n'existent plus dans notre jeune armée. Quelques-uns sont de tous les temps, comme *La Ramée*, ce troupier loustic, un peu mauvais sujet, qui oublie de temps en temps le chemin de la caserne, qui boit volontiers au compte du conscrit, et qui mériterait aujourd'hui l'épithète de *pratique* ou de *carottier*. Sans

à chaque instant, son pied vient se heurter à une aspérité, ou clocher dans une excavation ; la cadence et le pas ne peuvent être soutenus dans une pareille débauche de pierres ; il faut absolument y renoncer.

Ces pauvres déguenillés ont employé tous les artifices pour retenir à leurs flancs un pantalon délabré qui crache le linge par mille ouvertures ; quelques-uns en ont complètement perdu le fond : il a été ingénieusement remplacé par celui du caleçon, qu'ils ont enté sur les jambes du pantalon au-dessus des genoux. Tant que la capote reste fermée, les infortunés sont en tenue ; mais qu'un coup de vent indiscret vienne en relever les pans, leurs *inexpressibles* mi-partie blancs, mi-partie rouges s'éloignent alors sérieusement des exigences de l'ordonnance. Les débris du vêtement inférieur ont été religieusement employés à cicatriser les blessures de la capote que, depuis plus de deux mois, les malheureux n'ont quittée ni jour, ni nuit. Quant aux souliers, on comprend que, dans un pays où il faut ferrer les chevaux des quatre pieds, leur résistance n'a pas dû être longue ; aussi, plusieurs paires se rapprochent-elles sensiblement du cothurne antique par la combinaison des moyens d'attache.

Le Zouave, ce type par excellence du soldat français, paraît moins misérable que le *Zéphyr :* il aura trouvé, sans doute, dans les plis de son vaste *seroual* (culotte turque) de précieuses ressources pour en dissimuler les écorchures. Comme le Zéphyr, il marche quand même, trouvant, néanmoins, que ce n'est réellement pas la peine de rôder pendant tout un trimestre dans le Sahra, pour n'en retirer, selon lui, que la maigre satisfaction de manger des dattes sur place. Il prétend encore que

vouloir donner à ce type une origine orientale, nous dirons, cependant, qu'il a plus d'un point commun avec *El-Harami* des Arabes, qui se prononce *Lharami,* et qui peut se traduire, comme chez nous, dans le sens plaisant, par *coquin, mauvais sujet, fripon.*

la *Chebka* ne lui rappelle en aucune façon le département de la Côte-d'Or. Mille plaisanteries pleuvent alors sur le compte de ces rudes plateaux auxquels Dieu n'a pas touché depuis la création, coin de terre oublié dans la répartition de ses biens.

Quant aux Tirailleurs indigènes, ces vaillants enfants du Tell, ils traversent le pays sans le voir, et avec la plus complète indifférence; *il est écrit* qu'ils nous suivront, et ils le font sans jamais murmurer, sans s'inquiéter s'ils sont ou non *fi 's-sebil Allah,* dans la voie de Dieu, et s'ils n'auront pas à vider bientôt leurs fusils sur des Musulmans. Troupe excellente, fidèle, commode, intelligente, extrêmement maniable pour qui la comprend, respectueuse et soumise envers les officiers français, ceux surtout qui savent parler sa langue, qui s'occupent d'elle, et qui lui montrent de la sollicitude.

Quelques Tirailleurs, malgré la dureté et l'inégalité du sol, marchent nu-pieds; ils préfèrent, peu habitués qu'ils sont encore à notre chaussure, mettre leurs souliers dans leurs havre-sacs qu'à leurs pieds; d'autres, plus petits-maîtres ou plus civilisés, les ont gardés quand même, mais en leur faisant subir l'opération césarienne, c'est-à-dire en les éventrant jusqu'à la naissance des doigts.

Plusieurs, malgré les plus ingénieuses rectifications pour arriver à établir une certaine concordance entre leur chaussure et leurs pieds, ne paraissent pas avoir trouvé la solution cherchée : ils boitent très bas, ou ils marchent sur leurs pointes.

La charité n'est donc pas une vertu exclusivement chrétienne; car, voyez, chez les Tirailleurs, les forts viennent en aide aux faibles en portant soit leurs sacs, soit leurs fusils. Faut-il attribuer à cette même vertu l'espèce de confusion que nous remarquons dans le rang de taille?... Ces escouades nous semblent un peu mêlées, confondues, sensiblement éloignées de la formation de l'ordonnance.

Peut-être serait-on plus près de la vérité en mettant ce désordre apparent sur le compte d'un certain genre d'affection, celui qui faisait la force de la légion thébaine, dit-on : nous aurions alors, chez les Tirailleurs, le rang de taille réglementaire, et le rang de taille *attractionnel.*

Sauf les quelques boiteux dont nous venons de parler, voyez comme tous ces infatigables enfants aux visages bronzés et aux muscles d'acier se dépêtrent adroitement des mauvais pas qu'ils rencontrent ! Tous suivent [1] leur capitaine, et le fanion aux couleurs de la compagnie sans s'inquiéter si l'étape est courte ou longue, et si le café se fera plus ou moins de bonne heure que la veille. La *mokahla* (fusil) sur l'épaule, ou placée en travers sur le *beurdâ* [2], le large *seroual* (culotte turque) relevé par devant dans la ceinture, les *thrabeuq* (jambières de cuir) sous la grande courroie du havre-sac, ils marchent groupés par petits paquets, au centre desquels un chanteur dit une de ces longues complaintes arabes si musicalement primitives, espèce de litanie dont le refrain est repris en chœur avec accompagnement de claquements de mains. La partie instrumentale est représentée par une *guesba* [3], et par un bidon de campement qui fait l'office de *derbouka* [4].

[1] Un certain roi de l'Iraq, dont la tradition ne nous a pas conservé le nom, s'était rendu célèbre par sa sévérité pour ceux de ses soldats qui, dans les marches, restaient en arrière de leur troupe ou de leur corps : le châtiment consistait, pour le traînard, à lui faire ôter sa chaussure, à la remplir de sable, et à la suspendre à son cou. Il marchait ainsi jusqu'à la station. Puis, quel que fût son rang, on l'amenait devant l'émir, on le jetait le ventre contre terre, et on le frappait de vingt-cinq coups de fouet sur *le dos*, afin de ne pas indisponibiliser son assiette, s'il s'agissait d'un cavalier.

[2] *Beurdâ*, bât d'un mulet, d'un âne. Les Tirailleurs désignent ainsi le havre-sac d'infanterie qui sert à renfermer leurs effets de petit équipement.

[3] Chalumeau taillé dans un roseau ouvert aux deux extrémités et percé de six trous. La *guesba* est une sorte de flûte primitive. La petite flûte est appelée *djouaq*.

[4] La *derbouka* se compose d'une peau de tambour tendue sur un vase de terre à peu près cylindrique. Pour en jouer, on place l'instrument sous le bras gauche, et on en frappe la peau avec les doigts des deux mains.

Les vêtements des Tirailleurs valent nécessairement moins que ceux des Zouaves ; les pièces, découpées en polygones bizarres, y sont affichées tout de travers, et avec ce profond mépris de l'harmonie et du parallélisme particulier à l'Arabe ; le Tirailleur, en outre, ne se sert, généralement, pour réparer ses vêtements, que de deux sortes de fil, le blanc et le noir, et il les emploie avec une grande indépendance de principes en matière d'assortiment des couleurs. Ainsi, aujourd'hui, qu'il avait à travailler dans le bleu, le fil blanc lui est tombé sous la main, et il n'a pas hésité à l'employer ; demain, en revanche, qu'il aura à raccommoder sa chemise, il est plus que probable que le hasard lui mettra du fil noir entre les doigts.

Le clairon de la tête de colonne a sonné le commandement de *halte ;* les Tirailleurs ne se le font pas répéter deux fois : les trois quarts ont pris immédiatement, sans quitter leurs sacs, la position horizontale ; l'autre quart s'est divisé en petits groupes de quatre à cinq *qmardjïa* (joueurs) qui se sont accroupis un peu à l'écart ; l'un d'eux a ôté sa *chachia* (calotte) ; un autre a tiré de sa poche une petite pierre à peu près circulaire, rouge d'un côté et blanche de l'autre [1], et le sort a été appelé à décider quel était, parmi les joueurs, le plus digne d'empocher la *baga* [2] des autres ; les cartes espagnoles aussi ont été invitées à se prononcer, et le perdant, qui a attribué sa mauvaise chance aux cartes elles-mêmes, les a mises en morceaux et jetées au vent.

La halte a duré dix minutes ; au *garde à vous !* du clairon, les Tirailleurs qui se sont étendus sur le sol se lèvent en poussant un profond soupir ; les *qmardjïa* plient ba-

[1] Ce jeu, qui est à peu près notre *pile ou face*, se nomme *hamra ouella bidha*, rouge ou blanche ? Il s'agit, en effet, de retenir l'une ou l'autre couleur. On nomme *qmar* tout jeu de hasard ; de là, *qmardjïa*, joueurs.

[2] *Baga*, mot appartenant à la *langue sabir*, et venant de l'espagnol *paga*, paye. La *baga* du tirailleur, c'est son *prêt*.

gages en remettant au premier repos la fin de la partie, si elle n'a pu être achevée, et, à la sonnerie *en avant!* tous rentrent dans le rang et reprennent la marche.

Le plateau sur lequel viennent de déboucher les colonnes semble avoir été badigeonné en ocre; quelques pointes de roches livides paraissent des cadavres se soulevant péniblement pour s'opposer à notre marche, ou, tout au moins, pour nous reprocher notre témérité. Nous quittons ce plateau maudit pour nous engager dans une vallée où quelques plantes, qui ne vivent que d'air, sans doute, ont pu trouver un abri. A cette vallée succède un autre plateau qui semble un immense atelier de casseurs de pierres abandonné. Une profonde dépression coupe perpendiculairement la direction que nous suivons, et cette suite de *hamad* (plateaux rocailleux) hachés de rides que nous parcourons depuis que nous avons débouché des ravins par lesquels les colonnes ont quitté l'ouad Methlili. Cette dépression est un affluent de l'ouad En-Noumrat; quelques flaques d'une eau jaunâtre tombée les jours précédents, et des plantes ligneuses en assez grande abondance en font un lieu favorable à la grande halte. Le colonel décide qu'on s'y arrêtera une heure et demie.

Le colonel, pour reconnaître la confiance que les Bni-Mzab ont mise en lui, et pour éviter de froisser la susceptibilité de ces populations venues franchement et spontanément à lui, le colonel, dis-je, juge convenable de se présenter d'abord au milieu d'elles, suivi d'une simple escorte, et sans cet appareil militaire qui pourrait faire croire qu'elles ne se soumettent que devant la force; il ne veut point, en un mot, paraître entrer en conquérant là où il a été appelé par le vœu de tout un peuple. Cette délicatesse courtoise du colonel ne pouvait, d'ailleurs, manquer d'être comprise et appréciée par la population si intelligente de la Confédération, et, selon toutes les probabilités, elle devait avancer nos affaires dans ce pays.

Le colonel, accompagné de ses officiers et suivi de quelques cavaliers d'escorte, devance la colonne arrêtée pour faire sa grande halte.

Après avoir parcouru une suite de vallées étroites, nous débouchons sur un vaste plateau dénudé et rocailleux, plus affreux encore que ceux que nous avons traversés ce matin : des mamelons dressent leurs crânes jaunis à l'horizon. On pourrait croire que ces mornes et tristes déserts sont condamnés à une solitude éternelle, que, maudits de Dieu qui les a frappés de stérilité, l'accès en est interdit aux hommes ; mais, regardez à vos pieds : voyez ce sol torturé, bouleversé : un réseau de petits sentiers s'y croisent, s'y coupent, s'y traversent, pareils à un écheveau de fil avec lequel un jeune chat aurait joué. Les besoins des populations de ces contrées et le commerce ont amené entre elles des relations fréquentes, de tous les jours, et leurs pieds nus en ont écrit le témoignage sur ces rochers qui semblent être la carcasse de la terre.

A midi, nous nous engageons dans un ravin d'un parcours extrêmement difficile ; en avant de nous, quelques palmiers embusqués dans une gorge laissent voir leurs têtes. Une demi-heure après, nous entrons dans le lit de cailloux et de sable de l'ouad En-Nthiça, qui descend de l'ouest par une gorge encombrée de rochers. De ce point, nous pouvons apercevoir sur notre gauche les jardins des Bni-Isguen, fraction des Bni-Mzab habitant la première ville que nous devons rencontrer. Ces jardins, que nous atteignons bientôt, sont défendus par des tours destinées à en empêcher l'approche, et à servir de refuge aux travailleurs isolés en cas d'attaque ou de surprise de l'ennemi.

Après avoir marché pendant quelque temps dans l'ouad En-Nthiça, nous découvrons, à notre gauche, un qseur bâti en amphithéâtre sur le flanc d'une croupe se déroulant dans l'ouad. C'est la ville des Bni-Isguen.

Bien que nous ne soyons plus qu'à un kilomètre environ de la ville, on ne remarque pourtant sous ces murs aucun de ces mouvements, aucune de ces allées et venues qu'amène toujours un évènement de quelque importance; et, certes, ce n'est point un fait ordinaire que l'arrivée d'une colonne française dans l'oasis, et l'apparition de nos soldats au milieu d'un peuple jaloux de son indépendance. Cependant le qseur est muet; personne ne paraît sur les terrasses. Ce peu d'empressement a quelque chose d'étrange et d'inexplicable. Tout, autour de nous, est solitude et silence, à part quelques hommes qui, juchés au dernier étage des tours défendant les jardins, semblent nous observer attentivement. Nous ne savons que penser de cette situation. Est-ce bien le vœu des populations ou celui d'un parti seulement qu'ont exprimé les délégués venus à Methlili? Un incident n'a-t-il pu, dans ces sortes de républiques où l'esprit des masses est si mobile, et où, si souvent, l'opinion de la veille n'est plus celle du lendemain, rendre hostile à notre cause la majorité des confédérés? Pouvons-nous encore, en un mot, compter sur l'accueil que nous ont promis les députés?

Il est important d'être fixé sur ce point avant de pousser plus avant. Le colonel s'arrête sur un petit mamelon de la rive droite de l'ouad, et dépêche vers la première ville le jeune Chikh-Ali, l'un des fils de Ben-Salem, l'ancien khelifa d'El-Ar'ouath. Un quart d'heure après, Chikh-Ali revient sur ses pas, accompagné de quelques hommes à pied. C'est la djemâa des Bni-Isguen. Elle s'excuse auprès du colonel de l'avoir fait attendre: elle ne comptait pas qu'il arrivât si tôt. Elle l'assure de nouveau du bon accueil qu'il trouvera dans la ville des Bni-Isguen, qu'il peut considérer comme son pays. La djemâa n'est pas bien coupable, en effet, puisqu'elle ignorait que le colonel devancerait ses troupes.

Nous descendons dans la vallée de l'ouad En-Nthiça,

accompagnés des notables; au bout de quelques minutes, nous sommes sous les murs du qseur des Bni-Isguen, qui s'élève au confluent de l'ouad En-Nthiça et de l'ouad Mzab.

Un grand nombre de Mzabites sont venus au-devant de nous : nous sommes frappés de la propreté de leurs vêtements, de leur bonne mine, de leur physionomie intelligente et de la franchise de leur accueil. Enlevons le bernous de ces braves gens, et mettons-les dans un paletot, nous nous croirons en France entourés d'une foule sympathique. Cette ville des Bni-Isguen, si différente des autres qsour du Sud par son importance, par ses constructions et par son bon entretien, ajoute encore à l'illusion.

Les Bni-Mzab ne nous paraissent avoir de l'Arabe que le costume : point de ces salamaleks outrés qui sentent l'homme habitué à se courber devant un maître; point de ces allures cauteleuses chargées d'improbité et de mensonge; aussi, chez eux, point de ces méfiances qu'on éprouve si souvent en pays arabe.

Après avoir contourné Bni-Isguen, le colonel remonte la vallée de l'ouad Mzab. Il reçoit la djemâa de Melika en passant devant ce qseur, bâti sur la rive gauche de l'ouad, à six cents mètres de Bni-Isguen. Nous sommes bientôt devant R'ardaïa, la ville la plus importante de la Confédération. Quelques Juifs viennent au-devant du colonel pour le saluer. La djemâa l'attend à l'une des portes de la ville, où elle lui fait ses compliments de bienvenue. Nous faisons avec elle le tour de l'enceinte, et nous revenons sur nos pas en parcourant la rue principale. La population, qui forme la haie, nous fait le meilleur accueil.

Une lutte est près de s'engager entre R'ardaïa et Bni-Isguen : chacune de ces villes revendique l'honneur de nous posséder sous ses murs; R'ardaïa appuie ses droits sur son importance; les Bni-Isguen cherchent à retenir

le colonel en lui disant : « Viens chez nous; dans notre « qseur, nous sommes tous frères ; nous ne formons « qu'une seule et même famille, et nous n'admettons « parmi nous aucun Arabe du dehors. »

La situation est délicate; le colonel tranche habilement la question en posant son camp en terrain neutre dans le lit de sable de l'ouad Mzab, entre Bni-Isguen, Melika et Bou-Noura. La djemâa de cette dernière ville a voulu, à son tour, saluer le colonel, et lui dire, comme les autres, qu'il est le bienvenu.

La colonne arrive et campe en carré. Chaque fraction de corps prend sa place dans l'ordre déterminé d'avance. En un clin d'œil, nos mille hommes sont logés. Les puits ont été mis à leur disposition : bientôt les poulies jettent leurs cris aigus ; les chevaux boivent; les fourneaux sont creusés sur chacune des quatre faces du camp ; les feux flambent alimentés par la dhifa de bois de palmier que nous ont apportée les Bni-Mzab ; les marmites dévorent déjà avec avidité les lambeaux saignants des pauvres moutons qui nous suivaient si bêtement il n'y a qu'un instant encore. Les Mzabites sont dans le camp, où ils *fraternisent* avec nos soldats qui, grâce à ce précieux don d'assimilation particulier aux Français, sont là comme chez eux ; ils trouvent, d'ailleurs, infiniment de ressemblance entre les minarets des quatre villes et les cheminées des hauts fourneaux de la patrie. Les gamins mzabites, en simple *gandoura* (chemise de coton), ou vêtus de l'*âbaïa* (chemise de laine), se campent, les mains derrière le dos, devant nos uniformes qu'ils regardent curieusement; tout cela est nouveau pour eux. Ils se tiennent d'abord à distance, puis, enhardis par la bonne mine des Zouaves et des Zéphyrs, ils finissent pas s'approcher, et se lient définitivement avec ces *terribles Roumis*. Une vieille mendiante, presque aveugle, parcourt le camp en tâtonnant avec son bâton, et en demandant *de ce qui*

appartient à Dieu (mtaâ Rebbi). Le biscuit, les sous pleuvent dans sa main desséchée.

Un grand mouvement se produit dans l'ouad; des Mzabites, portant d'immenses *gueçâa* (plats de bois), se dirigent vers notre camp; d'autres, chargés de *chouari* (paniers que portent les mulets), prennent la même direction. Cette foule, réunie par un *qaïd el-makla* (chef de repas), s'avance processionnellement vers la tente du colonel: c'est une dhifa pantagruélique de cent-cinquante plats de kousksou, et de plusieurs charges de dattes que les Bni-Mzab offrent à la colonne française. Les malheureux, habituellement parcimonieux comme des gens qui savent le prix de l'argent, ont fait aujourd'hui les choses en grand; ils se sont saignés des quatre membres pour reconnaître, par le don de cette dhifa, la protection qu'ils trouvent dans le Tell. Ces copieuses victuailles sont aussi l'aveu de leur soumission, et nous sommes, certainement, les premiers à qui ces fiers enfants aient fait pareille fête, depuis que l'amour de l'indépendance les contraignit à quitter les riches plaines du Tell.

Ce *thâam* (pitance) et ces dattes sont aussitôt distribués à la colonne: les groupes se forment autour des plats, et chaque homme, comme dans l'ouad El-Meleh, à El-Menia, y creuse son trou. Les Bni-Mzab, porteurs de la dhifa, assistent tout contrits aux funérailles de leur kousksou, et regardent avec un certain effroi l'engloutissement de tant de *richesses*. Quelques-uns paraissent regretter *in petto* la pompe et le développement prodigue donné à cette réception par les djemâa. Nos goums n'ont pas été oubliés dans la distribution de ces largesses; mais il est facile de remarquer qu'ils mettent une sorte de dédain à manger le thâam des hérétiques; nous sommes, cependant, obligés de reconnaître qu'ils n'en laissent pas, et que les plats sont rendus parfaitement vides à leurs propriétaires légitimes.

Avant de visiter les villes de l'ouad Mzab, nous croyons utile d'entrer dans quelques détails sur la population qui est venue y réfugier son indépendance.

C'est, en effet, quelque chose d'étrange et d'unique au monde, peut-être, que cette colonie différant d'origine, de mœurs, de caractère, de physionomie, de langage, d'usages et de pratiques religieuses avec les populations qui l'entourent, et n'ayant avec elles que des relations purement commerciales; agglomération d'hommes formant une société à part, isolée, et ayant préféré faire sa patrie d'une terre inhabitable que de vivre dans *le bien*, mais aussi dans la longueur du bras d'un maître.

Le pays du Mzab forme un énorme massif traversé par quatre vallées principales, qui, lorsque l'année est pluvieuse [1]; se parent de cette végétation que les Arabes appellent si pittoresquement le « plumage de la terre. »

Au milieu d'un dévergondage inouï de rochers, pareils à d'énormes amas de cendres, se développe une sorte de vaste cirque plus ou moins elliptique, mesurant dix-huit kilomètres de longueur sur deux de largeur, et s'ouvrant au nord-ouest et au sud-est par une sorte de tranchée qui n'est autre chose que le lit de l'ouad Mzab, dont le fond de sable, d'un ton orangé ravissant, fait ressortir davantage le vert sombre des forêts de palmiers.

Cerclé d'une ceinture de crêtes rocheuses qui émergent du milieu du Sahra, et qui forment une sorte de camp retranché, le Mzab est cependant facilement accessible par le plateau d'En-Noumrat, qui se développe au sud de la Chebka.

La Confédération du Mzab se compose de sept villes, dont cinq dans l'ouad : R'ardaïa, Bni-Isguen, Melika,

[1] Il pleut très rarement dans la Chebka et l'ouad Mzab ne coule guère que tous les trois ou quatre ans.

Bou-Noura, El-Atheuf, et deux en dehors, Berryan et El-Guerara.

Ces deux dernières villes sont situées, la première, à 36 kilomètres au nord de R'ardaïa, et la seconde, à 65 kilomètres à l'est de la première.

La population des sept villes de la Confédération est de 30.000 habitants environ, sur lesquels R'ardaïa, la capitale, en compte 11.000, et Bni-Isguen, 5.500.

Les Mzabites sont d'origine berbère ; pourtant, on compte parmi cette population un grand nombre de Nègres libres ou esclaves, quelques Juifs — où n'y en a-t-il pas ! — et un certain nombre de familles arabes.

L'histoire de la Confédération, comme celle des autres villes du Sahra, est vague et incertaine. Si l'on en croit la tradition, les populations de l'ouad Mzab ne seraient pas toutes originaires des mêmes contrées ; ainsi, les Oulad-Ammi-Aïça, fondateurs de R'ardaïa, seraient venus des environs d'Ouargla, tandis que ceux des autres villes auraient eu pour berceau la plaine d'Er'ris et le bassin de la Mina, dans le Tell de la province d'Oran. Ce serait un conquérant venu de l'Est qui aurait forcé ces derniers à chercher un refuge dans les affreuses gorges de l'ouad Mzab, dont ils prirent le nom. A quelle époque eut lieu cette émigration ? Quel est ce conquérant venu de l'Est ? Nous n'en savons rien. A l'arrivée de cette population dans le pays, on n'y comptait qu'une petite ville, le qseur Mourki, dont on nous a montré les ruines non loin de Bou-Noura, sur des rochers qui en ont conservé le nom.

Le premier établissement qu'auraient créé les Bni-Mzab dans la vallée serait, ainsi que son nom semble l'indiquer, le qseur El-Aououel (le premier), dont on voit encore les ruines, nous dit-on, près d'El-Atheuf.

Le territoire choisi par les Bni-Mzab n'aurait eu à subir, grâce à son éloignement du Tell et à sa pauvreté,

qu'une seule invasion, celle d'une armée turque commandée par le baï El-Abbaci, venu d'El-Qalâa des Bni-Abbas. Les Turcs, après une attaque infructueuse sur R'ardaïa, auraient été repoussés avec de grandes pertes.

Souvent les *bachaouat* [1] d'Alger demandèrent aux Bni-Mzab soit leur soumission, soit le payement d'un certain tribut; mais les Mzabites, les sachant dans l'impuissance d'appuyer leurs exigences par la force, se moquèrent toujours de ces maîtres de la côte. Abd-el-Qader lui-même ne fut pas plus heureux que les pachas : il s'en vengea, on le sait, en faisant incarcérer tous les Mzabites qui se trouvaient dans la partie du Tell où il commandait, et ces malheureux ne recouvrèrent leur liberté qu'en lui payant une forte amende qui les ruina.

Mais, pour être à l'abri des coups des maîtres du Tell, les Bni-Mzab ne jouirent pas pour cela des bienfaits de la paix : sans cesse en guerre les unes contre les autres, ces malheureuses petites républiques, divisées en deux *soff* [2], payèrent trop souvent le tribut du sang à la déesse des combats. Plus d'une fois, les motifs les plus futiles leur mirent les armes à la main, et la poudre, ce juge brutal et aveugle, fut appelée à décider de quel côté était le droit.

La tranquillité n'a reparu dans la vallée de l'ouad Mzab que depuis que, couvertes par notre protectorat, [3] les sept villes nous prennent pour arbitres dans leurs querelles. Cette protection, dont ils ne peuvent se passer aujourd'hui, leur assure, au prix d'un léger tribut [4], la

[1] *Bachaouat*, pachas. La dénomination de *dey*, dont nous nous servons pour désigner le chef de l'ancienne Régence d'Alger, est inconnue des Arabes.

[2] *Soff*, au pluriel *sfouf*, signifie parti, ligne, bande, faction.

[3] Notre protectorat a cessé par l'effet de l'annexion du Mzab à la France le 21 décembre 1882.

[4] Une convention passée le 4 janvier 1853 entre le Gouverneur général Randon et les sept villes de la Confédération, a fixé le prix de notre protectorat à la somme annuelle de 45.000 francs.

paix chez eux, et la sécurité de leurs relations avec le Tell, cette mère du Sahra.

Les Bni-Mzab ont un idiome particulier qui appartient au groupe des langues dites *berbères;* leurs relations commerciales y ont fait entrer une forte proportion d'arabe.

Chacune des villes du Mzab forme une république gouvernée et administrée par une assemblée élue de notables (djemâa), qui discute les intérêts de la communauté, réprime les abus et inflige les peines. Il n'y a pas encore longtemps, Yahïa-ould-Chikh-Baba, espèce de chef religieux du Mzab, était appelé à décider sur les différends entre les villes et sur les questions d'intérêt général : c'était un homme sage et de bon conseil. Chikh-Baba représentait, en outre, avec les nombreux tholba (lettrés) de la mosquée de R'ardaïa, une sorte de pouvoir théocratique, dont l'action se manifestait surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier deux villes rivales prêtes à en venir aux mains. Aujourd'hui, que le temps des querelles et des dissensions est passé, l'intervention de Chikh-Baba n'est plus nécessaire ; aussi, s'est-il retiré des affaires pour vivre en bon propriétaire dans ses plantations de palmiers. Malgré la retraite de son pontife, le quartier de la mosquée à R'ardaïa n'en exerce pas moins encore une très grande influence dans toute la Confédération.

Les Bni-Mzab sont Musulmans ; mais ils s'éloignent de l'orthodoxie par des différences dans les pratiques religieuses, et par le rejet des quatre premiers khalifes comme successeurs du Prophète, hérésie qui leur a valu l'épithète de *khouamès* [1]. Les orthodoxes les appellent aussi *khouaredj* [2], *sortants,* c'est-à-dire schismatiques.

[1] *Khouamès*, de *khamsa*, *cinq*, parce qu'ils ne commencent la série légitime des khalifes qu'au cinquième.

[2] En dehors des quatre sectes orthodoxes, on est *kharedji,* c'est-à-dire hérétique, et il n'y a pas plus de salut pour le *kharedji* que pour l'infidèle.

Leurs croyances religieuses mirent souvent les Bni-Mzab en butte aux persécutions et aux railleries des Arabes malékites [1]; mais ils n'en sont pas moins très exclusifs en matière de dogme, et très attachés à leur religion que, d'ailleurs, ils pratiquent, chez eux, infiniment mieux que la généralité de leurs persécuteurs. Ils montrent aussi pour tout ce qui n'est pas leur secte un mépris beaucoup plus profond que celui que professent les Malékites à leur endroit. Scrupuleux observateurs de leur loi religieuse, les Mzabites se feraient un cas de conscience d'en transgresser les préceptes, et ils paraissent ne pas partager au même degré que les Arabes la doctrine si commode des arrangements avec le ciel.

Les Bni-Mzab nous ont semblé avoir une très grande supériorité morale sur les Arabes en général; ainsi, ils ont la réputation d'être probes et de professer une grande répugnance pour le mensonge. Le vol, chez eux, est puni très sévèrement : quelle que soit la valeur de l'objet dérobé, le voleur paye cinquante francs à la djemâa; il est ensuite banni pour deux ans du pays. La femme paraît jouir chez eux d'une considération plus marquée qu'en pays arabe : leur code pénal édicte une amende de deux cents francs pour quiconque adresserait la parole, dans la rue, à une femme mariée d'une haute position. Nous aimons à croire que ce n'est point là un privilège réservé aux femmes de qualité seulement, et que le téméraire qui débiterait des galanteries à une femme du peuple mariée ne serait pas moins passible d'une amende proportionnée, bien entendu, à l'importance de l'offensée. C'est qu'il faut toujours se méfier de ces

[1] Les Musulmans ne reconnaissent que quatre sectes dites orthodoxes, toutes d'accord avec le Qoran, et avec la *Sounna* (loi traditionnelle des Musulmans), livres qui forment la base de tous les dogmes musulmans. Chacune des quatre sectes a pris son nom de l'imam qui en a été le fondateur. En Algérie, les Arabes suivent le rite malékite, dont l'imam est Malek-ben-Anas, mort à El-Medina en l'an 795 de notre ère.

sortes de petites républiques pour tout ce qui touche aux questions de privilège !

Cette supériorité morale dont nous venons de parler, les Bni-Mzab la doivent, sans aucun doute, à leur position topographique qui les isole, à cette dissidence en matière de religion qui les a toujours tenus éloignés des Arabes, et qui a mis entre eux une ligne de démarcation infranchissable, opposée à tout rapprochement, à tout contact, et qui devait les maintenir, au contraire, dans un état constant d'inimitié, d'hostilité même. Aussi, les fréquentes querelles des Bni-Isguen avec les Châanba de Methlili n'ont jamais eu d'autres causes que des injures proférées des deux côtés à propos de la différence des rites.

Quant à leur activité, à leur ardeur pour le travail, ces deux qualités ont été, pour les Bni-Mzab, filles de la nécessité ; il fallait vivre, et ils avaient senti de bonne heure que, pour cela, ils ne pouvaient guère compter que sur leurs bras.

La principale industrie des Bni-Mzab est le tissage des laines ; elle est pratiquée par les femmes.

Destinés à la vie sédentaire, les Bni-Mzab se construisirent des villes et des habitations solides et commodes ; entourés d'ennemis, le soin de la défense commune les obligea à grouper leurs qsour dans un espace très resserré, où la plus grande partie des forces de la Confédération pût, au besoin, être réunie presque instantanément.

Les villes du Mzab sont tenues avec une propreté qui forme un contraste frappant avec la saleté habituelle des qsour. On retrouve, d'ailleurs, dans les centres populeux de la Confédération des mesures d'ordre et de police qui, sans aucun doute, ont été rapportées du Tell par les émigrants temporaires qui ont vécu dans nos cités algériennes.

Cette propreté qu'on remarque dans les villes, les

Bni-Mzab l'observent aussi dans leurs vêtements : chez eux, point de ces bernous qui n'ont été mis en rapport avec l'eau que les jours de pluie; point de ces loques éraillées et crasseuses dans lesquelles se drapent les Arabes des qsour. Le Mzabi n'a qu'un bernous, mais il est blanc; il pratique les ablutions, car on ne trouve pas sur son corps ces marques impures qui zèbrent les membres du qsarien. Aussi, chez les Bni-Mzab, point de ces hideuses maladies qui sont le lot des populations vivant au milieu de toutes les corruptions, et de tous les vices qu'enfante l'oisiveté. Le Mzabi travaille; mais sa peine est compensée : il est fort et bien portant.

Les Bni-Mzab paraissent tenir leurs femmes soigneusement cachées : on ne rencontre dans les rues que des enfants ou des *âdjaïz* (vieilles femmes). Comme dans les qsour, les femmes sont employées au tissage des étoffes de laine et aux soins du ménage. Celles que nous avons vues nous ont paru petites, comparativement aux hommes. Leur costume, pour le dehors, n'est rien moins que coquet : il se compose, du moins comme pardessus, d'une grande pièce d'étoffe carrée dont elles s'enveloppent des pieds à la tête; elles gardent toutes les séductions du décolleté pour l'intérieur, c'est-à-dire pour le maître du logis; pour lui encore, elles se coiffent d'une façon qui ne manque pas de grâce : leur chevelure noire tombe en *soualef* (boucles) épais de chaque côté de leur visage, dont ils relèvent la pâleur mate; un chignon à la grecque, assis sur un cou de porcelaine, noie dans ses ombres de jais des épaules d'un blanc laiteux. Quelques-unes allument leur teint par une pointe de *heummaïr* [1]; toutes allongent leurs yeux, et donnent une ravissante profondeur à leur regard par l'emploi du *keuhoul*. Malheureusement, elles ont aussi le mauvais

[1] Espèce de fard dont les femmes se colorent les pommettes des joues.

goût, comme la plupart des femmes arabes, de se teindre les sourcils en noir et de les réunir en *harqous* [1].

Nous l'avons dit, les Bni-Mzab sont obligés pour vivre de demander à leur terre des faveurs qu'elle fait payer bien cher : dès la pointe du jour, hommes, femmes, enfants et vieillards quittent leurs demeures pour aller tirer des puits, qui ont jusqu'à quarante mètres de profondeur, l'eau nécessaire à l'arrosage de leurs jardins et de leurs palmiers. Toutes ces poulies qui se plaignent, ces seaux qui pleurent, ces gens qui geignent, attestent tout ce que ce labeur a de pénible et de fatigant. Et pourtant la terre n'est jamais satisfaite, jamais désaltérée, et, chaque jour, il faut reprendre l'œuvre de la veille.

Le produit des palmiers [2] ne suffirait pas pour faire vivre une population de près de vingt-deux mille individus, agglomérée sur une longueur de huit kilomètres [3]; les Bni-Mzab ont donc été obligés de demander des ressources au commerce. Ils se sont faits les intermédiaires des populations sahriennes pour la fourniture des produits du Tell, du blé particulièrement. Aussi, la Confédération est-elle un centre, un vaste dépôt, où affluent toutes les tribus du Sahra, qui y achètent, qui y vendent, ou qui y échangent ; ces marchés sont très fréquentés, principalement par les gens du Gourara, de l'Aougrout et du Thouat. Deux ou trois Juifs de R'ardaïa ont le monopole presque exclusif du commerce de l'or, des dépouilles et œufs d'autruche, et de la *henna* [4].

[1] *Harqous*, sourcils factices, soit en couleur, soit en or.

[2] Les jardins de la Confédération contiennent 180.000 palmiers, qui produisent, affirme-t-on, pour plus de 800.000 francs de dattes, bien que, pourtant, elles ne soient pas très estimées.

[3] Nous ne parlons ici que de la population des cinq villes situées sur l'ouad Mzab. Le chiffre total de la population de la Confédération est de 30,000 habitants.

[4] La *henna* — *Lawsonia inermis* — est employée à divers usages : la feuille, séchée, réduite en poudre, et empâtée avec de l'eau, sert à teindre les doigts des mains et des pieds d'une belle couleur orangée; on s'en sert également pour teindre les cuirs et les maroquins en rouge

Maintenant que nous connaissons le Mzab extérieur, parcourons-en les villes pour terminer l'étude de ce curieux pays. Nous commencerons par le qseur des Bni-Isguen, celui que nous avons rencontré le premier en venant de Methlili.

Bni-Isguen est bâti en amphithéâtre sur une croupe abrupte et dénudée qui s'allonge en cap au confluent de l'ouad El-Nthiça et de l'ouad Mzab; une enceinte en bon état, de cinq mètres d'élévation, et flanquée de tours crénelées à plusieurs étages de feux, la défend soit contre les agressions d'un ennemi extérieur, soit contre les attaques de R'ardaïa, sa puissante rivale. Deux portes de construction assez bien entendue et organisées défensivement, avec logement supérieur crénelé et corps de garde latéraux, donnent entrée dans le qseur. Du reste, aucun étranger ne peut l'habiter, ni même y passer la nuit. Ses rues, ses places, ses carrefours sont bien entretenus; de spacieux marchés et des *feundeuq* [1] permettent aux tribus qu'y amène le commerce d'y étaler leurs produits et d'y abriter leurs animaux.

Les maisons sont bien et solidement bâties en maçonnerie; leurs terrasses sont soutenues par des arcades qui ont leurs jours extérieurement; étagées les unes au-dessus des autres, ces constructions donnent à la ville un cachet tout particulier qui ne manque pas d'originalité. Les maisons du bas du qseur sont à terrasses simples, et quelques-unes sont blanchies à la chaux. La mosquée est bâtie sur le point culminant de la croupe, et le minaret de cet édifice religieux est, comme celui de Methlili, une pyramide quadrangulaire tronquée.

La disposition intérieure des maisons est à peu près la

jaunâtre; elle est encore employée par les médecins et vétérinaires arabes.

[1] *Feundeuq*, espèce de caravansérail, où, moyennant une rétribution très minime, bêtes et gens sont abrités pour la nuit.

même que dans les autres qsour que nous avons déjà visités : une cour carrée sur les faces de laquelle sont construits les magasins et les habitations.

Les rues sont étroites et silencieuses; les portes sont closes hermétiquement; quelques Bni-Isguen rentrent chez eux en les ouvrant mystérieusement à l'aide d'une énorme clef de fer ou d'un instrument en bois de forme bizarre.

Les tourterelles sont très nombreuses à Bni-Isguen; les habitants attachent, sans doute, quelque idée superstitieuse à la présence de ces gallinacés dans leur ville.

La population du qseur des Bni-Isguen, que nous estimons devoir s'élever à six mille habitants, est exclusivement mzabite, sans mélange arabe; les Juifs n'y sont pas admis et ne peuvent y avoir d'établissements.

La fondadion du qseur des Bni-Isguen remonte, comme tous ceux de la Confédération, au XIe siècle de notre ère.

Nous l'avons dit plus haut, les Bni-Isguen ont leurs plantations de palmiers et leurs jardins sur la rive gauche de l'ouad En-Nthiça.

En quittant Bni-Isguen, nous remontons la vallée sablonneuse de l'ouad Mzab, encaissée dans les rochers abrupts et dénudés de la *Chebka;* quelques bouquets de palmiers croissent çà et là dans le lit de la rivière, où l'on trouve aussi quelques puits [1].

A quinze ou seize cents mètres de Bni-Isguen, et sur la même rive, s'élève R'ardaïa, la ville la plus importante de la Confédération. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le flanc d'un mamelon qui s'avance dans la vallée, et défendue par une enceinte en pierres et en terre cuite au soleil, de trois mètres de hauteur et de cinquante à vingt centimètres d'épaisseur; des tours, pouvant renfermer trente défenseurs, battent le pied des murailles. La ville est ouverte par sept portes, dont une dans le quartier des

[1] Les puits creusés dans l'ouad Mzab sont au nombre de 2,534.

Juifs. Les maisons sont construites à étage et surmontées d'une terrasse; quelques-unes ont, de plus, une petite pièce sur le toit. Une galerie règne, en général, sur les quatre faces des cours, et des arcades supportent les terrasses. Comme à Bni-Isguen, toutes les arcades sont étagées les unes au-dessus des autres; quelques maisons blanchies à la chaux tranchent sur le ton grisâtre de celles qui ne le sont pas. Un minaret quadrangulaire s'élève à la cime du mamelon, et donne à l'ensemble de la ville la forme pyramidale; au-dessous de ce minaret, qui domine fièrement le qseur, un autre plus petit, estropié nous ne savons par quel accident, penche boiteux et menaçant: peut-être, comme le Torto de Pise, doit-il cette infirmité à un caprice de son architecte.

Les rues de R'ardaïa sont assez larges et bien entretenues ; la population y est mêlée comme dans nos villes du Tell: Juifs, Arabes et Mzabites y circulent, s'y coudoient, y parlent d'affaires et de commerce. Dans le quartier de la mosquée, les tholba, qu'on reconnaît facilement à l'absence de la *brima* (corde de chameau) autour de leur tête, marchent gravement et avec toute l'importance de gens en qui réside toute la science de la Confédération.

R'ardaïa est la seule ville du Mzab où les Juifs peuvent résider : ils y forment une population de six à sept cents individus, reléguée dans un quartier particulier. Ils sont là, comme partout, à la tête de l'industrie et du commerce. Ces enfants d'Israël sont libres de suivre les pratiques de leur religion; mais ils achètent cette tolérance par d'humiliantes obligations, celle, entre autres, de ne porter que des vêtements noirs.

R'ardaïa a, en outre, deux de ses quartiers qui sont occupés presque entièrement par des Arabes composant ce qu'on appelle, dans le Mzab, une *tribu-zaouïa.*

En sortant de R'ardaïa pour aller visiter ses plantations, on nous montre, sur un mamelon rocheux de la

rive droite de l'ouad Mzab, les ruines d'une petite ville fortifiée dont l'enceinte et les portes sont encore debout: c'est, nous dit-on, Ar'rem-Baba-Sâad, l'un des premiers établissements que fondèrent les ancêtres de ces populations.

Les jardins de R'ardaïa, situés au nord, dans la vallée, sont éloignés de la ville de quinze cents mètres environ; on y compte plus de soixante-quatre mille palmiers.

Nous revenons sur nos pas en redescendant la vallée de l'ouad Mzab A huit ou neuf cents mètres de R'ardaïa, un contre-fort de la Chebka, faisant cap dans l'ouad, porte sur une croupe appelée l'Argoub (le jarret) la petite ville de Melika. Ses constructions présentent la même disposition que celles des villes que nous venons de visiter. Elle a également son enceinte de pierres et de terre séchée au soleil, dans laquelle sont percées des portes qui donnent accès dans la ville. Au centre et sur le point culminant, s'élève la mosquée avec son minaret quadrangulaire.

Melika est très fréquentée par les caravanes du R'arb (Ouest), qui y amènent des esclaves, principalement des négresses. Nous en remarquons quelques-unes qui portent encore leurs vêtements et leur coiffure du Soudan.

Melika est la ville sainte du Mzab : de toutes les parties de la Confédération, on y vient au tombeau de Sidi Aïça, le saint le plus vénéré du pays.

Le qseur n'a que quelques bouquets de palmiers qui croissent dans la vallée, au pied du mamelon sur lequel il est bâti. De maigres bandes semées d'orge longent ses contours rocheux.

A sept ou huit cents mètres de Melika, s'élève, sur un mamelon isolé, la *dechera* de Bou-Noura : c'est la moins importante de la Confédération. Elle est bâtie en amphithéâtre, et ses constructions présentent la forme adoptée dans les autres qsour de l'ouad.

Bou-Noura est en mauvais état ; ses murs, renversés dans la partie orientale par les Bni-Isguen, dit-on, attendent encore qu'on les relève. Elle n'a qu'une seule porte, qui est percée à l'ouest. Cette unique ouverture est, sans doute, ce qui lui a valu l'épithète d'*El-Aoura* (la Borgne).

On remarque, à côté de Bou-Noura, des ruines qui font supposer que l'ancienne ville était beaucoup plus considérable que la nouvelle. On prétend, en effet, que *Bou-Nourat el-Qdima* (l'Ancienne) a été très importante, et qu'elle a joué un grand rôle dans l'histoire de la Confédération.

Ces deux dernières bourgades, Melika et Bou-Noura, sont beaucoup trop faibles pour avoir eu jamais une action prépondérante dans les luttes qui, avant notre protectorat, ensanglantèrent si souvent R'ardaïa et Bni-Isguen ; elles ne pouvaient donc que suivre la fortune de l'une ou de l'autre de ces deux rivales, et leur apporter, comme appoint, le secours de leurs quelques fusils. C'est ainsi que Melika marchait toujours avec Bni-Isguen, et Bou-Noura avec R'ardaïa.

La journée se passe bien : nos soldats sont, décidément, au mieux avec les Bni-Mzab, qui, jusqu'à la nuit close, sillonnent notre camp. Plusieurs s'attablent avec les Tirailleurs indigènes ou avec les Zouaves, qui, pour répondre à la gracieuseté de la dhifa, les ont invités à partager leur *turlutine* [1] et leur café. Les Mzabites qui connaissent le Tell prennent plaisir à en parler ; ils demandent des nouvelles des personnes avec qui ils ont été en relations de commerce ou d'amitié. La fusion est complète, grâce surtout au profond respect que montre la colonne pour la propriété ; en effet, pas un oignon, pas un navet n'est enlevé sans la permission des propriétaires. Les villes ne sont pas non plus l'objet d'une cu-

[1] *Turlutine*, espèce de soupe faite avec du biscuit réduit en morceaux très menus.

riosité indiscrète : les soldats français les traversent en cherchant à découvrir, ainsi que le veut l'usage, quelque minois indigène ; cette satisfaction ne leur est pas accordée. Nous ne savons si notre réputation de galanterie est parvenue jusque dans l'ouad Mzab ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les femmes au-dessous de trente-cinq ans paraissent avoir été consignées dans leurs appartements. Les Zouaves et les Zéphyrs en sont donc réduits à débiter leurs *bono !* à des douairières, qui ne paraissent pas apprécier à toute sa valeur cette formule d'admiration inspirée par leurs charmes, attraits un peu délabrés, si vous voulez ; mais enfin, pour les Zouaves, ce sont des femmes, et, depuis trois mois (c'est là qu'est la circonstance atténuante), ils n'ont pas vu le moindre spécimen de la plus belle moitié du genre humain. Il est à remarquer, du reste, que les Français, bien que certains romanciers aient cherché à nous faire croire le contraire, n'ont jamais eu de grands succès *gratuits* auprès des Musulmanes. Cela tient, sans doute, à ce qu'ils ne s'adressent qu'au cœur, et que cette corde n'existe pas dans l'instrument qu'on appelle la femme arabe.

Le lendemain, 23 janvier, dès le réveil, les Bni-Mzab sont déjà auprès de leurs amis de la veille ; les gamins tournent autour du camp en lançant, eux aussi, leurs *bono !* à nos soldats, qui leur jettent, pour les en récompenser, quelques débris de biscuit.

Si le colonel eût été moins pressé, nous eussions certainement fait séjour au milieu de cette population qui nous montre tant de sympathie ; mais son temps est mesuré, et il a, d'ailleurs, hâte d'arriver à Ouargla, son objectif.

Quelques détails d'organisation empêchent de lever le camp avant huit heures. Le signal du départ est donné : les colonnes, qui ont pris les mêmes dispositions de marche que la veille, s'écoulent par l'ouad Mzab en lais

sant sur leur gauche Bou-Noura-la-Borgne. A partir de ce qseur, la vallée est charmante : large en moyenne de soixante à quatre-vingts mètres, elle se déroule entre les rochers comme un ruban doré bordé de vert ; des jardins et des palmiers la longent à droite et à gauche, encadrés dans une série de petits carrés formés par des murs de terre disposés en damier. De l'orge naissante chausse le pied des arbres, et leur fait un gracieux tapis de verdure.

Après un parcours de six kilomètres environ, la colonne tourne brusquement à droite avec la vallée et trouve El-Atheuf, qui semble embusqué au détour de l'ouad.

La ville d'El-Atheuf (la Courbure) fait partie de la Confédération du Mzab : elle a deux mille habitants environ et trois cents maisons. Sa physionomie est celle des autres qsour mzabites : elle est renfermée dans une enceinte percée d'une seule porte qui s'ouvre sur l'ouad. Construite en amphithéâtre sur une croupe, coupée par des rues assez larges, bien entretenue, on y retrouve tout entier le cacher particulier au Mzab. Les maisons escaladent le mamelon, et leurs terrasses à arcades, étagées les unes au-dessus des autres, semblent des dés à jouer empilés en pyramide. On croirait que les architectes mzabites ont eu la prétention de créer un sixième ordre, le *mzabi*.

El-Atheuf se distingue des autres villes par deux minarets de même hauteur élevés au sommet du mamelon qui porte le qseur ; ces minarets, bâtis sur le pied de la plus parfaite égalité, semblent prouver une scission parmi les membres de la communion mzabite ; l'un des deux quartiers serait doublement hérétique. En effet, les Cheraga (de l'est) croient que la vertu d'Aaïcha, l'une des quinze femmes du Prophète, et celle que les Musulmans appellent *Oumm el-Moumenin* (mère des Croyants), reçut un sensible accroc lors de son aventure avec le beau Safouan ebn-El-Moattal. Les R'eraba (de l'Ouest) sont per-

suadés, au contraire, que ce jeune homme, lorsqu'il trouva Aaïcha endormie seule dans le désert, se contenta de lui adresser ces simples paroles : « Nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui. » Ils ajoutent que ce n'est pas une raison, parce que la belle Aaïcha accepta le secours du chameau de Safouan et ne rejoignit Mahomet que le lendemain, pour inférer de ce retard qu'elle a dû, nécessairement, oublier ses devoirs envers l'Envoyé de Dieu. C'est juste. Ce qui nous disposerait à croire que les R'eraba sont dans le vrai, c'est qu'au bout d'un mois, Mahomet, qui avait demandé à Dieu des éclaircissements sur cette affaire, en reçut une réponse extrêmement satisfaisante, qu'il s'empressa de faire connaître aux Croyants par son quatorzième chapitre du Qoran, qu'il intitula : *La Lumière*.

Malgré cette différence radicale dans leur manière de voir au sujet d'Aaïcha, les Cheraga et les R'eraba vivent en bonne intelligence, et jamais un quartier ne prétendit imposer sa croyance à l'autre au moyen du fusil. Il faut, réellement, aller au désert pour trouver un pareil exemple de tolérance religieuse.

On nous montre, sur une éminence, les ruines du qseur El-Aououel (le premier) : ce serait, en effet, si nous en croyons les Bni-Mzab, le premier établissement qu'auraient formé leurs ancêtres à leur arrivée dans le pays.

La djemâa d'El-Atheuf vient au-devant du colonel, et l'assure du bon accueil qu'est disposée à lui faire la population qu'elle administre ; elle met, en même temps, ses puits à la disposition de la colonne.

Le colonel avait senti la nécessité d'alléger sa marche ; il était, de plus, nous l'avons dit plus haut, pressé d'arriver à Ouargla. Sa colonne, depuis trois mois dans le Sahra, était fatiguée, dépenaillée ; elle manquait de chaussure. Les marches sur les plateaux rocailleux, dans la Chebka, et le séjour à Methlili, dépourvu de toutes

ressources, avaient mis les chameaux du convoi sur les dents ; un grand nombre de ces animaux étaient morts, dans la journée d'hier, de fatigue et de misère. Il nous fallait encore, pour arriver à Ouargla, parcourir des contrées stériles et dénudées, des plateaux pierreux ou sablonneux, dépourvus d'eau et de végétation. Traîner la colonne dans ces régions, quand sa présence à quatre ou cinq marches en arrière sur d'abondants r'dir, au milieu de ressources en fourrages et en bois, suffisait pour faire sentir son influence en avant d'elle jusqu'à l'oasis d'Ouargla ; la pousser en avant, disons-nous, eût été la fatiguer et la soumettre gratuitement à de nouvelles privations. Le colonel décide donc qu'il partira avec une escorte de quarante spahis et de vingt cavaliers de goum ; la colonne suivra la ligne d'eau de l'ouad En-Nsa à petites journées, et se tiendra à portée de recevoir ses ordres, c'est-à-dire à une distance assez rapprochée pour pouvoir arriver à lui en trois ou quatre jours si des difficultés nécessitaient sa présence à Ouargla.

Cet ordre du colonel, bien que pris en partie dans l'intérêt de ses troupes, est reçu avec un vif chagrin par tous nos soldats. Comment ! le colonel va en avant, et *ils n'en sont pas !* on les laisse en arrière quand il peut y avoir du danger plus loin ! — « On dit que nous n'avons « pas de souliers, répètent-ils ; mais il y a déjà un mois « que, pour la plupart, nous marchons sur *les semelles* « *de la nature ;* — pas d'eau ; mais celle du Sahra n'est « pas de nature à faire craindre qu'on en fasse des excès. « Que nous manque-t-il ? N'avons-nous pas du biscuit, « du mouton et des cartouches ? » Il faut ajouter qu'un autre intérêt, celui de la curiosité, entrait pour beaucoup dans les regrets de la colonne, des officiers principalement. Ces derniers avaient compté voir Ouargla, cette fameuse oasis dont on parlait tant depuis quelques mois, et on les en tenait à quatre journées. Tout le monde s'en

console pourtant dans l'espoir que ce n'est que partie remise.

Le colonel s'approvisionne à quinze jours de vivres et d'orge qui seront portés par soixante mehara des Châanbet-Berazga requis à Methlili. C'est la première fois que ces locomotives du désert seront employés au service des Chrétiens.

Le colonel n'a requis en mehara que ce qui lui est nécessaire pour le transport des vivres de son escorte; nous devons donc nous résigner à abandonner nos tentes et nos lits de cantines, et à n'emporter que quelques hardes indispensables enveloppées dans une simple couverture, qui devra, désormais, nous tenir lieu de couche. Les nécessités de la guerre exigeant impérieusement que nous nous allégions, il fallait leur obéir. Nous avouerons que coucher dans le sable ne satisfaisait pas tout le monde ; mais il est des gens qui ne sont jamais contents.

A une heure, le colonel, suivi de ses soixante cavaliers d'escorte, quitte la colonne et descend la vallée de l'ouad Mzab.

Cette ligne de l'ouad Mzab est bien plus directe pour aller à Ouargla ; mais elle présente un parcours de trente-cinq lieues sans eau. A défaut de moyens de transports suffisants, le colonel prend le parti de se jeter au nord-est pour gagner l'ouad En-Nsa, où des r'dir convenablement échelonnés lui permettront de faire escale autant de fois qu'il le jugera nécessaire. Nous nous allongeons d'une vingtaine de lieues ; mais, au moins, nos chevaux et nos mehara seront dans *le bien* pendant trois ou quatre jours encore, et ils arriveront à peu près en bon état à Ouargla.

Après une heure de marche dans l'ouad Mzab, nous le quittons pour prendre une direction nord-est, qui nous fait aborder sur un plateau pierreux à végétation rabougrie.

A quatre heures, nous arrivons sur l'ouad En-Nemel

(des Fourmis), dont le lit est marqué par une végétation plus vigoureuse que celle du plateau qu'il coupe, et nous y dressons nos tentes en un point nommé El-Hanit-ech-Chouïkhat.

L'ouad En-Nemel n'a pas d'eau ; mais nous en avons fait à El-Atheuf pour les besoins des hommes ; quant aux chevaux, ils ont bu aux puits de ce qseur.

Notre camp, composé d'une poignée de cavaliers, paraît bien mesquin ce soir au milieu de ces larges espaces. A voir nos quelques tentes, accroupies dans la verdure de l'ouad, on nous prendrait bien plutôt pour un parti de *quethâïn eth-thriq* (coupeurs de route) embusqués sur le chemin d'une caravane, que pour une troupe escortant le représentant de la France.

Nous sommes arrivés tard au bivouac, et notre personnel est devenu trop insuffisant pour que nous songions à organiser une zriba. Où est donc le Tell et sa luxuriante végétation ? Enfin, ce soir, nous mettrons le feu à une touffe de baguel qui le communiquera à d'autres, et nous suivrons la flamme.

Nous n'avons, aujourd'hui, que cette distraction, toujours si pleine d'attraits, de nous asseoir sur le seuil de notre tente et de regarder nos montures. Comme cela est arrivé au grand roi Salomon, lorsqu'il examinait ses mille chevaux qu'on disait nés des vagues de la mer [1], la contemplation de ces merveilleux animaux nous ferait oublier, sinon l'heure de la prière, du moins celle du dîner, et nous pourrions nous écrier comme lui : « Je « n'ai pu me rassasier de la vue de ces chevaux jusqu'à « ce que le jour ait disparu sous le voile de la nuit ! »

[1] D'après les commentateurs du Qoran, Salomon mit tant de temps à examiner ces mille chevaux, qu'il oublia l'heure de la prière ; mais, s'en étant aperçu, il en fit immoler neuf cents en leur coupant la tête et les jarrets. Il eut soin cependant de conserver les cent plus beaux. Les commentateurs ajoutent qu'en compensation de ce sacrifice, Dieu lui soumit les vents.

Voyez, est-il, en effet, quelque chose de plus noble, de plus parfait que cet alezan *djarr* (cheval à queue traînante) aux reflets d'or! Ses *nakhal* [1] à l'encolure et au pli des hanches sont pleines de promesses heureuses pour son maître! Voyez ces naseaux larges à y mettre le poing; ce poitrail saillant comme le sein de la nourrice du Prophète; ce garrot proéminent comme la bosse d'un mehari; ces reins courts et trapus; ces hanches développées; ce ventre de lévrier; cette croupe gracieusement arrondie; ces rayons supérieurs longs et musclés! La marche et les privations qu'il endure depuis trois semaines l'ont maigri; mais c'est toujours la même élasticité, la même souplesse de membres, le même feu, le même courage!

Nous passons la nuit rasés dans les plantes ligneuses de notre ouad, et, bien qu'un peu isolés, nous n'en dormons pas moins, gardés par nos spahis, avec un parfait aplomb.

Le 24 janvier, à six heures et demie du matin, nous mettons le pied à l'étrier et nous quittons l'ouad En-Nemel. Nos guides prennent, comme la veille, une direction nord-est qui doit nous conduire sur l'ouad En-Nsa. Le terrain que nous parcourons n'a changé ni d'aspect, ni de nature: c'est encore ce plateau rocailleux fendillé de ravines où croissent péniblement quelques arbustes. Le sol, d'une teinte gris-jaune, porte avec lui des pressentiments de mauvais augure. On trouve çà et là, pour toute végétation, quelques touffes de drin desséché chaussées de sable. Un spahis arrête son cheval tout à coup en criant: « *El-lefâa! el-lefâa!* » La vipère! la vipère! Une vipère à cornes, enroulée autour d'une

[1] *Nakhal*, palmiers. C'est ainsi que les Arabes nomment les épis de poil de la robe des chevaux; ces *nakhal* sont, d'après eux, de bon ou de mauvais présage, selon qu'ils s'épanouissent sur telle ou telle partie du corps du cheval.

touffe de drin, dormait, en effet, paisiblement sur le sable, dont elle paraissait avoir emprunté la couleur. Un de nos chasseurs-ordonnances la coupe en deux d'un coup de sabre, et la met dans sa giberne pour qu'au bivouac, nous puissions examiner ce terrible céraste tout à notre aise. Cette vipère peut avoir de seize à dix-sept pouces ; sa grosse tête carrée, ses deux appendices mous au-dessus des yeux ; sa peau d'un jaune livide moucheté de taches noirâtres ; ses deux dents à crochet qui recèlent la mort : tout l'ensemble de ce reptile a quelque chose de repoussant et qui donne froid ; il est vrai que sa morsure est mortelle !

A onze heures, nous arrivons sur l'ouad El-Haci (la rivière du Puits), où nous faisons la grande halte sans eau.

A midi et demi, nous nous remettons en marche. Toujours le même terrain rocailleux et sablonneux ; devant nous, cependant, la vue est arrêtée par une chaîne de collines rocheuses de peu d'élévation ; nous pressentons qu'elles doivent cacher l'ouad En-Nsa (rivière des Femmes), qu'on nous vante à l'égal de l'ouad Zergoun, Ce serait un second paradis, si nous en croyons nos chameliers Châanba. L'envie de sortir de cet enfer, que nous parcourons depuis quinze jours, nous fait instinctivement serrer les jambes pour hâter l'allure de nos montures. A une heure et demie, nous atteignons enfin cette *rivière promise* par sa rive droite, et nous descendons dans le lit de ce cours d'eau, dont la tête est dans le nord.

On ne nous a rien dit de trop, l'ouad En-Nsa est une ravissante *djenna* (paradis) ; nous nous arrêtons quelques instants pour y aspirer la députation de toutes les délicieuses senteurs que nous envoie la population végétale de l'ouad. Le pays a changé comme par enchantement : au lieu de ce sol gercé, rugueux et rocailleux qui meurtrissait les pieds de nos chevaux, nous foulons des tapis

de verdure naissante ; les arbustes rabougris des plateaux sont remplacés par de magnifiques térébinthes ; le genêt est en fleur ; le nérion prodigue ses roses, dans le calice desquelles les tamarix pleurent des perles de rosée ; le sumac est tout en feuilles et en baies. Tout s'ouvre, naît et sourit : c'est le printemps, cette résurrection de la nature ; c'est la vie nouvelle à laquelle n'a pu s'accrocher encore le cortège boiteux des misères humaines, et qui, jeune, fraîche et insouciante, court après les baisers de l'air et les caresses des fleurs. Tout aime dans l'ouad En-Nsa : les lièvres s'y poursuivent ; les perdrix coquettent dans les touffes d'herbes ; les inconstants papillons débitent des madrigaux à l'oreille de toutes les fleurs.

Les r'dir, à sec depuis deux ans, venaient d'être providentiellement remplis par les pluies du ciel. C'est ce qui explique toute cette joie de la nature, qui se réveillait radieuse après un long sommeil.

Tout cela paraît fait à notre intention, et comme pour assurer le succès de la mission du colonel.

L'ouad En-Nsa, calme et riant aujourd'hui, a parfois ses fureurs, ses colères : il roule alors entre ses berges rocheuses des débris de toutes les plantes, de tous les arbustes qui croissent sur son parcours. Quelques-uns ont voulu lutter ; entraînés dans une course vertigineuse, ils ont essayé, on le voit, de s'accrocher aux troncs des térébinthes.

A trois heures, le colonel ordonne la halte sur un r'dir, en un point des escarpements de la rive droite nommé Kaf-er-Rakhma, et nous y dressons nos tentes.

A quelques centaines de mètres, à notre gauche, s'élève, sur une petite éminence, une qoubba dédiée à Sidi Abd-el-Qader [1]. De ce point, on découvre, au nord-est, les palmiers

[1] Le nom d'*Abd-el-Qader* est très commun parmi les Arabes ; il se compose, on le sait, de *Abd*, *serviteur*, et de *el-Qader*, *du Puissant*, qui est l'un des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu. Ce nom nous

d'El-Guerara, l'une des villes de la Confédération, située à cinq lieues de notre bivouac.

Nous sommes dans le *bien* de Dieu jusqu'au cou : nous avons du bois, de l'eau et d'excellents fourrages pour nos mehara; malheureusement, de toutes les plantes dont est tapissé l'ouad, il en est peu qui conviennent à nos chevaux; ils en sont réduits à chercher à tondre l'herbe tendre, qui n'est encore qu'à l'état de duvet. Ils tendent tous le cou vers le r'dir, qu'ils semblent vouloir aspirer. C'est bien pardonnable; ils n'ont pas bu depuis trente heures.

Les mehara s'en donnent à cœur joie, et il y a vraiment plaisir à leur voir prendre délicatement du bout des lèvres des arbustes assaisonnés de redoutables épines, des arbustes-hérissons. Il leur faut un palais d'acier pour mâcher ce *thâam* lardé de clous.

L'ouad En-Nsa (rivière des Femmes), si l'on en croit une légende, devrait son nom au fait suivant : Un jour, deux tribus, depuis longtemps rivales, résolurent de vider leur querelle; elles se rencontrèrent sur la rive droite de l'ouad. Suivant la coutume, les femmes, des deux côtés, assistaient à la lutte du haut de leurs *âthathich* [1]. Malgré les applaudissements et les encouragements qu'elles adressèrent aux braves [2], malgré les injures qu'elles jetèrent aux lâches, l'une des tribus fut

remet en mémoire une bonne naïveté d'un fonctionnaire nouvellement débarqué en Algérie, qui, entendant parler, à Maskara, en 1851, d'un indigène portant le nom de l'émir, s'écria avec une sorte d'effroi : « Mais il y en a donc encore ici de cette famille-là? » On s'empressa de le rassurer en lui disant qu'il y avait, en Algérie, toute proportion gardée, autant d'Abd-el-Qader que de Pierre ou de Paul en France.

[1] *Athathich*, pluriel d'*âththouch*, espèce de palanquins fermés par des rideaux dans lesquels se tiennent les femmes arabes pour voyager. Ces palanquins sont portés à dos de chameau.

[2] On raconte que, voyant les guerriers Hanencha qui faiblissaient, l'héroïne arabe El-Euldjïa-bent-Bou-Aziz-ben-Naceur, découvrant sa gorge et la montrant aux combattants, leur cria : « Enfants de Nazer, qui voudra sucer de ce lait n'a qu'à me suivre ! »

cependant complètement défaite : ses plus vaillants guerriers étaient restés sur le champ de bataille; les autres avaient pris la fuite. Les femmes des vaincus, la honte au front, le désespoir dans le cœur, descendirent furieuses de leurs palanquins, s'emparèrent des armes des morts et des blessés, et, à l'exemple de Hind [1], la terrible fille d'Aththab, à la bataille de Bedr, s'élancèrent audacieusement sur les vainqueurs qui, surpris par cette attaque, reculèrent jusque sur l'ouad pour s'y rallier à l'abri des rochers. Aucun obstacle n'arrêta les héroïnes, et elles mirent une telle impétuosité, une telle rage dans leur poursuite, que leurs adversaires, reconnaissant bientôt l'impossibilité de leur résister, s'enfuirent en désordre. Depuis cet évènement mémorable, l'ouad fut appelé la *Rivière des Femmes*.

Nous avons dit plus haut que le principal but de la mission du colonel Durrieu était de prouver aux Sahriens, par notre présence au milieu de leurs oasis, que les conquêtes de Sid Hamza avaient été faites au nom et avec les moyens de la France; il fallait nous montrer, dans ces régions éloignées, non-seulement de nos personnes ou de nos baïonnettes, mais encore de notre glorieux drapeau, ce signe de rédemption; il importait de faire flotter nos couleurs nationales sur les minarets de ces orgueilleuses cités de boue qui se drapent si fièrement dans leur misère, et de faire connaître à ces populations le signe matériel qui porte dans ses plis la protection pour ceux qui se soumettent, et le châtiment pour les rebelles.

Le colonel n'a d'autre étendard que son fanion [2] de

[1] Après la bataille, Hind se fit un collier et des bracelets avec les oreilles et les nez des cadavres. Affublée de cette hideuse parure, elle éventre le corps de Hamza, en arrache le foie, et le déchiquète à belles dents.

[2] En Algérie, les commandants de colonnes expéditionnaires ont un fanion qui sert, pendant le combat, à faire connaître le point où ils se tiennent de leur personne. Les couleurs des fanions n'étant pas déterminées pour les officiers autres que les généraux, ceux-là choisis-

commandement aux couleurs jaune et noire. Sentant que c'est bien plutôt comme représentant de la France que comme commandant de la subdivision de Maskara qu'il est envoyé aux limites de notre Sahra, il reconnaît l'importance de s'y présenter avec les couleurs de la France. Mais se procurer, sur l'ouad En-Nsa, les éléments nécessaires à la confection d'un drapeau ne paraît pas chose facile. Le colonel fait appel à son escorte : les trois couleurs sont bientôt trouvées dans l'uniforme d'un Spahis. Un Chasseur, expert en couture, est chargé de les tailler et de les réunir. Il ne reste plus, pour compléter notre drapeau, qu'à y peindre l'aigle impériale : cette tâche est réservée au capitaine F..... : ses couleurs sont, sans retard, étendues sur la palette, et, en moins d'une heure, avec une pièce de deux sous pour modèle, il nous fait une aigle éployée d'une grande beauté.

Nous avons donc un drapeau, et nous nous en sentons plus fiers et plus confiants : c'est que nous savons qu'il est le signe du succès, et que la Gloire, en le donnant à la France, y inscrivit cette devise : *In hoc signo vinces !*

Le colonel avait prescrit à Sid Hamza de lui envoyer un courrier à son bivouac de Kaf-er-Rakhma. Ce courrier n'a pas encore paru, et le colonel est sans nouvelles du khelifa qui, du reste, n'a jamais brillé par l'exactitude.

Aujourd'hui, 25 janvier, nous montons à cheval à six heures et demie. Nous suivons la vallée de l'ouad En-Nsa en passant alternativement sur ses deux rives. C'est toujours cette belle végétation et cet air de printemps qui nous fait revivre. Des térébinthes énormes jalonnent l'ouad, et de verts tamarix tressaillent aux caresses de la brise.

sent celles qui leur conviennent. Quelques-uns y font inscrire une devise: ainsi le fanion du général Bouscaren portait en lettres rouges et bleues sur un fond blanc : *Es-sif lel-âdou, el-aman lel-mer'loubin*, le sabre pour l'ennemi, le pardon pour les vaincus.

Gardons-nous bien de nous éloigner de l'ouad ; nous retrouverions à quelques pas de hideux plateaux pierreux et sablonneux qui nous rappelleraient les horreurs de la Chebka. Restons dans *le bien* le plus longtemps possible ; demain, nous dit-on, nous retombons dans les mornes et stériles solitudes.

A une demi-heure du bivouac, nous laissons à notre droite le beau r'dir de Kaf-er-Reukna (rocher de l'Enfoncement, du Coin). Une ligne de rochers court sur la rive droite de l'ouad jusqu'au r'dir d'Es-Seroudj (les Selles), sur lequel nous arrivons à huit heures et demie.

Un quadrupède coupe la route devant nous : les mkhaznia se mettent à sa poursuite ; mais il s'est réfugié dans une excavation pratiquée entre deux rochers avant qu'ils eussent pu l'atteindre : c'est un *fehed* (lynx caracal) à la vue perçante. Les mkhaznia fouillent en vain sa retraite avec leurs sabres ; ils amassent, comme moyen suprême, à l'entrée du gîte, des plantes sèches auxquelles ils mettent le feu, dans la diabolique intention de l'en faire sortir ; mais la demeure choisie par le lynx a, sans doute, une porte de derrière, et c'est par là qu'il aura échappé à ses ennemis.

La vallée s'élargit et ses berges s'adoucissent ; l'ouad s'évase, et nous pressentons que, bientôt, il va nous verser dans quelque plaine atrocement rocailleuse.

A onze heures et demie, nous sommes sur le r'dir de Tafza. Le colonel s'arrête et campe auprès de ces eaux qui, d'après le rapport des guides, sont les dernières que nous devons trouver sur l'ouad En-Nsa. Dans l'incertitude où le laisse le khelifa, dont il n'a pas encore de nouvelles, le colonel ne veut pas quitter ce r'dir de Tafza et s'engager sur la *Qonthra* [1], qui ne présente aucune ressource.

[1] *Qonthra, pont.* Les Sahriens nomment ainsi un immense plateau sans ressources, de cinquante kilomètres de longueur, jeté comme un pont entre l'ouad En-Nsa et l'ouad Mzab inférieur.

Nous avons, pour nous guider demain, une illustration sahrienne, Toumi, le célèbre coupeur de route. Il vient d'arriver à notre bivouac sur une petite jument [1] grise qui n'a que la peau et les os; c'est peut-être par coquetterie, pour faire admirer sa charpente. Cette pauvre bête, qui a l'air d'un *kidhar* (haridelle), est pourtant une des meilleures marcheuses du Sahra.

Toumi, qui a mérité fréquemment le glorieux surnom de *khaïn el-ibel,* voleur de chameaux, et qui en est on ne peut plus fier, est un grand diable qui nous paraît avoir trente-cinq ans; sa figure est honnête; son œil noir est plein de douceur; à le voir enveloppé dans son grand bernous blanc, on le prendrait plutôt pour le *mqoddem* [2] de quelque sainte qoubba, que pour un détrousseur de caravanes, un pirate du désert. Mais regardez ses jambes, vous y verrez très développée, au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, la significative *mâazia* [3], cette tumeur endermique à laquelle se reconnaît facilement le *farès,* le véritable cavalier.

Toumi sait son Sahra par cœur; il réunit, en outre, toutes les conditions de son honorable profession de pirate du désert: il voit vite, entend fin, aperçoit de loin. Toutes ces merveilleuses qualités que Cooper donne à ses Peaux-Rouges, Toumi les possède au suprême degré : pendant la nuit, quand le ciel a pris le deuil, il reconnaît son terrain en flairant une poignée de sable; il saura où

[1] Les coupeurs de route préfèrent les juments parce que, ne hennissant pas, elles n'ont pas l'inconvénient de trahir, dans certaines expéditions nocturnes, la présence du cavalier; elles sont aussi plus sobres, plus calmes, se fatiguent moins, et marchent plus longtemps.

[2] Le *mqoddem* (tuteur) est une sorte de sacristain chargé, dans les *qbab* de quelque importance, de recueillir les offrandes et de les employer à l'entretien de la chapelle où repose le saint. Il met, généralement, le plus grand zèle à s'acquitter de la première partie de ce devoir; il néglige trop souvent la seconde. Le *mqoddem* peut être aussi le chef d'une circonscription religieuse, d'un ordre religieux.

[3] Cette tumeur est produite par le choc répété de l'œil de l'étrier sur le tibia. C'est à cette marque qu'on reconnaît l'homme de cheval.

il se trouve en arrachant, sans descendre de cheval, soit une touffe d'herbes, soit une branche d'arbuste. Il est surtout un maître incomparable dans l'art de la *qiafat el-acher*, qui est la faculté de reconnaître les hommes et les animaux par les empreintes qu'ils auront laissées sur le sol; il ira plus loin; car il vous dira les noms de ces hommes, et ceux des propriétaires des animaux. A-t-il une longue course à faire, pour ne pas s'embarrasser de ses vivres, et pour ne pas s'exposer à mourir de faim au cas où il perdrait son mzoued, il placera de distance en distance, dans une anfractuosité de rocher, au pied d'un arbre, ou dans une touffe de dhomran, un petit sac renfermant des provisions de réserve qu'il retrouvera à son retour. Ces ingénieux garde-manger, convenablement échelonnés et connus de lui seul, lui permettront de faire des expéditions lointaines sans surcharger sa jument, et sans avoir besoin de recourir à l'hospitalité de certains douars où ses exploits pourraient être trop connus.

Comme tous les Nomades, et particulièrement ceux qui exercent sa noble profession, Toumi a la vue perçante et l'odorat subtil; il est brave, audacieux ou rusé, selon l'occasion; il sait endormir les chiens de garde; il a, en un mot, toutes les qualités de son emploi.

Si Toumi est expert en *petite guerre*, il ne l'est pas moins dans les détails de la grande r'azia, où ses talents sont très appréciés. Avez-vous besoin d'un bon chouaf (espion), d'un courrier infatigable, d'un guide sûr pour vos colonnes? prenez Toumi : nul, dans le Sahra, ne fera mieux votre affaire. Toumi, on le voit, est un homme extrêmement précieux.

Nous l'avons dit, le colonel ne veut pas quitter son dernier r'dir avant d'avoir des nouvelles du khelifa. La nuit s'est passée, et le courrier attendu hier n'est pas encore arrivé. Ce retard inexplicable fait naître dans notre esprit des soupçons que nous nous empressons de

repousser. Cependant, nous savons la mobilité de caractère de Sid Hamza, ses irrésolutions, sa cupidité. Ses succès, en lui donnant la mesure de sa puissance, l'auraient-ils enivré ? Est-ce bien en notre nom qu'il est entré triomphant dans Ouargla ? ou bien n'aurait-il travaillé que pour lui, et ne verrait-il pas avec déplaisir l'extension de notre influence dans le Sahra?... Peut-être espérait-il qu'on le laisserait maître absolu du pays conquis, et l'arrivée du colonel, en lui enlevant cette illusion, lui cause-t-elle du dépit? La fidélité de Sid Hamza est-elle bien solide ? En avril 1852, son arrestation empêcha seule que sa défection ne fût consommée. Ses r'azias de décembre de la même année et d'avril 1853 effacèrent, certainement, sa faute ; mais enfin, aujourd'hui, maître de l'oasis d'Ouargla, puissant par son influence religieuse, l'ambition n'avait-elle pu lui souffler à l'oreille de mauvais conseils ?

Vers dix heures du matin, cependant, on signale un cavalier remontant l'ouad : c'est enfin le courrier attendu ; mais la lettre du khelifa est insignifiante : il explique, par nous ne savons quel accident survenu dans un convoi d'eau qui nous est destiné, le retard de quarante-huit heures qu'on lui reproche.

Le colonel donne néanmoins l'ordre de monter à cheval. Nous descendons l'ouad En-Nsa, que nous longeons et coupons alternativement, en parcourant les cordes des nombreux arcs de cercle que décrit son cours. Le pays a toujours le même aspect : vert dans le lit de la rivière, pierreux ou sablonneux sur ses rives.

Nous passons successivement à El-Mquima, où nous trouvons un peu d'eau dans le r'dir, à Bou-Djedaria, riche en sumac, à El-Eurg, mamelonné de petites dunes, à Baroukh-ou-Baroukha, ombragé de beaux tamarix. Nous nous arrêtons un peu plus loin pour faire du drin. A trois heures, nous quittons le lit de l'ouad En-Nsa, et

nous campons sur sa rive droite, au Medjebbel-Zirara, point où la route d'El-Guerara à Ngouça coupe l'ouad En-Nsa.

Notre bivouac est sans eau et sans fourrages ; nous n'avons, en bois, que quelques tamarix et de grosses plantes ligneuses.

Un fort vent du nord-est souffle toute la journée ; il imite, en passant dans les plantes basses, les mugissements de la mer ; ses plaintes, tantôt graves, tantôt aiguës, ont quelque chose de solennel et d'imposant. Parfois, des voix de soprani viennent jeter leur note perçante dans cet immense et singulier concert : « Ce sont les *hatef* [1] qui chantent ainsi, » me dit notre guide, que j'ai fait appeler dans ma tente pour lui demander des renseignements sur le pays que nous devons parcourir demain. Nos tentes, entravées au sol, font mille efforts, mille contorsions pour échapper aux piquets qui les y retiennent. Des sables, enlevés aux dunes par le vent, pénètrent dans nos vêtements les plus intimes et dans nos aliments ; on ne sait où se mettre pour s'en abriter. Les chevaux tournent bravement la croupe à l'ennemi. Cet importun aquilon désenfle, heureusement, ses joues vers cinq heures du soir et cesse de tourmenter les sables.

A ce moment, on nous signale dans le sud-est un *rgab* [2]

[1] Les *hatef* sont une sorte de farfadets du désert : ils ont une voix qu'on entend, et un corps qu'on ne voit pas.

Du reste, les *djenoun* ou démons ne manquent pas dans le Sahra ; ainsi, nous y avons le *chaham*, espèce de démon malfaisant du genre *r'oul*, ogre, qu'il ne fait pas bon de rencontrer la nuit ; car il est très friand de la chair des voyageurs, qu'il entame toujours par les pieds, afin qu'ils aient le temps, disent les Arabes, de goûter la mort.

Parmi les esprits particuliers au désert, nous avons encore les *chikk*, ou demi-êtres, et les *nasnas*, dont la spécialité est de couper les chemins. Ces démons ne se composent chacun que d'une moitié d'homme partagé dans le sens de la longueur, ce qui ne les empêche pas, affirment les Arabes, de courir avec une vélocité extrême. « Que Dieu vous préserve de leur rencontre ! » ajoutent-ils avec tous les signes de la terreur.

[2] Le *regab* est un courrier à pied qui joue, au besoin, le rôle d'éclaireur.

(courrier-piéton) se dirigeant vers notre bivouac tout en boitant. Si c'est un courrier de Sid Hamza, il faut avouer que le khelifa n'a pas eu la main heureuse, ou alors c'est que la dépêche dont il est porteur n'est pas très pressée; car le malheureux est capable de rester en chemin si l'on ne va à son secours. Un mkazni se porte à sa rencontre pour le reconnaître; il commence à le héler à une distance de cinq ou six cents mètres [1]. C'est, en effet, un courrier de Sid Hamza. Avec l'aide du mkhazni, il arrive enfin sur notre bivouac, et remet au colonel une lettre du khelifa.

Sid Hamza lui apprend qu'il arrivera ce soir sur l'ouad Mzab inférieur (à dix lieues de notre bivouac), avec le convoi d'eau qu'il lui a demandé.

Le colonel trouve étrange que le khelifa ait confié une lettre, qu'il sait devoir être attendue avec impatience, à un messager paraissant si peu réunir les conditions exigées chez un regab : en effet, les pieds de ce malheureux sont fendillés de *cheggag* (gerçures), qu'il a essayé de recoudre avec du fil fait de nerfs de chameau. Le choix de ce courrier n'est pas de nature à détruire complètement les préventions que la conduite du khelifa a fait naître dans l'esprit du colonel. Cependant, les choses s'expliquent : le courrier a quitté Ouargla hier soir

Regab vient de *ragueb*, qui signifie explorer du regard. J'en ai connu d'extrêmement remarquables, Ben-Saïdan, des Oulad Sâad-ben-Salem, entre autres. Dans les roseaux de sa ceinture, il emporte dix onces de *rouïna*, et suspend à son cou une *chiboutha* (petite peau de bouc) de trois litres d'eau. Ainsi gréé, il fait cinquante-quatre lieues en vingt-six heures, et cent-quarante en cent-deux heures. Aussi, a-t-il été surnommé *âoud rokhou*, cheval de lui-même.

Un autre *regab*, Et-Touami, faisait quarante-cinq lieues en vingt-et-une-heures.

Mârouf-ben-Sliman a fait quarante-six lieues en dix-neuf heures.

Le *reqqas* est également un courrier, un messager, qui éclaire, observe, épie, guette, espionne.

[1] Les Sahriens, grâce à la finesse de leur ouïe, s'entendent à des distances prodigieuses.

monté sur un mehari qui n'est pas de premier choix, sans doute, puisqu'il a été obligé de le laisser en route; ne pouvant plus rien obtenir de sa monture, le messager a pris le parti de s'en séparer, et de pousser à pied jusqu'au point où il rencontrera le colonel. Quant au mehari, il aura toute la nuit pour se refaire et se reposer, et le courrier le retrouvera le lendemain là où il l'a laissé. Pour ne pas s'embarrasser de son mzoued, il l'a déposé, nous dit-il, dans une touffe de dhomran auprès de sa bête, convaincu que les Chrétiens, ajoute-t-il en cajolant le colonel d'un regard plein de flatterie, bien que ce soit la première fois qu'il les approche, ont toujours la main ouverte pour ceux qui sont dans le besoin. Pour ne pas lui enlever la bonne opinion qu'il paraît avoir des Nsara (Chrétiens), le colonel, ordonne qu'on le fasse souper. Les mkhaznia lui servent une ration de rouïna qui pourrait rassasier trois hommes; une guerba pleine d'eau est également mise à sa disposition. Le courrier, qui, probablement, ne s'est pas trouvé depuis longtemps devant une si copieuse dhifa, s'empresse de faire sa pâte : les boulettes se succèdent, et disparaissent dans l'énorme bouche du *rgab* avec une rapidité extraordinaire. Pour aller plus vite dans sa substantielle besogne, il y met les deux mains, sans se préoccuper beaucoup de cette recommandation du Prophète : « Que chacun mange de la main droite ; car le diable, lui, mange de la main gauche ! » Il paraît très heureux, et ne tarit pas d'éloges sur notre générosité, dont il n'est pas fâché, dit-il, d'avoir fait l'expérience. Il professe, d'ailleurs, ouvertement cette doctrine avancée qu'il vaut mieux mourir d'indigestion que de faim, et il nous donne clairement à entendre que, chez les Arabes, la sobriété n'est guère qu'une vertu de nécessité. Bien qu'un peu échauffée, aigrie par un trop long séjour dans le mzoued, l'abondante rouïna y passe tout entière.

Une bonne lampée d'eau [1] va s'asseoir sur le souper du courrier, et achever ainsi le lestage de son prodigieux estomac. Une ronflante éructation, suivie d'un *lik!..... el-hamdou lillah!* d'actions de grâces, remercie le colonel de sa somptueuse dhifa.

Le colonel n'a pas affaire à un ingrat; pour reconnaître dignement l'accueil hospitalier qu'il en a reçu, le courrier, l'invite à déjeuner pour le lendemain *auprès de son chameau,* où il a laissé, dit-il, ses provisions. Le colonel accepte l'invitation, bien que ce déjeuner lui paraisse un peu problématique. Nous admettons volontiers que, dans une plaine sans limites, unie comme la mer par le calme, sans chemins comme l'Océan, et sans autres repères que les étoiles, on puisse retrouver un chameau ; mais le mzoued, c'est autre chose ; toutes les touffes de dhomran se ressemblent, ou à peu près, et le chameau, pendant ses quinze ou seize heures d'abandon au milieu de ces espaces, a dû marcher pour y chercher sa vie. L'invitation du courrier nous paraît donc une gasconnade sahrienne, et nous avons soin de prendre nos précautions ordinaires pour le déjeuner du lendemain.

Nous sommes bien seuls, bien isolés dans notre petit camp, à trois marches de la colonne. Ce serait tentant, pour un parti ennemi qui nous saurait là, d'essayer notre enlèvement. Nous n'aurions à opposer à une entreprise de ce genre que nos soixante cavaliers indigènes, dont vingt irréguliers. C'est quelque chose, sans doute ; mais, enfin, nous n'aurions à compter que sur ces forces si peu imposantes dans le cas où cette éventualité se présenterait. Notre position est d'autant plus risquée et en l'air, que nous ne sommes pas complètement édifiés sur les intentions de Sid Hamza.

La soirée est belle ; nous veillons autour d'un feu de

[1] Les Arabes ne boivent que lorsque leur repas est terminé.

tamarix. Le courrier de Sid Hamza, encore sous le charme de sa pâtée pantagruélique, vient derechef remercier le colonel. Il ne veut pas nous laisser ignorer son nom ; il s'appelle Mohammed-ben-Ali : c'est un petit homme à la voix criarde et fêlée, bavard avec nous, contrairement aux habitudes arabes, et qui ne se lasse pas de louer notre générosité. « Cependant, nous disons-nous, il ne « doit plus avoir faim ; donc, sa sincérité ne peut être « suspectée. » Mohammed-ben-Ali nous raconte ensuite mille choses surprenantes sur l'importance d'Ouargla, sur la force de ses murailles, et sur la valeur de ses habitants et des tribus nomades qui y emmagasinent. Il nous est d'autant moins permis de douter de la véracité de son récit, qu'il l'accompagne de fréquents éternuements [1].

Le ciel, ce soir, a allumé toutes ses lumières ; quelques étoiles, jetées dans l'espace par une main puissante, rayent la voûte céleste comme la foudre fend la nue. C'est bien fait pour les *djenoun* (mauvais génies) ; car il n'y a pas en douter, Mahomet affirme que ces traits enflammés sont lancés par des anges contre les démons, que la curiosité pousse à s'approcher de la demeure de Dieu pour écouter ce qui se dit, et surprendre ce qui se passe dans la sublime assemblée [2]. Nous ne nous lassons pas d'ad-

[1] L'imam Es-Siyouthi a dit : » Le récit le plus vrai est celui que l'on rapporte en éternuant. »

[2] D'après la cosmogonie de Mahomet, il y a sept cieux, qui sont superposés les uns au-dessus des autres et qui forment des cercles concentriques ; les étoiles appartiennent au ciel le plus proche de la terre. C'est là que sont établis les célestes gardiens chargés de surveiller les démons par trop indiscrets qui seraient tentés de venir écouter aux portes. Dès qu'un de ces démons est aperçu rôdant aux environs du premier ciel, l'ange gardien de service ramasse une étoile et l'en foudroie sans pitié. C'est l'explication que donne Mahomet des étoiles filantes.

Ces étoiles, qui passent rapidement d'un point du ciel à l'autre, sont désignées sous le nom d'*En-Nachitat*, les bondissantes, les diligentes. Il ne faut pas les confondre avec les traits dirigés contre les démons trop curieux. Les premières se portent joyeusement, au contraire, au-devant des âmes des Croyants dont la mort a terminé l'existence terrestre.

mirer, étendus sur nos bernous, la pureté du *sma* (l'éthéré), l'éclat des tamarix, le grésillement des sables se heurtant aux tiges des plantes. Toutes ces harmonies de l'infini, si facilement perceptibles au milieu des steppes silencieux dans lesquels nous sommes noyés, nous portent à la rêverie, et nous donnent l'envie de crier : — « *Esket!* » (Tais-toi !) à ce bavard de Mohammed-ben-Ali, qui nous agace les nerfs comme le ferait un fâcheux qui converserait avec son voisin pendant un solo de violoncelle. Nous finissons par céder la place au courrier, qui ne manque pas de nous rappeler son invitation à déjeuner *ândel-ibeul* [1] (auprès du chameau).

Nous allons nous étendre sur notre mère, la Terre, en attendant la journée de demain qui nous promet un grand intérêt, puisque nous devons rencontrer, enfin, le khelifa Sid Hamza.

Le 27 janvier, à cinq heures du matin, le trompette de Spahis, qui a remplacé dignement celui des Chasseurs, a l'insigne honneur de faire solfier par les échos de l'ouad En-Nsa des airs que, jamais, ils n'avaient entendus, ce qui explique pourquoi ils paraissent en bégayer les notes. Notre lever n'est pas long ; cette opération est sensiblement abrégée depuis que le besoin de nous alléger nous a condamnés à la simple et spartiate couverture : on se dépouille de son linceul, on se secoue comme un caniche sortant de l'eau, et on monte à cheval. Si M. de Soubise eût porté la sobriété des bagages au point où nous la pratiquons dans le Sahra, il eût, peut-être, été moins souvent malheureux à la guerre.

A six heures, nous avons le pied à l'étrier, et nous nous engageons sur cette immense *Qonthra* (pont) dépourvue de ressources, et derrière laquelle s'abritent les

[1] *Ibeul* signifie, généralement, chameaux, troupeaux de chameaux ; mais les Sahriens se servent souvent de cette expression pour désigner un seul de ces animaux.

oasis de Ngouça et d'Ouargla. Adieu, l'ouad En-Nsa, son printemps et ses papillons ! Nous retrouvons ce sol de fer calciné par un soleil impitoyable, et pavé de scories noirâtres aux menaçantes aspérités. Le dhomran, cette plante qui vivrait dans le feu, est à peu près la seule qui ose se hasarder dans cette région maudite : elle a profité de quelques grains de sable amassés dans une cassure pour s'y faire un lit et prendre pied.

La *Qonthra* paraît cependant devoir être très fréquentée : un écheveau de petits sentiers, tracés par le pied des voyageurs, courent parallèlement entre eux, se croisent ensuite, se mêlent, se nouent, se séparent, se prolongent, s'épanouissent en aigrette, en éventail, se resserrent, se confondent pour s'échapper de nouveau dans mille directions différentes. On se demande ce qu'il a fallu de siècles pour que des pieds nus parvinssent à rider, à taillader, comme le visage d'un *oucif* (nègre) du Soudan, cette croûte que durcit le soleil depuis la création du monde peut-être.

Après deux heures de marche, une sorte de rocher noir se dresse devant nous à l'horizon ; il grandit et paraît changer de forme à mesure que nous avançons. Au moment où nous nous demandons ce que cela peut être, Mohammed-ben-Ali arrive au trot du mehari que le colonel lui a fait prêter, et s'écrie plein de joie : — « *Hahou! hahou!* » C'est lui ! c'est lui ! Ce que nous prenions pour un rocher est tout simplement le chameau du courrier ; les changements de forme que nous avons observés s'expliquent par les différentes positions sous lesquelles se présentait à nous l'animal en marchant. A un certain moment, il nous apparaît monstrueux et avec des proportions colossales ; se découpant en noir sur l'azur du ciel comme une ombre chinoise, il semble se mouvoir en cercle sur la ligne de l'horizon. Nous arrivons enfin sur le mehari abandonné : il déjeune paisiblement en attendant le retour de son maître. A hauteur de sa bête,

Mohammed-ben-Ali fait agenouiller le mehari prêté, en descend précipitamment, et va droit et sans hésiter sur la touffe de dhomran où il a déposé son mzoued, et, cependant, toutes ces touffes paraissent se ressembler. Le mehari était donc resté depuis la veille sur le même terrain.

Mohammed-ben-Ali vient présenter son sac à provisions au colonel, qui ordonne une halte pour que nous puissions répondre à la gracieuse invitation du courrier. On sent, du reste, que la reconnaissance pèse à Ben-Ali, et qu'il a hâte de nous rendre la politesse qu'il a reçue à notre bivouac. Le *fthour* (déjeuner) que nous offre le courrier n'a rien de bien appétissant : son mzoued, qu'il ouvre avec orgueil devant nous, ne renferme qu'un morceau de pain de dattes dont toutes les arêtes sont été émoussées par un long séjour dans ce sac à provisions, et par des tourments incessants au pommeau de la selle du mehari. Nous acceptons néanmoins une part de ce gâteau de mauvaise mine, pour que Ben-Ali ne croie pas à la supériorité de la civilité musulmane sur la nôtre. Nous ne voulons pas cependant pousser la démonstration à fond en mangeant cette triste pitance. Du reste, — et c'est fort heureux, — plus on avance dans le Sahra, moins le ventre domine l'âme, moins la matière commande à l'esprit.

La difficulté de s'orienter dans ces espaces vides et sans bornes, et de se diriger sur cette plate et monotone *Qonthra,* qui est l'une des grandes routes du Nord, a obligé les tribus placées à son sud de jalonner la direction par des *ardjam* [1] élevés de distance en distance. Quelques-uns de ces signaux de route se voient de fort loin ; on en rencontre plusieurs qui sont terminés par une carcasse de chameau.

Tous ces grands espaces rocailleux ou sablonneux

[1] De *redjem*, lapider. Les *ardjam* sont des tas de pierres qui ressemblent, en effet, à des amas formés par le fait d'une lapidation.

sont extrêmement pauvres en insectes. La terre n'est pas, comme dans le Tell, parcourue, sillonnée par ces petites populations travailleuses chez lesquelles notre pied met si souvent le deuil ; rien ici de ce monde en raccourci où l'on retrouve nos passions, nos vertus et nos défauts, et qui, comme conséquence, devra, selon Mahomet, comparaître au jugement dernier pour rendre compte de ses actions [1]. La laborieuse fourmi même ne s'y rencontre que rarement : le sol de fer des *hammad* [2] est trop dur, et celui des dunes trop inconstant. Les scarabées, que les Arabes désignent, quelle qu'en soit l'espèce, sous la dénomination générale de *khenafeus*, ne sont, pour ainsi dire, pas représentés dans le Sahra, à l'exception pourtant du bousier-coprophage (*atheucus sacer*), scarabée sacré, qui y est très nombreux, surtout dans le voisinage des qsour, et d'une dimension très respectable.

A onze heures, nous arrivons au *Miâad* [3], que nous apercevions depuis longtemps déjà. Le Miâad se compose de cinq *ardjam* élevés sur une boursouflure de la *Qonthra*. Ce jalon est très connu des populations de notre extrême Sahra, et il est appelé Miâad soit parce qu'il sert de point de rendez-vous, soit parce que ses cinq tas de pierres paraissent une rencontre de personnes

[1] Mahomet, dans sa sourate « *Le Bétail*, » dit : « Il n'y a point de « bêtes sur la terre, ni d'oiseau volant de ses ailes, qui ne forment une « communauté pareille à nous. Toutes les créations seront rassemblées « un jour. » Les commentateurs en tirent cette conséquence que, non seulement les hommes, mais les animaux et tous les êtres créés, comparaîtront devant Dieu au jour du jugement dernier pour rendre compte de leurs actions.

[2] *El-hammada* (pluriel *hammad*), signifie l'échauffée. On appelle ainsi un sol brûlant couvert de scories noires, de silex calcinés. C'est aussi un lieu brûlé par le soleil, un plateau sahrien pierreux, rocailleux, sans végétation, et absolument aride.

[3] *Miâad*, de *ouâd*, promettre. Le *miâad* est une sorte de promesse, par extension, un rendez-vous, une réunion, une conférence ; c'est la promesse de se rendre à un endroit convenu, déterminé, pour traiter une affaire.

réunies dans un même but. Nous y faisons la grande halte.

Nous n'avons toujours pas de nouvelles bien positives du khelifa, et cependant, d'après nos calculs, nous ne sommes guère à plus de trois ou quatre heures de l'ouad Mzab, point où il a dû coucher. Le colonel a hâte d'être délivré de cette inquiétude où le met depuis quelques jours la conduite si étrange de Sid Hamza. En effet, son premier courrier est en retard de plus d'un jour; il donne pour monture à son second un mehari ruiné qui reste en route; nous sommes à quelques heures de l'ouad Mzab où il a campé, et nous n'avons pas encore de nouvelles certaines de son approche. Il y a là pour le colonel une incertitude qu'il importe de faire cesser au plus tôt.

M. de Colomb, nous l'avons dit dans un de nos premiers chapitres, a une grande influence sur le khelifa; ses conseils ont toujours été bien accueillis par ce singulier personnage; lui seul peut donc mener à bonne fin la mission de se rendre auprès de Sid Hamza, et de lever tous les doutes relativement à cette espèce de mauvais vouloir dont il semble faire preuve depuis que nous marchons sur Ouargla.

Le colonel désire que, par mesure de prudence, M. de Colomb prenne des vêtements arabes : des partis d'ennemis, de coupeurs de routes, parcourent, sillonnent souvent cette *Qonthra,* qu'ils savent fréquentée par des gens allant échanger leurs produits sur les marchés du Mzab, et l'uniforme européen ne manquerait pas d'appeler leur attention si le hasard voulait qu'ils rôdassent sur notre direction. Cédant au conseil du colonel, le commandant supérieur de Géryville se couvre de bernous, et se ceint la tête de la corde de chameau; malheureusement, bien que vivant dans le Sahra depuis plus d'un an, il n'a pas précisément le physique de

l'emploi, et son ensemble se prête peu à cette métamorphose : il a la figure rose et bien remplie, sa barbe et ses cheveux sont parfaitement blonds : il y a là manque absolu de couleur locale. Son pantalon rouge à sous-pieds, que ses bernous ne parviennent pas à dissimuler complètement, vient, d'ailleurs, détruire toute illusion à l'endroit de sa nationalité d'emprunt. Nous ne pouvons nous empêcher d'en rire avec lui, et nous lui souhaitons, comme adieu, de n'avoir affaire qu'à des voleurs de grand chemin atteints de myopie bien caractérisée. Il monte à cheval et file au galop accompagné d'un de nos guides.

Nous continuons notre marche à travers la *Qonthra :* c'est toujours le même aspect, la même rareté de végétation. Au loin, un troupeau d'animaux que nous ne pouvons suffisamment distinguer, mais que notre guide nous dit être des *bequeur el-ouhach* [1], paraît venir nous reconnaître ; après s'être arrêté pendant quelques instants, la bande tournoie sur elle-même, et se fond dans l'espace comme une apparition fantastique.

Un point noir vient tacher le ciel devant nous à l'horizon ; il grandit à mesure que nous avançons sur lui : c'est un cavalier. A peine les chabir du mkhazni Mahmoud ont-ils tinté sur ses étriers, qu'il est à perte de vue ; en quelques bonds, son cheval, qui semble nager dans l'espace, l'a porté sur le cavalier qui marche à nous, et, cependant, la monture du mkhazni a un mois de marche dans les jambes !

Mahmoud a joint le cavalier, qui se dirige sur le colonel en faisant la *fanthaziïa* [2] : il est gracieux, bien

[1] *Bœufs sauvages.* C'est le nom que les Arabes donnent à l'*antilope bubale.*

[2] *Fanthaziïa*, expression tirée de l'italien et passée dans la langue *sabir*. Faire la *fanthaziïa* à cheval, c'est parader, c'est demander à son cheval de ces pointes, de ces câbrers dont les Arabes font un usage si immodéré. En résumé, la *fanthaziïa* a surtout pour but d'attirer

monté. Son cheval ne galope pas, il bondit ; il ne retombe pas, il descend. Ce *farès* (cavalier) est un courrier de Sid Hamza : il apprend au colonel que le khelifa est à cheval, et qu'il se porte à sa rencontre. Enfin !

A une heure et demie, nous entrons dans la vallée de l'ouad Mzab inférieur ; le pays change subitement d'aspect ; le sol fuit sous les pieds de nos chevaux : nous sommes dans les sables, à la porte de la *Blad el-Atheuch* (pays de la Soif). Devant nous, un spectacle magique vient charmer nos yeux : une suite de hautes dunes fait une ceinture d'or à l'horizon ; les cimes, éclairées par un soleil splendide, paraissent couvertes de neige : c'est une couronne de comte rehaussée de ses perles. Ce décor féerique nous dédommage amplement des monotones espaces que nous parcourons depuis si longtemps. Nous ne nous lassons pas d'admirer ces ravissants effets qui se modifient à chaque instant.

M. de Colomb revient vers nous ; il annonce au colonel que le khelifa, à la tête d'un goum de trois cents chevaux, est sur ses pas ; un pli de terrain ne nous permet pas de l'apercevoir encore ; dans un quart d'heure, il sera sur nous.

Soit qu'il convînt de mettre sur le compte de la négligence les retards et les entraves que le khelifa parut mettre à la marche du colonel, soit qu'il fallût les attribuer à une autre cause, il n'en était pas moins indispensable d'établir nettement la situation et de replacer chacun dans son rôle. Il importait surtout de prouver aux trois cents hommes de goum dont Sid Hamza avait cru devoir se faire accompagner, bien qu'il sût que le colonel n'avait que soixante chevaux d'escorte, il importait, disons-nous, de leur rappeler, au cas où ils l'auraient oublié, que, dans cette expédition qui lui avait

l'attention par une action où l'adresse, la hardiesse, la grâce jouent les principaux rôles ; elle sert à faire ressortir la valeur du cheval et celle du cavalier. C'est un peu ce que nous appelons *faire des embarras*.

ouvert les portes d'Ouargla, leur chef n'avait pu être autre chose que l'agent de la France.

Le colonel décide qu'il attendra le khelifa ; il s'arrête avec son escorte sur une des dunes de la vallée. Nous dépouillons les bernous ou les cabans qui recouvrent nos uniformes, et nous les jetons à nos ordonnances. Nos soixante cavaliers, le fusil haut, sont placés en bataille derrière nous ; à la droite du colonel, flotte son fanion aux couleurs nationales porté par un sous-officier de spahis ; l'aigle impériale, que rien n'étonne et qui n'est dépaysée nulle part, l'aigle impériale, qui a l'habitude des conquêtes, semble, en déployant ses ailes, vouloir prendre possession de ces régions où jamais encore elle n'avait abattu son vol.

Le soleil, fortement incliné sur l'occident, prend d'écharpe les collines de sable disposées en cirque devant nous, et les colore de feu. Leurs pointes, pareilles à des langues enflammées, semblent vouloir se désaltérer en léchant le ciel qui s'étend au-dessus d'elles comme un immense lac bleu. L'éther est limpide, et, sans les obstacles qui limitent le regard, on verrait jusqu'au bout du monde.

Il est trois heures et demie ; nos dispositions de réception sont terminées. Un grand bruit de chabir résonnant sur les étriers de fer se fait entendre sur notre direction ; nos chevaux dressent les oreilles et respirent bruyamment ; au bout de quelques secondes, une longue ligne de cavalerie, que nous masquait un pli de terrain, se développe devant nous ; elle s'avance au pas ; ses bannières, aux couleurs rouge, jaune et verte, cet emblème par excellence de l'Islam, sont déployées et flottent au vent ; les hommes ont le fusil haut ; une ligne de cavaliers bien montés caracolent en avant du premier rang. Ils nous ont aperçus. L'un d'eux — nous l'avons bientôt reconnu : c'est le khelifa Sid Hamza — enlève son cheval et fend l'espace comme un trait ; en quelques bonds, il est sur le colonel

dont il cherche la main. Froid et impassible, le représentant de la France l'arrête dans son élan, et, d'un geste plein de dignité, lui ordonne de mettre pied à terre ; et le khelifa Sid Hamza, le descendant direct d'Abou-Bekr-es-Sadiq, beau-père et successeur du Prophète ; Sid Hamza qui peut fournir la série de ses aïeux en remontant jusqu'à Adam [1] ; Sid Hamza dont l'influence religieuse s'étend du Tell au pays des Touareg ; Sid Hamza, le plus grand seigneur du Sahra ; Sid Hamza qui pourrait traîner à la remorque de son saint étrier des populations avides d'y poser leurs lèvres ; Sid Hamza, disons-nous, descend de cheval en présence de ses trois cents hommes du goum, et vient baiser humblement la main d'un colonel qui n'a derrière lui, pour toute force matérielle, que dix officiers français et soixante cavaliers indigènes ; mais qui, il faut le dire, porte avec lui une puissance morale devant laquelle tout s'incline et plie : nous voulons parler de l'influence de la France.

Le colonel voulait, nous l'avons dit, établir nettement la situation aux yeux de tous ; aussi, avant de recevoir l'hommage du khelifa, lui demande-t-il, en lui montrant le fanion tricolore, s'il reconnaît ce drapeau, qui est celui de la France, et si c'est bien au nom de la grande nation qu'il a combattu. Sid Hamza, qui semble surpris qu'on ait pu douter de sa fidélité, hésite pendant quelques instants, puis répond d'un ton pénétré, et assez haut pour être entendu de son goum, qui a été arrêté à vingt pas de nous :

[1] Cette généalogie n'a rien d'invraisemblable si la série des ascendants d'Abou-Bekr jusqu'à Mâmmar-ben-El-Alya, l'un des aïeux du khelifa, qui vivait au XVe siècle, est exacte. Or, comme la ligne ascendante d'Abou-Bekr se confond avec celle de Mahomet, et que les Arabes ont établi pour le Prophète son ascendance jusqu'à Adam, on comprendra que la prétention de Sid Hamza n'a, dès lors, rien d'exorbitant. Du reste, grâce à l'organisation des Arabes en tribus, fractions de tribus, et douars composés des mêmes familles, il n'est pas rare de voir un pauvre déguenillé ou un berger vous nommer tous ses ascendants directs en remontant jusqu'aux temps les plus reculés.

« Je n'ai point d'autre drapeau que le tien. J'ai combattu « au nom de la France, et je suis prêt à verser encore « mon sang pour elle quand elle l'exigera. »

L'éclat de cette profession de foi, et l'air de sincérité avec lequel elle est faite ne permettant plus de douter de la fidélité de Sid Hamza, le colonel met pied à terre à son tour, embrasse cordialement le khelifa, et le complimente, au nom du Gouverneur général, sur ses brillants succès.

Le caractère de grandeur de cette scène; ces hautes dunes inondées de lumière et arrangées en décors splendides; ces fiers cavaliers, aux bannières flottantes, témoins de l'hommage rendu par leur maître à son suzerain; les conditions extraordinaires dans lesquelles nous nous trouvons; toutes ces circonstances ne laissent pas que de nous impressionner vivement. A l'imitation du colonel, nous mettons pied à terre, et nous allons, à notre tour, féliciter le khelifa, qui, lui-même, paraît très ému; le goum, rompant ses rangs, se mêle à notre escorte; on se reconnaît, on s'embrasse, et nous oublions tout à fait que nous ne sommes que dix Français, et que le littoral est à deux cents lieues dernière nous.

Nous remontons à cheval; le goum du khelifa nous fait escorte. Devant nous, un ruban de verdure longe le pied des dunes : c'est l'ouad Mzab inférieur; nous descendons dans son lit de sable, et, à quatre heures et demie, nous y dressons nos tentes.

L'ouad Mzab *et-tahtani* (inférieur) est aussi peu riche en eau que le *fouqani* (supérieur), celui qui traverse les villes de la Confédération; mais le khelifa, suivant les ordres du colonel, en a fait apporter pour les besoins de l'escorte; cependant, la quantité en est insuffisante pour que nos chevaux, qui n'ont pas bu depuis plus de trente heures, en aient à discrétion. Nous sommes obligés de les rationner à quelques litres.

Notre bivouac sur l'ouad Mzab est une pauvre *demeure :* on trouve sur ses rives quelques pieds d'alenda et de djifna noyés dans le sable ; des bouquets de tamarix jalonnent le lit de l'ouad, qui sera aussi le nôtre. Nous avons toutes les peines du monde à y dresser nos tentes; les piquets ont du sable par-dessus la tête, et, cependant, ils n'ont pas trouvé encore un terrain assez consistant pour les y retenir. Espérons que le vent ne viendra pas, cette nuit, souffler sur nos frêles habitations.

Des députations des villes et des tribus nouvellement soumises ont voulu suivre le khelifa, et venir avec lui au-devant du colonel pour lui faire leurs compliments de bienvenue et leurs protestations de dévouement. Le colonel reçoit ces députés dans sa tente, et se borne, aujourd'hui, à accueilir les marques de leur soumission sans leur faire pressentir les dispositions qui seront prises à leur égard. Le petit sultan de Ngouça, Chikh-Eth-Thaiyeb-ben-Babia, dont nous avons parlé au commencement de ce récit, a voulu en faire autant que les députés des villes et des tribus ; il prie instamment le colonel de lui faire l'honneur de camper demain sous ses palmiers.

Le khelifa présente au colonel tous les chefs de goums, ces brillants cavaliers qui ont si vaillamment combattu à l'attaque des Dunes. Le colonel les félicite chaleureusement, au nom du Gouverneur, sur le concours persévérant qu'ils ont prêté à l'œuvre du khelifa, et sur leur héroïque valeur dans l'action.

Le sultan de Ngouça a amené avec lui ses musiciens *ordinaires*. Le soir, à la zriba, leurs accords mélodieux nous surprennent agréablement : l'orchestre, sous la haute direction d'Ali-bou-Mezmar, qui paraît aussi fier que l'était, dit-on, Ishak-ben-Ibrahim-el-Mouçouli [1], cette

[1] Ben-Ibrahim-el-Mouçouli fut le premier qui, avec une baguette, marqua la mesure et la cadence musicale.

illustration musicale de la cour des khalifes, se compose de trois *r'ouaïth* (clarinettes, cornemuses), de deux *theboul* (tambours), et d'un *guellal* (tambour de basque). Les r'ouaïth entament une plainte à fendre le cœur ; le *guellal* tressaille d'aise sous des doigts à ressorts, et les theboul, aussi fanatiques de leur instrument que le cherif Abou-R'orra [1], gémissent sourdement d'un côté sous les coups d'un bâton crochu, et se réjouissent de l'autre sous les chatouillements répétés d'un petit balai. Les r'iïath du sultan paraissent passionnés pour leurs instruments ; aussi, pour prévenir les accidents que pouvait entraîner cet amour insensé, la sollicitude de Chikh-Eth-Thaiyeb pour ses musiciens lui a-t-elle dicté une mesure qui prouve tout l'intérêt qu'il porte aux beaux-arts. Ainsi, de crainte que, dans la chaleur du jeu ou de l'inspiration, les cornemusiers ne vinssent à avaler leurs instruments (il y en a eu des exemples), le luthier du sultan a reçu l'ordre de placer au-dessus de l'anche de la r'aïtha un disque en os d'un diamètre suffisant, lequel sert, en même temps, de point d'appui aux lèvres de l'instrumentiste. Grâce à cette sage et ingénieuse combinaison, la durée moyenne des musiciens du Chikh a été portée au double de ce qu'elle était auparavant.

Ce que nous avions craint est arrivé : au milieu de la nuit, un coup de vent du nord-est renverse notre tente. Nous décidons, à l'unanimité, que nous n'essayerons de la relever que lorsque le vent aura cessé ses brutalités. Nous nous dépêtrons comme nous pouvons du milieu des ruines de notre habitation, et nous allons, enveloppés dans nos couvertures, nous coucher dans le sable au pied d'un bouquet de tamarix ou d'alenda. Nous ne tardons

[1] Abou-R'orra, cherif de l'Iraq, avait la monomanie du tambour : on frappait constamment des timbales devant lui, et lorsque le tambour cessait de battre, il disait : « *Zid naqara, ïa neqqar !* » — Ajoute un roulement, ô tambour !

pas à reconnaître qu'on pourrait être mieux ; mais sept ou huit heures sont bientôt passées.

Le 28 janvier, à sept heures du matin, nous passons sur la rive gauche de l'ouad Mzab. Le temps est magnifique. Les trois cents *gouman* (gens du goum) du khelifa nous forment une magnifique escorte ; comme hier, leurs bannières flottent au vent ; le bruit de ferraille, produit par le choc des chabir sur les étriers, enivre les cavaliers. La joie est sur tous les visages aujourd'hui. La musique de Ben-Babia se fait entendre derrière nous ; les joueurs de r'aïtha lancent dans les airs leurs mélodies en tire-bouchon ; les theboul essaient de les suivre et de saisir la mesure : impossible !... les clarinettistes, enthousiasmés par la présence du colonel, improvisent traîtreusement sans en avoir prévenu les theboul, qui leur jettent des regards foudroyants. On n'a pas l'idée en Europe de ce que c'est que de froisser l'amour-propre d'un musicien sahrien.

Chose étrange ! à peine nos chevaux ont-ils entendu le prélude, qu'ils cherchent à tourner leurs oreilles du côté des musiciens ; oubliant qu'ils ont trente jours de marche dans les jambes, leur regard s'anime, leurs narines frémissent, leur encolure se roue ; ils trottinent sous eux en suivant la mesure, que les theboul ont enfin rattrapée. Ces braves coursiers ne se sentent plus de plaisir ; il ne leur vient pas même à l'idée qu'ils n'ont bu que trois litres d'eau depuis cinquante heures, qu'ils sont ferrés des quatre pieds, et réduits à la demi-ration d'orge. Leur ardeur s'éteint quand cesse la musique, et ils reprennent cette allure mécanique que leur a donnée le régime des marches auquel ils sont assujettis depuis un mois. Cette influence de la musique sur les chevaux n'étonnera personne, quand nous aurons dit que nous avons vu des tortues (animal paraissant peu organisé pour l'harmonie) *accourir* au son d'une guitare, et tendre le cou vers celui qui en jouait.

Le pays a changé d'aspect : au lieu de ces plateaux pierreux et dénudés, nous trouvons un terrain sablonneux doucement ondulé. On dirait que toute la haute végétation des sables s'est donné rendez-vous sur notre chemin : chaque petite dune est couverte de quelques-unes de ces plantes grasses aqueuses, et toujours vertes, que Dieu a semées dans les terres brûlées et sans eau pour désaltérer les animaux qui les habitent. Nous connaissons déjà la plupart de ces plantes ligneuses pour les avoir rencontrées sur les plateaux plus au nord que nous avons traversés. Seulement, au lieu de cette végétation naine qui n'atteignait, plus au nord, qu'un pied de hauteur à peine, nous avons ici des arbutes de deux à trois mètres : nous retrouvons le dhomran, le baguel, le reguig, puis les plantes des sables par excellence, la zeïta [1], la cherira [2], le remts [3], le merkh [4], l'âzzal [5] et le guedhdham [6].

Après deux heures et demie de marche, toute cette végétation a entièrement disparu. Nous pénétrons dans une large vallée formée par de hautes dunes de sable doré ; au loin, devant nous, les têtes des palmiers de Ngouça dépassent les âreug qui les ensevelissent. Bien que les pluies de ces derniers jours aient un peu tassé le sable, nos chevaux n'y enfoncent pas moins jusqu'aux jarrets. Nous laissons à notre droite la sebkha Es-Safioun, laquelle est couverte d'efflorescences salines semblables à des flocons de neige. La vallée que nous parcourons est tapissée çà et là de ces mêmes dépôts. Quelques dunes roses, aux flancs ondés par le vent, présentent de ravissants effets de moire, surtout quand le soleil se joue dans les plis de leur robe immaculée. Il est difficile, cependant,

[1] *Zeïta. — Limoniastrum Guyonianum.*
[2] *Cherira. — Salsola vermiculata.*
[3] *Remts. — Caroxylon articulatum.*
[4] *Merkh. — Genista Saharæ.*
[5] *Azzal. — Ephedra Saharæ.*
[6] *Guedhdham. — Caroxylon tetragonum.*

de se défendre d'une certaine crainte quand on contourne le pied de ces inconstantes collines, que le vent déplace et tourmente, et qu'il peut, en un clin d'œil, transformer en vallées. En présence de ces dunes errantes, de cet océan dont les vagues solides sont condamnées à un va-et-vient éternel, on reste confondu devant l'audace de l'homme de ces régions qui ose entrer en lutte avec Dieu, et lui disputer un coin de terre qu'il a maudit, et qu'il menace sans cesse de ses colères. Ngouça, vue ainsi de loin dans sa robe de sables, est l'image la plus parfaite de la véritable oasis.

A dix heures, nous atteignons la corne sud des âreug, dans lesquels paraissent enfouis les premiers palmiers de l'oasis. D'épaisses haies de djerid [1], suivant les crêtes de ces dunes, s'opposent, autant que possible, à l'invasion des sables; mais ces djerid ont beau serrer leurs rangs, le sable n'en pénètre pas moins dans la place.

Voulant répondre aux instantes sollicitations du Chikh de Ngouça, et lui prouver, ainsi qu'à sa population, l'importance qu'il attache aux services qu'ils ont rendus à la cause du khelifa, le colonel décide que nous camperons dans l'oasis. On doit se rappeler que c'est, en effet, à la résistance de Ngouça que Sid Hamza, qui y avait déposé ses approvisionnements pour courir sur l'émigration du cherif, dut, en grande partie, le succès de sa campagne.

Nous dressons nos tentes dans une clairière sablonneuse à l'ouest de l'oasis, auprès de l'élégante qoubba de Sidi Ali-Bahloul.

A une heure, nous allons visiter le qseur de Ngouça : Chikh-Eth-Thaiyeb veut en faire les honneurs au colonel.

Ngouça est cachée dans ses palmiers comme un nid d'oiseau dans les branches; il faut chercher pour la découvrir dans son fouillis de verdure. Si nous jugeons de

[1] *Djerid*, branche de palmier.

l'élégance de son architecture par celle de la chapelle de Sidi Ali-Bahloul, qui s'élève pittoresquement au centre d'un carrefour de la forêt, nous allons, infailliblement, trouver une merveille. De son vivant, ce Sidi Ali dut être un bien grand saint pour avoir mérité une pareille sépulture : sa qoubba, d'une blancheur éclatante, est couronnée d'une série de ravissants clochetons du milieu desquels surgit une coupole en forme de tiare. Quelque pâtissier européen, égaré dans le Sahra, aura certainement fourni les dessins de ce délicieux gâteau de Savoie.

Nous éprouvons, en pénétrant dans la forêt, un sentiment de bien-être inexprimable : les palmiers [1] nous prêtent l'ombrage de leurs élégants panaches ; des eaux limpides coulent à nos pieds ; mille rubans de cristal courent en jouant autour des arbres et semblent vouloir les enlacer de leurs festons éblouissants ; l'herbe tapisse le sol de son velours vert. On voudrait oublier qu'au delà de ces palmiers, on retrouve le désert avec ses sables menaçants et sa stérilité, et l'on se sent tenté, sous cette voûte de verdure, de dire comme Pierre à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. » On serait heureux, en effet, de vivre perdu dans cette fraîche oasis au printemps éternel. Qu'importe qu'en dehors de la forêt, les vents hurlent en fouettant et tordant les âreug, et que, comme la femme d'Ulysse, ils bouleversent et détruisent le lendemain leur ouvrage de la veille ; nous défions ici leurs fureurs insensées.

L'eau est limpide, mais elle est fade et tiède. De nombreuses sources entretiennent dans l'oasis une fraîcheur constante qui empêche d'y sentir les dévorantes chaleurs de l'été.

[1] Les conditions de santé du palmier sont d'avoir le pied dans l'eau et la tête dans le feu.

La forêt de palmiers est admirable ; les arbres y sont d'une vigueur extraordinaire, qui s'explique par l'abondance des eaux et la facilité des irrigations. Nous comptons à l'ouest et au sud de la *r'aba* (forêt) jusqu'à onze cents palmiers par hectare ; à l'est, ils sont plus clairsemés, et les dattes y sont de meilleure qualité, nous dit-on. Ces palmiers isolés sont appelés *djali* [1], c'est-à-dire *exilés, expatriés.*

Nous avons, enfin, découvert le qseur. Déception ! son aspect extérieur est des plus misérables : sur trois de ses faces règne une enceinte de terre séchée au soleil, soutenue et reliée par des branches de palmiers ; des tours branlantes et ébréchées, qu'il y aurait plus que de la témérité à escalader, essayent grotesquement de la flanquer ; des murailles ruinées, d'une hauteur très inconstante de deux mètres et demi en moyenne, et d'une épaisseur d'un demi-mètre à leur pied, enveloppent le qseur dans leurs grossiers festons. La face orientale, la plus faible du qseur, en ce sens qu'elle n'a devant elle que des palmiers *djali,* est couverte par un camp retranché que protègent quelques mauvaises tourelles. Cette misérable enceinte, défendue par Ben-Babia et ses fantassins, a cependant suffi pour tenir tête au cherif quand, espérant détruire, dès le début de la campagne, les ressources de Sid Hamza, il la fit attaquer par tout son monde.

Nous avons dit, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, les causes qui firent échouer cette tentative. Les trois autres côtés du qseur sont gardés par un fossé plein d'eau de dix mètres de largeur et de deux à trois mètres de profondeur. En résumé, pour nous, les défenses de la ville ne résident que dans son épaisse forêt de palmiers ; contre des forces arabes, ses frêles remparts suffisent largement.

[1] Les arbres isolés sont nés de noyaux de dattiers cultivés jetés par les voyageurs ou par les habitants des qsour.

Le qseur s'ouvre par quatre portes, dont les approches sont couvertes sur trois de ses côtés par le fossé rempli d'eau ; des ponceaux faits de troncs de palmiers en permettent le passage devant ces portes.

Nous entrons dans le qseur par la face de l'est. La porte se compose de troncs de palmiers reliés entre eux par deux traverses fixées, à défaut de clous, par des cordes de *sâf* (feuilles de palmier). Un corps de garde à terrasse défend l'entrée du qseur, qui s'annonce par une longue rue dont les constructions ont un certain cachet de grandeur. Aurait-on visé à l'effet monumental en donnant tant de hauteur aux portes des maisons, et en les arrondissant en arcades ? Ces dimensions exagérées et cette richesse de courbes jurent cependant bien fort avec la pauvreté des matériaux.

Ngouça ne le cède en rien aux autres qsour sous le rapport de la malpropreté, et du mauvais état de la plupart de ses constructions. On y compte cent trente-huit maisons ; leur disposition intérieure est la même qu'à Methlili. Au centre de la ville, s'élève fièrement la *qasba*, résidence des chioukh de Ngouça. Ce *palais*, bâti en terre cuite au soleil comme les autres habitations du qseur, se distingue extérieurement par la blancheur de ses murailles.

La population de Ngouça est de sang noir comme son souverain ; son aspect est des plus misérables : les hommes y sont laids et sales ; les femmes y sont repoussantes. Il est difficile de trouver une race plus maltraitée sous le rapport de l'harmonie des formes que les Oulad-Babia mâles et femelles. Est-il possible qu'au milieu de cette belle forêt de palmiers vive une espèce si dégradée, si ruinée ! C'est une couvée de chauves-souris dans un nid de roses !

La nourriture des Ngouciens se compose presque exclusivement de dattes ; les gens riches seulement peuvent

aborder le blé, denrée du Tell que les Nomades leur vendent fort cher.

On ne trouve pas trace de commerce à Ngouça. Comme dans les autres qsour, les femmes y confectionnent quelques vêtements de laine lorsqu'il y a lieu de renouveler la garde-robe de la famille. Nous ajouterons qu'à Ngouça, l'endossement d'un bernous neuf prend toutes les proportions d'un évènement marquant dans les éphémérides de la maison. Ainsi, l'on dit : « Tel fait s'est passé dans « l'année du bernous. » Et il faut encore rendre cette justice aux Ngouciens, que le reproche d'ingratitude ne saurait les atteindre dans la circonstance qui nous occupe ; car ce ne sont jamais eux qui abandonnent leurs bernous les premiers, au contraire.

Malgré sa chétivité, nous avons vu que, pourtant, Ngouça avait eu, depuis l'avènement des Babia au chikhat, des fastes historiques qui n'eussent pas été indignes d'une grande nation, et que son misérable *trône* de boue avait été aussi disputé que celui de France dans les premiers temps de la monarchie. Nous avons également vu que Ngouça, qui mérita l'épithète de turbulente, arbora une politique d'envahissement dès l'arrivée au pouvoir de son premier chikh ; que tous les efforts de ses successeurs tendirent vers le même but, celui de s'annexer Ouargla, quatre ou cinq fois plus considérable que la pauvre Ngouça, et que, bien que la bouchée fût un peu forte pour elle, elle n'en parvint pas moins très souvent à faire contribuer sa grosse rivale et à lui tirer du sang. Réduite à ses propres forces, Ngouça, n'eût certainement pas osé entreprendre une si forte partie ; mais elle avait dans Ouargla même un puissant auxiliaire, l'anarchie, et les ambitieux et habiles Babia surent, de plus, toujours gagner les Nomades à leur cause.

Pénétrons dans la qasba des Babia, et étudions de

près ce descendant de la nourrice du Prophète, ce type des petits sultans sahriens.

Le colonel, accompagné du khelifa Sid Hamza et suivi des officiers de son Etat-major, est reçu par Chikh-Eth-Thaiyeb à la porte de sa qasba. Le sultan, après avoir baisé respectueusement la main du colonel et le pan du bernous du khelifa, nous introduit dans une petite cour qu'il décore pompeusement du titre de cour du *diouan* [1]. Les murs en sont d'une blancheur immaculée ; des *dkaken* (bancs en maçonnerie) recouverts de tapis règnent sur trois des faces de la cour ; une *seddadja* (natte de feuilles de palmier) est étendue sur le sol. Un corridor sombre, sur lequel s'ouvrent plusieurs portes, donne accès dans les appartements du chikh et dans ceux de ses femmes. L'édifice est couronné par une série de clochetons pétris avec de la boue : ces essais, bien qu'informes, prouvent cependant que l'architecte a voulu faire de l'art. Une terrasse, sur laquelle on arrive par un escalier dont l'ascension exige de sérieuses connaissances en gymnastique, s'étend sur deux des côtés du palais.

Un jeune Ganymède, noir à donner de la jalousie à l'ébène, nous sert, en cherchant à observer l'ordre hiérarchique, une tasse remplie d'un liquide aussi foncé que lui : c'est du café reposant gravement sur sa base de *teloua* (marc) à la manière arabe. La vaisselle de la maison des Babia n'est pas somptueuse : ses *fenadjel* (tasses) sont d'une faïence très commune, et ses *zraf* (porte-tasse) sont en cuivre ; mais le luxe est inconnu au désert, voire même à la cour d'un sultan.

Chikh-Eth-Thaiyeb-ben-Babia ne nous est point inconnu ; nous en avons esquissé à grands traits, dans l'un des premiers chapitres de ce livre, la figure caractéristique. Nous l'avons montré, tout jeune encore, assas-

[1] *Diouan*, sorte de conseil d'État. Nous en avons fait *divan*.

sinant, de complicité avec ses frères, le fils de Chikh-El-R'ali, qui les gênait pour arriver au pouvoir; plus tard, nous avons vu Eth-Thaiyeb et Abou-Hafs tuer leur frère aîné, qui avait chassé leur père de sa *qasba,* et venir jeter aux pieds du vieillard la tête sanglante de l'héritier du chikhat. Nous avons montré Eth-Thaiyeb poursuivant de sa haine son frère aîné Abou-Hafs, que Sid El-Hadjdj-Ahmed-ben-Babia, leur père, avait, à sa mort, et suivant la coutume des chioukh de Ngouça, désigné pour lui succéder; nous avons dit toutes les démarches faites par Eth-Thaiyeb auprès de l'autorité française, qui avait reconnu et donné l'investiture à son frère, pour le faire tomber et prendre sa place; nous avons vu Eth-Thaiyeb s'empresser de reconnaître le cherif d'Ouargla, et en recevoir, comme récompense, l'investiture du chikhat de Ngouça, que Abou-Hafs, menacé par Mohammed-ben-Abd-Allah, avait été obligé d'abandonner, puis, par une évolution qui ne sera pas la dernière, le même Eth-Thaiyeb se retourner contre le cherif pour reconnaître l'autorité de Sid Hamza, derrière lequel le rusé sultan sentait la main de la France; nous l'avons, enfin, montré défendant vigoureusement les murs de son qseur où le khelifa avait déposé ses approvisionnements, résistance qui avait donné le succès à Sid Hamza et ruiné la cause du cherif. Nous verrons plus loin que ce concours prêté au khelifa par Eth-Thaiyeb n'était pas entièrement désintéressé; que l'ambitieux chikh, reprenant le rêve de ses ancêtres, avait espéré être mis à la tête du khelifalik d'Ouargla; nous ajouterons que, déçu dans ses espérances, il conspirera bientôt avec les partisans du cherif; qu'il sera arrêté dans sa qasba; que le chikhat sera rendu à son frère Abou-Hafs, et que Chikh-Eth-Thaiyeb sera envoyé aux îles Sainte-Marguerite pour y réfléchir sur les inconvénients d'une ambition immodérée. Mais n'anticipons pas sur les évènements, et

gardons-nous de troubler la sérénité de Chikh-Eth-Thaiyeb en lui montrant le livre de l'avenir.

Eth-Thaiyeb-ben-Babia peut avoir trente-cinq ans ; il est de petite taille et bien proportionné ; son visage est d'un noir irréprochable, et ses traits, nettement dessinés, n'ont pas le caractère grossièrement accusé de ceux de certains nègres du Soudan, qui semblent n'être qu'ébauchés. On trouve dans le détail de sa physionomie de l'intelligence, de la ruse et les traces d'une certaine énergie. Aujourd'hui, on voit qu'il cherche à plaire : son regard est câlin, sa parole est doucereuse, ses allures sont félines ; il couve, on le devine, la récompense de sa dernière trahison.

Les bernous du Chikh-Eth-Thaiyeb sont propres, et ses yeux ne sont pas chassieux ; c'est par ces particularités qu'il se distingue de ses sujets. Il porte, suivant la mode du Cheurg (est), une chachia (calotte rouge) extrêmement élevée, garottée dans son haïk par un épais écheveau de corde de chameau : cette coiffure ajoute infiniment à la majesté du souverain de Ngouça en donnant à sa digne tête la forme d'un bouchon de carafe. Son peuple n'en rit pas ; imitons sa réserve. Chikh-Eth-Thaiyeb, contrairement à ses habitudes, a chaussé les *seubbath* (souliers arabes) aujourd'hui ; mais on sent que c'est pour faire honneur à ses hôtes qu'il a ainsi emprisonné ses larges pieds ordinairement libres.

Chikh-Eth-Thaiyeb est aux petits soins pour Sid Hamza ; il ne le quitte pas des yeux, et il ne s'en approche qu'avec une grande vénération ; il tourne autour de lui d'un air embarrassé. Il a, sans doute, quelque haute faveur à lui demander. Est-ce au khelifa ou au marabout qu'il en a ? Est-ce au pouvoir temporel ou à la puissance spirituelle qu'il désire avoir recours ? Sid Hamza, habitué aux pieuses simagrées dont il est, tous les jours, l'objet, n'a pas l'air de s'apercevoir des manœuvres du chikh. Celui-ci finit

cependant par s'approcher humblement du khelifa, et, après lui avoir baisé l'épaule, il lui glisse quelques mots dans l'oreille. Sid Hamza répond par un signe de tête affirmatif, se lève lentement, et, guidé par Eth-Thaiyeb, pénètre dans le corridor donnant accès sur le *heurm* (appartement des femmes) ; le chikh en ouvre une porte qui se referme sur le khelifa, et, rayonnant de bonheur, le sultan nègre rejoint ses hôtes dans la cour du *diouan*.

L'introduction de Sid Hamza dans l'appartement des femmes et la complaisance de Chikh-Eth-Thaiyeb ne laissent pas que de nous intriguer. Amran, qui sait les mœurs arabes par cœur, et qui se trouvait auprès du khelifa quand Eth-Thaiyeb lui fit sa demande, nous donne l'explication de ce fait, que nous trouvons si en dehors des habitudes jalouses des Mahométans.

On n'est jamais, hélas ! complètement heureux : Chikh-Eth-Thaiyeb en est un exemple. La Fortune lui a donné un *trône ;* mais elle lui refuse obstinément des héritiers à qui il puisse le transmettre. Cependant, il a fait jusqu'à l'impossible pour modifier cette situation : ses femmes ont été envoyées en pèlerinage sur les tombeaux des plus illustres marabouts ayant la spécialité de guérir l'*âqueur* (la stérilité) ; il a répudié successivement, depuis trois années, pour en épouser d'autres, toutes les femmes qu'il avait admises à l'honneur de donner des sultans à Ngouça. Malgré cela, il n'a pu obtenir cette *qorret el-aïn* (fraîcheur de l'œil [1]) qu'il sollicite avec tant d'insistance auprès de Dieu et de ses saints.

Eth-Thaiyeb-ben-Babia sait que les descendants de l'illustre Sidi Ech-Chikh ont hérité de ce saint homme la

[1] Regardant la postérité mâle comme le plus grand bienfait du ciel, les Arabes appellent leurs enfants *qorret el-âïn*, fraîcheur de l'œil, c'est-à-dire la consolation des yeux, de la vue, la satisfaction la plus complète, la plus entière.

puissance fécondante, et il s'est empressé de profiter de la présence du marabout Sid Hamza dans sa maison, pour obtenir de lui qu'il daigne s'occuper un peu de ce qui fait son chagrin, c'est-à-dire qu'il veuille bien accorder à chacune de ses femmes la grâce de l'*insufflation* [1]. Nous avons vu comment Sid Hamza, prenant son rôle au sérieux, s'était gracieusement rendu aux vœux du chikh. Espérons donc que, d'ici à un an, le remède aura agi efficacement, et que le sultan aura des fils beaux comme

[1] Les Arabes croient que certains marabouts ont la puissance de rendre une femme féconde en soufflant sur son sein. Ces marabouts auraient hérité ce pouvoir de l'ange Gabriel, qui, selon les Mahométants, est le Saint-Esprit lui-même. Le Qoran dit, à propos de la conception de Marie : « L'ange Gabriel s'approcha de Marie et souffla « sur son sein. Le souffle divin descendit dans son sein et engendra « Jésus (*Sidna Aïça*). » S'il faut en croire le Prophète, qui le tient de l'ange Gabriel lui-même, le fait se serait passé de la façon suivante :

« O Mohammed! parle dans le Qoran de Meriem (Marie); comment elle se retira de chez sa famille, et alla du côté de l'est.

« Elle se couvrit d'un voile qui la déroba à leurs regards. Nous envoyâmes vers elle notre Esprit (c'est Dieu qui parle). Il prit devant elle la forme d'un homme d'une figure parfaite.

« Elle lui dit : — Je cherche auprès du Miséricordieux un refuge contre toi. Si tu le crains... »

« Il répondit : — « Je suis l'envoyé de ton Seigneur, chargé de te « donner un fils saint. »

« — Comment, répondit-elle, aurais-je un fils? Aucun homme n'a « jamais approché de moi, et je ne suis point une femme dissolue. »

« Il répondit : — Il en sera ainsi ; ton Seigneur a dit : « Ceci est « facile pour moi. » L'arrêt est prononcé.

« L'ange Gabriel s'approcha de Marie, et souffla sur son sein.

« Elle devint grosse de l'enfant, et se retira dans un endroit éloigné.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent auprès du tronc d'un palmier. — « Plût à Dieu, s'écria-t-elle, que je fusse morte avant, et « que je fusse oubliée d'un oubli éternel ! »

« Quelqu'un lui cria de dessous elle (les commentateurs prétendent que c'est l'ange Gabriel qui l'accouchait : « — Ne t'afflige point. Ton « Seigneur a fait couler un ruisseau à tes pieds.

« Secoue le tronc du palmier ; des dattes mûres tomberont vers toi.

« Mange et bois, et rafraîchis ton œil (c'est-à-dire console-toi), et si tu vois un homme.....

« Dis-lui : — « J'ai voué un jeûne au Miséricordieux ; aujourd'hui, « je ne parlerai à aucun homme. »

« Et elle alla chez sa famille, portant l'Enfant dans ses bras. On lui dit : — « O Marie, tu as fait là une chose étrange !... » (*Le Qoran*, chapitre XIX, versets 16-28.)

Joseph [1]; car il n'en veut pas d'autres, et des filles lui souriraient peu.

L'opération de l'*insufflation* ne prend pas grand temps à Sid Hamza; au bout de cinq minutes, il s'empresse de nous rejoindre dans la cour du *diouan*, à la grande stupéfaction de Chikh-Eth-Thaiyeb, qui, sans doute, craint que le marabout n'ait pas fait les choses en conscience. — « Si le sultan prend ses femmes dans ses domaines, nous « disons-nous, le prompt retour de Sid Hamza s'explique « parfaitement. »

Le capitaine F..... a crayonné sur son album le portrait de Chikh-Eth-Thaiyeb pendant l'absence du khelifa : ce croquis est frappant de vérité; le dessinateur, voulant juger du mérite de son œuvre sous le rapport de la ressemblance, montre son dessin à Sid Hamza en lui faisant demander par Amran s'il sait ce que représente cette *tsouïra* (figure, image). Le khelifa, de l'air d'un homme qui est sûr de son fait, n'hésite pas à déclarer que *c'est un bateau à vapeur : — « Rani nâref, hada babour. » Je reconnais cela : c'est un vapeur.*

Il est impossible de rendre l'effet que produit cette déclaration à laquelle nous n'étions pas préparés ; nous sommes pris d'un fou rire dont, certainement, le khelifa ne devine pas la cause. — « Et dire, répète F....., qu'on « cite des caniches qui léchèrent le portrait de leur maître, « et des oiseaux qui becquetèrent les fruits d'un tableau! »

Nous quittons la qasba de Chikh-Eth-Thaiyeb et nous rentrons au camp. Une merveilleuse dhifa d'un thâam (kousksou) enseveli sous une épaisse couche de *felfel elahmeur* (poivre rouge) a été envoyée à la colonne de la part du sultan. Nos spahis et les cavaliers du goum,

[1] *Joseph* (Ioucef), fils de Jacob, est, pour les Mahométans, le type de la *beauté irrésistible*. Ils expliquent ainsi la passion qu'il inspira à la femme de Putiphar, l'infortunée Zouleïkha, qui aurait été, dès lors, plus malheureuse que coupable.

alléchés par cet appétissant condiment, entourent immédiatement les gueçâa (grands plats de bois), et, armés de *mr'aref* (cuillers de bois) larges comme des pelles à four, ils puisent sur les bords du plat en en laissant le milieu[1], ainsi que le prescrit la civilité arabe.

L'appétit déployé par nos cavaliers, et le plaisir qu'ils paraissent prendre à l'engloutissement de ce thâam si vigoureusement rehaussé, nous donnent la malheureuse idée d'y goûter. Nous ne dirons pas toutes les larmes que nous arrache cette incendiaire pitance, assaisonnée, croyons-nous, avec du verre pilé. Cette imprudence nous coûte cher, et nous fait vivement repentir de nous être cru de force à pouvoir figurer honnêtement parmi les *dhiaf* (hôtes) de Ben-Babia.

Nous avons un coucher de soleil ravissant : ses rayons d'or jouent dans les panaches des palmiers ; les dunes sont rose tendre ; les djali (palmiers isolés) se découpent gracieusement sur une coupole de saphir. Toute cette sublime féerie nous fait prendre en pitié le ciel gris de plomb, les arbres contrefaits et les spectacles vulgaires de l'Europe. Franchement, Dieu devait bien ses splendeurs célestes à des populations qu'il a si mal partagées sous le rapport de la terre.

Persuadée qu'elle nous a fait le plus grand plaisir, la musique de Ben-Babia, vient, le soir, nous donner une nouvelle sérénade sur les mêmes motifs que la veille : les spahis et les *gouman* sont dans l'allégresse ; nous remarquons cependant qu'ils se tiennent à distance ; nous supposons que c'est dans la crainte que les joues des musiciens, qui soufflent dans leurs instruments comme des vents courroucés, ne viennent à éclater soudainement.

[1] L'imam Es-Siyouthi a dit : « Lorsque la nourriture est servie, « prenez autour du plat, et laissez le milieu, car la bénédiction du ciel « y descendra. »

Ben-Babia a fait les choses royalement : conformément aux lois de l'hospitalité arabe, il nous a donné la *dhifa* et *l'âlfa*, c'est-à-dire la nourriture des hommes et celle des chevaux. Des corvées de Ngouciens ont été chercher du drin à plus de deux kilomètres du camp.

Nous remarquons que nos ordonnances ont l'intention de nous gâter pour cette nuit : ils nous ont fait un lit de feuilles de palmier. L'expérience de la nuit dernière dans l'ouad Mzab nous avait démontré que le sable est la plus détestable des couches : il faut absolument s'y condamner à l'immobilité depuis le coucher jusqu'au lever, et rester incrusté dans le même moule ; car lorsque le sable a pris tous les accidents de votre torse, il ne veut plus en démordre. Noyés au milieu de nos quatre cents cavaliers indigènes, et à la porte d'un qseur de sept à huit cents habitants soumis d'hier, nous n'en dormons pas moins avec une confiance toute française.

Le 29 janvier, à sept heures du matin, laissant à notre gauche la vallée embroussaillée d'El-Haïcha [1], nous quittons la délicieuse forêt de palmiers de Ngouça, et prenons une direction sud. Chikh-Eth-Thaiyeb a voulu nous accompagner jusqu'aux confins de ses Etats. Il monte un beau cheval *zreug el-goumri* (gris pommelé) parfaitement en chair et digne d'un sultan ; contrairement aux habitudes arabes, l'animal a été suffisamment pansé. La selle du chikh est recouverte d'une *sthara* (housse) de *djeld el-filali* (maroquin) brodée d'argent ; il porte, au lieu des *temag* (bottes arabes) du cavalier, des *seubbath* aux talons desquels ballottent des chabir argentés. En résumé, Eth-Thaiyeb-ben-Babia est bien ce qu'il y a de mieux dans l'oasis de Ngouça, et, à tous égards, il est digne de la haute position qu'il y occupe.

[1] La vallée d'El-Haïcha (confusion) est une sorte de maquis, d'épais fourrés de broussailles servant de repaire aux reptiles des plus dangereuses espèces.

Nous sommes bien décidément dans le pays des sables : autour de nous, un vaste océan horriblement soulevé ; dans les plis de ses hautes vagues figées croissent quelques rares bouquets de zeïta et de remts. Malheur à la caravane ou au voyageur qui se trouve engagé au milieu de ces ondes quand le terrible *chihili* (vent brûlant du sud-ouest), à l'haleine de feu, y provoque la tempête, et qu'il bouleverse, qu'il tourmente, en les jetant les unes par-dessus les autres, ces dunes vouées, comme les flots de la mer, à une éternelle instabilité !

Grâce aux pluies récentes, le terrain que nous parcourons a pris quelque consistance ; nos chevaux y enfoncent cependant encore jusqu'à moitié du canon. Nos mehara des Châanba marchent crânement, au contraire, sur ce sol fuyant ; on sent qu'ils sont chez eux.

Le temps est magnifique ; seulement, le soleil paraît oublier que nous sommes en janvier, et il nous foudroie de ses chauds rayons ni plus ni moins que si nous étions au mois de juin.

Après deux heures de marche, nous atteignons quelques bouquets de palmiers qui s'élancent gracieusement du milieu des sables, et que nous laissons sur notre gauche ; des ruines, dont on n'aperçoit que le sommet, émergent du milieu de ces bouquets. Ce sont celles, nous dit-on, d'une ancienne ville berbère qui se nommait El-Moustha. Un Arabe, monté sur un mehari, glisse à travers ces groupes verts : nous sommes en pleine Bible, au temps des patriarches ; nous vivons au milieu de ces ancêtres du genre humain. Cet homme à mehari, ne serait-ce point Eliézer allant, porteur de bracelets, de pendants d'oreilles et d'objets précieux, chercher une femme pour son maître Ishaq ? Seulement, nous craignons qu'aujourd'hui sa mission ne soit bien difficile à remplir ; car, dans les qsour, les Rebecca sont rares. Plus loin, ce berger, appuyé sur son *eukkaza* (long bâton recourbé),

paissant des troupeaux dans le pli vert de deux âreug, n'est-ce point Jacob gagnant la main de la fille de Laban? Heureux temps que celui où les hommes montraient une pareille constance! Heureuses femmes que celles qui pouvaient faire acheter leur amour par quatorze années d'un pareil métier! Que voulez-vous? La vie est si courte aujourd'hui, et la profession de berger si déconsidérée!...

A dix heures, nous arrivons à hauteur des premiers palmiers *djali :* ce sont ceux du petit qseur de Ba-Mendil. Un spectacle magique se déroule sous nos yeux : sur notre gauche, de belles dunes ayant pris le soleil pour habilleuse, et liées entre elles comme un groupe de beaux enfants se tenant par la main, nous apparaissent à l'orient vêtues de gaze aurore à reflets d'azur. Devant nous, à l'horizon, une forêt aérienne dont les palmiers se mirent coquettement dans un lac de cristal. Mais par quel prodige ces arbres se tiennent-ils suspendus, en dépit des lois de la pesanteur, entre ciel et sable? Avançons et voyons. Mais tout s'efface, et nos palmiers ont daigné mettre pied à terre. Nous nous y sommes laissé prendre encore : c'est le mirage avec ses ravissantes et imprévues combinaisons, ses décevantes illusions!

C'est dans cette grande île de verdure surgissant, enveloppée de molles et transparentes vapeurs, d'une mer de sable à vagues dorées, que se cache le qseur d'Ouargla : ses deux minarets, en regardant curieusement par-dessus la tête des palmiers, ont trahi la timide et vieille cité.

L'oasis, autant que nous en pouvons juger d'ici, est assise au milieu d'un vaste chothth emprisonné dans de hautes dunes lui formant une épaisse ceinture. A l'est de la grande forêt, on distingue des îlots de palmiers assez considérables : ils renferment, sans doute, quel-

ques-uns des qsour appartenant à la confédération d'Ouargla.

Nous entrons bientôt dans le chothth qui entoure le qseur : sa surface, complètement dépourvue de végétation, est couverte d'efflorescences salines qui semblent de la neige, et dont la vue, malgré l'ardeur du soleil, donne un frisson de froid.

Quelques Ouargliens, deux à deux sur de petits mulets, viennent au-devant de nous. Leurs bernous rapiécés de douze pièces comme la robe d'Omar, le treizième khalife, et leurs équipages par trop sommaires ne nous permettent guère de supposer que nous arrivons dans le Pérou, et nous nous demandons si ce sont bien là les descendants de ces opulents Ouargliens qui se passèrent la coûteuse fantaisie d'acheter un souverain son pesant d'or. Deux sur un mulet, c'est réellement trop. On nous dira que les fils Aymon allaient bien quatre sur un seul cheval ; nous ne voulons pas nier la valeur de cette objection ; mais l'histoire ne relatant qu'un fait de ce genre, nous devons en conclure que ce ne fut jamais qu'une exception, tandis qu'ici nous avons sous les yeux quatre ou cinq paires de citoyens montés ainsi, ce qui tendrait à faire croire que ce système de locomotion est généralement usité dans l'oasis d'Ouargla.

Ce détachement d'Ouargliens est bien à notre adresse. Arrivés à quelques pas du colonel, que leur montre Sid Hamza, ils se laissent couler à bas de leurs montures et se précipitent vers lui ; ils le saluent, la main sur le cœur, et cherchent à lui baiser la sienne ; ils s'empressent ensuite autour du khelifa pour appliquer leurs lèvres sur son genou ou sur son étrier. Peu familiarisés avec nos uniformes, ils ne savent trop s'ils doivent borner au colonel et à Sid Hamza leurs baisers et leurs salamaleks ; dans le doute, ils se faufilent au milieu des rangs, et attrapent par-ci par-là la main des officiers de l'escorte,

qui s'efforcent de recevoir le plus dignement possible l'hommage de ces représentants du peuple ; car ces doubles cavaliers, si mesquins en apparence, ne sont rien moins que des membres de la djemâa d'Ouargla, les *aâïan el-bled*. Après avoir salué ainsi toute l'escorte, y compris nos ordonnances, les Ouargliens remontent sur leurs mulets et nous devancent en prenant le trot.

Des députations de tous les quartiers attendent le colonel au *guern el-r'aba* (corne de la forêt) ; il y est accueilli par un chœur de salutations et de vivats ; c'est à qui criera le plus fort et lui baisera le premier la main. Sid Hamza, qui marche à la gauche du colonel, a sa part de l'ovation ; la foule se précipite autour de son cheval, et cent lèvres ardentes s'abattent sur sa botte ou sur son étrier. Le khelifa y prend à peine garde. Nous avons aussi quelques reliquats de ces caresses exclusivement réservées, il y a un mois à peine, au cherif Mohammed-ben-Abd-Allah.

Les Ouargliens veulent absolument que le colonel traverse leur ville : nous y entrons par la porte Baba-Rbiyâ ; la population, rangée en haie sur notre passage, répète à tue-tête ces formules banales par lesquelles les Arabes saluent tous les pouvoirs nouveaux : — « Soyez « les bienvenus ! Que Dieu rende votre drapeau victo- « rieux ! » Amran, qui trouve que l'enthousiasme n'est pas suffisamment à son comble, pique sur les groupes et leur donne le ton ; les Ouargliens s'empressent d'adopter son diapason. Une horrible vieille, à figure fripée et noire comme le fond d'une marmite, à tête laineuse, aux vêtements crasseux, nous jette d'une voix rauque ses *merhaba bikoum* (soyez les bienvenus !) ; elle tend vers nous ses bras décharnés comme pour nous appeler sur son sein. Merci !... Il ne serait pas étonnant que cette enthousiaste *âdjouza* (vieille) ne fût la sainte maraboute Lalla Ez-Zohra, à qui Mohammed-ben-Abd-Allah dut,

en partie, son élévation au pouvoir. Amran finit par se montrer très satisfait de la chaleur passionnée de cet accueil *tout spontané ;* en effet, si les femmes sont pour nous, notre cause est à jamais gagnée, et Dieu sait si les Français sont sensibles aux succès qui leur viennent par cette voie.

La population d'Ouargla est sang-mêlé ; elle est sale et d'un aspect repoussant ; les femmes surtout, dont nous avons quelques spécimens sur les terrasses, sont ignobles. Sont-ce bien là ces vigoureux descendants d'Ismaël ? On chercherait, en vain dans ces corps chétifs et déformés, quelques restes de cette belle race sémitique.

Nous traversons la ville dans toute sa longueur ; les acclamations, grâce à Amran, se maintiennent sur un ton convenable. Le type féminin ne s'améliore pas ; d'un bout à l'autre du qseur, c'est la même misère, la même dégradation physique.

Nous sortons d'Ouargla par la porte Es-Solthan ; un quart d'heure après, nous dressons nos tentes au centre du camp de Sid Hamza, formé en vaste douar au milieu des sables.

L'arrivée du colonel est accueillie avec la plus vive satisfaction par les contingents du khelifa : c'est, en effet, pour eux, le signe de la clôture de cette longue campagne, qui les tient éloignés de leur pays et de leurs intérêts depuis trois mois. Le colonel décide, à leur grande joie, que tout le monde quittera Ouargla le 1er février pour reprendre le chemin du Nord. Cette décision ne satisfait pas pleinement le khelifa ; l'oasis lui plaît, et il voudrait bien y rester quelques jours de plus, dans l'intérêt de la politique, bien entendu. Malheureusement pour lui, le colonel n'en juge pas ainsi et maintient son ordre.

A une heure, le colonel, suivi de ses officiers d'escorte, monte à cheval pour faire le tour de la forêt de palmiers et visiter en détail la ville d'Ouargla.

L'oasis d'Ouargla, qui forme une sorte d'île, est située dans un bas-fond noyé par les eaux pluviales que lui amène de l'ouest l'ouad Miya [1] aux cent affluents, grande gouttière qui alimente les fontaines et les puits de cette vaste cuve. Ces eaux, ramenées au niveau du sol par de nombreuses sources, séjournent, faute d'écoulement, autour de l'oasis qu'elles inondent, et à laquelle elles forment une ceinture de marécages. Favorables aux irrigations qu'exige la culture des palmiers, ces marais sont, en revanche, la cause des fièvres qui sévissent périodiquement sur la population d'Ouargla, et qui la déciment.

Les eaux de ce marais sont limpides; mais leur alcalinité très prononcée ne permet pas d'en faire usage comme boisson. Elles laissent, après leur évaporation, des dépôts salins, des cristaux de sel auxquels viennent s'approvisionner une partie des populations du Sud.

Les jardins ont été creusés en damier au niveau des eaux de la sebkha; de nombreuses saignées les conduisent dans toute l'étendue de la forêt, et, en même temps qu'elles baignent le pied des palmiers, elles y maintiennent une fraîcheur sur laquelle les ardentes chaleurs de l'été sont sans influence.

La forme générale de la forêt est une ellipse dont le grand axe a cinq kilomètres environ et le petit trois. Comme à Ngouça, les palmiers y sont plantés à raison de mille à onze cents par hectare. La forêt est remarquablement belle, et les dattiers y atteignent des proportions extraordinaires. De nombreux arbres fruitiers y poussent abrités du soleil par les panaches de l'arbre-roi.

[1] Toutes les eaux artésiennes du pays d'Ouargla proviennent du cours souterrain de cet ouad ; c'est ce qui explique pourquoi elles sont plus ou moins saturées de magnésie et d'autres sels.

Il existe également de nombreuses *âïoun* (puits artésiens) autour d'Ouargla. Aussi, la profession de *r'eththas*, plongeur, puisatier, y est-elle représentée par une corporation importante de gens de cette profession.

En dehors des jardins, croissent, clair-semés et sans culture, de nombreux palmiers que leur isolement, je le répète, fait appeler *djali* (exilés); ils donnent moins de *temeur* (dattes) que leurs congénères de la forêt; mais ils les priment par la qualité savoureuse de leurs fruits.

La ville d'Ouargla s'élève à peu près au centre de l'oasis sur un plateau calcaire, élevé en moyenne de 4 à 5 mètres au-dessus du niveau général de l'île. Elle n'est directement abordable que par deux clairières coupant la forêt du nord au sud. Comme tous les qsour, elle est construite en terre séchée au soleil. Une enceinte en mauvais état, flanquée de tours ébréchées, lui fait un manteau troué dans lequel elle se drape avec toute la fierté d'un hidalgo; un fossé vaseux — *bahar* — baigne son pied en laissant des solutions de continuité formant chaussée devant chacune des six portes. Un chemin couvert règne sur tout le pourtour de la ville, qui a la forme à peu près circulaire. Les murs de l'enceinte ont une hauteur moyenne de trois mètres au sud et de quatre mètres au nord. Rongées par le temps, les pluies et les vents, ces pauvres murailles ont la forme d'une lame de rasoir : épaisses d'un mètre cinquante centimètres à la base, elles n'ont plus que cinquante centimètres dans le haut.

Des petits camps retranchés ont été élevés devant quelques-unes des portes, lesquelles sont au nombre de six : ils servent à abriter les Nomades quand la ville est menacée.

La force d'Ouargla est plutôt dans sa forêt de palmiers que dans ses chétives fortifications ; elle est aussi, surtout, dans les nombreux défenseurs qu'elle renferme, et dans les Nomades qui y emmagasinent et qui campent dans ses jardins.

On remarque quelques tombeaux dans les clairières qui découvrent le qseur : ce sont ceux des marabouts

vénérés de la ville et des tribus nomades. Ces *qbour* (tombeaux) n'ont pas la forme ordinaire des *qbab :* ils se composent de quatre murailles sans coupole.

Nous entrons dans la ville par Bab-es-Solthan (porte du Sultan). Bien qu'en mauvais état, cette porte n'en conserve pas moins un certain caractère monumental; des versets du Qoran, et d'autres inscriptions règnent dans toute la largeur de son couronnement.

Les constructions d'Ouargla ont un cachet particulier d'originalité : les portes des maisons sont basses, et affectent généralement la forme de celles de nos villes du moyen âge; ces portes sont encadrées dans des ornements en plâtre qui en suivent les contours; la blancheur de ces cadres tranche d'une manière bizarre sur le ton grisâtre des constructions. Des débris de *zlidj* (faïence colorée), maçonnés au-dessus des portes, en complètent la singulière ornementation. En présence de ces moulures informes, de ces ouvrages grossiers, on se demande ce que sont devenus ces *bennaïin* (maçons), ces *neuqqachin* (sculpteurs), dont on admirait autrefois les coupoles hardies, et les ravissantes arabesques fouillées dans le plâtre.

A l'est du qseur, s'élève l'ancienne demeure des sultans, *dor es-Salthanïa.* Avec sa cour intérieure, ses grossières arcades; avec ses chambres basses et étroites s'ouvrant sur son pourtour, on voit que l'architecte a cherché à surprendre le secret du merveilleux artiste qui édifia le palais de l'Alhambra; malheureusement, il n'a réussi à en faire que la caricature.

Un puits d'eau salée, creusé au milieu de la cour, n'ajoute que peu de chose au charme de cette royale habitation.

La ville d'Ouargla est divisée en trois quartiers : les Bni-Sicin habitent le quartier nord, les Bni-Brahim celui de l'est, et les Bni-Ouaguin celui de l'ouest. Quelques-

unes des rues sont coupées par des portes formant traverses; ces ouvertures, surmontées d'un étage, servent à la défense du quartier dans les guerres intestines.

Ouargla présente l'aspect général des qsour : ses rues sont sales, tortueuses et étroites; des maisons ruinées s'abattent sur les voies de communication qu'elles obstruent; des murs lézardés, ébréchés, supportent, on ne sait par quel prodige d'équilibre, des lambeaux de terrasses effrondrées; des dunes de détritus séculaires bossuent le sol; des eaux infectes et croupissantes le ravinent.

Si j'avais le temps de faire un peu d'histoire, je dirais avec Ibn-Khaldoun, que les Bni-Ouargla, de race Zenatienne, descendent de Ferini, fils de Djana ou Chana, qui eut pour aïeul Ham ou Cham, le fils de Sidna Nouh, que nous avons appelé Noé.

Ouargla était déjà importante en l'an 937 de notre ère, et, à plusieurs reprises, des rebelles trouvèrent un refuge assuré derrière ses murailles. Pourtant, je ne voudrais pas jurer que le grand roi Souleïman (Salomon) en eût été, réellement, autant le fondateur que voudrait le donner à croire le *traditionniste* dont j'ai trop naïvement, peut-être, recueilli la légende.

Les Ouargliens, nous l'avons dit, sont généralement sang-mêlé; ils doivent cette altération à leurs alliances habituelles avec leurs esclaves négresses. Les blancs n'en sont pas moins très fiers; ils se parent orgueilleusement du titre de *harar* (gens de race), et flétrissent les sang-mêlé de l'épithète de *khelatia* (délaissés). Aussi, les femmes blanches sont-elles particulièrement recherchées. Tous les hauts fonctionnaires nous ont paru avoir été choisis parmi les blancs.

La population d'Ouargla est plus misérable encore que celle des qsour que nous avons traversés. Nous ne rencontrons sur notre chemin que des moribonds enroulés

dans des bernous en loques et raides de crasse; ils ne marchent pas; ils se traînent péniblement en réclamant à chaque instant l'appui des murs. Leurs chairs sont flasques et tombantes; leurs yeux sont rongés par les ophthalmies; leurs jambes et leurs bras portent les marques de blessures reçues sur les champs de bataille du vice, de la corruption et de la misère. Quelques-uns de ces malheureux, accroupis le long des murailles, écarquillent à notre approche des yeux chassieux et clignotants, et murmurent entre leurs dents déchaussées et branlantes nous ne savons quelle sorte de souhait. D'autres, plus heureux, peut-être, puisqu'ils ne peuvent voir l'*étranger* dans leur cité, tendent le cou au bruit des pas de nos chevaux, et nous montrent des orbites vides. Des enfants, affaissés comme un vieux linge le long des murs, sont livrés aux mouches. Ces féroces diptères consomment avec avidité leur œuvre de destruction : divisées en ateliers, les *debban* mangent les yeux de ces malheureux qui, sans force pour s'y opposer, paraissent en avoir pris leur parti avec une résignation toute musulmane.

Les femmes, celles du moins que la jalousie des maris ne tient pas renfermées, sont hideuses : accoudées sur les terrasses, elles nous saluent de leurs aigus *toulouïl* (acclamations de joie). La plupart sont noires : elles ont la tête nue et frisée comme une toison d'astrakan. Les blanches ont les yeux noyés dans le *keuhoul;* de grosses *dhefaïr* (nattes) de laine noire descendent, en guise de cheveux, le long de leurs joues caves et pâles. Quelques-unes de ces dernières portent des bijoux : de lourdes *mnaguech* (boucles d'oreilles en deux parties), chargées de verroteries, éclairent leurs visages assombris par les tons noirs de leurs faux cheveux et du *keuhoul;* des *bzaïm* (boucles en argent), oxydées par la crasse, retiennent sur leurs poitrines informes une *tekhelila* maculée d'impuretés;

des bracelets de corne de djamous ballottent à leurs bras amaigris.

Ouargla, c'est la vieille *Cour des Miracles* avec tout son dégoûtant personnel de malingreux et de crasseuses ribaudes.

Ce cruel état de misère, cette profonde dégradation physique trouvent leurs causes dans l'anarchie constante à laquelle Ouargla est en proie depuis si longtemps; dans son excessive malpropreté; dans le manque absolu de moyens de curation en cas de maladies ; dans son existence sédentaire et oisive; dans les marécages qui infectent l'oasis d'exhalaisons morbifiques ; dans la mauvaise qualité des eaux, dont l'usage prolongé amène la débilitation et l'amaigrissement, et prédispose à l'appauvrissement du sang; dans la nourriture, qui se compose, pour la généralité de la population, des plus mauvaises dattes de la récolte, les bonnes étant réservées pour la vente ou l'échange. Lorsque nous aurons dit qu'à Ouargla le litre de blé coûte soixante-quinze centimes, on aura compris que cette denrée n'est pas absolument à la portée de toutes les bourses. Quant à la viande de mouton, on sait que les Sahriens, même les plus riches propriétaires de troupeaux, n'en mangent que deux ou trois fois par an, aux fêtes consacrées où le Qoran en fait aux Musulmans une obligation religieuse. Nous avons oublié un élément d'alimentation que nous apprécierions peut-être moins que les Ouargliens : nous voulons parler des *djerad* [1] (sauterelles), considérées ailleurs comme une

[1] Le sauterelle du Sahra appartient au genre *criquet*, type de la famille des *acridiens*. C'est le *criquet-pèlerin* qui cause tant de ravages en Algérie, surtout quand il a pénétré dans le Tell, ce qui n'arrive que trop fréquemment. On cite particulièrement les invasions de 1845 et 1846, et de 1865 et 1866, où les récoltes furent entièrement dévorées.

Les gens du Sud, qui sont *acridophages*, les préparent, après leur avoir arraché les pattes et les ailes, en les faisant bouillir dans de l'eau qu'on a salée. Cette préparation permet de les conserver pendant trois ou quatre mois. Le plus souvent, elles sont mangées crues, après avoir été, préalablement, séchées au soleil.

plaie, et que les gens de l'oasis regardent comme une manne précieuse. Quand ces insectes viennent s'abattre sur le pays, les Ouargliens les récoltent avec soin, les salent, les font sécher, et s'en nourrissent avec le plaisir que nous pourrions mettre à manger des crevettes.

Le commerce, nous voulons parler de celui qui serait de quelque intérêt pour nous, est absolument nul à Ouargla. Quelles transactions peut-on rêver avec une population à qui la misère ne permet pas même la satisfaction de ses plus urgents, de ses plus impérieux besoins? Quelles sont les spéculations possibles avec un peuple qui porte des bernous demi-séculaires, et à qui son habillement ne coûte rien, puisqu'il est l'œuvre de ses femmes, et que la laine est fournie par les Nomades? Après bien des recherches, nous trouvons cependant, chez un marchand mzabite, quelques pièces de cotonnade commune des fabriques de Manchester importées par la voie de Tunis.

Cet important, ce riche commerce du Sud, sur lequel des spéculateurs optimistes fondent de si merveilleuses espérances, nous a toujours paru une plaisanterie à laquelle on ne peut guère reprocher que son grand âge. Il faut être doué d'un bien imperturbable sang-froid pour ne pas sourire en entendant certains enthousiastes, que nous aimons à croire de bonne foi, parler sérieusement de chercher à détourner, à notre profit, ce précieux courant qui s'échappe par des directions latérales, c'est-à-dire par la Tunisie et le Marok, pour aller enrichir les négociants de la perfide Albion. Malgré notre respect pour toutes les convictions, nous avouons cependant avoir beaucoup de peine à reconnaître, quoi qu'en disent ces croyants, que la prospérité commerciale de notre colonie dépende essentiellement de la direction que prendront, dans l'avenir, les œufs d'autruche et les dents d'éléphant.

Les gens des oasis n'ont absolument que des dattes à

nous offrir, et les Nomades des laines, et ils ne nous demandent en échange que de l'orge et du blé.

Après avoir parcouru la ville dans tous les sens, le colonel se dirige vers la mosquée principale[1]. Il est reçu par les fonctionnaires les plus importants du culte musulman, lesquels se mettent à sa disposition pour lui faire admirer le temple. Ces ministres paraissent avoir le monopole de la santé dans le qseur ; ils sont presque gras. Nous croyons bien que, s'ils mangent des dattes, ce ne doit être qu'au dessert, et que, grâce à leurs saints bénéfices, ils peuvent aborder la viande de mouton en dehors des fêtes consacrées. Leur mosquée a la même disposition intérieure que celles que nous avons visitées déjà : le minaret est encore cette pyramide quadrangulaire tronquée, piquetée de quelques jours, et terminée par une terrasse d'où le *moudden* fait les appels à la prière. Nous en faisons l'ascension pour avoir une idée de la ville et de l'oasis vues à vol d'oiseau. Comme à Methlili, les marches de l'escalier sont très capricieusement partagées : rongées par l'usage, elles présentent à chaque pas l'occasion de se rompre le cou ; nous faisons en sorte de ne pas en profiter. Grâce à la prudence que nous déployons, nous arrivons sans accident sur la plate-forme. Tout Ouargla peut bientôt voir flotter le drapeau de la France au sommet du minaret de sa principale mosquée. La prise de possession de la capitale du cherif Mohammed-ben-Abd-Allah est un fait accompli ! Que les Ouargliens se rassurent, cependant ! Ce drapeau signifie *justice*, *pro-*

[1] Ouargla a deux mosquées, l'une affectée au rite orthodoxe malékite, et l'autre à la secte hétérodoxe des Mzabites. Leurs minarets, d'une architecture bizarrement pyramidale, ont une élévation de vingt mètres environ. La mosquée que nous visitons est celle du rite malékite, lequel a eu pour fondateur l'imam Malek-Ben-Ens.

Les minarets de ces mosquées, construites avec le plus profond mépris du fil-à-plomb, semblent avoir été soumis à un mouvement de torsion. Comme à R'ardaïa, l'un d'eux affecte des airs penchés qui nous rappellent la tour de Pise.

tection, tolérance, comme celui des cherifs veut dire *arbitraire, violence* et *fanatisme!...* Espérons qu'un jour, la France pourra convier ces populations à son banquet, et leur prouver que sa puissante main s'abaisse plus volontiers pour relever et aider que pour frapper !

Ouargla compte dix-sept *mesdjed* (oratoires), disséminés dans chacun des trois quartiers. Ces mosquées, qui sont ou malékites ou mzabites, sont communes aux deux rites.

On nous montre, à l'extrémité septentrionale de la ville, un pan de mur fort épais, et de quinze à vingt mètres d'élévation: c'est, selon la version des tholba, tout ce qu'il resterait de la splendide mosquée édifiée en l'an 626 de l'hégire (1228-1229 de notre ère) par l'Emir Abou-Zakaria le Hafside, souverain de l'Ifrikia (Tunisie).

Vue à vol d'oiseau, Ouargla présente un fouillis d'environ six cents huttes enchevêtrées les unes dans les autres, et encadrant chacune une petite cour ressemblant énormément, pour le contenu, à la hotte d'un chiffonnier. Beaucoup de ruines comme dans les autres qsour ; des rues étroites gerçant la ville de crevasses capricieusement disposées; des femmes se confondant, par la nuance de leurs linges, avec les terrasses jaune-sale qui leur servent de promenades. Pas de mouvement dans ces rues où personne ne paraît pressé; des gens qui se traînent, d'autres qui dorment dans leurs bernous couleur de terre; quelques-uns, enfin, prient et font leurs *rkâat* (génuflexions) tournés dans la direction de Mekka. Du point où nous sommes on découvre les oasis d'Aïn-el-Ameur, de Hedjadja, de Ba-Mendil, et les *our'roud* et les *siouf*[1]

[1] Les *our'roud* (au singulier, *r'ourd*) sont des montagnes de sable affectant le plus souvent la forme pyramidale, et auxquelles servent de bases des arêtes qui se prolongent en forme de veines.

Les *siouf* (au singulier, *sif*, sabre) sont des lames allongées, assez élevées, et dont l'arête supérieure affecte la forme d'une lame de sabre.

qui limitent le bassin d'Ouargla à l'est et à l'ouest. De nombreux palmiers *djali* masquent le sud et ne permettent pas de découvrir Rouïçat.

Bien que nous soyons en janvier, la chaleur est presque insupportable; un des officiers de l'escorte reçoit en pleine figure une *boqlet ech-chems* (coup de soleil) qui lui donne toutes les apparences d'un gigot cuit à point. On sent d'ici que les fièvres doivent sévir avec intensité: sous l'ardeur du soleil, des miasmes se dégagent des marécages et semblent envelopper la ville. On ne respire pas franchement, et on a hâte de fuir ce foyer pestilentiel.

Nous descendons comme nous pouvons l'escalier du minaret; nous réussissons cependant à arriver à terre avec tous nos membres. Nous remontons à cheval pour retourner au camp, que nous regagnons par la porte Es-Solthan.

Nos tentes sont dressées dans le sable. La forêt de palmiers étant éloignée d'un kilomètre, nos ordonnances n'ont pu se procurer aujourd'hui des feuilles de palmier sèches pour améliorer notre couche; nous en sommes réduits à notre unique couverture, à moins que nous ne voulions courir les risques, en empruntant les r'eraïr (sacs à denrées) de nos chameliers, de peupler nos uniformes de certains parasites fort communs chez le peuple arabe. Nous croyons que quelques-uns de nos camarades, peu familiarisés avec les mœurs de ces insectes aptères, se laisseront séduire par le moelleux que leur promettent les r'eraïr. Les vieux Africains les ont charitablement prévenus du danger qui les menace.

La volaille d'Ouargla nous a séduits : rien n'est plus mignon que ces poules et ces coqs que notre cuisinier semble regarder avec le plus profond mépris. L'officier d'ordonnance lui prescrit, néanmoins, en lui laissant toutefois le droit de traiter ces volatiles comme de simples pigeons, d'en pourvoir la *popote* pour les trois jours que

nous devons rester sous Ouargla. Nous avons bientôt une basse-cour autour de la *mess-tent*, et nous nous donnons le spectacle britannique d'un combat de coqs. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus curieux que les luttes à outrance de ces gallinacés microscopiques qui, s'ils ont dégénéré par la taille, sont restés complets du côté du courage. Ils se réservent de nous prouver plus tard qu'au pot ils ne sont pas inférieurs à ceux du Tell.

Nous ne sommes pas pressés de nous coucher ; le ciel est si beau, le pays si étrange et si nouveau pour nous, que nous décidons à l'unanimité que nous consacrerons la soirée à la contemplation de ces spectacles de la nature auxquels nous n'aurons plus, peut-être, l'occasion d'assister. Nous réfléchissons aussi sur la singularité de notre position : nous sommes ici, en résumé, dix Français au milieu d'un douar de deux mille Arabes aux ordres de Sid Hamza ; nous sommes au centre d'une puissante Confédération soumise d'hier, et comptant encore dans son sein de nombreux partisans du cherif ; la colonne française est à quatre ou cinq journées de marche d'Ouargla, et, pour arriver jusqu'à nous, il lui faut traverser des espaces dépourvus de toute ressource ; de plus, le colonel parlera demain d'impôt, cette question si agaçante en tout pays, à ces pauvres déguenillés pour lesquels l'argent doit avoir tant de valeur. Le nom de la France est, sans doute, une force qui a son prix ; mais ici, à plus de deux cents lieues du littoral, et chez des populations qui n'ont pas encore senti directement le poids de notre main, ce nom ne doit exercer encore qu'une influence incomplète sur laquelle nous ne pouvons pas trop compter. Pourtant, toute notre puissance est là. Il faut dire cependant que le sang des gens d'El-Ar'ouath a dû rejaillir jusque sur l'oasis d'Ouargla, et que ce récent et terrible exemple a levé bien des difficultés, et fait ouvrir bien des portes de qsour qu'on s'obstinait à nous fermer.

Nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les merveilles que nous montre la lune à son lever, puisque, suivant le Qoran, sept océans d'encre ne suffiraient pas pour tracer les merveilles de la nature ; nous parlerons seulement des sveltes et élégants palmiers *djali* découpant gracieusement sur le ciel leur silhouette en éventail ; des marais réfléchissant les rayons de l'astre dans leurs eaux limpides ; des dunes argentées ; de la sombre forêt d'Ouargla se détachant en noir sur son lit de sable ; de cet immense douar qui nous enlace et dont nous formons le centre ; et nous dirons que tout cela compose un tableau qui n'est pas sans charme. Nous nous décidons, cependant, vers onze heures du soir, à aller nous étendre sur *la dure*. Malgré nos avertissements, deux ou trois de nos camarades se font une couche de r'eraïr ; nous les attendons à demain.

Le colonel emploie la matinée du 30 à recevoir les djemâa des villes, et les chefs des tribus nouvellement soumises.

Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, que trois tribus nomades, nombre correspondant à celui des trois quartiers d'Ouargla, campent sous les murs de ce qseur, qui leur sert de grenier ou de magasin. Ces tribus, dont l'histoire est liée depuis longtemps déjà à celle d'Ouargla, sont : les Sâïd-Atba, les Sâïd-Mkhadma et les Châanbet-bou-Rouba. Chacune de ces tribus est attachée à l'une des trois grandes fractions qui composent la population de la ville : ainsi, les Sâïd-Atba ont leurs intérêts chez les Bni-Ouaguin, les Sâïd-Mkhadma chez les Bni-Sicin, et les Châanbet-bou-Rouba chez les Bni-Brahim. Ces trois tribus composent autour d'Ouargla une population importante dont les forces ne sont pas à mépriser. Réunies, elles comptent environ sept cents tentes, mille fusils et cent chevaux.

Les forces vives d'Ouargla sont, surtout, on le voit,

dans ses Nomades, qui lui forment une population virile, faite aux fatigues et aux dangers, douée d'une grande mobilité, et attachée à la ville par la communauté d'intérêts.

Dès le matin du 30, un grand mouvement se manifeste dans notre camp ; des groupes se forment ; on y cause, on y discute ; il est facile d'y reconnaître le pâle et chétif qsarien et le vigoureux et bronzé Nomade. Ce sont, en effet, les membres des djemâa d'Ouargla et des cinq qsour de la Confédération, et les chefs des Atba, des Mkhadma et des Châanba : ils ont été convoqués par le colonel, et ils sont exacts au rendez-vous. Il est huit heures ; la grande tente du conseil a été ouverte ; un spahis y est en faction ; un tabouret de campagne placé au fond de la tente en compose tout l'ameublement. Le colonel, accompagné du khelifa, arrive suivi de son Etat-major ; il prend place sur le siège de toile ; ses officiers et Sid Hamza sont debout à sa droite et derrière lui ; l'aigle impériale plane au-dessus de sa tête. Sur un ordre du colonel, les députations cessent leurs *touçouïs* (chuchotements) et sont introduites : tous, nomades et qsariens, se précipitent vers lui comme un ouragan pour lui baiser la main. Les mkhaznia s'efforcent de réglementer cet enthousiasme en prenant les députés par les épaules, et en les plaçant sur plusieurs rangs. Cette opération terminée, le colonel les invite à s'asseoir. Le silence est rétabli ; les *mersoulin* (députés) sont tout oreilles.

Le colonel entre en matière : il s'attache d'abord à leur démontrer qu'il y a beaucoup à oublier dans le passé de chacun d'eux ; « mais, continue-t-il, le sultan « des Français est grand et généreux, et il ne veut vous « voir qu'à partir du jour où, abandonnant la cause du « cherif, vous êtes venus offrir au khelifa votre concours « et votre influence. »

Cette première partie du discours du colonel est suivie

de bruyants : — « Que Dieu allonge la vie de *Sidna* « *l'Ambrour* (notre seigneur l'Empereur) ! Que Dieu « rende toujours son drapeau victorieux ! »

Le colonel leur fait sentir les avantages pouvant résulter pour eux de l'expulsion du cherif, qui les *mangeait*, et qui, en résumé, a précipité notre arrivée dans leur pays par ses agressions continuelles.

— « Par Dieu ! il est avec le vrai !... Ce chien nous *mangeait*, » répètent, en se regardant, les membres de l'assemblée comme s'ils venaient d'être frappés soudainement d'un trait de lumière. « Par Dieu ! ce chien nous *mangeait !* »

Le colonel fait ensuite miroiter aux yeux des députés la sécurité profonde, la tranquillité inaltérable dont ils peuvent jouir à l'ombre de notre drapeau ; la facilité de leurs relations avec le Tell, le pays du blé, denrée qui, aujourd'hui, coûte chez eux près d'un franc le litre ; les débouchés commodes et sûrs qui leur sont ouverts au nord pour l'écoulement de leurs dattes, produit dont la paix doit doubler la valeur, et qui ne peut manquer d'amener la richesse dans l'oasis.

— « La raison est avec toi, s'écrient les députés; nous « sommes vos enfants, vos serviteurs, et nous demandons « à être *tehat sendjaqkoum!* (sous votre drapeau, votre protection). »

Le colonel termine habilement en leur disant qu'eu égard à l'état de pauvreté auquel les a réduits Mohammed-ben-Abd-Allah, le Gouverneur, qui pourrait beaucoup exiger, n'a fixé la *lezma* [1] à payer par Ouargla qu'à la somme insignifiante de dix mille francs, espérant qu'ils sauraient reconnaître, par leur fidélité et leur soumission, la magnanimité dont on usait envers eux.

Les députés qui, sans doute, ne croyaient pas en être

[1] *Lezma*, obligation. C'est l'impôt payé par les populations sahriennes.

quittes à si bon marché, ne peuvent plus contenir leur joie. C'est une véritable explosion de *ahnaïa ouladkoum!* nous sommes vos enfants! *ahnaïa khoddamkoum!* nous sommes vos serviteurs! Mille remerciments, la main sur le cœur, sont envoyés au colonel; *Sidna Marichal*[1] (le Gouverneur général) n'est pas oublié; lui aussi a sa bonne part dans les bénédictions de ces bonnes populations.

Le colonel n'ayant plus rien à ajouter, invite les délégués à se retirer; fascinés, séduits, sans doute, par sa bienveillante dignité, ils paraissent prendre le plus vif plaisir à le regarder, à le contempler, et ils ne bougent pas. Le colonel leur répète qu'il a fini, et les engage par le *rohou bi 's-slâma* (allez avec le salut, la santé!) à reprendre le chemin de leurs campements ou de leurs qsour. Cet adieu significatif reste sans effet. — « Parle, lui disent-ils, « parle encore! nous aimons à t'entendre! » Il faut absolument que les mkhaznia leur répètent sur tous les tons que le colonel n'a plus rien à leur dire pour qu'ils se décident à quitter la place. Ils se retirent lentement et en se retournant souvent vers la tente du conseil.

Le colonel a pu se convaincre, par l'attitude des députés des villes et des tribus, que la soumission de l'oasis est complète. Il ne reste plus à régler que la question de la fixation des campements des Nomades, et celle de l'organisation du pays, ébauchée déjà par le khelifa.

La situation a pris de la netteté; tout le monde se sent plus à l'aise qu'avant la séance qui vient d'avoir lieu; toute préoccupation a disparu. Le colonel songe donc à prendre ses dispositions pour le licenciement des goums, qui devront quitter Ouargla avec nous le 1er février, et regagner leurs tribus. Il donne, en même temps, ses ordres pour que les candidats à l'investiture, et les qaïds

[1] *Sidna Marichal,* notre seigneur le Maréchal. C'est ainsi que les Arabes désignent le Gouverneur général, qu'il soit ou non maréchal de France.

qui ont si vaillamment dirigé les contingents de Sid Hamza pendant la dernière campagne, se tiennent prêts à le suivre à El-Ar'ouaht, où le Gouverneur général doit arriver le 8 février.

Il ne reste plus au colonel qu'à visiter les qsour composant la Confédération d'Ouargla. Il monte à cheval, accompagné de Sid Hamza et suivi de son Etat-major.

Nous répéterons que ces qsour n'ont, séparément, aucune importance politique, et que chacun d'eux se rattache à l'un des partis qui divisent la ville. Chaque qseur est administré par une djemâa, dont le nombre des membres varie selon l'importance de sa population.

Nous ne reviendrons pas sur Ba-Mendil, que nous avons laissé à six kilomètres nord-ouest d'Ouargla. Nous dirons seulement que ce petit qseur, bâti sur un rocher, est habité par quinze familles n'ayant, pour toute fortune, que quelques palmiers *djali* dispersés au pied du mamelon rocheux sur lequel il s'élève.

Nous nous dirigeons vers le sud en traversant une forêt clair-semée de palmiers *djali*. Le terrain que nous parcourons est sablonneux et pénible à la marche; la végétation y est nulle. Le khelifa veut donner au colonel une idée de l'escalade des palmiers, opération assez périlleuse se pratiquant au moment de la récolte des dattes. Un passant est requis par Sid Hamza pour cette représentation : il a bientôt gagné le sommet de l'arbre en s'aidant des saillies formées par les pétioles des feuilles qu'on coupe chaque année [1], et qui constituent des espèces d'échelons facilitant l'ascension. Le colonel fait jeter au

[1] Les *djerid* (feuilles) qui couronnent le sommet des palmiers sont de quarante à soixante. Chaque année, il s'en développe de nouveaux en même nombre que ceux qui se dessèchent. Ces feuilles sont coupées vers leur base, et leurs pétioles persistent plus ou moins longtemps. Le dattier atteint communément de quinze à vingt-cinq mètres de hauteur, et sa tige, qui est très flexible, présente un diamètre variant de trente à soixante centimètres.

requis une pièce de monnaie, que celui-ci tourne et retourne entre ses doigts de manière à nous faire supposer qu'il est peu familiarisé avec le vil métal. Il finit, cependant, à défaut d'autre bourse, par la mettre dans sa bouche.

Une heure de marche nous suffit pour arriver sur Rouïçat, qseur célèbre par la qasba que l'amour de *ses peuples* éleva à Mohammed-ben-Abd-Allah, résidence somptueuse comparée aux cabanes de boue des qsour. Rouïçat est au milieu des sables; il a une trentaine de maisons renfermées dans une enceinte ayant à peu près la forme d'un rectangle. Quelques palmiers *djali* entourent le qseur.

A deux cents mètres au sud de Rouïçat, s'élevait la *qasba* du sultan d'Ouargla. Bâtie à la fin de 1851, avec le concours de toutes les populations sédentaires de la Confédération, qui voulaient asseoir définitivement au milieu d'elles la puissance de Mohammed-ben-Abd-Allah, cette *œuvre nationale* avait coûté une année de travaux. Aussi, ce fut une habitation vraiment digne d'un sultan. Construite solidement en maçonnerie, vaste, surmontée d'un étage, divisée commodément en quatre parties, cette qasba, par son ingénieuse distribution, permettait au sultan d'avoir tous ses services sous la main. La garde en était confiée à cent fantassins fournis par les qsour.

Le palais de Rouïçat était la merveille du Sahra, et les qsariens de l'oasis s'en montraient extrêmement fiers.

Nous avons vu, au commencement de ce livre, avec quel enthousiasme ces mêmes populations, après la défaite de leur sultan, avaient conduit triomphalement Sid Hamza, son vainqueur, jusqu'à la qasba de Rouïçat, où elles voulurent absolument l'installer. C'eût été, en effet, grand dommage qu'une construction si merveilleuse restât vide de tout sultan; nous croyons que cette considération d'*économie politique* entra pour beaucoup dans

la violence que les qsariens firent au khelifa pour qu'il en prît possession. Nous avons dit comment Sid Hamza y fit son entrée solennelle, et s'y établit pour que son triomphe fût bien évident aux yeux de tous; nous avons raconté également comment le khelifa, pour frapper l'imagination de ces populations, et leur rendre plus sensible la chute de Mohammed-ben-Abd-Allah, avait ordonné la destruction de cette qasba élevée au cherif par leur affection ; nous avons, enfin, fait connaître qu'une journée avait suffi pour renverser ce travail d'une année.

Cette *qasba,* dont les ruines sont devant nous, avait été construite avec une solidité et un soin inconnus dans le Sahra. Sa destruction est bien complète, et l'on reconnaît que les démolisseurs ont eu à cœur de plaire à leur nouveau maître. On ne fait réellement pas mieux en France quand *le peuple est en colère.*

Le corps d'un cheval en décomposition est là gisant dans les jardins de Rouïçat : c'est celui que montait l'intrépide Sid Qaddour au combat des Dunes, et qui, bien que frappé de deux balles, put cependant ramener jusque-là son maître grièvement blessé. Ce vaillant cavalier, qui sauva deux fois la vie à son beau-frère Sid Hamza dans cette mémorable et glorieuse journée, nous montre tristement la marque des balles qui donnèrent la mort à ce courageux animal, et, relevant son bernous, il nous raconte, en mettant un doigt dans sa cuisse trouée, comment l'une de ces balles l'avait atteint avant d'aller se loger dans le ventre de son cheval.

Nous sommes aux limites extrêmes de notre Sahra; nous fouillons du regard cette mer de sable qui se perd dans les profondeurs du Sud : devant nous, un cercle de hautes dunes rougies sous les rayons du soleil de R'arb (occident) allument l'horizon de leurs feux; la Garet-el-Qrima, aux arêtes couleur de sang, semble un

gigantesque vaisseau démâté errant abandonné sur des vagues embrasées qui assaillent ses flancs avec fureur. Derrière ces dunes, le désert immense, nu, aride, vaste océan desséché roulant des ondes de feu. Plus d'eau ; çà et là, dans les plis des âreug, quelques rares buissons rabougris, ou ces plantes éphémères des sables qui naissent aujourd'hui par une ondée, et qui mourront demain. Au delà encore, le chaos, un monde éteint ou un monde à venir, un vaste linceul soulevé de sombres et inertes renflements, comme s'il recouvrait des monceaux de cadavres, des *gour* décharnées montrant leur hideux squelette par quelques déchirures de leur suaire.

Nous quittons cependant avec regret cet émouvant spectacle ; la soif de l'inconnu, cette maladie de l'homme civilisé, nous dit : « Marche ! arrache au désert ses derniers mystères ! » Ce que nous en avons vu n'est cependant pas très engageant ; mais, enfin, le laid a aussi ses beautés, ou plutôt ses étrangetés.

Nous remontons à cheval, et nous prenons une direction nord-est pour visiter les qsour d'Aïn-el-Ameur et de Hadjadja (appelés les Chethouth à cause de leur situation au milieu du *Chothth*), et celui de Sidi-Khouïled.

Ces qsour n'ont rien qui les distingue particulièrement de ceux que nous avons déjà visités : ce sont toujours des ruines et des populations rachitiques et déguenillées, immobilisées dans la corruption et dans la misère ; pauvre peuple qui, moins heureux que nous, attendra peut-être longtemps encore son rédempteur.

Les Chethouth ont une belle forêt de dattiers ; Sidi-Khouïled, village de marabouts, n'a que des *djali*.

On remarque à l'horizon, au nord-est d'Ouargla, les fameuses Sebâa-Bekrat [1], ces sept chamelles changées en

[1] *Bekra*, chamelle qui n'a pas encore porté.

collines de sable, dit la légende, par un marabout irrité d'une insulte que lui avait faite leur gardien.

Nous rentrons au camp à six heures du soir. Une immense dhifa de dattes nous y attend. Le colonel la fait distribuer à sa colonne, qui en bourre ses *smat* (besaces) et ses *mzaoud* (musettes). Les Ouargliens, enchantés de nous, ne veulent pas nous laisser partir sans nous faire un cadeau digne d'eux et de nous : chacun des officiers de l'escorte reçoit ou un bernous, ou un haïk, à son choix. Ces vêtements, tissés par les Ouargliennes, nous donnent la plus haute opinion de leur industrie manufacturière.

Les qsour des Chethouth ont la spécialité du *mdholl* (chapeau de feuilles de palmier) ; nous nous empressons de profiter de cette occasion pour expédier un mkhazni chez les meilleurs *chapeliers* de ces localités, avec mission de nous rapporter une de ces coiffures. Ce n'est pas tout-à-fait une affaire de coquetterie : la chaleur, devenue insupportable depuis quelques jours, exige que, dans l'intérêt de nos yeux, et dans celui de notre teint, déjà sensiblement altéré, nous fassions cette acquisition.

Les mouches d'Ouargla ont envahi notre camp ; nous en sommes infestés ; elles s'attablent dans nos assiettes ; elles établissent une école de natation dans nos verres. Nous aurions fort à faire si, dans ce cas, nous nous conformions scrupuleusement à ce précepte arabe : « Lorsqu'une mouche tombe dans ta boisson, il faut l'y plonger « tout entière, puis l'en retirer ; car, dans l'une de ses ailes, « il y a le mal, et dans l'autre, il y a le remède. » Nous nous bornons à les en extraire en masse sans leur faire faire le plongeon prescrit. Il en arrivera ce que pourra.

Pour les mêmes causes que la veille, nous ne nous couchons que le plus tard possible. Ceux de nos camarades qui, la nuit dernière, se sont servis des r'eraïr comme matelas, commencent à en ressentir les conséquences : certaines démangeaisons significatives leur apprennent

qu'ils ne sont plus seuls dans leurs vêtements. Ce soir, ils ne renouvelleront pas l'expérience.

La journée du 31 janvier est employée aux derniers détails de notre départ, qui reste toujours fixé à demain 1er février. Trois jours à Ouargla, c'est réellement tout ce qu'on peut y rester.

Le grand douar s'apprête à plier bagages ; les chameaux sont rentrés de leurs lointains pâturages ; le camp est en mouvement, et la joie est sur les visages ; tout le monde est heureux de remonter vers le Nord ; tout le monde, excepté le khelifa cependant ; car d'Ouargla à sa tente, ce n'est qu'un flux et reflux de pèlerins qui viennent lui demander la faveur de baiser le pan de son bernous. Ceux qui appuient leur sollicitation d'un pot de beurre ranci, d'une charge de dattes ou de laine, ou bien qui, à défaut de ces pieuses offrandes, laissent entrevoir, *par mégarde*, un vieux *douro* oxydé, ceux-là, et c'est de toute justice, sont servis les premiers. Quant aux autres, les pauvres, le ciel leur appartenant de droit, ils ne sont pas pressés, et on n'a pas à se gêner avec eux ; de sorte qu'ils en sont réduits à ramasser, en seconde main, sur les lèvres des *riches*, les baisers que ces derniers ont pris sur la main ou sur le genou de Sid Hamza. Aujourd'hui les Croyants se pressent; ils savent que le khelifa doit partir demain, et, de longtemps, sans doute, le descendant de Sidi Ech-Chikh, l'héritier de sa *baraka*, ne reviendra parmi eux. Aussi, est-ce à qui arrivera le premier à ses pieds : on se heurte, on se bouscule, on s'injurie; mais la cause est sainte, et le Dieu unique, sans aucun doute, ferme les yeux et se bouche les oreilles.

Les tentes de Sid Hamza sont de véritables bazars, des magasins où s'entassent pêle-mêle les produits les plus étranges, les plus étonnés de se trouver accouplés : c'est un fouillis de pots debout, renversés, les uns sur les autres, de bernous, de haïk, de mzoued gonflés, d'outres

obèses; d'œufs et de dépouilles d'autruches, de tapis, de nattes, de couvertures, de toisons, de couffins remplis de dattes. Le saint marabout en est envahi; il ne sait plus où s'étendre, où se coucher. Chacun de ces pots, de ces paquets a son odeur particulière, *suî generis :* le rance a le haut du pavé; il vous prend à la gorge et ne vous lâche que lorsque vous en êtes bien loin. Le khelifa ne s'en aperçoit pas; il est littéralement dans *le bien* jusqu'au cou, et il trouve, sans doute, à l'exemple de Vitellius, qui prétendait que le corps d'un ennemi mort ne sent jamais mauvais, il trouve, disons-nous, que *le bien* a toujours une odeur agréable, surtout quand il ne coûte rien.

Le khelifa n'est donc pas pressé de partir; il juge qu'Ouargla n'est pas encore assez épongée, drainée, et il voudrait achever cette sainte opération. Nous croyons cependant pouvoir affirmer que, malgré leur ardente dévotion, les Ouargliens commencent à désirer sincèrement qu'il retourne se retremper en sainteté au tombeau de son illustre ancêtre; il en a tant dépensé depuis plus d'un mois qu'il règne souverainement et religieusement sur le pays!

Notre dernière nuit se passe bien. Dès le *fedjeur* (point du jour), tout le monde est sur pied dans le camp : les tentes des contingents sont abattues; les chameaux sont chargés; les chevaux sont sellés; les cavaliers ont les talons armés de leurs chabir. Les tentes de Sid Hamza restent seules debout; rien ne fait supposer qu'il ait l'intention de démarrer, malgré l'ordre formel qui lui en a été donné. Le colonel lui expédie Amran pour l'engager à faire ses apprêts, et lui rappeler que nous partons à huit heures.

Le khelifa est encore couché; il n'a pas l'air de se douter que le départ est pour aujourd'hui; il promet cependant de se conformer à l'ordre du colonel, ordre qui le surprend, ajoute-t-il. Amran, qui sait son homme par cœur, ne veut pas quitter la tente du khelifa avant de

l'avoir vu debout. Sid Hamza finit pourtant par céder, bien qu'avec un gros soupir, et paraît prendre des dispositions sérieuses pour lever le camp.

Les Ouargliens encombrent le terrain de notre bivouac. Ils ne le disent pas; mais on sent qu'ils doivent avoir assez de ces deux mille hommes de contingents qui leur pèsent sur l'estomac depuis la chute du cherif. Dans une heure, tous ces étrangers auront repris la route du Nord.

A huit heures, le colonel met le pied à l'étrier; les qaïds chefs de goums sont à cheval; les députations des villes et tribus nouvellement soumises sont réunies, et prêtes à monter soit à mulet, soit à mehari. Mais le khelifa n'est pas là. Le colonel envoie à sa recherche et se porte à hauteur d'Ouargla, où doit être Sid Hamza. On l'y trouve, en effet, et on l'amène. Il monte enfin à cheval, et nous partons.

Les contingents, suivant l'ordre donné, se mettent également en route; arrivés sur l'ouad En-Nsa, ils prendront les lignes d'eau les plus courtes pour rejoindre leurs tribus ou leurs qsour.

CHAPITRE XI

Départ d'Ouargla. — Les mehara. — La soif des mulets. — L'ouad En-Nsa. — La *bthouma* consacrée. — Les térébinthes. — Une famille sahrienne en voyage. — Le chameau mort et les sououaga. — Les dhaïïat. — La ville d'El-Ar'ouath. — Arrivée du Gouverneur général. — Sid Hamza le lion du jour. — La cérémonie de l'investiture. — Le colonel Durrieu et sa mission. — El-Ar'ouath et son passé. — Départ d'El-Ar'ouath. — Le *dheb*. — Tadjmout. — Le spahis malade. — Sidi-Bou-Zid et ses marabouts. — La gerboise. — Tiharet. — Taqdimt. — Le mkhazni Mahmoud. — Une famille arabe. — Rentrée à Maskara.

Nous reprenons le chemin par lequel nous sommes venus, en traversant successivement le *chothth* d'Ouargla, les palmiers *djali* et les dunes. A midi, nous arrivons à Ngouça, où nous faisons la grande halte. Les chevaux boivent; on emplit les *greb* (outres) pour les deux marches sans eau. Chikh-Eth-Thaiyeb ne veut pas nous laisser passer dans sa *sultanerie* sans nous offrir la dhifa: les plats de kousksou, vêtus de leurs robes de *felfel el-hameur* (poivre rouge), reparaissent avec cette même violence d'assaisonnement qui nous arracha tant de larmes; mais nous ne nous y laissons plus prendre; l'expérience nous a guéris. Nos spahis vident de nouveau les plats sans sourciller.

A deux heures, nous remontons à cheval, Chikh-Eth-Thaiyeb nous accompagne: il doit recevoir à El-Ar'ouath l'investiture du Gouverneur pour son chikhat.

Les Châanbet-bou-Rouba font très grande figure sur leurs mehara; ils paraissent perchés au diable, et nous sommes obligés, pour leur adresser la parole, de lever

s yeux vers le firmament. Nos chevaux suivent cependant les dromadaires, qui, il est vrai, ne donnent pas ute l'ampleur de leur allure.

A cinq heures, nous arrivons sur l'ouad Mzab inférieur, ù nous campons.

Nous reprenons notre route, aujourd'hui 2 février, à ix heures et demie. Nous sommes bientôt sur cette ffreuse *Qonthra* pierreuse et désolée, que nous tâchons e parcourir le plus rapidement possible. A onze heures, ous dépassons les *ardjam* du *Miâad*. A midi, nous aisons la grande halte au milieu de ce désert; enfin, à uatre heures et demie, nous retrouvons l'ouad En-Nsa vec bonheur, et nous dressons nos tentes sur sa rive roite, au Medjeb-bel-Zirara.

Demain, nous retrouvons l'eau : nous pouvons aujourd'hui faire largesse, et vider toutes nos outres, malgré la prudente recommandation arabe : « Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé l'eau. » Les chevaux et les mulets boivent à discrétion ; ces derniers, graves poitevins, ne sont décidément pas faits pour le désert : nous en avons six qui absorbent chacun la valeur de quaranre-cinq litres d'eau. Les chevaux se contentent de la moitié.

Le 3 février, nous sommes à cheval à six heures et demie. Nous remontons la vallée de l'ouad En-Nsa en suivant alternativement les deux rives; nous doublons successivement les points de Baroukh-ou-Baroukha, où nous rencontrons quelques gazelles, de Bou-Djedaria, d'El-Mqima et de Tafza, où nous faisons la grande halte. Nous reprenons notre marche dans la vallée, et, après avoir laissé sur notre gauche les r'dir de Sareq-el-Lahia (Voleur de la Barbe), de Sidi-Feredj, de Zemkha, nous arrivons à Es-Seroudj (les Selles) à trois heures et demie, et nous y campons.

Le 4 février, départ à six heures et demie. Nous suivons toujours la vallée de l'ouad En-Nsa, le long de laquelle

nous trouvons Seurret-el-Ogab (Nombril du Vautour), El-Ogban (les Vautours) et Kaf er-Reukna (Rocher de l'Enfoncement). Nous dépassons le Kaf er-Rakhma, la qoubba de Sidi Abd-el-Qader, sur un mamelon à notre droite, et, à neuf heures et demie, nous arrivons sur le r'dir de Bel-Guerad [1], où nous dressons nos tentes.

Départ à six heures et demie le 5 février. Nous remontons encore l'ouad En-Nsa, que nous coupons plusieurs fois. Nous laissons successivement derrière nous El-Kahali et El-Mezmar (le Hautbois). A dix heures et demie, nous sommes à la hauteur de la bthouma de Sidi-Mohammed-es-Sahiah. Ce térébinthe, consacré par le repos et la fraîcheur qu'a trouvés sous son ombre ce marabout vénéré, mesure trois pieds de diamètre. La piété des fidèles en a fait un *mqam* (emplacement consacré) en accumulant à son pied un énorme tas de pierres, qui atteste la valeur religieuse du saint homme. Nous arrivons au confluent de l'ouad En-Nsa et de l'ouad El-Bir (du Puits), qui passe à Berryan, ville de la Confédération du Mzab que nous laissons sur notre gauche. Nous dépassons El-Argoub-el-Oucif (le Jarret du Nègre), et Saguiet-el-Hadjeur (la Rigole des Pierres). A onze heures et demie, nous faisons la grande halte sur le r'dir du Mkeub-Bel-Halifa, au point où l'ouad El-Ar'ouï [2] se jette dans l'ouad En-Nsa.

A trois heures, nous arrivons sur un grand r'dir de l'ouad En-Nsa ; le manque de bois et de fourrages nous pousse jusqu'à El-Hadjel (les Perdrix), à six cents mètres de ce r'dir, au milieu de magnifiques térébinthes.

Les bthoum (térébinthes, pistachiers atlantiques) prennent, dans l'ouad En-Nsa, des proportions colossales ; ceux d'El-Hadjel, particulièrement, sont de toute beauté : en se ramifiant en forme de parasols, ils offrent au voya-

[1] *Bel-Guerad*, le fils de la mouche du cheval, de la tique.
[2] L'*Ar'ouï* (*ovis tragelaphus* ou *ornata*) est le moufflon à manchettes.

geur un refuge contre les ardeurs du soleil, et leur délicieuse verdure console l'œil brûlé par les sables. Une résine blanche très consistante, à odeur pénétrante, et semblable au mastic de Chio, s'écoule de l'écorce du térébinthe à l'approche de l'hiver. Les Arabes prétendent que mâcher cette résine fortifie les gencives et blanchit les dents ; la feuille du pistachier aurait aussi, d'après eux, la propriété de rafraîchir la bouche, et sa fumée, quand il brûle, celle de délasser les membres du voyageur fatigué ; de plus, le fruit (*goudhaïm*), qui a un petit goût aigrelet, est fort apprécié des Arabes (que ne mangent-ils pas ?). La résine du térébinthe entre, en outre, dans la plupart des préparations de leurs *athoubba* (médecins.)

L'ouad En-Nsa laisse à El-Hadjel des marques de crues et de débordements extraordinaires ; chacune des plantes croissant sur ses rives y est représentée dans les épaves végétales qui échouent au pied de ses grands arbres. Des chevelures de halfa et de dis, qui restent accrochées dans les branches des térébinthes à deux mètres au-dessus du fond de la rivière, prouvent combien les pluies peuvent la grossir.

Le 6 février, à six heures et demie du matin, nous quittons le beau bivouac d'El-Hadjel pour continuer à remonter l'ouad En-Nsa, jalonné de nombreux r'dir. Nous laissons à notre gauche le qoubba de Sidi Ali-ben-Ech-Chethioui ; nous coupons El-Hanit-el-Msiba (le Gîte de l'Accident), et, à une heure et demie, nous faisons la grande halte sur un r'dir, au débouché de Fiedh-el-R'enem (Bas-fond des Troupeaux de Moutons) dans l'ouad En-Nsa, en aval du qseur ruiné de Mlaga-min-Sidouhin (confluent de Sidouhin). A quatre heures, nous sommes sur le r'dir d'El-Hacen, où nous dressons nos tentes. C'est avec un certain plaisir que nous retrouvons sur ce point nos lits de cantines et notre butin, *impedimenta* dont nous sommes privés depuis quinze jours. Le commandant de la colonne

d'infanterie, qui a quitté le bivouac d'El-Hacen ce matin pour se diriger sur El-Ar'ouath, et qui a su notre arrivée, a eu la bonne idée de nous les y laisser sous la garde de quelques cavaliers. On a beau être Spartiate, c'est toujours avec une certaine satisfaction qu'on remet la main même sur un lit qui ne se compose que d'une toile suspendue et d'une peau de mouton.

Le colonel apprend ce soir que le Gouverneur général arrive à El-Ar'ouath après-demain, 8 février. Il décide qu'il devancera son escorte avec quelques cavaliers seulement, de manière à faire en deux jours le trajet qui le sépare de cette ville.

Aujourd'hui, 7 février, le colonel a quitté le bivouac à quatre heures du matin. La colonne ne se met en route qu'à sept heures. Nous sommes encore dans la vallée de l'ouad En-Nsa. A dix heures et demie, nous nous arrêtons sur le r'dir d'El-Fekroun (la Tortue); nous y faisons de l'eau pour les deux jours qui nous séparent d'El-Ar'ouath. Nous nous rencontrons sur ce r'dir avec une famille arabe émigrant dans le Sud : quatre femmes, les yeux baignés dans le keuhoul et lançant des éclairs, les oreilles chargées d'anneaux, les bras et les jambes emprisonnés dans des *msaïs* et des *khelkhal,* quatre femmes, jeunes encore, et paraissant, par leur coiffure, appartenir à la tribu des Oulad-Naïl, se livrent à l'opération prosaïque de l'emplissage des greb (outres). Les hommes, étendus nonchalamment sur les bords de l'ouad, se bornent à les regarder. Les outres emplies sont chargées sur des chameaux de transport; les femmes reprennent place dans leurs *âthathich* (palanquins), et les hommes sur leurs mehara; les montures s'ébranlent lentement et se dirigent vers la *Guebla* (Sud).

A une heure, nous remontons à cheval : nous quittons avec regret la vallée de l'ouad En-Nsa, qui tourne brusquement à l'ouest, et nous prenons une direction nord-

uest, qui nous jette sur un grand plateau pierreux et ablonneux. Nous sommes de nouveau dans la patrie des ipères à cornes; car nos saphis en ont signalé quatre ou cinq en peu de temps. Nos ordonnances en prennent deux.

Un chameau, mort de fatigue, sans doute, est étendu sur notre chemin; nos chameliers se précipitent sur cette proie et s'en taillent des biftecks et des entre-côtes. Ils sont dans leur droit; car le Prophète fait dire à Dieu dans la XXII[e] sourate du Livre: « Quand le chameau « est tombé, mangez-en, et donnez-en à celui qui se « contente de ce qu'on lui donne, ainsi qu'à celui qui en « demande. » Nous ne savons si c'est dans l'intention de répondre à cette religieuse et charitable prescription que quelques-uns des chameliers emplissent, bourrent de cette viande saignante les capuchons de leurs bernous.

Le pays que nous traversons est couvert de dhaïïat espacées entre elles d'un à quatre kilomètres; des térébinthes et des jujubiers sauvages, qui y poussent en massifs, en font de ravissantes oasis rompant agréablement la monotonie des plateaux que nous avons devant nous. Quelques-unes de ces cuvettes contiennent jusqu'à cinquante bthoum enlacées dans les branches touffues d'épais et vigoureux jujubiers sauvages.

A cinq heures, nous arrivons dans une de ces petites oasis nommée Dhaïïet-el-Hadjel (Bas-fond des Perdrix), et nous y dressons nos tentes. Il ne manque que de l'eau pour faire de cette dhaïïa un bivouac parfait: l'herbe commence déjà à croître et les jujubiers bourgeonnent; de grands térébinthes nous abritent sous leurs larges parasols. Nous y retrouvons, en même temps, les fourrages appétés des chevaux, le chih, la senr'a et la halfa.

Le 8 février, nous quittons notre bivouac à six heures et demie. Le pays a la même physionomie que la veille : sol est tapissé de chih; les nombreuses dhaïïat le font ressembler à une peau de panthère.

A quatre heures, nous campons dans un massif de térébinthes et de jujubiers sauvages nommé Dhaïet-el-Fratheus (Bas-fond des Teigneux).

De ce point, nous voyons se dessiner devant nous, à l'horizon, une ligne blanche perchée sur le flanc d'un mamelon : c'est la ville d'El-Ar'ouath. Ceux de nos camarades qui n'ont pas assisté au siège de cette place, si habilement et si vigoureusement conduit, il y a un an, par le général Pelissier, ne peuvent se défendre d'une certaine émotion à la vue de cette ancienne capitale du Sahra algérien. Ils songent que nous venons de camper, pendant trois jours, au centre de la puissance du cherif qui attira sur cette malheureuse ville les sévérités de la France. Demain, nous en parcourrons les rues, nous irons revoir cette glorieuse brèche qui, en nous ouvrant El-Ar'ouath, nous promettait, en même temps, les clefs des qsour insoumis, que les Sahriens ne devaient pas tarder à laisser tomber de leurs mains tremblantes.

Ce soir, nos feux sont magnifiques : des térébinthes entiers, gisant desséchés sur le sol, composent notre bûcher. Tout cela brûle à merveille, et nous finissons par croire, comme les Arabes, que la fumée des bthoum est un puissant remède contre la fatigue.

Aujourd'hui, 9 février, nous quittons notre bivouac à six heures. Le pays conserve encore pendant quelque temps l'aspect de celui que nous avons parcouru hier.

A onze heures et demie, nous arrivons à l'entrée de la forêt de palmiers d'El-Ar'ouath, et nous y pénétrons par une large ouverture qui a été pratiquée, depuis l'occupation, pour dégager les abords de la place. Nous allons camper sur une *saguia* (ruisseau d'irrigation) au nord-ouest des jardins.

Hier, 8 février, à trois heures du soir, le canon annonçait l'arrivée du Gouverneur général, qui entrait dans El-Ar'ouath par la porte du Nord; à la même heure, et

avec une admirable ponctualité, le colonel Durrieu, après une marche de trois cents lieues, arrivait dans la place par la porte du Sud pour rendre compte de sa mission au chef du Gouvernement de l'Algérie.

Aujourd'hui, 9, à midi, le Gouverneur général comte Randon montait à cheval et se portait au-devant des colonnes du Sud, qui rentraient par Qsir-el-Haïran sous le commandement supérieur du chef d'escadrons Niqueux.

Fier à juste titre des immenses résultats de cette campagne qui est son œuvre et sa gloire, le Gouverneur général a voulu témoigner toute sa satisfaction à ces troupes qui, renouvelant le prodige de Samson enfermé dans Gaza, ont transporté, de nos postes avancés, les portes du Sahra au delà d'Ouargla, c'est-à-dire à cent lieues plus au sud. Il les en remercie en ces termes :

« Soldats des colonnes du Sud !

«... Votre présence dans les villes de l'ouad Mzab et de « la Confédération d'Ouargla a été une véritable victoire. « Vous avez montré le drapeau de la France dans les « régions où, naguère encore, on ne supposait pas que « vous pussiez pénétrer; vous avez franchi ces solitudes « sans eau du désert, ces barrières de sable au delà des- « quelles nos ennemis se croyaient invulnérables ! Les « populations du Sud n'ont plus de mystères pour vous ! « Ces députations qui viennent des points les plus éloignés « faire acte de soumission à la France sont les heureux « résultats de cette campagne. Vous devez en être fiers; « car c'est sous la protection de vos baïonnettes que nos « chefs indigènes ont glorieusement accompli la mission « que je leur avais confiée.

« Nos goums qui, de l'ouest à l'est, ont rivalisé de « bravoure et d'élan pour la cause de la France, sont « dignes de partager les éloges que je vous donne. Je

« signale avec bonheur cette communauté de bons ser-« vices; car elle est la preuve de notre puissance en « Algérie. Soldats, vous avez bien mérité de la patrie, et « acquis de nouveaux titres à la bienveillance de l'Em-« pereur! »

Le lendemain, 10 février, le colonel Durrieu présente le khelifa Sid Hamza et les chefs de ses contingents au Gouverneur général, qui les complimente sur leur brillante conduite pendant la dernière campagne.

Les députations des qsour et des tribus sont également admises devant le Gouverneur : elles se composent des candidats proposés pour l'investiture, c'est-à-dire des hommes qui, dans la nouvelle organisation, doivent être placés à la tête des populations récemment soumises.

Sid Hamza, et c'est justice, est aujourd'hui le héros d'El-Ar'ouath. Le récit de son beau combat des Dunes est dans toutes les bouches. On se presse pour voir cette illustration religieuse dont notre impulsion a fait un brillant homme de guerre; on veut voir ce puissant marabout vénéré dans tout le Sahra à l'égal du Pape dans le monde catholique; on regarde, on suit avec curiosité ce singulier personnage qui, par son influence et par ses armes, a facilité notre expansion dans l'extrême Sahra. On remarque avec intérêt sa mâchoire fracassée par un coup de massue, et ses bernous troués par les balles du cherif. Cette parure du soldat lui vaut la conquête de nos troupiers. Le khelifa ne paraît pas s'apercevoir de l'ovation muette dont il est l'objet : assis sur un banc devant la porte d'un *qahouadji* (cafetier), il savoure lentement une tasse de café à *un sou*, côte à côte avec un simple cavalier du goum. Il porte tout de travers, depuis le jour de notre arrivée à Ouargla, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur [1] qu'il a si

[1] Sid Hamza a été fait successivement depuis officier et commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

bravement gagnée l'année dernière dans un combat contre les Chafâ. Peu au courant des règles hiérarchiques de l'ordre, il regrette, parfois, que sa décoration de chevalier soit d'argent seulement; il la préférerait d'or, et il demande naïvement s'il ne pourrait pas, à ses frais, bien entendu, ajoute-t-il, en faire changer le métal.

En résumé, tout le monde reconnaît que Sid Hamza, dont tous les défauts sont inhérents à sa race et à sa position, est doué de précieuses et solides qualités ; qu'il nous a rendu d'éminents services, et que, depuis la fin de 1852, il ne nous a marchandé ni son sang, ni sa vie, bien qu'il ne se dissimule pas que notre contact ne soit funeste à son influence religieuse. Longtemps encore, Sid Hamza jouera un grand rôle dans le Sahra, et quand nous voudrons nous étendre vers le Gourara ou le Touat, ou lier des relations avec les populations qui sont au sud de nos possessions, c'est encore à lui que nous devrons nous adresser [1].

Ce soir, les colonnes expéditionnaires reçoivent le Gouverneur général : les officiers veulent le remercier de la haute appréciation qu'il a faite de leurs services dans l'expédition du Sahra, récompense dont sa présence à El-Ar'ouath a doublé le prix.

Aujourd'hui, 11 février, les camps sont en mouvement dès le matin ; à sept heures et demie, les troupes se dirigent en armes vers la ville : elles doivent être réunies à huit heures sur la place d'Armes, où le Gouverneur général doit procéder à l'investiture des chefs qu'il a placés à la tête des tribus et des qsour nouvellement soumis.

Les troupes sont disposées en carré ; l'infanterie et la cavalerie forment trois des faces ; les candidats à l'investiture composent la quatrième ; les mehara des

[1] Nous avons dit plus haut que Sid Hamza est mort à Alger le 21 août 1861.

Châanba sont dans le carré. Les terrasses se couvrent de femmes indigènes; colons, Juifs et Arabes se pressent derrière les troupes. Le Gouverneur général, suivi d'un nombreux Etat-major, sort de la maison du commandant supérieur d'El-Ar'ouath, le chef d'escadrons Du Barail; il est accompagné du colonel Durrieu et du khelifa Sid Hamza : le canon tonne, les clairons sonnent, et les tambours battent « *aux champs !* », les troupes présentent les armes. Cet appareil militaire, si nouveau pour les populations de l'extrême Sahra, paraît vivement impressionner les députations. Avant de procéder à leur investiture, le Gouverneur général les harangue : il leur montre l'ère nouvelle qui s'ouvre pour leurs villes et pour leurs tribus, et les engage à se souvenir du sort d'El-Ar'ouath, qui serait infailliblement le leur, si elles oubliaient la fidélité que, désormais, elles doivent à la France. Chaque candidat, après avoir prêté serment entre les mains du Gouverneur, est revêtu du bernous écarlate, insigne du commandement.

Malgré les distances et sa situation géographique, le pays nouvellement soumis est laissé à la main de l'autorité qui en a fait la conquête, c'est-à-dire sous le commandement du khelifa Sid Hamza, relevant directement du commandant supérieur de la subdivision de Maskara.

La Confédération d'Ouargla, y compris Ngouça, est érigée en ar'alik : le commandement en est donné à Sid Ez-Zoubir, frère cadet de Sid Hamza, en récompense du puissant concours qu'il a prêté au khelifa dans ses opérations contre le cherif.

Cette organisation brise les espérances de Chikh-Eth-Thaiyeb-ben-Babia, qui comptait être mis à la tête de l'ar'alik d'Ouargla, but des convoitises de ses ancêtres : il a reçu l'investiture pour son chikhat de Ngouça seulement, qui a été érigé en qaïdat. Malgré les services qu'il a rendus

à la cause de Si dHamza, on n'a pas dû perdre complètement de vue qu'il tenait son pouvoir du cherif, et au détriment de son frère Abou-Hafs, l'héritier légitime légalement investi par l'autorité française. Le sultan nègre ne se montre pas très satisfait de sa part de gâteau ; il cotait, apparemment, sa trahison plus haut.

La tribu des Châanba de Methlili est laissée en dehors de l'ar'alik d'Ouargla ; elle reste sous les ordres directs de Sid Hamza.

Ici se termine la mission du colonel Durrieu : elle a été remplie dignement, habilement, heureusement, et au delà même des prévisions du Gouverneur général. Grâce à sa connaissance profonde des affaires en pays arabe, le colonel n'a trouvé que facilités là où tout autre aurait pu ne rencontrer qu'obstacles et entraves. Nous avons vu, dans le cours de ce récit, qu'il n'avait qu'à paraître pour séduire et attacher à notre cause des populations qui, hier encore, nous étaient hostiles. A Methlili, il harangue la djemâa et le peuple, et leur reproche sévèrement d'avoir donné asile à Mohammed-ben-Abd-Allah ; djemâa et peuple sont aussitôt à ses pieds, brisant ce qu'ils avaient adoré, et réclamant avec instance la faveur de se placer *sous notre aile*. Les Bni-Mzab le savent à Methlili, leurs villes lui envoient des députations chargées de présents pour le prier de venir camper avec ses troupes au milieu d'elles, démarche inouïe de la part de ces populations si fières de leur indépendance, et si hautaines, jusqu'à présent, avec les maîtres du Tell. Le chikh de Ngouça se porte à une marche de son qseur pour l'inviter à s'arrêter sous ses palmiers. Ouargla l'acclame quand il la traverse, et les députés de la Confédération, réunis sous sa tente, ne se lassent pas de l'entendre, même lorsqu'il leur parle de l'impôt. Partout, enfin, il sait faire accepter comme un bienfait les conditions qu'il impose, et bénir par des vaincus la

main de notre France bien aimée, et celle de son représentant en Algérie.

En résumé, le résultat de la mission du colonel c'est une addition de cent lieues au sud sur la carte de nos possessions africaines; c'est la soumission de nombreuses populations; c'est notre domination sur les oasis où se formaient les orages qui éclataient sur nos tribus soumises; c'est la sécurité pour ces mêmes tribus, auxquelles, en échange de leur soumission et de leur impôt, nous donnerons aide et protection; c'est, enfin, un pas de géant vers la solution du problème de la trouée qui doit nous ouvrir un passage sur Tinbouktou. Nous ajouterons que tous ces précieux avantages ont été obtenus sans qu'il en coûtât une goutte de sang français.

Ces résultats, il faut le reconnaître, ont été préparés par la politique habile du Gouverneur, qui a décidé la création du poste avancé de Géryville et l'occupation définitive d'El-Ar'ouath. Le fait important qu'il a consacré aujourd'hui lui donne raison contre les gens à courtes vues qui ne veulent pas comprendre que, pour être paisibles possesseurs du Tell, il faut que nous soyons les maîtres du Sahra qui est devant nous.

A dix heures, le colonel et les officiers de la colonne montent à cheval pour accompagner, à quelque distance de la place, le Gouverneur général, qui reprend la route d'Alger.

La ville d'El-Ar'ouath porte encore les marques du siège qui la fit tomber en notre pouvoir il y a quatorze mois[1]; on y arrive aujourd'hui par deux larges chaussées tracées dans la forêt de palmiers qui la renferme presque entièrement. Le qseur, divisé en deux parties par une dérivation de l'ouad Mzi, est bâti en amphithéâtre sur les pentes nord et ouest d'une chaîne mame-

[1] On se rappelle que la ville d'El-Ar'ouath a été prise d'assaut le 4 décembre 1852.

lonnée qui s'allonge dans le sud-ouest : c'est sur une des apophyses de cette sorte d'épine dorsale que s'élève la qoubba de Sidi El-Hadjdj-Aïça [1], où fut établie la batterie de brèche.

La forêt de palmiers est belle; mais les dattes y sont d'une qualité médiocre. Un grand nombre d'arbres fruitiers croissent à l'ombre des dattiers : on y trouve le figuier, le pêcher, le grenadier, le prunier, l'amandier, et la vigne. Les jardins sont coupés en tous sens par des murs de clôture qui, autrefois, ajoutaient considérablement aux difficultés de l'attaque.

La ville d'El-Ar'ouath avait, avant notre occupation, l'aspect général des qsour : elle comptait sept cents maisons environ bâties en terre séchée au soleil. Comme dans la basse ville des Bni-Isguen, chacune de ces habitations, composée d'une cour intérieure dans laquelle on pénétrait par une porte basse, était indépendante des constructions voisines : c'était comme une série de cubes placés, sans respect pour les exigences du parallélisme, selon le caprice du propriétaire ou le goût de l'architecte. Le qseur ne renfermait qu'une construction remarquable, celle qu'on appelait la *qasba* de Ben-Salem : c'était une sorte de citadelle composée de quatre grandes maisons quadrangulaires à deux étages réunies entre elles ; leurs terrasses commandaient une partie de la ville. On a provisoirement transformé cette qasba en hôpital. Le qseur comptait, en outre, quatre mosquées et un *feundeuq* (bazar fermé pour les marchands).

El-Ar'ouath était divisé en deux quartiers habités chacun par une fraction vivant dans un état permanent d'hostilité avec sa voisine. Une vieille porte, qui existe

[1] Le marabout El-Hadjdj-Aïça prédit, vers l'an 1714 de notre ère, que les Français prendraient Alger et viendraient à El-Ar'ouath. Le saint homme, qui voyait de si loin, aurait pu ajouter (cela ne devait pas lui coûter davantage) que les canons qui ouvriraient la brèche de sa ville natale seraient mis en batterie sur son tombeau.

encore, séparait ces populations; une place, qui paraît avoir été conquise sur les jardins, et au centre de laquelle on remarque un gigantesque palmier, partageait la ville en deux parties à peu près égales.

Le qseur était renfermé dans une enceinte de quatre mètres d'élévation construite en terre séchée au soleil; deux fortes tours ayant la forme de pyramides tronquées à large base se dressaient sur les points culminants de la crête, et complétaient le système de fortification de la ville en se rattachant aux murailles; ces tours pouvaient avoir de huit à dix mètres de hauteur. L'enceinte était ouverte par quatre portes coupées au pied des mamelons.

El-Ar'ouath a un grand nombre de maisons en ruine; le quartier des Oulad-Serr'in surtout est fort maltraité.

Aujourd'hui, la ville ne compte encore qu'une seule construction française, qui est affectée à la manutention des vivres et au logement du commandant supérieur du cercle. Plusieurs maisons arabes ont été appropriées pour loger les officiers de la garnison, et quelques colons-cantiniers se sont établis comme ils l'ont pu dans des cabanes abandonnées. Ce mélange d'Européens et d'indigènes, ces uniformes, ces blouses et ces bernous donnent à la ville une physionomie qui n'est pas sans originalité.

La ville d'El-Ar'ouath est très ancienne. Son histoire est celle de toutes les villes du Sahra : des luttes, des déchirements, des tueries entre les partis qui se disputent le pouvoir. Divisé en deux fractions, ce malheureux qseur ne commença à goûter un peu de repos que vers 1844, quand Ahmed-ben-Salem, chef des Oulad-Zânoun, eut défait El-Hadjdj-El-Arbi, qui était à la tête des Oulad-Serr'in, et demandé l'investiture de la France.

Nous avons dit plus haut les causes qui nous amenèrent devant les murs d'El-Ar'ouath en décembre 1852, et le

glorieux assaut qui eut pour résultat d'en faire définitivement une place française.

Nos opérations étant terminées, les troupes de la subdivision de Maskara regagnent leurs garnisons, les goums leurs tribus, et le colonel, suivi de son escorte et de deux escadrons de Spahis, reprend la route de son commandement en passant par Tiharet.

Le pays que nous avons encore à parcourir ayant son intérêt, nous en dirons quelques mots pour compléter notre travail.

Nous quittons El-Ar'ouath le 12 février, à huit heures du matin, en prenant une direction nord. Après avoir suivi pendant quelque temps la route d'Alger, nous coupons l'ouad Mzi, qui coule tantôt souterrainement, tantôt à ciel ouvert, et nous tournons à l'ouest avec lui pour remonter sa rive gauche.

Un de nos *mkhaznia* nous apporte un gibier nouveau dont il veut absolument faire hommage à la *popote* de l'Etat-major : c'est un *dhebb* [1] superbe qu'il a gagné de vitesse au moment où il allait rentrer dans une anfractuosité de rocher. Nous l'en remercions en lui faisant comprendre que ce saurien n'est pas encore classé dans nos espèces comestibles.

A une heure, nous sommes devant le qseur de Tadjmout, où nous campons.

Tadjmout est bâtie en terre séchée au soleil sur la pente sud d'un petit mamelon ; elle n'a pas d'enceinte. Ses maisons, fort endommagées pendant la guerre de 1842, n'ont pas été réparées. On entre dans le qseur par deux portes.

Tadjmout a d'assez beaux jardins, dans lesquels on

[1] Le *dhebb* (lacerta stellio) est un lézard qui peut atteindre jusqu'à cinquante centimètres de longueur : il est pourvu d'une queue fort longue hérissée d'aspérités squameuses. Les Arabes sont très friands de ce gibier.

trouve, avec les derniers palmiers, des arbres fruitiers d'un grand nombre d'espèces.

Pendant que nous visitions le qseur, un de nos camarades, à qui les mœurs arabes ne sont pas familières, questionne en *sabir* un Tadjmouti sur ses femmes. L'interrogé lui répond par un *ma fhemt che* (je n'ai pas compris) que nous avions prévu. En effet, la civilité musulmane n'admet pas qu'on demande à un Arabe des nouvelles de ses femmes autrement que par le collectif « *kifach darek?* » (comment [est] ta maison?) et la maison arabe se compose des femmes et des esclaves.

Les gens de Tadjmout n'ont rien à envier aux autres qsariens sous le rapport de la saleté; ils n'ont pas l'air de se douter le moins du monde que Dieu a dit, par la bouche du Prophète, *qu'il hait la malpropreté et le désordre.*

Tous les enfants rentrent chez eux, à notre passage, comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre. Nous nous demandons l'explication de cette fuite dont nous pourrions bien être la cause. Un *thaleb* nous donne cette raison qu'un *âalem* (savant) a dit : « Lorsque le soleil se couche, « cachez vos enfants, parce qu'à ce moment, les démons « se répandent sur la terre. » Nous n'avons rien à répliquer; le soleil vient, en effet, de disparaître noyé dans un bain de feu.

Nous montons à cheval, le 13 février, à sept heures du matin. Nous parcourons une plaine couverte de halfa, au bout de laquelle nous trouvons le Djebel-el-Mdououeur (la Montagne ronde); nous atteignons ensuite la Debdeba, qui nous jette dans un défilé pierreux difficile à la marche. Le pays s'accidente sérieusement et nous fait pressentir le massif du Djebel-el-Eumour, dans lequel nous allons nous engager.

A deux heures, nous dressons nos tentes auprès de l'Aïn-Zireg. Un vent très froid, qui souffle du nord-est, nous fait craindre de la neige et regretter l'ouad En-Nsa.

Un spahis de l'escorte, un peu marabout, est pris, ce soir, d'un accès de fièvre très intense; il en paraît presque satisfait : il ne désire qu'une chose, dit-il, c'est que le mal dure trois jours. Ce vœu nous semble tout au moins étrange, et nous lui en demandons l'explication : « Un « imam a dit, ajoute-t-il gravement : « Lorsque l'homme « est malade pendant trois jours, ses péchés lui sont « remis; il redevient, au bout de ce temps, pur comme « au jour de sa naissance. Dieu dit à l'ange [1] de gauche : « Cesse d'écrire ses mauvaises actions, et à l'ange de « droite : Écris ses actions plus belles qu'elles ne le sont. » Cette idée de Dieu surchargeant ses livres, et faisant des faux en écriture privée au profit des Musulmans, nous paraît d'un candide exorbitant. On comprend, dès lors, combien cette faiblesse de l'Eternel doit contribuer à faire prendre son mal en patience au vrai Croyant. La religion mahométane est, réellement, d'une admirable commodité, et cette facilité de se débarrasser de ses péchés explique, jusqu'à un certain point, le naïf sans-façon avec lequel l'Arabe les accumule.

Le 14 février, le départ a lieu à sept heures : le pays que nous traversons est très accidenté; la halfa lui fait un tapis de verdure. Nous passons au pied de la *gâda* de l'est (Madna) du Djebel-el-Eumour; elle se dresse devant nous comme une forteresse. Nous arrivons à deux heures au qseur de Sidi-Bou-Zid, et nous y posons notre camp.

Sidi-Bou-Zid s'élève à la corne est du Djebel-el-Eumour et sur l'une de ses pentes méridionales; il se confond, par la teinte grisâtre de ses maisons de boue, avec la roche nue qui le porte. Un grand nombre de ses constructions sont en mauvais état, et sa population ne se pique pas plus de propreté que celle des autres qsour; elle paraît,

[1] Ce sont les anges *Sidjel* et *Safara* qui ont la mission si chargée d'inscrire sur un rouleau toutes les actions des hommes. Ce doit être là une rude besogne, si je ne m'abuse.

cependant, bien moins dégradée au physique que celle des oasis ; il est vrai qu'elle n'est pas soumise aux mêmes causes de détérioration.

Les gens de Sidi-Bou-Zid sont marabouts. Une qoubba renfermant les restes de leur illustre patron a été bâtie au pied des murs du qseur.

Les marabouts de Sidi-Bou-Zid passent, dans le Djebel-el-Eumour pour des gens pieux et suivant scrupuleusement les prescriptions du Qoran : ils se rasent la tête et se coupent les ongles le plus souvent possible ; ils s'abstiennent de *khamr* (toute boisson fermentée) ; ils volent rarement ; ils ne mentent que lorsqu'ils y sont obligés ; ils donnent toutes leurs préférences au beau sexe à l'exclusion de l'autre ; ils observent le jeûne pendant le mois de Reumdhan ; ils ne manquent jamais, dans toutes les petites misères qui assaillent la pauvre humanité, de prononcer la formule : « *Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu !* » formule qui, et ils le savent, ferme quatre-vingt-dix-neuf portes par où pourrait pénétrer le mal ; ils prient ordinairement aux heures canoniques ; ils ne mangent la chair d'aucun animal mort sans qu'il ait été préalablement égorgé, et sur lequel le « *Bism Allah* » n'aurait pas été prononcé. S'ils négligent un peu la pratique des ablutions, c'est que, chez eux, l'eau est rare pendant l'été, et trop froide pendant l'hiver ; mais ils y pensent sérieusement, et ils remplacent l'*oudhou* (ablution) mouillé par l'*oudhou* sec. En un mot, la réputation de piété des marabouts de Sidi-Bou-Zid est parfaitement établie, et c'est en vain que quelques voisins jaloux de tant de vertus voudraient y porter atteinte.

Le 15 février, le froid nous éveille avant l'heure : le vent gronde et tracasse nos tentes, dont la toile murmure en faux-bourdon. Nous mettons le nez à la porte : nous sommes immédiatement poudrés à frimas par la neige qui tombe obliquement poussée par le vent.

Nous montons à cheval à huit heures ; la neige tombe toujours ; nous pénétrons dans un étroit défilé : un petit sentier, encombré de pierres et ne donnant passage qu'à un cavalier de front, serpente capricieusement entre ses pentes boisées. Le genévrier, le thuya et le myrte, voilés de blanc, paraissent une suite de pleureuses escortant le convoi d'une vierge ; le pin, cet arbre égoïste qui ne souffre rien sous son ombre, dans la crainte, peut-être, de s'exposer aux mécomptes de l'ingratitude, le pin, disons-nous, avec ses branches disposées en candélabres, semble éclairer de ses *zqouqou* (pommes de pin) la funèbre cérémonie. Les cavaliers, le manteau couvert de neige, glissant encapuchonnés et silencieux dans les méandres du défilé, complètent cette ballade en action.

Au bout d'une heure, nous débouchons dans une plaine couverte de halfa ; la neige couvre le sol, mais elle cesse de tomber.

A onze heures, nous coupons l'ouad El-Beidha, qui prend son nom d'un village ruiné qui n'a plus, aujourd'hui, qu'une enceinte élevée en 1847 par les soins du général Yusuf. Nous ferons remarquer, en passant, qu'en Algérie, il n'est pas un fait important, pas un combat, auquel cet intrépide général ne se soit trouvé mêlé ou n'ait pris part. Son nom se rattache à tout ce qui a été accompli de grand et de glorieux dans notre colonie africaine depuis la conquête.

A une heure et demie, nous posons notre camp sur les bords d'une source dont les eaux vont se perdre dans la plaine en formant des marécages. Cette source, qui a donné le nom d'El-Aleug (les Sangsues) à la montagne au pied de laquelle elle sourd, doit cette appellation aux précieux annélides qu'on trouve dans le ruisseau par lequel elle s'écoule.

Le qseur ruiné de Boqma couronne le sommet d'un

mamelon jaune d'où l'on découvre le piton des Aliyat et une chaîne de ravissantes montagnes bleues.

Départ le 16 février à six heures et demie. Nous quittons l'entonnoir au fond duquel nous avons bivouaqué, par un étroit couloir qui nous fait déboucher dans une vaste plaine couverte de halfa, de senr'a et de chih. Nous laissons les Aliyat au loin sur notre gauche ; elles ont revêtu leurs plus belles robes bleues pour fêter le retour du soleil vainqueur de la neige. A trois heures et demie, nous dressons nos tentes au bord d'un r'dir dans une petite vallée nommée Er-Redjem.

Un spahis nous apporte un charmant petit animal que nous reconnaissons tout de suite pour être le *djerbouâ* (la gerboise). Il n'est rien de plus coquet et de plus gracieux que ce petit mammifère rongeur au pelage gris cendré, à la tête de rat, aux longues pattes de derrière, et à la queue terminée en panache. Nous lui rendons la liberté, dont il profite sans balancer ; en trois bonds, il est hors de vue.

Le 17 février, le départ a lieu à six heures et demie ; après une longue marche dans un pays riche en sources, nous coupons le Djebel-El-Bahlouli, portion de la chaîne du Nadheur [1], par un large et difficile défilé boisé qui nous fait déboucher sur l'Aïn-er-Remla, où nous bivouaquons.

Nous sommes dans le cercle de Tiharet : l'ar'a Qaddour-ould-Adda, qui marche avec nous depuis El-Ar'ouath, a envoyé des ordres à son khelifa, et nous trouvons sur notre terrain de bivouac du bois pour nos besoins, et de la paille pour nos chevaux, qui en sont privés depuis si longtemps. Qaddour nous a fait préparer, en outre, une dhifa de *msemmen* (gâteaux feuilletés) dont le beurre n'est pas trop rance ; nous leur faisons un assez bon

1 *Nadheur* ou *nadhor*, point élevé d'où l'on peut *regarder*, *observer*, *surveiller*. Un grand nombre de hauteurs, de pitons, portent ce nom en Algérie. Le *nadheur* serait une sorte d'*observatoire*.

accueil ; d'autres *halaouat* (douceurs, pâtisseries), qui nous paraissent moins heureuses sous le rapport de la manipulation et des ingrédients, sont loin d'avoir le même succès, bien que l'ar'a nous assure que cette pâtisserie sablonneuse est très estimée. Les mhkaznia semblent partager l'opinion de Qaddour, en faisant disparaître en un clin d'œil ces savarins par trop primitifs.

Le froid devient de plus en plus intense; il est vrai que nous avons retrouvé le Seressou et les Hauts-Plateaux. Nous faisons aujourd'hui nos adieux au désert; demain, nous rentrons dans *le Tell ennuyeux et corrompu,* comme disent dédaigneusement les vertueux Sahriens : nous allons y retrouver la haute végétation, les riches plaines, les sillons du *meharats* (charrue), les prairies verdoyantes, les fruits, les oiseaux, les maisons de pierre, et les enfants de l'Europe chrétienne et progressive coudoyant le Musulman stationnaire et ranci dans sa foi !

Aujourd'hui, 18 février, le départ a lieu à sept heures. Nous entrons dans une immense plaine mamelonnée à l'ouest, et s'inclinant au nord-est, direction générale de l'écoulement de ses eaux ; la vue est bornée au nord par une ligne de montagnes qui court du nord-est au sud-ouest : Tiharet[1] s'élève sur ses pentes méridionales. A trois heures, nous sommes sous ce poste, et nous y montons par une rampe.

Tiharet est un des postes avancés de la ligne de ceinture du Tell. Sa création date de 1843 : le 6 avril de cette année, le général de La Moricière y établit un camp dont il donna le commandement au chef de bataillon Maissiat[2],

[1] *Tiharet* a été fondé vers le milieu du deuxième siècle de l'hégire par Abd-es-Rahman-ben-Rostam, sur les ruines d'une ancienne cité romaine. Cet Abd-er-Rahman est un de ces nombreux rebelles qui, à la chute des Ommiades, surgirent dans presque toutes les provinces de l'empire arabe.

[2] Depuis général de division.

du 41e de ligne. Quelques colons vinrent bientôt s'y établir : aidés par l'Etat, ils y construisirent des maisons à l'abri de ses fortifications; on leur donna des terres, et, malgré la rigueur de sa température pendant l'hiver, et la violence de ses chaleurs pendant l'été, le poste militaire de Tiharet devint, en quelques années, un petit centre européen où les colons travailleurs trouvèrent l'aisance et ce bien-être, que la plupart d'entre eux eussent cherché vainement, sans doute, dans la mère-patrie. Sans être aussi heureusement placé que Sâïda, Tiharet n'en est pas moins un village de bonne mine. C'est, en outre, un des principaux ports de commerce du Sahra, et son marché, où il se fait toutes les semaines d'importantes transactions, amène sous ses murs plusieurs milliers d'Arabes, qui y viennent soit pour vendre, soit pour acheter des chevaux, des moutons, des laines et des grains.

A une heure, le colonel va visiter le *village-zmala* [1] des Spahis, en construction en dehors de l'enceinte du poste.

La neige, qui tombe abondamment, nous oblige à faire séjour à Tiharet. La situation n'est rien moins que gaie, malgré les efforts du commandant supérieur et du chef du Bureau arabe pour nous en faire oublier l'amertume. Le 20, le colonel, persuadé que la neige ne tombe plus au delà des montagnes, c'est-à-dire à quelques kilomètres du poste, donne le signal du départ.

Nous montons à cheval à onze heures et demie, et nous partons enfermés à double tour dans nos bernous. Comme le colonel l'avait prévu, la neige cesse de tomber à partir de Taqdimt [2]; il ordonne une halte; nous en

[1] La *zmala*, c'est la maison mobile d'un chef. Nous avons dit que la maison arabe se compose des femmes et des esclaves ; c'est aussi le camp, le campement d'une tribu, d'un particulier. Enfin, on appelait ainsi, sous les Turcs, la cavalerie des tribus au service du Gouvernement.

[2] *Taqdimt*, c'est le mot *qdima* (ancienne berbérisé. Taqdimt était

profitons pour visiter cette ancienne place d'armes de l'Emir, qui, préoccupé de singer notre organisation militaire, ne tint pas assez compte de ce proverbe arabe : « Les forteresses des Arabes, ce sont leurs armes et leurs « chevaux. »

A cinq heures, nous traversons l'ouad Mina à Mecherâ-es-Seffah (gué des Dalles) pour camper sur la rive gauche de la rivière. Nous y bivouaquons dans une ancienne redoute en terre.

Aujourd'hui, 21 février, départ à sept heures. Nous suivons une direction parallèle à celle de l'ouad Mina, que nous laissons sur notre droite. Le chemin que nous parcourons est coupé de nombreux cours d'eau dont les abords sont extrêmement vaseux ; les pluies des jours précédents ont détrempé le terrain, et nos montures enfoncent dans la boue jusqu'à mi-jambe. Nos mkhaznia ne s'en préoccupent pas, bien que leurs chevaux aient près de deux mois de marche (et quelle marche !) dans les jambes ; ils leur font faire des prouesses incroyables. L'un de ces cavaliers, Mahmoud-ben-Safir, expert en *djebid* [1] et en *terkebia* [2], court au-dessus de nos têtes sur les flancs des mamelons, descend les pentes glissantes au galop, et tout cela sans affectation, sans décousu, sans mouvements ridicules ; il est impossible, au contraire, d'y mettre plus d'aisance, plus de grâce même. Mahmoud, et nous pouvons en dire autant de la plupart des cavaliers arabes, est la personnification la plus complète du Centaure, et l'on ne saurait dire, en le voyant, si c'est un homme-cheval ou un cheval-homme.

encore une ville importante au commencement du seizième siècle : elle fut ruinée pendant les longues guerres que se livrèrent les Bni-Iffren et les Bni-Zyan, familles rivales se disputant la souveraineté de Tlemsen.

[1] *Djebid* (de *djebed*, tirer à soi), l'art d'écrire des raies sanglantes aux flancs du cheval avec le chabir.

[2] *Terkebïa*, l'action de faire résonner les chabir sur les rkabat (étriers).

Nous retrouvons le palmier nain, cette plante du Tell par excellence, le *bou-nafâ*[1], la *kelkha*[2] à la tige trapue taillée en gourdin, la *sennaïria haramia*[3], ombellifère dont les pédoncules servent de cure-dents. Toute la végétation commence à renaître ; le sol se fendille sous les coups de tête répétés des liliacées. Les tortues traînent leurs lourdes cuirasses dans les touffes de *doum*[4] ; elles s'arrêtent au moindre bruit, et tendent leur cou de vieille dans la direction d'où il vient.

A dix heures, nous arrivons sur la qoubba de Sidi Djilali–ben–Amar ; nous coupons l'ouad Mina, qui a beaucoup d'eau, et nous allons visiter le caravansérail en construction sur la rive droite, à la limite du pays des Flita et des Sdama.

Le pays que nous traversons paraît complètement inhabité. Où se tient donc cette population indigène qui fourmille sur nos marchés ?... Fouillez les ravins, les plis de terrain, et vous y trouverez des douars prudemment accroupis, soigneusement cachés. C'est un reste de vieille habitude : du temps des Turcs, la dhifa était due à tant de fonctionnaires ; le personnel du Makhzen (Administration) était si nombreux, si impérieux, si brutal, et si peu gêné ; il avait tant de prérogatives ; il avait droit à tant de *haqq* (droits, tributs), à tant de *kheudmat* (rémunérations), que le pauvre peuple arabe ne se souciait pas énormément de se trouver sur le passage de tous ces *mangeurs*, c'est-à-dire sur les routes

[1] *Bou-nafâ*, racine du *drîas* (thapsia garganica). Cette substance est en grande réputation chez les Arabes, qui lui attribuent des vertus, merveilleuses, comme, par exemple, de neutraliser les effets du poison, de guérir les blessures envenimées, de rendre la vue aux aveugles, la jeunesse aux vieillards, de guérir la stérilité chez les femmes. Ce serait un poison pour les chameaux. Cette plante était estimée au poids de l'or par les princes de Cyrène. *Nafâ* signifie utile, avantageux, profitable, salutaire, chose bienfaisante, etc.

[2] *Kelkha* (ferula), plante ombellifère.

[3] *Sennaïria haramia*, daucus.

[4] *Doum* (chamærops humilis), palmier nain.

ou les chemins fréquentés. Il se terrait donc le plus possible pour se soustraire au coûteux honneur de recevoir ses maîtres. Aujourd'hui, bien que les temps soient changés, les Arabes n'en ont pas moins conservé l'usage de se tenir le plus loin qu'ils le peuvent des voies de communication, « parce que, dans le voisinage des grands chemins, disent-ils, *la route les foule*, » c'est-à-dire qu'ils y sont plus exposés aux exactions des gens du Makhzen.

Une famille arabe nous croise; elle se compose d'un homme, d'une femme et d'un enfant : l'homme, un grand diable, est assis sur la croupe d'un frêle bourriquet, dont il maintient l'allure par un mouvement continu de ses longues jambes; la femme, naturellement à pied, suit péniblement, le dos courbé, les pieds nus, son seigneur et maître; le jeune enfant est amarré sur les hanches de sa mère au moyen du haïk. L'Arabe va imperturbablement son train sans s'inquiéter si sa femme n'est pas tombée épuisée sur le chemin; elle doit marcher derrière lui, et il n'admettrait pas qu'elle poussât la hardiesse jusqu'à désirer la monture de son souverain. Du reste, en Arabie, les femmes sont trop bien convaincues de la supériorité de l'homme, pour que pareille témérité puisse jamais germer dans leurs cerveaux.

A une heure, nous nous arrêtons à Ardjet-el-Guethaf (montée du Guethaf), sur la rive gauche de l'ouad Mina, que nous avons traversé au-dessous de son point de confluence avec l'ouad Et-That. Nous y dressons nos tentes.

Seize lieues nous séparent encore de Maskara; nous montons à cheval aujourd'hui, 22 février, à cinq heures du matin pour arriver à notre destination avant la nuit. Nous marchons parallèlement à l'ouad Mina jusqu'à l'ouad El-Abd, son affluent de gauche, que nous coupons à El-Feurthaça (la teigneuse, terre aride), et nous arrivons sur l'ouad El-Medjaref (des Escarpements). Nous faisons la grande halte au caravansérail de ce nom, où l'ar'a des

Hachem-ech-Cheraga nous a fait préparer la dhifa et l'âlfa (nourriture des hommes et des animaux). Nous remontons à cheval, et nous parcourons un terrain coupé de ravins ; nous franchissons l'ouad Sidi-Abd-Allah et l'ouad Bahloul, son affluent. Le grand nombre de chapelles funéraires que nous rencontrons nous dit que nous sommes chez les Hachem, dans le pays de l'émir Abd-el-Qader. Après avoir traversé la Houmet-es-Serraï, nous laissons à notre gauche les qbab de Sidi Sâad-en-Nahar, et nous entrons dans la plaine d'Er'ris ; nous dépassons successivement les sources et les trois tombeaux de Ter'nifin, l'ouad Maouça, les jardins des Oulad-Sidi-Ben-Ikhelef, et, à quatre heures, nous rentrons à Maskara après une absence de cinquante-quatre jours, et une marche de quatre cents lieues.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

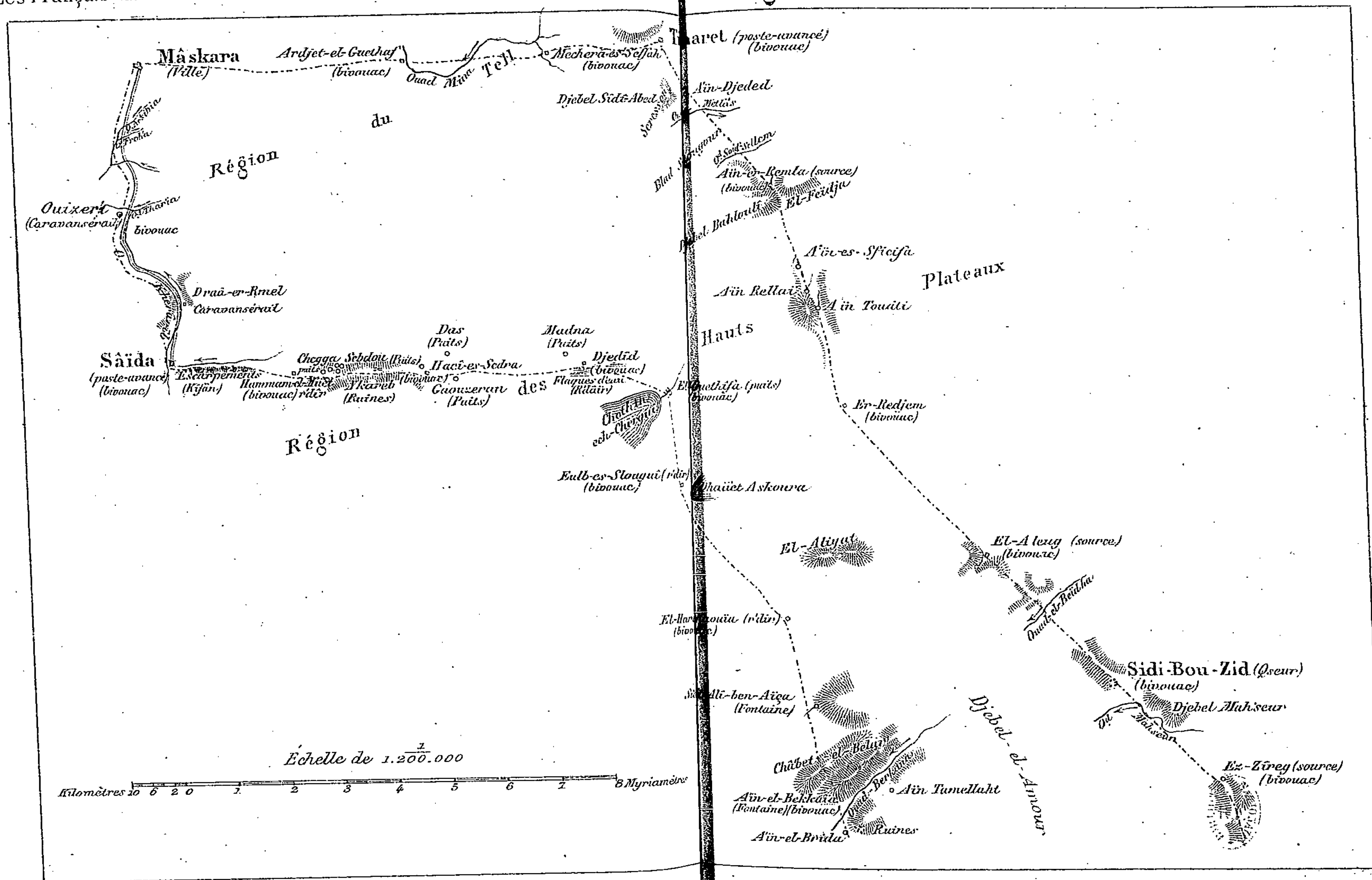
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

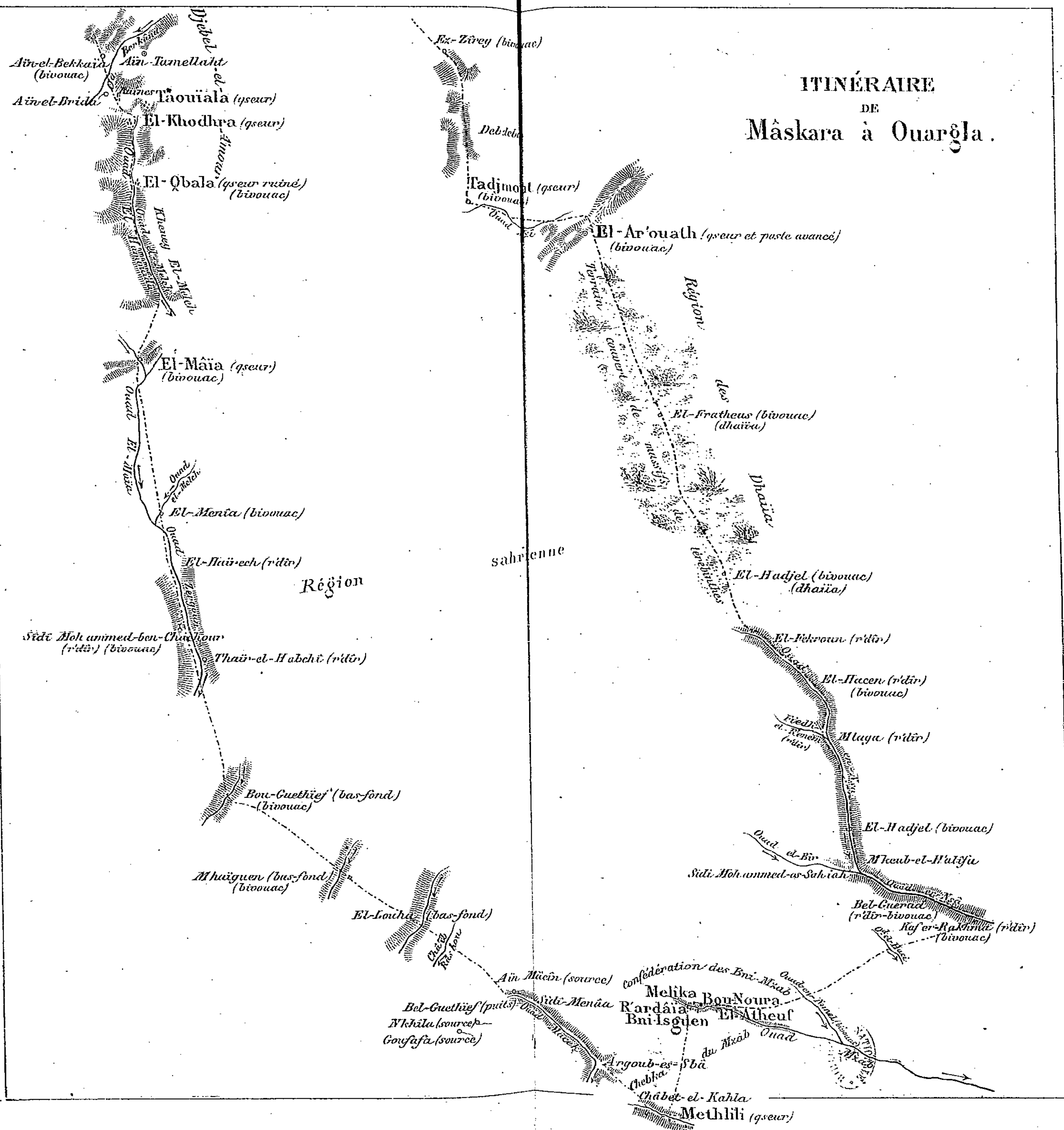
Bar-le-Duc. — Typ. L. PHILIPONA et Cie — 912

ITINÉRAIRE

DE

Mâskara À Ouargla.



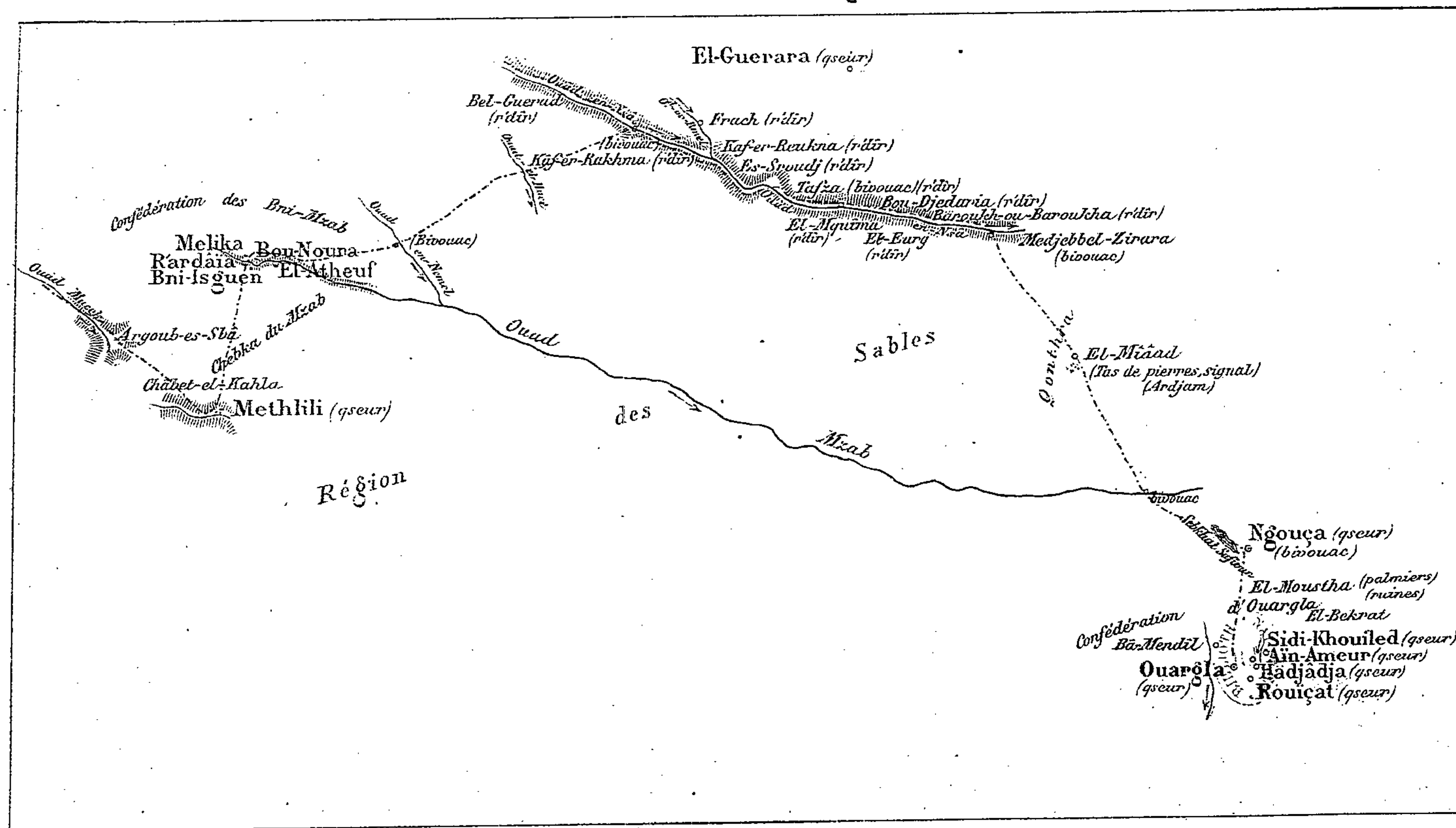

ITINÉRAIRE
DE
Mâskara à Ouarg̃la.
Aïn-el-Bekkaïa (bivouac)
Aïn-Tamellaht
Aïn-el-Brida
Taouïala (qseur)
El-Khodhra (qseur)
El-Qbala (qseur ruiné) (bivouac)
El-Mâïa (qseur) (bivouac)
El-Menïa (bivouac)
El-Haïrech (r'dîr)
Région
sahrienne
Sidi Moh ammed-ben-Chaabour (r'dîr) (bivouac)
Thaïr-el-Habchi (r'dîr)
Bou-Guethief (bas-fond) (bivouac)
Mhaïguen (bas-fond) (bivouac)
El-Loucha (bas-fond)
Ez-Zirey (bivouac)
Tadjmout (qseur)
El-Ar'ouath (qseur et poste avancé) (bivouac)
Région des Dhaïa
El-Fratheus (bivouac) (dhaïa)
El-Hadjel (bivouac) (dhaïa)
El-Fekroun (r'dîr)
El-Hacen (r'dîr) (bivouac)
Mlaga (r'dîr)
El-Hadjel (bivouac)
Mkeub-el-Halifa
Sidi Moh ammed-as-Sahiah
Bel-Gueraa (r'dîr-bivouac)
Kaf er-Rakhma (r'dîr) (bivouac)
Confédération des Bni-Mzab
Aïn Mâcin (source)
Bel-Guethief (puits)
Sidi-Menâa
Nkhila (source)
Goufafa (source)
Melika
Bou-Noura
R'ardâia
Bni-Isguen
El-Atheuf
Argoub-es-Sbâ
Chebka du Mzab
Châbet-el-Kahla
Methlili (qseur)

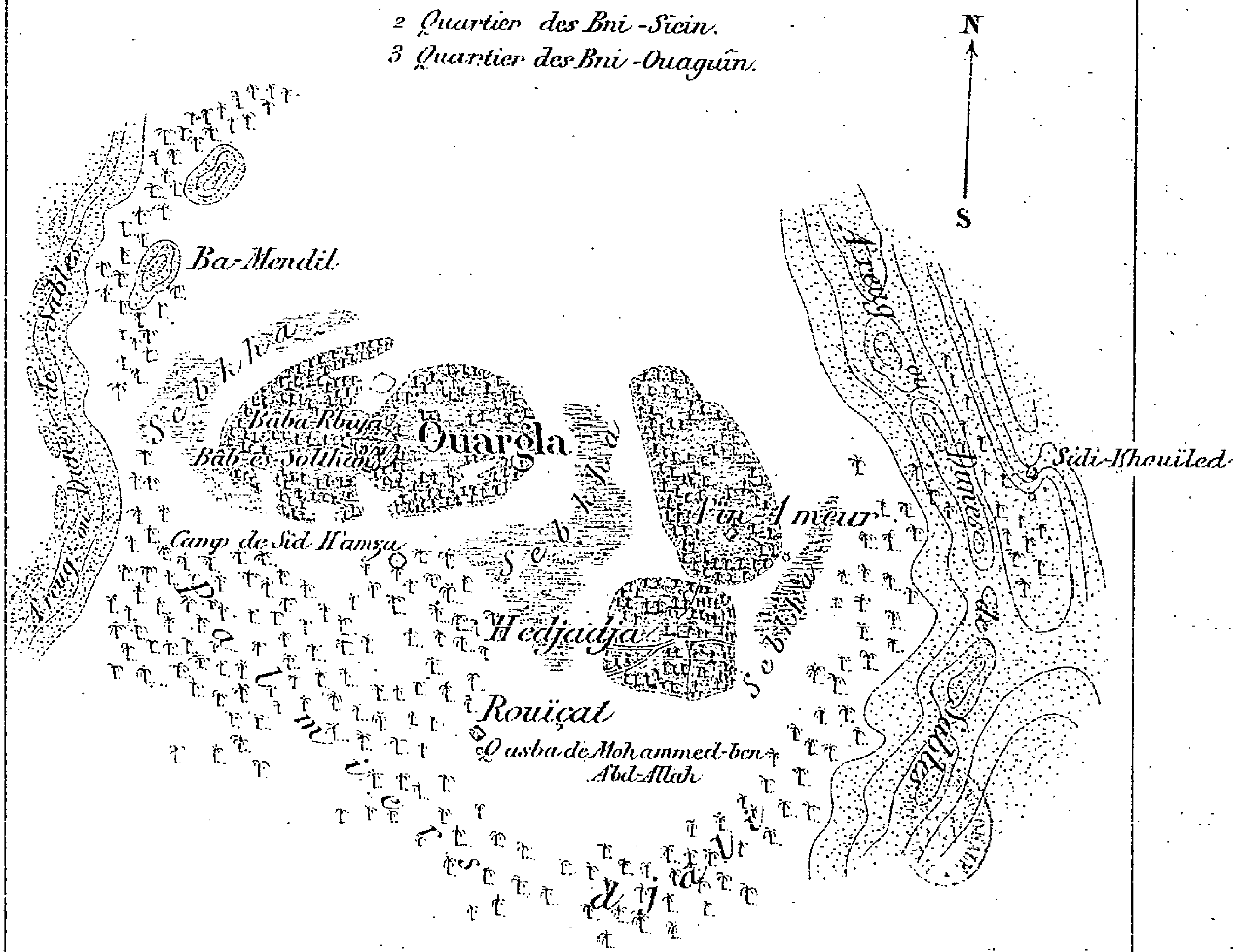
ITINÉRAIRE

DE

Mâskara à Ouarĝla.

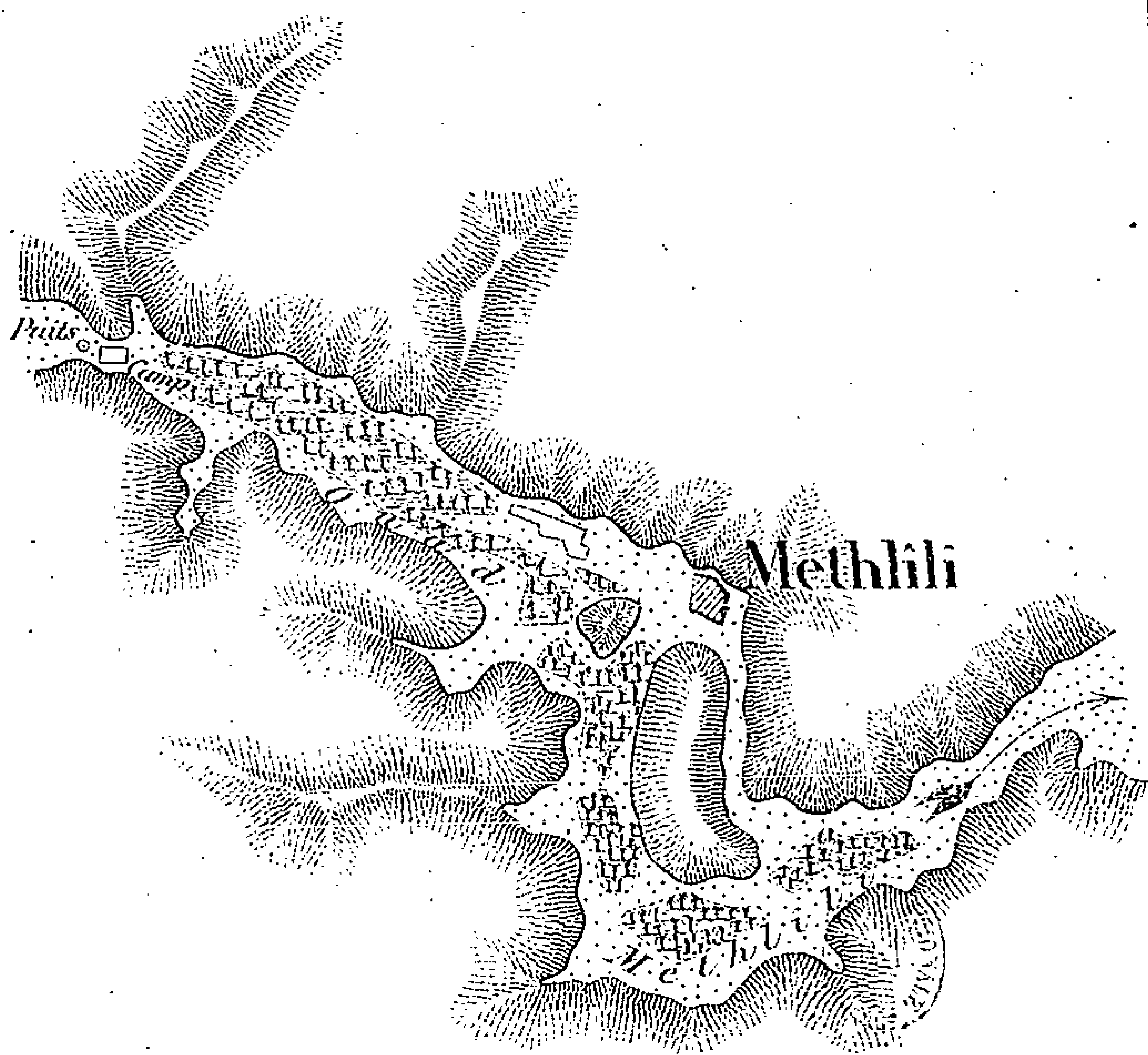
Pl. 3





OASIS D'OUARGLA
1 Quartier des Bni-Brahim.
2 Quartier des Bni-Sicin.
3 Quartier des Bni-Ouaguin.
N
S
Ba-Mendil
Sebkha
Baba-Rbaja
Bab-es-Solthan
Ouargla
Aïn-Ameur
Camp de Sid Hamza
Sebkha
Hedjadja
Rouïçat
Qasba de Mohammed-ben-Abd-Allah
Sidi-Khouïled
Échelle au 1/133.330
1000 500 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10,000m

OASIS DE METHLILI



Échelle au $\frac{1}{53,330}$

400 200 0 400 800 1200 1600 2000 2400 2800 3200 m.

OASIS DE NGOUÇA

Ngouça

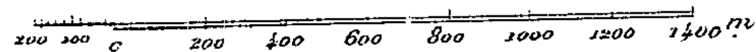
Fontaine

Sidi Ali Bahloul

Camp

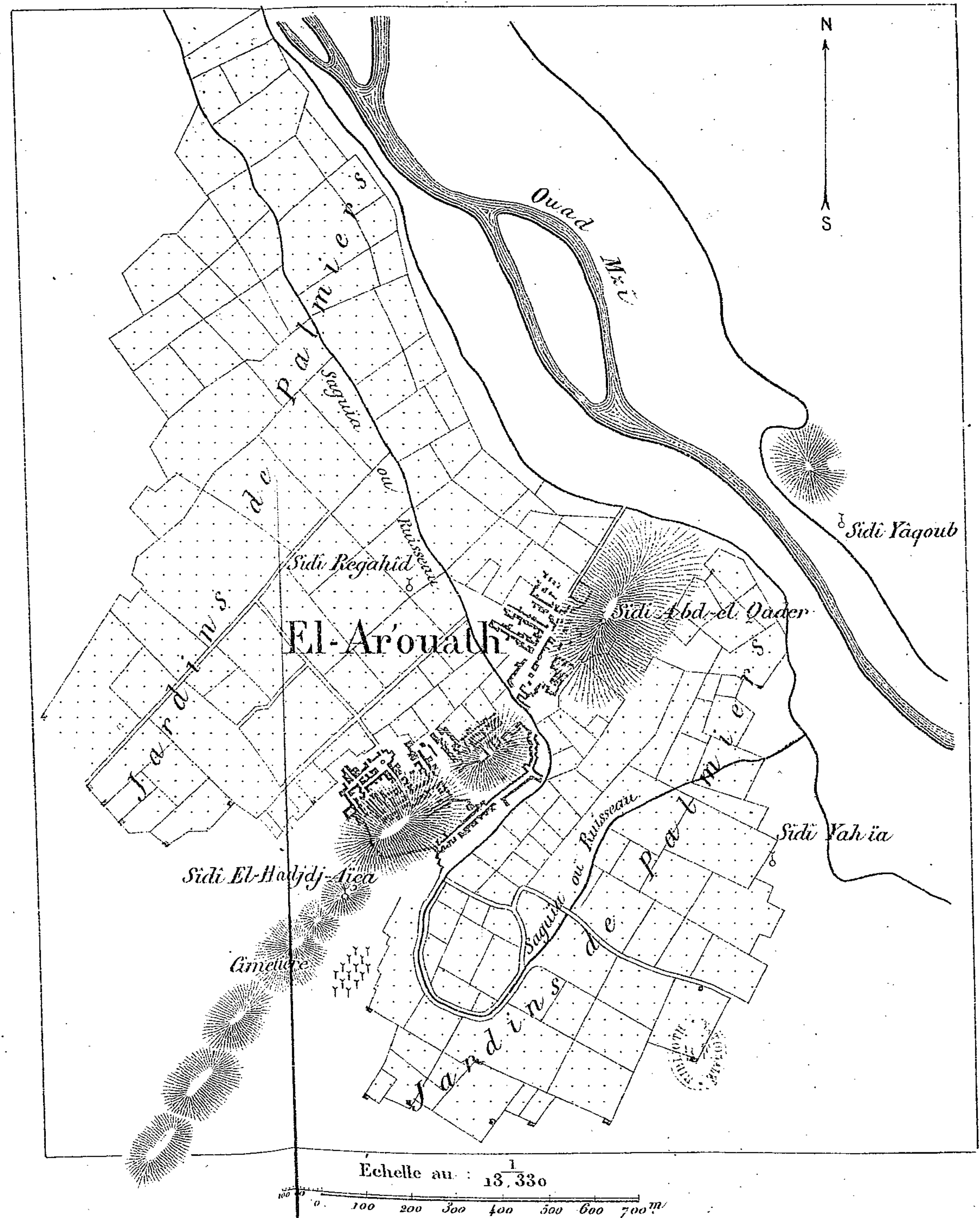
Areug ou Dunes de Sables

Échelle au $\frac{1}{26.660}$

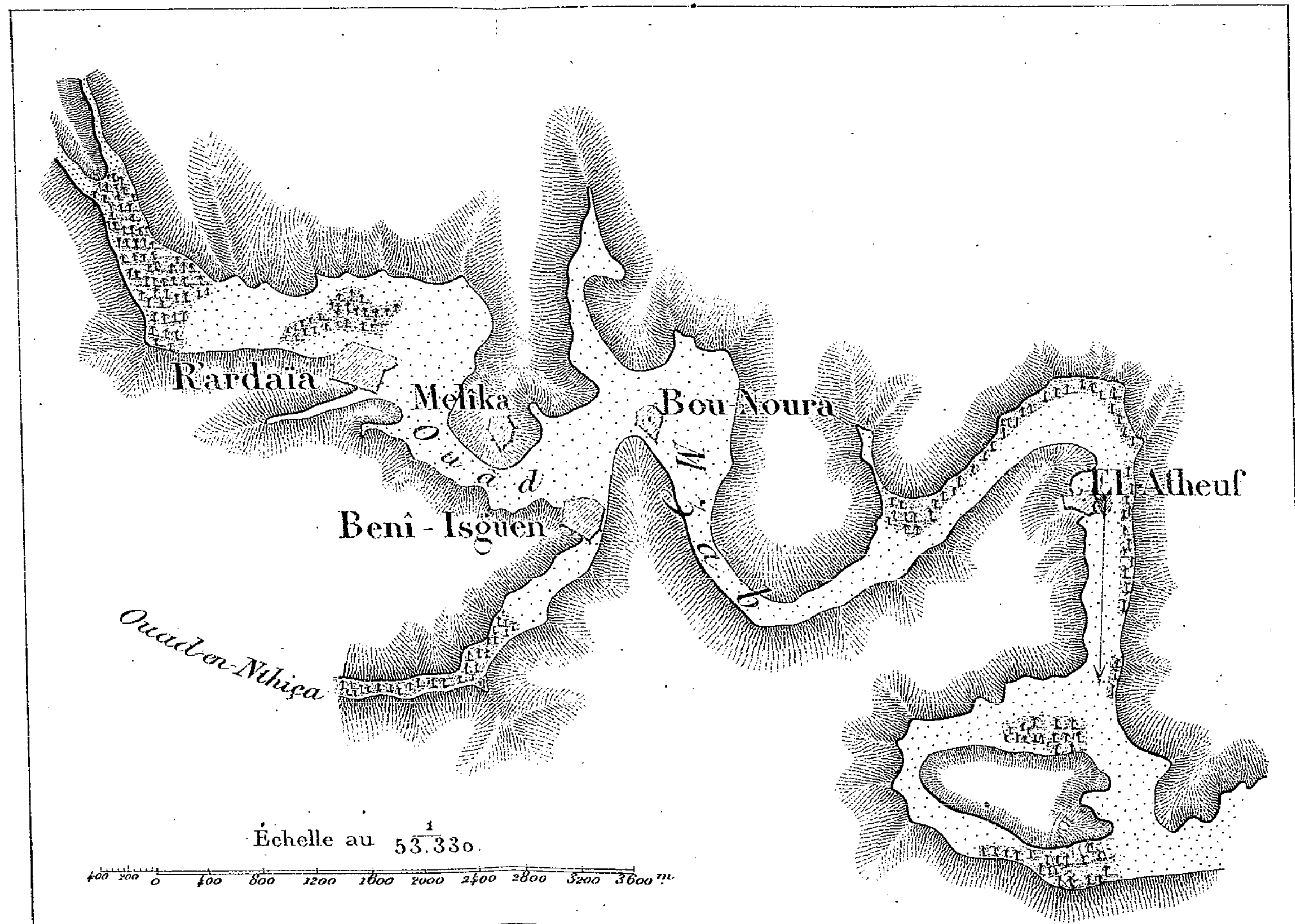


OASIS D'EL-AR'OUATH

à l'époque du siège, en Décembre 1852.

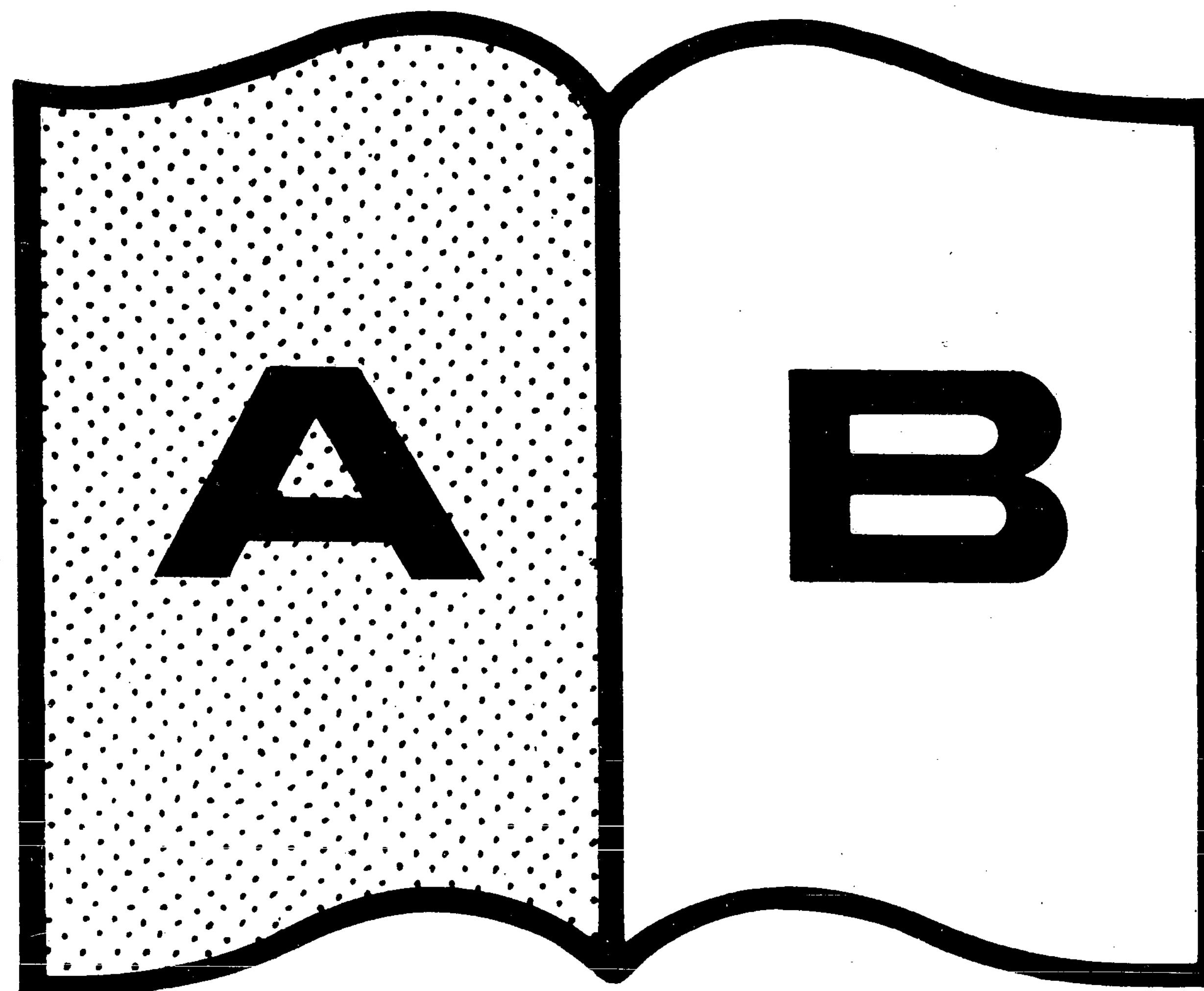


CONFÉDÉRATION DU MZAB.



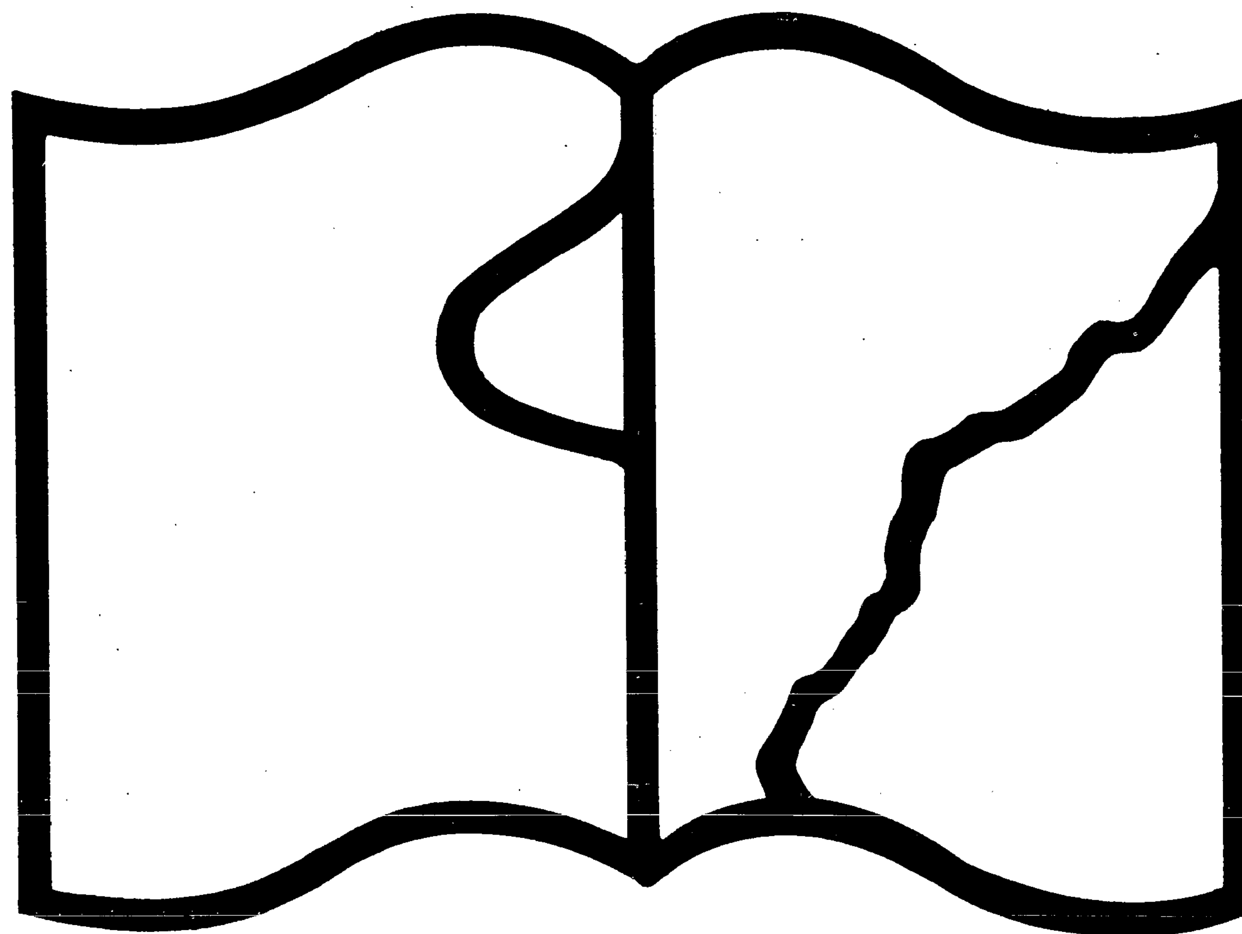
Bar-le-Duc. — Typ. L. Philipona et Cie — 912

Bar-le-Duc. — Typ. L. PHILIPONA et Cie — 912



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11